

MAURICE LEVAILLANT

CHATEAUBRIAND

Madame RÉCAMIER

et les

MÉMOIRES d'OUTRE-TOMBE

(1830-1850)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



LIBRAIRIE DELAGRAVE

PARIS - 15, RUE SOUFFLOT, 15 - PARIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHATEAUBRIAND
MADAME RÉCAMIER
ET LES
MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE
(1830-1850)

DU MÊME AUTEUR

Prix A. Née (1922) et grand-prix Broquette-Gonin (1932)
à l'Académie française.

Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand, d'après des documents inédits. Albin Michel, 1922, 1 vol.

LAMARTINE, *Œuvres Choies*, disposées d'après l'ordre chronologique, avec une biographie, des notes critiques, etc. A. Hatier, 1925, 1 vol.

VICTOR HUGO, *Tristesse d'Olympio*, édition critique et fac-similé du manuscrit autographe, avec une étude sur Victor Hugo poète du souvenir et de l'amour. Honoré Champion, 1928, 1 vol.

L'Œuvre de Victor Hugo : Poésie, Prose, Théâtre, avec notices et notes critiques. Delagrave, 1931, 1 vol.

VICTOR HUGO, *Hernani*. Édition classique, avec des Extraits de la Préface de Cromwell. Delagrave, 1933, 1 vol.

VICTOR HUGO, *Ruy Blas*. Édition classique. Delagrave, 1934, 1 vol.

PROSPER MÉRIMÉE, *Mosaïque*. Texte établi et annoté, avec une introduction. Honoré Champion, 1933, 1 vol.

Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe, édition critique d'après des manuscrits, inédits. Tome I, *Séjour à Venise*; tome II; *Madame Récamier*. Delagrave, 1936. 2 vol.



I.

MADAME RÉCAMIER EN 1829.

Dessin du Baron GÉRARD.

Collection de M. le Professeur CHARLES LENORMANT.

MAURICE LEVAILLANT

CHATEAUBRIAND
MADAME RÉCAMIER
ET LES
MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE
(1830-1850)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1936

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U R. S. S.

Copyright by Librairie Delagrave, 1936.
Printed in France.



CONIVGI DILECTISSIMAE
DILECTISSIMISQVE FILIIS
MVTVAE CARITATIS
MVNVS

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage devait porter d'abord un titre à la fois plus simple et plus ambitieux : Chateaubriand et les Mémoires d'Outre-Tombe ; alors, il eût été vraiment, selon le mot du poète, un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr.

Il y a longtemps, en effet, il y a maintenant plus d'un quart de siècle, que j'ai commencé de lier avec le chef-d'œuvre posthume de Chateaubriand l'une de ces amitiés de l'esprit et du songe qui, pareilles aux sentiments profonds, s'accroissent dans le silence et sortent fortifiées de toutes les vicissitudes. C'était peu d'années après qu'Edmond Biré avait tenté, dans son édition, de restituer aux Mémoires une partie de leur ordonnance primitive ; sur cette ordonnance générale certainement altérée lors de la publication, sur les retouches apportées par Chateaubriand à plus d'une page, sur la dernière manière de son art et de son style, audacieux parfois jusqu'à la témérité, j'avais été amené à formuler des remarques dont, à cette époque, je ne prévoyais point, sinon confusément, l'intérêt ou l'utilité. Même, j'avais eu la curiosité d'aller voir les feuillets manuscrits des Mémoires dont la Bibliothèque Nationale fut enrichie en 1852 par le repentir d'un heureux larcin. A manier ces lambeaux épars, j'éprouvai le sentiment que les Mémoires de Chateaubriand avaient une histoire secrète, et que cette histoire était encore tout entière à écrire. Des circonstances inattendues me confirmèrent, plus tard, dans cette conviction. A peu d'années de distance, j'eus à étudier, à éditer même en partie, deux séries de lettres de Chateaubriand, les unes adressées à son secrétaire financier, les autres à la jeune fille enthousiaste qui provoqua l'une de ses dernières illusions, et qu'il appela son Occitanienne. L'une et l'autre correspondance me ramenèrent tout droit aux Mémoires d'Outre-Tombe et à l'irritante pénombre qui les enveloppait.

Peu de temps après, M. Édouard Champion, avec une libérale amitié, voulut bien me confier le soin d'examiner et de classer les précieux manuscrits des Mémoires qu'il possède ; il jugeait avec raison que le temps était venu d'en tirer des renseignements uniques et capitaux en vue

d'une édition critique du chef-d'œuvre. M. le Professeur Charles Lenormant ne me marqua point une moindre confiance, en m'ouvrant, avec la même amitié, le plus large accès aux archives qu'il conserve pieusement et qui furent celles de M^{me} Récamier. A l'un et à l'autre, j'exprime ici de nouveau ma cordiale gratitude ¹. — Ainsi éclairé et soutenu, comment n'aurais-je point formé de vastes projets? Écrire l'histoire entière des Mémoires d'Outre-Tombe : d'une part, suivre pas à pas Chateaubriand dans l'élaboration de cette œuvre suprême, reconstituer ses sentiments au fur et à mesure que sa tâche se déroule, refaire son travail avec lui, lire pour ainsi dire par-dessus son épaule et jusque dans son esprit, déceler ses sources, voir comment il conçoit, développe, transforme et peint ; d'autre part, mesurer les influences qu'il a subies au cours de sa rédaction, et d'abord l'influence principale, celle que M^{me} Récamier lui imposa par une persuasion lentement victorieuse ; s'installer, par conséquent, dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois pour étudier, de cet observatoire psychologique, le monde politique et littéraire entre 1820 et 1848... —, cette double entreprise était bien tentante. Pour aboutir pleinement, toutefois, elle eût exigé encore quelques années de travail. On a jugé raisonnable d'exposer dès maintenant les résultats de l'enquête que, depuis dix ans, l'on a menée dans les deux directions ; encore a-t-on réservé certains de ces résultats pour des publications ultérieures. Ce volume, cependant, appuyé sur les deux autres volumes de l'ouvrage qui lui sert à la fois de soubassement et de complément, conserve les lignes essentielles du projet que l'on vient d'exposer. Il retrace l'histoire des Mémoires d'Outre-Tombe. Il répond, on l'espère du moins, à cette question capitale : — Comment Chateaubriand, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, soutenu par la tendresse patiente de M^{me} Récamier, fut-il amené à concentrer magnifiquement tout son espoir d'écrivain, tout son effort d'artiste sur l'œuvre définitive qui lui devait assurer une revanche contre ses contemporains en le léguant, avec sa Muse, à la postérité?

Ce grand et exclusif dessein mûrit peu à peu dans son âme. En 1830, dépouillé par l'honneur de ses grandeurs terrestres, demeuré seul en face de sa vieillesse et de sa renommée, il conçut d'abord l'obligation d'achever ses Mémoires en les « agrandissant » ; il se proposa de s'y

1. Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*. — M. le comte de Miramon Fitz-James a bien voulu me confier le dossier où il conserve les lettres échangées entre Chateaubriand et le grand orateur royaliste, le duc de Fitz-James ; M. A. H. de Favreuil, qui possède d'abondants documents sur Marceline Desbordes-Valmore et son entourage, m'a envoyé de Lille la copie des lettres de Louise Colet à son avocat Jacques Langlais ; M. le baron de Barante m'a communiqué un rare volume où furent imprimées récemment, pour quelques privilégiés, des lettres de M^{me} de Staël et de Prosper de Barante. Qu'ils veuillent bien, tous les trois, agréer ici mes meilleurs remerciements.

peindre, et son siècle avec lui, et à côté de lui la femme qui l'encourageait doucement. Que vaudrait cependant cette œuvre de ses années déclinantes? Bientôt Venise méconnue jadis, qu'après tant d'autres il découvrit en 1833, Venise dont il croyait la vieillesse menacée par la mort presque à l'égal de la sienne, lui apprit qu'une suprême et voluptueuse beauté peut encore ceindre d'une auréole les grandeurs condamnées à déchoir. Il se forma en même temps de la gloire une idée différente de celle que trop longtemps ses avidités orageuses avaient caressée; il la désira immatérielle et posthume; il ne postula plus que l'audience innombrable des générations futures. Pour elles, détaché des vaines grandeurs, il voulut ouvrir les fontaines secrètes où dormait une poésie qu'il n'avait jamais entièrement libérée; car avant tout, plus que tout — et, en ces jours-là, il pouvait dire : après tout — il était un poète. Dans ses Mémoires, il se donna le plaisir de l'être superbement : en même temps que l'épopée d'une âme et d'un siècle, il écrivit, sur le ton d'une insatisfaction magnifique, le poème du souvenir, de la vieillesse et de la mort.

« Chateaubriand, M^{me} Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe », c'est, si l'on veut, un drame à trois personnages; car les Mémoires sont le personnage suprême que les deux autres ont chargé de les représenter auprès de l'avenir. Mais, comme dans les tragédies antiques, la fatalité plane sur leur beau dessein; avant qu'ils ne meurent, le temps, prenant pour complices de « tristes nécessités » matérielles, exerce sa vengeance contre ces mortels qui, voulant se faire dieux, tentent d'esquiver sa loi. Chateaubriand lui-même est forcé de restreindre l'ampleur de son dessein primitif. On le dira plus loin : « il n'a point écrit les Mémoires tels qu'il les avait d'abord conçus; il n'a pu les faire publier tels qu'il les avait d'abord écrits ».

Cette dramatique aventure, on l'a présentée, délibérément, sous la forme d'un récit. On pense, en effet, que l'histoire littéraire peut rivaliser avec l'histoire non pas seulement pour la rigueur de la méthode, mais pour l'intérêt et la clarté de l'exposition. A toutes les deux il n'est qu'une seule Muse. Puisque l'histoire littéraire a pour objet l'art suprême que l'homme inventa pour ne pas périr tout entier, son plus haut effort ne sera-t-il pas de faire revivre de grandes œuvres, de grandes idées, de grandes âmes?

PROLOGUE

L'Abdication.

Pour beaucoup d'hommes à qui manquait le goût des palinodies, ou l'habitude de prêter « des serments de rechange », la Révolution de juillet 1830 marqua un renversement des destins. S'il l'avait prévue, Chateaubriand ne l'avait jamais désirée : « inutile Cassandre (1) », assiégeant le trône de vaticinations stériles, depuis quinze ans il s'épuisait à concilier les traditions et la liberté. Ceux qu'il voulait sauver ne le payaient que de défiance ou d'ingratitude : les jeunes gens, au contraire, reconnaissant en lui le divinateur de l'avenir, venaient le 30 juillet, de l'élever au pavois de leurs acclamations (2). Tandis que le passé s'acheminait vers l'exil dans les bagages de « trois générations de rois », qui donc l'eût blâmé de fausser compagnie au majestueux et lamentable cortège? Qui lui eût reproché de se retourner vers un nouveau souverain condamné, par la nécessité de vivre, à placer sa couronne sous l'égide de la tolérance et de la liberté? Ou bien, s'il entendait servir encore ses anciens maîtres, ne pouvait-il les servir plus utilement à la Chambre Haute que dans la pénombre d'une retraite? C'est le rôle qu'assuma son « noble ami », le duc de Fitz-James; il prêta serment à Louis-Philippe pour demeurer, dans la Chambre des Pairs, l'une des voix éloquentes du « Carlisme » banni (3); il s'engageait ainsi à respecter l'ordre établi par le régime usurpateur, non point à maintenir et à défendre ce régime.

Chateaubriand prit un autre parti, celui de la fidélité brutale, éclatante, sans réserve. A la duchesse d'Orléans (4) qui lui proposait de lui rendre l'ambassade de Rome ou le ministère des Affaires Étrangères, il répondit avec une candide roideur : — Votre Altesse Royale ne voudrait pas que je démentisse toute ma vie!

A la comtesse de Boigne (5) qui vint un soir, avec M^{me} Récamier, le surprendre dans son cabinet de travail, et faire miroiter devant lui les suprêmes tentations de l'ambassade romaine, il répliqua en levant les yeux vers une planche chargée de ses œuvres complètes :

— Et ces trente volumes, qui me regardent en face, que leur répondrais-je?

Il était « dans une extrême âpreté »; il traitait de « misérables » ceux qui, l'ayant méconnu, avaient provoqué l'explosion de la fureur

populaire : — Qui les hait plus que moi? gémissait-il... Mais cette affirmation de haine n'était que l'aveu d'un long amour déçu : il avait attaché son sort à leur sort. Il n'en discutait pas une minute ; et pas une minute, à ce qu'il semble, il n'avait songé qu'on en pût discuter. L'honneur avait parlé en lui plus haut que l'ambition, plus fort que le méprisable intérêt : l'honneur, et aussi on ne sait quel sens esthétique de l'existence.

Aux instants décisifs Chateaubriand n'avait jamais balancé d'écouter ces deux voix ; il leur avait obéi le soir de novembre 1791 que, dans une ferme d'Amérique, il avait résolu de quitter l'enchantement des solitudes pour rejoindre ses frères de caste à l'armée des Princes ; elles avaient retenti brusquement à son oreille le matin de mars 1804 où, les crieurs de nouvelles ayant annoncé l'exécution du duc d'Enghien, il écrivit, sans barguigner, la lettre de démission qui faisait de lui un ennemi du Premier Consul. Capable de patients labeurs pour satisfaire aux convoitises de l'amour, de l'ambition, de la gloire, cet homme de désir en qui le désir se transformait sans cesse, était capable de se dépouiller soudain pour mieux se plaire à lui-même ; en une seconde il sacrifiait les résultats acquis par des années d'efforts (6).

Le 7 août, il manifeste sa décision, avec une généreuse magnificence (7). La déclaration de la Chambre des Députés affirmant la vacance du trône était soumise à la Chambre des Pairs, convoquée d'urgence pour neuf heures du soir. Les membres de la haute assemblée, comblés des bienfaits de Louis XVIII et de Charles X, voteraient-ils la déposition de la branche aînée des Bourbons ? renieraient-ils le sang du duc de Berry ? arracheraient-ils la couronne que deux vieillards venaient de placer au front trop frêle d'un enfant ? Chateaubriand, hélas ! n'avait point d'illusions en montant à la tribune : la plupart des « nobles pairs » étaient décidés à consentir au duc d'Orléans le sacre de la peur et de la nécessité ; ils étaient prêts à embaumer, en gémissant, la race déchue, dans les lambeaux de leurs anciens serments. Chateaubriand parla dans un profond silence ; sa voix amplifiait les voix de tant de consciences honteuses ; à mesure qu'il parlait, il voyait, sous la lumière des lustres qui creusait leurs traits, tels de ses auditeurs se tasser jusqu'à disparaître au fond de leurs fauteuils. Avec eux, comme avec la France presque entière, il flétrissait l'attentat des ministres contre la Charte, il glorifiait la « défense héroïque », la victoire légitime du peuple de Paris : mais il demandait pourquoi l'alliance de l'ordre et de la liberté ne se conclurait pas sous les auspices d'un jeune roi, de l'enfant dans le sang de qui coulait le sang de tant de rois : « devait-on condamner son innocence » ?

Pour la défendre, faisant bon marché des préjugés et des dogmes, il s'appuyait sur les arguments les plus directs et les plus réalistes : « ...Je ne vise ni au roman, ni à la chevalerie, ni au martyr ; je ne

crois pas au droit divin de la royauté, et je crois à la puissance des révolutions et des faits... Je propose le duc de Bordeaux tout simplement comme une nécessité de meilleur aloi que celle dont on argumente... » Au reste, sa cause est perdue; il le sait; insatisfait d'une régence, M. le duc d'Orléans veut être roi : « Très bien! vous proclamez la souveraineté de la force. Alors, gardez soigneusement cette force : car si dans quelques mois elle vous échappe, vous serez mal venus à vous plaindre... » Pour lui, comment hésiterait-il? Le malheur même n'a point la puissance de le délier de ses serments : « ...Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers l'exil. Je vote contre le projet de déclaration. »

L'assemblée ordonna l'impression de cette harangue amère qu'elle avait écoutée, dit le procès-verbal, « avec une attention religieuse »; elle éprouvait une « admiration unanime » pour « des sentiments si nobles », pour « une si haute indépendance des hommes et des événements ». Ayant ainsi sacrifié à ses secrets remords, elle démentit le harangueur; neuf voix seulement le suivirent au scrutin. Lui, tranquillement, dépouilla au vestiaire du Luxembourg, « la défroque de la Pairie ». A dix heures du soir, — car la séance avait été courte : il avait parlé seul! — tandis que ses collègues allaient en « grande députation » congratuler « le prince lieutenant-général », il remonta les allées de grands arbres qui menaient vers l'Observatoire; sans hâte, il regagna la petite maison jouxtant l'infirmerie Marie-Thérèse (8) où l'attendaient âprement sa femme et l'orgueil solitaire du devoir accompli. Il y rentrait « nu comme un petit Saint Jean » (9); « depuis longtemps, il était accoutumé à se nourrir de miel sauvage ». Il savait comment l'on entre dans une disgrâce et comment, à force de patience, on en sort. Mais cette nuit-là et les jours suivants, quand il se retrouva dans le silence devant sa longue table de chêne poli (10), entre les murs du cabinet qui, au premier étage, s'éclairait, face au couchant, par trois portes-fenêtres ouvrant sur une pelouse à l'anglaise et sur une haute futaie de vieux arbres (11), il médita, sans nul doute, avec mélancolie.

La disgrâce où il venait de se précipiter, ne pouvait se comparer à aucune des précédentes : en rompant avec le régime en train de s'installer, il « terminait sa carrière politique ». De cette carrière, à laquelle, depuis seize ans, il avait donné tant d'efforts et de soins, il sortait volontairement, fidèle à la logique et à l'honneur; sur ses talons, il tirait avec éclat la porte des assemblées, des ministères, des ambassades. Il renonçait au but capital de son ambition : jamais il ne servirait la France comme premier ministre. Son avenir était désormais trop court pour qu'il en pût attendre une revanche : quelques semaines encore, il aurait soixante-deux ans; et combien d'années mettrait à tomber le trône usurpateur? En prononçant le

discours du 7 août, c'est son abdication qu'il avait formulée. Ces soirs-là, quand, de son balcon treillissé, il regarda le soleil s'enfoncer derrière l'écran « dentelé » de ses arbres, à l'heure où d'ordinaire sa jeunesse revenait lui parler, il entendit gronder dans son cœur le stérile troupeau des regrets; l'astre naufragé fut pour lui le symbole d'un passé disparu.

Il fallait vivre, cependant, et sur un plan nouveau, organiser une activité nouvelle. A ce prince abdiqué de la politique et des grandeurs terrestres, à cet homme d'État volontairement déchu, à cet écrivain illustre, géniteur spirituel d'une génération littéraire dont l'admiration sourdement se lassait, quelles raisons de vivre demeuraient encore? quelles réserves de forces? quelles ressources pour supporter la vieillesse menaçante et l'attente de la mort?

Anxieusement, courageusement, en ces jours d'août 1830, dans la paix religieuse de son Infirmerie, sous les arbres du « recoin » sauvage qui l'isolaient du monde, et qui le virent « quelquefois pleurer », M. le vicomte de Chateaubriand, ancien ministre d'État, ancien pair de France, faisait la récollection de ses forces morales. Le 8 août, premier jour de l'ère qui s'inaugurait pour lui, était un dimanche; quelle prière formula-t-il dans la chapelle de l'Infirmerie, à la messe où il ne manquait jamais d'assister sur sa chaise et son prie-Dieu de velours rouge (12), près de sa femme, au premier rang de la dévote assemblée de bonnes sœurs, de vieux prêtres et de vieilles dames que son recueillement édifiait? On peut croire que lui revint alors en mémoire une courte oraison — encore inédite — qu'il avait composée sur un verset de l'Ecclésiaste au temps d'une de ses disgrâces antérieures. Il l'envoya, près de trois ans plus tard, à la marquise de Fitz-James : « J'ai transcrit, Madame, le commencement d'une prière que j'avais faite autrefois *pour me fortifier contre la prospérité des méchants*. Elle va peut-être assez bien au jour d'aujourd'hui... (13) » Elle allait mieux encore, en 1830, à ces jours d'inquiétude et de dépouillement.

Pour se fortifier contre la prospérité des méchants.

« Il y a des justes à qui des malheurs arrivent comme s'ils avaient fait les actions des méchants, il y a des méchants à qui il arrive de vivre en paix comme s'ils avaient fait les œuvres des justes (14). » Je dis : c'est là une vanité.

« C'est là une des plus fortes tentations que Dieu ait présentées au juste; mais le Roi prophète vous avertit que ce n'est là qu'une vanité. — L'homme en effet vit trop peu de temps pour que la prospérité soit comptée pour quelque chose. Quand je rassemblerais tous les maux de la terre, dans quelques années, dans quelques jours, dans quelques moments tout sera fini pour moi, et il me sera fort indifférent au moment de la mort d'avoir été heureux ou malheureux. — Où sont les peines dont nous fûmes affligés il y a quelques années? Les danses des vivants se sont établies sur la poussière des morts, et les tombeaux ont été effacés par les pas de la joie (15). Nous rions, nous chantons à présent sur les lieux arrosés du sang de nos amis, et chacun se dit : on ne peut pas pleurer toujours... »

Cette prière, cette méditation plutôt, est ici incomplète. La contemplation de la mort, le spectacle de l'incessante mobilité humaine peuvent conforter l'âme contre les vains regrets du passé; s'en trouve-t-elle aussi aisément fortifiée contre les trahisons prévues d'un tout proche avenir? Avant que cet avenir ne devienne, à son tour, du passé, l'homme le doit subir, minute à minute, dans l'effort et la douleur d'un inévitable présent. C'est contre un présent cruel et un avenir menaçant que Chateaubriand, dans ces jours-là, cherchait assistance. Il dressait des bilans et des inventaires; il regardait en lui, autour de lui, loin de lui; il dessinait des plans de vie, des projets pour sa vieillesse, pour sa gloire, pour sa mort. Car « ce n'est pas tout de vivre : il faut mourir! »

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE D'UNE RAISON DE VIVRE

« Encore un autre avenir!... »
Lettre du 24 mai 1831.

CHAPITRE PREMIER

Renoncements

Avec les grandeurs politiques, il voulut d'abord que sa rupture fût complète. Dans une amère frénésie, il accumulait les sacrifices; avant le 15 août il avait renoncé au ministère d'État, à la Pairie et à la pension qui s'y trouvait attachée : il s'obstinait, cruellement, à ne plus vouloir être rien (1). Son scrupule alla plus outre : membre de l'Académie française dont le nouveau roi devenait protecteur, il touchait sur les fonds publics une maigre indemnité; or, refusant de servir l'État, il était résolu de ne plus lui coûter un patard. Il pensa, un instant, à quitter son fauteuil académique comme il avait quitté son fauteuil de pair; mais il apprit qu'on est académicien pour la vie et pour l'immortalité (2). Que faire? Il envoya une bien curieuse sommation au ministre des finances; après avoir rappelé ses diverses démissions, il déclarait avec un âpre dédain :

« ...Toutes les fois que j'ai été frappé, ou que je me suis dépouillé de mes emplois pour la cause des libertés publiques, les lettres seules se sont chargées de me nourrir.

« J'aurais bien désiré, Monsieur, me débarrasser aussi des neuf cents et quelques francs attachés à mon fauteuil académique; mais on m'a assuré qu'on ne donnait point sa démission de membre de l'Académie, et que si je ne faisais pas toucher la somme susdite, elle resterait toujours en mon nom et à mon compte dans le budget de l'Institut. Je supplie MM. les Ministres de venir à mon secours, en me retirant cet argent qui m'est extrêmement désagréable : c'est la seule faveur que je sollicite et que j'accepterai du gouvernement. »

Les ministres firent répondre qu'ils n'en pouvaient mais; inamovible malgré lui, l'académicien récalcitrant se vit condamné à conserver l'humble rente viagère de son immortalité. De cet or cependant ni une paillette ni même un reflet ne lui demeuraient aux doigts; il en faisait délégation à l'un « de ses pauvres amis, dont » il n'avait

« pas le moyen de soulager autrement la misère (3) ». Ce traitement, au reste, lui venait « sans serment, de l'ancienne monarchie » ; il avait bien le droit d'en sustenter l'infortune. Il satisfaisait ainsi aux délicatesses excessives de l'honneur. Il ne devait rien à Philippe. Magnifiquement, pour le respect de son nom, pour la beauté de sa vieillesse, il se ruait dans la pauvreté.

Il avait caressé cependant d'autres rêves, quinze et seize ans plus tôt, lorsqu'au retour des Bourbons, plein d'ingratitude envers sa gloire littéraire, il s'était mis à tendre des bras avides vers la gloire politique. Du premier bond, il avait cru s'installer sur les hauteurs d'où l'on surplombe les affaires humaines, et qui sont toutes voisines des sommets. Sa femme, alors, avait plus de hâte que lui de le voir parvenir ; elle le poussait à toutes les convoitises. Il la calmait, non sans dureté. « Ta lettre, lui écrivit-il un jour, était de la folie de Charenton (4). » C'était dans la semaine fiévreuse d'août 1815 où, présidant le collège électoral du Loiret, il exerçait pour la première fois avec éclat une charge importante ; en passe d'être investi du mandat législatif, il apprit à Orléans même, en pleine lutte de doctrines, de discours et de réunions, que le roi venait de le nommer pair de France ; il était déjà ministre d'État (5). Double triomphe ! De quel ton il morigénait alors cette femme encore inquiète qui eût déjà voulu le voir premier ministre, et qui soupçonnait des pièges derrière les plus obligeantes faveurs !

« Eh bien ! me croiras-tu ? me laisseras-tu tranquille ? ne voudras-tu plus me pousser à être ceci, à être cela ? Pair et ministre d'État, les deux premiers rangs dans l'ordre politique et dans l'ordre social, que faut-il de plus ? De l'argent, nous en aurons. J'étais sûr d'être élu ici ; j'étais sûr de la pairie. Tu as été bien peu raisonnable. Je mène bien ma barque ; à ma façon, il est vrai, mais chacun a son caractère. Du travail, notre Vallée, de l'aisance, nous serons très heureux... »

« Allons sois gaie, heureuse ; plus de folle ambition. Laisse-moi un peu d'indépendance, si tu me souhaites du bonheur. Je t'embrasse mille fois... — Ce 19, samedi, 1815 (6). »

Telles étaient alors sa confiance et son ardeur. Depuis, il avait été trois fois ambassadeur, non sans faste, et ministre dix-sept mois, non sans grandeur et sans autorité ; mais il avait enduré, outre mille désagréments, trois lourdes disgrâces ; il avait dirigé, par deux fois, une opposition efficace et redoutée ; il avait connu splendeurs et misères, les sourires et les revers de la fortune. Lors de sa dernière mésaventure, après avoir renoncé à l'ambassade de Rome pour ne point devenir, de si loin que ce fût, le complice des ministres qui creusaient l'abîme, il gémissait fièrement, en écrivant au duc de Fitz-James, le 25 septembre 1829 :

« ...J'aurais bien plus de motifs de me plaindre des journaux que vous : calomnié tous les soirs dans la gazette officielle de mes anciens amis, pour le crime d'avoir renoncé à 200.000 francs de rente et à la place la plus désirable du monde,

je me tais. J'ai pris mon parti. Je n'ai aucun désir d'arriver à rien : peu m'importe donc qu'on me serve ou me desserve auprès du Roi. Je n'attache aucun prix à la faveur et suis insensible à la disgrâce; ce n'est pas à la Cour que j'importunerai Charles X. S'il retournait jamais à Gand, ce serait là qu'il aurait le malheur de revoir mon visage. Mais j'espère qu'il restera en paix et en joie dans ses grands châteaux où, certes, il n'a aucun besoin de ma chétive personne (7)... »

Ce détachement n'était point feint; mais il s'accompagnait d'une légitime confiance dans un retour du destin. Onze mois plus tard, Chateaubriand devait renoncer à toute espérance. Dans le nouvel ordre politique, il n'était plus rien. Ce pouvoir qu'il avait tant chéri lui échappait jusque dans le reflet de ses magnificences : plus de titres sonores, d'uniformes brillants, de traitements honorables. De toutes ces vanités, l'homme d'État déchu entendit se faire l'honnête marchand : « Mes broderies, écrit-il, mes dragonnes, franges, torsades, épaulettes, vendues à un juif et par lui fondues, m'ont rapporté sept cents francs, produit net de toutes mes grandeurs... (8). » C'est la cendre d'Annibal, légère au creux de la main.

Bannis du pouvoir, comme leurs rois le sont de la France, les « légitimistes » — ainsi qu'on va dire — ou les « carlistes » demeurent un parti d'opposition : Chateaubriand ne peut-il devenir un de leurs chefs? les rallier tous autour du jeune Henri V? conseiller l'énergique duchesse de Berry, mère de ce roi adolescent? Qui mieux que lui serait qualifié pour diriger l'éducation du dernier Capétien, pour le réconcilier avec la France moderne? Qui, d'autre part, saurait mieux intéresser la France à cet héritier de cinquante rois? De ce double rôle, Chateaubriand, mieux que personne, mesure les difficultés; il sait quelles dissensions secrètes tourmentent la famille royale; il sent aussi que le libéralisme de « la jeune France », à force de battre le trône de « Philippe » rompra cette digue fragile au profit d'une inévitable république. Tous les trônes, bientôt, crouleront : « Mon jeune roi, affirme-t-il, emportera dans ses bras la liberté du monde; c'est bien finir (9). » N'importe! Chateaubriand se dévouera pour Henri V et pour sa mère; l'honneur le lui commande, et aussi le goût de l'action qui ne l'a pas abandonné. Ce sera, en politique, sa dernière illusion; elle ne durera pas beaucoup plus de trois ans. Dès 1834, son abdication sera complète. Pour se consoler, il se répétera l'une de ses maximes : « L'ambition est de toutes les âmes; les grandes la mènent (10). »

Mènent-elles aussi l'autre passion universelle, de toutes la plus folle et la plus enivrante : l'amour? Hélas! par elle, toute sa vie, Chateaubriand s'était laissé délicieusement mener. A croire un aveu daté de 1817, dès son adolescence, sous les chênes de Combourg où l'accompagnait le fantôme tentateur de cette « fille enchantée » que plus tard il appellerait sa « Sylphide », s'il rêvait confusément de gloire

c'était pour se faire « aimer (11) ». Avec la gloire, avant la gloire, il eut l'amour. Dans son passé sexagénaire, que de figures de femmes!

Il les évoque, l'une après l'autre, en une mélancolique et suprême revue, au fond de son jardin, sous ces lourds ombrages semblables au « grand bois » de Combourg. De certaines, qui traversèrent seulement sa vie, déesses, nymphes ou fées, à peine s'il se rappelle le nom et le visage. Cette jeune femme « fort jolie » qui « involontairement », le « pressa entre elle et la fenêtre » de la grande salle, à Combourg, cette étrangère par qui, subitement, il comprit « que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui *lui* était inconnue devait être la félicité suprême (12) », — qu'était-elle devenue? Et « l'agréable laide » qui « attira ses admirations » lorsqu'en 1787 il revint « en semestre » à Fougères (13)? Mais aussi bien qu'étaient devenues « madame Rose (14) » la marchande de frivolités qui emmena le jeune sauvage de Rennes à Paris, dans sa chaise de poste, et qui prit congé, en riant du « nigaud »? Madame de Chastenay qui, de son lit, lui tendit à baiser, sans qu'il l'effleurât des lèvres, « la plus belle main du monde (15) »? Et les deux Floridiennes, la triste et la fière, Atala, Céluta, qui, jalouses, le regardaient dormir sous les fleurs roses du magnolia? Images effacées, que sont-elles aujourd'hui (16)? Rides ou cendres? Mortes ou vieillissantes? Oublieuses, en tout cas.

D'autres ont fui à « l'infidélité éternelle (17) »; mais leurs visages, certains jours, obsèdent celui qui leur donna l'exemple de l'infidélité. Il les nomme doucement dans le silence : funèbre appel! — Lucile, sœur jadis tant chérie, sœur trop amèrement aimante, à qui, en même temps, il dut la révélation de son génie et de son cœur? Morte : et dans le cimetière où le mena en vain le « ramenteur » des ombres, il n'a pas su lui assurer un tombeau (18)! — Pauline de Beaumont, légère « hirondelle », qui tendit vers lui son dernier vol? Morte : à Rome, grâce à lui, un monument la garde; mais sous le faste de ce sépulcre, il a couché plus d'un remords. — Delphine de Custine, « reine des roses » aux cheveux d'or, qui, dans son château de Fervacques, se jetait, vaine esclave, aux genoux de cet insatisfait? Morte : et par une nuit d'été, dans une ville suisse, il entendit sous sa fenêtre cahoter le cercueil (19)! — Claire de Kersaint, duchesse de Duras, autre « sœur » aimante et bienfaisante qui souffrit de n'être pour lui qu'une sœur? Morte : et, dans son cabinet, il a sous les yeux le tableau de Mignard qu'elle lui a légué (20). — Natalie de Noailles, qui dansait et chantait comme Blanca, Natalie dont il cherchait le sourire au ciel d'Athènes et de Jérusalem, en attendant de le retrouver sous le soleil de Grenade? Pis que morte : enfermée vivante au tombeau d'une démence incurable; et en échange de tant de bonheur, il ne peut rien pour elle (21).

Détourné de cette ronde de fantômes, il songe à d'autres idoles qui lui survivront, mais qui l'ont quitté. A Londres ambassadeur, puis à Paris ministre, il a revu la fille du pasteur anglais qui, jadis,

consola son exil; tandis qu'à cette Charlotte Ives, devenue la respectable lady Sutton, il lançait un regard assombri par la rage d'une sorte de désespoir, elle avait la candeur de se croire importune; elle sentait « une amertume inexprimable » à se trouver « étrangère non conviée » sous son toit; à peine sortie, elle lui écrivait qu'il avait « traversé l'humble sentier de sa vie, semblable à un météore »; lui parti, elle avait erré « dans les ténèbres... (22) ». Et maintenant, que faisait Lady Sutton dans sa morose résidence de Ditchingham Lodge, près de Bungay, non loin de la maison où tous deux avaient formé le rêve de s'unir? Celle qui fut le modèle d'*Atala*, la vierge des premières amours, que pouvait-elle pour lui?

Que pouvait Cordélia de Castellane, si blanche qu'un fleuve de lait semblait couler sous sa peau, si ardente que ses baisers faisaient couler un fleuve de lave jusqu'au cœur du ministre quinquagénaire? Penché sur le bureau de Colbert, écartant d'une main lasse les lettres qu'il venait de rédiger pour les ministres et les rois, il griffonnait pour elle : « Ah! je puis dire que je donnerais le monde pour une de tes caresses... (23) »; et il mendiait une nuit d'amour au bord de la mer; car maintenant que la gloire l'avait fait aimer, à l'amour il ne balançait pas de sacrifier la gloire!... La blanche Cordélia, cependant, était tôt retournée vers un autre cœur. Que pouvait-elle désormais pour lui?

Et que pouvait Léontine de Villeneuve, ou la marquise de Vichet (24)? A toutes deux, hier encore il avait écrit des lettres ardentes, tour à tour enjouées et désespérées; loin d'elles, il cédait à l'illusion; mais il savait bien qu'elles n'adoraient en lui que le poète; descendu de son nuage, que leur dirait-il? Dans l'été de 1829, pour s'être laissé voir, il perdit l'une et l'autre. A Paris, sous les ombrages mêmes de son Infirmerie, il s'aperçut que M^{me} de Vichet avait cinquante ans. A Cauterets, il s'étonna de découvrir en Léontine une jeune fille exaltée et candide qui lui voulait faire corriger ses essais poétiques; non sans peine, il la convainquit de se marier. Pas plus qu'autrefois à Bungay, il n'avait cueilli la fleur de jeunesse offerte à sa main frémissante, et c'était sans doute la dernière fois qu'il goûtait les mortelles délices d'une pareille tentation, — la dernière fois, puisqu'il avait soixante ans!... « Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me feras horreur; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme, je verrai un rival préféré... Objet charmant, je t'adore, mais je ne t'accepte pas... (25). »

La même adjuration, il venait de l'adresser à Hortense Allart (26) qui, radieuse, curieuse et facile, lui était apparue à Rome, en avril 1829, sous le soleil du samedi-saint, pleine de malice et de beauté; elle avait lu, — non relu, — *Atala* avant de lui demander audience. Dès le lendemain, au son des cloches de Pâques, l'ambassadeur lui rendit sa visite; habile à faire oublier son âge, il fut empressé, entreprenant et heureux. Trois semaines plus tard, Hortense le suivait à

Paris : ses vingt-huit ans, éprouvés par des amours antérieures, s'accommodaient du vieillard illustre qui, près d'elle, trouvait délassément et repos. Quand, au mois de juillet, il partit pour les Pyrénées, elle l'attendit sur la route à Étampes; ce rendez-vous eut pour eux les enchantements d'un tendre mystère. A l'automne, l'ambassadeur s'étant démis de son ambassade, ils coururent ensemble, comme étudiant et grisette, les solitudes du Champ de Mars ou du Jardin des Plantes; ils dînèrent tête à tête au cabaret de l'Arc-en-Ciel, dans une petite chambre du premier étage qu'ils appelaient leur « cellule »; là, Hortense chantait des chansons de Béranger dont elle était l'amie, et que bientôt elle fit connaître à Chateaubriand. Mais le printemps de 1830 avait marqué la fin de ces ivresses : Hortense s'était-elle lassée? son vieil amant s'était-il irrité des coquetteries qu'elle prodiguait à d'autres? car elle devenait femme de lettres et brochait un roman. Elle rêvait de visiter l'Angleterre; Chateaubriand, — l'imprudent! — lui conseilla de partir. Ce départ était une rupture. A Londres, la voyageuse dans la personne d'un jeune écrivain avait trouvé un jeune amant.

Léontine, Hortense... A côté d'elles, dans la pénombre de sa rêverie, d'autres visages transparaisaient : ceux des créatures charmantes vers qui monta, plus ou moins capricieusement, la prière orageuse de son désir qui troubla certaines, que certaines exaucèrent. Il prononçait leurs noms avec un amer regret : M^{me} de Béranger, « la grande et légère duchesse de Châtillon (27) », de qui M^{me} de Duras fut quelquefois jalouse, la duchesse de Cumberland (28), M^{me} Lafont, la femme du virtuose qui était venue le retrouver à Londres (29), M^{lle} Leverd, l'actrice du Théâtre-Français (30), la brune et sensible créole Fortunée Hamelin (31), la Comtesse del Drago (32), la petite M^{me} Bail (33), devenue aujourd'hui une familière de l'Infirmier; et d'autres sans doute, dont nous risquons de ne jamais connaître les noms ni les visages.

Mortes ou vivantes, jeunes ou vieilles femmes, oublieuses ou secrètement fidèles, que lui importait? Détachées de lui, elles n'étaient plus que des ombres, semblables à celles que décrit Ossian : « de nueuses idoles » qui venaient parfois le frôler de leurs doigts impalpables (34); son cœur alors tressaillait douloureusement comme les harpes de Morven, la nuit, au « toucher » des fantômes (35). Ombres des vivantes, ombres des mortes... Celles-ci, peut-être, lui étaient les plus douces; car la mort seule impose au passé une forme définitive et consolatrice. C'est en évoquant les images des femmes qui l'avaient quitté pour goûter du bonheur en dehors de ses bras, que Chateaubriand éprouvait dans son amertume, « la plus dure des afflictions, le survivre (36) ».

Comme les grandeurs politiques, devait-il donc abdiquer les ivresses du cœur? Certes, ils étaient loin les jours où René parmi les bruyères armoricaines appelait les « orages » invoqués par Ossian sur les monts

de la Calédonie. Au seuil de ses soixante-deux ans, n'était-il pas menacé de se sentir bientôt écrasé par toutes « les impuissances de le vie (37) »? Et cependant, c'est en vain qu'il « se disait et se croyait vieux »; cette vie « débordait en lui (38) ». Quel avenir sentimental pouvait-il espérer encore?

Regardant autour de soi, il apercevait deux femmes, — les deux seules en qui son passé résumé survivait : dans sa maison, geignante, pestante, sans cesse égotante, acariâtre, pointue de visage et pointue de propos, mais secrètement adorante et obstinément dévouée, spirituelle au surplus dans ses meilleurs jours, énergique dans l'épreuve et capable de bon conseil, Céleste de Chateaubriand, sa femme; — à l'Abbaye-aux-Bois, amante de naguère retranchée dans le rôle d'amie, obstinément dévouée elle aussi, mais obstinément adorante, déesse de beauté à peine touchée par l'âge, douce, égale, sereine, souveraine d'un salon où elle avait entrepris de le faire régner avec elle, la femme que toute l'Europe, depuis quelque trente ans, appelait « la divine Juliette », et dont le moindre gringalet parisien connaissait le renom : Madame Récamier.

CHAPITRE II

Juliette Récamier

1. — Avant « Chantilly ».

Juliette et René, disait-on couramment autour d'eux. Et leur longue liaison — l'amitié persistante du génie et de la beauté, — paraissait tellement conforme à l'ordre supérieur des choses, tellement soumise aux lois d'un ne sait quelle harmonie préétablie, qu'on l'imaginait préparée, ménagée, maintenue par la volonté favorable d'un dieu. Quand les dieux, cependant, interviennent dans les affaires des mortels, ils prennent un masque humain. Par quelle suite, capricieuse, d'événements, avaient-ils amené la conjonction de ces deux rares destins?

A la distance de plus d'un quart de siècle, Juliette et René se rappelaient mal les circonstances et le décor de leur première rencontre. Eut-elle lieu chez M^{me} de Staël, que Chateaubriand voulait remercier, car elle avait contribué à obtenir sa « radiation de la liste des émigrés » (1)? ou bien chez M^{me} Récamier elle-même, dans son « élégante maison de la rue du Mont-Blanc (2) »? Vers la fin de sa vie, Chateaubriand avouait : « Je ne me souviens plus... » (3). Moins vieux, il ne montrait point cette incertitude : « Ce fut Christian de Lamignon, qui me présenta à M^{me} Récamier » (4). — Christian de Lamignon, cher compagnon d'exil, soldat des princes, blessé à Quiberon, et qui devait être fait pair de France le même jour que l'auteur des *Martyrs*.

Chateaubriand, en tous cas, avait conservé le souvenir d'une première entrevue où il n'avait tenu, semble-t-il, qu'un rôle balbutiant et découragé. Il n'était point encore l'auteur d'*Atala* : mais la femme illustre du grand financier était, depuis plusieurs années, l'une des deux ou trois reines de la mode et de l'élégance. Pendant les hivers de 1801 et de 1802 — hivers brillants, et comme resplendissants de la paix éphémère qui rendait aux Allemands, et puis aux Anglais, les délices de Paris — elle ouvrit souvent ses salons. Volontiers, elle faisait admirer le faste de son hôtel (5) : du boudoir au plafond décoré de peintures éclatantes, elle menait les invités vers sa chambre où, parmi les menus guéridons, les tableaux, les bronzes, se dressait un vaste lit de forme antique, paré de camées et de cuivres. L'affluence

était nombreuse et un peu mêlée, — comme la clientèle du banquier Récamier, comme la société de l'époque qui, bigarrée de « parvenus », accueillait avec empressement les revenants de l'ancien régime. Du tumulte et de la magnificence qui régnaient dans les salons de la rue du Mont Blanc, Chateaubriand ne dit rien; il ne fit que les traverser. « Au sortir de mes bois et de l'obscurité de ma vie, j'étais encore tout sauvage : j'osai à peine lever les yeux sur une femme, entourée d'admirateurs, placée si loin de moi par sa renommée et sa beauté » (6). Emportant le souvenir d'une vision radieuse, qui l'intimidait, il regagna un salon plus modeste de la rue Neuve-de-Luxembourg : là, près d'une lampe sans éclat, il relisait à la comtesse de Beaumont, avant de les envoyer à l'imprimeur, les pages de « son petit roman américain », en frémissant un peu sous le rayonnement fiévreux des doux yeux bruns coupés en amande (7).

Le destin, cependant, insista. Quelques semaines plus tard, — *Atala* venait de paraître, — Chateaubriand s'en fut, un matin, faire visite à M^{me} de Staël (8). Elle le reçut sans façon, tandis que sa femme de chambre, M^{lle} Olive, achevait de l'habiller; et, debout, « roulant dans ses doigts une petite branche verte », — c'était un de ses gestes habituels, pour se contraindre à dresser l'avant-bras; elle gardait ainsi la main plus blanche, — l'auteur du livre déjà fameux sur « la Littérature » déployait une vive éloquence; elle discutait avec Chateaubriand qui, dans une lettre insérée l'autre année au *Mercur de France*, avait jugé son ouvrage avec une courtoise sévérité... « Entre tout à coup M^{me} Récamier vêtue d'une robe blanche », qui s'assoit au milieu « d'un sofa de soie bleue... ». M^{me} de Staël continue sa démonstration; mais Chateaubriand ne l'écoute plus, ébloui par la jolie femme qui, gracieusement, s'appuie aux coussins :

Je répondais à peine, les yeux attachés sur M^{me} Récamier. Je me demandais si je voyais un portrait de la candeur ou de la volupté. Je n'avais jamais inventé rien de pareil et plus que jamais je fus découragé; mon amoureuse admiration se changea en humeur contre ma personne. Je crois que je priai le ciel de vieillir cet ange, de lui retirer un peu de sa divinité, pour mettre entre nous moins de distance. Quand je rêvais ma Sylphide, je me donnais toutes les perfections pour lui plaire; quand je pensais à M^{me} Récamier, je lui ôtais des charmes pour la rapprocher de moi; il était clair que j'aimais la réalité plus que le songe (9).

Ainsi Chateaubriand vieilli traduit l'impérieuse émotion qui l'agitait. A distance, il lui semble qu'il commençait déjà d'aimer l'apparition merveilleuse. Illusion! car son cœur était alors occupé par une autre. M^{me} Récamier, au surplus, le décevait; statue vivante, qui représentait-elle? Vénus ou la Pudeur? — Le « Sauvage qui avait fait sa rhétorique » (10) ne savait à quelle divinité tresser les fleurs de son discours : il demeura coi. A son embarras s'ajoutait au surplus — on croit, du moins, l'entrevoir — la sourde irritation d'une vanité blessée. Il était l'auteur d'*Atala*; chaque jour des admiratrices incon-

nues faisaient pleuvoir sur son bureau des billets délirants et parfumés (11); et cette trop jolie femme — une amie de M^{me} de Staël! — ne trouvait à peu près rien à lui dire!... Il ne se doutait point que la trop jolie femme, en face de l'homme soudain célèbre, éprouvait un embarras égal. Ils se taisaient donc en se regardant, tandis que M^{me} de Staël les enveloppait de son éloquence étincelante. Soudain, la statue vivante se leva. « M^{me} Récamier sortit, et je ne la revis plus que douze ans après. » « Le rideau se baissa subitement entre elle et moi » (12). — « Avez-vous revu l'auteur d'*Atala*? » (13) demandait, l'été suivant, M^{me} de Staël à son amie; comme si elle-même eût senti les intentions lointaines et les hésitations du destin!

Douze ans après... donc en 1814; mais Chateaubriand omet de préciser où il revit M^{me} Récamier cette année-là; et ailleurs, il semble indiquer (14) qu'il la « retrouva » seulement vers le printemps de 1817, au dernier dîner prié que donna M^{me} de Staël; de sorte qu'il apparaît, par sa faute, comme un mauvais calculateur. Mais non : son calcul est juste; c'est bien lorsque douze ans furent pleinement écoulés après leur seconde entrevue qu'il contempla de nouveau M^{me} Récamier; et il la contempla, cette fois, chez elle.

Le décor avait changé; à la suite d'une première ruine, M. Récamier avait vendu le luxueux hôtel de la rue du Mont-Blanc. Le nouveau salon que sa femme venait de rouvrir, en retrouvant Paris après trois longues années d'exil, était d'une élégance plus discrète et plus raffinée : autour de la maîtresse de maison que la persécution de « l'usurpateur » et l'amitié de M^{me} de Staël avaient rendue plus touchante, se pressait la société la plus rigoureusement choisie : les représentants du faubourg Saint-Germain ne boudaient plus à la « beauté » consacrée par le malheur, par l'amour d'un prince de Prusse, par une célébrité désormais universelle (15). Pendant les mois qui suivirent la première Restauration, l'Europe entière, comme on disait alors, se montra chez M^{me} Récamier. Dans son salon, toutes les sociétés, jusqu'alors ennemies, se réconcilièrent sous l'égide de la Charte et de la légitimité rétablie. Ballanche a fort bien défini la griserie un peu grave et pleine d'espoir de cet été où s'inauguraient des temps nouveaux; tandis que Vienne se préparait à faire accueil au Congrès, Paris redevenait « le centre de la vie active et intellectuelle, la métropole du monde moderne » :

La France gagnait en liberté ce qu'elle perdait en puissance. Un tel ordre de choses permettait à la société de Paris d'être européenne, comme s'il n'y avait eu ni victoire, ni défaite, comme s'il n'y avait eu ni ressentiment, ni injure. L'ancienne et la nouvelle France ne demandaient qu'à vivre en paix, l'une avec l'autre, sous les auspices d'une transaction solennelle entre le fait et le droit (16).

On allait beaucoup danser, au Congrès de Vienne; mais à Paris, la mode se détournait de la « walse » et imposait le goût des choses de l'esprit.

Les femmes qui donnaient le ton convoquaient volontiers un auteur dramatique ou un écrivain pour que, dans un cercle d'auditeurs choisis, il fît la lecture d'une œuvre encore inédite (17). On en discutait ensuite, autour d'une table à thé. C'est ainsi que Chateaubriand ne refusa point de divulguer, ici ou là, sa « nouvelle espagnole » qui contait les « aventures du dernier Abencerage ». La plus solennelle de ces lectures, l'une des premières, semble-t-il, eut lieu chez M^{me} Récamier. Pour relater l'événement, l'aimable Ballanche s'efforce à une sorte de somptuosité oratoire. Il loue la sécurité retrouvée de ces temps où « l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* » pouvait lire « les *Abencerages*, composition encore inconnue du public », où « il pouvait la lire chez M^{me} Récamier, revenue de l'exil, en présence de M^{me} de Staël, revenue aussi de l'exil, et qui rapportait dans sa patrie tous les nobles sentiments pour lesquels elle avait subi un si long ostracisme ». Puis, le chroniqueur déploie la liste des assistants; des noms magnifiques y représentent le passé, des noms plus magnifiques encore y symbolisent le présent et le proche avenir :

A cette lecture qui, à cause de la circonstance, est une sorte d'événement historique, pouvaient se trouver à la fois, Bernadotte, général français assis sur les marches d'un trône étranger, sa femme, princesse royale, depuis reine de Suède, la maréchale Moreau, le maréchal Macdonald, le duc de Wellington, qui paraissait dès lors très empressé autour de M^{me} Récamier, la duchesse de Luynes, Camille Jordan, le duc de Doudeauville, M. Mathieu de Montmorency, Benjamin Constant, le peintre David, le vieux chevalier de Boufflers, le prince Auguste de Prusse, Canova, Gérard, M. Sismonde-Sismondi, M. Pozzo di Borgo, M. de Humboldt, Talma, M. de Montlosier, M. de Metternich.

On eût dit un congrès de toutes les opinions, de toutes les célébrités, venant s'oublier elles-mêmes pour être tout entières aux enchantements de la poésie.

Rien ne saurait mieux caractériser cette époque de renaissance dont le charme dura si peu (18).

Quelle assistance, en effet! Mais le destin ne l'avait point seulement convoquée pour applaudir aux mélancolies d'Aben-Hamet et à la danse de Blanca; il convenait que ces princes de l'esprit et ces grands de la terre consacraient par leur présence la soirée de juin — ou de juillet, — 1814 qui, après douze ans, réunissant René à Juliette, marqua le véritable début de leurs amours.

Pendant ces douze années l'un et l'autre n'avaient pas seulement souffert, par les jeux de la politique, dans leur fortune et dans leur tranquillité. Leurs cœurs avaient enduré bien des tourments. Les passions qui firent à la fois le ravissement et la torture de René l'insatiable, on les connaît toutes. Mais, la blanche et virginale Juliette, tandis qu'abandonnée à sa dévote amitié pour M^{me} de Staël, elle se voyait assiégée par tant d'ardeurs masculines, ne lui était-il jamais arrivé de soupirer amoureusement? L'Europe n'ignorait point qu'elle avait été près de céder aux sollicitations d'Auguste de Prusse; quelques intimes avaient connu son secret penchant pour Prosper de Barante;

il avait failli la brouiller avec M^{me} de Staël de laquelle cet adorable Prosper était l'amant lassé (19). A tous les deux, comme à elle-même, elle avait imposé la victoire de l'amitié sur l'amour, — experte dans la science des insidieuses manœuvres qui opèrent la transmutation du désir en fidélité. Sainte-Beuve l'a dit joliment plus tard (20) : elle ne se plaisait qu'aux floraisons; toutes, elle eût voulu les arrêter en avril. A l'été de 1814, elle était loin, elle-même, de son « avrillée » (21); sans doute conservait-elle la fraîcheur du teint, la grâce des proportions, la sveltesse des lignes, et cette allure et cet air de jeune fille qui rendaient irrésistible son attrait; mais elle atteignait trente-sept ans; elle touchait à l'âge des regrets insidieux et des appréhensions amères. Elle continuait d'accumuler des victoires stériles. Lasse un peu de ces stratégies qui jamais ne hasardaient qu'une partie de son cœur, elle appelait tout bas une défaite; dans sa solitude coquette et virginale, il lui arrivait de tendre secrètement les bras vers un plus doux servage.

Dès 1807, à Coppet, au suisse Gaudot qui avait su gagner sa confiance, elle avait avoué, un soir d'été que dans l'ombre tiède du balcon tous deux « causaient bonheur » : « Je n'ai jamais été heureuse, et je crois que je ne le serai jamais... » (22). Que lui manquait-il? Ballanche, qui la connaissait bien, qui venait de la voir triste et pensive dans son exil de Rome, le lui écrivait en 1813 :

« Le besoin du dévouement vous dévore; vous n'avez personne à qui consacrer vos pensées, vos actions, votre existence tout entière; vous aimeriez tant à sacrifier votre repos et votre bonheur! Vous n'avez personne à qui vous puissiez rendre ce sacrifice utile. Vous vous consommez dans la solitude (23)... »

Disposée ainsi à un grand abandon de sa personne et de son âme, mais délicate et sensible aux supériorités de l'esprit, comment n'aurait-elle pas attardé son rêve autour du grand écrivain que Napoléon avait persécuté comme elle, et qui se préparait à augmenter encore sa gloire en tenant le rôle d'un homme d'État dans la société renouvelée? Elle discernait, au surplus, autour de son front l'auréole de flamme ourdie par tant de passions féminines. Assurément, dès 1814, elle fut du nombre des « Madames » qui faisaient des vœux pour sa fortune; elle s'intéressait pour lui un peu timidement à l'écart; on peut supposer qu'elle enviait son amie, M^{me} de Duras, de posséder la confiance du grand homme, et de travailler à son avancement politique. Et puis, en ces mois de renaissance, de combien d'ardeurs pressantes n'était-elle point entourée! Pendant tout l'hiver, dans le tourbillon des fêtes et des réceptions, elle s'enivra des sortilèges de sa coquetterie victorieuse : elle déjoua la passion désespérée de Benjamin Constant, la passion fougueuse du comte de Forbin, les déclarations tenaces de M. de Nadaillac (24). Elle fut plus que jamais occupée, désirée, courtisée, encensée; fut-elle heureuse? Hélas! quand avec son habileté ordinaire, elle eut réussi à rabattre

tous ces feux sous la cendre tiède de l'amitié, il dut lui ressouvenir des prédictions osées, dix ans plus tôt, par Prosper de Barante; il en rendait compte ainsi à M^{me} de Staël :

« J'ai un peu sa confiance, elle me conte ses mille et un commencements d'amour; le vide de son âme... J'ai peur que cette habitude de gaspiller le sentiment s'oppose à tout bonheur vif pour elle... » (25).

C'est de « bonheur vif » qu'en 1816, lassée par tant de prodigalités sentimentales, Juliette Récamier se prit à rêver; ce ravissement intérieur dont, après tant d'autres, Benjamin Constant, Forbin, Nadaillac lui vantaient orageusement les charmes et qu'ils prétendaient éprouver auprès d'elle, serait-elle donc condamnée à ne le point connaître? Enfer ou Paradis, demeurerait-elle aux portes de l'amour? Le cercle enchanté dont, pareille à la fée Viviane, elle avait pris soin de s'entourer, ne le romprait-elle pas, un jour, de ses mains? Elle allait maintenant atteindre trente-neuf ans, — l'âge fatidique ennemi des plus longues sagesse et des plus obstinées froideurs; trente-neuf ans! Entre l'amitié un peu lasse de M^{me} de Staël, et la vénération mystique de l'admirable Ballanche, elle voyait se raccourcir son destin; et elle demeurerait seule, — ô menace trop juste du trop aimable Prosper! — seule devant « le vide de son âme! »

Or, en cette même année 1816, une « tempête d'automne » s'acharna contre la fortune, jusqu'alors ascendante, de Chateaubriand (26); pour avoir publié la *Monarchie selon la Charte*, il se vit retirer le titre et la pension de ministre d'État; il restait seulement pair de France, nanti d'un traitement de douze mille francs; l'inimitié personnelle de Louis XVIII pesait sur sa tête; adieu l'espoir d'une ambassade ou d'un grand ministère! Adieu aussi la sécurité matérielle! Autant que politique, la catastrophe était financière. Au printemps de 1817, le grand homme foudroyé allait être contraint de vendre jusqu'à ses livres; ses livres dont beaucoup étaient un legs pieux de Pauline de Beaumont!

Pour détourner tant de sombres éventualités, pour raccommoder Chateaubriand, sinon avec le roi, au moins avec le premier ministre, duc de Richelieu, des amis s'entremirent : et principalement des amies. S'entremit d'abord, tout naturellement, la duchesse de Duras, protectrice attitrée. Mais dès cette date, elle avait une rivale : M^{me} Récamier. Nous avions toujours soupçonné que l'amitié précéda les amours de Juliette et de René; leurs relations, pensions-nous, durent commencer un ou deux ans avant la date — 1817 ou 1818 — où les chroniqueurs ont coutume de placer, pour ainsi dire officiellement, leurs débuts (27). M^{me} de Duras, en effet, n'était-elle point liée avec M^{me} Récamier? Et dans le salon de celle-ci beaucoup d'amis politiques de Chateaubriand n'avaient-ils point leurs entrées?... Parlant des mois qui suivirent la première Restauration, Chateaubriand lui-même écrit : « M^{me} la duchesse de Duras connaissait beaucoup M^{me} de

Staël; je ne puis comprendre comment je ne fus pas attiré sur les traces de M^{me} Récamier revenue d'Italie en France. » On a vu cependant comment dans le salon même de M^{me} Récamier il avait fait une « lecture » solennelle. Qu'entendait-il dissimuler?

Notre conjecture est devenue certitude. Dès le 15 mai 1817, M^{me} de Montcalm, sœur et confidente du duc de Richelieu, écrit dans son *Journal*, dont un historien autorisé a récemment publié les pages fort piquantes (28) :

Le dévouement de M^{me} Récamier pour M. de Chateaubriand est sans bornes et l'a déterminée à se lier intimement avec M^{me} de Chateaubriand (dont le caractère est aigre et difficile) pour voir son mari à toute heure : ses écrits, ses actions, les qualités qu'il a, celles qu'on lui prête exaltent son enthousiasme et, jalouse de sa gloire plus encore que de son affection, elle s'opposerait (j'en suis certaine) à ces concessions si elle en avait le pouvoir...

Concessions humiliantes, au jugement de M^{me} de Montcalm. M^{me} de Duras, en effet, l'était venue trouver pour lui demander de négocier une réconciliation entre le duc de Richelieu et Chateaubriand; celui-ci écrirait au chef du gouvernement une lettre où, sans doute, unissant quelques regrets du passé aux promesses pour l'avenir, il solliciterait sa réintégration dans le titre — et dans le traitement — de ministre d'État. Le duc, mis au courant, avait été « choqué » que Chateaubriand « eût choisi des femmes pour intermédiaires » au lieu « de venir le trouver lui-même ». M^{me} de Montcalm était « persuadée que M^{me} de Récamier (*sic*), qui est la rivale de M^{me} de Duras, et qui... sous une apparence de froideur, cache une âme vive et élevée », ignorait « ces démarches ». Elle ajoutait :

...Il y a plus de vraie passion dans l'âme de M^{me} de Récamier que dans celle de M^{me} de Duras. Un entier oubli d'elle-même, un dévouement absolu la mettent toujours dans la dépendance de celui qui les lui inspire. M^{me} de Duras, en s'exaltant, ne s'oublie jamais, elle jouit encore plus des sacrifices qu'elle obtient que de ceux qu'elle offre, et met bien plus de domination que d'abandon dans ses sentiments. M^{me} de Récamier risque souvent d'être victime de ceux qu'elle aime; en aimant M^{me} de Duras, on risque de devenir la sienne. Ces deux dames qui étaient fort liées autrefois ont été brouillées par leur rivalité. M. de Chateaubriand est resté l'ami des deux, mais en acceptant le dévouement de M^{me} de Récamier, je crois qu'il serait plus habituellement influencé par M^{me} de Duras, quand pourtant ses conseils ne se trouvent pas en opposition avec son amour-propre qui est le grand dominateur des actions des pauvres humains.

Jolie page de psychologie féminine! Visiblement M^{me} de Montcalm manque de bienveillance envers la pauvre « sœur »; mais, rancune ou jalousie, la pénétration de son analyse s'en trouve accrue. Plus encore que pour les caractères, son témoignage vaut pour les faits. En 1817, depuis un assez grand nombre de mois M^{me} Récamier éprouve pour les écrits et les qualités de Chateaubriand un enthousiasme

siasme généreux et ardent; plus soucieuse de sa gloire que lui-même, elle lui manifeste un dévouement sans bornes. Pour le rencontrer plus aisément, elle a pris l'habile parti de flatter l'aigre M^{me} de Chateaubriand. Ni M^{me} de Montcalm ne s'y est trompée, ni la jalousie de M^{me} de Duras : la « divine Juliette » a voué son cœur à René l'instable et le magnifique. Elle l'aime en secret. Jusqu'où l'aimera-t-elle? Les deux dames ne s'en inquiètent guère : elles savent que Juliette n'a jamais permis aux orages du désir de troubler le lac paisible de son cœur : en lisant le *Génie du Christianisme* elle s'est arrêtée au chapitre : « Du vague des passions ».

Sans doute, Chateaubriand n'en est-il pas moins persuadé; car il a continué en 1815 et en 1816 de dissiper, entre les frivolités mondaines et des amours assez vulgaires, un cœur que depuis longtemps l'abandon de Natalie de Noailles a libéré (29). Son avidité d'ambition suffit alors à l'occuper; et l'obsession des misères qui le menacent. Le 29 avril 1817, il a décidément jeté sa bibliothèque à l'encan (30); le 12 avril, le *Journal des Débats* avait annoncé la mise en vente de sa maison d'Aulnay, la chère Vallée-aux-Loups, toujours sauvée des colères de Bonaparte, que, bientôt, il va mettre préalablement en loterie (31). Sans rien perdre ni de sa superbe, ni de sa verve contre les « misérables » qui l'ont réduit à ces extrémités, il est rongé d'inquiétudes et roule dans sa tête un projet d'expatriation; car il va toucher le fond de l'infortune (32) : comme il l'écrit alors au duc de Fitz-James dans un billet encore inédit, « Bonaparte était modèle de générosité » envers lui au prix de ses « ennemis actuels » : « à la lettre », il n'a plus « ni feu, ni lieu ».

C'est le moment que choisit la douce Juliette pour lui découvrir son amour; moment presque tragique où la persécution ajoutait au génie de René les grâces supplémentaires d'un injuste malheur.

Il pensait sans doute avec reconnaissance à cette revanche inattendue qu'elle lui ménageait sur les férociétés du destin lorsque vers cette époque il écrivit en des notes secrètes : « Les sentiments d'un certain ordre s'accroissent en proportion des malheurs de l'objet aimé : c'est la flamme qui se propage plus rapidement au souffle de la tempête (33). »

Le soir du 28 mai, tous deux étaient conviés à un dîner que donnait M^{me} de Staël en son appartement de la rue Neuve-des-Mathurins; tenue au lit par la maladie qui, trois mois plus tôt, l'avait foudroyée en plein bal et qui allait l'emporter, la maîtresse de maison avait dû s'excuser (34). Une ombre déjà funèbre planait sur le repas. Placés l'un auprès de l'autre, Chateaubriand et M^{me} Récamier semblaient craindre de se regarder et d'échanger même une parole; « vers la fin du dîner, » elle « lui adressa quelques mots sur la maladie » de leur amie commune, — timidement, ô blanche et frémissante Juliette, qu'un trouble décisif agitait près de votre vainqueur. Alors une sorte de miracle se produisit : « Je tournai un peu la tête, conte

Chateaubriand, je levai les yeux, et je vis mon ange gardien debout à ma droite (35) ». — « Je craindrais, ajoute-t-il, de profaner aujourd'hui par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire... ».

Brusquement, dans cette épiphanie de regards, leurs cœurs s'étaient révélés. La déesse qu'il avait crue seulement généreuse et bonne, lui apparut humainement sensible, prête pour lui aux abandons refusés à tant d'autres. Il frémit enfin, lui qu'elle avait cru si longtemps dédaigneux. Bref, à la lueur de ce merveilleux éclair, jailli entre deux âmes, ils comprirent qu'ils pouvaient tout attendre l'un de l'autre. Mais des deux c'est Juliette qui aima la première : doux secret que plus tard René tenta pudiquement de voiler!

CHAPITRE III

Juliette Récamier (suite).

2. — Depuis « Chantilly ».

Ayant reconnu qu'ils s'aimaient — ou qu'ils allaient s'aimer — ils hésitèrent d'abord devant leur bonheur. Que de diversions, d'ailleurs, à leur amoureux souci ! Accablé par la disgrâce royale, écrasé par ses dettes, Chateaubriand quitte Paris pour promener, à travers quelques châteaux hospitaliers, son incurable désespoir ; méditant parfois de « tout planter là », de se réfugier dans une « chaumière » en un coin d'Italie — son rêve éternel ! — il passe les plus « orageuses vacances » qu'il ait encore connues (1). Mais en juillet 1817, au château de Montboissier, en août au château de Montgraham, sous les ombrages de parcs normands qui lui rappellent encore le « grand bois » de Combourg, il écrit fiévreusement les pages de ses *Mémoires* qui évoquent les troubles années de son adolescence. A la fin du mois d'août, il passe toute une semaine à Paris entre des prêteurs et des créanciers, voit la duchesse de Duras, lui donne lecture des pages encore toutes chaudes qu'il vient de composer. Et elle, tout de suite inquiète autant que perspicace : « C'est charmant à lire, murmure-t-elle à une confidente ; mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre qu'à moi ; j'en serais fâchée pour bien des raisons... (2). » Cette « autre » que M^{me} de Duras ne nomme pas, cette rivale dont elle voudrait écarter les lèvres du philtre périlleux, qui donc est-elle sinon Juliette, en train de triompher?... On peut conjecturer que les craintes de M^{me} de Duras étaient fondées et que, dès ce début de septembre 1817, Chateaubriand « alla voir M^{me} Récamier rue Basse-du-Rempart » pour gémir avec elle sur la mort de M^{me} de Staël. On a l'indice qu'il lui écrivait déjà et que, sans doute, elle lui répondait au cours de cet été (3). Et pour qui donc avait-il rédigé l'inquiétante confession de ses *Mémoires*, sinon pour la femme qui allait devenir comme l'angélique incarnation de son inquiétante « démons » ?

Au cours de l'hiver suivant, et puis en 1818, il la revit dans ce même salon de la rue Basse-du-Rempart. On peut croire qu'il exerçait sur elle ses plus brûlants prestiges. Elle, cependant, — ô parfaite logique féminine ! — résistait au désir qu'elle était heureuse de susciter.

Prise de vertige, elle hésitait, comme au bord d'un abîme. Ses amis, Ballanche, Mathieu de Montmorency, s'étonnaient de la voir souvent captive de réflexions moroses. Elle versait des larmes sans raison, se plaignait de grands maux de nerfs. Cette confiance lui échappa, trente et un ans plus tard : « Il est impossible à une tête d'être plus complètement tournée que l'était la mienne du fait de M. de Chateaubriand; je pleurais tout le jour (4). » Elle résistait pourtant dans cet état d'asservissement dont les délices lui paraissaient bien cruelles. En ce printemps de 1818, elle loua pour trois ans la Vallée-aux-Loups qui, bientôt, fut achetée par Mathieu de Montmorency : « Je compte sur votre parfaite discrétion, — lui écrivait ce pieux adorateur tandis qu'elle résidait quelques jours dans l'« hermitage de la petite vallée », — pour ne pas trop souvent recevoir l'ancien propriétaire (5). » Elle l'y reçut au moins quelquefois; et l'on imagine leur amoureux débat dans ce parc qu'il avait planté, à l'ombre du « cyprès chauve » et du magnolia.

Épuisée bientôt et décidément souffrante, M^{me} Récamier partit pour prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, où elle rencontra le prince Auguste de Prusse; mais les prestiges affaiblis de l'ancien amour, que pouvaient-ils contre les sortilèges du nouveau? A Aix, M^{me} Récamier est « si souffrante des nerfs qu'elle se contrarie et s'agite de tout ». Elle gémit : « Je vous assure que si cette disposition devait continuer, j'aimerais mille fois mieux mourir, car la vie n'est plus qu'un supplice varié pour moi... (6) ». Est-ce au mois d'octobre 1818, quand M^{me} Récamier fut revenue des eaux, que ce « supplice » enfin cessa, — le supplice de l'attente, de la résistance, du scrupule, que Chateaubriand termina par une brusque et audacieuse victoire? Bien des indices le feraient supposer.

Au retour d'Aix, dès le début d'octobre, M^{me} Récamier s'installa dans un petit hôtel qu'elle venait d'acheter, rue d'Anjou Saint-Honoré. A « cette maison de la rue Saint-Honoré, écrit Chateaubriand, il y avait un jardin, dans ce jardin un berceau de tilleuls entre les feuilles duquel j'apercevais un rayon de lune, lorsque j'attendais M^{me} Récamier... ». Mystérieuses visites, visites sereines et enchantées comme le rayon lunaire qui les caresse! Plus mystérieux sont les rendez-vous de Chantilly! « N'oubliez pas la forêt de Chantilly! » recommandait un peu plus tard Chateaubriand dans ses lettres à Juliette (7). Et elle, jalouse, tandis qu'ambassadeur il la trahissait à Londres, lui reprochait « d'oublier Chantilly ». C'est Chantilly encore qui semble bien apparaître à travers un passage retranché des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'on connaît seulement par un témoignage indirect : « il y était question de soirées passées à la campagne sur la terrasse d'un château dont les escaliers conduisaient à un bois plein d'ombre et de mystère, où, loin de tous les regards, on s'était promené bien avant dans la nuit avec la divine enchanteresse (8). » A ces indications on peut ajouter un renseignement précis : un ami du banquier Récamier,

l'architecte Berthaut, qui avait autrefois décoré l'hôtel de la rue du Mont-Blanc, possédait dans la ville des Condé, non loin du château, une agréable propriété, où M^{me} Récamier fit plusieurs séjours; elle s'y plut tellement qu'en 1822 elle conçut un instant le projet d'acquérir une petite maison dans le voisinage (9). — Chantilly, comme on le voit, tint un rôle capital dans l'histoire de Juliette et de René; n'est-ce point là qu'après quelque dix-huit mois de stratégies défensives, elle accepta de subir la défaite trop longtemps redoutée? et lui, si c'est vraiment en octobre 1818 qu'il renversa les barrières d'une pudeur fortifiée par tant d'années de virginal orgueil, comme il faut reconnaître là cette bienveillance que toujours lui a marquée sa saison favorite, l'automne!

Donc, ils s'aimèrent. Mais, pendant l'hiver qui suivit, ils ne gardèrent pas longtemps leur secret. La police royale le perça la première; nous lui devons aujourd'hui de connaître une lettre, une seule des lettres d'amour adressées par Juliette à René (10). Dès le 7 janvier 1819, l'« observateur » attaché à la personne de Chateaubriand par le ministère de la police, — cet agent avait corrompu le valet de chambre du grand homme disgracié — enregistre dans son rapport : « Depuis environ trois semaines, M^{me} Récamier envoie presque tous les jours un billet soigneusement cacheté à M. de Chateaubriand. Le vicomte cache ensuite si bien ces billets que l'observateur n'a pu encore en voir un seul... ». Cette liaison serait-elle politique? La police, bientôt, se rassure : « La correspondance va toujours son train, mais ce n'est vraisemblablement que de la galanterie. » A preuve, cette lettre interceptée, qui passa, hélas! sous les yeux du comte Decazes et de Louis XVIII :

« *Vous aimer moins! Vous ne le croyez pas, cher ami. A huit heures. Ne croyez pas ce que vous appelez des projets contre vous. Il ne dépend plus de moi, ni de vous, ni de personne, de m'empêcher de vous aimer; mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous. — 20 mars 1819, à trois heures après-midi.* »

Lettre courte et explicite : les petites phrases y frémissent, comme frémirent les doigts qui les traçaient. A quoi bon plus de mots puisque ceux-là disent tout et qu'après eux il n'est plus de réserves? L'automne suivant, Chateaubriand partit pour un voyage rapide en Normandie, où la police ne le perdit pas des yeux; elle sut ainsi, et nous le savons par elle — et M^{me} Récamier ne le sut point sans doute, — qu'il s'arrêta deux jours près de Lisieux, au château de Fervacques, chez son ancienne amie, M^{me} de Custine. Il revint par Versailles, d'où il renvoya son domestique à Paris. La journée du lendemain, qui était un lundi, il demeura seul à Versailles. Seul? le policier ne croit pas à cette solitude : « Tout annonce, indique-t-il, qu'il a passé cette journée en tête à tête avec M^{me} Récamier. » Cette journée du 25 octobre 1819 était-elle, ou à peu près, l'anniversaire de la journée décisive de Chantilly?

On les imagine qui promènent leur ivresse un peu mélancolique sous les frondaisons rouillées du parc; leurs pieds froissent des feuilles tombées — tombées comme tant d'illusions! Leurs amours sont d'automne; mais à Versailles comme à Chantilly, quelles perspectives de grandeur autour de leur volonté d'être encore heureux!

En ce mois d'octobre 1819, M^{me} Récamier a bien besoin de confiance et d'espoir : elle vient de s'installer à l'Abbaye-aux-Bois, dans l'acceptation d'une vie restreinte. Mais sa petite cellule va devenir comme le tabernacle de son grand amour.

Combien de fois cette phrase d'une lettre que Chateaubriand lui écrivit au moment de partir pour Berlin, dut-elle caresser son cœur! « Vous seule remplissez ma vie et quand j'entre dans votre petite chambre, j'oublie tout ce qui me fait souffrir. »

Plus tard, aux heures claires de la vieillesse où, sur le ciel du souvenir, les instants heureux se dessinent avec intensité comme les cimes des monts sur le ciel apaisé du soir, elle ne craignit pas d'avouer : « Le souvenir des quinze jours d'amour à Coppet (avec le prince de Prusse) et celui des deux premières années de l'Abbaye-aux-Bois avec M. de Chateaubriand sont les plus beaux, les seuls beaux de ma vie... (11) ». Deux années d'enchantement! M^{me} Récamier les goûta en ignorant que, vers le début de la seconde, Chateaubriand déjà lui était infidèle; la police du roi savait que, dès le mois de janvier 1820, « il écrivait tous les jours à la femme du musicien Lafont », laquelle lui renvoyait « de tendres billets ». René trompait son « ange » avec une séduisante diablesse : car il ne pouvait s'empêcher, — frivole quinquagénaire, — de céder à toutes les mobilités du désir. L'« ange », cependant, s'emparait peu à peu de son âme. Entre elle et lui s'opérait la soudure d'une sorte de chaîne magique.

On s'en apercevait autour d'eux. Dès le début de 1819, M^{me} de Duras négligée protestait auprès du « cher frère » : « Mais que devenez-vous donc?... Vous vous êtes déshabitué de venir ici, et cela vous paraît tout simple d'être trois jours sans me voir! » (12). Le 27 février, elle atteste qu'il n'a pas dîné chez elle depuis trois mois! — Un peu plus tard, entre l'hôtel de la duchesse et la « petite cellule », les grandes jalousies vont commencer de s'aigrir. Les amis de M^{me} Récamier ne sont pas moins inquiets : ils la trouvent pâle, absorbée, languissante. Dans l'été de 1819, Mathieu de Montmorency lui reproche la rareté de ses lettres : que cachent donc ces « silences prolongés »? « Vous laissez même errer mon imagination vagabonde sur des suppositions que je repousse... Daignerez-vous envoyer quelques mots qui me disent si vous n'avez rien fait pour vous rendre complètement malheureuse? » Il soupçonnait tout, mais trop tard. Au mois d'octobre suivant, il n'ignorait plus rien; ou plutôt, et sans doute à dessein, on ne lui laissait rien ignorer : « Je ne puis m'accoutumer à ce que, après deux jours d'absence, quand je viens avec un intérêt bien franc et bien sincère, pour la deuxième fois de la journée, savoir

de vos nouvelles, vous me fassiez fermer votre porte et faire un vrai conte par votre femme de chambre, pour être plus à votre aise dans votre tête-à-tête avec M. de Chateaubriand... (13) ». Ces plaintes renfoncent la pauvre enamourée dans ses langueurs malades. Pour l'en tirer, Ballanche lui conseille de traduire Pétrarque, de faire de la musique, d'écrire ses souvenirs... (14) Pauvres remèdes! Dans ses souvenirs, elle ne rencontrait plus que du vide! Elle s'en détournait vite pour se replonger dans cette exaltation ardente au profit d'un seul homme, qu'elle n'avait point encore connue et qui la tourmentait délicieusement : « C'est peut-être le piquant de la nouveauté, avouait-elle un jour à M^{me} de Boigne, les autres se sont occupés de moi, et lui exige que je ne m'occupe que de lui (15). »

Au service de Chateaubriand et de ses ambitions, elle mit son influence tenace et sa souple diplomatie. Il fut ambassadeur et ministre. C'est alors qu'à cause de lui elle commença de souffrir. La « petite cellule », comme M^{me} de Boigne l'en avertissait malignement, n'avait servi que de passage à des salons dorés; là, des intrigantes guettaient l'homme d'État demeuré poète! A plus d'une il céda. Dans la « cellule » trop souvent délaissée, où ne parvenaient plus que de « petites lettres », pleines de gronderies et de remontrances, l'ange s'abrita de ses ailes pour pleurer, la déesse endura les tortures d'une mortelle. Tant qu'enfin, brusquement, elle décida de fuir; elle partit pour l'Italie, patrie des cœurs blessés. C'était son second exil; le premier, elle le devait à la puissance de Napoléon, qu'elle avait dédaignée; celui-ci lui était infligé par le dédain de Chateaubriand. « Je dis adieu à toutes les joies de la terre », lui écrivit-elle, le 25 octobre 1823, en lui annonçant son départ (16). Lui, se préparait à rejoindre M^{me} de Castellane au furtif rendez-vous de volupté qu'il lui avait assigné à Dieppe (17); il n'en protestait pas moins auprès de Juliette qu'elle lui était toujours chère — il n'osait dire « la plus chère! » — et qu'elle avait grand tort de s'éloigner : « Non, vous n'aurez pas dit adieu à toutes les joies de la terre... Je vous aime de toute mon âme, et rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, ni votre parti, ni votre injustice. » Elle ne s'enfuit pas moins, et, de Chambéry, lui décocha un billet bien sec où elle lui donnait du *Monsieur* — qui le « glaça » (18).

La suivaient roue à roue, dans la même voiture, et admis parfois à monter dans la sienne, deux sigisbées : l'un déjà mûr, qui n'aspirait qu'au doux plaisir de diriger son âme; c'était l'auteur d'*Antigone*, le paisible Ballanche. L'autre jeune, trop jeune, s'appelait Jean-Jacques Ampère; dès le premier regard, la beauté de Juliette l'avait fêré d'amour (19). Sur ce cœur en désarroi, la voyageuse, comme pour venger le délaissement dont elle souffrait, exerça les maléfices d'une coquetterie amoureuse; tantôt froide et taciturne, elle semblait vouloir rebuter cet adolescent consumé de désirs; tantôt, elle s'appliquait à le renflammer : — « Vous ne m'aimiez pas beaucoup aujourd'hui! » murmurait-elle, un soir, à son oreille; et

dans l'ombre complice, cédant à l'enveloppement de son bras, elle permettait qu'il saisît sa main humide, pour la couvrir de baisers (20). Hélas! cette jeune passion ne calmait pas la sienne. Contre l'influence lointaine de René, elle luttait avec une obstination patiente : « Je reçois, écrivait-elle en confidence à son neveu, je reçois des lettres douces, on se plaint de mon absence, on demande mon retour : mais, avec une personne qui manque de vérité, on ne sait jamais vivre et je suis absolument déterminée à ne plus me remettre dans toutes ces agitations. » Et quelques semaines plus tard : « Si je retournais à présent à Paris, je retrouverais les agitations qui m'ont fait partir. Si M. de Chateaubriand était mal pour moi, j'en aurais un vif chagrin; s'il était bien, un trouble que je suis résolue à éviter désormais. Je trouve ici dans les arts une distraction et, dans la religion, un appui qui me sauveront de tous ces orages... (21) ». Elle redoutait ces orages que, pareille à René, elle avait imprudemment appelés; elle aspirait à la paix du cœur. Hélas! elle n'y atteignait pas : aux lettres, maintenant espacées, elle avait beau répondre par des billets rares et secs, l'image de l'absent l'importunait. Au cours des plus pittoresques promenades on la voyait se séparer de ses compagnons, — comme le 26 avril à Tivoli où la reine Hortense l'avait emmenée : elle s'asseyait rêveuse contre le fût d'une colonne antique, toute « occupée et attristée par ses souvenirs... » (22).

Le 16 juin elle apprit la disgrâce de Chateaubriand et l'odieuse brutalité qui l'avait chassé du ministère; elle ne lui écrivit point cependant. Au lieu de revenir à Paris pour le consoler, elle prit la route de Naples — d'où bientôt elle renvoya Ampère, après l'avoir désespéré. Et puis elle annonça qu'elle passerait encore un hiver à Rome. Envers Chateaubriand, elle s'efforçait à redoubler de rigueur. Mathieu de Montmorency lui-même lui fit savoir qu'il y avait trop d'affectation dans « ce silence absolu » et glacial qui n'amènerait « que des explications » (23). A Paris, le ministre déchu se disait malheureux; contre la magie des souvenirs, Juliette était à bout de forces; la pitié de nouveau acheva sa défaite. Elle écrivit enfin à Chateaubriand, pour l'inviter à la rejoindre en Italie. Mais lui, aussitôt, cérémonieusement, et pour montrer qu'il avait toujours sur le cœur le « Monsieur » de Chambéry, il lui répondit le 9 février 1825 en l'appelant « Madame » :

« Votre proposition, Madame, a réveillé en moi de pénibles souvenirs : je ne puis l'accepter... C'est à vous, Madame, qui avez tant et de si fidèles amis, de venir vous placer au milieu d'eux pour ne plus les quitter. Moi qui ne méritais pas de rencontrer des ingrats, puisque j'ai fait si peu de bien, je subirai mon sort jusqu'au bout. Que le vôtre soit heureux, Madame! et que justice soit faite à votre bonté, à votre générosité, à la douceur et à l'élévation de votre âme, comme elle a été faite à votre beauté! » (24).

Devant cette lettre, « bien triste et bien découragée » (25), Juliette n'y tint plus; au lendemain des fêtes pascales, elle quitta Rome;

dans la matinée du 29 mai, elle arrivait à l'Abbaye (26).

Ce dimanche-là, le sacre de Charles X se déroulait pompeusement à Reims; Chateaubriand y assistait en grand costume. Dès la cérémonie terminée, il regagna Paris où il rentra au plus tard le matin du mardi 31 mai (27). L'après-midi de ce même jour, averti par un mot que M^{me} Récamier lui avait fait porter, dès l'heure habituelle de ses anciennes visites il pénétra dans la « cellule ». Tous deux se regardèrent longuement : il vit qu'elle avait maintenant plus d'un cheveu blanc (28); elle vit qu'il avait au front bien des rides nouvelles (29). Était-ce la vieillesse qui, déjà, s'annonçait? D'un commun accord, ils eurent pitié l'un de l'autre. Ils évitèrent de s'adresser le moindre mot d'explication ou de reproches (30). Ils s'assirent aux mêmes places où, deux ans plus tôt, ils avaient coutume de s'asseoir. Dix-neuf mois soudain s'abolirent; ils conversèrent comme s'ils s'étaient quittés la veille; ils étaient seuls et cependant, entre eux, une interlocutrice s'était glissée, invisible : la déesse de la résignation.

Un mois ou deux après ce raccommodement taciturne, M^{me} Salvage de Faverolles, ardente amie que M^{me} Récamier s'était faite à Rome, recevait cette confidence désenchantée (31) :

« ...J'ai de la peine à m'accoutumer à Paris; mes amis sont pourtant bien aimables pour moi; je vois M. de Chateaubriand tous les jours comme autrefois; il me dit les mêmes choses, mais je ne le crois plus, et grâce à Dieu, j'ai d'autres pensées. Il m'est toujours fort doux de le compter au nombre de mes amis... »

Elle ne croyait plus à sa sincérité profonde; et peut-être essayait-elle de ne plus l'aimer d'amour. Désormais, en effet, elle se sentait dépourvue des anciennes illusions. Dans un moment d'impitoyable lucidité, à Rome, elle avait avoué à Ampère : « M. de Chateaubriand n'est pas susceptible d'affection, mais d'habitude (32)! » Plus tard, à Louis de Loménie, elle confiera un jugement encore plus cruel : « M. de Chateaubriand a beaucoup de noblesse, un immense amour-propre, une délicatesse très grande; il est prêt à faire tous les sacrifices pour les personnes qu'il aime. Mais de véritable sensibilité, il n'en a pas l'ombre; il m'a causé plus d'une souffrance (33). » Ainsi le juge-t-elle dès son retour de Rome; ce n'est point de l'égoïsme qu'elle lui reproche, comme on l'a dit à tort; elle constate qu'il manque, dans la vie quotidienne, de douceur, d'indulgence, de belle humeur, et principalement de cette tendresse qui ne supplée point, certes, à la passion, mais qui en est l'accompagnement charmé; alors que la passion a disparu, elle en prolonge le souvenir, sans y mêler l'amertume du regret. La même plainte, vers la même époque, M^{me} de Duras, malade à Saint-Germain, l'exhalait dans une lettre intime :

« M. de Chateaubriand oublie tout, et surtout ceux qu'il aime, le tien n'est rien pour lui. Il faut l'aimer quand même, mais ne jamais compter sur ce qui

exige un sacrifice. A Paris, il vient tous les jours, je suis sa promenade et son habitude; ici, il faut une journée, et chaque jour il dit : demain. Voilà l'homme : et voilà ce qui fait que toutes les personnes qui l'ont aimé ont été malheureuses, quoiqu'il ait de l'amitié, et surtout beaucoup de bonté (34). »

Des deux femmes qui l'ont le mieux chéri, la souffrance, comme on voit, est pareille; souffrance bien féminine après tout! Il ne savait point, alors, leur donner l'illusion qu'elles étaient pour lui l'univers; encore un coup, il manquait de tendresse, et, passée l'heure des effusions amicales ou des triomphantes ivresses, il asservissait à l'ambition, l'amour.

Mais quoi! « il faut l'aimer quand même ». C'est en vain qu'au retour d'Italie, M^{me} Récamier s'évertue contre le charme; il ne tarde pas à la ressaisir. Dès l'hiver suivant, elle avoue à M^{me} Salvage la douceur du servage retrouvé : « ...Je ne vous dis rien de moi, ma vie est toujours la même : je vois M. de Chateaubriand tous les jours, je lui crois un véritable attachement pour moi; et vous savez si mon cœur est à lui! » (35). Son cœur, et son incertaine destinée. Aux décisions du grand homme, les siennes demeurent suspendues. Lorsqu'en 1828, il part pour Rome comme ambassadeur, elle sent « un vide affreux » (36); elle attend des nouvelles avec inquiétude :

« La lettre d'Ancône m'a semblé triste et glacée, et c'est par le public que j'apprends l'arrivée à Rome. Vous connaissez trop mon cœur pour ne pas comprendre ce que j'éprouve. Je n'ose plus former un projet... »

A ce moment même, survient le courrier :

« J'ai été interrompue par l'arrivée d'une lettre de Rome, une lettre de dix pages, et la plus aimable du monde; je suis ravie; je suis sûre que vous partagez ma joie comme vous auriez partagé ma tristesse... Je m'étais bien associée aussi à toutes vos impressions en lisant votre lettre, mais la pensée dominante, celle qui fait ma vie depuis tant d'années, m'avait entièrement absorbée; en revenant au bonheur, je reviens à vous, je forme des projets, j'arrange l'avenir; il se présente à moi sous des couleurs si douces, si charmantes! Se réunir à ses amis! finir ses jours auprès d'eux! » (37).

Car il est question qu'elle rejoigne l'ambassadeur, qu'elle transporte auprès de lui la « petite société » de l'Abbaye; elle « prend » un instant à ce rêve, comme elle aime de dire. Mais elle ne tarde pas à en apercevoir la fragilité. Elle a aussi un sens exquis des convenances qui la retient à Paris. A l'été de 1829, lorsque l'ambassadeur revient en congé, elle éprouve d'abord une joie presque enfantine — une joie de jeune mariée : elle-même suggère la comparaison en écrivant à sa nièce dont le mari, M. Lenormant, rentrait, en ces jours-là, de Grèce : « L'arrivée de M. de Chateaubriand ranime ma vie, qui me semblait « prête à s'éteindre. Mes impressions encore si jeunes me font mieux

« comprendre les tiennes... » (38). Néanmoins, la première exaltation tombée, elle ne partage pas les illusions du grand homme et montre une prescience politique supérieure à la sienne. Tandis qu'il prend les eaux dans les Pyrénées, elle se repose à Dieppe :

« ...J'ignore encore, écrit-elle, l'avenir de M. de Chateaubriand; il revient à Paris chercher M^{me} de Chateaubriand et part avec elle pour Rome, à moins que des chances politiques que je n'espère pas, mais auxquelles il n'a pas renoncé, ne le retiennent à Paris; dans toutes les dispositions je n'irai point à Rome. Vous me connaissez assez pour savoir que ce n'est pas légèrement que j'ai pris une résolution qui peut m'imposer de si grands sacrifices; mais, croyez-moi, c'est dans l'intérêt même de mon amitié pour M. de Chateaubriand que je dois l'attendre, et non le suivre. Je ne vis que pour mes amis, tous les autres genres d'intérêt sont pour moi comme s'ils n'étaient pas. M. de Chateaubriand pendant son séjour à Paris m'a fait voir beaucoup de monde; les relations politiques et littéraires m'intéressaient vivement dans le rapport qu'elles avaient avec lui; dès qu'il a été parti je suis venue ici me reposer et chercher la solitude. Je retournerai à Paris pour le voir à son passage et, comme je vous le répète encore, je resterai quoiqu'il m'en coûte et j'attendrai dans ma solitude de l'Abbaye le retour de mes amis... Quant à moi ma vie est triste, tous mes amis se dispersent et chaque jour je perds une illusion. Je suis venue seule à Dieppe. Le bon, l'excellent M. Ballanche est venu m'y rejoindre deux jours après; on est ingrat de se plaindre du sort quand il nous amène un tel ami... » (3 août) (39).

La tristesse secrète dont témoigne cette lettre s'accrut encore au début de 1830, lorsque la mort dénoua « le lien singulier » (40) qui, depuis trente-sept ans, unissait M^{me} Récamier à son étrange mari. Le banquier déchu, dont les affaires, dès 1825, étaient « dans un état déplorable » (41), avait cessé toute activité financière; atteint, pendant l'hiver, d'un « affaiblissement qui le forçait de renoncer à toutes ses habitudes » (42), il s'était fait transporter à l'Abbaye où, le 19 avril, il avait expiré doucement dans le grand salon de M^{me} Récamier. Celle-ci, qui, deux ans plus tôt, avait perdu déjà son père, se sentit assez curieusement désespérée :

« ...Votre lettre, écrivit-elle six jours plus tard à M^{me} Salvage, m'est arrivée dans un de ces moments de découragement où l'avenir n'offre plus qu'une perspective sombre et glacée. Le dernier lien qui vient de se briser, cette mort dont j'ai été témoin, tous les souvenirs, toutes les pensées qui se sont élevées dans mon âme, une relation si longue, une bienveillance si vraie... Qui mieux que vous peut comprendre ce que j'ai senti? qui me connaît mieux que vous?... Chère amie, je comprends aussi tout ce qui se passe dans votre âme...; si vos devoirs, votre dévouement pour votre mère, vous ramenaient en France, pensez avec quelque douceur que j'en serais parfaitement heureuse, que cette réunion comblerait le peu de vœux que je puis encore former dans cette triste vie dont le terme s'avance, et où je ne vois que des affections vraies, de longs attachements qui puissent nous conduire jusqu'à la fin, et par delà! — Je viens de passer quelques semaines à cinquante lieues de Paris chez M^{me} de Montmorency, j'y portais des pensées en harmonie avec les souvenirs que j'y ai trouvés. — Ah! chère amie, que de liens se sont brisés depuis quelques années, et qu'on sent le besoin de se rattacher, de resserrer ceux qui peuvent encore donner quelque charme, quelque intérêt, à cette triste vie!... » (43).

Dans cette correspondance intime, M^{me} Récamier dévoilait ses sentiments presque sans réserve. Aussi priait-elle M^{me} Salvage de ne la point montrer; elle abritait sa méfiante pudeur sous un sourire d'amour-propre : « J'écris comme un chat, et mes petits griffonnages ne peuvent être reçus avec indulgence que par la personne à qui ils sont adressés : ma discrétion est un calcul de vanité » (44). C'était afficher trop de modestie pour ses « hiéroglyphes ». M^{me} de Staël le lui avait affirmé plusieurs fois : « Quel charme dans votre manière d'écrire!... » « Votre manière d'écrire a comme vous, une grâce irrésistible... » (45). Derrière ses petites phrases souriantes, son cœur apparaît : en 1830, comme en 1819, comme déjà en 1817 et sans doute même un peu plus tôt, il est tout entier à Chateaubriand. Seulement, dans ce long espace d'une quinzaine d'années, il a connu, ce pauvre cœur, bien des agitations; l'enthousiasme, l'ardeur, la confiance, la jalousie, l'inquiétude, l'orgueil blessé, le dédain affecté en vain, l'indifférence en vain appelée, l'ont exalté ou torturé tout à tour; il aime, désormais, sans tumulte, sans illusions, avec un dévouement généreux, avec une sorte de sagesse résignée. Mais de cette sagesse même émane le rayonnement d'un espoir; l'avenir a beau se rétrécir devant elle; M^{me} Récamier en attend encore une nouvelle forme, calme et sereine, de la félicité.

Et Chateaubriand, cependant? On l'a vu : il a commencé d'abord par se laisser aimer; bien vite, à mesure que devant lui la pudeur instinctive de Juliette reculait, sa surprise charmée s'est transformée en désir, puis en brûlante passion. Cette passion fut rapide et sa fidélité trop brève. Mais Juliette devait triompher en fuyant; déjà au moment qu'elle fuyait, elle avait fait plus que de s'attacher la vanité de René; elle avait commencé de tisser et de nouer autour de lui les mille liens de l'habitude. Quand elle revint de Rome, en 1825, elle n'eut qu'à resserrer, jour à jour, les mailles du réseau. De l'ancien amour de René, elle voulut tirer un chef-d'œuvre d'amitié amoureuse. L'entreprise, rare et périlleuse, n'était point achevée — loin de là! — en 1830. Il y fallait de la patience et des soins. Sur les âpretés d'un génie que l'âge et la politique désabusaient, Juliette versait les indulgences inépuisables de sa bonté. Elle installait Chateaubriand, comme un dieu lassé, dans son salon de l'Abbaye; elle y attirait des visiteurs d'opinions diverses entre lesquels sa grâce maintenait l'harmonie. « Mon rôle à moi est la conciliation », écrivait-elle un jour à M^{me} Salvage (46). Chateaubriand ne pouvait s'empêcher de réfléchir que, de toutes ses « enchanteresses », elle seule — puisque M^{me} de Duras était morte — avait réussi à lui manifester un attachement durable. Elle avait prolongé le baiser en sourire et substitué aux caprices indociles du désir la régularité charmante des habitudes. Elle ne se trompait point en affirmant qu'il avait pour elle un « attachement véritable ». Il avait rêvé que tous deux « achèveraient leurs jours ensemble (47) ». Hélas! l'orage de 1830 n'allait-il point emporter ce

rêve comme tant d'autres? Sous quelle forme, désormais, serait-il réalisable?

Chateaubriand n'en savait rien encore; mais en ces jours d'août 1830, où, dans la retraite de l'Infirmier Marie-Thérèse, il passait la revue de ses ressources et de ses forces, il sentait bien que l'affection de M^{me} Récamier serait l'enchantement et l'appui de son bref avenir : d'instinct, dans sa détresse, il tournait les yeux vers l'Abbaye-aux-Bois comme vers le sanctuaire inviolable de sa gloire.

CHAPITRE IV

« Mémoires de ma vie. »

Avec la gloire, cependant, où en est-il? Avec la gloire littéraire, s'entend, celle qui ne dépend ni du caprice des princes, ni du destin des peuples, qui domine, au contraire, le sort et lui fait la leçon?

Depuis 1802, le renom de Chateaubriand rayonne au-dessus de la France : sur l'Europe, il brille d'un éclat égal à ceux de Goëthe et de Byron. On les vénère tous les trois; car tous les trois s'inscrivent à l'origine d'un renouvellement des idées et de l'art qui est en train de bouleverser le siècle. Dans cet été de 1830, on compte six ans depuis que Byron a disparu en pleine fleur de lyrisme; Goëthe, octogénaire, après avoir enfermé dans le second *Faust* les ultimes visions d'une poésie dont les hommes ne comprennent pas encore la splendeur, vaticine non sans amertume dans son sanctuaire de Weimar; appliqué jusqu'au bout à goûter l'ivresse de penser et de vivre, cet Olympien se prépare à mourir.

Seul des trois géants apparus au seuil d'un âge pour en frayer les chemins, intermédiaire entre ses deux émules par la naissance et par la renommée, Chateaubriand va survivre; et depuis quelque dix ans que « l'école romantique » a commencé d'éclore et d'agir, on salue en lui son inspirateur. Les jeunes poètes lui dédient leurs premiers vers; si les *Méditations* de Lamartine furent accueillies avec une sorte de délire universel, c'est qu'elles apportaient la poésie dont la prose du *Génie* et de *René* avait suscité l'attente; Victor Hugo, A. de Vigny lui ont rendu de solennels hommages. Dans la France de 1830, où *Hernani* vient, par une difficile victoire, d'assurer le triomphe d'un art plus ardent, plus coloré, plus libre, nulle renommée littéraire ne rivalise avec celle de Chateaubriand. Il est le père, en attendant qu'on l'appelle bientôt le « sachem », ou l'aïeul. On rend un culte à sa gloire.

Mais cette gloire demeure-t-elle vraiment vivante? Sans doute, il est toujours, dans les provinces, des jeunes gens pour rêver sur les pages qui content les ivresses inquiètes d'Atala, les fureurs farouches de Velléda, les chastes ardeurs de Cymodocée; il en est à Paris, dans les salons ou dans les mansardes, pour s'exalter aux tourments de René; de jeunes filles ou de jeunes femmes, après avoir lu l'*Itinéraire*, frissonnent d'enthousiasme dans leurs mousselines et, comme

grisées d'un vin trop fort, tournent sur elles-mêmes en se retenant aux arbres et en appelant à haute voix : « Léonidas! Léonidas! » (1). Les uns et les autres, cependant, conservent-ils longtemps cette admiration ingénue? Surtout, quand ils atteignent l'âge de l'admiration raisonnée, rouvrent-ils souvent le flacon d'or pour goûter encore à ses philtres? Pendant les quinze années de la Restauration, l'opinion littéraire s'est peu à peu transformée. Chateaubriand ne la satisfait plus sans réserve. Ses audaces — ses audaces de sauvage, disaient en 1801 les derniers représentants de l'ère classique, — ont été dépassées; par une certaine ampleur de rythme, qui rappelle à la fois Rousseau et Bossuet, le style du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* semble, à des oreilles, un peu guindé et tendu. Ce reproche, on ne l'imprime point encore, mais d'aucuns le murmurent, — d'aucuns comme Mérimée, Stendhal (2) et leurs jeunes amis, — et cette sourde rumeur, le grand homme a bien dû la percevoir.

C'est pour y répondre peut-être, ou, d'avance, pour la conjurer, qu'en 1826 il a entrepris de publier la collection de ses *Œuvres Complètes*; avec une sorte de coquetterie il a déployé la suite de ses ouvrages fameux, en y entremêlant, dès le début, d'autres ouvrages inédits : l'un, le *Dernier Abencerrage*, caressé depuis plus de quinze ans dans le demi-jour des salons, les autres — *les Natchez*, le *Voyage en Amérique*, — récrits à loisir dans la pénombre d'une orageuse retraite; il les a fait précéder d'une « Préface générale » (3) pleine d'une amère fierté. « Plus d'un quart de siècle passé sur mes premiers écrits sans les avoir étouffés, ne m'a pas fait présumer une immortalité que j'ambitionne peut-être moins qu'on ne le pense. » Mais quoi! « Mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps. » Ils appartiennent donc à l'histoire. Chateaubriand les offre à la génération nouvelle — à celle, dit-il, « des hommes de vingt-cinq ans, qui vont prendre nos places ». On sent qu'il pense à eux avec anxiété. Le premier, avant Vigny, Hugo et Musset, il définit la situation qui leur est assignée par le destin dans la série des âges :

Ces enfants qui n'entendirent que le bruit des armes, qui ne virent que des palmes autour de leurs berceaux, échappèrent à l'oppression de l'empire; ils n'eurent que les jeux de la victoire dont leurs pères portaient les chaînes. Race innocente et libre, ces enfants n'étaient pas nés quand la révolution commit ses forfaits; ils n'étaient pas hommes quand la restauration multiplia ses fautes; ils n'ont pris aucun engagement avec nos crimes ou avec nos erreurs.

Hommes, voici qu'ils le deviennent entre 1826 et 1830. Chateaubriand l'avait prédit : avec eux, « la société marche à des destinées nouvelles ». Ils sont la France de demain, la « jeune France » d'aujourd'hui — celle à qui le lutteur lassé adresse un pathétique appel en lui présentant ses *Œuvres Complètes* : « S'il ne peut plus rien pour vous, vous pouvez tout pour lui... Illustre et belle patrie, je n'aurais désiré un peu de gloire que pour augmenter la tienne! »

Cet appel, les hommes qui montent l'ont-ils entendu? Chateau-

briand, vraiment, n'en peut être assuré. Il est sûr, en tous cas, que l'édition de ses *Œuvres* — inachevée encore en 1830 — n'a pas obtenu le succès qu'il en avait espéré; les souscripteurs ne se déclarèrent que lentement (4); ils ne furent point, au total, fort nombreux. Ni le *Dernier Abencerrage*, ni les *Natchez* n'apportèrent à leur auteur ce regain de popularité qu'il attendait d'un effet de surprise; aux lecteurs de Walter Scott, la « nouvelle espagnole » parut trop harmonieuse et trop sage; aux lecteurs de Fenimore Cooper, l'épopée américaine — qui descendait, d'ailleurs, dans sa seconde partie, au ton d'un roman — sembla trop touffue et trop lourde; sans vain respect, on jugea l'une et l'autre démodées (5). Le *Voyage en Amérique* n'obtint guère plus de faveur; sur « l'homme de la nature », Chateaubriand n'avait-il point déjà tout dit, mieux encore tout suggéré? Publiées vingt-cinq ans plus tôt, ces pages eussent davantage séduit; en 1826, elles retardaient. On attendait de leur auteur qu'il se fût renouvelé; parce qu'il demeurerait trop semblable à son ancienne image, on le trouvait déjà vieux; et l'on cherchait des rides à sa gloire.

De ce malentendu qui allait s'élargissant, Chateaubriand n'était-il point responsable? Depuis quinze ans il avait, pour l'ingrate politique, négligé les lettres consolatrices. Au lendemain de la publication des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, en pleine force de génie, en plein éclat de renommée, un sûr instinct lui avait indiqué la voie où des succès nouveaux l'attendaient; congédiant la Muse des fictions et des songes, il appelait des « vierges » plus « austères » : « Qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité (6). » Il se proposait de composer une vaste « Histoire de France », car, en préparant les *Martyrs*, il s'était aperçu que cette histoire était tout entière à écrire (7). Dès 1812, ses lettres à la duchesse de Duras le montrent plongé dans les chroniques; après Grégoire de Tours, il lit Froissart; il veut ressusciter sous des couleurs vraies les siècles des invasions et du moyen âge; divisant les temps en deux périodes depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la mort de Louis XVI, il conçoit un plan clair et grandiose, car il s'entend aux belles architectures (8). Jusqu'au début du xiv^e siècle, il condensera la suite des faits en quatre discours, et il en tirera la philosophie à la lumière du christianisme. Avec l'avènement des Valois et la longue rivalité de la France et de l'Angleterre, commencent pour lui les temps modernes; là commencera donc aussi son récit continu des événements, sa peinture des mœurs et des hommes. A peine a-t-il touché à ces siècles lointains qu'il se déclare ravi : « Je traiterai magnifiquement nos amis. J'ai déjà amené devant moi quelques Duras, la Trémoille, Montmorency. Il faudra maintenant me saluer de loin et malheur à qui me regarderait de travers!... » (9). Quelles narrations il se promet d'écrire! Celle qui conte la bataille de Poitiers paraît être la première qu'il

se soit plu à polir et à limer. Mais la Restauration le rejeta du passé vers l'avenir; il ferma son manuscrit déjà important; décidant de faire de l'histoire au lieu de l'écrire, il abdiqua l'honneur de devenir le premier historien de l'École nouvelle. A peine si, dans les intervalles ménagés par ses disgrâces, — principalement en 1817, 1818 et 1826, — il retrouve le loisir de revenir aux « vieilleries ».

En 1820, le 26 décembre, à la veille de partir pour Berlin, il écrit à Chênedollé, vieil ami un peu négligé, qui avait souhaité de voir paraître enfin la grande œuvre dans quelque dix années : « Dix ans à mon âge, c'est trop pour l'histoire : il faut que je la commence promptement ou que j'y renonce : j'ai déjà deux volumes à peu près achevés. » Trouverait-il donc à Berlin la liberté d'entreprendre les suivants? Il s'en flattait peut-être, mais il n'y comptait guère. La politique l'absorba.

Quels applaudissements, cependant, n'eussent point salué cette Histoire de France complète et suivie que ses admirateurs attendaient! Par elle, il aurait gagné la sympathie de cette génération décevante qui émerge à l'action entre 1826 et 1830.

Il a pu s'en apercevoir lorsqu'en 1826 il a donné lecture, dans une séance académique, d'un fragment emprunté à l'un de ses Discours préliminaires. Il publia aussitôt ces pages (10). Combien de jeunes gens pensèrent alors ce que l'un d'eux, Edgar Quinet, écrivit à sa mère après l'avoir écouté : « Je crois n'avoir jamais entendu de lui de telles paroles. C'est l'éloquence la plus mâle, la plus philosophique, la plus impérissable. Il n'a pas été en vain à Jérusalem, et il en a rapporté les accents de Daniel et d'Isaïe. Honneur à lui! Ce livre est une des gloires du siècle! Voyez ce que c'est qu'un grand cœur! Il a pénétré par l'âme toutes les lois de l'histoire dont les savants recueillent à grand peine quelques débris à force de labeur et de veilles... » (11). Cet enthousiasme donne la mesure de l'action que l'Histoire de Chateaubriand aurait pu exercer, même après les premiers livres de Guizot et d'Augustin Thierry!

Mais déjà vers 1826, l'heure opportune était passée. Chateaubriand ne paraît pas l'avoir compris. Trois ans plus tard, dans le repos de Cauterets, vers la fin de juillet 1829, tandis qu'à Paris le roi avait arrêté, dans son esprit, la fatale décision de mettre le prince de Polignac à la tête d'un ministère de défi, il confiait à son vieil ami Frisell un plan de vie d'une magnifique sérénité :

« J'attendrai à Rome (dans son ambassade) la mort du Roi, qui, Dieu merci, se porte bien. Je ferai là mon grand ouvrage, une histoire de France, empreinte des couleurs et du génie de nos différents siècles et arrivant par degrés à l'âge de la liberté régulière et stable, comme au sommet de la pyramide. Je ne dis pas que je ne redevienne encore ministre, dans ma vieillesse, peut-être, à l'avènement ou durant la minorité de Henri V. Car le Dauphin n'a pas plus de goût pour moi que Charles X. Je fais peur à leur médiocrité : et ils m'en voudront à jamais de la chute de Villèle! » (12)

O illusions! C'est en vain qu'un mois plus tard, rendu au loisir par sa démission d'ambassadeur, il reprend, avec un douloureux acharnement, son travail d'historien; il est pressé maintenant; pour qu'il pût remplir le plan dessiné en 1811, des recherches infinies seraient nécessaires! Il se résigne; de l'Histoire qu'il voulait écrire, il offrira seulement une « Analyse raisonnée » : course un peu haletante à travers cinq siècles tumultueux; çà et là seulement des morceaux entièrement terminés retiennent le lecteur comme des oasis de couleur et de lumière. Au devant du monument inachevé, six discours dresseront leurs majestueux portiques (13). Ainsi déformée, l'œuvre sera-t-elle comprise? En confrontant avec le manuscrit recopié religieusement par Pilorge (14), les épreuves que Ladvoat vient, dès juillet, de lui envoyer, en remaniant, avec une inquiète conscience, les feuillets de ce manuscrit et les « placards » de l'imprimeur, Chateaubriand sent comme une zone d'ombre s'élargir entre lui et le public transformé.

Ce qu'il éprouve en ces moments amers, il le lira quelque douze mois plus tard traduit sans indulgence dans un article dû au jeune critique de l'école nouvelle, à l'ami de Victor Hugo, à Sainte-Beuve. Après s'être essayé au *Globe*, cet interprète des générations montantes donne maintenant des études appréciées dans les deux « magazines » fondés depuis peu pour le divertissement intellectuel des esprits libéraux, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*. Outre un recueil de vers frémissants et presque maladifs, il a publié tout un ouvrage qui, remettant à l'honneur les poètes du xvi^e siècle, découvre des ancêtres authentiques aux poètes nouveaux. Intéressé par ce livre, Chateaubriand, l'an passé, a permis à Villemain de lui en amener l'auteur au moment où, ambassadeur encore pour quelques semaines, il se préparait à partir pour prendre les eaux dans les Pyrénées (15). Il a vu entrer dans son cabinet un petit homme frêle, au teint pâle, aux cheveux roux, au long nez, aux yeux bleus qui parlait avec aisance et que ni la dignité de l'homme d'État, ni le génie de l'écrivain n'ont bien longtemps intimidé.

Ce fureteur de renommées disparues a réussi à soulever la lourde dalle d'oubli qui fermait le sépulcre de Ronsard; il s'y connaît en vicissitudes de gloires et en injustices de siècles. Or, qu'écrit-il dans la *Revue de Paris* le 25 septembre 1831? (16) Entretenant de redorer la réputation alors assez ternie du bouillonnant abbé Prévost, Sainte-Beuve avoue d'abord que « les bibliothèques où sont entassés les travaux de tant de générations défunes » produisent sur lui « l'effet d'un cimetière peuplé de tombes ». « Mille pensées d'une morale pénétrante » lui viennent à l'esprit quand il touche « à l'une de ces renommées recommandables et jadis brillantes, comme il s'en est vu beaucoup sur la terre, belles aujourd'hui, dans leur silence, de la beauté d'un cloître qui tombe, et à demi couchées, désertes et en ruines ». Sans doute des « noms grandioses et fortunés... conservent

ce privilège éternel de ne pas vieillir », mais ils sont « un très petit nombre ». Les autres n'échappent pas au « sort un peu sombre, mais fatal » et « commun à tout ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie ». Ce sort, voici que Sainte-Beuve le définit sans pitié :

Les admirations contemporaines les plus unanimes et les mieux méritées ne peuvent rien contre; la résignation la plus humble, comme la plus opiniâtre résistance, ne hâte ni ne retarde ce moment inévitable où le grand poète, le grand écrivain, entre dans la postérité, c'est-à-dire où les générations dont il fut le charme et l'âme, cédant la scène à d'autres, lui-même il passe de la bouche ardente et confuse des hommes à l'indifférence non pas ingrate, mais respectueuse, qui, le plus souvent, est la dernière consécration des monuments accomplis. Sans doute, quelques pèlerins du génie, comme Byron les appelle, viennent encore et jusqu'à la fin se succéderont alentour : mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux...

Tout de suite, le jeune philosophe cite deux exemples, dont l'un, on le sent bien, lui tient malicieusement au cœur : « Une bien forte part de la gloire de Walter Scott et de Chateaubriand plonge déjà dans l'ombre... ». Tout le développement précédent n'a-t-il point été conçu pour amener cette phrase cruelle qui dans une illustre renommée va se ficher tout droit comme un dard? D'autant que, trois pages plus loin, le sagittaire redouble son coup. Il vient d'expliquer comment une œuvre courte, un « petit chef-d'œuvre échappé en un jour de bonheur » — comme *Manon Lescaut*, ou *Paul et Virginie*, ou *Adolphe* — peut, de l'inexorable oubli, sauver une humble ou orgueilleuse mémoire. Alors, aussitôt : « On commence à croire que, sans cette tour solitaire de *René*, qui s'en détache et monte dans la nue, l'édifice entier de Chateaubriand se discernerait confusément à distance... ». Impitoyable Sainte-Beuve! Il osait écrire ce que, depuis quatre ou cinq ans, certains osaient à peine murmurer (17).

Pour la « jeune littérature », en effet, Chateaubriand était plus souvent « l'auteur de *René* » que « l'auteur du *Génie du Christianisme* » ou même des *Martyrs*. Vers ces années-là, et certainement dès l'automne de 1829, l'idée lui vint d'exploiter cette part incorruptible de son immortalité. René avait vieilli, mais non point son cœur; il continuait d'être dévoré par le désir sans cesse renaissant, par l'ennui sans cesse mais en vain combattu; quel ne serait pas son tourment, maintenant que les fatalités de l'âge allaient aggraver dans ce cœur déchiré et les impuissances du désir et les insatisfactions de l'ennui! Les souffrances de René vieillissant, quel sujet pour un roman nouveau! Ce roman, Chateaubriand songea quelque temps à l'écrire, et Hortense Allart put croire avec sincérité qu'elle seule en serait l'inspiratrice.

Souvent, conte-t-elle, en me parlant de mes jeunes ans et de son imprudence, de son inquiétude, du charme qu'il trouvait en moi et de l'entraînement qu'il subissait sans s'aveugler, disait-il, sur lui-même et sur l'avenir,

il me parlait d'un roman qu'il projetait, où il voulait peindre un tel amour. Il y mettrait la passion, la vérité. Souvent, je le vis plein de son sujet et du talent qui le poussait. Un jour, je me le rappelle, il me tint presque sur ses genoux, me supportant sur ses deux bras, la tête levée, rêvant perdu dans je ne sais quelles pensées. Que rêvait-il ainsi, tout pareil à René dans sa distraction et sa tristesse?... (18).

Et quelques mois plus tard, que rêvait-il en applaudissant à *Hernani*? Sainte-Beuve, toujours malicieux, ne le laissa point ignorer à Victor Hugo : « M^{me} Récamier; lui écrivit-il un jour (19), a pour vous et a eu pour *Hernani* en particulier une admiration que M. de Chateaubriand a fort partagée, à cause de l'amour du vieillard. » Don Ruy Gomez, n'était-ce point en effet René en cheveux blancs? Ce que Sainte-Beuve aurait pu dire également, c'est que le personnage d'*Hernani* devait plus d'un trait à celui de René; mais il ne pouvait point savoir que telle tirade du jeune espagnol proscrit à sa Doña Sol rappelait à l'auteur de *René* les termes dont il avait récemment usé pour écrire à son Occitanienne (20) : « Je ne puis vous donner que du malheur. — Je ne parle pas du malheur que je porte en moi et que vous pourriez aimer : je parle de celui que je donne. Toutes les personnes qui se sont attachées à moi s'en sont repenties, toutes ont souffert... Je ne dispose ni de ma vie intérieure, ni de ma vie extérieure, je ne puis régler ni mon cœur ni ma destinée... » Quelque diable assurément avait permis à Victor Hugo de lire par-dessus l'épaule de Chateaubriand, tandis que l'amoureux presque sexagénaire traçait ces déclarations d'un romantisme effréné...

Oui, le thème de René vieillissant était riche d'un lyrisme douloureux et somptueux, bien propre à réconcilier Chateaubriand avec les générations nouvelles. Oui, ce thème, depuis plusieurs années, — depuis 1823 sans doute (21), — il songeait à l'orchestrer dans un roman; au fur et à mesure de ses expériences sentimentales, il jetait sur le papier des fragments qui sortaient de son cœur comme la lave même de la passion, et qui devaient entrer dans l'œuvre ainsi caressée en secret (22). Cette œuvre, cependant, émule rêvée de *Hernani*, d'*Indiana*, peut-être d'*Adolphe*, il ne l'écrivit pas. C'est d'abord que, la soixantaine passée, il se défiait secrètement de sa faculté créatrice; à cet âge la verve de l'imagination s'apaise et peu à peu se glace; il le croyait; il le craignait du moins, redoutant de ne pouvoir transmettre l'étincelle de vie à des personnages différents de lui-même. Surtout, s'il se détournait de ce second *René*, c'est qu'une œuvre plus importante allait réclamer tout son loisir, et tout son art. Au profit de cette œuvre, il exploiterait les fragments déjà rédigés et ceux qu'il lui arriverait encore de griffonner dans la fièvre, « comme on se fait saigner quand le sang porte au cœur ou à la tête » (23). A quoi bon un personnage imaginaire? C'est lui-même qu'il allait peindre.

Ayant achevé en effet, pendant ce morose été de 1830, l'établisse-

ment de son bilan littéraire, Chateaubriand hoche la tête avec tristesse; il n'a point sous la main d'œuvre capable de lui faire moissonner rapidement le regain de sa gloire. En publiant bientôt, — au prix de quel labeur! — son « Histoire de France », ou, du moins, ce qu'il peut sauver d'un beau projet avorté, il ne dévoilera aux yeux difficiles des jeunes lecteurs qu'un monument tronqué; il acquittera honorablement une dette vieille de vingt ans. Après les six *Discours*, seuls promis d'abord à l'édition des *Œuvres Complètes*, il imprimera l'« Analyse raisonnée » de cette *Histoire de France* qui eût déroulé, de Philippe VI à Louis XVI, les annales d'un peuple et de ses rois; il y insérera, bijoux rares dans une monture de cuivre, quelques pages encore éblouissantes; il abandonnera ces volumes disparates à la merci des hommes et à l'injure du temps. Mais il n'écrira pas ainsi son « grand ouvrage ».

Ce grand ouvrage, il vient de décider que ce seront ses *Mémoires*. D'une main brusquement impatiente il étale sur sa vaste table de chêne, comme les pièces d'un trésor tenu secrètement en réserve, les « portefeuilles » d'où débordent des feuillets oblongs et étroits couverts de sa haute écriture (24). En tête du premier, il a écrit : *Mémoires de ma vie, commencés en 1809*. Il se souvient; c'était au lendemain de la publication des *Martyrs* : dans le personnage d'Eudore, il avait introduit déjà tant de sa vie, tant de son cœur! Pour se consoler des injustes reproches de la critique, il se retourna, un moment, vers son passé, encouragé par l'amitié toute fraîche de la duchesse de Duras : d'un trait, il jeta sur le papier une préface; à lui-même plus qu'à ses futurs lecteurs il tentait d'exposer son dessein. Comme son récit différerait des *Confessions* de Jean-Jacques! Point de divulgations fâcheuses pour de tierces personnes; point de ragots; nul cynisme plébéien. Le récit de Chateaubriand serait relation de gentil-homme et confidence d'homme d'honneur. Lui seul serait en cause; et c'est, au reste, pour lui seul qu'il se promettait de travailler : « J'écris principalement pour rendre compte de moi-même à moi-même... Je veux, avant de mourir, remonter vers mes belles années, expliquer mon inexplicable cœur... La plupart des sentiments y sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires... ». C'est l'« histoire de ses idées et de ses sentiments » qu'il entreprend de composer, non l'« histoire de sa vie »; quelle raison, ainsi, seul en face de soi, détaché des êtres et des choses, libéré pour ainsi dire des vanités qui rendent l'homme pervers et trompeur, quelle raison aurait-il de mentir?

L'œuvre de sincérité entreprise en 1809, pendant six ans ses songeries l'avaient préparée. C'est à Rome, en 1803, près du sépulcre à peine refermé de Pauline de Beaumont, qu'il en a conçu l'idée; pour adoucir sa douleur, il voulait seulement alors arracher à l'oubli les trois années de sérénité laborieuse et charmée qu'il venait de

goûter depuis son retour d'exil; après une brève préface, qui eût présenté son personnage, il aurait évoqué la « petite société » groupée autour de « l'hirondelle », dans le salon de la rue Neuve-de-Luxembourg, les décors du Paris consulaire, les perspectives de Rome, capitale de deux univers; mais, décidé à ne « présenter au monde que ce qui est beau », il aurait laissé au silence « *sa famille, son enfance, sa jeunesse, ses voyages et son exil* » (25). En six ans, tandis que de nouveaux chagrins et des voyages imprévus agrandissaient son expérience, il avait amassé bien des matériaux pour ses futurs *Mémoires*; surtout, il en avait élargi le premier dessein, plus moral encore qu'esthétique. C'est de sa personne surtout qu'il entendait parler; pour s'expliquer à lui-même et aux autres, force était bien de remonter haut dans son passé, de se pencher sur ses géniteurs et leur race : force était surtout de soulever la pierre, scellée par l'ennui sur l'énigme de son cœur. Ayant ainsi précisé son dessein : « *Commençons* », disait-il. Il commença, mais ne continua guère en cette année 1809. La préparation de l'*Itinéraire* bientôt nuisit aux *Mémoires* : ce livre de voyages ne renfermait-il point, d'ailleurs, les *Mémoires* d'une année de sa vie?... En 1811, surtout en 1812 et en 1813, il écrivit ses origines et sa première enfance : il n'en était qu'à la relation de ses jeux au collège de Dol, lorsque « les pas du soldat étranger » résonnèrent sur la France envahie.

Trois ans passèrent; et avec eux Napoléon; et avec eux déjà, les premières grandeurs politiques de Chateaubriand. Il pliait sous le faix de sa disgrâce, dans l'été de 1817, lorsqu'il reprit sa narration, au château de Montboissier, « pour peindre *sa jeunesse* ». Peinture ardente : audacieusement sincère, ne s'était-il pas montré trop semblable à René? Qu'importait cependant, si ces véridiques *Mémoires* ne paraissaient que cinquante ans après qu'il serait mort? C'est alors, semble-t-il, que ce terme fatidique fut assigné à leur divulgation (26). A Berlin, pendant un petit nombre de soirées, à Paris, dans les intervalles de ses intrigues ou de ses polémiques, à Londres, pendant deux ou trois longs mois d'été, le narrateur de soi-même reprit son récit. En 1823, il l'avait déjà divisé en livres; et M^{me} Récamier dans sa fuite dépitée vers l'Italie emportait une copie des deux ou trois premiers (27). En 1826, dans la solitude du Val-de-Loup, elle les copiait elle-même tous les trois. Vers cette même époque, ayant repris sa relation, Chateaubriand la menait jusqu'à ce mois de mai de l'an 1800 où, rappelé d'exil par Fontanes, « il abordait en France avec le siècle ».

Douze livres contenaient ce récit — douze livres remplissant les douze « portefeuilles » étalés sur sa table. Dans un treizième portefeuille, il avait classé les « matériaux » des livres futurs; notes, fragments de son journal, extraits de lectures, amorces de développements, esquisses déjà poussées. C'est ainsi qu'il venait de griffonner quelques souvenirs tout frais, sur les journées de juillet; et, dans les années

précédentes où, à la suite du *Mémorial* de Las-Cases, tant d'ouvrages et de mémoires avaient ravivé les grandes images de l'Empire et de l'Empereur, il avait crayonné certains épisodes de cette histoire toute proche sans trop savoir comment il en ferait l'amalgame à la sienne. Penché sur cet amas de feuillets, qui n'évoquait point encore un trop lourd amas d'années, — Saint-Malo, Combourg, Paris, Dieppe, l'Amérique, l'Angleterre, Londres et Bungay, Charlotte Ives et Fontanes, — il lisait çà et là quelques pages et songeait longuement. Ces douze livres entièrement écrits dressaient le tableau de sa jeunesse rêveuse et orageuse; avec son retour à Paris en 1800 finissait sa première carrière; jusqu'à cette date, il avait été principalement voyageur; l'inconstance des événements avait favorisé son âme aventurière. Sa seconde carrière, celle de l'écrivain, il l'avait courue sous l'Empire. Une troisième carrière lui avait été ouverte par la Restauration : celle de l'homme d'État, que l'honneur venait brusquement de clore. Trois carrières donc ; et trois vastes parties pour ses *Mémoires*, dont le plan s'imposait à ses méditations avec la netteté d'une architecture classique. Quant aux années qu'il lui restait à vivre, une *Conclusion* suffirait, croyait-il, à l'acquitter envers elles.

Parvenu à ce point de sa méditation, Chateaubriand reprend sa préface de 1809 : convient-elle à une œuvre que les circonstances ont amplifiée? Il relit les deux ou trois premiers livres dont la rédaction est vieille de treize ans, ou de vingt : leur ton simple et presque candide ne ferait-il pas disparate avec les livres qu'il souhaite maintenant d'écrire? C'est qu'en effet, il sent s'épanouir en lui un dessein magnifique; comme il le déclarera un peu plus tard à Augustin Thierry (28), il veut *agrandir* et *compléter* ses *Mémoires*; en 1809, il entreprenait seulement « le rendu-compte » chronologique de ses « idées » et de ses « sentiments »; il écartait de son propos « l'histoire de sa vie ». Il s'aperçoit que, dans les livres déjà achevés, il a mis de sa vie beaucoup plus qu'il ne croyait. Aujourd'hui, d'ailleurs, conter sa vie ne lui suffit plus; il veut conter son temps, et dérouler, au même rythme que sa destinée, la destinée, comme la sienne orageuse, de l'époque où il a vécu. Dans ses *Mémoires* il « mettra beaucoup d'histoire générale » (29). Comme il va l'indiquer bientôt, ce « drame en trois actes » reflétera le drame même du siècle : « Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, l'épopée de mon temps » (30). — L'épopée! grand mot, et significatif! Chateaubriand l'avait déjà dans l'esprit, quatre ans plus tôt, en écrivant la « préface générale » de ses *Œuvres*. Après avoir résumé les agitations et les diversités de son existence, il s'écriait, non sans orgueil : « De pareilles vicissitudes qui me travaillèrent presque au sortir d'une enfance malheureuse, répandront peut-être quelque intérêt dans mes Mémoires. » Il va plus loin en 1830; il « a vu finir et commencer un monde »; les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans ses opi-

nions ». Il songe à faire de lui le symbole et comme l'incarnation de son temps.

Contre l'orgueil de ce désir, contre l'ampleur de ce projet, ses contemporains ne manqueraient pas de protester; il connaît l'étroitesse de leurs vues et leur mesquinerie envieuse! Mais résolument, le rêveur se détourne d'eux. Communiquera-t-il une partie de sa grande œuvre aux générations jeunes qui ont commencé de lui manifester indifférence et dédain? Il semble, — comme on le verra plus loin, — qu'un instant il ait incliné à cette concession. Cependant, par-dessus la tête des vivants, c'est aux générations futures qu'il entend s'adresser; pendant cinquante ans, son œuvre dormira près de lui dans son tombeau; quand elle en sortira, il ne sera plus que cendre et poussière; ses œuvres antérieures, — ô Sainte-Beuve, ô jeunes écrivains téméraires qui souriez méchamment en prophétisant le malheur! — ses œuvres où il croyait avoir enfermé des sortilèges immortels, seront peut-être oubliées; avec ses *Mémoires*, elles ressusciteront; et dans un monde dont cinquante années auront renouvelé la face, ses *Mémoires* le tireront de la nuit avec elles; car en même temps que lui, ils contiendront son temps. La postérité frivole peut méconnaître un homme, elle n'oublie pas un siècle : et au surplus, quel siècle! celui de Napoléon, et de tant de révolutions!

Désormais donc, détourné de son temps, réfugié impétueusement dans le rêve, Chateaubriand vit à cinquante années au-delà de sa mort. Libre de « marquer au front les parjures et les lâchetés » de son siècle (31), il va entreprendre d'édifier un vaste monument destiné aux seuls regards de l'avenir.

Nous ne croyons pas, déclarera-t-il bientôt, nous ne croyons pas être de cette petite classe d'hommes qui, selon Sénèque, surnagent et se débattent parmi les flots des siècles; nous ne croyons pas non plus que les choses de la terre intéressent les morts au-delà de la tombe; mais par une illusion de notre existence actuelle, nous tenons plus à notre mémoire qu'au jour où nous vivons; notre mémoire, si elle dure, devant être plus longue que notre vie; or, comme nous ne serons pas auprès d'elle pour la protéger, il faut qu'elle porte en soi le moyen de se défendre (32).

Cette attitude, où le désabusement s'enveloppe d'un confiant espoir, il la définira dans une lettre adressée de Genève, le 18 juillet 1831, à Jean-Jacques Ampère (33) :

« ...J'espère que vous me faites l'honneur de me placer au-dessus de cette ambition vulgaire qui ne verrait pour elle dans ce qui est qu'une carrière interrompue et un système trompé. La chute d'une famille dans l'espèce humaine me paraît peser trop peu pour être comptée, si ce n'est dans ses rapports généraux avec les intérêts des peuples. Ensuite, cette chute m'a pris si tard qu'en vérité il faudrait être bien fou pour déplorer le peu de jours qu'elle enlève à ma vie publique; elle me rend même un service en mettant dans l'ombre les années où j'allais radoter; je lui sais gré de m'avoir retranché brusquement du nombre des vivants... A votre âge, monsieur, il faut soigner sa vie; au mien, il faut soigner sa mort. L'avenir au-delà de la tombe est la

jeunesse des hommes à cheveux blancs ; je veux user de cette seconde jeunesse un peu mieux que je n'ai fait de la première... »

Les *Mémoires* atteindront cet « avenir au-delà de la tombe » ; ils seront la flèche d'or que du bord de son tombeau l'archer, vainqueur de tant de combats, lancera d'une main sûre au cœur de la postérité.

Mais la flèche n'est pas encore taillée. Les *Mémoires* ne sont pas écrits. C'est la conclusion qui s'impose à la longue rêverie de l'auteur, après qu'il a relu la plupart des feuillets extraits des treize portefeuilles. A dessein nouveau, rédaction nouvelle. Avant de continuer son œuvre, il doit d'abord en reprendre la première partie, modifier l'ordonnance des détails dans certains livres, donner à tous l'allure à la fois poétique et historique qui sera celle de l'œuvre entière. Tâche délicate ! Viendra ensuite le récit de la deuxième et de la troisième carrières, où l'histoire réclamera une place prépondérante. La besogne sera longue et parfois ingrate ; l'ouvrier ne disposera que des loisirs d'une vieillesse morose et peut-être brève. Cruelle vieillesse, ennemie naturelle des illusions, de l'enthousiasme, de la beauté ! Pour mener son œuvre jusqu'au bout, malgré elle, où l'artiste trouvera-t-il des réserves de forces ? D'où lui viendra l'encouragement ? d'où, la caresse de ces dernières chimères plus nécessaires encore que les autres, puisqu'elles ont pour mission de masquer aux hommes près de finir les amertumes de l'âge et les trahisons du temps ?

CHAPITRE V

« La triste nécessité... »

Transporté au-delà du tombeau, « le survivre » cesse d'apparaître comme « la plus dure des afflictions »; il est gloire, consolation, revanche. Mais d'abord il faut vivre. A la veille de disparaître, Chateaubriand écrira en tête des *Mémoires* : « La triste nécessité qui m'a toujours tenu le pied sur la gorge... (1). » Ce gémissement, il l'a proféré plus d'une fois; mais jamais sans doute avec plus d'âpre inquiétude qu'en ce cruel été de 1830.

Jamais en effet la nécessité ne l'a serré de plus près. Lors de ses plus rudes disgrâces, en 1816, en 1824, sa pension de pair lui demeurait; il continuait de toucher un traitement de mille francs par mois — mille francs dont il faisait délégation à sa femme pour assurer la subsistance « du ménage »; sur cette passerelle étroite, mais solide, il avait traversé précipices et torrents (2). A soixante-deux ans, allait-il choir dans l'abîme? Il ne possédait exactement plus rien, que des dettes. Des unes, fort vieilles, il disait qu'elles avaient de la barbe, dont « la coupe d'or » se faisait annuellement sur sa joue (3); les plus récentes, il les avait contractées à Rome, fastueux par honneur pour le service du roi : comme il avait « mangé » d'avance une année de son ambassade, sa noble démission d'août 1829 l'avait brutalement appauvri. Certes, « le pavillon » qu'il habitait près de l'Infirmier Marie-Thérèse lui appartenait, et le parc attenant; mais il les avait acquis bien cher, dans l'été de 1824, paradoxalement, au fort d'une de ses détresses financières, à l'époque d'une hausse des terrains, pour empêcher un industriel forain d'installer baraques et « montagnes russes » auprès de ses bonnes sœurs et de ses vieux prêtres; il les avait achetés 180.000 francs, somme énorme alors, qu'il n'ose avouer dans ses *Mémoires* et dont il n'a jamais pu payer qu'une minime partie (4). Parc et pavillon sont donc grevés de lourdes hypothèques. Leur vente ne laisserait pas grand'chose; il faudra tenter de les vendre cependant, pour contracter quelque nouvel emprunt après avoir remboursé les anciens. En attendant, sur quel argent compter? L'éditeur des *Œuvres Complètes*, le libraire Ladvocat, doit heureusement, à l'automne, verser une somme encore importante. Ce sera le pain de l'hiver.

Mais il est urgent d'arrêter le plan d'une vie nouvelle. Une réso-

lution s'impose, celle qui dans tous ses embarras — et déjà combien de fois sous l'Empire! s'est présentée à l'esprit de Chateaubriand : quitter la France, gagner quelque coin paisible de la Suisse ou de l'Italie ; là, dans une maison modeste — « hermitage », ou « chaumière ». — mener une vie restreinte et digne. Dès qu'il sera libéré de ses autres engagements littéraires, l'exilé volontaire entreprendra d'y édifier en paix la vaste construction de ses *Mémoires* ; à quelques travaux de librairie il demandera, comme dans sa jeunesse, la subsistance nécessaire. Cette idéale vision l'enchantait. Pas un instant, il ne semble avoir hésité sur sa décision :

« ...Si la France s'était formée en République, écrit-il le 14 septembre à Augustin Thierry, j'y serais resté : parce que j'aurais vu logique et conséquence dans le fait, et que je n'aurais pas eu à violer aucun serment... Je n'ai conservé de ma jeunesse qu'un certain goût du malheur qui me range du côté de l'infortune, même méritée. Je partirai pour la Suisse aussitôt que j'aurai achevé l'impression de mes trois volumes ; elle est très avancée.... » (5).

Ces trois volumes contenaient son *Histoire de France* — ou du moins les « stromates » qui en tenaient lieu ; par eux devait s'achever la publication des *Œuvres complètes*. Farouchement, l'historien désabusé se courba sur sa tâche ; à partir d'octobre, et pendant sept mois, il se contraignit à « abstraire son esprit dix, douze et quinze heures par jour de ce qui se passait autour de lui (6) » ; au printemps suivant, les trois volumes étaient quatre. Quand ils parurent le 20 avril 1831, une magistrale préface présenta cette excuse aux lecteurs :

Les *Études* ou *Discours* historiques montrent par la profondeur des fondements l'intention où j'étais d'élever un grand édifice : le temps m'a manqué ; je n'ai pu bâtir sur les masses que j'avais enfoncées dans la terre qu'une espèce de baraque en planches, ou en toile peinte à la grosse brosse, représentant tant bien que mal le monument projeté, et entremêlée de quelques membres d'architecture sculptés à part sur mes premiers dessins....(7).

N'importe ; l'auteur avait rempli son engagement, au-delà même du contrat. L'éditeur, hélas ! faillit au sien. Ladvocat l'élégant, Ladvocat le magnifique avait, depuis des mois, compromis ses affaires par des excès d'audace. Les embarras financiers qui, dans toute la France, suivirent la Révolution de Juillet, amenèrent sa ruine ; il fit « à peu près banqueroute » à Chateaubriand, c'est-à-dire que celui-ci, contre le versement d'une somme minime, lui donna quitus (8). Le mauvais sort s'acharnait. Par bonheur, la politique était venue divertir l'historien de son labeur ; au bruit que la Chambre va voter la proscription des rois légitimes et de leur famille, il bondit sur sa plume, trace un pamphlet éloquent, — plus éloquent et plus nerveux que ses meilleurs articles du *Conservateur* ou du *Journal des Débats* (9), — il en vend quinze mille exemplaires en trois jours (10) : l'argent qu'il en retire lui permet de partir pour Genève.

Départ hasardeux et précipité. Nul logis ne l'attend au bord du

Léman; descendu à « l'auberge », il finit par prendre à loyer — renouvelable de six mois en six mois — une petite maison meublée dans le faubourg ombragé et souriant du Pâquis (11). Là, il sent plus lourdement le faix de la solitude et des dettes. Lui souvient-il que jadis, dans une situation presque semblable, après avoir reçu « signe de vie » de ses créanciers, il écrivait à la duchesse de Duras : « On passe très bien deux heures avec cela, comme avec la torture (12)... »? Ici, les grogneries et les harcèlements continuels de M^{me} de Chateaubriand aggravent son supplice; tant qu'il décharge sa bile dans une page de son journal, avec le lyrisme du désespoir : « Oh! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer?... Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté : eh bien! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se boudier, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux... (13). » Derrière cette exaspération s'entrevoit une véritable angoisse : les deux époux, à longueur de soirées, s'interrogeaient sur les moyens d'assurer leur vie dans un proche avenir; Genève, en effet, sur la route de l'exil volontaire, ne pouvait être qu'une provisoire étape.

Mais enfin, Chateaubriand était venu à Genève pour travailler dans un semblant de paix : du 23 mai qu'il y arriva, jusqu'au 12 octobre qu'il en repartit, à quoi donc, chaque jour, s'occupait-il l'esprit? C'est alors qu'il rouvrit les cahiers des *Mémoires*. S'attaquant résolument à l'œuvre de sa survivance, il entreprit d'en « agrandir » les parties déjà édifiées. Comme un peintre qui reporte un tableau sur une toile plus vaste, il allait ici développer une scène, ajouter là un personnage, pousser le dessin, rehausser d'un ton les couleurs, soigner les arrière-plans, modifier l'éclairage. Sans doute commençait-il par introduire dans son texte des corrections de détail; mais il dut s'apercevoir rapidement que des retouches seraient insuffisantes. Pour « agrandir » le récit de sa jeunesse rêveuse, voyageuse et souffrante, il fallait le reprendre entièrement : en un mot, le récrire (14).

Chateaubriand récrivit donc toute la première partie de ses *Mémoires*, en historien de lui-même, en historien de son temps, mais surtout en artiste. Son texte primitif, — celui de 1811 et de 1817, — est conservé par une centaine de pages de son « premier manuscrit », et par la copie des trois premiers livres que M^{me} Récamier exécuta diligemment en 1826 (15); il suffit de le comparer aux pages imprimées en 1848 pour comprendre comment Chateaubriand le transforma; car il s'agit ici d'une véritable métamorphose. Lorsqu'il conte sa jeunesse, de 1811 à 1817, fidèle à son propos du début, le narrateur se peint avec une apparente candeur; il ne se perd jamais de vue; il se confie sans se confesser; il parle du même ton qu'il employait

CHARLES-FRANÇOIS
Journal



II.

CHATEAUBRIAND EN 1832.

Dessin de DEVÉRIA.

Lithographie de LEMERCIER.

Bibliothèque Nationale (Cabinet des Estampes).

alors dans ses amicales causeries, au boudoir de M^{me} de Duras. Telle page — celle, par exemple, qui conte ses naïves émotions d'enfant dans la cathédrale de Saint-Malo — exhale un parfum de simplicité. Le style même court avec une sorte d'aisance allègre; voilé, çà et là, de mélancolie, il ne se charge point de mots rares; il semble fuir l'ornement; l'émotion en est tout intérieure. Dans l'autre rédaction, au contraire, la poésie éclate et souvent étincelle; la mélancolie se drape de magnificence; la rêverie s'épanouit en des pages somptueuses; un artiste attentif balance les cadences des mots, cherche des expressions pleines de relief et de couleur, des mots frappants, aux suggestions inattendues; certains, il prend soin de les incruster dans ses phrases comme des pierres précieuses; d'autres il tire des effets de réalisme ou d'ironie. Surtout, dans la rédaction définitive des trois premiers livres, le décor occupe une place prépondérante; Saint-Malo, ses remparts austères, ses grèves retentissantes, le sourire de ses campagnes et l'immensité sans cesse entrevue de la mer, quelle toile de fond à l'enfance sauvage du « chevalier »! Le château de Combourg, sa « vastitude » et sa solitude, le « grand bois », les landes, quelle obsession du moyen âge sur une adolescence rêveuse! Tout cela, certes, se trouvait déjà dans la rédaction primitive : mais non point avec cette puissance hallucinatoire. Le texte définitif n'est cependant pas beaucoup plus long que l'autre. Pour opérer la métamorphose, comment le magicien a-t-il procédé?

Reprenant son premier texte, il en a usé comme d'une ébauche ou d'un canevas. Souvent, il en a modifié l'ordonnance, plus souvent il en a changé la forme. Cette préoccupation d'artiste frappe d'abord les yeux les moins prévenus. Dans la rédaction de 1811, M. de Chateaubriand, le père, ne montre point, certes, une figure bien avenante :

Mon père était grand et sec, il avait le nez aquilin, les lèvres pâles, les yeux bleus et petits. Je n'ai jamais vu un pareil regard : dans la colère ses yeux lançaient véritablement des flammes...

Mais après 1830, c'est vraiment un personnage étrange et redoutable :

...Il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle (16).

Lucile enfant dans son premier portrait, apparaissait « languissante dans un coin comme une chevrette malade (17) »; cette comparaison attendrissante est effacée; quelques retouches, à la syntaxe plus qu'au vocabulaire, remontent le croquis d'un ton; au lieu d'un pastel on a une peinture, blanc et brun sur noir. Quand sa sœur compte dix-sept ans, Chateaubriand la présente de nouveau (18) : la « beauté » qui, jointe à la « mélancolie » de ses « attitudes », la faisait ressembler

« à un génie funèbre », devient, après 1830, de la « vénusté » ; une page nouvelle la montre envahie d'inquiétudes prophétiques et de pressentiments qui lui « révèlent des trépas lointains ». Cette vierge des « bruyères armoricaines » est une sœur des « femmes célestes de Walter Scott », une Cassandre chrétienne : plus de détente ni de sourire ; la lumière se concentre sur le sérieux et l'étrangeté de la jeune fille qui, déjà, semble glisser comme une ombre sur la terre des vivants.

Même procédé de concentration dans le récit fameux des soirées au château de Combourg (19) : le tableau de la lente et mécanique promenade du seigneur de ces lieux qui, alternativement, entrait dans les ténèbres indéfinies de la salle, ou en sortait vêtu de blanc, coiffé de blanc, avec « sa figure longue et pâle », avait été réussi du premier coup ; le grand peintre n'y trouva point à reprendre. Mais dans la narration primitive, le spectre paternel interrompait sa marche, s'asseyait au foyer, retrouvait la parole pour conter « la détresse de son enfance et les traverses de sa vie ». C'était une faute de composition ; le passage fut rayé : autour du fantôme blanc, il ne fallait que le silence, la frayeur et la nuit.

« Le talisman rompu », M^{me} de Chateaubriand, avant le coucher, devenait volubile et tremblante ; elle contait à ses enfants des histoires de voleurs et de revenants. L'une de ces histoires, Chateaubriand l'écrivit seulement après 1830 ; on verra qu'il la sacrifia plus tard ; récemment retrouvée aux archives de Combourg (20), elle méritait l'applaudissement de ses premiers auditeurs ; c'était, dans un style « moyenâge », l'aventure d'un chevalier qui en 1350, à « la vesprée de la Toussaint », lugubrement « s'enforesta » ; ayant tiré la « chaîne rouillée » à « l'huis » d'une « ancienne abbaye », il y fut reçu par « un hermite blanchi d'âge et qui semblait tomber en poussière ». Hôte étrange : « la voix, les mouvements, la pâleur, les regards du moine avaient du surnaturel, comme je ne sais quoi qui a été ». Horreur ! dans le froc entrebaillé, le moine se révéla squelette et fantôme ; il mena le chevalier « à l'ouverture d'un reliquaire qui conduisait au caveau funèbre creusé sous le beffroi » :

...Il montre à Johan l'escalier ; Johan pose le pied sur la marche supérieure, étend la main dans l'obscurité, tâte les murs froids, moites et rampants qui lui servent à tourner les degrés ; le spectre descend après, et lui interdit le retour.

M^{me} de Chateaubriand racontait l'aventure « de manière à faire dresser les cheveux sur le front ». En la transcrivant, l'esprit plein de Froissart et des vieux chroniqueurs, son fils y mit plus de pittoresque que de mystique effroi.

Mais c'est dans les pages consacrées à la « révélation du mystère de sa vie » qu'il déploya toutes les ingéniosités de son art (21). Il y décrit, comme on sait, l'exaltation juvénile et trouble qui, dans la solitude de Combourg, avant qu'il pût connaître l'amour, lui fit ima-

giner un fantôme de femme, composé « des traits divers de toutes les femmes qu'il avait vues ». « Elle avait, écrit-il en 1817, le génie et l'innocence de ma sœur, la tendresse de ma mère... » En 1831, il effaça cette phrase maladroite. Plus loin, « cette fille enchantée » qui « *le* suivait partout invisible » devint une « charmeresse ». Un peu plus loin encore, indiquant les perfections qu'il se donnait à lui-même pour plaire à cette fée, il se mit à développer superbement les indications à peine contenues dans son premier texte :

...Héros de roman ou d'histoire, que d'aventures fictives j'entassais sur des fictions ! Les ombres des filles de Morven, les sultanes de Bagdad et de Grenade, les châtelaines des vieux manoirs ; bains, parfums, danses, délices de l'Asie, tout m'était approprié par une baguette magique.

Voici venir une jeune reine, ornée de diamants et de fleurs (c'était toujours ma sylphide) ; elle me cherche à minuit, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples ou de Messine, sous un ciel d'amour que l'astre d'Endymion pénètre de sa lumière ;... les ondes de soie de son diadème dénoué viennent caresser mon front, lorsqu'elle penche sur mon visage sa tête de seize années et que ses mains s'appuient sur mon sein palpitant de respect et de volupté...

La « fille enchantée », engendrée sans doute à Combourg, vers 1784, par les rêveries de l'adolescent, n'avait reçu sa naissance littéraire que pendant l'été de 1817 au château de Montboissier ; c'est seulement en 1831 que Chateaubriand, sur les rives du Léman, la baptisa : l'eût-il appelée « sylphide » si les jeunes poètes, depuis dix ans, — Victor Hugo, dans une ballade, Béranger dans une chanson et d'autres encore, avec eux, après eux et comme eux, — n'avaient célébré le peuple diaphane des lutins et des filles de l'air... (22) ? Quant à son rendez-vous avec cette « charmeresse », il ne le décrit aussi qu'en 1831. Ce ne sont point les délires du jeune Breton qu'il y restitue ; les galeries « d'un palais baigné des flots de la mer, le rivage embaumé de Naples » viennent en droiture d'une page fameuse des *Martyrs* (23) : et dans la jeune reine de seize années dont les mains candides s'appuient sur le rêveur qui palpite « de respect et de volupté », comment ne pas reconnaître à la fois Charlotte Ives et l'Occitanienne, son « sylphe des Pyrénées » ? Toutes deux, à trente-trois ans de distance, il dut les écarter de ses bras. Pour reconstituer les délires de son adolescence, c'est aux délires secrets de sa vieillesse qu'il demanda des inspirations ; à cinquante ans de distance, il caressait les mêmes imaginations voluptueuses ; car il était incorrigible.

Page par page, avec application, il relisait ainsi son œuvre ; et il en transformait le style pour le charger de poésie. « La chambre où » sa « mère » lui « fit le funeste présent de la vie » devient la chambre où « elle *lui* infligea la vie ». Il avait écrit sans apprêt : « Je fus mis en nourrice à ce joli village de Plancoët... » Il récrivit : « En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil ; on me relégua à Plancoët... » La description du printemps en Bretagne et de la Bre-

tagne elle-même remplissait quinze lignes; quatre pages la développent en une suite de tableaux qui se font équilibre : les « campagnes pélagiennes » étendues entre la terre et la mer introduisent à la contemplation du coucher de la lune sur les flots où, descendant avec majesté, l'astre « intersekte » l'horizon avant de « disparaître dans la molle intumescence d'un lit de vagues (24) ». Pendant le voyage de Saint-Malo jusqu'à Combourg, « aux landes bordées de forêts » se substituent « des bruyères guirlandées de bois », aux « champs à peine cultivés », « des friches à peine écrêtées », et « des semailles de blé noir » et « d'indigentes avénieres ». Les « paysans qui ressemblaient à des sauvages » inspirent ce crayon aux hachures étudiées : « des paysans à sayons de peau de bique, à cheveux longs, pressaient des bœufs maigres avec des cris aigus et marchaient à la queue d'une lourde charrue, comme des faunes labourant. » Plus loin, autour du château, « une onde ornée de ses plantes rivulaires » remplace « un ruisseau sans nom »; « la clarté de la lune chante dans les bois »; les roseaux ne se contentent plus de « s'agiter »; ils « agitent leurs champs de quenouilles et de glaives »... Partout, sous la plume du reviseur, chatoient les mots inattendus, les expressions archaïques ou audacieusement créées, les tournures rares et suggestives qui réveillent l'attention; partout naît et triomphe un art différent de celui qui s'était fait admirer dans *Atala* et les *Martyrs* : art plein de hardiesse et de calcul, art de coloriste et de musicien, qui annonce un goût nouveau.

De cette rénovation où Chateaubriand a-t-il pris le courage et l'idée? Au mois de mars précédent, Victor Hugo avait publié *Notre-Dame de Paris*, dont le style, curieusement tissu d'archaïsmes et de rythmes encore inentendus, offrait à l'imitation tant de neuves hardiesses. Depuis deux ans, des pages de Michelet tentaient des effets de couleur et d'harmonie que d'aucuns accusaient de témérité. Parce que Sainte-Beuve leur avait découvert des ancêtres au xvi^e siècle, les jeunes romantiques ne craignaient pas de réclamer des mots anciens comme leur part d'héritage; ils « archaïsaient » avec passion et prenaient avec le vocabulaire des libertés moins raisonnées que celles dont avait usé la Pléiade. Chateaubriand, forcené liseur, tenait ses yeux et ses oreilles ouverts sur toutes les expériences : grand artiste, il en tirait des indications utiles; ses réussites allaient plus loin que les témérités des novateurs. Pour mesurer l'originalité de l'effort que, poète et artiste, il s'imposa en récrivant la première partie de ses *Mémoires*, il faudrait se pencher sur son épaule et, ligne à ligne, refaire son travail avec lui.

Ces additions de détail, ces délicates reprises de trait, ces retouches et ces « repeints » agrandissent singulièrement la résonance du texte primitif. Un autre procédé, que Chateaubriand va désormais employer avec méthode jusqu'à la fin de son œuvre, tend à transformer la première partie en un poème où sans cesse les évocations

suggérées par l'histoire s'unissent aux effusions et aux fantaisies du lyrisme : à chaque livre des « prologues » (25) rompent la trame des événements. Le narrateur fait une pause pour jeter un coup d'œil autour de lui; il peint le décor au milieu duquel il est censé reprendre la plume : il se peint dans ce décor; laissant fuser en gerbe l'ironique ou tumultueuse agitation de son cœur, il se plaît à éclairer les contrastes de son présent fugitif et de son passé enfui. Les diverses perspectives de son existence rentrent ainsi les unes dans les autres, échangeant leurs couleurs; telles les glaces des palais enchantés qui, confondant leurs reflets, multiplient l'image du promeneur et semblent la décomposer et la recomposer sans cesse pour finir par la dissoudre dans les brumes lumineuses d'un magique univers. Cet adolescent qui promène ses inquiétudes dans le grand bois de Combourg, c'est Chateaubriand; mais, quelque trente-cinq ans plus tard, c'est lui qui, le front lourd de semblables soucis, écoute chanter la grive sur les chênes de Montboissier; et c'est lui encore qui, vingt ans par delà, cueille à l'automne, un « œillet de poète », parmi les bruyères, sous les futaies de Chantilly (26). Le lecteur ne discerne plus les différents âges qui semblent se confondre dans un personnage unique; et par un miracle le temps s'abolit.

De l'intérêt dramatique que les vicissitudes de ses diverses carrières pouvaient répandre dans ses *Mémoires*, Chateaubriand eut la pleine conscience; il s'en est expliqué plusieurs fois : « Notre existence à scènes, à changements de décorations, a-t-il écrit dans le *Congrès de Vérone*, est sans cesse menacée du coup de sifflet qui nous transporte d'un palais dans un désert, du cabinet des rois dans le grenier du poète (27)... » Les « prologues » des différents livres font valoir ces coups de théâtre.

Chateaubriand s'en est aperçu sans doute quand, dans son travail de réfection, il a relu le début de son livre troisième; c'est le seul endroit, du moins au témoignage du « Manuscrit de 1826 », où il suspende le cours égal de sa narration; évoquant les lieux parmi lesquels il la reprend en 1817 après l'avoir interrompue en 1814 il soupire : « Le temps fuit et m'entraîne, je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces mémoires. Dans combien de lieux ai-je commencé à les écrire, et dans quels lieux les finirai-je (28)?... » Indication pour lui précieuse.

Il commence par sacrifier sa préface de 1809 qui ne s'accorde plus à ses nouveaux desseins. Appuyé peut-être sur un souvenir précis, plus probablement sur une note griffonnée autrefois ou sur une lettre alors adressée à la duchesse de Duras, il date son premier livre du 4 octobre 1811, « anniversaire de sa fête et de son entrée à Jérusalem », et il parle avec simplicité des arbres chéris de sa Vallée-aux-Loups. A ces mêmes arbres il revient encore, en insérant au milieu du livre troisième l'adieu qu'il est censé leur faire à l'automne de 1817 lorsque la nécessité l'oblige de mettre en vente son petit domaine; c'est

encore une lettre d'autrefois adressée à M^{me} de Duras, qui lui fournit le thème de ce développement. Ici et là, il parle au présent : « Ce 4 octobre 1811 me tente à commencer l'histoire de ma vie... Revenu de Montboissier, voici les dernières lignes que je trace dans mon hermitage (29)... » A vingt ans de distance, c'est l'imparfait qui eût convenu. Artifice, dira-t-on? Subterfuge? Supercherie?... Mais, au moment où il écrivait, Chateaubriand était vraiment reporté, comme par une hallucination, à vingt ans en arrière. A quel artiste a-t-on jamais refusé le droit de mépriser la vaine illusion du temps, et de travailler ainsi sous l'incantation d'un passé depuis longtemps disparu?

Il arrivait, d'ailleurs, qu'en rédigeant certains de ces « prologues », Chateaubriand variât ses procédés; en tête du livre contant son embarquement pour l'Amérique, comment n'aurait-il pas noté qu'il l'avait écrit à Londres en 1822? quel thème que le contraste, dans cette même ville, entre ses misères d'exilé et ses somptuosités d'ambassadeur! Sans doute l'avait-il indiqué dans sa première rédaction. Sans doute aussi est-ce seulement en 1831 qu'il développa cette indication sous la forme d'un long prologue particulièrement vivant, où la mélancolie se teinte de quelque humour à l'anglaise; le ton ne permet guère de s'y méprendre, comme aussi quelques menues erreurs de souvenir. Ce prologue est au présent; mais plus loin c'est à l'imparfait qu'une sorte d'intermède évoque un souvenir daté du 4 juin 1822 : « Et quel est le roi dont la domination remplace maintenant la domination du roi de France sur les forêts canadiennes? Celui qui, jadis, me faisait écrire ce billet... » Déférant à l'invitation du billet royal, l'ambassadeur se rendait donc à Windsor : « Je m'interrompais; je repassais l'Atlantique; je reprenais mon habit doré (30)... »

C'est au présent qu'est rédigé le prologue du livre quatrième. Ce livre conte l'arrivée à Paris du jeune sauvage de Combourg, son entrée dans le monde, ses débuts au régiment de Navarre et sa présentation à la cour. Chateaubriand dévida, dit-il, ce fuseau de ses souvenirs à Berlin. Si l'on serre de près les dates, on s'aperçoit qu'il disposa d'un temps fort bref pour venir à bout de ce travail : du 3 au 19 avril, tout au plus (31); encore, entre ces dates, était-il fort occupé par les préparatifs de son départ, qui entraînait la mise au point de plusieurs notes diplomatiques. Peut-être le livre était-il entamé avant son arrivée et dès 1817; peut-être ne fut-il terminé qu'après son retour. A quoi bon chicaner? Une secrète harmonie unissait le sujet du livre et le décor de Berlin : il ne disconvenait pas que Chateaubriand relatât ses débuts à la cour de Louis XVI en même temps que, dans une autre cour, il faisait ses débuts de grand diplomate. « Il y a loin de Combourg à Berlin, d'un jeune rêveur à un vieux ministre... » Pas si loin; et le ministre n'était pas si vieux : au printemps de 1821, il n'avait encore que cinquante-deux ans. Mais en 1831, il en avait dix de plus; et il jugeait que le rendu-compte de sa visite à l'ombre de Frédéric II méritait d'être développé pour introduire au récit de

sa visite à Louis XVI; le silence survenu à Postdam faisait le pendant aux tumultes abolis et aux fastes oubliés de Versailles. D'ailleurs, « les soirées sont longues à Berlin. Dès l'entrée de la nuit, mes secrétaires m'abandonnent... Enfermé seul près d'un poêle à figure morne, je n'entends... que les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures... Si je continuais mes *Mémoires*? »

Prologue charmant; et voici, non moins charmante, une lettre qui peint, sur le moment même, le décor, l'atmosphère, et une partie des sentiments que le prologue a mission de restituer. Encore inconnue, elle est adressée à la marquise de Montcalm et porte la date du 23 janvier 1821 (32); le ministre de France n'avait joint son poste que depuis onze jours : mais il avait eu le temps de goûter déjà aux splendeurs et à l'ennui de sa fonction :

« Je suis bien fâché, Madame, que vous soyiez (*sic*) sœur d'un premier ministre. Vous ne voudrez pas prendre cette lettre pour ce qu'elle est : vous y chercherez des motifs officiels, au lieu d'y voir l'expression de ces sentiments respectueux et sincères que je vous ai voués depuis longtemps. Mais enfin, on vous écrivait de Troppau; pourquoi ne vous écrirais-je pas de Berlin? (33) Que n'êtes-vous ici, Madame! Pas un mot, un seul mot de politique! Mais des bals masqués et non masqués, des réunions où l'on meurt de chaud, des concerts excellents, un spectacle très bon, des quadrilles à la cour, toute cette cour en fêtes pour la grande-duchesse Nicolas, qui passe l'hiver ici; c'est merveilles. Et savez-vous bien, Madame, que pour mon entrée dans le monde, cette grande-duchesse qui est charmante et Madame la duchesse de Cumberland m'ont fait l'honneur de me choisir, pour me donner la main dans une marche polonoise (34)? Vous représentez-vous mon iroquoiserie menant la danse avec deux grandes princesses sur les bords de la Sprée? Cela n'est pas trop mal pour un début; tâchez, Madame, de faire valoir ces succès, afin que je devienne le plus tôt possible le suppléant de votre savant et illustre lecteur. Au reste, il m'est impossible de voir une famille plus gracieuse, plus noble, plus simple que la famille royale de Prusse, en y comprenant le grand-duc Nicolas, qui est aussi aimable qu'il est beau. Le roi, les princes et les princesses m'ont comblé de bontés et j'en suis touché et reconnaissant plus que je ne puis dire.

« Voulez-vous, Madame, savoir quelle est ma vie? La voici :

« Je suis logé dans un hôtel immense et délabré, avec trois gros corbeaux (35), ma seule consolation. Il faut joindre à ces trois corbeaux, trois secrétaires de légation que je ne connais pas (36), et pour qui je tiens table d'hôte très mauvaise, car je n'ai encore ni cuisinier, ni maître d'hôtel, mais un marmiton italien qui vient de faire la cuisine française dans une maison de campagne au Kamtschaska. Pendant le dîner, nous gardons un silence qui fait honneur à la direction du département des Affaires Étrangères. Vers le dessert, je me hasarde à dire à voix basse à ces messieurs, de peur de me compromettre, que ma voiture est à leur service, ne sachant moi-même où aller et ne comptant pas sortir. Quand il n'y a point de grandes soirées, il n'y a point de petites sociétés, et quand je ne vais point au bal, je vais au lit. A huit heures et demie, je suis couché : je lis les aventures de Berlin du temps du grand Frédéric et de son successeur, et je m'endors en admirant la vertu qui règne aujourd'hui dans ces lieux qu'habitaient les demoiselles de Voss et les comtesses de Lichtenau. Je me lève le lendemain avec des maux de tête affreux, produits par les poêles, et des rhumatismes qui m'empêchent de marcher. Je vois cependant les ministres et les membres du corps diplomatique; j'entends dire un

bien infini de Monsieur votre frère et je l'ai mandé dans mes dépêches, car je ne néglige pas mon métier. Je serais bien aise que l'on fût content, ne fût-ce que par orgueil, et pour prouver que je suis au-dessus de la besogne qu'on me fait faire.

« Pardonnez, Madame, à cette effroyable lettre. Voilà le fruit de vos bontés pour moi : j'abuse de votre temps; mais je trouverai mon excuse dans votre indulgence. »

Deux mois et plus s'écoulèrent avant que l'ambassadeur accomplît son pèlerinage à Potsdam; c'est seulement le 3 avril qu'il mandait à la même M^{me} de Montcalm : « J'arrive de Potsdam où j'ai passé deux jours seul (37)... » — et à M^{me} de Duras : « J'ai vu Potsdam, j'ai pris quelques notes (38)... ». On voit à l'aide de quels souvenirs et de quelles notes il composa le « prologue » du livre quatrième. On sait, au reste, que Pilorge, dévoué secrétaire, prenait copie de bien des lettres de son « patron » avant de les laisser partir; « cela peut servir », assurait-il en se frottant les mains; la lettre du 23 janvier à M^{me} de Montcalm, de caractère amical sans doute, mais néanmoins presque officiel, fut peut-être de celles-là.

Pour compléter son travail, le reviseur partagea en courts chapitres les livres de sa première partie; la lecture en serait facilitée; il inscrivit à chacun d'eux des titres qu'il réunit sous forme de sommaires en tête de chaque livre. L'œuvre prenait ainsi plus de consistance et de variété; d'un simple coup d'œil on en distinguerait l'architecture.

L'architecte en même temps pensait aux autres parties de l'édifice. Depuis l'été de 1830, il avait ouvert un journal où il enregistrait les principales oscillations de sa destinée. Il continuait, d'autre part, d'enrichir de fragments et de notes le portefeuille contenant l'ébauche des chapitres qu'il voulait consacrer à Napoléon.

Cet effort l'occupa jusqu'au début de l'été de 1832. Mais à travers quelles vicissitudes inattendues! Il n'avait pas vécu cinq mois à Genève que, dès l'automne de 1831, un nouveau « coup de sifflet » du destin changeait autour de lui le décor. Son inquiétude le persuada qu'il devait regagner provisoirement Paris pour voler à la rescousse de la légitimité attaquée; il rentra, le dard à la main; à peine rentré, il nasardait députés et gouvernement de son âpre pamphlet sur « la nouvelle proposition de bannissement » de la famille royale (39). La brochure eut plus de succès encore que la précédente; on en discutait dans les journaux, on la dévorait jusque dans les omnibus (40); la « pannerie » du pamphlétaire, comme disait plaisamment M^{me} de Chateaubriand, y trouva son compte; et cette arrière-pensée l'avait peut-être inspiré, autant que son ardeur à redescendre dans la lice. La politique, au reste, l'agita tout cet hiver; la duchesse de Berry, préparant son équipée sur le modèle d'un roman de Walter Scott, sonna le cor sous la tour de l'homme d'État retraits, trop prêt aux résipiscences. « Régente de France », elle le nomma « membre de son gouvernement secret » (41); il eut mission de répartir, au nom d'Henri V

et de sa mère, une somme de douze mille francs entre les pauvres des arrondissements parisiens éprouvés par le choléra; d'où refus pudiques de la plupart des maires, et occasion pour lui d'une troisième brochure qui parut avec le printemps.

Dès avant le printemps, mouchards, conspirateurs masqués, fabricants de complots suspects, avaient commencé de frôler les murs de l'Infirmier Marie-Thérèse où, par bonheur, on se méfiait. Les « carlistes » n'étaient point seuls à faire miroiter des plans mirifiques : dans ses brochures, dans la deuxième surtout, Chateaubriand avait souri aux libéraux et aux républicains; il était devenu l'ami de Béranger et d'Armand Carrel auxquels, en septembre, pendant une fugue de quelques jours que ses « chiennes d'affaires » l'avaient contraint de risquer dans la capitale, il offrit un dîner retentissant au *Café de Paris*. Son premier pamphlet n'avait-il point lancé aux échos des polémiques une profession de foi, vite fameuse, qu'on croyait alors toute neuve, mais que, dès 1812, ses *Mémoires* enregistraient sous cette forme : « gentilhomme et écrivain, j'ai été royaliste par raison, bourboniste par honneur, et républicain par goût (42) ». Républicain! beaucoup de ses admirateurs ne le comprenaient pas; et tandis que les libéraux concevaient, à son endroit, des espérances insensées, ses ennemis le honnissaient : « vieux républicainquiste (43)! » lui criait dans une lettre anonyme quelque garde national en délire...

Ni l'insulteur, ni certains amis maladroits n'avaient pénétré cette âme tourmentée, sans cesse travaillée d'un besoin d'indépendance. Pour s'affirmer à lui-même l'intégrité de cette indépendance, Chateaubriand, après 1830, réserva jalousement trois arrière-plans à sa pensée, ou si l'on préfère, trois refuges. Légitimiste, il affirma que l'avenir appartenait aux libéraux, il prédit l'avènement d'une république, et il demeura l'ami indulgent de Béranger. Catholique, il admira Lamennais qu'il plaignait de devancer son temps, et il continua de le fréquenter dans sa révolte et son excommunication. Attaché à M^{me} Récamier, il ne se priva point, vieillard, de rêver aux Sylphides et il continua d'écrire, sur le ton d'une tendresse désabusée, à l'une ou l'autre de ses dernières séductrices; heureux d'avoir lié son cœur à l'Abbaye-aux-Bois par la douce chaîne de l'habitude, il se prenait à gronder contre cette chaîne... Hortense Allart, Lamennais, Béranger — tels furent sans doute les noms des trois péchés de sa vieillesse, péchés obstinés de l'esprit et du cœur; tant ce Breton mal assagi rêva, longtemps encore, d'aventureuses évasions!

Au printemps de 1832, les agitations politiques lui donnaient le trouble sentiment d'être rejeté vers l'aventure. Le problème de son avenir qui, depuis dix-huit mois, hantait l'anxiété de ses méditations, n'était point résolu. La solution, certes, il l'entrevoyait : travailler à ses *Mémoires*, sous le sourire de M^{me} Récamier. Mais il ne pourrait travailler librement que dans un pays libre. Quelles ressources assu-

raient sa vie dans l'exil? Sa maison n'était point vendue; le produit des brochures épuisé, il dut brocanter son argenterie (44). La « triste nécessité » ne desserrait point son étreinte. Et puis, en exil, comment transplanter des habitudes et des amitiés que chaque jour lui rendait plus chères? L'expérience de 1831 le démontrait cruellement : le tête-à-tête avec M^{me} de Chateaubriand, dans la double morosité d'une ville étrangère et d'un ménage étroit, deviendrait vite insupportable. Demander à M^{me} Récamier de le suivre dans son émigration? Chateaubriand y pensait bien : sans nul doute M^{me} Récamier lui avait affirmé ce qu'elle avait écrit déjà plusieurs fois à M^{me} Salvage : « ...L'avenir de M. de Chateaubriand va se décider : le mien y est lié... » Seulement, elle attendait qu'il pût prendre une résolution définitive; elle s'inquiétait de tant d'incertitudes : « ...M. de Chateaubriand, qui ne sait s'arrêter à rien, me croit déjà partie... » (45). Au fond du cœur elle ne désespérait point de le faire renoncer à l'exil; tant de dévoués amis, à commencer par Ballanche, eussent gémi de la voir quitter Paris! Chateaubriand, de son côté, à peine arrivé à Genève, s'était senti saisi de scrupules. Ses résolutions austères avaient chancelé : « ...L'exil est mon partage. Mais cet exil dépend de vous; ...si vous demeurez en France, comme je ne peux pas vivre sans vous, j'irai présenter à un gouvernement que je n'estime point des mains que vous aurez enchaînées... Voyez donc si vous pouvez vous associer à cette vie errante, vous détacher de vos habitudes, de vos amis, de cette société dont vous êtes l'âme et le charme. Ce n'est pas à vous à tout quitter pour moi; c'est à moi à surmonter tous les dégoûts et les obstacles de ma vie pour aller à vous (46). » Il parlait ainsi avant d'être repris par le démon de la politique. Au printemps de 1832, ses incertitudes et ses embarras s'étaient accrus.

Réussirait-il à organiser l'architecture morale de son « restant d'existence »? à définir ses dernières raisons de vivre? à déterminer la mystique de sa vieillesse? Les événements, plus que lui-même, allaient en décider.

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉCOUVERTE DE LA TENDRESSE

« ... Ces heures du soir qui ont besoin d'être consolées... »

Mémoires d'Outre-Tombe.

CHAPITRE PREMIER

Par monts, par lacs et par vaux, ou l'Appel à la Sylphide.

Le 16 juin 1832, dès l'aurore, le vicomte de Chateaubriand, prévenu de complot contre la sûreté de l'État, était appréhendé dans son lit par « trois messieurs » (1), dont un commissaire, et conduit en fiacre, sous escorte, à la Préfecture de Police. Même infortune, à la même heure, advenait à ses « complices » le duc de Fitz-James et le baron Hyde de Neuville. Tous trois ne sortirent de geôle que quinze jours plus tard. La duchesse de Berry valait à Chateaubriand cette pittoresque mésaventure : elle était entrée dans sa vie comme un tourbillon.

« Prétendue prison ! » écrivit Béranger (2), vétéran de Sainte-Pélagie, après avoir visité l'illustre détenu ; et il le trouvait « bien enfant ». Était-ce ironie pure ? ou jalousie d'une concurrence déloyale ? L'événement, cependant, fut plus cruel à Chateaubriand que lui-même ne l'a laissé croire. Certes, avec une bonne humeur dédaigneuse, il en tira le meilleur parti pour sa renommée ; des lettres, des vers datés de sa « geôle » parurent aussitôt dans plusieurs journaux. Certes encore, il ne demeura pas plus de quelque huit ou dix heures dans le « bouge » où d'abord on l'avait encagé, non loin d'un condamné à mort : dès le soir du 16 juin il bivouaquait dans le cabinet de toilette de M^{lle} Gisquet, d'où il avait licence de descendre aux salons du Préfet. Mais enfin, il était prisonnier ; l'écrivain pouvait se consoler en évoquant le Tasse ; le gentilhomme, l'homme d'Etat ressentait douloureusement l'outrage. Quoi ! « Philippe » et les « philippards » l'avaient moins épargné que Napoléon ! « Les truands ! Ils ont osé porter sur moi leur ignoble main ! » (3). Et avec quelle menace ! « La peine applicable à mon crime n'était rien moins que la peine de mort ! »

Sur l'épaule où Mirabeau avait imprimé « sa griffe de feu » (4), la patte des argousins enfonça secrètement une brûlure ineffaçable.

L'inquiétude, au reste, avait rendu pénibles pour lui et pour les siens les premiers moments de sa captivité; on avait paru d'abord bien décidé à lui appliquer la rigueur des procédures et des lois, à le transférer, pour commencer, à Nantes où se menait l'instruction du « complot » (5). — « Philippe veut empoisonner mon mari », s'écriait M^{me} de Chateaubriand, délirante, qui prétendait l'aller voir chaque jour et le nourrir de sa main. M^{me} Récamier accourut pour l'apaiser (6) et, sans désespérer, supplia sa bonne amie M^{me} de Boigne d'intervenir auprès du baron Pasquier, président de la Chambre des Pairs; elle obtenait presque aussitôt des promesses rassurantes. Mais il fallait attendre. M^{me} de Boigne écrivait dès le soir du 16 juin :

« Le mandat d'arrêt étant purement judiciaire, il est impossible de s'affranchir des formes légales qui défendent toute visite avant les interrogatoires; aussitôt après, toutes les facilités possibles seront données. On espère que le voyage en Bretagne n'aura pas lieu et que cela se simplifiera beaucoup. Au reste, *il est de beaucoup le plus calme et le plus modéré des trois.* — On m'a renouvelé les expressions de regret et de bonne volonté les plus positifs. — Bonjour chère : j'attends pour fermer mon billet de savoir si M. P. (asquier) a appris quelque chose de nouveau.

6 heures. — Rien de plus. J'irai vous voir demain...(7). »

Les formes légales prirent du temps. Le 17 juin, le juge d'instruction vint demander au prisonnier son « illustre nom » que l'interpellé refusa de lui dire. M^{me} de Chateaubriand, bientôt, puis M^{me} Récamier pénétrèrent à la Préfecture; le « permis de communiquer » de Ballanche — le seul qu'on ait conservé — est daté du 20 juin (8). Rentré rue d'Enfer, Chateaubriand demeura grondant d'une sourde rage. Il retrouva sa femme « au lit, fort souffrante » (9), et tremblante d'un secret effroi : elle avait connu les geôles de la Terreur. Elle ne pouvait plus se souffrir à Paris.

Le chansonnier populaire demandait l'an dernier :

Chateaubriand pourquoi fuir ta patrie?

Pourquoi? la réponse devenait simple aujourd'hui : pour éviter le retour d'une pareille persécution : « je ne donnerai pas une seconde fois ce tort à ma patrie! » (10). Le projet de retourner en Suisse, énoncé sans trop d'ardeur au printemps, devint une résolution. Chateaubriand, en 1831, pouvait balancer entre les attraites austères de l'exil, et les charmes périlleux d'une sorte d'émigration à l'intérieur. On raillait alors son hésitation, et il ne l'ignorait pas. Victor Hugo, dans une note intime, reflet des propos parisiens, l'accusait d'irrésolution préméditée (11) : « M. de Chateaubriand va à Genève, revient à Paris, retourne à Genève, nous agace, nous fait coquetterie, nous lance une brochure et s'enfuit,

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri... »

Dans les mêmes pages secrètes, il pouvait ajouter, moins innocemment : « Henri V pour M. de Chateaubriand? Occasion de style! » — et encore : « M. de Chateaubriand a un *moi* qu'il appelle Henri V. » Ces plaisanteries n'étaient plus de mise en juillet 1832. Attaqué, pendant une période de troubles, par un gouvernement auquel il se soumettait « dans l'ordre social », mais qu'il refusait de reconnaître « dans l'ordre politique », l'écrivain devait prendre un parti : il irait faire en Suisse un établissement sinon définitif, au moins stable et prolongé, pour y travailler en paix à ses *Mémoires*.

En Suisse... soit! Mais dans quelle partie de la Suisse? A Genève, trop proche de la France, on montrait une sympathie inquiétante pour le régime de Juillet. Dès le mois d'avril, Chateaubriand avait déclaré à M^{me} de Cottens : « Malgré le bon accueil qu'on m'a fait à Genève, j'irai chercher un asile où l'on aimera moins ce que je hais et méprise » (12). Il semble que, dans le premier feu de la rancune, il ait pensé à faire revivre en sa future retraite une sorte de *Conservateur* qui aurait eu son franc-parler envers tous — et même envers la duchesse de Berry, cette « folle », cette « extravagante », cette « danseuse de corde d'Italie », qui négligeait les conseils expérimentés! Il y « ferait gémir une presse tout à fait indépendante sous les efforts de son génie (13) ». Où? (14) « Dans quelque vallée des Alpes italiennes », à Lugano, par exemple, au rivage suisse du lac Majeur, au versant des montagnes baigné déjà par le soleil de Milan et de Rome. Le climat lumineux conviendrait à la fragilité de sa femme. Tandis que celle-ci préparerait à loisir les paquets du ménage, il allait donc partir pour dénicher un logis (15). A défaut de Lugano, les villes de Lucerne, de Zurich pourraient offrir des résidences agréables...

L'argent manquait, rue d'Enfer; et des dettes criaient à la porte. Le banquier Laffitte, le roi Charles X, le comte Louis de Chateaubriand, qui prêtant, qui donnant, pourvurent aux nécessités. Madame, enfin, de l'abri où elle se terrait en Bretagne, assura le zélé membre de son gouvernement secret qu'elle ne l'obligerait point à la résidence parisienne : n'avait-il point « des armes qui touchent de loin »? Rien ne l'attachait donc plus à ce Paris maussade où la politique s'embrouillait autour des affaires de Belgique, où, pendant ce mois de juillet, le choléra, un instant assoupi, manifestait une soudaine recrudescence. Dans le « gros coffre en cuir, haut et cassé » (16) qui déjà l'accompagna en Suisse et en Italie, il entasse « ses papiers et ses livres », — tout l'amas de lettres et de documents qui lui seront indispensables pour établir ce qu'il appelle les « charpentes et les murs » de ses *Mémoires* (17). M^{me} de Chateaubriand prendra son temps pour le rejoindre à Lucerne, quartier général de ses investigations (18); il fixe au mercredi 8 août la date de son départ.

C'est la première fois depuis longues années que, libre et solitaire pour deux ou trois semaines, il va courir les routes sans fonction,

sans honneur, sans titre, maître de ses heures comme dans sa jeunesse, esclave de son seul désir. Cette perspective le jette dans une fiévreuse extase; fi de la politique, des soucis du ménage, des sollicitudes même de l'amitié! Toutes ailes battantes, il se précipite à la découverte des montagnes comme jadis à l'exploration de l'Amérique. Il vole. Vers quel avenir? Hélas! Il sent sa vieillesse. A l'horizon de tous ses voyages, il apercevait jadis « une femme et son sourire »; qui sera sa Sylphide en cette nouvelle aventure? A qui dédiera-t-il la beauté qu'il découvrira dans les choses, et ses élans toujours jeunes, et ses déraisonnables émois? Sur son conseil, Léontine de Villeneuve, son Occitanienne, est devenue la comtesse de Castelbajac (19). D'Hortense Allart, depuis tantôt deux ans, il ne sait plus grand'chose. Ils se sont restitué leurs lettres. Ballottée par sa passion mélancolique pour Henri Bulwer-Lytton, l'amie de Béranger n'a cessé d'aller et de venir entre Londres, les côtes de la Manche, Paris (20).

Or, dans les derniers jours de juillet, — ou, au plus tard, dans les premiers jours d'août, — voici qu'il reçoit une lettre de cette sirène enfuie. Depuis peu de semaines, elle était réinstallée dans son petit logis de la rue Bleue; son roman, *Sextus*, venait de paraître. Piquée du silence de Chateaubriand — à qui sans doute elle l'avait envoyé, bien qu'elle s'en taise — elle prend le prétexte d'une chanson faussement attribuée à Béranger « pour lui demander s'il a pu s'y tromper, s'il s'est souvenu de *leurs* chansons? » Sa lettre était coquette, presque tendre. « Il répond aussitôt, dit-elle, d'un ton que je n'attendais pas; il refuse de me voir, à moins que je ne veuille recommencer le passé. » La blessure de la jalousie, évidemment, n'était point cicatrisée. Quelques lettres s'ensuivent : passe d'armes savante, escrime du dépit et de la coquetterie. Les adversaires savent fort bien où chacun veut en venir. « Je lui demandais de nous voir, de dîner ensemble, mais je voulais qu'il engageât son honneur et sa chevalerie » (21).

Cette requête le grand gentilhomme la reçut au soir du samedi 4 août. Dès la prochaine aurore, il répondit, non point en badinant :

« Vous m'avez fait passer une nuit bien agitée. Vous parlez de chevalerie, la chevalerie est toute vérité. Puis-je promettre ce que peut-être je ne pourrai tenir? La partie est-elle égale? ne vous proposez-vous pas un triomphe qui sent trop l'orgueil de la femme? Vous vous retirerez pour retrouver le bonheur auquel vous m'avez déjà sacrifié; et moi je remporterai mon ancien mal, ranimé par votre présence, et que le temps avait, sinon guéri, au moins calmé. Je vous fais juge : voyez si vous voulez courir les chances de mon courage et de ma faiblesse... — Prononcez et je retarderai mon départ de quelques jours, si vous voulez toujours me donner l'enchantement ou le supplice de vous avoir revue. (22) »

Il l'avoue; il était presque guéri de son ancien amour; mais comme il est tenté de risquer une rechute! Sa lettre écrite à l'aurore, comme du temps de ses grandes passions — « à peine, disait-il dans la *Con-*

fession Délirante, à peine y voyais-je assez pour tracer mes lettres à la lueur de l'aube... » (23), — sa lettre est aussitôt portée rue Bleue par un messenger discret qu'on charge d'une réponse caressante : « J'ai des paroles tendres à vous dire ! » Chateaubriand sourit mélancoliquement et, avant la fin de la matinée, griffonne un billet soumis : « Des paroles tendres peuvent être un outrage et ne consoler de rien. Enfin, vous le voulez... » (24).

Le lendemain lundi à cinq heures et demie, il attendait Hortense, comme autrefois, au pont d'Austerlitz; comme autrefois, après avoir erré sous les arbres, au Jardin du Roi, ils allèrent dîner à l'*Arc-en-Ciel*, dans la petite chambre du premier étage, d'où l'on avait vue sur le boulevard de l'Hôpital et sur la campagne, qu'ils appelaient leur « cellule ». « Il semblait heureux, conte Hortense; à notre retour seulement, en voiture avec moi, il est un peu extravagant, mais je le réprime vite. » Hortense, pudique Hortense, pourquoi soudain tant de réserve? Vous n'avez pas tout dit; c'est trop peu d'avouer qu'il semblait heureux; il le fut. Comme autrefois, vous lui chantâtes du Béranger; et vous savez bien, et nous savons par vous qu'en de pareils moments, « il faisait ce qu'il voulait ». Au reste, de la jolie lettre où il confesse que ce soir-là sa « faiblesse » triompha de son « courage », pourquoi n'avez-vous publié que trois pauvres phrases à votre louange? Il vous l'adressa le lendemain matin « mardi 7 août 1832 » :

« Ma cruauté est devenue folle de votre infidélité. Vous avez vu votre puissance; vous avez rendu leurs charmes à tous ces lieux où je ne passais plus. Que je suis bête et insensé! J'ai honte de ma faiblesse, mais j'y succombe de trop bonne grâce. Ne semblait-il pas que je vous avais vue de la veille, et le temps avait-il changé un seul de vos cheveux? Je pars sinon heureux, du moins portant plus légèrement la vie. Quel sera l'avenir? Le mien doit être si court qu'il ne vaut guère la peine que j'y songe. Mais le vôtre vous doit bonheur et gloire, et tiendra ce qu'il vous promet.

Si j'ai un moment, j'essaierai de voir B. (éranger) à Passy, sinon je lui écrirai; j'écirai aussi à M^{me} H. (amelin).

Adieu! et mes plus tendres hommages à votre infidélité. Qui m'aurait dit que j'en viendrais là? Adieu! magicienne, volage, trompeuse, et toujours aimée. (25) »

Il est ravi; pour quelques heures il se remet volontairement sous le joug de l'illusion. Le mercredi 8 août, il écrit deux lettres : la première en réponse à un billet — trop féminin! — où Hortense avait dit quelque chose comme ceci : « Qu'allez-vous penser de moi après la soirée de lundi? »; la seconde, une heure avant de monter en voiture. Voici la première qu'Hortense n'a point publiée :

« Déjà changée? Toute cette tendresse évanouie sur un billet? Écoutez, vous me torturez. Vous seriez la passion complète de ma vie, si je n'étais en crainte et en reproche avec vous. Ce que vous avez fait pour moi, loin de vous nuire au fond de mon âme, me remplit sans cesse de votre image, et de tendresse, et de reconnaissance pour vous. Je vous laisse libre de votre avenir. Si vous

me le donnez, il fera mon tourment et mes délices. Vous voyez si je suis faible, et si je vous aime. Je n'ai point *cru* à Fontainebleau, et c'est pourquoi je ne vous ai point répondu à ce doux mensonge. Je pars ce soir, et si vous voulez encore m'écrire un mot de tendresse, je puis le recevoir avant de partir. D'après les nouvelles de Suisse, je ne sais pas si je pourrai réellement y rester. Mais, si vous jetiez un regard vers moi, vous me trouveriez toujours. Adieu, charme, enchantement et illusion de ma vie ! » (26).

La lettre du « mercredi soir » est pénétrée d'ardeur et de confiance :

« Mille tendresses. Aimez-moi, pensez à moi, revenez à moi. Je ne suis point ce que vous dites : vous pouvez toujours m'enchaîner. Je pars presque heureux de je ne sais quel charme qui s'attache à votre singulier génie et de je ne sais quel espoir que vous m'avez laissé... »

Il la « reconnaît », enfin, « pour la Muse de Rome et la Dame d'Étampes » (27). Il n'a point pris au sérieux le projet, énoncé par Hortense, de renouveler, sur la route, à Fontainebleau, la soirée d'Étampes. D'elle, il attend davantage : qu'aux titres déjà mérités, elle en ajoute un autre ; qu'elle devienne la fée des Alpes ! Bref, qu'elle le rejoigne en Suisse ! De sa première halte à Nogent, dans la nuit du 8 au 9 août, il lui dépêche une exhortation suprême ; elle contient, dans l'éclair de quelques phrases, l'un des aveux qui illuminent le mieux l'obscurité de son cœur :

« Nogent. Par ce boulevard que je n'avais pas voulu revoir, sous la fenêtre de la petite cellule de la Seine, rendue à son premier charme, je suis sorti de Paris, peut-être pour n'y jamais rentrer, peut-être pour y revenir bientôt... Si je puis quelque chose pour votre bonheur, si vous voulez me reprendre pour rendre à vos sentiments leur vraie nature, à votre talent un langage ; si vous me mettez à part des autres hommes, et me placez hors de la loi vulgaire, vous m'annoncerez votre visite comme une fée : les tempêtes, les neiges, la solitude, l'inconnu des Alpes iront bien à votre mystère et à votre magie. Ma vie n'est qu'un accident ; je sens que je ne devais pas naître : acceptez de cet accident la passion, la rapidité et le malheur ; je vous donnerai plus dans un jour qu'un autre dans de longues années. » (28).

Mais Hortense ne répondra que le 13 août ; car Bulwer est soudain débarqué en France ; elle a la tête pleine de lui qui la torture par ses méfiances et ses dédains : elle court vers le nord pour le ramener malaisément à Paris. Le « vieux voyageur », elle l'oublie !

Hortense... Léontine... C'est à elles qu'il pense en brûlant les chemins. De l'une il a dénoué les mains qui voulaient l'entourer comme « d'une guirlande de fleurs » (29) ; l'autre, dont il s'est d'abord doucement enivré, puis qu'il a écartée, crainte de souffrir par elle, voilà qu'il vient de la faire rentrer dans sa vie. Toutes deux lui ont préféré « un beau jeune homme » (30) ; se répète-t-il les phrases cruelles qu'il a jetées sur un papier secret, en rêvant certainement à l'une d'elles, à toutes deux peut-être : « A présent, à cette heure où elle meurt de volupté dans les bras d'un autre elle lui redit ces mots tendres qu'elle m'a dits, — avec bien plus de vérité et avec cette ardeur

de la passion qu'elle n'a pu jamais sentir avec moi! » Le voilà décidément « repoussé dans le désert de sa vie »; comme jadis il y rentre « avec toute la poésie de son désespoir » (31).

Ah! se consoler malgré tout! Il est vieux, il est seul; mais qu'importe? La solitude fut toujours sa Muse préférée; les sortilèges que son cœur recèle, et dont il a enchanté tant d'autres cœurs, ne peut-il en user pour s'enchanter lui-même? « J'ai encore assez de sève pour reproduire la primeur de mes songes, assez de flamme pour renouer mes liaisons avec la créature imaginaire de mes désirs... » Au pays des montagnes, il a donné rendez-vous à la Sylphide de sa jeunesse! Son désir le précède vers la Suisse comme jadis vers les déserts de l'Amérique. Mais à Bâle, ce qui l'accueille, au seuil de l'enchantement dont il rêve, c'est la Danse Macabre d'Holbein, c'est le ricanement de la mort. Il se penche sur lui avec plus de curiosité que d'angoisse. La mort, à la fois, l'épouvante et l'attire. Elle apaisera un jour cette inquiétude dévorante qui le précipite vers tous les cœurs, vers tous les cieux, vers toutes les formes de la gloire; les instants qu'il voudrait toujours plus enivrants et plus pleins, les heures où il s'efforce d'enfermer l'illusion d'une éternité de vie seront suivies d'une éternité de silence et peut-être de néant. Cette éternité de la mort, faut-il la redouter? Elle calmera le tumulte d'une âme trop avide. Mais quoi! n'être plus rien qu'une ombre dans la « poudreuse famille des sourds »! Mais cette soif inextinguible de bonheur, n'en plus sentir la ravissante torture! Mais ne plus se plaindre et gémir en espérant! Mais finir! La mort, d'ailleurs, « de quoi ricane-t-elle? du néant ou de la vie? »

Ainsi, à Bâle d'abord, et le surlendemain à Lucerne, Chateaubriand inaugure ces familiarités avec la mort dont il va, désormais, parsemer ses voyages et ses plus intimes méditations.

Il se repose deux jours à Lucerne; « les poules d'eau privées du lac », auxquelles il jette du pain pour se distraire, lui rappellent « les poules d'eau sauvages de l'étang de Combourg »; des femmes qui prient à haute voix le soir dans une chapelle de la Vierge lui remémorent les « jours de son enfance ». « Une main renoue, ainsi, les deux bouts de sa vie. » Prestiges du souvenir! Quel acharnement à le ramener en arrière!

Le lendemain 16 août, il s'embarque sur le lac de Lucerne; et d'abord il soupèse le faix des ans qu'il embarque avec lui : « Quel malheur de ne me trouver libre d'errer qu'à la fin de ma vie! » Mais le silence et la solitude aidant, sur l'immense nappe d'eau, il retrouve bientôt l'âme qu'il avait, quarante et un ans en ça, pour voguer sur les lacs et les fleuves d'Amérique; comme en ce jour d'août 1791, où, bercé par la légère pirogue, il traçait les notes d'un « journal sans date » qui « ne portait que l'indication des heures » (32), il jette fiévreusement aux pages d'un carnet des impressions saisies au vol : « midi... deux heures... trois heures ». Pour compléter l'illusion, « un orage le vient heureusement assaillir »; orage désiré! « Comme autrefois,

note-t-il ravi, comme autrefois en traversant l'océan, les lacs de l'Amérique, les mers de la Grèce, de la Syrie, j'écris sur un papier inondé. » Mais qu'écrit-il ? Sa vieillesse, et le gémissement qui en sort : « jeune, je serais solitaire ; vieux je ne suis qu'isolé. » La nature, pour qui donc la peindre ? « Quels bras autres que ceux du temps presseraient, en récompense, mon *génie* au front dépouillé ? » L'orage gronde en son cœur plus qu'autour des monts. Il redouble, le soir, à dix heures, tandis que le « vieux voyageur » abrité dans une humble auberge d'Altorf, au pied du Saint-Gothard, attend les chevaux qui lui permettront de gravir les premières pentes.

Attente féconde ! lyrique et douloureuse attente ! « Les éclairs s'entortillent aux rochers. » Des éclairs déchirent aussi, pour les illuminer, les abîmes d'un cœur. Dans cette chambre d'auberge, René réincanté revit une des extases d'autrefois. L'inquiétude des dernières semaines aboutit à la plus pathétique méditation. C'est un gémissement d'abord : « Ces montagnes, cet orage, cette nuit, sont des trésors perdus pour moi. Que de vie, cependant, je sens au fond de mon âme ! Jamais... je n'ai parlé le langage des passions avec autant de vie que je le pourrais faire en ce moment ! » Ah ! Juliette d'autrefois ! ah ! Hortense, Léontine, dédaigneuses enchanteresses, et vous, passantes inconnues, dont il caresse le beauté d'un regard quand il vous croise sur ses chemins, jeunes femmes, promesses de bonheur qui ne le frôlez jamais que pour le fuir — que n'êtes-vous, l'une ou l'autre, à ses côtés, sur ses genoux, dans la pauvre obscurité de cette chambre d'auberge ! Vous l'avez dédaigné : eh bien ! à son tour il vous dédaigne. Il fait appel soudain à cette rivale de toutes ses amours qu'il a formée jadis avec la substance de ses premiers songes : « Il me semble que je vois sortir des flancs du Saint-Gothard ma Sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse?... » C'est elle, l'amie fidèle trop souvent trahie, elle, la « magicienne » qui n'a pas vieilli, qui apporte en même temps « toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme » (33), elle qui plane, libère, éblouit, console. « Viens, nous monterons encore ensemble sur nos nuages ; nous irons avec la foudre, sillonner, illuminer, embraser les précipices où je passerai demain. Viens ! emporte-moi comme autrefois, mais ne me rapporte plus... ».

Dans la voiture qui, sous la nuit défaillante, parmi les lueurs incertaines de l'aube, remonte la vallée de la Reuss, la Sylphide l'a suivi : elle l'enveloppe de sa forme nueuse, elle murmure doucement à son oreille :

« Oui, c'est moi ta bien-aimée, qui, jadis, descendais sur un nuage jusqu'à la fenêtre de ta grosse tour ; moi qui t'enivrais d'un baiser, qui, d'un souffle, à travers l'espace et le temps, te ravissais au ciel. Comme tu as attendu pour me rappeler ! Un demi-siècle a outragé tes cheveux et ton front ; je te reconnais pourtant. Mais ton invocation

m'arrive trop tard. Je sais; tu ne m'as jamais oubliée; tu as cru que tu me demeureras fidèle en me trahissant. C'est moi que tu cherchais dans les créatures ardentes qui te pressaient de leurs bras; en chacune d'elles, tu croyais me retrouver; tu t'exaltais, des années, ou des heures; puis tu pleurais sur leur insuffisance! Aucune n'a su t'assouvir et te captiver pour toujours. Tu l'écrivais hier : « dans tes amours réelles, tu n'atteignis jamais à cette félicité imaginaire dont la pensée était dans ton âme (34). » Tu me l'avouais tout à l'heure et tu l'écriras demain : « tu n'as jamais été serré dans les bras d'une femme avec cette plénitude d'abandon, ces doubles nœuds, cette ardeur de passion que tu as cherchée, et dont le charme vaudrait toute une vie (35). » Je reste ainsi, dans ton souvenir, l'enchanteresse incomparable, la magicienne et la fée, celle que les autres n'ont point remplacée. Et maintenant que ces autres ont disparu, tu m'appelles dans ta détresse, tu me supplies de te prendre en pitié.

« Hélas! je ne puis rien pour toi, rien que te révéler ma véritable nature; car toi, qui m'as formée du feu de ton sang, comme une Ève tirée de toi-même, toi, mon créateur et mon maître, tu ne me connais pas! Il manque un nom parmi ceux que tu m'as prodigués, et c'est le véritable. Je m'appelle Espérance. Quand je venais battre ta fenêtre, à l'automne, de mes tresses mouillées par la pluie, ta jeunesse attendait tout de l'avenir; je représentais pour toi toutes les femmes, toutes leurs indulgences, toutes leurs exigences, toute leur beauté. J'étais une promesse de bonheur, qu'il t'appartenait d'incarner dans un grand nombre de corps délirants et pâmés. Maintenant que te voilà vieux, je ne suis plus qu'un songe vide; sous ma forme toujours charmante, tu ne presseras que l'insubstance des ombres. Inspiratrice, je puis l'être encore — mais seulement de ces rêves légers qui n'engagent point le cœur. Tu me retrouveras prête à te caresser dans les heures où tu t'évaderas au domaine des chimères; nous sourirons ensemble; de brefs instants, nous délirerons peut-être : il t'arrivera de croire que tu ressaisis mon reflet sur un aimable visage. Je t'apporterai ainsi des illusions d'un instant; mais je ne saurais te consoler comme je le fis aux jours de ta jeunesse. De quelle espérance te parlerais-je, puisque le temps de la passion s'est effacé pour toi? Pas plus que de regrets on ne peut vivre de songes, quand on connaît que ces songes sont condamnés à ne jamais descendre dans une chair vivante.

« Écoute, cependant : si ce paradis flamboyant t'est fermé, ne connais-tu point d'autres jardins où abriter tes vieux jours? Regarde autour de toi : de toutes les déesses de chair que ton ardeur orageuse tour à tour ravit et désespéra, une seule ne t'a point quitté; quand les liens de la volupté sont rompus, elle te demeure attachée par les chaînes du cœur; elle continue de te charmer par sa fléchissante beauté. Auprès d'elle ne saurais-tu goûter les prestiges reposants de la tendresse? prestiges divins aussi, quand la tendresse n'est que

le rayonnement d'une passion épuisée, quand le souvenir y mêle la douceur de son auréole... Songes-y : en elle il m'arriverait, pour te bercer, de m'incarner encore... »

A l'aurore, la Sylphide avait disparu. Dans l'auberge du relais, un « petit étudiant allemand » salua René sans le connaître : ah ! comme le voyageur envia « son bâton, sa blouse grise, et sa barbe blonde ! » Une frénésie de désespoir l'agitait ; l'appel à ses anciens songes l'avait laissé désemparé. La Sylphide n'avait plus pour lui que le visage du regret. Sur le plateau du Saint-Gothard, il considéra longtemps les sources voisines de la Reuss qui coule vers le nord, et du Tessin qui descend en Italie : « en creusant un canal de quelques pas, on jetterait le Tessin dans la Reuss » ; il suffit, à certaines minutes, de l'intervention d'un rêve pour changer le cours de plusieurs destinées. Au revers du mont, il trouve à Lugano la grâce et la langueur italiennes ; il croit voir au loin Rome, évoque le jour si proche encore où « une jeune femme enlevait furtivement une rose » qu'il avait « déposée dans le jardin abandonné d'une villa de la Renaissance ». Au reste, après avoir visité l'ancienne villa de la princesse Belgiojoso, dont on demande un loyer trop cher, il ne couche même pas dans ce Lugano où il pensait faire son établissement. Que veut-il ? exactement, il « n'en sait rien ». Son âme n'est qu'un cyclone d'incertitudes. En hâte il repasse le Saint-Gothard ; dès le 20 août, le revoici dans Lucerne.

Six jours, il s'y ronge. Une lettre d'Hortense l'a rejeté aux illusions. Il lui répond avec une morosité qui s'efforce au sourire, avec une habileté aussi qu'il mesure presque humblement pour séduire la femme de lettres : lui seul, qu'elle appelait « son maître », peut la diriger dans l'élaboration de son nouveau roman ; lui seul, non ce père Enfantin et les Saint-Simoniens qu'elle a la curiosité de fréquenter à Paris. René mettre ainsi sa gloire au menu service d'une Hortense et de sa gloriole ! Il avait jadis la fierté d'être aimé pour d'autres prestiges !

« Lucerne, 21 août 1832.

« Je trouve ici en arrivant de Lugano votre lettre du 13. C'est bien : j'ai passé seul les montagnes ; j'ai revu cette Italie où vous dites que vous vous plaisiez à voyager avec moi. J'ai été bien tenté de louer pour un an une villa charmante qu'a habitée la princesse Belgioso (*sic*) et de m'ensevelir là au milieu des orages, à la porte de cette terre étrangère qui vous a montrée à moi. Était-ce pour me récompenser ou me punir ? Vous le savez. Il n'a tenu qu'à vous de voir avec moi ces solitaires du Saint-Gothard qui vous auraient inspirée. Vous m'auriez lu, le soir, sur la montagne, loin du monde entier, en attendant la nuit, votre *Anglaise des Indes*. Croyez-vous que vos tableaux en eussent été affaiblis ? Votre prétexte d'une personne qui devait partir le samedi n'est pas sérieux, vous le savez bien. J'ai peur que les temps de courte liberté dont je jouis si rarement dans ma vie, ne viennent à m'échapper de nouveau. Vous avez bon espoir, dites-vous, pour la Suisse ou pour Paris. Songez donc que ma vie touche à son terme et que, si vous voulez faire un ouvrage digne de vous, il faut rentrer sous l'empire de la fidélité.

« Vos Saint-Simoniens sont des débauchés qui veulent des femmes, et des fripons qui cherchent de l'argent; quelques-uns sont venus me prêcher; ils ont bientôt vu que je n'étais ni un compère, ni une dupe.

« Je ne sais ce que je deviendrai. On ne voudra peut-être chez moi ni de Lugano, ni de Lucerne. Voudra-t-on retourner à Genève? Je l'ignore encore; en attendant qu'on ait fixé le lieu, je cours *seul*. J'irai après-demain à Constance faire ma cour à des princesses, jadis mes ennemies, aujourd'hui me faisant prier de passer dans leurs États. Je connais une reine infidèle qui me ferait aller bien plus loin. Elle me disait autrefois : *t'adoro*, et elle m'oubliait. — Écrivez-moi toujours à Lucerne : c'est là que je reviens, et c'est de là qu'on m'envoie tout ce qui m'arrive. Pensez à la *cellule* » (36).

Sur une copie de cette lettre, Sainte-Beuve, malveillant, inscrit plus tard cette remarque au crayon : « cellule qui n'est pas celle de Saint Antoine! » Sans doute; et que Chateaubriand, dans son inquiétude de Lucerne, regrette ainsi les délices secrètes de l'*Arc-en-ciel*, qu'il enferme aux pages de son journal de voyage, les pétales desséchés de la rose que pour Hortense, il avait naguère cueillie dans un jardin de Rome, qu'il lance vers elle des cris de désir et d'espoir, — c'est la preuve de l'incertitude qui le déchire en ces jours troublés. Il maudit son « ennuyeuse renommée » qui, le poursuivant à Lucerne, lui vaut les visites du duc de Fitz-James, d'Alexandre Dumas, du duc de Laval, d'autres encore; que lui importent ces vains soucis de politique, et leur bruissement à son oreille, tandis que, dans ses méditations intérieures, il met en doute et en jeu plus que le destin de son cœur, à savoir son goût même de la vie?

Au reste, tour à tour las ou exalté, il blasphème contre la beauté des montagnes qui ne lui ont apporté ni l'ivresse ni la paix. Puis, il confesse qu'« en définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites ». Une « fée des Alpes » lui a manqué; la Sylphide n'a point réussi à suppléer Hortense. « Faites-moi aimer! » O frénésie!

Jamais Chateaubriand n'a vécu de jours plus déchirés que pendant ces deux semaines où, à la veille de ses soixante-quatre ans, seul en face de lui-même, il a examiné le problème de l'abdication suprême que la vieillesse allait lui imposer. Il s'enivre de solitude; et la solitude lui fait mal. Il mendie l'amour et il sait que l'amour se rit de ses années. N'est-ce point en ces jours-là qu'il a rédigé quelques pages de sa « confession délirante »? « Avant d'entrer dans la société, j'errais autour d'elle. Maintenant que j'en suis sorti, j'en suis également à l'écart. Vieux voyageur sans asile, je vois le soir chacun rentrer chez soi, fermer la porte... La nuit revient sans m'amener une compagne; je m'endors avec des rêves pesants, ou je veille avec d'importuns souvenirs pour dire encore au jour renaissant : — Soleil, pourquoi te lèves-tu? » (37).

Bâle, Lucerne, Lugano, Lucerne; bientôt Zurich, Constance, Lucerne encore, puis Genève. Il court, sans repos, aux quatre coins de la Suisse, fiévreux comme un oiseau qui se heurterait aux

barreaux trop élevés de sa cage. Est-ce l'aigle royal qui plane sur les cimes? Non, mais un aigle affaibli, battu des orages, qui, dans cette grande prison, s'essouffle en vain à chercher une issue; il bat de l'aile désespérément contre toutes les montagnes. Où va-t-il se poser?

Le 26 août, Chateaubriand apprend que M^{me} Récamier est arrivée en Suisse; il part aussitôt pour la rejoindre à Constance.

CHAPITRE II

Au lac de Constance, ou l'Ange après la Sylphide.

Ce n'est point sans une vive appréhension que M^{me} Récamier avait vu Chateaubriand quitter Paris; tour à tour sombre, ou railleur, quels projets caressait-il? quelles résolutions lui inspireraient la solitude et le voyage? Sans doute dès l'annonce du départ, elle dut réciter, d'un cœur fervent, la *prière chrétienne* (1) que Chateaubriand avait composée *pour l'absence d'un ami* — de quel ami? on l'ignore — quelque vingt ou vingt-cinq ans auparavant. On l'imagine, prosternée devant le crucifix, au chevet de son lit en bois de rose où des cygnes de bronze reployaient leur col symbolique (2), ou bien submergée d'ombre dans la chapelle de l'Abbaye; elle invoque la bénédiction du ciel sur le voyageur avec les mots mêmes assemblés jadis par lui pour la protection d'une tête vagabonde et peut-être menacée :

Seigneur, vous savez que l'homme est voyageur ici-bas, et votre fils a été lui-même étranger et pèlerin sur la terre; souvenez-vous donc de mon ami, et des paroles que vous adressiez à votre peuple : *Aimez les voyageurs parce que vous avez été étrangers dans la terre d'Égypte*. Vous donnâtes un ange au jeune Tobie pour le ramener en sûreté à ses vieux parents. Tous les jours, son père et sa mère allaient l'attendre sur le chemin par où il devait revenir, et vous ne trompâtes point leur attente. Le chien fidèle devança son jeune maître, et ses aboiements joyeux qui annoncèrent le retour du voyageur firent tomber les vieux parents en défaillance. Moïse, obligé de fuir dans le désert, reçut l'hospitalité de la fille de Jephthé; et vous le ramenâtes par la main au fleuve qui avait porté son berceau. Jacob fut voyageur pendant cent trente années, et il mourut au milieu de sa famille. Quand mon ami serait au fond de l'abyme, quand la tempête l'aurait jeté au bout du monde, vous pourriez le ramener des extrémités de la terre.

Est-ce que les flots oseraient se soulever devant vous? La mer fuit quand vous parlez et les tonnerres revenant à vos pieds disent : nous voici. Mais, Seigneur, vous n'avez pas besoin de toute cette puissance pour soutenir mon ami dans ses voyages et le ramener à ses foyers. Vos missionnaires l'attendent dans tous les déserts et partout la croix de Jésus-Christ le sauvera. Les miracles de la charité de votre fils divin remplacent aujourd'hui les miracles de votre puissance. Vous avez dit, ô divine sagesse, qu'un ami est la *médecine du cœur*. Vous protégeâtes l'amitié chrétienne de Saint Grégoire et de Saint Bazyle. Le premier resta dans le monde pour faire l'éloge funèbre du grand fondateur

des cénobites. Mais, ô mon Dieu, je n'ai pas la force de ce grand saint. Et j'espère, par votre miséricorde infinie, m'endormir le premier dans votre sein et laisser mon ami dont l'âme est plus pure que la mienne, prier après moi dans ce monde pour effacer mes péchés.

A ce dernier vœu le grand voyageur n'aurait point souscrit, lui qui, bientôt, allait avouer en pensant à Juliette : « Je n'ai jamais senti plus vivement le besoin de finir mes courses, de mourir sous la protection d'une main amie appliquée sur mon cœur pour l'interroger lorsqu'on dira : Il ne bat plus. » (3).

Depuis deux ans, M^{me} Récamier vivait dans une incertitude douloureuse de l'avenir. Chateaubriand ne parlait que de s'expatrier : le suivrait-elle? Il le désirait (4) : « (Mon) exil dépend de vous » (5). Mais, depuis le mois de mai 1831 où cet aveu fut tracé, la situation a changé; presque réconcilié à Paris, Chateaubriand, soudain, ne croit plus pouvoir en tolérer le séjour. Or, s'il « ne peut pas vivre sans elle », M^{me} Récamier ne peut pas vivre sans lui. Que décider, alors? transporter la « petite société » dans quelque logis de hasard? ou bien se partager entre l'exil et Paris?

Il semble que de l'une et de l'autre solution M^{me} Récamier ait parlé à M^{me} de Boigne pendant l'emprisonnement du grand ami. Elle lui dit aussi sa terreur du choléra. Pour échapper au mauvais air, point n'était besoin de courir très loin. M^{me} de Boigne n'allait, comme chaque année, qu'à sa « chaumière » de Châtenay; une petite maison, toute proche de la sienne était à louer; charmant abri que les arbres de la Vallée-aux-Loups frôlaient presque de leurs ombres; M^{me} Récamier y serait en sûreté, auprès de chers souvenirs. Ayant lancé cet appât, M^{me} de Boigne partit, après la première semaine de juillet : le 18, son amitié s'émut :

« Je ne saurais me réconcilier à être si complètement séparée de vous. Je sais votre répugnance à écrire, je la ménage malgré moi; mais au bout de dix jours je crois pouvoir sans indiscretion solliciter un mot pour me dire ce que vous faites : où en sont vos projets, ou plutôt ceux qui disposent de vous? — J'ai vu hier l'affiche sur la petite maison des Bois, cela m'a prouvé que vous n'aviez pas encore pris de parti à ce sujet. Mon Dieu, que cette décision me serait agréable! Notre canton est encore parfaitement sain, venez le voir, il vous tentera, j'espère. — Je sais que cette pensée est tout à fait subordonnée à la marche d'un autre, mais c'est de cet autre que je voudrais apprendre quelque chose par vous : s'il fait une absence, j'espère que ce ne sera pas sans venir me faire ses adieux; il me le doit en compensation de la visite Gisquet dont je lui garde rancune; comme s'il avait cru me devoir des remerciements officiels de mon tendre et véritable intérêt... Bonjour, très chère, vous avez trop de justice dans le cœur pour ne me pas aimer beaucoup.... » (6).

M^{me} Récamier, toujours peu écrivante, se contenta d'annoncer son départ, quand décidément elle partit pour la Suisse; elle redoutait les « morales » d'une raisonnable amie. Celle-ci, fort dépourvue de susceptibilités bourgeoises, lui écrivit le 22 août :

« Quoique bien souffrante je me serais efforcée pour aller vous voir avant votre départ si vous m'aviez fait dire un mot, chère Madame; mais j'ai compris que vous ne vouliez pas écouter des réflexions sur un parti-pris : je crains que vous n'ayez eu raison, car je ne sais pas si je vous les aurais épargnées malgré leur inutilité : la vie à nos âges est si difficile à rendre tolérable qu'il faut bien hésiter à y toucher quand elle est à peu près arrangée : surtout quand il y a si peu de parité entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit. Je m'étais flattée que du moins vous me donneriez une adresse pour vous écrire, cet espoir a été déçu : je me décide à envoyer ce billet à l'Abbaye-aux-Bois, je pense qu'il vous arrivera et, comme je ne veux surtout pas vous persécuter, si vous ne me répondez pas, je ne vous écrirai plus; mais si M. Ballanche est à Paris, je tâcherai par lui d'avoir de vos nouvelles.... » (7).

Jusqu'au bout, M^{me} de Boigne discutera les sacrifices que M^{me} Récamier ne cessera de consentir à Chateaubriand; c'en était un grand, à son sens, que de courir après lui sur les routes de la Suisse. Elle savait que M^{me} Récamier n'aimait point les tempêtes.

Mais enfin dans la dernière semaine de juillet, le sort en fut jeté : M^{me} Récamier irait en Suisse... pour faire à la reine Hortense, son amie, une visite depuis longtemps promise. Au reste ce n'est point Chateaubriand qu'elle accompagnait, mais son amie, M^{me} Salvage, dont le dévouement à la Reine était légendaire et qui allait reprendre, pour quelques semaines, à Arenenberg ses quartiers de fidélité. Le choléra, ces jours-là, dévastait les entours de la rue de Sèvres et paraissait épargner le centre de Paris, où M^{me} Salvage habitait, rue de la Paix, un modeste appartement; M^{me} Récamier accepta de s'y abriter (8). L'Abbaye-aux-Bois, d'ailleurs, était morne et ses hôtes prêts à la dispersion; Ballanche, malade, gardait le lit; M^{me} Récamier se plaignait elle-même de grands maux de nerfs. Elle ne revit l'Abbaye que peu d'heures; sa nièce, M^{me} Lenormant, et le fidèle Paul David, son neveu, enverraient après elle ses paquets. Le 3 août, elle avait écrit à J.-J. Ampère :

« ...Je pars dans huit ou dix jours. Je vous recommande encore beaucoup de prudence. J'entendais hier des récits sur le choléra qui me faisaient frissonner... Ce réseau de cordons sanitaires, cette possibilité d'être retenue malgré soi, toutes ces entraves inquiètent l'imagination et ce n'est pas dans de telles circonstances qu'il faudrait se séparer des siens, et pourtant je suis aussi comme vous entraînée par la destinée. Adieu, adieu.... » (9).

Dans ces derniers mots résonne l'écho de ceux que M^{me} de Staël jetait à la fin du « billet fatal » qu'en juillet — ou mai? — 1812, elle griffonnait à Juliette au seuil de son grand exil : « Le sort m'entraîne. Adieu. » (10). Lorsque, le 16 août 1832, M^{me} Récamier quitta Paris, en compagnie de sa femme de chambre Fanny et de M^{me} Salvage, désespérée, « l'âme et la santé ébranlées », fatiguée physiquement, et moralement plus lasse (11), n'avait-elle point, elle aussi, des raisons de se croire à la veille d'un exil prolongé? Sa pensée se reportait à vingt ans en arrière, vers les souffrances que M^{me} de Staël endura sur tant de routes... Allait-elle en connaître de semblables? La des-

tinée de Chateaubriand « l'oppressait tristement » (12) — cette destinée à laquelle la sienne demeurait suspendue.

Et cependant, malgré tant de tristesses et de craintes, à peine fut-elle sur la route qu'elle sentit une impression de rajeunissement. Cette aimable lettre en témoigne, adressée, de Bar-sur-Aube, le 17 août, à M^{me} Lenormant :

« J'ai écrit à M. Ballanche; je n'écris qu'un mot aujourd'hui, chère Amélie, pour dire que notre voyage continue sans accident. J'ai beaucoup souffert hier, mais je suis déjà mieux aujourd'hui. Mes enchantements des auberges et mes grâces pour les aubergistes recommencent; je ne me croyais plus si jeune et je suis charmée de cette découverte. Si nous faisons ce voyage tous ensemble, ce serait trop de bonheur. Mais quand je respire avec bonheur cet air si pur, je vous vois enfermés dans vos maisons, dans cet air de Paris si lourd, si pesant. — Enfin, ou je reviendrai, ou vous viendrez, car il ne me paraît pas possible d'être longtemps séparés. Parlez-moi beaucoup de M. Ballanche; si sa santé lui permet le voyage de Lyon, ce sera un grand soulagement pour moi : dis-lui combien je suis occupée de lui, donne de mes nouvelles à tous nos amis et fais-moi trouver à Constance des détails sur tout ce qui m'intéresse. J'espère que M. Lenormant est bien, j'embrasse Juliette et, très chère enfant, je te presse sur mon cœur et je sais plus que jamais combien tu m'es chère. — M^{me} Salvage est vraiment parfaite.... » (13).

Ainsi écrivait, ainsi parlait sans doute avec douceur dans l'intimité celle qui mettait sa joie à contempler autour d'elle le rayonnement de quelques fronts choisis. Ceux qu'elle avait quittés l'accompagnaient de leurs pensées, de leurs lettres presque quotidiennes (14); pour la dissuader de songer même à s'installer longuement près du grand voyageur, ils exerçaient, de loin, sur son cœur, une pression affectueuse :

« Ma première sortie, affirmait Ballanche dès le 16 août, sera pour aller voir M^{me} de Chateaubriand. J'imagine que son besoin de changer de place sera fort tempéré par toutes ces incertitudes de savoir où s'établir. J'imagine que M. de Chateaubriand lui-même s'accoutumera à l'idée que c'est encore le séjour de Paris qui lui convient le mieux, que c'est encore là qu'il est le mieux protégé par son immense renommée. Ainsi j'ai l'espérance que nous pourrions tous reprendre autour de vous les douces habitudes que vous nous avez faites... M. de Chateaubriand continuera en paix ses *Mémoires*;... et tout sera animé par votre aimable sourire, par votre inspiration de tous les jours... »

Le surlendemain, enfin convalescent, il conta : « Hier j'ai passé la soirée chez M. et M^{me} Lenormant avec Ampère. Nous nous sommes entretenus de vous, de vos bonnes pensées de retour... ». Ampère, non moins insistant, menaçait de « s'acheminer » bientôt « en Suisse » et d'en ramener la fugitive. Le départ de M^{me} Récamier frappait comme d'une mort anticipée le petit groupe dont elle était l'âme. Qu'elle revînt surtout, pour l'hiver, « en cette Abbaye qui est le centre du monde » ! Et, son indispensable grand homme, qu'elle le persuadât de revenir !

Cette prière égrenée sous diverses formes, avec des conseils de diplo-

matie, elle la trouva le 19 août, à Bâle, en même temps qu'un mot de Chateaubriand, qui lui annonçait sa course à Lugano (15); elle la retrouva, deux jours plus tard, à Constance où elle arriva fort souffrante : « ...J'ai cru mourir hier et aujourd'hui; j'ai eu des crises de nerfs et des étouffements qui me donnaient l'agréable sensation d'être étranglée. J'espère que le repos va me remettre... (16) ». Le repos, et les amicales attentions de la reine Hortense qui, dès le 22 ou 23 août, la « reçut à ravir » (17) en son romantique domaine d'Arenenberg. Un seul ennui, bien féminin : comme les caisses de la voyageuse ne se décident point à la rejoindre, elle « fait et reçoit des visites avec sa vieille robe noire et son chapeau de voyage »; elle s'en console, mais non point sa dévouée Fanny : M^{me} Récamier recevoir la reine Hortense en robe noire (18)! Ces menus incidents, les visites de la reine, distraient l'esprit de M^{me} Récamier sans dissiper son inquiétude : dans quelles dispositions va-t-elle trouver Chateaubriand? que décidera-t-il? ou qu'a-t-il déjà décidé? Il devrait être là : en quittant Bâle le 19 août, la voyageuse a pu écrire à Ampère : « Je pars; j'ai trouvé une lettre de M. de Chateaubriand, qui sera à Constance en même temps que nous... (19) ». Il n'y était pas; M^{me} Récamier dut se demander quelles affaires, ou quels songes, le retenaient si loin d'elle, et si près.

Ils se revirent le 27 août « dans la ville délabrée de Constance », devenue alors « le Saint-Germain de l'Allemagne », où « les vieilles gens de la vieille société se sont retirés (20) »; Chateaubriand descendit à la même « auberge » que M^{me} Récamier, l'hôtel de « l'Aigle d'or », sur la grand'place du même nom qui s'appelait aussi Merkstat. Et d'abord, il confessa le vain résultat de ses courses : « Lugano est ravissant, enchanté, une féerie, mais inhabitable... »; que décider? il demeure « indécis entre Constance, Lucerne et Genève » (21); au reste, il ne résoudra le problème qu'avec l'aide et l'approbation de M^{me} de Chateaubriand qui sera seulement dans quelques jours à Lucerne. Juliette et René ne peuvent que l'attendre. Comme elle a retardé son départ de Paris, ils l'attendront ici.

Une atmosphère de langueur les enveloppe, tandis qu'ils errent par les rues de la ville; un émoi mal défini les sollicite insidieusement. C'est la première fois, depuis tant d'années, qu'ils se trouvent réunis seuls, loin du monde, loin même des regards amis, — seuls comme jadis, aux heures du désir et de la passion. Treize et quatorze ans en ça! Enchantements de Versailles et de Chantilly, allez-vous renaître pour un René de soixante-quatre ans, pour une Juliette de cinquante-cinq? Mais Juliette est belle encore; aux lumières d'Arenenberg, Alexandre Dumas, après-demain, ne lui donnera pas plus de vingt-cinq ans (22). Mais René reste séduisant dans sa verte vieillesse. A l'hôtel de « l'Aigle d'or » où l'on fait, ce soir-là, les « apprêts d'une noce », vont-ils céder l'un et l'autre aux conseils du passé, aux puis-

sances de rajeunissement que le voyage a réveillées dans leurs cœurs? Bientôt, M^{me} Récamier, qui n'avouait jamais grand'chose, avouera à Paul David : « M. de Chateaubriand a été bien parfaitement aimable pendant son court séjour à Constance » (23).

Dès le lendemain de son arrivée, les *Mémoires* le montrent calme, souriant, pacifié. Il recherche la solitude à deux, propice aux intimes causeries. M^{me} Récamier souhaite aussi d'échapper au tumulte que la noce joyeuse déchaîne dans l'hôtel. Le lac les attire, avec sa fraîcheur, son silence à peine troublé par la molle fluctuation des ondes. Ils s'embarquent, et, « traversant la nappe d'eau d'où sort le Rhin pour devenir fleuve », ils accostent à l'île de Reichenau, prennent pied sur « la grève d'un parc ». Le parc était solitaire; les premiers colchiques, émissaires d'automne, ouvraient dans l'herbe des pelouses leurs calices mauves, veinés de blanc, que Chateaubriand, comme le vulgaire, aime d'appeler des « veilleuses ». L'un près de l'autre, ils « se promènent au hasard » sur le sable d'une « allée circulante », au sein d'une futaie où « s'appuyait une élégante villa »; et puis, l'un contre l'autre, ils s'asseyent « sur un banc au bord de l'eau ». Brusquement, d'un pavillon presque caché dans les jardins, s'élèvent des « harmonies de harpe et de cor », qui s'enflent, se balancent et brusquement se taisent : prélude à quelle symphonie magique? par quel caprice interrompues? « C'est une scène d'un conte de fées ». Il n'en fallait pas plus pour libérer la musique de deux âmes.

Sur le banc du parc de Reichenau, Chateaubriand parle à son amie avec plus d'abandon qu'il ne lui a parlé, depuis des années, dans la pénombre complice de l'Abbaye-aux-Bois. De la bourrasque qui, depuis des semaines, dévaste son âme, il lui décrit tout ce qu'il peut lui dire; il fait mieux : il lui lit les pages qu'il a griffonnées, pendant sa navigation orageuse sur le lac de Lucerne, pendant sa méditation devant le Saint-Gothard; il lui fait entendre l'appel désespéré lancé vers la Sylphide. Elle le regarde avec admiration, avec pitié, avec angoisse. « Nous avons fait une ravissante promenade sur le lac, écrira-t-elle le lendemain à J.-J. Ampère; il me lisait le dernier livre de ses *Mémoires* qu'il a écrit sur les chemins, et qui est admirable de talent et de jeunesse d'imagination... (24) ». A Ampère, comment tout dire? Ces pages jaillies comme le sang d'un cœur, plutôt à Dieu qu'elles fussent toutes d'imagination! Mais M^{me} Récamier ne saurait s'y tromper. Toutes les fureurs de l'insatisfaction sont rentrées dans le sein de René en même temps qu'y pénétrait la crainte de la vieillesse! Jusqu'où le mèneront-elles? Qu'est-ce que ce grondement tumultueux derrière lequel retentit sourdement comme autrefois l'anathème jeté à la vie, le renoncement aux ambitions humaines, l'invocation à la mort? René vieilli croirait-il avoir touché, comme Rousseau, le fond de la misère humaine? Songerait-il au suicide, comme Rousseau (25)? (car on croyait assez communément, alors, que Rousseau s'était empoisonné). Juliette frissonne : est-ce un pres-

sentiment qui, l'autre jour, lui faisait transcrire sur son album, les plus touchants détails empruntés au récit de cette mort volontaire et déplorable? Elle s'était arrêtée après « ces dernières paroles de l'auteur d'*Héloïse* » abreuvé du fatal café, paroles empreintes d'on ne sait quelle repentance : « Ma femme, ouvrez la fenêtre, que je voie encore le soleil... »

Penchée vers René, Juliette s'est mise à lui parler avec douceur; elle invoque leur passé pour lui peindre l'avenir dont ils peuvent jouir encore. Elle lui répète ce mot dont il l'a souvent bercée : « Songez qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble! » (26). Dans sa fièvre, a-t-il pu oublier qu'elle serait toujours près de lui la consolatrice? C'est pour le suivre, pour compatir à sa peine, pour la calmer qu'elle est venue en Suisse. S'agit-il d'y rester? Elle est toujours prête, pour lui, à tous les sacrifices; mais ces sacrifices sont-ils nécessaires? Au reste, à Paris ou en Suisse, il doit compter sur elle; l'amour survit à la passion; et quand l'âge est venu, il peut prendre la figure angélique de la tendresse...

Parla-t-elle longtemps? Vaincu par tant de douceur, René lui demanda son album; sur la même page en haut de laquelle se lisaient les suprêmes paroles de Rousseau, il « traça ces mots au crayon » :

« Ce que je voulais sur le lac de Lucerne, j'en ai trouvé sur le lac de Constance, le charme et l'intelligence de la beauté. Je ne veux point mourir comme Rousseau : je veux encore voir longtemps le soleil, si c'est avec vous que je dois achever ma vie. Je veux que mes jours expirent à vos pieds, comme ces vagues doucement agitées dont vous aimez le murmure. — Au bord du lac de Constance, le 28 août 1832. » (27).

Comme on le voit, ces lignes, qu'il a tenu à reproduire dans ses *Mémoires*, ne constituaient pas une simple « page d'album »; elles étaient un engagement formel de vivre, une promesse de résignation à la dernière forme du bonheur; par elles, René refusait d'abdiquer devant l'inévitable vieillesse; il acceptait d'en soumettre les maux au charme et à l'intelligence de celle qu'il appelait « la beauté ».

Mais, ô fatalité narquoise! pour traduire son serment, il utilisait la réminiscence d'un poème voué par lui naguère à une « enchantresse », qui ne s'appelait point Juliette. Il avait envoyé, en 1823, des strophes harmonieuses à Cordélia de Castellane, — celles-ci entre autres (28) :

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
Le Vieilleuse, en ces prés, peint mon sort et ma foi;
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés;
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

La « veilleuse », le colchique annonciateur de l'automne, il venait d'en voir la pâle lumière briller aux bords du lac; avait-elle éclairé dans son souvenir l'ombre de la passion disparue et peut-être encore regrettée? « Les veilleuses, écrit-il dans les *Mémoires*, toujours mélancoliques pour moi à cause des réminiscences de mes divers et nombreux automnes... ». Bref, l'image d'abord dédiée à M^{me} de Castellane, il la reprend pour en faire don à Juliette. Est-ce un symbole? René n'en était encore qu'à la première étape de la conversion; et cette conversion comportera toujours plus d'une réserve, ou d'une secrète rechute.

En cet après-midi lumineux du 28 août, il s'abandonnait au charme de la sérénité. Dans les *Mémoires*, après avoir relaté les lignes écrites sur le petit album, il fait une pause, et puis continue :

L'azur du lac vacillait(29) derrière les feuillages; à l'horizon du midi, s'amoncelaient les sommets de l'Alpe des Grisons; une brise passant et se retirant à travers les saules s'accordait avec l'aller et le venir de la vague; nous ne voyions personne; nous ne savions où nous étions.

La prose du grand artiste rivalise ici avec la musique apaisée de certains vers lamartiniens. Douceur! Quiétude! Harmonie! Le monde n'est plus rien et le temps s'abolit. Deux amants déjà, aux rives d'un autre lac, avaient formé le vœu d'arrêter le temps; Elvire et Lamartine n'y avaient pas réussi; car l'avidie passion, dévorant les minutes, ne se repose jamais dans sa propre extase. A Ischia, au contraire, par la grâce de sa jeune femme et de leur mutuelle tendresse, Lamartine accomplit un instant le miracle :

Celui qui suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un Dieu? (30)

Ce même miracle, au bord du lac de Constance, il vient de se réaliser pour Juliette et pour René. On chercherait en vain, dans les pages antérieures des *Mémoires*, un épisode d'une pareille douceur. Ni le temps, ni le monde... C'est un de ces instants privilégiés où l'on dirait que deux âmes s'unissent par leurs souffles. Ni le monde, ni le temps...

Mais il faut rentrer à Constance. Sur le rivage deux promeneurs attendent le retour de la barque; la reine Hortense et le « prétendant », son fils, venaient saluer M. de Chateaubriand et M^{me} Récamier (31).

CHAPITRE III

Arenenberg, ou Grandeur et « Friperie » de la Gloire.

« Le 29 d'août, relate Chateaubriand, j'allai dîner chez M^{me} de Saint-Leu (1). » A cette soirée aboutissaient les trames d'une diplomatie amicale que les mains de M^{me} Récamier, aidée par M^{me} Salvage, depuis tantôt deux ans, avaient patiemment ourdies.

Certes, Chateaubriand n'ignorait pas la sympathie dont la reine Hortense, à plusieurs reprises, lui avait donné des témoignages, d'ailleurs inefficaces, sous l'Empire. Sous la Restauration, il s'était efforcé de lui montrer sa gratitude par un retour de délicats procédés; en 1822, il avait obtenu que le fils aîné de la reine — ce Napoléon-Louis mort en 1831 dans l'expédition des Romagnes — au lendemain de son mariage prolongeât impunément son séjour à Bruxelles, en dépit des interdictions de l'Europe; ambassadeur à Rome, il avait permis à ses attachés de fréquenter le salon où la reine entretenait le culte de la grandeur française; il connaissait l'amitié dont M^{me} Récamier pendant son second exil à Rome s'était liée avec elle (2). Quand il quitta la ville, en mai 1829, il accepta d'emporter une lettre : la fille adoptive de Napoléon y affirmait à M^{me} Récamier qu'il emportait aussi ses regrets; elle aurait voulu « connaître celui qu'elle avait pu apprécier » : « ...Sur une terre étrangère, disait-elle, il me représentait si bien la patrie, du moins comme j'aimerais toujours à la voir : amie et protectrice (3). » Jusqu'en 1830, néanmoins, Chateaubriand s'était abstenu de nouer avec « la reine faite et défaite par l'épée », des relations directes; il ne lui avait ni écrit ni parlé.

M^{me} Récamier jugea que la révolution de Juillet pouvait faire taire un estimable scrupule; elle fut le lien entre les représentants de deux légitimités déchues. Au mois d'octobre 1831, la reine fit parvenir d'Arenenberg à l'Abbaye, par M^{me} Salvage, une « note » sur M. de Chateaubriand; elle y définissait très finement la position politique du grand homme : « Son esprit, sa raison, ses sentiments vraiment français en font, malgré lui, l'antagoniste de son parti... Il est libéral, napoléoniste et même républicain plutôt que royaliste. » On le conviait en conséquence à se rallier à « la nouvelle France »;

aux « nouvelles illustrations qui sauraient l'apprécier ». Chateaubriand fut « extrêmement flatté »; il le confessa dans une autre note; après avoir admis qu'il y aurait « certainement de quoi choisir une occasion d'infidélité entre de si hautes et de si nombreuses infortunes », il se déclarait trop vieux pour ne point « rester attaché à son vieux malheur, tout tenté qu'il pourrait être par de plus jeunes adversités ». En même temps que la note, il envoyait un billet qui le mettait en coquetterie réglée avec la reine; le ton rappelle curieusement celui des premières lettres rédigées jadis pour l'Occitanienne :

« Qu'on ait voulu ou qu'on n'ait pas voulu séduire, tant y a qu'on a séduit. Les vieux amours se tireront de là comme ils pourront, toujours fidèles sans doute, mais bien tentés.

« J'accuse donc d'une double tyrannie une femme-reine qui, tout en disant que certaines personnes lui seront toujours chères à connaître et à aimer, prétend les laisser libres au moment même où elle les rend esclaves par ses paroles.... » (4).

Dans cette correspondance, il est le *Dictateur* et elle la *Tyrane*; dès le mois de février 1832, il avoue qu'il se « trouverait honoré... d'aller apprendre auprès d'elle comment on supporte avec dignité et courage l'injustice des hommes et les chagrins de l'exil ». C'était une promesse; en retardant son accomplissement, les circonstances donnaient plus de prix encore et comme une signification nouvelle à la visite de Chateaubriand. Celui-ci l'avait noté en cherchant en vain l'aile d'un aigle au-dessus du Saint-Gothard : « l'aiglon royal vient de mourir ». La disparition du duc de Reichstadt, survenue le 22 juillet, donnait soudain au fils de la reine Hortense, qui vivait auprès d'elle dans Arenenberg, figure et importance de prétendant. Le jeune prince s'était associé aux coquetteries de sa mère; au mois de mai, après avoir lu la brochure *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*, il en avait félicité l'auteur : « Que les Bourbons sont heureux d'avoir pour soutien un génie tel que le vôtre!... Vous rendriez la vieille royauté nationale si l'on pouvait croire qu'elle pensât comme vous; ainsi pour la faire valoir, il ne suffit pas de vous déclarer de son parti, mais bien de prouver qu'elle est du vôtre! » Et Chateaubriand, daubant sur la politique du « juste milieu » : « Ah! monsieur, où est votre oncle? En défendant la cause de la légitimité, je ne me fais aucune illusion!... » Avec le prétendant comme avec sa mère, le chevalier d'Henri V échangeait des sourires par-dessus des ruines.

La qualité de prétendant n'était point, d'ailleurs, solidement assurée au prince Louis-Napoléon; M^{me} de Boigne, dans sa lettre du 22 août, venait d'en informer M^{me} Récamier :

« ...Il s'élève une nouvelle secte de Légitimistes, c'est celle des *Joséphins* contre le fils de Louis, que les plus vifs et les plus turbulents des Buonapartistes préféreraient pour leur chef : je ne sais si les Napoléoniens étaient de quelque

danger, mais je crois que les Buonapartistes n'en font courir aucun, malgré la réticence qu'ils ont mise à ne point présenter la mort du jeune duc de Reichstadt comme un événement important pour eux.... » (5).

Querelle de nains ! En lisant ces lignes, Chateaubriand dut hausser l'épaule : à Arenenberg, il ne cherchait aucun avenir, mais un grand passé, ce n'est point à un prétendant qu'il faisait visite, ni même à une reine déchue ; il venait voir Napoléon.

Depuis longtemps — depuis les premières années de la Restauration — il s'était réconcilié avec le « Prométhée » (6) de Sainte-Hélène ; à peine le colosse tombé, tandis que d'autres le piétinaient, il en avait mesuré mélancoliquement la grandeur. C'est lui — on l'ignore trop — qui, le premier, jeta sur le rocher de l'océan une gerbe de magnifiques images ; avant le *Bonaparte* de Lamartine, avant même le *Cinq Mai* de Manzoni, des articles de Chateaubriand polémiste préludèrent aux thèmes épiques de la poésie napoléonienne. Le captif avait lu à Longwood cette page du *Conservateur* :

Jeté au milieu des mers où le Camoëns plaça le génie des tempêtes, Buonaparte ne peut se remuer sur son rocher, sans que nous ne soyons avertis de son mouvement par une secousse. Un pas de cet homme à l'autre pôle se ferait sentir à celui-ci. Si la Providence déchaînait encore son fléau, si Buonaparte était libre aux États-Unis, ses regards, attachés sur l'Océan, suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde : sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé (7).

Cet éloge encore farouche effaça, dans l'esprit de l'Empereur, les duretés injustes accumulées dans le pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*. « Chateaubriand, déclara-t-il, a reçu de la nature le feu sacré ;... son style est celui du prophète ;... tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie... (8). » N'était-ce point un écho à ce jugement impérial que la phrase par laquelle débutait la « note » de la reine Hortense : « M. de Chateaubriand a trop de génie pour n'avoir pas compris toute l'étendue de celui de l'Empereur... » Au reste, en imprimant de nouveau son pamphlet de 1814 dans ses *Œuvres complètes*, Chateaubriand avait déclaré que, depuis, « la liberté » lui avait « permis d'admirer la gloire, assise désormais sur un tombeau solitaire » ; et il avait ajouté magnifiquement : « les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur de ce courroux divin dont ils émanent... ». Dès 1827 enfin, il avait publié le parallèle, vite fameux, entre « Washington et Bonaparte » où s'exprimait une admiration sévère encore, mais impartiale, pour « le géant démesuré ». Avec l'ombre impériale, la reine Hortense lui avait pardonné !

Elle savait, au reste, par M^{me} Récamier que Chateaubriand méditait de rendre, dans ses *Mémoires*, un ample hommage à Napoléon. On doit le croire : ce qu'elle attendait de l'écrivain, occupé dès ce moment

à parler en secret aux générations futures, c'était moins un ralliement politique, en vérité impossible, et un secours immédiat qu'un témoignage de grandeur auprès de la postérité. De cette histoire épique de l'Empereur, qui ouvre aujourd'hui la troisième partie des *Mémoires* et qui dresse, en plein centre de l'œuvre, un dôme rayonnant au-dessus d'une gigantesque renommée, Chateaubriand avait conçu déjà le plan original; déjà il en avait crayonné des fragments, comme le récit de l'agonie et de la mort à Sainte-Hélène; le *Mémorial*, la relation d'Antomarchi, les derniers livres de souvenirs parus sur « l'homme du destin » figuraient parmi le « fatras » de documents qu'il traînait à sa suite (9). Une juste curiosité, autant que la courtoisie, l'attirait à Arenenberg : le château acquis en 1817 par la reine Hortense, remanié ou rebâti par elle, était devenu comme le sanctuaire du culte napoléonien; des reliques y étaient rassemblées; des fidèles les venaient vénérer. Qu'allait y voir Chateaubriand?

Il y vit d'abord, non sans quelque étonnement, semble-t-il, une petite cour pleine de bruit et d'entrain : outre M^{me} Salvage, la reine avait autour d'elle ses dames et demoiselles d'honneur, M^{lle} de Pretigny, M^{lle} Valérie Masuyer, M^{me} Parquin son ancienne lectrice; essaim souriant et animé. M. Vieillard, ancien précepteur du prince, s'effaçait désormais auprès de son élève; celui-ci accueillit les visiteurs aux côtés de sa mère; partout il passait le premier, comme un souverain, affirmant ainsi son rang de prétendant (10). Il emmena son hôte dans le « pavillon à part » qu'il habitait, pour lui montrer « des armes, des cartes topographiques et stratégiques; mille petites industries qui faisaient comme par hasard, penser au sang du conquérant sans le nommer (11) ». Il apparut comme « un jeune homme instruit, plein d'honneur et naturellement grave ». Contrastaient avec cette gravité, la turbulence et le sans-gêne de son ami le jeune Cottrau, qui, invité d'abord au château pour quelques semaines, y avait peu à peu imposé sa présence et payait son écot par une sorte de dévouement hilare et bouffon. « Il remplit un salon à lui seul », écrivait la reine avec une indulgence amusée (12). Ses saillies déplurent à Chateaubriand, et sa familiarité avec la reine lorsqu'« après le dîner » il joua du piano avec elle. Car ce rapin était aussi musicien. Chateaubriand aiguisa son crayon pour le peindre :

M. Cottrau : beau, grand, jeune peintre à moustaches, à chapeau de paille, à blouse, au col de chemise rabattu, au costume bizarre tenant des mignons de Henri III et des bergers de la Calabre, aux manières sans façon, à ce mauvais ton d'atelier entre le familier, le drôle, l'original, l'affecté. Il chassait; il peignait; il chantait; il aimait; il riait, spirituel et bruyant (13).

Il aimait; qui donc aimait-il? M^{me} Salvage murmurait que c'était la reine et qu'il en était coupablement aimé. Calomnie sans doute, contre laquelle M^{lle} Valérie Masuyer proteste en son journal (14).

Au salon, avant, pendant, après le dîner, la robe noire, la robe de

voyage de M^{me} Récamier, de qui les « caisses » n'étaient pas encore arrivées (15), — contrastait joliment avec la toilette élégante et simple de la reine : robe de gros de Naples rose sans ornements, aux manches de blonde dégageant le bras; au cou une grande chaîne gothique en argent. « Envers tous », Chateaubriand « se montra d'une amabilité, d'une courtoisie parfaites », dont témoigne une lettre que M^{lle} Masuyer envoya peu de temps après à l'un de ses parents (16). « De la meilleure grâce du monde, conte-t-elle, il consentit à se prêter à notre grande fantaisie de la mode actuelle des taches d'encre. » C'était un jeu de société qui reparaît de temps en temps : on écrase une « tache d'encre » entre les deux feuilles d'un papier replié; la capricieuse tache indique, plus ou moins nettement, les linéaments d'un dessin qu'il s'agit de deviner d'abord, et puis de terminer. A ce jeu Chateaubriand excella : M^{lle} Masuyer joint à sa lettre deux de ces taches devenues dessins exécutés « à la table d'Arenenberg »; elle en avait conservé plusieurs autres, exécutés le lendemain à Wolfsberg. Avec autant de netteté que d'ingéniosité, la plume de l'écrivain dégage des taches, ici un hallebardier à la figure simiesque, là un « cheval arabe » éperonné par un cavalier en burnous, ou encore tout un paysage suisse : « hermitage » avec une tour au bord d'un ruisseau... Art de suggestion, plus que d'expression. Les dessins de Chateaubriand font penser à ceux que Victor Hugo avec de l'encre, avec du marc de café, avec une grossière mine de plomb traçait et fixait de la pointe d'une allumette. Chacun des hôtes d'Arenenberg voulut avoir sa tache : « Élise de Prettigny, Claire Parquin et moi en avons toutes réclamé. Il les faisait d'ailleurs avec autant de rapidité que d'amabilité... » M^{lle} Valérie les définit avec bonheur : « Humbles créatures d'un dieu ». Parmi ces visages féminins empressés à lui sourire, « sensible à l'admiration » dont il se sentait enveloppé, Chateaubriand souriait; il était de nouveau, pour une heure, le « bon garçon » qui, jadis, suscitait tant de sympathies dans les « petites sociétés ».

Et la grande figure de Napoléon planait cependant au-dessus de cet aimable entrain. On parla au dîner — comment n'en point parler? — de la mort de l'« aiglon ». Chateaubriand « flétrit l'indigne cruauté de Metternich contre cette innocente et malheureuse victime d'un nom trop illustre à son gré et qu'on avait en vain voulu lui ravir ». On parla de la surveillance exercée par les gouvernements autour du château d'Arenenberg, — surveillance renforcée depuis que ce château abritait un « prétendant »; Chateaubriand flétrit la loi d'exil portée par le gouvernement de Philippe contre les princes; il rappela que dans sa brochure publiée l'année précédente à l'occasion de cette loi, « il avait défendu les droits de naissance des Bonaparte aussi bien que ceux des Bourbons ». Il avait « trop le sens de la justice pour ne pas la rendre aux Bonaparte exilés ». Avec eux n'était-ce point l'ombre de l'Empereur qu'on prétendait bannir? Cette ombre il la revit, quand la reine Hortense lui lut « des fragments de ses Mémoires »,

écrits depuis onze et douze ans; et la reine crut enfin qu'elle la ramenait pour lui, impérieuse et vivante, quand elle l'introduisit dans le cabinet des souvenirs. Là, comme dans la « cella » d'un temple, elle avait réuni des reliques de l'Empereur : son petit chapeau, bientôt légendaire, ses uniformes, ses décorations, la ceinture qu'il portait aux Pyramides, son anneau de mariage, ses lettres — certaines fort brûlantes — adressées à Joséphine et qui portaient, en suscription, des noms de batailles et de victoires, — bref tout un musée : Alexandre Dumas le vit, quelques jours plus tard, avec un enthousiasme presque délirant (17). Chateaubriand se contenta d'un ébahissement poli. Devant des reliques pour elle si chères, la reine lui dit-elle, comme naguère à M^{lle} Masuyer : « C'est lui qui a fait ma vie » (18)?

Lorsqu'au milieu de la nuit Chateaubriand quitta le château d'Arenenberg avec M^{me} Récamier, la sérénité du jour et de la veille avait fait place à un temps « obscur et pluvieux : le vent soufflait dans les arbres, et la hulotte lamentait : vraie scène de Germanie ». Était-ce un présage? Le visiteur s'en revenait charmé des caresses qu'on lui avait prodiguées, mais blessé dans son haut rêve de gloire, et secrètement déçu.

Il laissait pourtant à ses hôtes un émerveillement d'espérances. On croyait avoir achevé sa conquête; le prétendant lui avait glissé dans la main sa brochure, *Réveries politiques*: ils en avaient parlé; tous deux étaient tombés facilement d'accord sur des idées libérales. De Lucerne, le 7 septembre, Chateaubriand remercia :

« Vous savez, prince, que mon jeune roi est en Écosse, que tant qu'il vivra il ne peut y avoir pour moi d'autre roi de France que lui; mais si Dieu, dans ses impénétrables conseils, avait rejeté la race de saint Louis, si les mœurs de notre patrie ne lui rendaient pas l'état républicain possible, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre. »

Dans le petit monde d'Arenenberg, on savait ces déclarations par cœur; on les copiait; on les envoyait aux fidèles. Elles ne constituaient cependant qu'un engagement de troisième ligne; au moins contenaient-elles une sorte de reconnaissance du prince à qui les « Joséphins » contestaient son droit : « Pour les légitimistes, écrivait encore M^{me} de Boigne le 15 septembre à M^{me} Récamier, le prétendant n'est pas là; c'est Joseph, ou Lucien ensuite. Votre petit homme n'arrive qu'en quatre ou cinquième ligne... (19) ». Qu'eussent dit le « petit homme » et sa mère, si, quelques jours plus tard, ils avaient pu lire par-dessus l'épaule de Chateaubriand, tandis qu'il écrivait à M^{me} Hamelin toujours dévote à la mémoire de celui qu'avec les *Iambes* de Barbier elle appelait « l'idole » : « ...Vous lui prêtez votre amour et cela embellit. J'ai vu la famille de cette idole, elle s'est empressée autour de moi. Je ne puis rien; je dois mourir fidèle, aimé ou non, avec ou sans espérance... (20) ». Qu'eussent-ils dit surtout s'ils avaient entendu les impressions toutes vives que Chateaubriand confia le lendemain à M^{me} Récamier?

Il l'avait suivie au château du Wolfsberg pittoresquement situé au-dessus du village d'Ermatingen, non loin d'Arenenberg. Là, M^{me} Parquin et son mari avaient organisé une pension de famille; M^{me} Récamier s'y était installée la veille et elle allait y demeurer trois semaines. Dans ce site agréable Chateaubriand se reposa une journée encore auprès de son amie. Que lui dit-il, pour que trois jours plus tard, elle fit cet aveu à Paul David? « ...Je crains seulement quelques pages de plus dans les *Mémoires*. La duchesse de Saint-Leu posera; elle a vraiment beaucoup de charme et de bienveillance... (21). » Ce n'était point, comme on le voit, pour son amie même que M^{me} Récamier concevait des craintes. La reine Hortense est en effet admirablement traitée dans les *Mémoires*: après avoir cité les morceaux essentiels de la correspondance qu'il échangea avec Arenenberg, Chateaubriand remarque fièrement: « Les Bourbons m'ont-ils jamais écrit des lettres pareilles à celles que je viens de produire? » Il a jugé son hôtesse toute gracieuse: « elle se tirait fort bien de sa difficile position de reine et de demoiselle Beauharnais... ». Que craignait donc M^{me} Récamier?

Les pages qu'elle redoutait, et qui appartenaient vraisemblablement encore au manuscrit définitif des *Mémoires*, les voici. Chateaubriand les rédigea de verve, sous l'impression toute fraîche de sa visite. La première a trait au petit musée napoléonien d'Arenenberg.

Je me suis demandé pourquoi ce vestiaire me laissait froid, pourquoi ce petit chapeau à trois cornes qui fait le bonheur des bourgeois de Paris, pourquoi cette ceinture, cet uniforme porté à telle bataille, me trouvaient si indifférent? Je n'étais pas plus ému qu'à l'aspect de ces habits de généraux pendillants aux boutiques des revendeuses dans la rue du Bac; j'étais bien plus troublé en racontant la mort de Napoléon à Sainte-Hélène. Le raison en est que Bonaparte est notre contemporain; nous l'avons tous vu et connu; l'homme détruit dans notre souvenir, le héros: il est encore trop près de sa gloire. Dans deux mille ans ce sera autre chose. La forme même et la matière de ces reliques nuit à leur effet: nous verrions avec un respect curieux la cuirasse du Macédonien sur le dessin de laquelle fut tracé le plan d'Alexandrie; mais que faire d'un frac rapé? J'aimerais mieux la jaquette de montagnard corse que Napoléon a dû porter dans son enfance; sans qu'on s'en doute, le sentiment des arts exerce un grand empire sur nos idées.

Que M^{me} de Saint-Leu s'enthousiasme de cette friperie, c'est tout simple; mais les autres spectateurs ont besoin de se rappeler les manteaux royaux déchirés par l'ongle napoléonien, pour tolérer la vue de cette défroque napoléonienne. Il n'y a que les siècles qui aient donné le parfum de l'ambre à la sueur d'Alexandre: attendons; d'un conquérant il ne faut montrer que l'épée (22).

Page cruelle, presque blasphématoire; les éditeurs de 1850 pouvaient-ils éviter de la réduire, non sans maladresse, à quelques phrases? Pouvaient-ils surtout éviter de rayer complètement cette autre page qui, raillant sans pitié les « napoléonides », « sape » — comme on aimait de dire alors — le principe même de la légitimité bonapartiste?

La famille de Bonaparte ne se peut persuader qu'elle n'est rien: aux Bonapartes il manque une race; aux Bourbons, un homme; il y aurait encore plus

de chances de restauration pour les derniers, car un homme peut tout à coup survenir et l'on ne crée pas une race. Tout est mort pour la famille de Napoléon avec Napoléon; il n'a pour héritier que sa renommée. La dynastie de saint Louis est si puissante par son vaste passé, qu'en tombant elle a arraché avec ses racines une partie du sol de l'antique société.

Je ne saurais dire à quel point ce monde impérial me paraît vieilli de manières, de physionomie, de ton, de mœurs; mais d'une vieillesse toute différente du monde légitimiste : celui-ci jouit d'une décrépitude arrivée avec le temps; il est aveugle et sourd; il est débile, laid et grognon; mais il a son air naturel et les béquilles vont bien à son âge. Les Impérialistes au contraire ont une fausse apparence de jeunesse; ils veulent être ingambes, et ils sont aux Invalides; ils ne sont pas antiques comme les Légitimistes, ils ne sont que vieillis comme une mode passée; ils ont l'air de divinités de l'Opéra descendues de leur char de carton doré, de fournisseurs en banqueroute par suite d'une mauvaise spéculation ou d'une bataille perdue; de joueurs ruinés qui conservent encore un reste de magnificence d'emprunt, des breloques, des chaînes, des cachets, des bagues, des velours flétris, des satins fanés et du point d'Angleterre rentrait....(23).

Au château d'Arenenberg, malgré la cordialité de l'accueil et les flatteries de l'admiration, Chateaubriand n'avait vu que les coulisses d'une scène désertée, les figurants d'un drame qu'on ne jouerait plus, les oripeaux de leurs costumes. Il était venu chercher la grandeur; il n'en avait contemplé — il le croyait du moins — que le vain reflet. Napoléon n'était point là. Demeurait-il donc encore captif de l'Océan, enseveli dans son « catafalque de rochers (24) »? Non; l'ombre immense, délivrée par la mort, s'était évadée; elle habitait l'immense mémoire des hommes. Chateaubriand commençait d'assister en France à cette invasion despotique des imaginations et des cœurs; il allait protester contre cette tyrannie posthume; lui-même, pourtant, déjà la subissait. Qui expliquait un pareil triomphe? Il n'était dû ni à la famille du dieu, ni au sortilège de ses reliques; reliques matérielles, reliques du sang ne sont d'ailleurs que des symboles. La magie par laquelle Napoléon, de nouveau, asservissait l'univers, elle émanait de sa gloire.

La gloire? C'était une sylphide aussi qui, depuis sa jeunesse, éblouissait Chateaubriand. Il avait souhaité de la conquérir « pour se faire aimer » (25). Il avait souhaité, non moins ardemment, de se faire aimer pour conquérir de la gloire. Et voilà qu'en vieillissant il ne pouvait plus espérer d'autre conquête; ce soleil mélancolique emplissait son horizon. S'il désirait méditer face à face avec le fantôme de Napoléon, c'était pour lui demander une leçon sur la gloire. Il en est une seule vraie, mais tant de fausses; comment les discerner? Le principe, Chateaubriand l'aperçoit alors : la vraie gloire, comme l'honneur, « emporte tout l'homme »; elle se reconnaît à ce signe qu'elle subsiste, encore plus puissante, lorsque l'homme est « réduit à lui-même (26) », par le malheur ou par la mort; elle est d'essence spirituelle; sa grandeur rayonne de l'âme. Son éclat est indépendant de tous les ornements dont on le pare et qui suffisent parfois à en

donner l'illusion. A Sainte-Hélène, « Bonaparte réduit à lui-même était réduit à sa gloire, et cela lui devait suffire (27) »; et cela suffit en effet pour qu'en 1832, il apparût en posture de conquérant spirituel. Une grande gloire contient en soi « des harmonies d'immensité (28) » qui traverseront les siècles. Tout le reste n'est que « friperie » dont il faut savoir se démailloter. Friperie donc, les flatteries et la considération des contemporains, friperie les titres transitoires, les honneurs périssables; friperie même la fortune et l'argent. Avant de pénétrer dans l'avenir, il convient de se dépouiller au vestiaire de la renommée. Un grand rôle, un grand art, et l'on est assuré d'un grand nom. Telie est la leçon de Napoléon, que l'expérience d'Arenenberg a confirmée pour Chateaubriand. Fidèle au vieil honneur, occupé de sculpter dans ses *Mémoires* une statue de lui-même qui le dégage des petitesse humaines, n'est-il pas assuré de survivre?

Mais il faut descendre de ces hauteurs morales, régler, pour une période difficile, la vie quotidienne, retourner en hâte à Lucerne où M^{me} de Chateaubriand annonce son arrivée; que décidera-t-elle? « Elle acceptait avec joie le voyage, écrit Ballanche qui l'a vue peu de temps avant son départ; elle ne s'inquiétait point de l'avenir; elle adoptait tous les projets connus et inconnus. Dieu soit loué! (29) » Il craignait cependant qu'elle ne portât à son mari « de la mauvaise santé et de la fatigue ». M^{me} Récamier le craignait aussi. A cause de cette impérieuse épouse, Chateaubriand n'osait prendre de résolution : « J'ignore encore ses projets, gémissait M^{me} Récamier le 3 septembre. Cette incertitude est odieuse (30). » En conséquence, ses caisses enfin arrivées, elle organise son installation pour deux ou trois semaines à Wolfsberg; chaque après-midi, vers deux heures, elle montait au château, accompagnée de M^{me} Salvage (31).

Là, sous les grands chênes ou dans son cabinet, la reine Hortense leur « lut ses mémoires depuis le commencement jusqu'à la fin en différentes séances ». Le nom de M^{me} Récamier y revenait plusieurs fois. « Arrivée à un passage, la Reine parut embarrassée » : c'était la relation de la visite que M^{me} de Staël et M^{me} Récamier lui firent dans l'été de 1814 à Saint-Leu, avec le prince Auguste de Prusse, pour la « remercier des soins qu'elle avait pris » en vue de leur rappel, bien que ses « démarches » fussent demeurées « sans succès ». L'Empereur « s'était montré sévère » à l'égard de M^{me} de Staël, « mais indulgent pour M^{me} Récamier dont, sans doute, il aurait bientôt abrégé l'exil ». La reine contait que M^{me} de Staël parut « flattée de cette différence ». Répétant « avec complaisance : — Vraiment il ne m'aurait jamais laissée revenir? » elle « semblait dire à son amie : — Vous n'êtes qu'une enfant. On vous traitait sans conséquence, mais moi on me redoutait ».

L'anecdote était piquante, mais un peu duré pour M^{me} de Staël. En l'entendant, M^{me} Récamier rougit et protesta : « la reine s'était

bien certainement trompée » en prêtant pareille intention à M^{me} de Staël. « Le passage, dit M^{me} Salvage, fut biffé en notre présence. » Tant la pudeur de M^{me} Récamier était ombrageuse et délicate pour tout ce qui concernait son amie disparue!

Aucun autre nuage ne troubla les beaux jours d'Arenenberg. Presque chaque soir, M^{me} Récamier demeurait à dîner au château. Sous les arbres, la reine la fit « poser » à son tour et exécuta d'elle un portrait « à l'intention » de Chateaubriand.

Celui-ci, cependant, n'oublia rien des heures passées à Arenenberg : huit ans plus tard, dans les jours où le cercueil de Napoléon fut rendu à la France, il relut les pages de ses *Mémoires* consacrées à ces heures. Huit ans seulement! Que de changements déjà! Il ajouta ce post-scriptum demeuré inédit :

M^{me} de Saint-Leu est morte : Arenenberg va être vendu; Louis Bonaparte est prisonnier à Ham; les cendres de Napoléon ont quitté leur grand mausolée des mers pour s'ensevelir parmi les ossements des Invalides et les tombereaux de boue de Paris (Paris, décembre 1840)(32).

Mais qu'importent des reliques qu'on brocante ou qui disparaissent? Qu'importent même des cendres qu'on disperse ou qu'on avilit? Friperie, tout cela. La gloire est immatérielle — âme, sylphide, déesse, — écho et souvenir d'un nom, fascination de la mémoire humaine.

CHAPITRE IV

Genève et Coppet, ou la douceur d'aimer.

A Lucerne, où il était rentré dès le soir du 31 août (1), Chateaubriand attendit plusieurs jours l'arrivée de sa femme (2); il eut le loisir de se déclarer « las de la vie » plus d'une fois par heure, de l'écrire à Hortense, dont une lettre hérissée d'agaceries l'avait rejoint (3), et de morigéner cette défaillante Sylphide : « Il fallait m'aimer, ne fût-ce que par amour de votre talent et intérêt de votre renommée (4). » Mais voilà enfin M^{me} de Chateaubriand : tout de suite elle lamente son catarrhe, ses humeurs froides et ses humeurs noires, elle gronde contre l'humidité de la ville. Point de Lucerne, donc ! « Lugano étant trop cher », il ne reste plus que de replier vers Genève (5) les tabernacles de l'exil. Avec M^{me} de Chateaubriand, les actes ne traînent point derrière les décisions; le 11 septembre (6), le couple errant revoit le Léman. Quelques jours plus tard, il s'installe pour un an dans un appartement bourgeoisement meublé, au numéro 25 dans la rue de la Cité (7). Installation fort raisonnable, où l'on voit que M^{me} de Chateaubriand avait présidé. On ne se trouvait point là, comme au printemps de l'an passé, dans un logis rustique, en plein faubourg. La rue de la Cité prolonge la Grande Rue vers les remparts de la vieille ville; le ménage exilé y aurait toutes ses aises pendant l'hiver. Voisine de deux beaux hôtels, élevée de trois étages sur un rez-de-chaussée, propriété d'un membre de la famille bien connue des Saussure, la maison étalait sa façade principale sur la rue paisible et étroite; mais, par derrière, ses fenêtres regardaient la campagne : glissant au-dessus des fortifications voisines, l'œil pouvait errer sur les vergers et les prés, le rêve fuir jusqu'aux cimes des proches montagnes. C'est devant cet horizon paisible que le fidèle Pilorge, par un frais matin, le 17 septembre, rouvrit allégrement les « portefeuilles » du travail.

Mais son patron, d'abord, n'est guère en train que d'appréhensions et de morosités; les heures allégées du lac de Constance, où sont-elles? Jamais il n'a senti « sa vie plus resserrée »; il « souffre cruellement » et souhaite « d'arriver vite au bout de sa carrière » (8). La page impitoyable qu'un an plus tôt, presque jour pour jour, il traçait à l'acide et au fiel dans cette même Genève, devant l'ironique maussaderie de sa femme, la relit-il aujourd'hui rageusement? « Deux

créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté... (9). » Est-ce alors — et peut-être en marge de ces lignes — que, retournant par la pensée vers des voluptés enfuies, il formula cette réflexion désenchantée : « Dans un ménage bourgeois, les enivrements du pot-au-feu ne vont pas loin, et les voluptés indigentes courent risque de soulever le cœur... (10). » A Genève, en ces semaines-là, M^{me} de Chateaubriand courait de Rosalie de Constant en M^{lle} Amey; René vieilli, fermant l'oreille aux tentations dont les lettres d'Hortense lui apportaient l'écho, se « plongeait dans le passé (11) », relisait les livres écrits des *Mémoires*, « sa seule passion », et formait tout un plan de travail qu'il communiquait en même temps à Hortense et à Béranger (12).

Dans un an environ, — soit vers l'automne de 1833, — son œuvre posthume serait achevée, tout au moins pour les grandes lignes : « Quand les murs et la charpente de mon édifice seront élevés, que je ne serai plus obligé de traîner après moi les immenses matériaux de mon travail, alors j'irai peindre mes intérieurs en Italie... (13) ». Alors, les *Mémoires* n'auront plus besoin que d'être « perfectionnés » (14) : transformé en peintre, l'architecte ornera les « murs » et les « plafonds » de son édifice (15). D'une main décidée, il descellera la fontaine secrète où dormait, dans l'abîme de son cœur, une poésie que nul encore n'aura connue. Ce sera dans un an; aussi n'a-t-il loué que pour une année son appartement. Vers la fin de 1833, il pourra « lever ses tentes et aller chercher le tombeau de Virgile » (16); car l'Italie dont il rêve désormais, ce n'est plus celle de Rome et de sa campagne, qui ne console les exilés qu'en leur rappelant les causes mêmes de leur affliction; il cherchera l'Italie des orangers et des palmiers : il ne lui demandera que l'éblouissante caresse du soleil qui dissout les peines dans l'oubli. Le « beau » ciel « fainéant de Naples ou de Palerme » a déjà les voluptueuses persuasions du ciel que le voyageur admirait jadis au-dessus de Carthage : là ne deviendrait-il point pareil à « l'un de ces vieux Arabes » qu'il vit « assis les jambes croisées sur une petite natte de corde, la tête enveloppée dans leur burnous, perdant leurs dernières heures à suivre des yeux... le beau phénicoptère qui vole le long des ruines?... Bercés du murmure de la vague, ils entr'oublent leur existence, et chantent à voix basse une chanson de la mer : ils vont mourir. » (17).

Mourir! il en parle souvent; il en parle trop. N'a-t-il pas prononcé, l'un de ces jours-là, quelque mot imprudent en regardant, au-delà du lac, le scintillement des neiges qui, sur le Mont-Blanc, se confondent majestueusement avec les nuages? Il a souhaité de disparaître là-haut, happé par quelque abîme glacé, comme jadis Empédocle par le gouffre fumant de l'Etna. Il mit ainsi sa femme, et bientôt M^{me} Récamier, dans les transes. « Velléité sublime », murmure Sainte-Beuve avec ironie, en assurant que « d'autres idées » ne tardèrent pas à « rouler par la tête de ce grand arrangeur de phrases et de

tableaux » (18). Mais Sainte-Beuve, s'il a percé loin dans Chateaubriand, n'a jamais atteint l'arrière-fond; il n'a point discerné la sincérité continue sous le contraste des désirs et des dégoûts successifs; dans le grand homme, il a dénoncé un comédien de génie; mais un comédien, sur la scène, simule la douleur jusqu'à s'enivrer de la simulation; il n'en souffre pas. Chateaubriand a su pleurer des larmes de bile et de sang. Les deux femmes qui s'étaient vouées à lui, qu'eussent-elles dit si, ce 16 septembre, elles avaient pu lire sa lettre à Béranger : « ...J'irai peindre mes intérieurs en Italie, où j'attendrai la mort que j'ai toujours singulièrement aimée » (19)?

Au bord du lac de Constance, Chateaubriand, par la grâce amoureuse de Juliette, n'avait connu décidément qu'une accalmie; l'orage intérieur qui l'avait assailli sur les flancs du Saint-Gothard recommençait, à Genève, de l'assaillir. Sa détresse était profonde. Pour s'en distraire, il revisait et récrivait la première partie des *Mémoires*, qui justement peignait ses détresses d'autrefois; il n'avait guère d'autres correspondants que M^{me} Hamelin (20), Hortense, Béranger; les deux premières lui rappelaient la double trahison du temps et des cœurs; en écrivant au chansonnier de qui l'illustration balançait alors la sienne, comment n'eût-il point pensé aux trahisons et aux vanités de la gloire?... Deux semaines environ passèrent dans cette amertume. Il était temps que la consolatrice redescendît de la montagne.

Au Wolfsberg, cependant, près de la reine Hortense, M^{me} Récamier prolongeait les agréments de son repos; mais les caresses ni les prévenances ne lui faisaient oublier son royaume épars de l'Abbaye; par des lettres fréquentes, Ampère et Ballanche la tenaient au courant des épisodes de la « grande dispersion »; à Paris, les craintes du choléra diminuaient; elle aspirait à reprendre son sceptre dans la calme « cellule ». Y ramènerait-elle Chateaubriand? C'est surtout pour le convertir au retour qu'elle songeait à le retrouver; le 12 septembre, parlant à Paul David de l'établissement que les Chateaubriand étaient en train de faire à Genève, elle déclarait : « ...Nous les verrons quelques jours avant de retourner à Paris où j'espère toujours que nous serons *tous* réunis vers la fin d'octobre. » (21) Le 21 septembre, elle avait décidé d'avancer son départ : « Nous partons à la fin de ce mois pour Genève. J'y passerai quinze jours (22). » On peut conjecturer qu'elle y arriva vers le début d'octobre (23).

Il était grand temps. Le bouillonnement d'inquiétude qui, un instant, avait débordé hors de l'âme de René, recommençait de l'agiter : le 4 octobre, — date fatidique, date de la Saint François, — il répond avec une bien cruelle amertume à une lettre, encore coquette, d'Hortense la tentatrice :

« Votre lettre m'arrive le jour de ma fête. C'est une coquetterie de la fortune dont je lui sais gré. Vous vous trompez sans cesse sur moi. Vous dites que je ne supporte pas les choses héroïquement, et vous ne voyez pas que je place mon héroïsme, si héroïsme il y a, dans l'exil que je me suis formé. Je ne veux

point courber ma tête sous l'ignoble joug qui pèse sur la France : les honteuses médiocrités qui ont osé me salir de leur main en me touchant, ne disposeront plus de ma vie et de ma liberté. Oui, je veux mourir seul; j'écarte tout ce qui me veut suivre; c'est un duel entre moi et mes dernières années; il faut que celles-ci me rendent compte des premières. S'il y a guerre, ou si M^{me} la Duchesse de Berry est prise, je rentrerai sans doute, mais alors il y aura des chances et des périls : cela en vaudra la peine. Une grande puissance vient de m'offrir une grande existence : j'ai résisté. Ce n'est certes pas à la lâche génération actuelle que je fais tous ces sacrifices; c'est à moi, à moi seul, à ma mémoire : je soigne mon tombeau comme la couche qui n'est jamais trahie par les infidèles. Je ne suis pas bien sûr de passer l'hiver ici. Je vous remercie de votre lettre pour ma fête. Vous n'y pensiez pas. Qu'importe, si je me figure que vous y pensiez? Prenons le bien comme il vient. Vous reverrai-je un jour dans la cellule? Qui sait?... (24) »

Hortense, beaucoup plus tard, communiqua une copie de cette page à Sainte-Beuve; et Sainte-Beuve, malveillant, marqua plusieurs lignes de traits au crayon dans la marge : puis, au bas de la feuille, il écrivit : « Orgueil, ressentiment. Orgueil satanique. La vanité l'a empêché de tenir la gageure de l'orgueil. » Il ne comprenait point, à distance, l'agitation mortelle qui, dans cette crise de quelques semaines, faillit de peu à abattre cette grande âme : réussirait-elle à vivre reployée sur elle-même, à rompre avec ses dernières chimères? Le 29 octobre, Hortense, aimable symbole des vanités décevantes, recevait une sorte de rude congé :

« ...Vous parlez de puissance et d'amour; tout cela est passé. Je garde pour moi *seul* le reste d'une vie dont personne ne voudrait et que je ne veux donner à personne. J'ai fait provision de dédain et d'humilité afin de ne rien accepter et de ne rien offrir. »

René se garde désormais pour lui seul, pour sa gloire, et pour « l'ange » qui lui a consacré sa vie. A peine M^{me} Récamier était-elle arrivée à Genève, que sa grâce opéra. « Je ne suis pas bien sûr de passer l'hiver ici », avouait à Hortense l'exilé volontaire. C'est que M^{me} Récamier lui prêchait obstinément Paris, en lui déclarant qu'elle a renoncé pour elle-même à toute idée d'expatriation prolongée. De quoi, d'ailleurs, M^{me} de Boigne n'a point manqué de la féliciter, en s'excusant, le 15 septembre, de l'avoir laissée quelque temps sans nouvelles :

« ...Je pensais que vous ne vouliez rien qui vous rappelât mes discours contre le parti que vous pouviez vouloir prendre; si vous effectuez le projet de revenir dans quelques semaines, cela sera d'autant plus raisonnable que vous servirez de prétexte à un autre retour qui, à mon sens, est inévitable : je n'ose dire désirable, parce que cela dépend de l'usage qu'on voudra faire de ce magnifique talent que la postérité comme les étrangers, et les gens exempts de passions se désolent de voir gaspiller en ouvrages éphémères, valussent-ils *une armée*, selon l'expression de Sosthène, car on ne veut pas bataille... (25) »

On peut croire que M^{me} Récamier mit cette lettre sous les yeux de son compagnon; d'accord avec Ballanche, elle l'assura qu'à Paris,

mieux qu'ailleurs, il serait « protégé par son immense renommée... (26) ». Protégé?... Chateaubriand se rappelle âprement son cachot du mois de juin. Il serait plus à l'abri en acceptant la « grande existence » (27) offerte par la Russie qui voudrait faire de lui le « Fénelon » du tsarewitch. Il a refusé pour ne pas aliéner une indépendance conservée intacte encore après tant de vicissitudes. A M^{me} Récamier, — comme à Hortense et à Béranger (28), — il répète qu'il tient en mépris désormais tous les événements politiques, qu'il ne veut rien connaître des intrigues dont le jeu prépare à Paris un nouveau ministère; deux événements seuls lui feraient rompre son ban : une guerre générale ou la prise de la duchesse de Berry. Or, cette arrestation, hier, avant-hier déjà, a failli se réaliser; elle est peut-être pour demain. M^{me} de Boigne, qui tient ses renseignements de M^{me} Adélaïde et de la cour, vient de l'écrire à M^{me} Récamier : « ...M^{me} la duchesse de Berry a été manquée d'un quart d'heure il y a quatre jours à Nantes, elle le sera la prochaine fois de dix minutes, puis de cinq, puis de trois, puis enfin, s'il le faut absolument, il faudra bien finir par mettre la main sur elle avant l'ouverture des Chambres... (29) ». Au reste, assure la railleuse, le « parti carliste est dans un état d'exaspération qui prouve que ses espérances ont été déjouées. L'émigration est à la mode... (30) ». Convient-il, demande doucement M^{me} Récamier, convient-il à Chateaubriand de suivre la mode détestable d'un parti qu'il doit, au contraire, dominer de toute l'altitude de son génie?

Ainsi la résolution de Chateaubriand est battue en brèche par l'obstination d'une tendresse attentive. Il céderait peut-être; il sent certainement la tentation de céder. Mais il est persuadé qu'il ne peut finir ses *Mémoires* qu'en « un pays libre » (31); démolira-t-il le plan de travail qu'il vient d'arrêter? Un an de Suisse, puis l'Italie... Avec une sorte de fatalisme, il s'abandonne à l'événement; le sort de la duchesse de Berry décidera de son destin!

En attendant, il a recouvré un peu de sérénité. Dans son journal, il note vers cette date : « J'ai commencé à me remettre sérieusement à mes *Mémoires*; j'écris le matin et je me promène le soir avec M^{me} Récamier (32). » Les heures enchantées du lac de Constance ressuscitaient plus d'une fois; moins encore que leurs communs souvenirs, les deux promeneurs évoquaient les années où leurs destinées, trop longtemps, s'étaient côtoyées avant de se rejoindre. Caprices d'un passé plein, pour l'un et pour l'autre, de merveilles abolies. Est-il possible qu'ils se soient seulement entrevus dans l'entourage de la femme illustre que Genève et son lac leur montrent partout présente et comme ressuscitée? Quel maléfice les empêcha longtemps de se reconnaître et de s'aimer à travers l'amitié de M^{me} de Staël?

Plus ils errent aux bords du lac, plus le fantôme de la femme qui, jusque dans sa chair et son sang, fut Corinne, les obsède et les accompagne. Quelques pas encore, ils verront son tombeau et Coppet,

devenu le sanctuaire de sa gloire, après avoir été la geôle somptueuse de ses ennuis. Ces pas décisifs, qui transformeraient l'une de leurs promenades en pèlerinage, il semble qu'ils aient hésité d'abord à les accomplir. Quels scrupules se levaient dans leurs âmes? Chateaubriand songeait-il déjà à certaine pensée de Marc-Aurèle, et au commentaire que, prochainement, il allait en donner? « — Revoir ce qu'on a vu, dit le philosophe, c'est recommencer à vivre. — Moi, je dis : c'est commencer à mourir. » Car il n'est pas bon de « repasser sur ses traces (33) », de remettre ses pieds dans les vestiges d'autrefois. La vue des lieux où l'on fut heureux ne coïncide pas toujours avec l'image qu'on en avait conservée : gardons de déranger le féérique travail du souvenir!

A Coppet, au reste, si Juliette avait connu des enivrements, c'était avant de rencontrer René. Aux bonheurs goûtés par elle dans ce domaine fameux, il n'avait pas eu de part. Elle éprouvait une pudeur à en réveiller l'image; et lui, de son côté, ne sentirait-il point une déraisonnable jalousie devant le décor de ces « jours heureux où il n'était pour rien (34) »? Cet aveu qu'il écrirait bientôt, M^{me} Récamier le recueillit sans doute plus d'une fois sur ses lèvres : « Il fut du bonheur sans moi, des enchantements étrangers à mon existence, aux rivages de Coppet que je ne vois pas sans un injuste et secret sentiment d'envie. Les choses qui me sont échappées sur la terre, qui m'ont fui, que je regrette, me tueraient si je ne touchais à ma tombe (35). » Juliette souriant pensivement aux souvenirs de Coppet, ce n'est pas ce conditionnel qu'elle entendait résonner à son oreille. N'en doutons point, Chateaubriand lui disait : « Les choses qui me sont échappées sur la terre et que je regrette me tuent. » René, dans une transe de fureur sacrée, souhaitait de « poignarder » Céluta, « pour fixer le bonheur dans *son* sein (36) »; ce qu'il eût anéanti, c'est l'avenir de bonheur qu'elle avait chance encore de recevoir d'un autre. Jalousie anticipée! Mais la jalousie rétrospective inflige de plus redoutables tourments; contre eux, nul remède : on ne poignarde pas le passé.

Ainsi, dans leur désir de revoir Coppet, les deux amis balançaient entre les scrupules d'une réciproque pudeur et les devoirs de la piété. La religion du souvenir l'emporta. Un après-midi d'octobre, en ce « premier automne » qui « commençait à rougir et à détacher quelques feuilles (37) », ils gravirent la route qui, du lac, monte vers l'entrée du château. La veuve d'Auguste de Staël en était absente; silencieusement, on leur ouvrit les portes; on les laissa lentement « errer dans les appartements déserts »; nul ne dérangerait leur colloque avec les fantômes. Chateaubriand n'avait passé à Coppet que deux ou trois heures, vingt-sept ans plus tôt, au cours d'un rapide voyage; il avait trouvé la châtelaine seule au fond de son château, et tout attristée d'y séjourner comme dans un exil; de cet exil, lui, il « aurait été ravi »; il le lui déclara; il lui parla « de sa fortune et de sa solitude,

comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur » ; il ne réussit qu'à la « blesser » (38). Une commune haine de Napoléon, depuis, les avait rapprochés ; une des dernières lettres écrites par M^{me} de Staël mourante avait été pour le *dear Francis* (39). C'est elle seule qu'il revoyait dans le château désert, — elle seule telle qu'il l'avait vue, aigrie et dolente en 1805, elle seule, ombre blessée, souriante cependant et réconciliée. Mais M^{me} Récamier, quel cortège l'accompagnait ! Elle marchait, enveloppée comme d'un bruissement de murmurantes images et son compagnon la suivait silencieux. Il a résumé sobrement cette partie de la promenade : « Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie ou assise à son piano, ou entrant, ou sortant, ou causant sur la terrasse qui borde la galerie. M^{me} Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée ; des jours écoulés ont remonté devant elle... » (40).

Ces jours soudain reparus — jours triomphants du bel été de 1807, jours inquiets du ravissant automne qui suivit, semaines encore splendides d'août et de septembre 1809 — ces jours trop rapidement passés, ils débordaient de soucis et d'ivresses : que de regrets ils apportent aujourd'hui ! M^{me} Récamier se rappelle peut-être, pour se l'approprier, cette phrase d'une lettre qu'au lendemain de son premier départ elle reçut de M^{me} de Staël : « ...J'ai été voir votre chambre, j'ai retrouvé votre souvenir partout... » (41). Et cette autre lettre, écrite ici, et qui la rejoignit sur la route de Paris en 1809 :

« Vous m'avez fait connaître, chère Juliette, un sentiment tout nouveau pour moi, une amitié qui remplissait mon imagination et répandait sur ma vie un intérêt qu'un autre sentiment m'avait seul inspiré. Vous avez, cette année surtout, quelque chose d'angélique : ce charme qui daignait se concentrer en moi ébranlait mon âme, et je me suis crue séparée d'une influence céleste quand vous avez disparu... Vous avez produit sur toutes les âmes une impression surnaturelle. J'ai peur de cette impression. Il faut qu'il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire pour émouvoir à ce point. Je ne voudrais pas que vous devinssiez comme Mathieu un ange, mais un ange triste, languissant sur la terre. Mon Dieu ! que ce château m'a paru triste depuis votre départ !... »

Un autre jour, que l'absente avait envoyé « des nouvelles » à Coppet : « Toute la maison s'est rassemblée pour les lire et l'on courait d'une chambre à l'autre en disant : — Il y a une lettre de M^{me} Récamier ! Vous avez un moment par votre lettre remplacé cet intérêt et cette vie que vous donniez au château de Coppet maintenant tout solitaire et tout sérieux... » Quel cœur brûla plus fort pour l'amitié que celui de la femme célèbre qui confia vers le même temps à la « moitié de son âme » : « Je n'ai qu'une peine, mais cruelle, c'est la crainte de ne pas être aimée... » L'état d'indifférence, elle l'appelait « la mort vivante ». Et quelles caresses elle savait enfermer dans de simples lettres : « Adieu ma jeune sœur, ma belle Juliette, je vous serre contre mon cœur comme je vous aime, plus que l'amitié ne peut aimer... Je me mets à genoux pour vous embrasser de toute mon

âme! » — « Mon ange, dites-moi à la fin de votre lettre : *je t'aime*. L'émotion que j'éprouverai par ce mot me fera croire que je vous presse sur mon cœur... » Ces phrases, d'autres encore, inspirées par une affection passionnée, presque religieuse, Juliette les sait par cœur; elle a classé, relu tant de fois, les lettres qui les lui apportèrent!

L'écho de ces lieux aujourd'hui déserts lui en rappelle d'autres. Dans sa petite chambre, blanche retraite aux murs tapissés d'oiseaux et de fleurs, sanctuaire ménagé près de la chambre de M^{me} de Staël, à l'angle du château, contre l'extrémité de l'étroite terrasse, elle s'attarde un peu plus longtemps. N'est-ce point là que, par les beaux soirs de 1807, elle se retirait pour méditer sur les troubles délicieux de son cœur? Le prince de Prusse, tout le jour, l'avait enveloppée de ses attentions discrètes, de ses soupirs audacieux, de ses séduisantes promesses : il lui avait arraché un engagement périlleux qui, pendant des mois, allait faire son tourment; incapable de le tenir, elle avait voulu se donner la mort. En attendant, elle était ravie; son cœur, pour la première fois, se gonflait d'un émoi sincère; assise sur le petit canapé, là, contre son lit, elle riait de plaisir et, brusquement effrayée de ce qu'elle avait promis, elle cachait sa tête entre ses bras pour pleurer.

Auguste de Prusse, qui continuait, après vingt-quatre ans, de lui écrire et de lui vouer un culte désabusé, elle le revoyait partout dans ce château désert, quand elle évoquait les « jours écoulés » de 1807; tournait-elle les yeux vers le lac, c'est lui qu'elle apercevait dans une barque trop semblable à la nacelle où sur les mêmes eaux voguaient Julie et Saint-Preux; et les arbres du parc le lui montraient encore, cavalier empressé à courber les basses branches devant elle, à murmurer sans cesse aux oreilles de la souple amazone, l'aveu renouvelé d'un trop fougueux amour.

L'image d'un autre homme, — image plus discrète et peut-être plus séduisante, — s'entremêlait à l'évocation des « jours écoulés » de 1809. Auguste de Prusse avait troublé Juliette; Prosper de Barante la charma. Il avait commencé de l'aimer dans le temps même qu'il était encore l'amant discret de M^{me} de Staël; le 1^{er} janvier 1809, il écrivait dans son journal intime : « Lettre de Juliette, froide de forme et aussi de fond; elle m'aime peu, c'est tant mieux pour la raison, car si elle m'aimait, elle disposerait de moi... (42) ». L'aimait-elle peu vraiment? Il semble qu'elle ait été bien tentée de l'aimer. M^{me} de Staël, de qui cet Oswald ombrageux redoutait et haïssait presque, parfois, la « domination tyrannique (43) », M^{me} de Staël s'en aperçut, se plaignit, fut amère et jalouse; ne formait-elle point alors le projet de devenir la femme de Prosper de Barante? Entre Corinne et Juliette ce seul nuage, quelque temps, plana. Vers la fin de 1811, le mariage d'Oswald acheva de dissiper, entre les deux amies, toutes les ombres. Alors, M^{me} de Staël écrivit à sa rivale pour rire — ou pour pleurer — sur ce ton courageusement douloureux :



III.

LE CHATEAU DE COPPET AU CLAIR DE LUNE.

Aquarelle anonyme ayant appartenu à M^{me} RÉCAMIER.

Collection de M. le Professeur CHARLES LENORMANT.

« La Chambre à coucher (de Madame RÉCAMIER à l'Abbaye-aux-Bois) était ornée d'une vue de Coppet au clair de lune », *Mémoires d'Outre Tombe*.

« ...J'ai reçu une lettre de Prosper, pleine de grâce et presque de sensibilité. Sa sœur m'a décrit ce mariage où elle a paru en robe traînante avec un voile couronné de fleurs. Il était là, celui qui devait être une fois le compagnon de ma vie! On dit qu'il était sérieux. A-t-il alors pensé à moi? Ah! je n'avais plus le droit à la couronne blanche! Mais vous qui pourriez encore la porter, vous qui pourriez être heureuse, que de choses j'aurais à vous dire, si vous vouliez bien me croire, et quitter tout à fait le pays qui vous retient!... » (44)

M^{me} Récamier, alors, vivait à Châlons, sur l'ordre d'exil qu'elle avait reçu de l'Empereur; elle se refusait à accumuler trop de foudres sur sa tête en acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait à Coppet. N'est-ce point son dévouement à M^{me} de Staël que la police impériale lui faisait durement payer en la bannissant de Paris? Aucune des deux amies n'en doutait. Le cruel décret avait été signé tandis que M^{me} Récamier hasardait à Coppet un rapide séjour de trente-six heures, qui devait être le dernier. Avec quel désespoir M^{me} de Staël avait appris bientôt son installation improvisée dans une « auberge » de Châlons!

« Je n'osais vous écrire; il me semble que je suis coupable envers vous; quelque innocent que soit mon cœur, je me crains moi-même comme le fléau de mes amis; enfin, la vie m'est odieuse. L'image de vous à Châlons dans cette auberge! ...Souvent, je me demande quel être je suis pour porter ainsi le poison dans la destinée de tout ce que j'aime... Vous êtes pleine de courage, mais quand les jours succéderont aux jours... Et que puis-je pour vous dans ce monde? Si vous étiez restée ici, j'aurais eu quelquefois confiance dans la vivacité de mes sentiments; mais je ne vous reverrai pas, et j'aurai détruit votre vie! J'ai, je vous le jure, bien besoin de religion et d'enfants pour ne pas détruire la mienne. Vous vous mettez à la garde de Dieu, vous l'un de ses anges! mais moi qui fais souffrir, moi qui suis cause de tout! C'est pour un dévouement généreux qu'on vous punit; moi, c'est pour n'avoir pas opposé une volonté assez forte à votre amitié! Je passe les jours dans un état qui est violent et monotone tout ensemble; chaque heure me coûte à passer comme une année... Je vous en prie, écrivez-moi, ne craignez pas de me dire que vous souffrez; ah! mon Dieu, je le croirai toujours. J'ai passé par toutes vos sensations; il est vrai que je n'avais pas à me dire que c'était ma générosité qui m'avait fait exiler. Ah! mon Dieu, je ne sais pas même vous consoler, tant je suis malheureuse!... Écrivez, écrivez-moi. Je n'osais pas vous écrire, et je ne pense qu'à vous, jour et nuit (45). »

Ces plaintes, coupées de sanglots, que son malheur immérité provoquait, ces gémissements qui retentirent entre ces murs, comment M^{me} Récamier ne les aurait-elle point dans les oreilles et dans le cœur? Les deux chambres où Chateaubriand la voit méditant encadrèrent les scènes de désespoir et d'adieux presque tragiques qui furent l'épilogue des séjours radieux à Coppet.

Mais la grande galerie qu'ils traversent à nouveau pour descendre vers le parc ne s'emplit pour M^{me} Récamier que de visions charmantes; là, devant tout Genève, devant les représentants de cet « esprit européen » qui tenait, certains soirs, ses assises à Coppet, elle fut reine par le double droit de la grâce et de la beauté; M^{me} de

Staël à ses côtés dominait par l'intelligence; elle, par le silence et par le sourire. Un frémissement d'admiration les accompagnait; et quand M^{me} de Staël imaginait de dresser les tréteaux dans le fond de la salle pour y jouer des tragédies, où Schlegel et Benjamin Constant tenaient des rôles, quel tumulte en ce public d'élite! La douce Juliette, un soir, ne fut-elle point Aricie tandis que M^{me} de Staël déchaînait, en pensant à Prosper plus qu'à Benjamin, tous les orages et les tourments de Phèdre (46)? Elle croit encore entendre les applaudissements; la galerie était comble et les spectateurs refluaient jusqu'au fond de la terrasse...

Quel silence dans ces lieux où tant de vie déborda! Les pas de la visiteuse et de son compagnon résonnent dans le vide. Ils sont inégaux comme leurs rêves. Car tous deux vont, occupés de « deux mondes divers ». Tandis que Juliette retrouve les heures éblouissantes ou tragiques d'autrefois, Coppet déshabité rappelle à Chateaubriand la « dernière visite » qu'il fit à Combourg « en partant pour l'Amérique ». Deux mondes divers en effet, bien que « liés par une secrète sympathie ». Faut-il s'attrister? « Hélas! ces mondes isolés, chacun de nous les porte en soi; car où sont les personnes qui ont vécu assez longtemps ensemble pour n'avoir pas des souvenirs séparés? » Grand sujet de tristesse, ou de résignation, que cette séparation, dans le passé, des âmes qui souhaiteraient de demeurer unies dans un inépuisable avenir!

Cet avenir sera-t-il au moins consolateur? Et l'amour et la gloire ont-ils assez de force pour dominer la mort? Les promeneurs allaient le demander au tombeau même de M^{me} de Staël; ce fut la partie la plus émouvante de leur pèlerinage; à dessein sans doute, Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, en a baigné le récit d'une sorte de mystique et mystérieux reflet :

A quelque distance du parc est un taillis mêlé d'arbres plus grands, et environné d'un mur humide et dégradé. Ce taillis ressemble à ces bouquets de bois au milieu des plaines que les chasseurs appellent des *remises* : c'est là que la mort a poussé sa proie et renfermé ses victimes. Un sépulcre avait été bâti d'avance dans ce bois pour y recevoir M. Necker, M^{me} Necker et M^{me} de Staël : quand celle-ci est arrivée au rendez-vous, on a muré la porte de la crypte...

Grâce à la confiante obligeance des descendantes de M^{me} de Staël, nous avons pu, accompagné par le petit-neveu de M^{me} Récamier, refaire pas à pas, après cent deux ans, le pèlerinage où Juliette et René unirent des désillusions différentes mais également mélancoliques (47); nous avons pénétré dans le bosquet funèbre qui demeura clos à Chateaubriand. Comme lui, auparavant, « du château nous sommes entrés dans le parc »; après nous être arrêté sous le cèdre dont l'ombre déjà large et frémissante retint sans doute un moment les promeneurs, nous avons « suivi » les longues « allées » parallèles que M^{me} Récamier « avait coutume de parcourir avec M^{me} de Staël »;

au bord de celle qui s'éloigne, à main droite, du château, le « ruisseau » se « laissait » toujours « ouïr »; mais le moulin, depuis longtemps, ne tourne plus; l'herbe en a caché les ruines. Pour atteindre l'étroite et calme nécropole, il faut revenir sur ses pas, traverser de nouveau la cour intérieure du château, ou bien contourner l'édifice; c'est au-delà d'une resserre de fleurs et d'un potager qu'on rencontre aujourd'hui le mur du bois funèbre. Les arbres du « taillis » ont grandi; demeurés minces et de haut jet, ils pressent leurs cimes et leur ombre au-dessus d'une construction carrée, sans aucun style, qu'entourent aujourd'hui quelques dalles funéraires, à fleur de sol. La plus petite s'appuie au bâtiment; elle recouvre l'enfant d'Auguste de Staël; celui-ci repose à côté sous une pierre plus large; plus à gauche, séparé des autres sépultures par un assez large espace, dort le second mari de M^{me} de Staël, M. de Rocca; il demeure à l'écart dans la mort, modeste et presque oublié comme il le fut dans sa vie. M^{me} Récamier contempla ces trois tombeaux, à peine un peu moins assombris par le temps; l'un d'eux renfermait un homme qui l'avait longuement aimée!

Elle s'attarda surtout devant le bâtiment central (48); la porte murée n'a point frêmi sur ses gonds depuis l'un des derniers jours de juillet 1817: le duc de Broglie l'a close après avoir déposé le cercueil de M^{me} de Staël au pied de la cuve de marbre noir où M. et M^{me} Necker étaient couchés sans cercueil, recouverts d'une draperie rouge. M^{me} Necker, en effet, « dans la crainte des enterrements précipités, avait ordonné que son corps et plus tard celui de son mari fussent conservés dans l'esprit de vin ». C'est en 1794 que la mort l'avait étendue dans la « chambre sépulcrale » préparée « au cœur même du monument »; dix ans plus tard, son mari l'avait rejointe. M^{me} de Staël avait alors fait encastrier dans le mur extérieur, au-dessus de la porte du tombeau, un haut-relief sculpté par un bon élève de Canova; elle y est représentée en prières, à genoux, le visage levé vers le ciel où monte sa mère, entraînant dans ses bras M. Necker, au manteau romantique et flottant. M^{me} Récamier avait vu jadis cette sculpture; elle connaissait, d'autre part, le détail des obsèques de M^{me} de Staël. Le cortège funèbre « s'arrêta à l'entrée de l'enclos ». Seuls pénétrèrent dans le monument le duc de Broglie et Auguste de Staël, « suivis de quatre hommes qui portaient le cercueil »; dans la cuve de marbre noir, la tête de M^{me} Necker « s'était affaissée » sous le rouge linceul, mais « le visage de M. Necker était à découvert et parfaitement conservé »; il était tourné vers le cercueil qu'on posa doucement devant la cuve... A cette scène, comment M^{me} Récamier n'aurait-elle point songé devant l'humide monument? A travers l'idéal relief du sculpteur, ses yeux perçaient la muraille...

Pour sortir, il lui fallut frôler de nouveau la pierre d'Auguste de Staël; elle grava dans sa mémoire « ces paroles tirées de l'Écriture » qu'elle y lut incisées : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts,

celui qui est vivant dans le ciel? » Et puis, chancelante, désespérée, « pâle et en larmes », elle sortit « du bocage funèbre, elle-même comme une ombre... ».

Chateaubriand, cependant, la vit dans ce moment contourner le rectangle de l'enclos. Il méditait, « assis sur un banc devant le mur d'enceinte », tournant « le dos à la France »; des frondaisons qui abritaient les cendres de M^{me} de Staël son regard, peu à peu détaché, errait sur le vaste horizon; le vent d'automne, après avoir soufflé capricieusement une partie de la journée, s'était « abattu par degrés »; avant l'heure du crépuscule, l'instant était d'une sérénité absolue. Vers sa droite, le contemplateur devinait, plutôt qu'il ne l'apercevait, le faite neigeux du Mont-Blanc qui dominait de loin l'azur profond du lac; sur sa gauche « la ligne sombre du Jura » courait, rigide et dure, couronnée par « des nuages d'or » : « on eût dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil. » Une image obséda l'esprit du rêveur : les cendres de M^{me} de Staël pouvaient bien dormir dans le « bosquet funèbre »; son ombre avait trouvé dans la montagne toute proche un cercueil à sa taille; elle en sortait, non point seule. « Un rayon du couchant » touchait, au même moment, la maison que lord Byron avait habitée, « de l'autre côté du lac », au village de Cognay; Voltaire et Rousseau avaient erré « sur le même rivage ». Trois grandes ombres! Elles « semblaient venir chercher l'ombre, leur égale, pour s'envoler au ciel avec elle, et lui faire cortège pendant la nuit ». Dans sa méditation, Chateaubriand les regardait planer, d'une aile égale, sur la mémoire des hommes; une fois de plus, comme à Arenenberg, il venait d'éprouver que la vraie gloire est immatérielle, qu'elle défie le temps et qu'elle domine la mort.

C'est au milieu de ces pensées qu'il vit reparaître M^{me} Récamier, ensevelie un instant dans les ténèbres où M^{me} de Staël n'avait définitivement disparu que pour des yeux mal avertis : « Si j'ai jamais senti, écrivit-il bientôt, à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur et inconnu où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé. »

Douceur d'être aimé! Certitude d'avoir, près de son âme, une âme toujours prête à recueillir la confiance des inquiétudes et des peines; près de son cœur, un cœur disposé à toutes les indulgences; près de son visage, des yeux où caresser ses yeux... Cette simple et tranquille ivresse où il entre un peu de soumission et d'humilité, l'orgueilleux René ne l'a point encore connue. Pour la seconde fois, en quelques semaines, au bord d'un lac, — et cette fois-ci, plus profondément parce que la mort étend son ombre sur ce visage inattendu de l'amour, — il vient d'en avoir la révélation; auprès de celle qui, jadis, ne fut pour lui qu'une proie désirable après d'autres proies et qui, trahie, mit des années à le reconquérir, il sent une émotion nouvelle dont les jours suivants vont augmenter encore la pudique volupté.

La femme aujourd'hui fléchissante, mais toujours désirable, que M^{me} de Staël appelait sa « jeune sœur » et son « ange de beauté » ne s'obstine-t-elle point à pencher vers son destin une figure vraiment angélique? Cette figure, voici que le désir lui prend de la dessiner pour en parer ses *Mémoires*; il convient qu'elle y rayonne, en plein centre, astre de grâce et de lumière. Comment conter, au reste, ce pèlerinage à l'amitié et à la gloire qu'ils viennent, elle et lui, d'accomplir à Coppet, sans expliquer les raisons de l'intérêt douloureux qu'ils y ont amèrement goûté? Comment ne pas résumer, pour les lecteurs des *Mémoires*, la vie gracieuse et pourtant mélancolique de celle qui pendant plus d'un quart de siècle symbolisa les doubles prestiges de la vertu et de la beauté? Elle régnait à Coppet même, auprès de sa tumultueuse amie, en qui s'incarnaient les sortilèges de l'intelligence et du génie. Quelle occasion de dresser en pied son image! Dès le soir même peut-être, en tous cas l'un des jours suivants, Chateaubriand, entreprenant, dans son journal, de conter le pèlerinage de Coppet, s'interrompt dès les premières lignes et trace ce prélude :

Pour bien comprendre tout ce que cette course eut de douloureux pour M^{me} Récamier et de pénible pour moi, il est nécessaire de revenir sur des temps écoulés. Dans cette terre étrangère, entre la France, mes regrets et mon berceau, et l'Italie, mes délices et ma tombe en espérance, peintre-voyageur je m'arrête un moment : j'essayerai à la clarté de mon soleil couchant, de dessiner un ange sur le ciel pur de ces montagnes (49).

Sur cette note harmonieuse allait s'ouvrir un chapitre nouveau du journal et des *Mémoires*; pour l'écrire, Chateaubriand, dans les calmes conversations de leurs promenades solitaires, chaque « soirée », interrogea longuement M^{me} Récamier sur des temps qui, hélas! ne leur avaient pas été communs. A ces confidences, lui-même entremêlait les siennes; les deux promeneurs, on les entend d'ici : « Que faisiez-vous à Paris en cette fin d'année 1803 où j'avais tant de raisons, et si douloureuses, pour m'ennuyer à Rome? A qui écriviez-vous tandis que je rédigeais ma lettre, devenue fameuse, à M. de Fontanes? — Et vous, en cet été de 1807, où, quelques semaines après votre retour d'Orient, je vins me reposer à Coppet? » Ainsi s'ingéniaient-ils, à force de mutuelle confiance, à établir, pour leurs souvenirs dissemblables, des communications aisées et secrètes entre « ces mondes isolés que chacun porte en soi ». Ces lentes remontées sur le fleuve de la mémoire ne déplaisaient point à M^{me} Récamier, qui en usait d'ordinaire pour rattacher à son charme les nouveaux venus qu'elle avait jugés dignes de devenir un jour ses familiers; elle sollicitait patiemment leurs confidences en leur faisant parfois l'avance des siennes; elle appelait cela joliment « mettre du passé dans l'amitié (50) »; à plus forte raison dans l'amour! Chateaubriand ne l'ignorait pas : « Combien est-il de personnes qu'on puisse ennuyer de ce que l'on a été et mener avec soi en arrière sur la trace de ses jours?

Une des grandes séductions de M^{me} Récamier, c'est de s'associer à votre existence, d'entrer dans vos idées, de s'intéresser à ce qui vous touche... (51) ».

Cet éloge pénétrant, il le formulait le « lendemain » du jour où tous deux avaient fait leurs « dévotions aux morts de Coppet (52) ». Infidèles aux bords du lac, ils avaient « découvert, en aval du Rhône », — un peu plus bas que le faubourg de Sous-Terre et la maison de M^{lle} de Constant, — « une gorge resserrée où le fleuve coule bouillonnant au-dessous de plusieurs moulins, entre des falaises rocheuses coupées de prairies », — les « falaises de Saint-Jean ». Une de ces prairies étendait une « bande étroite de gazon » entre « le fleuve bruyant » et « le silencieux coteau » au faite duquel « parmi un bouquet d'arbres, est plantée une maison ». Pour une causerie sur les orages du passé et les quietudes implorées de l'avenir, quel décor harmonieux et symbolique ! Ils vont, montant et descendant, entre le grondement impuissant du fleuve et la paix enviée du coteau. Ils vont parlant de leur double passé. Et de quelles années au juste ? De celles, hélas ! où ils ne se connaissaient pas, — où, lui et elle, sans se pressentir, ils se troublaient pour d'autres cœurs...

Nous avons donc parlé de ces temps toujours pénibles et toujours regrettés où les passions font le bonheur et le martyre de la jeunesse : quelquefois le galérien dans ses songes croit baiser les lèvres de sa maîtresse et se sentir entouré de ses bras, et, à son réveil, il se trouve la bouche collée contre ses fers et le cou pressé par des chaînes.

De Juliette et de René, jamais encore, semble-t-il, les mutuelles confidences n'avaient été si précises et si directes. Tous deux, la veille, avaient entendu de trop près les enseignements de la mort pour mêler des réticences de coquetterie à leur sincérité. Des noms furent prononcés. Pouvait-elle éviter d'avouer qu'Auguste de Prusse, « éperduement amoureux (53) », l'avait rendue amoureuse, et qu'à cause de lui elle avait failli mourir ? de confesser en outre qu'elle n'avait découragé d'abord ni Auguste de Staël, ni Benjamin Constant, ni le comte de Forbin, et qu'antérieurement, la passion de plaire l'avait engagée en telle regrettable défaillance du sourire ou de l'attitude ?... Mais lui, qui ne s'était jamais soucié d'arrêter les passions en leur saison d'avril, et qui, avidement, avait pressé dans ses âpres mains, contre ses lèvres fiévreuses, tous les plus beaux fruits de l'été, quels noms prononça-t-il ? Ceux-là seulement qu'elle connaissait sans doute — de Charlotte Ives, de Pauline de Beaumont à Natalie de Noailles et à Cordélia de Castellane. Qu'importaient, au reste, des noms ? Ils ne sentaient plus la pointe aiguë des jalousies rétrospectives ; ils ne se querellaient pas ; élevés, par une mutuelle sérénité, au-dessus des indulgences mêmes et des pardons où subsiste encore la rancune d'on ne sait quel regret, ils ne se reprochaient rien. Galériens déferrés, ils se réjouissaient ensemble de leur liberté reconquise ; sur leurs bras,

sur leurs cols, ils se montraient l'un à l'autre, en souriant, la trace des meurtrissures imprimées naguère par leurs chaînes. Au reste, en cette heure de ravissement, n'avaient-ils pas le sentiment de s'être toujours cherchés à travers tant d'expériences inutiles? Cette illusion, Chateaubriand la traduisit le soir même dans ces lignes dont le texte intégral a manqué trop longtemps à son œuvre :

...Maintenant, en écrivant cette page à minuit, tandis que tout repose autour de moi, et qu'à travers ma fenêtre je vois briller quelques étoiles sur les Alpes, il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Juliette; qu'elle était la source cachée de toutes mes tendresses, qu'amours véritables ou folies, ce n'était qu'elle que j'aimais. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux des réalités de ma vie, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible; elle règle et domine mes sentiments, comme M^{me} de Chateaubriand a mis l'ordre et la paix dans mes devoirs (54).

Sainte-Beuve, s'il avait connu cette page, de quels commentaires narquois il l'eût agrémentée dans la marge! Il suffit de lire ceux que lui inspire la phrase par laquelle Chateaubriand a terminé la relation de ses amours rompues avec la jeune Anglaise : « Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance (55). » Sur quoi Sainte-Beuve va grondant :

L'ingrat!... Cet attachement unique, pour lequel il fait exception, est celui de M^{me} Récamier. Cette charmante femme méritait certes bien des exceptions; une telle parole, toutefois, est ingrate et fausse. Eh! quoi? il supprime d'un trait tant de femmes tendres, dévouées, qui lui ont donné les plus chers et les plus irrécusables gages... O vous toutes qui l'avez aimé, et dont quelques-unes sont mortes en le nommant, Ombres adorables... levez-vous, Ombres d'élite, et venez dire à l'ingrat qu'en vous rayant toutes d'un trait de plume, il ment à ses propres souvenirs et à son cœur! (56)

Non : pas plus en cette minuit d'octobre 1832 que le jour, d'ailleurs voisin, où il rapprochait M^{me} Récamier de la jeune Anglaise, Chateaubriand ne joua l'une de ces comédies de politesse que Sainte-Beuve lui reproche ironiquement; il ne fut ni menteur, ni ingrat, mais simplement sincère. Il n'oubliait aucune de ses anciennes amantes; vers elles, comme quelques semaines plus tôt vers Hortense, il lui arrivait encore de crier son regret. A de certaines heures, jusqu'en ses dernières années, il demeura l'homme du désir. Au mois d'octobre 1847, lorsque celle qui avait été « son Occitanienne » vint lui faire une suprême visite, elle le trouva qui se chauffait au coin « d'un petit feu et d'un rayon de soleil »; il lui dit : « Je vous ai bien aimée »; puis, « précipitamment », tandis qu'une flamme montait en son regard : « Je vous aime toujours (57)! » Son cœur, jusqu'au bout, fut capable de ces brusques retours de flamme; par fugues toutefois et par brèves déraisons.

A partir d'octobre 1832, il avait décidé de donner une « règle » à ses « sentiments »; du domaine de la passion où, pendant quelques

semaines de solitude il venait, au mois d'août, de subir une dernière et terrible bourrasque, il pénétrait dans un domaine plus serein et plus pur; aux côtés de Juliette Récamier, il achevait de découvrir le charme de la tendresse. En même temps, trop pressé jusqu'alors d'exiger de la gloire ces faveurs immédiates et ces fruits enivrants dont il s'était montré insatiable, il avait connu, en deux lieux privilégiés, à Arenenberg, à Coppet, devant les reliques de Napoléon, devant le tombeau de M^{me} de Staël, que la gloire, elle aussi, est sereine; il ne faut l'attendre, véritable et pure, que de l'audience innombrable de la postérité. Écrivain, c'est pour des lecteurs posthumes que Chateaubriand va continuer de revoir et d'écrire son chef-d'œuvre; amoureux, mais non plus passionné, c'est à la tendresse de M^{me} Récamier qu'il demandera désormais de tisser, d'habitudes caressantes et de constantes sollicitudes, ce bonheur quotidien, tramé de confiance et de sécurité, qui bercera son cœur jusqu'au battement suprême. D'un tel bonheur saura-t-il se contenter? M^{me} Récamier, qui le connaît bien, se le demande avec inquiétude; elle en doutera plus d'une fois dans la suite.

Pour le moment, il goûte la paix lucide qu'apportent toujours aux grands cœurs les résolutions harmonieusement arrêtées. Vers le milieu du mois, comme Hortense, dans une lettre, avait risqué quelques taquineries sur les quotidiennes promenades qu'il accomplissait à Genève avec M^{me} Récamier (mais qui donc, de Genève, l'avait si rapidement instruite?...) il lui signifie, non sans une péremptoire sécheresse : « ...Je ne sais ce que vous voulez dire d' « elle » et de ces promenades. Une ancienne amie qui retourne ces jours-ci à Paris n'est sur la route de personne et n'entre dans aucun roman... (58) ». Une « ancienne amie » — c'est-à-dire, pour qui possède le vocabulaire de Chateaubriand, une « vieille amie » ou une « amie ancienne » — occupe désormais un sanctuaire d'où nulle autre ne pourra la chasser; avec elle, ce n'est plus de « roman » qu'il s'agit, de fantaisie, de désir ou de passion; ange et madone, elle règne au-dessus des caprices, dans une atmosphère de tendresse presque mystique où celui qui a décidé de lui vouer un culte sera toujours certain de retrouver la consolation et l'apaisement.

Comme un enfant, il se désespère à l'idée qu'elle va bientôt le quitter; il insiste en vain pour qu'elle transporte sa « petite société » près de lui. A ce projet où elle était près de se résigner deux mois plus tôt, elle a décidément renoncé; elle sait trop que Chateaubriand ne persistera pas longtemps dans son dessein d'émigration boudeuse. Pour lui tenir compagnie, elle lui donne le joli portrait que la reine a fait d'elle cet été, et qu'elle vient de recevoir. Chateaubriand aime cette toile où, prétend-il, elle a quinze ans! A Arenenberg, elle a laissé bien des regrets; elle en exprime elle-même à la reine qui trompe sa solitude en achevant ses *Mémoires* et qui lui répond par cette lettre touchante (59) :

« Votre lettre me fait grand plaisir, ma chère Léonie (60); vous êtes bien aimable de me regretter un peu; pour moi, vous me manquez beaucoup; vous aviez charmé ma solitude, car l'amitié, la confiance sont les plus douces consolations de la vie. Je suis toute fière que mon portrait, ou plutôt le vôtre, ait été trouvé bien. Je ne dessine plus à présent. Je suis toute livrée au travail le plus sérieux et pour lequel vous m'avez tant encouragée. Cependant, j'ai fait la copie de votre portrait avant de vous l'envoyer. Toutes les feuilles sont jaunes, l'hiver approche, le froid me fait un peu trembler, le manque de distraction me reportera un peu sur moi-même : c'est une chose inévitable, mais qu'il faut supporter avec courage; depuis longtemps la douleur et moi nous sommes assez acclimatées pour pouvoir vivre en harmonie sans qu'il y paraisse. Vous qui méritez si bien des amis, et qui avez le bonheur d'en avoir beaucoup, je ne vous plains pas trop d'aller en retrouver à Paris où l'on vous désire. Cependant n'oubliez pas cette pauvre Suisse et pensez à ceux qui vous y aiment bien tendrement. Mon fils doit vous écrire.

« Ce 29 octobre. »

Demeuré seul, un peu plus tard, devant l'image de l'amie absente, Chateaubriand voulut rendre grâce au peintre; et le joli portrait lui inspira une jolie lettre (61) :

« Genève, 3 novembre 1832.

« Madame,

« M^{me} Récamier a bien voulu me laisser, en partant, le petit portrait de ses quinze années, dessiné par vous : le peintre et le modèle se sont prêté mutuellement leur grâce. Je suis trop heureux, Madame, que mon excellente amie m'ait fourni l'occasion de vous remercier de vos bontés. Je pense tous les jours à l'accueil bienveillant que vous avez bien voulu faire à un *ennemi*; mais en tout temps ce fut la coutume des grandes dames de panser les blessés du parti contraire, quand l'inconstance de la fortune les faisait tomber entre leurs généreuses mains.

« Permettez-moi de mettre à vos pieds, duchesse ou reine, l'hommage du respect avec lequel je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

P.-S. — Oserais-je vous prier, Madame, de me rappeler au souvenir du prince Louis? Il y a aussi une belle dame qui prétend que je ne sais pas son nom : si j'avais ce malheur, en devrait-elle conclure que je l'ai oubliée? »

Un reflet paisible émané du lac de Constance et d'Arenenberg venait ainsi ensoleiller les derniers jours que les exilés passèrent ensemble à Genève.

Les derniers jours : car voici poindre la fin d'octobre; M^{me} Récamier se refuse à retarder son voyage; elle doit ramener à Paris M^{me} Salvage, qu'elle en avait emmenée. Le 24 octobre, elle avise son confident, Paul David, de l'irrévocable décision :

« ...J'ai été bien tourmentée depuis quelques jours; le moment du départ est cruel! J'ai eu de nouveaux combats, mais enfin nous partons tous le 25 comme je vous l'ai dit. J'ai bien besoin d'arriver, de me retrouver au milieu de mes amis, dans ma douce retraite, pour reprendre un peu de calme. Vous avez trouvé un moyen de plus d'aller à mon cœur par vos soins pour M. Ballanche.

Ce que vous me dites de lui m'afflige profondément. Je ne me serais point pardonnée de prolonger mon absence si en effet mon retour lui est nécessaire.

« Je suis retournée à Coppet avec M. de Chateaubriand. Nous étions en sympathie par l'admiration qu'il a pour M^{me} de Staël. J'ai voulu dire un dernier adieu à ce tombeau; demain je vais m'éloigner de M. de Chateaubriand; c'est ainsi que la vie se passe. Adieu; au milieu de toutes les tristesses, je suis profondément touchée de votre amitié. » (62)

M^{me} Récamier n'écrivait jamais bien longuement; discrète, au surplus, elle adaptait l'expression de ses sentiments à ceux de ses correspondants. N'avait-elle point déclaré, le mois précédent, au même Paul David, que Ballanche avait « bien raison de ne pas communiquer » les lettres dont elle le favorisait? « ...Je n'écris jamais que pour une seule personne et si, en m'adressant à une seule, je sais que je serai lue par trois ou quatre, je perds le plaisir du tête-à-tête auquel j'ai toujours tenu... (63) ». Ses déclarations du 24 octobre sont donc précieuses et révélatrices; les « combats » qu'elle eut à soutenir jusqu'au bout pour imposer le calme et la résignation à un cœur mal apaisé, comme on les imagine!

Elle triomphe sans joie : « Demain, je vais m'éloigner de M. de Chateaubriand; c'est ainsi que la vie se passe... ». Au moment même de monter en voiture, elle confie à M^{me} Lenormant : « Je suis bien triste de laisser M. de Chateaubriand. Je lui promets de revenir au printemps. J'ai bien besoin de penser que je vais te revoir!... (64) » A ce soupir d'une inquiète tendresse, répond ce soupir attendri : « ...M^{me} Récamier va me quitter; elle reviendra nous retrouver au printemps, et moi je vais passer l'hiver à achever mes *Mémoires*... », ces *Mémoires* où près de M^{me} de Staël sourira décidément un portrait de M^{me} Récamier... « Nous passerons l'été prochain dans la patrie de Jean-Jacques... Et puis, quand l'automne sera revenu (l'automne ne manque jamais de revenir, mais le printemps?), nous irons en Italie : *Italiam! Italiam!* C'est mon éternel refrain. »

Mais à peine dans sa solitude Chateaubriand eut-il le loisir de rêver devant l'échafaudage de tant de beaux desseins. Le tourbillon politique, entré récemment dans sa vie, d'un souffle vint tout renverser. M^{me} de Boigne avait vu juste; le 8 novembre, la duchesse de Berry était arrêtée. Le 12 au soir, Berryer, effaré, apportait la nouvelle à Chateaubriand. Repliant aussitôt les dossiers destinés à la rédaction des *Mémoires*, l'émigré rappelé par la voix du malheur confia le « coffre en cuir » contenant tant de richesses à la sollicitude de M^{lle} de Constant et de son frère; il emballa les livres de la première partie qu'il venait de récrire, les feuillets du journal qu'il tenait depuis peu d'années, les fragments achevés ou esquissés qui prendraient place dans plusieurs livres de la troisième partie — il n'en concevait point alors bien nettement de quatrième, — de quoi remplir, comme on voit, un nombre déjà important de « portefeuilles » (65); puis il partit fiévreusement pour Paris, où M^{me} de Chateaubriand le rejoindrait à loisir. Arrivé le

17 novembre, il entra, dès le lendemain, en rapport avec M^{me} de Bauffremont; cette jeune et jolie princesse, qui allait accepter de devenir, pour quelques semaines, la dame d'honneur de « la mère de Henri V », avait des intelligences avec sa maîtresse dont elle surveillait les intérêts dans la capitale : « ...Je me suis rendu à mon poste; j'attends maintenant la décision du gouvernement et je prendrai mon parti selon la nature de cette décision... (66) ». Le gouvernement ayant refusé de le laisser communiquer avec la « captive de Blaye », il écrivit, en trois semaines, une brochure retentissante, et l'excès de travail lui donna une fièvre nerveuse. Il fut poursuivi devant les tribunaux; et son acquittement par le jury de la Seine prit des allures de triomphe. Bientôt, enfin, la duchesse de Berry le lançait, comme son ambassadeur extraordinaire, sur la route de Prague; il avait mission de négocier un accommodement entre la famille royale et la redoutable amazone de la légitimité devenue, par les hasards d'une nuit vendéenne et par un enchaînement secret de complaisances diplomatiques, l'épouse du « comte Hector de Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco (67) ». Au lieu du « pacte de famille » qu'on espérait, il rapportait de son voyage impromptu une moisson de poésie pour ses *Mémoires*.

La poésie, au reste, semblait s'être incarnée dans cet ambassadeur de la fidélité. Vieillard, il retrouvait son âme de jeune voyageur, — une âme habitée par une mélancolie plus amère et plus profonde, celle qu'on ressent après misère faite et désillusions réalisées. Pèlerin de l'honneur et du droit contesté, il allait de nouveau cahotant par les routes. Pour cette course que, d'avance, il jugeait périlleuse, il avait fait « radoubler » la vieille calèche cédée jadis par les remises du prince de Talleyrand; elle avait l'habitude des orages.

TROISIÈME PARTIE

LA LEÇON DE VENISE OU LA BEAUTÉ DU SOIR

« Venise, nos destins ont été pareils!... »

« Vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille... »

Mémoires d'Outre-Tombe.

CHAPITRE PREMIER

Le Départ pour la « Cité-fée » et les Souvenirs de 1806.

« Que je suis malheureux de vous quitter! » avait écrit Chateaubriand le 14 mai, en prenant congé de M^{me} Récamier (1). Huit jours plus tard, dans la halte forcée qu'il subit au boueux village de Waldmünchen, devant les frontières de la Bohême, il lui assurait encore « Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux plus quitter mes amis et qu'en voilà assez et trop de voyage. Je ne songe qu'à vous revoir. Je compte les heures... (2) » Il les comptait en rêvant; car il avait écrit aussi : « Les voyages me rendent toujours force, sentiment et pensée; je suis fort en train d'écrire le nouveau prologue d'un *livre*... » (3) En cheminant il souriait aux « petites hotteuses », il devisait avec Cynthie; mais ces fragiles incarnations de la Sylphide occupaient sans la retenir son imagination vagabonde; il ne trompait son « ange » qu'avec des formes fugitives caressées au passage par son regard ou créées par sa fantaisie. C'est avec une ivresse attendrie qu'il se replongea dans la calme atmosphère de son « Infirmerie » et de l'Abbaye-aux-Bois. A peine, cependant, commençait-il à « respirer » qu'il lui fallut repartir; il obéissait encore à l'appel de la politique mais il subissait en même temps l'attrait des souvenirs; et de quels souvenirs!

Un des derniers matins d'août — non point sans doute celui du 25, comme il l'indique après coup, mais plutôt l'un des suivants (4) — il « vit entrer » dans son cabinet l'homme de confiance qui, d'Italie, apportait aux féaux des nouvelles de Madame. Celle qui n'était plus la « captive de Blaye » avait débarqué à Palerme en cérémonie le

5 juillet. Ce messenger diligent l'y avait rejointe; puis, il l'avait suivie jusqu'à Naples, première étape du voyage qu'elle s'obstinait à entreprendre vers Charles X. De cette ville, où la diplomatie autrichienne lui suscitait des embarras, M^{me} de Berry, le 10 août, avait écrit à son « ambassadeur » : en le remerciant pour « ce qu'il avait vu et fait à Prague », elle exprimait le désir de s'entretenir avec lui avant la majorité prochaine de Henri V. Dans un post-scriptum du 18 août, elle se disait pressée de recevoir ses « conseils »... « Si donc, expliquait-elle, vous pouvez vous rendre à Venise sans tarder, vous m'y trouverez, ou des lettres poste restante à *Monsieur Paolo* (5) qui vous diront où vous pourrez me rejoindre. » Un message oral confirmait l'invitation au départ. Les fonds étaient prêts. Chateaubriand hâta ses préparatifs.

Non sans soupirer, d'abord. Il lui « en coûtait de recommencer un long voyage »; davantage, de se fourvoyer dans une diplomatie stérile; à Prague, à Carlsbad, il avait trop bien compris que la partie, mal engagée, était perdue d'avance. Beau moment, d'ailleurs, pour partir! A Passy, qu'elle avait choisi pour prendre un peu de repos, M^{me} Récamier souffrait d'une blessure que, dans une chute, elle s'était faite à la jambe (6); à Paris, M^{me} de Chateaubriand geignait et pestait, victime d'une de ses éternelles bronchites!...

Mais le rendez-vous était à Venise. Ce nom seul, — comme le nom de Rome, cinq ans plus tôt, — opéra sur l'esprit du voyageur un « effet magique ». Venise, reine déchue, cité victime du temps et des hommes, avait naguère reçu de lord Byron l'aurole d'une poésie inattendue. Père méconnu de Childe Harold, — il le croyait du moins, — René n'était point fâché d'aller remettre à l'épreuve un charme auquel, vingt-sept ans plus tôt, il avait échappé. En 1806, en effet, Chateaubriand avait vu Venise; il l'avait mal vue, et trop vite; s'il était resté invulnérable au sortilège de la « cité-fée », c'est qu'un autre sortilège, alors, l'asservissait : le fantôme d'une femme s'interposait entre son regard et le visage de la ville anadyomène : Natalie de Noailles l'empêchait de contempler Venise...

Cette enchanteresse en qui « tout était séduction », cette fée aux « cheveux noirs », au « cou d'albâtre », il l'avait rencontrée, deux ans plus tôt, en 1804, au château de Méréville; insinuée depuis deux ans dans son désir secret, elle en avait peu à peu chassé la blonde Delphine de Custine; au château de Fervacques, il venait de passer quinze jours près de cette éplorée — « A demain, grognon! » lui griffonnait-il naguère, — quinze jours pour la consoler d'avance, pour la ravir une dernière fois tout en l'habituant à l'idée d'une rupture. Après quoi, elle avait écrit : « Cette chimère de Grèce est enfin réalisée. Il part pour remplir ses vœux et détruire tous les miens. Tout a été parfait depuis quinze jours; mais aussi tout est fini... (7) » Parce qu'avec Natalie de Noailles, tout allait commencer... Souvenirs d'orages et d'enchantement! Faut-il s'étonner qu'à l'appel de la duchesse de

Berry, ils aient soudain remonté à la surface d'un cœur qu'ils n'avaient jamais cessé de troubler?

Venise, en 1806, n'était pour Chateaubriand que la porte de la mer orientale : par elle, il brûlait de s'élancer vers la Grèce, la Palestine, l'Égypte et cette Espagne où l'attendrait l'amour. Il ne fit donc, vraiment, que traverser Venise.

Il y arriva le 23 juillet (8), dix jours exactement après avoir quitté Paris d'où le suivait l'admiration mi-narquoise, mi-alarmée de ses amis d'alors : Fontanes, Joubert, Molé, Talaru, Bertin. Ils l'avaient vu partir dans « une grosse, grande et belle dormeuse », en compagnie de M^{me} de Chateaubriand dont la jalouse sollicitude avait voulu l'accompagner jusqu'aux bords de l'Adriatique. Paradait sur le siège « un brave garçon de quarante-six ans », le domestique Julien, costumé, atteste Joubert, « comme un icoglan » et redressant un front superbe sous « une espèce de turban bleu » galonné d'or (9). La dormeuse demeura sur « terre ferme » et tout le monde débarqua d'une gondole sur le Rialto pour s'héberger à l'hôtel du *Lion Blanc*, installé dans un palais de style gothique qui, au xvi^e siècle, avait vu naître le conquistador Alvise di Mosto : favorable présage pour l'explorateur de l'Orient!

N'aurait-il point dû préluder à son essor par une visite attentive de la ville fameuse? « J'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée », dit sèchement l'auteur de l'*Itinéraire* (10); il mentionne ensuite, en dix lignes, les « quelques bons tableaux qu'on lui montra » et sa visite au tombeau du Titien qu'il « eut peine à trouver ». Le 26 juillet, il écrivit à M^{me} de Talaru (11) qu'il « avait déjà presque autant d'amis à Venise qu'à Paris », et qu'il avait eu la flatteuse surprise d'y trouver « une nouvelle traduction du *Génie* ». De la ville, de sa beauté, de ses monuments, pas un mot : le même jour, par chance, et sur la même table, sa femme renseigne M^{me} Joubert avec moins de parcimonie (12). Elle commence par une aimable image que son époux lui a peut-être soufflée et qui, d'ailleurs (on le verra plus loin), semble alors assez d'usage à Venise :

« Je vous écris à bord du *Lion d'or*, car les maisons ici ne sont autre chose que des vaisseaux à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir; je vais y aller aussi après mon dîner. *Il vero Polichinello*, qui a survécu au Doge, fait sa résidence sur cette belle place... »

Les souvenirs enregistrés par M^{me} de Chateaubriand dans son *Cahier rouge* avec la même plume alerte, complètent heureusement ces indications (13); l'auteur du *Génie* fut accueilli avec empressement par M. de Lagarde, directeur général de la Police des États Vénitiens; il reçut, à son hôtel, la visite du traducteur de son œuvre, le poète vénitien Armani; celui-ci, dans la fougue de son enthousiasme,

siasme, improvisa aussitôt un sonnet italien sur les rimes que Chateaubriand lui proposa :

Franchis l'Adriatique et que l'Egée te voie...

Cet Armani était le « meilleur homme du monde », mais un grand bavard; il contait qu'il était juif converti, que « sa sœur était moine dans un couvent » voisin; sur « sa sœur le moine » il ne tarissait pas.

Le 28 juillet, à dix heures du soir, Chateaubriand montait dans une gondole, qui, en quelque six heures, l'allait mener au rivage, à Mestre où s'amorçait la route de Trieste; sa femme, demeurée à Venise, attendait que le bon Ballanche l'en vînt tirer. Le voyageur, cependant, longeait les îles « occupées par des monastères, dont la plage est semée » et qui lui envoyaient le son calme de leurs cloches comme une bénédiction. « Des formes aériennes » — il ne devait l'avouer que beaucoup plus tard — « le prenaient par la main »; une « influence secrète le poussait aux régions de l'Aurore... (14) »

De Trieste, le surlendemain 30 juillet, « à onze heures du soir », il rédigea rapidement pour son ami Bertin le résumé des impressions que lui avait laissées Venise : hélas! Venise lui avait déplu. Pouvait-il dire la vraie raison de sa déplaisance? confesser qu'il avait à peine pris le temps de regarder la ville parce que son âme volait déjà sur la mer, impatiente de l'Espagne et de la dernière étape? Dans le *Mercure de France* du 16 août, Bertin eut la fâcheuse idée d'imprimer tout vifs les passages de la lettre qui lui paraissaient destinés au public (15). On y lisait des appréciations au moins malencontreuses :

« ...Cette Venise, si je ne me trompe, vous déplairait autant qu'à moi. On n'y peut faire un pas sans être obligé de s'embarquer, ou bien on en est réduit à tourner dans d'étroits passages plus semblables à des corridors qu'à des rues. La place Saint-Marc seule, par l'ensemble plus que par la beauté des bâtiments, est fort remarquable et mérite sa renommée. L'architecture à Venise, presque toute de Palladio, est trop capricieuse et trop variée. Ce sont presque toujours deux ou trois palais bâtis les uns sur les autres...

« Ces fameuses gondoles, toutes noires, ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre.

« Le ciel n'est pas notre ciel de delà l'Apennin; point d'antiquités. Rome et Naples, mon cher ami, et un peu de Florence, voilà toute l'Italie.

« Il y a cependant quelque chose de remarquable à Venise, c'est la multitude de couvents placés sur des îles et sur des écueils autour de la ville, comme ces forts et ces bastions qui défendent ailleurs les villes maritimes. L'effet de ces monuments religieux, la nuit, sur une mer paisible, est pittoresque et touchant. Il reste quelques bons tableaux de Paul Véronèse, de son frère, du Tintoret, du Bassan, et du Titien. J'ai été visiter le tombeau de ce dernier. Il est aussi difficile à trouver que celui du Tasse à Rome. Pour pouvoir lire l'építaphe, il m'a fallu, comme nous avons été obligés de le faire à Saint-Onuphre, déranger un énorme banc qui la couvre tout entière... »

Chateaubriand, sans doute, avant de se mettre en route, avait lu les lettres du président de Brosses qui accabla Venise d'un assez ironique dédain (16); il avait au moins parcouru les lettres de lady

Craven (17) qui promena, en 1785, sa superbe britannique, plus curieuse du confort que des arts, à travers les maisons qui « sont dans l'eau à l'extérieur » et qui « ont l'air sale et triste »; cette grande dame estimait déjà que les gondoles « ressemblent à des cercueils flottants »; l'année suivante, la même comparaison était venue à l'esprit du grand Goethe (18). Elle s'impose, pour ainsi dire, à l'œil non prévenu des étrangers; depuis le ^{xvii}e siècle, une loi somptuaire a prescrit de tendre les gondoles — où jusqu'alors rayonnaient les soies versicolores — d'une serge de laine noire uniforme dite *rascia*, sombre bordure au-dessus de l'eau sombre (19). Le luxe, cependant, prenait sa revanche dans mille détails de l'embarcation : dans le cuivre ciselé de la lanterne, dans la dorure des gaffes, dans l'argent des vis et des clous, dans les plaques de cuivre qui encadraient les cabines; mais il fallait un œil vénitien pour discerner ces raffinements. Julien, comme son maître, remarquait seulement les étoffes; hanté, lui aussi, d'une image funèbre, il notait (20) que les gondoles étaient « drapées en drap noir comme les corbillards de Paris ».

La comparaison déçut plus d'un Parisien pour qui Venise évoquait seulement des idées de plaisir et de fêtes. Joubert, le premier, fronça le sourcil devant ce « mort qu'on portait en terre ». Son amitié s' alarma : « Je meurs moi-même, manda-t-il aussitôt à M^{me} de Vintimille, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase, que l'étoile du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion. » (21)

C'est à Venise que l'orage éclata. A peine le *Mercur de France* y était-il parvenu, aux derniers jours d'août, qu'il circula dans les cafés, dans les salons; reproduit par plusieurs journaux, le réquisitoire, bref et tranchant, du célèbre auteur français retentit douloureusement dans les âmes. On était alors justement ombrageux à Venise; il n'y avait pas encore dix ans que les grenadiers de Bonaparte avaient marqué sur la place Saint-Marc la dernière étape de la marche victorieuse qu'ils avaient menée battant, des Alpes Gênoises aux Alpes du Frioul; leur seule apparition sur le rivage de Mestre avait mis fin à l'indépendance de la Sérénissime. Livrée aux Autrichiens par le traité de Campo-Formio, Venise venait, à la suite d'Austerlitz, de se voir rattachée au royaume d'Italie; elle vivait sous le sceptre de son ancien vainqueur et, quelques mois plus tôt, la place Saint-Marc avait revu les uniformes français. Avec le regret du passé, les Vénitiens en conservaient la fierté. Et voilà qu'un « Parisien », pour avoir traversé leur ville, enveloppé dans son orgueil et dans son rêve, osait blasphémer contre la beauté de Venise! « En peu de mots il a dit cent absurdités. C'est un ennemi! » affirmait-on de toutes parts. — « Non, pas un ennemi », répondit l'une des femmes les plus cultivées et les plus considérées de Venise, la douce comtesse Giustina Renier-Michiel, nièce de l'avant-dernier Doge. « Mais ce grand homme fut vraiment insensé d'avoir passé parmi tant de beautés sans les

voir. » — « Bah ! il ne mérite que le dédain !... » — « Il mérite une leçon !... » La comtesse Renier-Michiel se chargea d'administrer la leçon dans la forme la plus courtoise. Elle faisait presque aussitôt paraître, sans le signer, dans le *Giornale dell'Italiana letteratura*, publié à Padoue, une *Réponse à la lettre de M. Chateaubriand à Venise* (22) : réponse écrite dans un français agréable, où seulement deux à trois menues défaillances de forme dénoncent l'étrangère ; plusieurs passages enrichiraient l'anthologie des morceaux consacrés à la « merveille des eaux ».

Après s'être excusée sur son « zèle » patriotique, l'aimable comtesse analyse fort justement les griefs de Chateaubriand :

Vous dédaignez même son ciel ; et ses rues, ses édifices, ses gondoles ne vous inspirent que du dégoût. Vous n'y voyez rien de beau, rien de supportable. La place Saint-Marc, seule, trouve un peu d'indulgence ; mais ce n'est que par son ensemble, car pour ses bâtiments, il paraît que vous voulez dire qu'ils la déparent beaucoup plus qu'ils ne la décorent par leur architecture trop capricieuse et trop variée. Ce qu'il y a de remarquable n'est que la vue des couvents épars sur les îles qui bordent Venise ; mais, pour Venise, vous l'anéantissez d'un tour de plume en l'appelant une ville contre nature... On n'aurait pas pensé que vous vous réserviez la gloire de lui refuser jusqu'aux formes extérieures de sa beauté...

Cette beauté, la voici définie, non sans bonheur :

...Non, ce n'est pas contre nature, Monsieur, c'est au-dessus de la nature que Venise s'est élevée. Et comment n'avez-vous pas été frappé d'étonnement en contemplant le spectacle majestueux et vraiment unique de cette ville qui, superbe, s'élance du sein de la mer ? C'est ici, c'est précisément à Venise, que vous auriez dû voir se réaliser cette puissance céleste qui, en s'écartant du plan général de la fabrique terrestre, a voulu créer une ville magnifique qui semble reposer à l'ancre depuis tant de siècles...

Dieu même visible à travers la beauté de Venise, voilà certes un chapitre qui manquait aux démonstrations du *Génie* : y aurait-il fait si mauvaise figure ?...

Avant de décrier la ville, Chateaubriand eût bien dû s'en rappeler « l'auguste origine » ; car « tous les fondateurs de cités ont trouvé le sol ; nous l'avons créé » : sol durement conquis sur les flots et parci-monieusement mesuré ; il a donc fallu rétrécir les rues pour loger jadis plus de deux cent mille habitants :

...Mais si vous aimez les rues larges, que n'avez-vous regardé notre Grand Canal ? C'est là que se déploie la largeur de la rue royale de Venise ; c'est là que tout le monde peut la parcourir à son aise sur les eaux, pendant que le canal même semble se promener avec une lenteur majestueuse, en contemplant le spectacle imposant de la double rangée des palais magnifiques, des temples et des hospices consacrés au culte, à l'humanité, à la justice, et qui tous l'embellissent à l'envi. Il ne tenait qu'à vous de jouir de cette vue éblouissante ; mais, hélas ! il vous aurait fallu monter dans une de ces pauvres gondoles qui vous font si mal au cœur. Il vous est bien permis de les prendre pour des bateaux qui portent des cercueils ; cependant elles sont regardées généralement comme

une voiture légère, commode, agréable, dont chacun peut à tout moment se pourvoir à peu de frais. Quant à cette couleur noire que vous trouvez si lugubre, c'est absolument la couleur la plus résistante : et pour cela, la plus propre à des machines destinées à être toujours exposées à toutes les inclemences du temps et des saisons...

Dans le domaine des arts, Chateaubriand a fait preuve d'une regrettable ignorance : comme si Palladio — « le Raphaël des architectes », d'ailleurs — avait seul travaillé à la décoration de Venise ! comme si l'on ne pouvait citer à côté de lui « le Sansovino, le Saint-Michel, le Scamozzi, etc... » !

...Au reste, accordez-vous, de grâce, un peu mieux avec vous-même : si notre architecture est presque toute de Palladio, comment peut-elle aussi être trop variée ? Nous ne pouvons pas cependant nous plaindre de ce reproche : au contraire, nous n'avons qu'à nous en louer. Cette même variété que vous mettez à notre charge est ce qui rend particulièrement la place de Saint-Marc et ses contours un spectacle vraiment précieux dans l'histoire des artistes, et que certainement on ne rencontre pas ailleurs : car on y voit rassemblés les progrès successifs en architecture de six siècles, et tous ces chefs-d'œuvre sont réunis avec une harmonie surprenante, et enrichis des marbres italiens et grecs travaillés par excellence...

Pour la peinture, Chateaubriand ne sait-il point qu'il s'est « fondé à Venise une école qui ne cède à aucune autre des plus célèbres de l'Italie » ? Les îles vénitiennes, certes, peuvent « se glorifier » d'avoir attiré ses louanges, encore que celles-ci soient incomplètes. Évidemment, Chateaubriand s'est trompé, ou il a mal vu : qu'il revienne sur place pour convenir de ses erreurs :

...Je sais que vous avez promis de revenir ici ; revenez-y donc, mais apportez-y une disposition moins triste, un esprit moins fatigué, un sentiment moins froid : vous jugerez alors Venise d'un sens rassis, et peut-être vous changerez d'avis sur bien des choses. Vous vous plairez même davantage à notre ciel, qui ne donne ni le brouillard de Londres, ni la boue de Paris, ni les ardeurs de la Sicile. Je ne me flatte pas, cependant, que vous vous récriiez avec ce poète de Naples que Venise a été bâtie par les dieux, mais j'espère du moins que vous y trouverez quelque chose de plus remarquable que les couvents sur les îles et la traduction de votre ouvrage.

La révérence finale était impertinente : Vénitiens d'applaudir ; leur orgueil savourait une juste revanche.

Sous le pseudonyme de *Fiordiligi Taumanzia*, bergère d'Arcadie », une autre patricienne, celle-là de Padoue, la marquise Orintia Sacrati, vint à la rescousse (23) : sur un ton moins mesuré elle tentait d'accabler Chateaubriand ; elle lui reprochait d'avoir « une âme froide, un cœur dur non fait à l'italienne » ; elle insinuait, pour finir, qu'en dédaignant Venise, Chateaubriand s'était vengé du dédain que les Vénitiens lui avaient marqué : « Le bruit de son arrivée ne l'avait pas précédé ; les Vénitiens ne l'avaient pas recherché... Or, comment M. de Chateaubriand pouvait-il trouver Venise admirable, si Venise ne sut

pas l'admirer? » Supposition injuste puisque dans sa lettre du 26 juillet, Chateaubriand reconnaît qu'il avait « reçu partout à Venise des marques d'une bienveillance extrême »; et, d'ailleurs, il n'avait pas la vanité si petite.

Tandis que grondaient, à travers la capitale adriatique, les tempêtes suscitées par son rapide passage, l'auteur de la « lettre à M. Bertin » se faisait armer chevalier du Saint-Sépulcre; la romanesque Natalie n'aurait rien à envier aux dames à hennin qui obtenaient du ciel le pardon de leur défaillance en imposant à leurs doux complices l'expiation d'un pèlerinage en Terre-Sainte : elle avait eu la précaution de placer la pénitence avant le péché. C'est un paladin sanctifié et pardonné d'avance qui allait lui revenir; embarqué « au port de Desdémone », il débarquerait « au pays de Chimène »; plus fidèle à la parole consentie que constante dans l'amour juré, (Chateaubriand connut-il jamais sa double et rapide trahison?) dès l'automne, elle alla l'attendre parmi les décors voluptueux de Grenade... Fut-elle conquise dès qu'elle le revit? Après l'avoir retrouvé à Cordoue, l'accompagna-t-elle à Grenade? Un mystère plane encore sur cette heure de rapide « délire ». Rêvée ou vécue, le *Dernier Abencerage* tenta de l'immortaliser (24).

Suivirent presque six années d'orageux enchantement. Tour à tour « ravi » ou révolté, Chateaubriand avait mêlé peu à peu l'âpreté de son égoïste génie à ces radieuses amours; parce que Natalie était destinée à devenir bientôt duchesse de Mouchy, il l'avait appelée « la Mouche » avec on ne sait quelle dédaigneuse et taquine condescendance, de même que, naguère, il avait nommé Pauline de Beaumont « l'Hirondelle »; il avait aimé de moins en moins, tandis que la « pauvre mouche » devenait de jour en jour plus impuissante à briser les trames qu'il tissait autour d'elle; il la trouvait exigeante, tracassière, mesquinement jalouse de l'affection qu'il avait vouée depuis 1809 à M^{me} de Duras. Les deux femmes étaient cousines, et rivales au moins dans la sollicitude qu'elles lui consacraient. « Cette pauvre Mouche, voilà comme elle est, pourtant... », gémissait-il auprès de sa nouvelle confidente. Et puis, vint un jour où ils écrivirent à M^{me} de Duras, lui :

« J'ai aimé passionnément M^{me} de N(oailles) (25). »

Elle :

« Parlez de moi quelquefois! que je ne sois ni trop méconnue, ni trop oubliée! Si votre ami peut conserver mon souvenir, je suis sûre qu'il me plaindra et aimera ma mémoire... » (26)

Puis soudain, le 18 septembre 1817, une lettre de M^{me} de Duras apprenait à Chateaubriand que l'enchanteresse qui fut Blanca et Velléda « avait perdu la raison ». On n'a point sa lettre, mais seule-

ment celle qu'elle écrivit deux jours plus tard à M^{me} Swetchine; M^{me} de Mouchy n'avait point « une folie violente, mais déchirante » :

« ...Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'a laissée... Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé... » (27)

L'affliction du coupable, sur l'instant, fut mêlée d'horreur. Dès le 18 septembre, il jeta ce sanglot à la duchesse de Duras :

« Ah! mon Dieu! La pauvre Natalie! Quelle fatalité me poursuit? Ne vous ai-je pas dit que tout ce que j'avais aimé, connu, fréquenté, était devenu fou? Et moi, je finirai par là... » (28)

Derrière la figure de Natalie insensée, il apercevait le spectre dément de sa sœur Lucile, il entrevoyait le sien; il pensait ce qu'il écrivit quatre ans plus tard, dans un passage de ses *Mémoires* :

...Beaucoup de personnes que j'ai connues et aimées ont vu se troubler leur raison auprès de moi; comme si je portais le germe de la contagion... (29)

A force de pousser les passions au paroxysme dans son cœur, ne craignait-il point, souvent, de le faire éclater?...

Souvenirs d'aventure, souvenirs de gloire, souvenirs d'amour, — du plus enchanteur, du plus cruel amour — tels sont les fantômes qui, en foule, assiégèrent Chateaubriand, le matin d'août 1833 qu'il se vit appelé à Venise par M^{me} la duchesse de Berry. Par la magie de la mémoire il fut ramené brusquement à vingt-sept ans en arrière. Comme il était passionné alors! Sa passion avait provoqué un malentendu entre lui et la reine de l'Adriatique, dont un autre avait découvert la beauté. Était-il trop tard pour éclaircir ce malentendu? Non sans doute; du moins, Chateaubriand l'espérait. Il confia son espoir à M^{me} Récamier en allant l'avertir de son départ. Son jeune enthousiasme, ranimé, le précipitait sur la route : à défaut d'une passion violente, une affection douce et sûre emplissait maintenant son cœur. Pourtant, ces souvenirs de 1806 le troublaient; invisibles et présents ils accompagneraient le voyageur; ils allaient servir de toile de fond au drame sentimental et poétique qui se jouerait, pendant dix jours, entre Chateaubriand et Venise.

CHAPITRE II

Les Livres dans la Calèche, ou « la merveilleuse cité mourante ».

La calèche de voyage de M. de Talleyrand était « confortable » — ainsi qu'on aimait de dire alors, d'après les Anglais (1). Dans l'épaisseur du capiton, de profonds receptacles avaient dissimulé, naguère, bien des secrets diplomatiques; Chateaubriand, grand liseur, y abrita les secrètes archives sur lesquelles, méditant déjà de conter son aventure vénitienne, il appuierait l'envol de son imagination : savoir, « une douzaine de volumes ». Il les feuilletait, à son accoutumée, sans beaucoup de suite, tournant en hâte certaines pages, fouillant les autres d'un œil aigu, prenant un livre, rejetant l'autre, griffonnant une note en marge de celui-là; au bout de quelques heures, cette bibliothèque ambulante gisait sur les coussins, éparpillée autour de lui (2). Tandis qu'il rêve, ou qu'il sommeille, on peut, à l'aise, faire connaissance avec ses compagnons de voyage, humbles ou illustres écrivains conviés à devenir, plus ou moins subrepticement, ses collaborateurs.

Voici, d'abord, un livre qui, en septembre 1833, conserve la fleur de sa nouveauté : l'éditeur Baudry le publia au mois de mars à l'applaudissement de quelques salons et de tous les « libéraux » italiens réfugiés à Paris. C'est la relation touchante où l'auteur de *Francesca da Rimini*, le poète Silvio Pellico, à peine sorti des geôles autrichiennes, vient de peindre les souffrances de sa captivité, ses inquiétudes, sa religieuse résignation (3). On avait fort goûté *Le Mie Prigioni* à l'Abbaye; M^{me} Récamier avait glissé le livre, au mois de mai, dans le bagage de Chateaubriand. Lui, dès Bâle, s'en était déclaré « ravi » : « ...N'êtes-vous pas enchantée de la *Zanze sotto i piombi*? et le petit sourd-muet? et le vieux geôlier Schiller, et les conversations religieuses par la fenêtre, et notre pauvre Maroncelli? et de cette pauvre jeune femme du *soprintendente* qui meurt si doucement! et le retour dans la belle Italie (4)!... » Les pages vénitiennes, comme on voit, ont retenu l'attention du voyageur; et, d'abord, dans ces pages, la grâce de la petite geôlière; seule, la Zanze sait faire le café pour le prisonnier;

elle l'embrasse avec tant de voluptueuse innocence qu'il la prie de ne pas recommencer :

La Siora Zanze est un ange d'amour quand après avoir baisé un verset de la Bible, elle dit au prisonnier : « Toutes les fois que vous relirez ce passage, je voudrais que vous vous souvinssiez que j'y ai imprimé un baiser. » Elle est d'une séduction irrésistible lorsque Pellico, s'enchaînant de ses *chers* bras, *d'alle sue care braccia*, sans la serrer contre lui, sans lui donner un baiser, lui dit balbutiant : « *Vi prego, Zanze, non m'abbracciate mai ; ciò non va bene* (5). »

Ces passages, d'autres encore, lus et commentés à l'Abbaye, ont allumé les curiosités : Zanze était-elle jolie ? Non, sans doute, puisque Pellico parle de sa laideur charmante (6). Mais la *venezianina adolescente shirra* n'avait alors que quinze ans ; elle doit être, en 1833, dans tout le favorable épanouissement de l'âge ; qu'est-elle devenue ? Chateaubriand a promis de la rechercher à Venise : s'il la retrouve, lui sourira-t-elle comme jadis à Pellico ? Au reste, ce Pellico « parle une langue différente de celle des anciens classiques de l'Italie » et « son génie est peu italien ». Chateaubriand a de « la peine à lui passer ses gallicismes... » Mais il entretient contre lui une rancune plus personnelle : « Pellico avait des visions ; je crois que le diable lui a montré quelques pages de mes *Mémoires*. » Sa Zanze rappelle furieusement M^{lle} Gisquet ; comme Pellico sous les plombs, le détenu de la Préfecture de Police ne fut-il pas « obligé de monter sur une table pour respirer l'air et jouir de la lumière (7) » ? Ces chambres sous les plombs étaient-elles, d'ailleurs, une geôle aussi désagréable que Pellico l'affirme ? Une discussion s'est engagée là-dessus (8) ; Chateaubriand, sur place, mènera une enquête.

Et Venise, dans quel état la reverra-t-il ? La reconnaîtra-t-il, même, après vingt-sept ans ? Partout l'on va prêchant qu'elle est agonisante : ses palais abandonnés se lézardent ; certains commencent de crouler. Bientôt la merveille émergeante des flots ne sera plus qu'une ville engloutie ; sortie de la lagune, elle y retournera. Peu de temps après la chute de la République, les voyageurs ont commencé de répandre ces bruits funèbres ; ils s'étonnaient de ne plus ouïr autour de la place Saint-Marc l'écho des rires, des chansons légères, des *lazzi* insoucians ou frondeurs par lesquels la ville, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, s'obstinait à narguer le destin. Dans toute l'Europe ces visiteurs déçus faisaient courir des nouvelles lamentables : l'un d'eux, évoquant les souvenirs rapportés, vers la fin de 1810, d'un rapide séjour dans l'ancienne capitale du plaisir, écrivait sans ambages qu'elle offrait alors « un spectacle de désolation » ! Les palais étaient désertés par les familles nobles et riches ; « leurs fenêtres, quand il y restait des fenêtres, étaient fermées ; les magnifiques tableaux, répandus à profusion dans les églises, se couvraient de fumées et de moisissures : le théâtre de la Fenice était clos (9) ». Au temps du Carnaval seulement, la ville abandonnée reprenait, pour quelques soirs, une agitation factice.

De cette tristesse, déjà, M^{me} de Staël avait eu le sentiment vers la fin du mois de mai 1805; bien qu'elle ne soit demeurée guère plus de deux semaines à Venise, elle emporta une juste vision de la ville, de ses coutumes, de son pittoresque (10). Mais elle ne s'y plut guère; elle y sentit plus d'étonnement que d'admiration : « On croit d'abord voir une ville submergée et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux.... Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise (11)... » Aussi choisit-elle ce décor extraordinaire et triste pour le plus douloureux épisode de *Corinne* : la poétesse, trahie des hommes et des dieux, ne vient à Venise qu'afin d'y recevoir le coup du destin qui va lui arracher Oswald; leur séparation s'accomplit par un soir pluvieux de novembre, tandis que la tempête bouleverse le canal; la gondole d'Oswald s'éloigne : Corinne marchant « avec une agitation cruelle sur les pierres étroites qui séparent le canal des maisons », appelle en vain des bateliers; nul n'ose s'aventurer jusque vers sa demeure; elle doit abandonner son amant à la fatalité et à la nuit (12). Les jours antérieurs, cependant, elle a goûté, à défaut de bonheur, un certain apaisement au cours des longues promenades en gondole qui l'isolaient aux côtés d'Oswald : car « l'air de Venise, la vie qu'on y mène est singulièrement propre à bercer l'âme d'espérance; le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse (13). » Elle a aimé les gondoles noires, qui, le soir, éclairées d'une lanterne « glissent sur l'eau » comme « des ombres guidées par une petite étoile »; elle a discerné, dans l'architecture des monuments, l'influence orientale dont la proximité de la Dalmatie lui paraît être une explication suffisante. Du haut « de la tour appelée clocher de Saint-Marc », elle a vu, dans le lointain, les côtes de la Grèce (14). M^{me} de Staël, ainsi, a préludé dans son roman aux accords en mineur que le romantisme fera résonner sur Venise; nul doute que Chateaubriand n'ait emporté *Corinne* pour y retrouver l'esquisse d'une Venise touchée par la mélancolie.

A cette mélancolie, vers la fin de 1816, Byron confronta son orageuse inquiétude; il aima Venise d'être, comme lui, menacée dans sa vie, et chargée d'anathèmes, et livrée comme lui à l'abandon. A peine arrivé, dans son « Ode » fameuse, il opposa l'illustre passé de la ville à sa tristesse présente; à ses habitants, il reprocha d'accepter la tyrannie de leurs « oppresseurs » autrichiens; car la vie ne peut renaître que de la liberté :

O Venise! lorsque tes murailles de marbre seront abîmées sous les eaux, les nations feront entendre un cri douloureux sur les ruines de tes palais. Les rivages de la mer répéteront au loin leurs accents plaintifs... De treize cents ans de richesse et de gloire, il ne reste que de la poussière et des larmes... Venise n'est plus... (15)

Elle n'est plus; et, pourtant, elle trompe encore les yeux : sa



VENISE ABATTUE.

Dessin de DEJUINNE.

Extrait de *Un Mois à Venise*, par M. le Comte de FORBIN et M. DEJUINNE (1825).

Lithographie de G. ENGELMANN.

beauté les charme; c'est le thème qu'un an plus tard Childe Harold développe au quatrième chant de son pèlerinage :

J'étais à Venise, sur le pont des Soupîrs, entre un palais et une prison : je voyais sortir la ville du milieu des vagues, comme si la baguette d'un enchanteur l'eût élevée tout à coup. Dix siècles étendent leurs sombres ailes autour de moi... Les palais s'écroulent sur le rivage, et la musique y charme rarement l'oreille. Ces temps ne sont plus : mais la beauté de Venise existe encore : les empires tombent, les arts disparaissent, mais la nature ne meurt pas. Elle n'a pas oublié combien Venise fut jadis chérie... (16)

Jadis... mais aujourd'hui Venise est captive :

Elle disparaît, comme une plante marine, sous les vagues d'où elle était sortie...

Cette Venise humiliée et fragile, Byron, trois années durant, l'emplît du tumulte de ses impérieuses passions; dans sa villa de la Brenta, au palais Mocenigo sur les bords du Grand Canal, il s'épuisait entre les bras de la douce Marianna Segati, de la violente Margarita Cogni, ses « sultanes »; au sauvage Lido, que battait la grande mer, il fatiguait ses chevaux; jusqu'au jour où dans la comtesse Guiccioli il crut rencontrer à la fois une Egérie et une Muse... Amour, rêveries, débauches ne sont point des légendes; en 1830 ont paru — faits de lettres citées et de souvenirs recueillis — les « Mémoires de Lord Byron, publiés par Thomas Moore »; M^{me} Louise Belloc les a traduits aussitôt en français (17). Dans sa calèche, Chateaubriand relit, au tome III de cette traduction, les chapitres consacrés aux folies vénitiennes du poète anglais; dans l'admiration qu'il professe pour ce trop romantique émule, on ne sait quelle jalousie vient enfoncer sa pointe. N'est-ce point à René qu'il eût ainsi convenu de mêler, parmi les décors vénitiens, le chant fiévreux du plaisir aux lamentations voluptueuses de l'ennui? Chateaubriand, au reste, n'a jamais bien démêlé dans quelle mesure il admirait le poète anglais, ou si, peut-être, il ne l'enviait pas davantage.

Comme les siennes, les images de Byron ont le don de s'emparer des âmes; Venise « abîmée sous les eaux », c'est une vision que l'on n'oublia plus. Elle hanta les poètes; elle obséda les peintres. Publiant, en 1825, un « recueil de vues pittoresques » dessinées par eux à Venise, le comte de Forbin et le peintre Dejuinne ne cachaient pas leur pessimisme : « Venise, affirmaient-ils sous forme de conclusion, est maintenant dans un état d'agonie : la mer viendra bientôt reconquérir le sol que le génie des hommes lui avait ravi; le lion de Saint-Marc verra son effigie couverte par les flots... » Leur dernière composition montrait « Venise abattue » : couchée aux pieds de la colonne de Saint-Marc, cette déesse des lagunes laissait les vagues écumantes menacer ses pieds; derrière elle, le palais Ducal montrait des murs disjointes que les flots commençaient de faire crouler; bientôt l'Adria-

tique ayant recouvert la ville, le navigateur chercherait sous sa carène les monuments naufragés (18). MM. de Forbin et Dejuinne fréquentaient l'Abbaye-aux-Bois; Chateaubriand, à coup sûr, y avait feuilleté leur magnifique album.

Au cours de la même année 1825, deux poètes étaient passés à Venise; Jules Lefèvre dans le *Clocher de Saint-Marc* (19), Casimir Delavigne dans la *Promenade au Lido*, déploraient son abandon et son asservissement politique comme le prélude d'une destruction où l'homme n'aurait fait que préparer le travail de la nature. L'auteur de la « Septième Messénienne (20) » cherchait en vain autour de lui les héros de Venise :

*Ses héros, aujourd'hui, sont de marbre et d'airain...
Ils dorment, ses vengeurs, comme le flot qui dort
Dans ses canaux déserts où le marbre s'écroule ...*

Chateaubriand lisait peu les poètes : il semble qu'il ait lu ces strophes de Casimir Delavigne. Son « jeune ami » Ampère avait pu les lui signaler, en lui communiquant l'élégie vénitienne qu'il avait rapportée d'Italie. Il l'avait écrite au mois de novembre 1824, essayant en vain de bercer, sur la lagune, l'amoureuse blessure qu'il comprimait dans son cœur après avoir quitté M^{me} Récamier à Naples : « Ne travaillez-vous point pendant ce long voyage? demandait celle-ci dans une lettre du 12 novembre. Vous m'avez promis une élégie sur Venise... » A cette injonction, l'élégie fut rimée; elle est datée du 24 décembre sur le manuscrit, savamment calligraphié, au dos duquel l'auteur a tracé d'une plume fiévreuse et rapide : « Pour Madame Récamier (21) ». Longuement il y lamente sa peine à laquelle s'harmonise la tristesse de Venise agonisante :

*...Ces palais que le temps commence d'ébranler
Eux-mêmes sur leur base ils semblent chanceler
A travers les canaux quand je glisse en silence
Je vois partout la mort qui lentement s'avance;
Je la vois dans ces murs par les ans abattus,
Dans ces volets fermés qu'on ne rouvrira plus,
Dans les toits fléchissants sur leurs poutres usées,
Dans les restes noircis des fenêtres brisées.
Je l'ai vue attaquer ces énormes travaux
Qui dérobaient Venise à la fureur des eaux;
Chaque jour les débris de ces remparts antiques
Roulent sans bruit au sein des eaux Adriatiques;
Nul bras ne les relève, on les laisse tomber;
Ce qui résiste encor doit enfin succomber,
Et le jour doit venir où Venise engloutie
Rentrera sous les eaux dont elle était sortie...*

Ces vers désabusés, Chateaubriand les a emportés pour s'initier, par les yeux de l'un des derniers voyageurs, à la tristesse impitoyable de Venise. Si cependant tant de poètes, disciples de Byron, avaient forcé les couleurs funèbres?

Voici une autre description, que Chateaubriand connaît bien puisqu'elle se déploie au plein milieu de *Jean Sbogar* (22), le roman de Charles Nodier dont, en 1819, il a loué dans *le Conservateur* (23), les « aventures vraisemblables » et les « passions naturelles ». Venise n'y paraît point encore tout à fait désolée; pour trouver la paix favorable à la rêverie, le brigand déguisé en grand seigneur, qui est le héros du livre, fuit la ville avec sa douce amie Antonia; ils se promènent au *Lido*. C'est, explique Nodier, « une île étroite et allongée » qui « termine les lagunes du côté de la grande mer » et qui « est comme leur limite (24) » :

La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité, qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine par des jeux et des danses champêtres. De là Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence : le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc...

Vers la crête de l'île, un « bosquet de chênes » abrite le « cimetière des Juifs »; « en redescendant » de ce cimetière « à l'opposé de Venise » on sent peu à peu le sable, — « un sable léger, mobile, argenté » — remplacer sous les pas « le gazon poudreux et flétri »; et soudain l'on se retrouve en face des « flots orageux de la mer indépendante ». Là bientôt devait galoper Byron...

Là aussi Casimir Delavigne vint rêver : du Lido il fit le cadre de la « Messénienne » consacrée à la déchéance de Venise; après Byron, comment eût-il évité d'aggraver la note de tristesse indiquée par Nodier? Il chanta donc en mineur :

*Lido, triste rivage! ô mer plus triste encore,
Qui frémissais d'amour, quand tes flots empressés
S'entr'ouvriraient pour l'anneau tombant du Bucentaure :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés! (25)*

Qui n'avait point non plus manqué de visiter le Lido et d'en goûter la tristesse, c'était un jeune barde breton, Auguste Brizeux; la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril venait de publier les « fragments d'un livre de voyage » où il avait consigné ses impressions vénitiennes. A Venise, c'est avant tout Byron qu'il avait recherché : tout un jour il s'était promené du couvent des Arméniens au palais Mocenigo;

il avait interrogé l'ancien gondolier du poète. Le surlendemain, il griffonnait en tête de ses notes : « Hier, j'ai vu le Lido ». Là, tendait son désir : il voulait contempler le village de Malamocco non loin duquel se promenait Byron, la borne de pierre marquée par lui pour abriter sa tombe, la mer libre, enfin, déferlant sur le sable; malgré « le ciel clair et le soleil chaud », cette mer Adriatique « houlait avec violence ». Le soir, sur le quai des Esclavons, Brizeux rythma un dizain qui commençait par ce vers :

Enfin, Lido, j'ai vu tes grèves désolées!... (26)

Il n'en avait pas moins goûté, sur l'autre versant de l'île, la fraîcheur de la verdure : « On dit que dans ces jardins il y a des guinguettes fort bien servies où toutes les familles vénitiennes vont se récréer le dimanche... » Ce Breton aurait, en somme, aimé le Lido, si la dignité des souvenirs littéraires et les exigences d'une tradition aggravée par les récents *Mémoires* de Byron ne l'avaient obligé de le trouver mélancolique ou, comme Musset allait bientôt dire : affreux!

Dans sa calèche, Chateaubriand relut les pages vénitiennes de Brizeux — peut-être aussi les vers d'Auguste Barbier, *Il Pianto*, que certainement il avait parcourus dans la *Revue des Deux Mondes* du mois de janvier précédent; dans cette série de poèmes qui allait constituer le second recueil de l'auteur, trop vite fameux, des *Iambes* (27) se détachait une longue apostrophe à Bianca Capello : hélas! qu'est devenue la patrie de Bianca?

*...Enfin, Venise, au sein de son Adriatique,
Expire tous les jours comme une pulmonique.*

Dès le printemps de 1830, Lamartine, dans son discours de réception à l'Académie, avait répercuté la plainte de Byron et de C. Delavigne; successeur de Daru, en louant l'historien de Venise, il avait gémi sur la mort de la « reine de la mer, écroulée dans ses propres flots » :

Venise est à elle-même son tombeau; tombeau digne d'elle, et qui raconte à lui seul de puissantes et lamentables destinées. L'étranger va la chercher dans ses ruines, et chaque pas qui retentit sur ses pavés, chaque herbe qui croît entre ses débris, chaque pierre qui tombe de ses palais dans ses canaux à moitié comblés, réveillent en lui avec une impression de terreur mystérieuse, des images de gloire, de volupté et de néant.

De tant de poétiques lamentations comment Chateaubriand, plus ou moins consciemment, n'aurait-il pas retenu des suggestions et des images?

Il n'avait pas manqué d'emporter la brochure que M^{me} Renier-Michiel lui avait aimablement décochée en 1806. Mais surtout à portée de sa main, il tenait le plus récent, le plus consciencieux, le

plus élégant, le mieux informé des guides : celui dont Antoine Valéry, « conservateur-administrateur des bibliothèques de la Couronne », allait achever, cette année même, la publication. Cet ouvrage en cinq volumes — le quatrième venait de paraître au début de 1833 — s'intitulait un peu longuement : *Voyages historiques et littéraires en Italie*, pendant les années 1826, 1827 et 1828; ou l'*Indicateur Italien* (28); d'une lecture facile et même parfois plaisante, il contenait, outre les renseignements topographiques dont tout voyageur est justement avide, d'abondantes précisions empruntées à l'histoire et aux lettres; grâce à elles, le « touriste » — comme on disait déjà, d'après les Anglais — pouvait envelopper ses excursions d'un voile de poésie; il revenait enrichi d'impressions neuves et d'une érudition de choix. Les guides d'aujourd'hui font assez mesquine figure auprès de ces cinq volumes qui furent outre-monts le « vade-mecum » de la génération romantique. L'œuvre est injustement oubliée : et son auteur, plus injustement méconnu.

Où qu'il allât, Antoine-Claude-Pasquin Valéry ne pouvait demeurer inaperçu; sa haute taille lui défendait l'incognito. Émile Deschamps l'avait rendu célèbre par ce vers :

Il se baisse et ramasse un oiseau dans les airs ! (29)

Quand il fut nommé bibliothécaire au Louvre, les malins affirmèrent que c'était mesure d'économie : on épargnerait désormais sur les échelles. « Ce géant des bibliothèques » était alors l'ami de bien des écrivains : familier de M. de Mareste qui régnait sur les bureaux de la préfecture de police, sur les coulisses de quelques théâtres et sur les plus parisiens des cafés, il fut introduit par lui dans le groupe de Stendhal et de Mérimée. Avec lui, il fut en 1823 l'un des correspondants du charmant Xavier de Maistre (30); ayant retrouvé les manuscrits que le gentilhomme savoyard avait expédiés à Paris par Londres, et qui s'étaient égarés sur la route, il se fit, en 1825, — toujours avec Mareste, — l'éditeur et le correcteur de ses *Œuvres complètes*. Dès cette époque, il était l'admirateur de Chateaubriand, l'admirateur, aussi, de M^{me} Récamier. Si d'ordinaire cet ami des livres et de l'amitié dédaignait les frivolités des salons, il fréquentait assidûment à l'Abbaye-aux-Bois; on y souriait, dès qu'il était annoncé, à le voir ployer sa haute taille et recourber sa nuque, crainte de s'enaser contre le linteau, à l'entrée de la légendaire « cellule ». Qu'il ait été, comme tant d'autres, lié des invisibles chaînes où la déesse du sanctuaire captivait tous les cœurs, on s'en doutait bien jusqu'ici; la lettre suivante ne permettra plus d'en douter. Elle ne porte point de date; mais le bon Antoine l'écrivit sans doute pendant l'été de 1825, peu de jours avant l'une des réunions fameuses où Delphine Gay, alors dans le jeune éclat de son talent et de sa beauté, fit applaudir plusieurs de ses poèmes (31) :

« Madame,

« Mesdames Gay seront charmées de se rendre mercredi soir à l'Abbaye-aux-Bois. Mais il n'a point été nécessaire pour cela de *négociier* ; vous me faites trop d'honneur en me chargeant des augustes fonctions d'ambassadeur ; vous n'en aurez jamais besoin : la grâce ne négocie pas plus que la force, elle désire comme l'autre commande, et elle est bien mieux obéie. Vous, Madame, qui tournez la tête à vos ministres, ne devez guère compter sur le sang-froid de la diplomatie ; je ne vous dissimulerai point que j'en suis tout-à-fait incapable, et que si votre retraite permettait d'arriver plus souvent à vous, je regarderais comme un rare bonheur de vous consacrer ma vie ; j'affronterais avec joie tous ces orages ; j'aimerais à m'abandonner aux séductions d'un tel ascendant, et renoncerais pour toujours à cette philosophie insouciant et dédaigneuse qui m'a été quelquefois reprochée par un monde bien peu fait pour en inspirer le regret. Mille pardons, Madame, de ce galimatias sentimental à propos d'une soirée ; mais vous avez sans doute été plus d'une fois exposée à de pareilles dépêches.

Mille tendres respects,

VALÉRY.

Jeudi (32). »

C'était écrire et soupirer joliment. Ce bibliothécaire à taille de paladin, aux manières timides et circonspectes, avait démontré dès 1826, dans le petit roman sentimental *Sainte-Périne* (33) où, sans doute, il s'est peint, qu'il était capable de connaître et d'analyser les délicatesses du cœur. Deux amants que la vie rassemble par un premier caprice pour les séparer longuement, et puis, par un caprice nouveau, rassemble encore au seuil de leur vieillesse, démontrent, à travers les vicissitudes de la Révolution, de l'émigration, de l'Empire, que « la société a tort de renfermer le besoin et la faculté d'aimer dans une petite et fugitive portion de la vie » ; car « les limites fixées par le monde, le cœur ne les connaît point ; il défend et prolonge éternellement les sentiments qui le charment ; il se nourrit de souvenirs... » Dans la maison de retraite où le destin l'un après l'autre les amène, disgraciés de la fortune et oubliés des hommes, M^{me} de Melval et M. d'Olmont, amants de soixante ans, finissent, en s'unissant, par goûter un paisible bonheur, — celui-là même que La Fontaine a si joliment défini :

*L'amitié modéra leurs jeux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire...*

Si Chateaubriand et M^{me} Récamier relurent, après 1830, ce poème discret des amours attardées, que Sainte-Beuve estimait, ne durent-ils pas secrètement en faire l'application à leurs sages et pourtant romanesques amours ?

La fine sensibilité qui inspira *Sainte-Périne* se laisse discerner à travers les pages du guide italien. Ni M^{me} Récamier, ni Chateaubriand, ni même M^{lle} Delphine Gay et ses vers ne s'y trouvent oubliés. Valéry rappelle, en particulier, qu'il eut l'occasion de voir l'auteur

des *Martyrs* pendant son ambassade romaine; il put alors admirer son exactitude dans les affaires et, dans les réceptions, sa magnificence. Ce double éloge, imprimé en 1831, dut aller au cœur du diplomate déchu (34).

« *Le Valéri* est un très bon guide », allait bientôt écrire le voyageur à M^{me} Récamier (35). Il a emporté, en effet, le premier volume de *l'Indicateur italien* dont le livre sixième est consacré à la description détaillée de Venise. De ce livre peut-être a-t-il même un exemplaire séparé; car, au début de 1833, l'éditeur avait pris la précaution de faire brocher séparément les diverses parties de ces volumes un peu lourds et d'en former « des livrets portatifs des différentes villes » (36). Or, Valéry, témoin véridique, observateur méthodique et sévère, que dit-il de Venise? Comme les autres voyageurs, il ne parle que de sa mort prochaine et de sa « destruction ». Il a visité « trois fois Venise à peu près à une année d'intervalle »; et, affirme-t-il, « chaque année j'étais frappé de la rapidité de son déclin » (37). En réalité, « Venise commence à Attila et finit à Bonaparte »; comme elle diffère de la ville que peignit Canaletto! « Un peintre anglais, M. Bonington, a fait de nouvelles vues de Venise dans lesquelles sont parfaitement empreintes les traces de sa désolation actuelle; comparées à celles du peintre vénitien, elles semblent comme un portrait de femme belle encore, mais flétrie par l'âge et le malheur. » D'ailleurs, « cet aspect de Venise a quelque chose de plus triste que celui des ruines ordinaires »; celles-ci, en effet, s'incorporent à la nature qui les entoure et qui leur confère comme un sursis de durée. « Ici », au contraire, « ces ruines nouvelles périront rapidement, et cette Palmyre de la mer, reprise par l'élément vengeur sur qui elle était une conquête, ne doit point laisser de traces. Il faut donc se hâter de visiter Venise, et d'aller y contempler ces tableaux... ces fresques... ces statues, ces palais, ces temples, ces mausolées... prêts à disparaître. » Sur la ville dressée par l'effort humain contre les lois de la nature plane une sentence de mort que le temps, jour à jour, a commencé d'exécuter; en 1828, lors du dernier voyage de l'auteur, « un bon observateur calculait qu'elle pouvait aller ainsi environ soixante ans ». En 1833, ce délai n'en comportait plus que cinquante-cinq; qui sait même s'il n'était pas évalué trop largement? A lire de tels chiffres, on frissonnait. Comme tant d'autres, Valéry, tête savante, cœur ardent, se laissait envoûter par le chant de désolation que la grande voix de Byron avait fait retentir sur le silence de la lagune asservie; il rappelait, en terminant, « les menaces des prophètes contre Tyr »; et tout en énumérant les multiples richesses de la cité décrépite il en menait poétiquement le deuil. En feuilletant son livre, en préparant les promenades qu'il serait peut-être contraint de faire trop rapidement parmi cet amas féérique de chefs-d'œuvre, comment Chateaubriand n'aurait-il point subi la lente suggestion de ce thème funéraire?

De la désolation vénitienne, Bonington lui avait étalé, d'avance,

le spectacle. C'est une étrange aventure que l'amitié nouée avec la ville des Doges par le jeune « peintre anglais » que célébrait Valéry (38). Les artistes, à cette époque, s'attardaient à Rome, à Florence, à Naples; amoureux du soleil et des ruines, qu'auraient-ils cherché à Venise, où la lumière prodiguait ses prestiges sur des palais inanimés qui ne s'écroulaient pas encore? A vingt-quatre ans, Richard Bonington, parisien d'adoption, romantique de cœur, ami de Delacroix, paysagiste ému et coloriste fougueux, se sentit brusquement attiré vers le décor où Byron avait triomphé. A peine eut-il le pied sur la péninsule qu'il courut vers Venise; il n'y demeura qu'un mois, en compagnie de son ami Rivet, du 20 avril au 19 mai 1826; ce fut assez pour qu'il ravît dans son regard l'âme de Venise en train de défaillir sous la sérénité d'une impassible lumière. Ses dessins, ses aquarelles et ses toiles ne dissimulaient rien des blessures dues au temps et à l'abandon; sur les lèvres et sur les plaies des monuments, Bonington faisait étinceler les mêmes ciels qu'autrefois Véronèse. Au milieu des vastes places, au bord des canaux dépeuplés, il groupait de rares artisans, des marchands de légumes, il faisait glisser de paisibles promeneurs. Le silence habitait ses tableaux. On y voyait parfois, au-dessus des lagunes caressées par des clartés amorties, des nuages chargés de lourds reflets qui s'échafaudaient dans un ciel immense. Quelle amertume dans cette désolation lumineuse! Bonington avait-il pressenti sa mort prochaine parmi l'agonie somptueuse de Venise? Deux ans plus tard, épuisé de phtisie, il n'eut que la force de regagner sa patrie : sur son lit, peu d'heures avant d'expirer, il tentait encore d'esquisser un croquis vénitien. Chateaubriand connaissait son destin; à Paris, et peut-être sur le conseil de Valéry, il avait vu, chez des amateurs, quelques-uns de ses tableaux; quelle différence, de leur tristesse splendide, à la spirituelle animation dont débordent les toiles de Canaletto!

Avertie par ce contraste, l'imagination de Chateaubriand remontait vers la grandeur abolie de Venise. Des visions somptueuses, des fresques dramatiques se déroulaient dans sa mémoire. Certes, il n'avait pas chargé son bagage des huit lourds volumes du comte Daru; il se réservait de consulter au besoin, après son retour, cette *Histoire de la République de Venise*, que, dans le *Conservateur*, jadis, il avait jugée comme « un ouvrage solide et important », un peu trop dépourvu de doctrine morale (39). Pour le voyage, Valéry lui avait indiqué deux petits livres plus maniables, pleins de faits et d'une sûre érudition, œuvre du savant vénitien Quadri (40). L'un n'est qu'un guide où les « objets les plus remarquables » sont indiqués rapidement et sans ornement littéraire dans le cadre des *Huit jours* qu'un voyageur pressé peut consacrer à Venise. Mais l'autre présente en 496 pages compactes d'un format commode un « résumé de l'histoire de Venise »; une édition française venait d'en paraître : *Abrégé de l'histoire de la république de Venise, divisé en huit époques, depuis*

son origine l'an 421 jusqu'à sa chute en 1797. Le « conseiller impérial » Quadri, « membre de l'Académie Vénitienne », a mis ainsi de l'ordre dans une matière assez confuse : pour l'étude des derniers temps, il a pu s'appuyer sur les documents conservés aux archives de l'État. C'est dans son œuvre, claire et précise, que Chateaubriand revoit et complète ses connaissances historiques. Non, sans doute, avec beaucoup de méthode : il note çà et là une date significative, un fait pittoresque, un texte essentiel ; en accrochant son regard à quelques mots frappants, il lui arrive d'en tirer des déductions téméraires ; c'est ainsi que, raccordant deux passages de Quadri par un bond de son esprit, il croit découvrir que, selon certains auteurs, Venise serait la mère de Vannes ; « les pêcheurs du Morbihan étaient une colonie des *pescatori* de Palestrine (41)... » Cette conclusion imprévue l'enchantant ; c'est vers les descendants des ancêtres lointains de la Bretagne, que lui, Breton, il est en train de courir ; dans les Vénitiens il saluera des cousins éloignés. Rien d'étonnant, donc, s'il trouve là-bas des motifs de tristesse et de mélancolie qui lui rappelleront les thèmes rêveurs de sa Bretagne originelle. Et puis, cette Venise qui, au témoignage de ses plus récents observateurs, s'enfonce lentement dans les ondes, ne lui va-t-elle point parler de son propre destin ? Lui aussi n'est plus qu'une grandeur lentement submergée. Venise a cinquante ou cinquante-cinq ans d'agonie devant elle ; mais lui c'est par mois peut-être qu'il lui faut compter ? qui sait, peut-être par journées?... « jours de grâce ou plutôt de rigueur »... (42)

Ainsi rêve Chateaubriand, parmi ses volumes épars ; ou bien, les yeux mi-clos, devant Hyacinthe impassible, il parcourt le livre intérieur de ses « remémorances ».

Sa calèche, cependant, traverse l'orage et les vents ; elle vole, poussée par la « grande tempête » qui, après avoir bouleversé la Manche, le rejoint « sur le Jura » : entre Pontarlier et la Suisse, « de bas éclairs lézardent les bruyères » (43). René, dans le cœur du pèlerin, ressuscite, mais sans fièvre ; il sourit, au passage, à l'hôtesse du relais de Lévier, « jeune sorcière extrêmement jolie », qui « prête son secours en riant » pour « fermer les lanternes de la calèche », et qui « a soin de coller son lumignon, abrité dans un tube de verre, auprès de son visage, afin d'être vue » ; dans la vallée du Rhône, il a remarqué cette « garçonnette presque nue qui dansait avec sa chèvre », en demandant « la charité ». Furtives diversions aux souvenirs de 1806 qui, dès la Suisse, commencent de l'assaillir ; à cause d'eux, quand, le ciel calmé, il traverse Lausanne, qu'il a « déjà bien des fois visitée », il estime que la ville « rappelle un peu Grenade » (44) ; plus loin, au relais de Bex, il s'aperçoit, qu'il « est appuyé contre le mur de la maison où est morte » en 1826, M^{me} de Custine : les chevaux qu'on attelle à sa voiture n'ont-ils pas « traîné le cercueil » de celle envers qui, vingt-sept ans plus tôt, il s'est montré impitoyable ?

Natalie... Delphine... Il frissonne; à peine arrivé en Italie, après la descente sur Domo d'Ossola, au sein d'une éclaircie, il se réfugie auprès de la tendresse qui, de loin, le protège contre les remords, mais non pas contre le regret; il griffonne ce billet à M^{me} Récamier :

Samedi soir, 7 septembre 1833.

Domo d'Ossola.

« Je veux vous saluer en mettant le pied sur la belle Italie. Après-demain matin, je serai à Venise. J'ai eu un temps affreux et il pleut encore à verse. Je ne songe qu'à vous revoir. Pour des détails, n'en espérez pas. Je tombe de sommeil et de lassitude. A la rapidité de ma marche, vous voyez que je n'ai pas pu coucher. J'ai pourtant pris quelques notes et j'ai eu dans le Jura et ensuite sur le Simplon un coup de vent que je [ne] donnerais [pas] pour cent écus. A bientôt.

« Je vous écrirai de Venise, de cette Venise où je me suis embarqué il y a un siècle pour Jérusalem. Pensez à moi et guérissez-vous pour vous promener avec moi dans le bois de Boulogne (45). »

Ses calculs, cependant, étaient trop courts d'une journée; soit que la fatigue l'ait contraint de marquer au moins une couchée; soit, plutôt, qu'il ne se soit pas contenté de « traverser » Vérone, comme l'indiquent les *Mémoires*. A Vérone, en effet, quels souvenirs d'orgueil l'attendaient! et quelle méditation d'humilité sortait de ces souvenirs! Onze ans seulement plus tôt, — onze ans non accomplis encore, — il négociait là, tête à tête, avec les ministres, les empereurs et les rois; il ouvrait les voies à la guerre d'Espagne qui devait être « le René de sa politique » (46); par elle il préludait à de plus vastes projets; il se représentait aujourd'hui « ce que le monde aurait pu devenir » si sa carrière politique n'eût pas été interrompue par « une misérable jalousie », la jalousie de Villèle (47)!

A Vérone, onze ans plus tôt, il était jeune encore puisqu'il se trouvait sur l'autre bord de la soixantaine fatidique; et caresseur de chimères, et charmeur d'âmes, Dieu sait! Les apprentis diplomates se disputaient, à Paris, l'honneur de lui porter le courrier du cabinet. Il avait fait désigner le fils de son vieil ami, le duc de Fitz-James; ce jeune homme fut si pressé de l'admirer qu'arrivé à Vérone à sept heures du soir, sans se débotter, ni secouer même la poudre de la route, il tomba, dépêches en main, dans le salon de M. de Montmorency au milieu de toute la délégation française :

« ...M. de la Feronnays voulait nous loger, écrivit-il le lendemain à son père; mais M. de Chateaubriand a réclamé la préférence; nous sommes logés chez lui... Il est impossible d'être plus aimable qu'il n'a été; c'est un homme avec lequel on est trop heureux de passer quelque temps... Comme il dit tout avec esprit, même les plus petites choses, il y a bien des gens qui donneraient beaucoup pour dîner tous les jours à la gauche de l'auteur d'*Atala*. C'est peu de chose qu'un Congrès pour se divertir beaucoup; les jouissances n'y sont pas très grandes (48). »

Ces jouissances qui leur manquaient un peu à Vérone, les diplomates les allèrent un jour chercher à Venise; Chateaubriand sous prétexte de « muser autour du tombeau de Roméo et Juliette » refusa de les accompagner. Redoutait-il déjà les souvenirs au-devant desquels il courait aujourd'hui (49)?

Quand le jeune Jacques de Fitz-James le quitta en 1822, il lui confia, outre les dépêches officielles, cette lettre à demi-morose pour le grand orateur royaliste, son collègue à la Pairie :

Vérone, le 20 novembre 1822.

« Votre fils, noble Duc, me quitte. Je l'ai reçu avec grand plaisir, et je lui ai donné l'hospitalité telle qu'on peut la donner à Vérone, c'est-à-dire assez mauvaise. Il a vu Venise et un Congrès : c'est quelque chose dans la vie. Je désire qu'il se soit bien trouvé du voyage.

« Nous avons fait d'assez bonne besogne ici. Je suis fort content, à l'ennui près qui nous talonne, car le Congrès est vieux et peu dansant de sa nature. Je regrette que votre fils n'ait pas vu l'illumination des Arènes, qui aura lieu demain au soir, s'il ne pleut pas : c'est une chose qui n'arrive pas une fois dans un siècle et il ne faut pas moins que la rencontre d'un empereur de Russie et d'une ruine romaine pour produire ce spectacle. On dit que nous serons libres le dix du mois prochain. Je reprendrai la route de Paris, charmé d'avoir vu les choses et les hommes qui achèvent mon expérience politique. Bonjour, noble Duc; conservez-moi votre amitié, et comptez sur mon attachement et dévouement (50). »

A la distance d'onze ans, les fêtes du Congrès semblent à Chateaubriand plus splendides : il sent vivement le contraste entre l'animation qui régnait alors à Vérone et le silence qui l'emplit aujourd'hui; il voit les édifices « s'envelopper, gris et nus, dans une atmosphère de pluie », dans une atmosphère funèbre. Le voilà qui, évoquant un à un les acteurs disparus du drame diplomatique, procède à l'appel de tous ces morts : « Monarques! princes! ministres! voici votre ambassadeur, voici votre collègue revenu à son poste : où êtes-vous? répondez! » — Mort... Mort... Mort... Autour de l'ancien habitant du palais Lorenzi, ce n'est plus qu'un tournoiement de spectres. Et en lui-même, s'il fait l'appel des projets, des ambitions, des rêves, ce n'est plus qu'une ronde inconsistante de chimères...

A Vérone, il écrivait en 1822 : « Je suis charmé d'avoir vu les choses et les hommes qui achèvent mon expérience politique. » Il y écrit en 1833 : « C'est ici qu'a réellement commencé ma carrière politique active. » Comme elle fut courte, cette carrière! et terminée par quelle chute! L'ancien plénipotentiaire traverse aujourd'hui la ville comme ambassadeur d'une princesse en exil auprès d'un roi détrôné... Non, décidément, Chateaubriand, le 9 septembre 1833, n'eut point cœur à prolonger son séjour dans Vérone.

A peine en était-il sorti qu'un autre passé le ressaisissait; en traversant, « à Brescia, à Vicence, à Padoue », les « merveilles » archi-

tecturales de Palladio et de ses émules, il croyait rajeunir de vingt-sept ans; car « il n'avait pas fait la route depuis 1806 ». Comme il se sentait en goût de revoir longuement Venise et d'y rêver à loisir! Mais à Venise, qu'allait-il trouver? Quelles instructions de la duchesse de Berry? Où était-elle, en cette matinée du 10 septembre, tandis que son ambassadeur descendait enfin de calèche comme le jour se levait sur Fusina?

Chateaubriand se doutait bien que, depuis le 18 août qu'elle lui avait écrit de Naples, elle s'était débattue en quelques aventures. Il pensait bien aussi que son propre départ n'était point demeuré inaperçu des chancelleries; que la police autrichienne surveillerait son arrivée... Oui, qu'allait-il trouver à Venise? Au débarquer, à dix heures et demie, il eut la surprise de n'y rien trouver du tout; tandis qu'il s'installait à l'hôtel de l'Europe, son « premier soin » avait été d'envoyer Hyacinthe « au bureau de la poste » : pas la moindre lettre, ni à « l'adresse directe » de M. de Chateaubriand, ni « à l'adresse indirecte de Paolo (51) »... Le voyageur, pour l'acquit de sa conscience, écrivit « au comte Griffi, ministre de Naples à Florence, pour le prier de *lui* faire connaître la marche de Son Altesse Royale... »

Et là-dessus, foin de la politique! Puisse Son Altesse Royale s'enliser en de « mauvais chemins » et laisser son féal chevalier une bonne « quinzaine de jours » seul, tête à tête avec ses souvenirs et avec la beauté de Venise! Ses souvenirs le reportent au temps où il était le chevalier d'une autre dame; mais la beauté de Venise, vieillissante et souriante, le fait penser à celle qu'il appelle la Beauté tout court, comme une déesse, et qui vieillit et qui ne cesse de sourire sur sa propre vieillesse. Tout de suite, en cet Hôtel de l'Europe qui est l'ancien palais des Giustiniani et des Morosini, et que Quadri a bien raison de recommander aux voyageurs pour ses « points de vue agréables » autant que pour la « commodité de ses appartements » (52), tout de suite Chateaubriand écrit à Juliette Récamier; tandis qu'il lui écrit, il a sous les yeux l'admirable spectacle qu'il va peindre en préambule au livre des *Mémoires* où il contera son séjour : car l'Hôtel de l'Europe est situé juste à l'entrée du Grand Canal, à la limite de la lagune; devant lui sont plantés, comme un décor de théâtre, ces édifices fameux, la Douane de Mer, la Salute, Saint-Georges le Majeur; entre eux, contre eux, s'entremêlent des mâts, glissent des gondoles, et s'épanouit le vaste azur marin où l'azur céleste semble se dissoudre... De cette magnificence, Chateaubriand s'empresse de faire hommage à la lointaine amie :

Venise, 10 septembre 1833.

« Je voudrais bien que vous fussiez ici. Le soleil, que je n'avais pas vu depuis Paris, vient de paraître. Je suis logé à l'entrée du Grand Canal, ayant la mer à l'horizon et sous ma fenêtre. Ma fatigue est extrême, et pourtant je ne puis m'empêcher d'être sensible à ce beau et triste spectacle d'une ville si charmante

et si désolée et d'une mer presque sans vaisseaux. Et puis, les vingt-six ans écoulés à compter du jour où je quittai Venise pour aller m'embarquer à Trieste pour la Grèce et Jérusalem! Si je ne vous rencontrais pas dans ce quart de siècle, que je dirais de choses rudes au ciel! Je n'ai rien trouvé pour me diriger ici. On est bien bon mais bien étourdi. Je vais être obligé d'attendre des réponses de Florence; c'est donc huit jours à courir Venise. Je les mettrai à profit et, à la Saint-François, je vous montrerai tout cela. A vous, toute la douceur de ce climat si différent de celui des Gaules. Je ne suis point encore sorti de mon auberge. On faisait des prières pour la cessation de la pluie. Elle a cessé à mon arrivée. C'est de bon augure. A bientôt (53). »

Huit jours à courir Venise! Chateaubriand eût hésité à se les promettre, s'il avait su que la duchesse de Berry avait quitté Rome le même jour qu'il était sorti de Paris; elle arrivait à Florence en même temps que lui à Venise! Mais par un favorable hasard le dieu des complications diplomatiques l'attarda; c'est seulement le 16 septembre qu'elle atteignit Bologne et qu'elle fit avertir Chateaubriand de la rejoindre à Ferrare (54); il put demeurer à Venise jusque dans l'après-midi du 17. Il eut ainsi sa pleine semaine de liberté, une semaine de poésie, de fantaisie, de rêve, dans le décor d'une ville magique tout de suite accordée au mystère ardent de son âme; il ne connaît plus l'inquiétude qui, douze mois plus tôt, le dévorait en Suisse : sous l'égide dont le couvre, de loin, Juliette Récamier, il a, enfin, retrouvé en lui l'ancien voyageur (55). Jamais sa Muse ne parla plus beau, plus fiévreux langage, jamais elle ne lui dicta de plus troublantes cadences que pendant ces huit jours de flâneries et de songes où elle tendait une oreille attentive aux harmonies et à la leçon de Venise!

CHAPITRE III

« Séjour à Venise », ou un livre inédit des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Seulement, cette belle et fiévreuse musique, ces cadences troublantes où s'enchantait un René vieilli qui acceptait encore mal de vieillir, c'est à peine si, jusqu'aujourd'hui, les lecteurs des *Mémoires d'Outre-Tombe* en ont pu percevoir un écho. Au livre où Chateaubriand les enregistra en contant longuement son « séjour à Venise », il manque des pages essentielles, les plus magnifiques peut-être, les plus pittoresques certainement et significatives : soixante-seize pages sur cent quarante-deux que comportait le manuscrit de 1845 (et l'on peut conjecturer que la rédaction primitive excédait ce chiffre); soixante-seize pages, c'est-à-dire un peu plus de la moitié du livre intégral (1). Chateaubriand, comme on le verra, eut la faiblesse de consentir à cette amputation : il l'opéra, d'une main que le regret faisait trembler, en constituant sa rédaction définitive, celle de 1847 (2). Il l'opéra maladroitement, presque brutalement, dans la chair vive de son texte, et puis, sans doute, il se retourna pour un gémissement ou pour un soupir. D'autres mains recousirent la plaie; les lèvres s'en rejoignirent mal : dans le texte imprimé, une cicatrice inquiétante persiste.

Edmond Biré, dans son édition des *Mémoires*, ouvre le sixième livre de la quatrième partie sur le départ de Chateaubriand pour Venise : « Je partis de Paris le 3 septembre 1833... » Dans le manuscrit de 1847 (3), le « livre trente-neuf » commençait plus haut, au moment où Chateaubriand, le 6 juin au soir, rentre de sa première ambassade à Prague : « En descendant de voiture, et avant de me coucher, j'écrivis une lettre à M^{me} la duchesse de Berry pour lui rendre compte de ma mission. » Mais ce livre s'achevait sur les mêmes mots qui terminent le sixième livre chez Biré : après avoir comparé l'attitude de Rousseau et celle de Byron à Venise, Chateaubriand énumère rapidement les autres écrivains qui passèrent par la ville; il conclut enfin : « Je respire à l'aise au milieu de la troupe immortelle comme un humble voyageur admis aux foyers hospitaliers d'une riche et belle famille. » On tourne la page : dans le Manuscrit de 1847, c'est le livre quarante; dans l'édition Biré, le livre septième. Ici et là, on lit :

L'intervalle était immense entre ces rêveries et les vérités dans lesquelles je rentrais en me présentant à l'hôtel de la princesse de Bauffremont; il me fallait sauter de 1806, dont le souvenir venait de m'occuper, à 1833, là où je me trouvais en réalité : Marco Polo tomba de la Chine à Venise, précisément après une absence de vingt-sept ans.

Entre les deux pages, entre les deux livres, on a l'impression, en effet, d'avoir franchi, d'un bond inconscient, un abîme : Chateaubriand, d'ordinaire, mène plus doucement son lecteur. Qu'est-ce que cette « princesse de Bauffremont » qu'il va voir? dans quel hôtel? Il faut se rappeler que dans la lettre datée du 18 août, qu'il a reçue avant de quitter Paris, M. et M^{me} de Bauffremont étaient cités par la duchesse de Berry comme « des personnes pour lesquelles » elle avait « bien de l'amitié et de la reconnaissance »; ils devaient être ses compagnons pour « une partie du voyage » vers Prague. Le paragraphe suivant, d'ailleurs, fait comprendre que la princesse est arrivée à Venise comme une émissaire de la duchesse. Mais quand donc est-elle arrivée? Chateaubriand a dit plus haut que « chaque jour, après ses courses, il envoyait à la poste » où « il ne se trouvait rien »; que le comte Griffi ne lui « répondait pas de Florence »; qu'en vain, il consultait chaque jour aussi les gazettes : car « les papiers publics permis dans ce pays d'indépendance n'auraient pas osé dire qu'un voyageur était descendu au *Lion Blanc*... » L'hôtel dont il parle maintenant est donc celui du *Lion Blanc*? Sans doute le messenger mystérieux était convenu, à Paris, avec le voyageur de ce lieu de rendez-vous : « Le porteur vous donnera des détails... », avait écrit la duchesse. Mais ces précisions, il faut au lecteur des *Mémoires*, quelques recherches pour les retrouver. Chateaubriand est d'habitude plus clair ou moins concis. Il a dû être avisé que la princesse venait d'arriver à Venise; quand? par qui? Pourquoi n'a-t-il point noté l'événement qui le forçait « d'abandonner sa retraite » et qui coupait court à ses « rêveries »? Plus on relit ces premières lignes du nouveau livre, plus on soupçonne qu'elles renvoient à des indications qui devaient d'abord se trouver dans le livre précédent.

On n'en doute plus lorsqu'on a la curiosité de se reporter aux notes que Sainte-Beuve prit en 1834, comme on le verra plus loin, sur un Manuscrit des *Mémoires*. Ces notes, suivant pas à pas la lecture du critique, résument rapidement les chapitres qu'il avait sous les yeux. Elles contiennent des indications à la fois irritantes et déconcertantes pour le lecteur d'aujourd'hui : « A Venise; visite chez M^{me} Albrizzi qui parle de lord Byron. Visite à la prison où fut Pellico, à la Zanze, sa gardienne, qui depuis est mariée et a trois enfants. — Rousseau... — Jolie colère de la Zanze. La réfutation qu'elle fait du récit de Pellico. Elle nie avoir été alors en amour. — Soirée chez la comtesse Benzoni... — Rêverie au Lido... » En même temps qu'il traçait ces brefs résumés, Sainte-Beuve copia des phrases

entières; le plus long de ces fragments rappelle les dispositions de profane et voluptueuse inquiétude avec lesquelles Chateaubriand partit, en 1806, pour la Terre Sainte. De ce « morceau sur Venise et Jérusalem » Sainte-Beuve en rapprochait un autre où le pèlerin expliquait comment, naviguant jadis vers l'Amérique, il voyait « sur les flots une femme et les miracles de son sourire... » « Aveu précieux », notait le malicieux exégète. Les chapitres qu'il a résumés, les passages dont il a pris copie, que sont-ils devenus?

Pour tenter de les retrouver, pour découvrir au moins une mention relative à l'arrivée de M^{me} de Bauffremont, le lecteur retourne aux textes imprimés; il scrute les sommaires réunis par l'édition Biré en tête des différents livres, et qui, auparavant, se répartissaient entre les chapitres. Ceux du livre sixième de cette édition, se terminent ainsi : *Beaux génies inspirés par Venise. Anciennes et nouvelles courtisanes. Rousseau et Byron nés malheureux*. Et, dans les éditions antérieures, ils précèdent le dernier des chapitres relatifs à Venise. Nouveau sujet d'étonnement. Car la première de ces trois lignes résume bien les trois pages où Chateaubriand passe la revue des écrivains ses prédécesseurs; mais les deux autres, à quoi correspondent-elles? Vraisemblablement, après avoir fait disparaître deux morceaux du texte primitif, on a oublié de rayer dans le sommaire du chapitre les sous-titres qui les annonçaient. Ces deux morceaux, que sont-ils devenus?

De l'un d'eux, de tous les deux même, il n'était pas impossible de découvrir au moins la trace. Dans l'*Essai sur la Littérature anglaise* — où Chateaubriand inséra en 1836 plusieurs fragments, alors inédits, des *Mémoires* — on lit, à la fin d'un de ces fragments intitulé : *École de Lord Byron* (4), une vingtaine de lignes où Byron et Rousseau sont rapprochés à la fois pour leurs amours vénales et pour leurs infortunes : « ... (Ils) venaient en composer pour leurs lecteurs, les tourments de Childe-Harold et de Saint-Preux, sur le sein de *la Padoana* et (de) *del Can de la Madona*... Somme toute, Jean-Jacques et lord Byron ont été des hommes infortunés; c'était la condition de leur génie... » L'allusion aux maîtresses vénitiennes des deux grands hommes est ici évidente. Le lecteur attentif et inquiet pouvait conjecturer que cette page incomplète, conservée par l'*Essai*, était celle qui manquait au chapitre vénitien des *Mémoires*.

Il revenait alors, dans l'édition Biré, aux premières lignes du livre septième, où le nom de la princesse de Bauffremont l'avait d'abord retenu : « Il me fallait sauter de 1806, dont le souvenir venait de m'occuper, à 1833... » Le souvenir de 1806?... A peine si Chateaubriand l'a évoqué, le jour même ou le lendemain de son arrivée; il a fait défiler rapidement, comme un cortège de fantômes, tous les personnages qu'il connut lors de son premier voyage; ces revenants de sa mémoire « ou sont morts, ou n'habitent plus Venise ». Sur quoi l'évocat se rabroue : « Arrière toutes ces vieilleries de ma vie! j'en

deviendrais fou à force de ruines : parlons du présent. » Du présent seul en effet, — qui veut dire : des impressions éprouvées par le voyageur en 1833, au contact de Venise et de son passé, — il est ensuite question. Plus un mot des souvenirs de 1806. Et cependant, au moment où Chateaubriand va se présenter à la princesse, ces souvenirs *viennent* de l'obséder. La page où il en parlait, évidemment, a disparu.

De cette page, l'*Essai* de 1836 n'aurait-il pas conservé encore quelques vestiges? Aussitôt après la comparaison des « infortunes » de Rousseau et de Byron, on y lit un chapitre intitulé : *Lord Byron au Lido* (5). Dans ce chapitre — donné par lui, comme le précédent, pour un fragment des *Mémoires* — Chateaubriand ne parle pas moins de lui-même que de Byron : « Il n'y a pas encore deux années qu'un jour, au lever de l'aube, j'errais au Lido où tant de fois avait erré lord Byron... » Chapitre elliptique, tissu de ténèbres et d'éclairs; au cours de cette promenade au Lido, accomplie deux ans en ça, donc en 1833, le voyageur se remémore la tempête qui faillit l'engloutir le 26 décembre 1806, comme il revenait de Terre-Sainte. A cette promenade au Lido, une allusion subsiste dans les *Mémoires* : à la fin de la lettre du 30 octobre 1834 qu'il adressait à George Sand pour la remercier de lui avoir envoyé *Jacques* — lettre insérée par lui dans le dernier livre de son œuvre — Chateaubriand écrivait : « ...Vous avez, Madame, attaché un nouveau prestige à cette ville des songes d'où je partis autrefois pour la Grèce avec tout un monde d'illusions : revenu au point de départ, René a promené dernièrement au Lido ses regrets et ses souvenirs, entre Childe Harold qui s'était retiré, et Lélia prête à paraître... (6) » La jolie lettre! René semble pressentir, — sans doute parce que des échos de l'aventure étaient arrivés jusqu'à l'Abbaye-aux-Bois, — la fortune littéraire du voyage que les deux amants romantiques venaient, quelques mois après lui, d'accomplir à Venise. Mais, au surplus, quel témoignage, pour fortifier celui de l'*Essai*!

A mesure qu'il avance dans son examen des textes, le lecteur sent son inquiétude augmenter. En quittant la princesse de Bauffremont, Chateaubriand confesse qu'il lui en coûtait de ne pouvoir demeurer « une huitaine » encore à Venise; cette « huitaine était nécessaire à sa revue ». Et, brusquement cet aveu : « Je regrettais surtout de ne pouvoir mettre à fin l'aventure de Zanze. » Dans les *Mémoires* imprimés, cette « aventure » qu'il a nouée avec Zanze reste pleine d'obscurités. A peine installé à Venise, il écrit : « ...Je tenais beaucoup à savoir ce qu'était devenue la petite gardienne de Pellico. J'ai mis des personnes à la recherche : si j'apprends quelque chose, je vous le dirai... (7) » A qui s'adressait-il? à son futur lecteur, mais aussi sans doute à M^{me} Récamier, pour qui ces « notes » furent d'abord rédigées. Or, de Zanze, il ne reparle plus avant son départ. C'est à Ferrare seulement, où il promène ses flâneries en attendant la duchesse de

Berry, que le 20 septembre, il voit entrer dans son hôtel le rubicond Hyacinthe. Il l'avait laissé à Venise, avec mission « de passer chez Zanze, et de faire *ses* excuses d'être parti sans la voir ». Hyacinthe apporte un manuscrit de Zanze contenant une longue réfutation de Pellico que Chateaubriand insère dans son récit. Puis : « J'efface le petit défaut de taille que j'avais cru *voir* dans la fille du vieux soldat de la république... » Il a donc *vu* Zanze? Il sait donc et il l'a dit (car la phrase sonne comme une référence à un récit précédent) qu'elle est la fille d'un vieux soldat? d'un soldat de la république?... Cependant encore, quelques heures plus tard, lorsque, repartant pour Prague, il suit d'abord la route de Mestre, d'où l'on peut s'embarquer vers Venise, il soupire : « ...J'avais plus envie de *revoir* Zanze que Charles X. » La *revoir*?... Il l'a donc déjà vue? Ce récit, décidément, contient bien des invraisemblances, quelques équivoques et beaucoup d'obscurités.

Récapitulons : lacune sur la princesse de Bauffremont, sur son arrivée à l'hôtel du *Lion Blanc*, sur la lettre qui informe le voyageur de cette arrivée; lacune (ô pudeur!...) sur les courtisanes vénitiennes, sur les infortunes de Rousseau et Byron qui sont « nés malheureux »; lacune sur les « souvenirs de 1806 », sur les « rêveries » qu'ils provoquent, sur certaine promenade au Lido; lacune enfin sur l'aventure avec Zanze; en particulier sur certaine entrevue que les éditeurs de 1850 avouent à moitié en cherchant maladroitement à la dissimuler car ils avaient rédigé à son propos une note que Biré amputa de ces lignes essentielles : « M. de Chateaubriand n'a pas raconté comment il s'était mis en rapport avec ce personnage des *Prigioni* de Silvio Pellico... (8) » Que de lacunes! Une étude attentive des textes imprimés — celui des *Mémoires*, celui de l'*Essai sur la Littérature anglaise* — suffisait à les dénoncer.

Une autre étude attentive eût confirmé ces premières conclusions : l'étude du volume : « *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*, ou recueil d'articles publiés sur ces Mémoires », qui parut en 1834 (9). Du voyage à Venise, trois des auteurs d'articles parlent brièvement, mais en des termes assez explicites. Nisard affirme que les derniers livres des *Mémoires*, « écrits d'hier », n'ont pas à craindre la comparaison avec les chefs-d'œuvre antérieurs : « Lisez *Cynthia* après la *Sylphide*, c'est la même jeunesse et la même poésie... Lisez la *Description de Venise* et les *Réveries au Lido* : *Atala* et *René* n'ont pas plus de magnificence, ni plus de mélancolie. » Sainte-Beuve se défend de pouvoir rien dire de « toute la relation de Prague »; « mais la route, les grands chemins seulement, les rêves du poète-ambassadeur... mais les paysages de Bohême... mais Venise et la Zanze de Pellico et le Lido, où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles... » Voilà, s'il se laissait aller, « matière à bien des réminiscences ». Alfred Nettement, enfin : « ...Voici que Venise se lève du sein des vagues où elle s'endort; voici lord Byron,

voici Pellico et sa Zanze, voici la poésie, voici l'histoire, voici la politique... » Le « Voyage à Venise » avait frappé les imaginations ; on en parla dans Paris ; un jeune écrivain breton, Édouard Mennechet, qui dirigeait le *Panorama littéraire de l'Europe*, hasarda d'en demander le texte à son illustre compatriote. Le 24 avril 1834, Chateaubriand lui répondait, fort courtoisement :

« ...Vous désireriez particulièrement, Monsieur, mon travail sur Venise ; comme il est très long, je ne vous le pourrais communiquer en entier. Vous ne verriez alors ni les rencontres que j'ai faites dans cette ville, ni mes investigations sur J.-J. Rousseau et Lord Byron ; les souvenirs de mon premier passage à Venise en 1806 et mes dernières rêveries au Lido en 1833, ne se mêleraient plus à la beauté et à la tristesse de la merveilleuse cité mourante... Il est des mutilations qu'on ne peut exiger de la vanité la plus accommodante... Si je ne puis mettre à votre disposition mes vues *delle fabbriche di Venezia*, je vous envoie une description du printemps dans notre chère patrie armoricaine : vous serez juge compétent de la vérité du tableau... »

Au témoignage même de Chateaubriand, le récit du séjour à Venise était « très long » en 1834 ; il est très court, aujourd'hui, dans les *Mémoires* ; quelles mutilations n'a-t-il point dû subir !

Par bonheur, après avoir accordé tant de retranchements à des scrupules suprêmes et regrettables, Chateaubriand fit grâce aux passages supprimés. Il offrit à M^{me} Récamier la quatrième partie de son œuvre, copiée par Pilorge et corrigée de sa main ; ce précieux manuscrit, qui appartient aujourd'hui à M. Edouard Champion, a conservé toutes les pages enlevées en 1846 ou 1847 à la relation du *Séjour à Venise* ; ajoutées au texte imprimé, elles composent avec lui un merveilleux poème à la double gloire de René vieilli et de Venise fléchissante ; c'est tout un livre inédit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, — l'un des plus beaux livres, sans conteste, l'un des plus lyriques et des plus variés, — qui reparaît à la lumière.

Dans le « manuscrit Champion » l'ordonnance de la « quatrième partie » des *Mémoires* diffère de celle qu'Edmond Biré a reconstituée. Chateaubriand a divisé cette partie en onze livres, subdivisés chacun, comme dans le Manuscrit de 1847, en chapitres d'ordinaire assez courts. Le récit du premier voyage à Prague se termine avec le livre V ; le livre VI remplit l'intervalle entre les deux ambassades : « en descendant de voiture, écrit Chateaubriand, j'écrivis une lettre à M^{me} la duchesse de Berry pour lui rendre compte de ma mission. » Il écrit ensuite à « la Reine », c'est-à-dire à la duchesse d'Angoulême, et « rentre dans les habitudes de sa vie », lorsqu'un nouveau message de Madame vient le rejeter sur les routes. Suit le récit de sa « course » jusqu'à son arrivée à Venise. Le livre VII est consacré entièrement aux huit jours de loisir que le retard de Madame valut à son ambassadeur dans la « ville des songes ». Il porte un titre général comme tous les livres des *Mémoires* pour lesquels Chateaubriand a voulu souligner l'unité du sujet : *Séjour à Venise*. Au-dessous, ce

sous-titre, mi-souriant, mi-narquois, qu'on retrouve souvent dans son œuvre devant les passages abandonnés au rêve et à la poésie : *Incidences*. Et puis, les deux épigraphes, prises à Sannazar et à Chianbrera; mélancolie et splendeur. Cent quarante-deux pages manuscrites mènent ensuite du lumineux prologue, jusqu'aux derniers accords d'un musical et poétique épilogue : *Réverie au Lido*. Entre ces deux grands tableaux les loisirs vénitiens de Chateaubriand déroulent leur splendeur ou leur fantaisie, en faisant contraster les tons... Ah! comme René a aimé ces huit jours de répit ménagés par le destin sur la route inclémente de sa vieillesse!

Quand s'achève ce livre VII, on n'est plus gêné — comme dans les textes imprimés — de passer au livre suivant : on tient en main les anneaux rompus; on peut renouer entre eux le fil d'or.

On sort avec Chateaubriand des « souvenirs de 1806 » et des « rêveries » qu'ils ont inspirées; on sait que la princesse de Bauffremont est arrivée la veille à Venise; il faut, hélas! la rejoindre — et l'histoire avec elle — à « l'Hôtel du Lion blanc ». Sur une féerie de huit jours, le rideau brusquement est tombé.

Cette féerie, comment Chateaubriand l'a-t-il organisée? Quel fut le calendrier de son « séjour à Venise »? Bien qu'il ne se soit pas astreint dans le livre VII à suivre un ordre chronologique, on y trouve quelques indications précises; combinées avec celles qu'on peut tirer des ratures du manuscrit, du « cahier » de Sainte-Beuve (10), et surtout des lettres à M^{me} Récamier et à M^{me} de Chateaubriand, elles permettent de reconstituer dans les grandes lignes et presque jour par jour, l'activité du pèlerin diplomatique redevenu, pour une semaine, un poète.

Dix heures et demie du matin, le mardi 10 septembre : le voyageur s'installe à l'hôtel de l'Europe, écrit, comme on l'a vu, à M^{me} Récamier, se réjouit de voir la pluie céder à la lumière; d'un coup d'œil, il prend possession du spectacle aperçu de sa fenêtre; à peine secouée la poussière de la route, il demande une gondole, remonte le grand Canal, accoste sur la place Saint-Marc, pénètre dans l'église. Il dîne à l'hôtel, contemple le coucher du soleil en griffonnant quelques notes sur ses promenades du jour, achève de nouer connaissance avec son guide Antonio; en feuilletant son « Valéry », il combine avec lui les promenades du lendemain. Puis, « la soirée devenue charmante », à la nuit tombée, il se promène sur le quai, se laisse arrêter avec d'autres passants par des « jeunes filles à genoux » qui disent « dévotement leurs patenôtres » devant « une madone fort éclairée au passage d'un pont ». Il s'endort « au chant des gondoliers stationnés sous ses fenêtres ».

Le mercredi 11, il fait visite aux deux bibliothécaires de la Marciana, l'abbé Bettio et M. Gamba, qui le reçoivent « avec une extrême politesse » bien qu'il n'ait « aucune lettre de recommandation ».

Par eux, il peut connaître l'élite des Vénitiens. D'ailleurs, le même matin, la *Gazzetta privilegiata di Venezia* annonce l'arrivée de « Pilorge ufficiale franc. della Legion d'onore » et du « comte de Chateaubriand, propriétaire ». L'élite des Vénitiens va s'émouvoir : ce « comte de Chateaubriand » serait-il le célèbre auteur d'*Atala*? Flanqué ensuite d'Antonio, le fascicule du « Valéry » en mains, l'honorable « propriétaire » voit en détail le palais ducal; il pousse sa gondole jusqu'à l'île où Venise a placé son plus récent cimetière. Visites classiques. Voilà une journée bien remplie.

Au réveil, le jeudi 12, il écrit à M^{me} Récamier. Et comme on voudrait aussi pouvoir lire la lettre qui partit le matin suivant à l'adresse de M^{me} de Chateaubriand! Elle devait contenir plus d'une allusion politique, car le comte Spaur, Gouverneur de Venise, la fit saisir à la poste; à Vienne dont elle prit le chemin, l'eau et le feu s'acharnèrent contre elle; il n'en reste qu'une mention sur un registre de police. Point de politique, heureusement, pour M^{me} Récamier; et quelle jolie lettre allègre!

Venise, le 12 septembre 1833.

« J'ai fait hier une bien bonne journée, s'il y a de bonnes journées sans vous. J'ai visité le palais Ducal, revu les palais du Grand Canal, etc... Quels pauvres diables nous sommes en fait d'art auprès de tout cela! J'ai toutes sortes de projets dans la tête. Je prends des notes et c'est à cause de ces notes que je ne vous mande aucun détail, ne voulant pas me répéter.

« Le Valeri est un très bon guide, mais quand on est sur les lieux, on voit qu'il ne vous a rien fait voir. Ma mémoire au reste avait été fidèle et, après vingt-six ans, je ne me trompe pas d'un pas ou d'un jugement sur un monument. Je conçois que lord Byron ait voulu passer de longues années ici. Moi, j'y finirais volontiers ma vie, si vous vouliez y venir. M^{me} de Chateaubriand aime Venise.

« Je suis toujours attendant des nouvelles. J'en ai d'indirectes qui me font espérer être arrivé à temps. Dans quelques jours mon sort sera éclairci et je retournerai vers vous.

« Aujourd'hui, je vais continuer mes courses : il me tarde de voir l'*Assomption* du Titien... J'ai vu les bibliothécaires, M. Betio et M. Gamba. Je ne sais si le comte de Cicognara est ici. La *Gazette de Venise* ayant annoncé mon arrivée, je m'attends à faire quelques connaissances nouvelles. Êtes-vous retournée à vos bois et êtes-vous sur vos deux pieds? Je suis mangé ici des mêmes bêtes qui n'ont fait que vous piquer. Hyacinthe est presque aveugle. A bientôt. Je mets à vos pieds la plus belle aurore du monde qui éclaire le papier sur lequel je vous écris (11). »

Ce jour-là et les deux jours suivants, Chateaubriand voit l'église des Frari, l'Académie des Beaux-Arts; mais le bruit de son arrivée s'est répandu : « après le dîner », « à neuf heures », il lui faut s'habiller « pour aller passer la soirée » chez « la célèbre signora », M^{me} Albrizzi.

C'est sans doute le vendredi matin 13 que l'obligeant abbé Bettio, agitant son « gros trousseau de clefs », le conduisit, à travers corridors et escaliers, sous les toits du palais ducal, jusqu'aux deux chambres

occupées naguère par Silvio Pellico; retrouver le décor, c'était bien; mieux serait de découvrir la Zanze; on la recherchera.

Pour lui, ce jour-là et le suivant, il continue de « courir » et de « mettre le temps à profit ». Il court aux palais, aux Musées, à Saint-Michel de Murano. Le samedi matin, il visite l'Arsenal, dont le commandant, le feld-maréchal autrichien Pallucci, le « comble de politesses ». L'un de ces deux jours, il se rend chez le comte Cicognara. Il a passé la soirée du vendredi (cette date est probable, non certaine) chez la comtesse Benzoni. Le voilà devenu mondain à Venise; le dimanche matin, avant de quitter l'hôtel, il en plaisante aimablement avec M^{me} Récamier :

Venise, 15 septembre 1833.

« J'ai reçu hier votre lettre du 5. Je vous en rends un million de grâces, elle m'aurait fait encore plus de plaisir si elle ne m'apprenait que vous souffrez. Je ne puis m'habituer à cette continuation de douleur pour un si petit accident. J'espère pourtant qu'à la date de ma lettre vous êtes guérie et peut-être retournée dans votre bois.

« Je vous ai écrit souvent, et même assez *longuement*; je vous ai dit que les notes que je prenais m'empêchaient d'entrer dans les détails. Je cours partout; *je vais dans le monde*; qu'en dites-vous? Je passe *des nuits* dans des cercles de belles dames; qu'en dites-vous? Je veux tout voir, tout savoir. On me traite sur mes cheveux gris. Jugez si je suis tout fier et si je crois à ces compliments! l'amour-propre est si bête! Mon secret est que je n'ai pas voulu garder ici ma sauvagerie, quand j'ai appris celle de lord Byron. Je n'ai pas voulu passer pour la copie de l'homme dont je suis l'original. Je me suis refait *ambassadeur*.

« J'ai pris Venise autrement que mes devanciers : j'ai cherché des choses que les voyageurs, qui se copient tous les uns les autres, ne cherchent point. Personne, par exemple, ne parle du *cimetière* de Venise, personne n'a remarqué les tombes des juifs au Lido, personne n'est entré dans les habitudes des gondoliers, etc... Vous verrez tout cela.

« Je suis toujours sans nouvelles; j'en attends le 18 ou le 19. Arrive ce que pourra, j'ai fait mon devoir. La Saint François me verra auprès de vous.

« Toujours des souvenirs à M. Ampère et le reste. Toujours à vous et à jamais (12). »

Et Zanze, cependant, que les autres voyageurs n'ont point songé à retrouver? Ce dimanche 15, précisément, voici qu'« Hyacinthe *le* vient rejoindre au café et *lui* apprendre le succès des recherches... (13) »

Il voit M^{me} Brollo, il voit Zanze, promet de revenir... Il a rendez-vous, au début de l'après-midi, avec M^{me} Mocenigo, descendante des Doges, qu'il a connue autrefois à Paris, sous l'Empire et qui, le sachant de passage à Venise, « eut l'obligeance de désirer *le* revoir ».

Il dépêche son hommage. Que faire ensuite? C'était jour de fête : toutes cloches sonnantes, « le Patriarche promu au Cardinalat » « avait pris le chapeau »; la place Saint-Marc débordait de promeneurs. Fuyant la curiosité mondaine, Chateaubriand, avec Hyacinthe et Antonio, navigue à travers canaux et lagunes; sa sortie s'achève par une méditation historique sur la Piazzetta.

Le lundi 16, il entame une excursion au Lido; mais « pris de la pluie en débarquant » dans l'île, le voilà qui, presque aussitôt, se rembarque... Au retour, il trouve les nouvelles qu'il n'espérait plus que pour le 18 ou le 19 septembre : la princesse de Bauffremont l'attendra le lendemain à onze heures au *Lion Blanc*. Partira-t-il donc sans avoir vu la mer?... Le lendemain, dès l'aube, il se fait conduire au Lido, médite au limbe des flots quelque deux ou trois heures, regagne Venise pour l'instant du rendez-vous au bout duquel, en soupirant, il va quitter le roman pour l'histoire...

Pendant ces huit jours, comme il songe peu à la politique! Comme il voudrait qu'elle l'oublîât! Et pourtant, ô contradiction des cœurs les plus sincères! il s'irrite parfois que l'insoucieuse « nièce » (14) l'abandonne ainsi sans nouvelles.

Le soir, au retour de ses « courses » (15), il dépouille un courrier qui le laisse « impatient et morose » : Paris lui envoie « des lettres pénibles, Prague des conseils peu encourageants ». Comment prendra fin l'aventure?... Cette « anxiété », il l'exprime le dimanche soir au jeune comte de Falloux qui, revenant justement d'un pèlerinage loyaliste à Carlsbad et à Prague et faisant étape à Venise, y a connu sa présence en lisant la *Gazette*. Le jeune carliste consentirait-il à lui « sacrifier son séjour à Venise »? « Il me pria, relate Falloux, de me rendre par la route la plus courte près de M^{me} la duchesse de Berry, qu'on avait lieu de supposer à Florence ou à Ferrare, et d'avertir la princesse de l'impossibilité où il se trouvait de l'attendre indéfiniment. » Falloux partit sans désespérer : à Ferrare, il apprit qu'il avait dû croiser sur la route le courrier que la Princesse venait d'expédier à son ambassadeur.

Au reste, si, parmi ses loisirs vénitiens, Chateaubriand ne pouvait s'empêcher de songer à la politique, celle-ci lui rendait sa sollicitude : et il ne l'ignorait guère. Le dimanche matin, il était assis à la « petite table » d'un café :

Un sbire, conte-t-il, rôdait autour de moi : il me connaissait sans doute, et n'osait rien me dire. Détesté des Rois dont j'ai l'honneur d'être le très humble mais très peu obéissant serviteur, je leur représente la liberté de la presse incarnée. Le cabinet autrichien me voudrait au fond d'un puits; cependant il me ménage, tenu en respect par la peur d'un de ces talents qui font faire de si mauvais sang au Prince de Metternich (16).

A Venise, Chateaubriand se sentait surveillé par la police. Mais il ne savait pas que sa correspondance était ouverte sous les yeux du gouverneur; que sa lettre d'arrivée au comte Griffi avait été copiée, dès le soir du 10 septembre; que sa lettre du 12 à sa femme était interceptée, que le 16 un rapport du gouverneur partait pour Vienne, « rapport ayant trait à la surveillance du vicomte de Chateaubriand pendant son séjour à Venise (17) ». Après avoir manié lui-même les ressorts secrets du gouvernement, en était-il donc encore à croire,

comme à Rome en 1803, « que rien n'est plus sûr que la poste (18) » ? Ne se rappelait-il plus l'orage qu'il avait alors amassé sur sa tête en confiant à la poste des lettres trop peu « diplomatiques », trop peu « chrétiennes » même, qu'on avait ouvertes à Paris et remises aux mains du Premier Consul ? En 1833, sans doute, il n'avait plus cette naïveté ; mais une grande insouciance et beaucoup de dédain.

Telle est, autant qu'on la peut reconstituer, la suite éphéméride de ses occupations entre le mardi 10 et le mardi 17 septembre. Sur cette trame fragile courut la fantaisie de ses souvenirs, de ses méditations, de ses songes ; on va voir quelle tapisserie de haute lice elle y sut composer, et de quels tons merveilleux, en combinant l'azur, la pourpre sombre et l'or.

CHAPITRE IV

Chapitre des Beaux-Arts et Chapitre d'Histoire, ou pour ne pas ressembler à Byron.

C'est d'abord, — rose, azur et vermillon — une ouverture de rideau vraiment éblouissante (1); elle produisait encore plus grand effet dans la rédaction primitive des *Mémoires* (2) : alors, la toile abaissée sur Paris d'où le voyageur sortait dans sa calèche « rapiécetée », se relevait brusquement sur Venise. Ce prélude est une symphonie de grands souvenirs et de couleurs éclatantes. Entre les nuages pluvieux écartés par les souffles du soir, toute la lumière adriatique tombe voluptueusement du ciel occidental pour caresser la ville des merveilles prête à s'endormir aux « flots amènes » de sa lagune. S'agit-il d'une ville ou d'un songe? Palais, tours, églises, clochers, dômes peints et « surdorés » élèvent leur féerie dans l'air transparent : « on peut se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, sur le *Bucentaure* où l'on vous donne une fête ». Devant ce spectacle, Chateaubriand, penché à la fenêtre de son hôtel, répète le cri du vieux Comines : « C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue! »

Sans doute, au cours d'une rapide navigation sur les canaux, il a pu, l'après-midi, mesurer, aux façades des édifices, les outrages du temps et l'indifférence des hommes : ici, une « poignée de plâtre », une « truelle de mortier » ont fermé en hâte la blessure d'une lézarde; là, des « planches vermoulues barrent » des « fenêtres grecques ou mauresques »; plus loin, des « guenilles mises sécher » pendent à « d'élégants balcons ». Mais pourquoi se courber sur ces plaies? Elles disparaissent, de loin. A défaut de la puissance, Venise a conservé le charme. Au coucher du soleil, on dirait qu'elle s'enveloppe d'un manteau, tissu par les couleurs de ses peintres les plus fameux. Elle apparaît alors « peinte d'une lumière titienne ». Semblable aux figures allégoriques que ses artistes inventèrent pour symboliser sa grandeur, elle est « assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature. » Elle meurt; mais les souvenirs de son histoire drapent son insensible agonie d'une majesté mélancolique. Elle meurt, mais les témoignages des arts la parent d'une grandeur toujours vivante. Elle est plus qu'un musée, plus qu'un reliquaire : une survivance de beauté.

Aux merveilles des arts qu'elle recèle, et que consacra l'admiration presque religieuse des voyageurs, comment ne pas rendre d'abord une sorte d'officiel hommage? Certes, Chateaubriand ne se pique point d'étaler des connaissances techniques; il ne se donne pour un grand clerc ni en peinture, ni en architecture; il ne joue point à l'érudit, encore moins au critique de profession. Mais il sent vivement, comme par un accord préétabli, les formes diverses de la beauté; une sorte d'intuition le met de plain-pied avec les plus divins artistes, ses frères d'âme et d'humaine inquiétude; sans analyser, il devine ou il reconstitue. Parfois aussi, au cours de sa carrière, il a été amené à choisir entre les thèses relatives aux artistes et aux arts, qui se heurtaient autour de lui; il a même énoncé des théories, plus ou moins audacieuses, pour légitimer ses goûts et appuyer ses préférences. Peut-être ne lui déplait-il point d'en chercher à Venise la confirmation.

Mais à Venise, il lui plaît avant tout d'éviter jusqu'au soupçon d'une ressemblance avec Byron. Or Byron affichait une sacrilège horreur des arts. Contre eux ses *Mémoires* retentissent de brutales invectives. De Venise même, il écrivait en 1817, à son ami Murray :

« Je ne me connais pas en peinture, et je la déteste, à moins qu'elle ne me rappelle quelque chose que j'aime ou que je crois possible de voir. C'est pourquoi j'abhorre et crache dessus tous les sujets de saints, et la moitié des impositions dont les églises et les palais regorgent ici. Jamais de ma vie je ne fus si dégoûté qu'en Flandre du Rubens et de son infernal éclat de couleurs... En Espagne, je ne pensais guère mieux de Murillo et de Velasquez... C'est de tous les arts le plus artificiel et le moins vrai, et celui qui en impose le plus au bon sens de l'esprit humain. Je n'ai jamais vu peinture ou statue qui approchât d'une lieue de ma pensée ou de mon attente; mais j'ai vu plusieurs montagnes, des mers, des rivières, des sites, et deux ou trois belles femmes qui les dépassaient de bien loin, sans compter quelques chevaux, un lion en Morée, et un tigre que je vis souper dans Exeter-Change (3)... »

A cette profession de foi, ou plutôt d'incrédulité artistique, Chateaubriand oppose un sourire d'ironie : « N'y aurait-il point un peu de parti pris dans tout cela? » A Rousseau, il reproche, avec plus de vivacité, une étonnante indifférence : dans la ville où respirait Zuietta, l'auteur des *Confessions* « n'a pas l'air de savoir qu'il existe des tableaux, des statues, des monuments; et pourtant, avec quel charme ces chefs-d'œuvre se marient à l'amour dont ils divinisent l'objet et augmentent la flamme! » Dans cette phrase, palpiter un soupire de regret : est-ce à Venise que pense Chateaubriand? ou bien à l'Espagne, à la mosquée de Cordoue, aux jardins de l'Alhambra? à Rome aussi peut-être où, quatre ans plus tôt, il connaissait encore l'ivresse de se croire aimé, où, tremblant comme un adolescent, il déposait une rose sur un banc de pierre, dans les jardins d'une villa peuplée de statues à l'antique (4)?

Si peu de temps qu'il doive demeurer à Venise, il lui siérait mal d'imiter l'indifférence de Jean-Jacques ou les mépris de Byron;

il sait trop que la nature ne supplée point à l'art, et même qu'elle demeure impuissante à divertir l'homme, à le consoler ou à le diviner, si aux enchantements qu'elle recèle l'homme n'ajoute point son âme. Comment blasphémer l'art, ou comment l'ignorer, dans une ville qui n'est qu'une ingénieuse conquête de l'homme? Chateaubriand a bien changé depuis 1806; il blâmait alors Venise d'être « une ville contre nature »; il l'admire aujourd'hui; il a pris une conscience plus profonde des grandeurs de l'art, par qui l'homme utilise les choses pour les dominer, mais il en comprend mieux aussi les exigences et les nécessités.

Dès son arrivée, il « remonte, descend et remonte le grand Canal »; il « voit et revoit la place Saint-Marc »; il veut à la fois « peindre l'effet général de l'architecture de Venise » et « se rendre compte des détails »; ou, si l'on préfère, sur la scène magnifique où il va dérouler son aventure vénitienne, il procède à la plantation du décor. Il a beau écrire à M^{me} Récamier que sa mémoire lui est demeurée fidèle et qu'« après vingt-six ans, il ne se trompe pas d'un pas ou d'un jugement sur un monument » (5), ses idées se sont bien élargies; elles rejoignent celles que lui suggérait M^{me} Renier-Michiel. Il trouvait alors « l'architecture de Venise trop capricieuse et trop variée » (6); cette variété même lui apparaît aujourd'hui comme un élément de grandeur; dans ce caprice il découvre la démonstration de deux théories que ses *Études Historiques* ont récemment énoncées (7) : l'une explique les origines de l'ogive qui lui semble caractériser l'art gothique; l'autre rattache l'architecture du moyen âge à celle de Byzance et, par elle, à l'art des Arabes et de tout l'Orient. Où donc naquit l'art gothique? Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand, d'accord avec l'archéologue anglais Thomas Maurice, avait répondu : dans les forêts primitives; « les forêts des Gaules ont passé dans les temples de nos pères »; et il avait brillamment démontré que les voûtes des cathédrales reproduisaient les arceaux formés par les chênes séculaires dans les solitudes sylvestres. Mais les travaux des derniers archéologues ont bouleversé cette conception; on cherche maintenant l'origine de l'art gothique dans « le tracé de l'arc brisé »; c'est « l'opinion du jour », celle des jeunes amis de Chateaubriand, Charles Lenormant, J.-J. Ampère, Ludovic Vitet; dans les *Études Historiques*, il vient de s'y rallier. L'ogive, donc, a enfanté l'art gothique. Mais cette ogive, d'où vient-elle? Dans les mêmes *Études*, Chateaubriand a écrit que son « origine est peut-être persane » et son « patron, la feuille du mûrier indien »; à moins cependant qu'elle ne soit que « le simple tracé d'un crayon facile ». A Venise, il croit voir cette seconde hypothèse se vérifier sous ses yeux; plusieurs palais du Grand Canal, entre autres le palais Foscari, le second étage du palais Pisani, lui offrent un « agencement » particulièrement démonstratif; au-dessus de colonnes corinthiennes alignées trois par trois, se dressent des demi-cercles qui se coupent par leur milieu; « les arcs, en se

coupant, donnent naissance à des ogives au point de leur intersection » ; si bien, « que l'ogive dont on va chercher si loin l'origine prétendue mystérieuse, est née fortuitement de l'intersection de deux cercles de plein cintre ». Aussi existe-t-elle « dans les monuments dits cyclopéens » ; « je l'ai vue très pure, ajoute Chateaubriand, dans les tombeaux d'Argos. »

Il n'est point étonnant, par voie de conséquence, que l'architecture gothique ait été précédée d'un « style néo-grec » bientôt « orientalisé » par les Arabes. Chateaubriand a parlé de ce mélange de styles dans les *Études Historiques* ; il le trouve réalisé dans les constructions vénitiennes ; par sa position même et par toute son histoire, Venise n'est-elle point comme une porte sans cesse entr'ouverte entre l'Europe et l'Occident ? Saint-Marc, comme l'Alhambra à Grenade, « témoigne de l'inconstance et des merveilles » de ce style intermédiaire entre le grec et le gothique ; il supporte sans fléchir la surcharge des plus capricieuses parures.

Ces ornements inattendus, Chateaubriand les découvre avec ravissement dans plusieurs palais. Certes, à Paris, il avait feuilleté les deux superbes in-folio édités par le comte Cicognara et ses collègues de l'Académie des Beaux-Arts à la gloire de l'architecture vénitienne : *Le Fabbriche più cospicue di Venezia* (8) ; mais leurs planches aux dessins géométriques et purement linéaires, ne lui avaient fait connaître que le trait des monuments ; à ces visages il manquait l'expression, c'est-à-dire le jeu des lumières et des ombres. Seule la pleine lumière donne la vie à l'architecture. C'est de cette vie que les yeux de Chateaubriand s'enchantent. Il la traduit en poète. Au palais Foscari, les rosaces placées par deux entre les vides des cintres ogives, « se touchent par un point de leur circonférence dans la façade du bâtiment » ; elles « deviennent des espèces de roues alignées sur lesquelles s'exalte le reste de l'édifice. » Le palais Ducal renverse les lois de « l'architecture naturelle » ; il augmente « d'épaisseur à mesure qu'il envahit le ciel » : « on dirait d'un édifice renversé planté sur son léger couronnement, et dont l'épaisse racine serait en l'air. » Ces images valent peut-être toutes les théories. A Saint-Marc enfin triomphe « l'architecture byzantine-composite » ; « bosselé de dômes, incrusté de mosaïques, chargé d'incohérentes dépouilles de l'Orient », ce temple « est un monument de victoire et de conquête élevé à la Croix ». Par lui, le symbole chrétien domine Venise, ses arts et son histoire. Quand Chateaubriand y pénétra, son obscurité intérieure ne faisait point le contraste attendu avec le ciel vénitien, d'ordinaire « brillant » ; comme des nuages pesaient, « la lumière du dehors émoussée, s'harmoniait avec la basilique sombre ». La monstrance luisait sur le grand autel, des chants bourdonnaient, et des répons liturgiques : « on achevait », en effet, les prières des quarante heures, qui sont des supplications extraordinaires formulées devant le Saint-Sacrement pour détourner les catastrophes, pestes et cala-

mités; la peste, en l'occurrence, était la pluie, qui durait depuis trop de jours; car « un ciel gris et aqueux » à Venise, quoi de plus détestable?

Le temps était encore « équivoque » et « le ciel gris semblait en deuil » le soir du dimanche suivant où, sur le conseil du savant M. Gamba, et d'un petit livre de Quadri, Chateaubriand se voulut donner « d'un coup d'œil » une vue générale de l'architecture vénitienne et de son histoire. Il se plaça, comme on le lui avait « recommandé », dans un coin favorable de la Piazzetta, à l'endroit où le café du même nom « confine à la lagune », debout « près des deux grandes colonnes »; l'une porte le lion, l'autre un crocodile; là jadis, on exécutait les condamnés; pour un empire, on ne ferait point passer un vénitien entre les semblances lapidaires de ces bêtes maléfiques. De là, le regard du rêveur, embrassant « neuf siècles », déchiffra les « chroniques de pierre écrites par le temps et les arts ». Le premier chapitre en était représenté par « *Il Campanile*, ou le clocher de Saint-Marc, commencé par Nicolas Barattieri, architecte lombard »; il avait date du ^x^e siècle. L'épilogue était fourni, au ^{xix}^e siècle, par « le Café, ou Pavillon, dans le jardin du palais Royal sur la lagune; architecte vivant, le Professeur Santi ». Mélancolique énumération, dont Chateaubriand tire une conclusion amère :

Venise commence à un clocher et finit à un café : à travers la succession des âges et des chefs-d'œuvre, elle va de la Basilique de Saint-Marc à une guinguette. Rien ne témoigne mieux du génie du temps passé et de l'esprit du temps présent, du caractère de l'ancienne société et des mœurs de la société moderne, que ces deux monuments; ils respirent leurs siècles.

Car, par delà les considérations techniques, les querelles d'idées et de théories, Chateaubriand professe que les monuments, autant que les livres, manifestent l'âme des hommes. Il a toujours aimé l'architecture; il en a parlé avec ardeur et pertinence. Ne vient-il pas encore, en 1831, d'intervenir en faveur de la beauté architecturale de Paris? Deux lettres de lui, publiées par des revues (9), ont tracé tout un plan pour l'achèvement du Louvre, le dégagement des Tuileries, l'aménagement d'une vaste perspective qui permettrait au regard de descendre sans obstacle depuis l'Arc de l'Étoile jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : « Je prétends que cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde. » Et comme on osait parler de démolir Saint-Germain-l'Auxerrois, il avait sonné le tocsin contre les « Vandales »! « Que sont donc devenus nos romantiques? On porte le marteau dans une église, et ils se taisent! O mes fils! combien vous êtes dégénérés! faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de nos temples?... » Il eut gain de cause. Dès qu'il parlait d'architecture, il montrait à plein ce sens de la grandeur que Napoléon lui avait reconnu; il a compris les monuments vénitiens.

Tableaux et statues suscitent moins aisément sa ferveur. Devant eux, il ne met point de théories à l'épreuve; il n'est rien qu'instinct et sentiment; on dirait, d'ailleurs, qu'il a hâte de leur payer le tribut d'admiration dont ses guides et lui sont, d'avance, convenus. En 1806, il s'était contenté d'écrire, non sans une moue de dédain : « Il reste quelques bons tableaux de Paul Véronèse, de son frère, du Tintoret, de Bassan, et du Titien. (10) » Moins compendieuse aujourd'hui, sa relation est bien rapide encore. Se laisse-t-il accabler par l'enthousiasme? Le lendemain de ses courses dans les musées, il avouait à M^{me} Récamier : « Quels pauvres diables nous sommes en fait d'art auprès de tout cela ! » Sans doute craint-il de rivaliser avec les guides; le livre de Valéry, qu'il tient à la main, voue de longues pages aux toiles et aux fresques du palais Ducal; Chateaubriand note seulement qu'« on marche de merveilles en merveilles » parmi ces « tableaux mille fois décrits »; il s'arrête auprès des deux plus belles antiques, « le groupe du Cygne et de Lédà, et le Ganymède dit de Praxitèle »; c'est pour mêler la critique à l'éloge : « le Cygne est prodigieux d'étreinte et de volupté » et Ganymède « ravissant »; mais Lédà paraît « trop complaisante », et « l'aigle n'est point un aigle réel ». Il accorde son « respect » à un manuscrit de Dante, sa curiosité à la mappemonde établie en 1460 par le Camaldule Fra-Mauro, dont il a possédé autrefois la description dans sa bibliothèque. C'est tout pour le Palais Ducal.

Même hâte à la galerie Manfrini où le visiteur se contente de signaler d'un mot le portrait de l'Arioste qui « est vivant »; cette toile de Titien est peut-être le seul tableau à qui le dédain de Byron avait fait grâce. Au reste Titien, visiblement, obsède Chateaubriand : « on marche ici sur ses chefs-d'œuvre, écrit-il; sa lumière est si juste que, quand on regarde un de ses tableaux et ensuite le ciel, on ne s'aperçoit pas d'avoir passé de l'image à l'objet même » (11); lumière chaude, dorée, caressante sans être éblouissante, qui attire le regard, le retient et le vivifie.

« Il me tarde, avoue-t-il, de voir l'*Assomption* du Titien. » C'est que toute l'Europe parlait de ce chef-d'œuvre que, pendant plus de deux siècles, on avait cru perdu; il dormait seulement oublié, sous une couche de poussière, suspendu dans un coin sombre, au haut de l'église des Frari; il n'y avait pas dix ans que le comte Cicognara venait de le découvrir. Il « se fit hisser auprès » de la toile obscurcie qui l'intriguait, « en lava un coin avec un peu de salive et, s'étant assuré de son auteur, offrit un tableau plus neuf au curé de l'église, enchanté de l'échange (12) ». L'*Assomption* devint alors un joyau de l'Académie des Beaux-Arts; sa découverte, affirme Valéry, apparut, « au milieu de la décadence de Venise, comme une sorte de compensation à tant de pertes. » Parmi les applaudissements, une seule voix discordante; celle du curé dont l'ignorance s'était laissé dépouiller. Cicognara lui-même allait bientôt conter cet épilogue à Chateaubriand : « Le curé qui avait abandonné ce tableau sans en connaître le mérite,

a voulu depuis intenter un procès à l'ingénieux amateur : l'affaire s'est arrangée. » A l'Académie, — reliquaire offert par Cicognara et par un groupe de patriotes aux tableaux des églises désaffectées sous la domination française, musée nouveau vite enrichi par d'opulents donateurs, — à l'Académie le pèlerin a « couru vite » vers le tableau qu'il connaissait déjà par des reproductions, entre autres par celle que contient l'album vénitien du comte de Forbin et du peintre Dejuinne; tout de suite, son regard fut saisi par l'admirable mouvement qui entraîne la composition entière vers le ciel, et par les « quatre couleurs tranchées, le brun, le vert, le rouge et le bleu » qui « couvrent l'ouvrage ». Le mouvement d'ascension, surtout, est remarquable; au centre de la toile, divisée en trois zones, il emporte la Vierge presque impétueusement. Cet effet, comment le rendre? Chateaubriand ne craint point d'inventer un mot : « Dix grandes figures d'hommes au bas du tableau... La Vierge au-dessus de ce groupe, *assompte* au centre d'un demi-cercle de chérubins... ses yeux sont levés vers le Père Éternel, apparu au point culminant. » L'œuvre, cependant, est-elle parfaite? « L'aspect du tout est sombre, le caractère peu idéal, mais d'une vérité et d'une vivacité de nature incomparables... » Sans doute, « une tête de femme à droite, à la pointe du croissant », est « d'une indicible beauté »; mais « je ne sais si un ange debout n'éprouve pas quelque sentiment d'un amour trop terrestre »; mais aussi, « les proportions de la Vierge sont fortes »; le peintre a dû faire poser quelque Vénitienne qui n'avait rien d'une madone. Au total, à cette *Assomption* qu'il s'est efforcé loyalement d'admirer sans réserves, Chateaubriand reproche d'être demeurée trop près de la terre : il l'eût souhaitée plus paradisiaque, au moins plus spiritualisée. Il la vante, certes, et longuement la décrit; mais il ajoute : « Je lui préfère pourtant la *Présentation de la Vierge au Temple*, du même peintre, que l'on voit dans la même salle »; et peut-être, dans la même salle aussi, et juste « en regard », le *Martyre* ou le *Miracle de Saint-Marc*, du Tintoret, « drame vigoureux qui semble fouillé dans la toile plutôt avec le ciseau et le maillet qu'avec le pinceau »; œuvre expressive s'il en fut : une sculpture en pleine toile. Comme on l'a justement remarqué (13), les causes de son impression, Chateaubriand ne les analyse pas d'après les règles et les procédés techniques; il lui suffit de la ressentir vivement, et de la définir avec bonheur.

C'est mené par son cœur encore — un cœur battant de vénération presque religieuse — qu'il se penche à l'Académie sur les « dessins originaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël ». Il ne peut « s'en arracher »; il éprouve la même émotion qui nous envahit aujourd'hui lorsque nous manions ses manuscrits autographes ou ses lettres; devant ces ébauches il a l'illusion sacrée d'être admis « à l'intimité » du génie; grâce à ses « études » et à ses « caprices » celui-ci « vous apprend par quels degrés et par quels efforts il est

parvenu à la perfection : on est ravi de voir comment il s'était trompé, et comment il s'est aperçu de son erreur ou la redressait. Il y a dans ces coups de crayon tracés sur le coin d'une table, sur un méchant morceau de papier, une abondance et une naïveté de nature merveilleuses. Quand on songe que la main de Raphaël s'est proménée sur ces chiffons immortels, on en veut au vitrage qui vous empêche de baiser ces saintes reliques. » Critique de sentiment? enthousiasme de grand artiste?... Sans doute; mais intuition aussi et divination d'une forme de critique que l'avenir épanouira, et qui commence, en ces années-là, de germer dans l'esprit inquisiteur de Sainte-Beuve. D'un grand écrivain comme d'un grand peintre l'œuvre s'explique d'abord par ce peintre ou par cet écrivain; c'est en eux qu'il en faut rechercher la lente genèse et l'obscur origine; ni les brouillons de l'un ne sont à dédaigner, ni les esquisses de l'autre; on y trouve, avec le reflet direct d'une âme, la trace directe de ses élans vers l'inaccessible beauté. Ici, comme en bien des pages du *Génie*, Chateaubriand est annonciateur et prophète : il a l'esprit plein d'avenir.

Mais plus qu'aucun autre à cette date, il demeure sensible à la poésie du passé. Lui qui vient de parcourir à pas de géant quinze siècles d'histoire de France, comment n'entendrait-il pas la voix d'une autre histoire qui parle autour de lui par tous les tableaux, par tous les palais, par toutes les pierres de Venise? Dans la décadence de la ville illustre peut-il fermer l'oreille aux souvenirs de sa grandeur? La République Sérénissime n'est expirée que depuis trente-six ans; bref espace de temps, somme toute, dans la vie d'un homme. Lorsque le jeune chevalier de Combourg voguait vers l'Amérique et ses Floridiennes, le Doge jetait encore l'anneau d'or dans les flots soumis de l'Adriatique; un caprice contraire à celui qui emportait l'explorateur vers les hommes de la nature et les mers glaciales aurait pu le jeter aux rivages où florissait encore la plus vieille République du monde ancien; il eût alors contemplé le dernier état de ses splendeurs. Sur Venise déchue, trente-six ans ont pesé plus lourdement qu'un siècle. Comment donc expliquer une chute si brutale aggravée d'une agonie si rapide? Ce problème hante le promeneur. A Sparte, à Athènes, à Rome même, il a pu faire retentir l'amère déploration des vanités humaines; il gémissait sur des ruines incontestables, ennoblies et consacrées par le temps même qui les avait créées. A Venise, les ruines matérielles se préparent, mais elles n'éclatent pas au regard; dans le décor presque intact, l'âme d'une nation brillante a brusquement disparu. Par quel sortilège? Par quel miracle d'infortune, plus propre certes à humilier les prévisions humaines que les lentes et inévitables transformations des empires? Dès le jour de son arrivée, ce sujet de méditation s'impose à Chateaubriand; sa mémoire lui déroule les fastes de Venise tandis qu'il en admire la beauté subsistante; de la « planteuse de lions » qui dominait l'Orient,

« humiliait les Césars de la Germanie et recevait à ses foyers inviolables les papes suppliants », de la cité qui fut « à la fois Corinthe, Athènes et Carthage » que reste-t-il, aujourd'hui qu'elle a ployé sous le joug « de la matérielle Autriche »?

Ce qu'elle fut et ce qu'elle est, Chateaubriand le mesure en visitant l'Arsenal. L'énormité de cet établissement l'ébahit : « Aucune monarchie n'a offert un pareil compendium nautique. » Il parcourt cet « espace immense clos de murs crénelés » renfermant « quatre bassins pour les vaisseaux de hauts bords » — bassins dont les « deux lions colossaux du Pirée gardent » toujours majestueusement la porte, entr'ouverte sur la mer. Auprès du port s'accumulent les constructions techniques : chantiers navals, corderie, fonderies de canons, forges, et mille ateliers, depuis celui « où l'on taille la rame de la gondole, jusqu'à celui où l'on équarrit la quille d'un soixante-quatorze », et l'armurerie historique ou moderne, « le tout mêlé de galeries, de colonnes, d'architectures élevées et dessinées par les premiers maîtres »; car toujours « à Venise les arts s'unissent à l'industrie ». L'Arsenal était jadis le cœur sans cesse battant de la République; Dante déjà célébrait son activité; il bourdonnait comme une ruche : « charpentiers, voiliers, matelots, calfats, mousses », galériens l'animaient d'une tumultueuse rumeur... Hélas! « tout ce mouvement est fini; le vide des trois quarts et demi de l'Arsenal, les fourneaux éteints, les chaudières rongées de rouille, les corderies sans rouets, les chantiers sans constructeurs, attestent la même mort qui a frappé les palais... » Ocieux, « quelques galériens traînent leurs entraves »; dans les bassins d'où sortirent les flottes de Chypre et de Lépante, et cinquante ans en ça les escadres de l'amiral Emo, une seule frégate, ce matin, frémit sous la voile, en partance pour l'Amérique; son capitaine accourt; car le commandant de l'Arsenal a déjà « reconnu » le glorieux visiteur « à ses cornes de feu » : — « Monsieur le vicomte, avez-vous quelque commission pour l'Amérique? — Non, capitaine; faites-lui bien mes compliments; il y a longtemps que je ne l'ai vue! » Ah! fuir là-bas, fuir! Comme Venise, Chateaubriand soudain se sent accablé par son passé : « Les pesantes années que nous jetons dans les flots du temps ne sont pas des ancrs; elles n'arrêtent pas notre course. »

Avec la puissance de la République, les splendeurs de ses fêtes ont disparu. Vainement Chateaubriand en rêve; il a feuilleté le livre érudit où son ancienne adversaire, la comtesse Renier-Michiel, a fixé leur histoire (14); il en retrouve d'aimables descriptions dans le guide de Valéry. Mais de tant de festivités les Vénitiens d'aujourd'hui conservent-ils un bien net souvenir? La Sainte-Marthe seule est encore chômée par le peuple en chaque fin de juillet; « des gondoles illuminées promenaient », jadis, « des banquets errants sur les canaux, au milieu des palais » désormais « déshabités ». Mais qui sait même le nom de la fête *delle Marie* (des Maries)? Elle « rappelait les fian-

gailles, l'enlèvement et la recousse de douze jeunes filles » qui, « en 944, furent ravies par des pirates de Trieste et délivrées par leurs parents de Venise. Chacune d'elles au moment de l'enlèvement portait une cuirasse d'or brodée en perles : dans la fête commémorative la cuirasse était changée en chapeau de paille dorée, en oranges de Malte et en vin de Malvoisie ». Au monastère de Saint-Zacharie se déroulait « une solennité pompeuse » où « les chefs de la République » se « rendaient sur des barques dorées » ; « les religieuses et l'abbesse » de ce couvent avaient en effet jadis offert au Doge le « Corno Ducale » ; ce bonnet dogal « était d'or, festonné de vingt-quatre grosses perles, surmonté d'un diamant à huit facettes, d'un énorme rubis et d'une croix d'opales et d'émeraudes ». Quelle somptuosité ! Elle n'était dépassée que le jour de l'Ascension, lorsque devant le rivage oriental du Lido, se célébrait « le mariage de la mer et du Doge » ; c'était la fête symbolique par excellence, où Venise, enivrée de sa force maritime, conjurait le sort en renouvelant son pacte avec les vagues. « *Le Bucentaure* (ainsi nommé d'une galère d'Enée) couronné de fleurs comme un nouvel époux, s'avancait au milieu des flots, au fracas du canon, au son de la musique, aux strophes de l'épithalame en vieux vénitien que l'on ne comprenait plus » ; et le Doge, entr'ouvrant les doigts, laissait tomber, sous la bénédiction du Patriarche, le mystique anneau d'or dans la mer.

Pour sentir le contraste de cette majesté avec l'actuelle décadence, il suffit de se promener sur la place Saint-Marc ; des « canons autrichiens », géoliers monstrueux, dressent leurs gueules béantes « au pied du Palais Ducal » ; ils dénoncent aux yeux « l'esclavage de Venise ». Devant eux, comme Bossuet jadis sur la décadence de l'Égypte et de Rome, Chateaubriand médite sur la chute de Venise ; chute d'autant plus pitoyable qu'elle fut, hélas ! dénuée de toute grandeur. Afin de la déplorer, le pèlerin de Sparte et de Jérusalem retrouve les poétiques accents de *l'Itinéraire* ; mais il les relève d'une pénétrante amertume :

Les trois Venise, la *Venetia* des Romains, la *Venetia* des lagunes créée par les populations échappées au fléau de Dieu, Attila, la *Venetia* ou la Venise concentrée qui fit oublier les deux autres ; cette dernière Venise que Pétrarque surnomma *Aurea* et dont les pierres étaient dorées et peintes, au dire de Philippe de Comines ; la Venise qui posséda trois royaumes, la Venise dont les cités en terre ferme ont suffi pour donner des noms illustres aux capitaines de Bonaparte ; cette République enfin n'a point péri comme tant d'autres Etats par un fait d'armes de la France : attaquée de simples menaces, elle succomba sans essayer même de se relever.

Sans doute, déclinant déjà au xvii^e siècle, elle avait sourdement dégénéré « durant ce xviii^e siècle dans lequel fut rongé et dissous l'ancien ordre européen ». Mais « les forces matérielles ne (lui) manquaient point encore » ; elle se pouvait défendre, avec l'aide de l'Angleterre, de l'Autriche, et victorieusement, même en ce printemps

de 1797, après qu'elle « eut laissé envahir son territoire continental ». Appuyé sur les statistiques de Quadri, Chateaubriand dresse l'inventaire des ressources dont elle disposait en hommes, en navires, en argent; il les trouve redoutables; en face d'elles « les Français n'avaient à Malghera que trois cents hommes et une seule pièce de canon de petit calibre; ils manquaient même de barques. » Cent ans plus tôt, l'Anglais Addison jugeait déjà que par sa position naturelle, Venise était « peut-être la ville la plus imprenable de l'Europe ». Chateaubriand l'imagine qui soutient un siège avec la même ardeur que Saragosse, mais avec plus d'efficacité :

Les assiégeants n'y pouvant aborder que dans des barques, auraient été exposés sur des canaux étroits aux projectiles des assiégés retranchés dans les maisons, les églises, les édifices riverains. Maître de la place Saint-Marc, du palais du Doge, de l'Arsenal, on ne serait encore maître de rien. Si Venise se défendait on la pourrait brûler, non la prendre; les habitants auraient de plus une retraite assurée sur leurs vaisseaux. Dans de pareils moments le souvenir de la gloire nationale est une vraie puissance : certes les ombres des Barbarigo, des Pesaro, des Zeno, des Morosini, des Loredano, venant repeupler leurs foyers en péril et combattant aux fenêtres de leurs palais, ne seraient pas des ombres vaines.

Mais pas plus qu'ils n'utilisèrent leur présent, les Vénitiens de 1797 ne songèrent à requérir le secours moral de leur admirable passé. Leur vainqueur, pourtant, confessa lui-même dans le *Mémorial* que, l'un et l'autre, il les avait redoutés : « Venise était d'une grande force... Enfin, elle recélait dans son sein la force morale de toutes ces familles souveraines qui allaient combattre pour leur existence politique. Qui pouvait évaluer le temps que nos troupes seraient retenues à cette entreprise? » (15) Chateaubriand, on le voit, dans ses supputations rétrospectives, s'accorde avec l'irrécusable témoignage venu de Sainte-Hélène.

« Eh! bien, continue-t-il après avoir établi le bilan des ressources vénitiennes, quelques lignes méprisantes de la main de Bonaparte, suffirent pour renverser la Cité antique... »; ses « magistrats obtempérèrent en tremblant aux injonctions d'un billet écrit sur la peau d'un tambour. » Comble d'humiliation! « L'esclavage de la République victorieuse des siècles, de l'immortelle patrie de Dandolo, se négociait, non sur un champ de bataille, ou dans le sein d'une nouvelle ligue de Cambrai, mais à Venise même, par un obscur secrétaire de légation, appelé Villetard, mort depuis dans la maison des fous à Charenton. » Le 12 de mai, après que « Louis Manin, le CXX^e et dernier Doge, au milieu de ses sanglots et de ses larmes » eut offert « d'une voix chevrotante son abdication », le Grand Conseil capitula. Quatre jours plus tard, « nos soldats embarqués paisiblement en gondoles, l'arme au bras et sans brûler une amorce, prirent possession de la colonie vierge de l'ancien monde. » La cause d'une chute « si inexplicable, si extraordinaire »?

Le temps et une destinée accomplie. Les contorsions du grand fantôme révolutionnaire français, les gestes de cet étrange masque arrivé au bord de la plage, effrayèrent Venise affaiblie par les années : elle tomba de peur et se cacha sous les langes de son berceau. Ce ne fut pas notre armée qui traversa réellement la mer, ce fut le siècle; il enjamba la lagune et vint s'installer dans le fauteuil des Doges, avec Napoléon pour commissaire. Le Conseil ne parla pas de donner la question aux deux voyageurs et de les enfermer sous les *plombs*; il leur remit le Lion de Saint-Marc, les clefs du Palais et le bonnet ducal; le Pont des Soupîrs n'entendit plus passer personne.

Et depuis? Trente-six ans d'oppression et de somnolence ont acheminé sûrement la ville vers une mort dont ses amis entrevoient la brève échéance!

Depuis cette époque Venise décrépite, avec sa chevelure de clochers, son front de marbre, ses rides d'or, a été vendue et revendue, ainsi qu'un ballot de ses anciennes marchandises : elle est restée au plus offrant et dernier enchérisseur, l'Autriche. Elle languit maintenant enchaînée au pied des Alpes du Frioul, comme jadis la reine de Palmyre au pied des montagnes de la Sabine.

Elle languit sans souffrir. Comme Chateaubriand l'a senti dès le premier contact, « elle garde un charme » : « la séduction du ciel empêche » qu'on y éprouve le « besoin de plus de dignité humaine. Une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. » Les arts et l'histoire, double parure dont se drapera jusqu'au bout l'agonie d'une ville qui fut si brillante et si grande. Chateaubriand se devait d'abord d'admirer cette double et précieuse enveloppe; derrière, que trouvera-t-il? Certes, l'oppression autrichienne semble avoir vidé Venise de sa substance nationale et de son séculaire orgueil; mais on la sent vivre encore en se penchant vers elle. Dans l'église des Saints Jean et Paul, Chateaubriand a médité sur les tombes des Doges et des illustres guerriers; l'une d'elles abrite « la peau d'Antoine Bragadino, défenseur de Famagouste » que les Turcs écorchèrent vif. Ce cruel trophée a rappelé à l'auteur des *Martyrs* une phrase de Tertullien sur laquelle il a fait jadis un contre-sens de génie; certains animaux, disait l'apologiste, se dessèchent au point d'être réduits à n'avoir plus que la peau; et cependant ils vivent. A Chateaubriand, la dépouille de Bragadino paraît le symbole même de sa défaillante patrie : Venise a conservé le double éclat des arts et des grands souvenirs; mais son âme est réduite et comme rétractée; « Venise elle-même n'est plus qu'une *peau vivante*. »

CHAPITRE V

Du fantôme de Byron au sourire de Zanze, ou une double déception sentimentale.

Dans ce décor magnifique, lord Byron a promené la tumultueuse ivresse de ses amours et de ses chants. Avidement, Chateaubriand recherche le fantôme de l'homme dont « il fut l'original » (1) et pour qui son âme nourrit moins d'admiration que de secrète envie. Que reste-t-il, cependant, de lord Byron à Venise? Devant le palais Mocenigo ses armes demeurent peintes au poteau où il attachait sa gondole; mais les échos du palais ne répètent plus ses sanglots et ses rires, ni les appels bruyants de la Fornarina.

Il faut chercher dans une page de ses *Mémoires* le souvenir de cette Margarita Cogni : Byron la « comptait vraisemblablement parmi les femmes dont la beauté ressemblait à celle du Tigre soupant » qu'il avait admiré, un soir, dans *Exeter-Change* (2); ne l'appelait-il point « la pauvre Tigresse » (3)? Plus d'une fois il sentit sa griffe : comme ce soir que, revenant du Lido dans la bourrasque, et trempé de pluie, il s'entendit accueillir par cette vocifération : *Ah! can' della Madonna! c'esto il tempo per andar al Lido?* (4). Cependant, la furieuse allait et venait sur l'étroite estacade, flagellée de la tempête, échevelée, ses yeux noirs débordant de larmes et de flammes. A cette brune « sibylle » pourquoi Chateaubriand oppose-t-il soudain l'image de sa blonde Velléda qui conduit elle-même une barque au milieu de l'orage, en conjurant le maléfice des flots? C'est que Velléda, sœur « aînée » et d'abord pudique de la Vénitienne, incarne en sa forme déjà glorieuse le souvenir de deux ou trois « enchanteresses » demeurées chères au cœur de Chateaubriand; il ne se lasse point de rechercher les similitudes plus ou moins lointaines qui le peuvent rapprocher de son émule anglais. Il cherche surtout le secret du charme que, réfugié en cette cité magique, Childe Harold sut imposer à toute l'Europe; les palais, les canaux, le ciel même de Venise lui en feront peut-être confidence. Il cherche des amours passionnées, des plaisirs presque divins; Venise, hélas! ne lui raconte que des voluptés basses, et des orgies grossières.

Ni Byron, en effet, ni Rousseau qui le précéda dans Venise, ne surent y placer haut leurs cœurs; Byron arrive à dominer ses propres fai-

blesses de toute sa « fatuité » aristocratique (5); Rousseau apparaît, dans les *Confessions*, bien inférieur en élégance et en « élévation de sentiments » à la gentille Zulietta qui, après l'avoir reçu « *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant », le renvoie prestement à ses études : *Lascia le donne e studia la matematica!* Mais tous deux, le plébéien et le grand seigneur, il les faut plaindre d'avoir « encensé des autels peu dignes de leurs sacrifices (6) ». Par un orgueil mal placé sans doute, par crainte de dépenser aux pieds de quelque madone, lente à conquérir, difficile à conserver, « un temps dont chaque minute appartenait au monde », ils n'ont « voulu que le plaisir »; ce plaisir, ils chargeaient « leur talent de le transformer en passion et en gloire ». Ils opéraient ainsi un curieux partage : « A leurs lyres la mélancolie, la jalousie, les douleurs de l'amour; à eux sa volupté et son sommeil sous des mains légères. » Convient-il de les condamner?

Dans le moment de leur ivresse, l'illusion de l'amour était complète pour eux. Du reste ils savaient bien qu'ils tenaient l'infidélité même dans leurs bras, qu'elle allait s'envoler avec l'aurore : elle ne les trompait pas par un faux tendresse ou de la sienne.

Si encore, remarque Chateaubriand, Jean-Jacques et Byron avaient connu « les anciennes courtisanes de Venise, et non leur race dégénérée (7) »! Celles-là, par la magnificence et l'esprit, n'eussent point paru indignes de distraire, parfois, de grands génies; Montaigne les admira. Cependant « les objets de son admiration avaient déjà baissé » d'un degré, « lorsque Martin cherchait à prouver à Candide qu'il y avait peu de vertu et de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado; Candide qui » ne sourcillait point, « attendant toujours Cunégonde, vit passer sur la place Saint-Marc Paquette et le frère Giroflée... (8) » C'est alors, vers le milieu du XVIII^e siècle, que le sénat vénitien tenta de chasser les courtisanes déjà démeritantes; obligé de les rappeler par un décret, conte le docte Valéry, il les « désignait dans cet acte sous le nom de *nostre benemerite meretrici* »; institution pour ainsi dire nationale, elles disparurent avec la République.

Chateaubriand évoque tant de grâces et de somptuosités abolies en contemplant le spectacle pittoresque — mais affligeant — offert aux étrangers, en 1833, par les indignes héritières des anciennes courtisanes :

A quelques pas de mon auberge, est une maison à la porte de laquelle se balacent, pour enseigne, trois ou quatre malheureuses assez belles et demi-nues. Un caporal *schlagen* collé le long de la muraille, les bras allongés, la paume des deux mains appliquée au fémur, la poitrine effacée, le cou roide, la tête fixe, ne la tournant ni à droite ni à gauche, est en faction devant ces Demoiselles qui se moquent de lui, et cherchent à lui faire violer sa consigne.

Il voit entrer et sortir avec des yeux d'envie les *Pourchois*, avertissant par sa présence que tout se doit passer sans scandale et sans bruit : on ne s'est pas encore avisé en France de mettre l'obéissance de nos conscrits, à cette épreuve.

A ce croquis, vif et plaisant, mais inattendu, aboutit d'abord la quête entreprise par Chateaubriand après le fantôme du « noble lord ». Veut-il signifier que pour Byron Venise fut seulement le théâtre fastueux des plaisirs?

D'autres figures de femmes planaient pour lui au-dessus de la ville des gondoles et des carnavals; des figures souriantes et chastes comme celle de la Belvidera qui dans la *Venise sauvée* d'Otway aime, du premier regard, un soldat d'aventure et, patricienne, épouse avec lui la misère. Cette grâce fière et réservée avait déplu à Byron; il l'avait déclaré sans ambages : d'Otway il admirait tout, même l'indigence et les dettes, « excepté cette chienne de Belvidera, ivre d'un pudique libertinage et d'une larmoyante curiosité »; il « l'abhorre, la méprise, la déteste... » C'est une raison sans doute pour que Chateaubriand s'en montre épris, pour qu'il cite le vers délicieux qui condense des parfums de baiser et de fleur : « Oh! souris-moi, comme quand nos amours étaient dans leur printemps! »

Oh! smile as when our loves were in their spring!...

Figure de rêve sans doute; mais n'en est-il point de vivantes où le rêve et la réalité mélangent leurs sortilèges? La petite plébéienne qui glissait, angélique (9) reflet, dans la geôle de Pellico, n'habite-t-elle point encore Venise? Chateaubriand a recherché la trace effacée de ses pas dans les deux chambres que le prisonnier, douze ans plus tôt, habita sous les plombs; dès sa visite au Palais Ducal l'excellent abbé Bettio l'a conduit, à travers un dédale de corridors, droit « aux mansardes » qui furent les premières des fameuses *Prigioni*. Là, tout de suite, le voyageur entame l'enquête dont il a promis les conclusions à l'Abbaye-aux-Bois. D'emblée, il rend hommage à la véracité de Pellico, qui « ne s'est trompé que sur un point » : l'écrivain ne fut pas incarcéré dans les prisons dites *sotto i piombi* qui étaient au nombre de cinq seulement dans le palais; il habitait « un bâtiment adhérent au palais » juste à l'autre extrémité de l'édifice : en quoi Chateaubriand commet lui-même une légère erreur, trompé par la couleur empourprée dont l'aile du palais est peinte. Au reste, vétilles que ces chicanes soulevées sans doute à Paris par des voyageurs trop peu sûrs de leurs souvenirs! Pellico eut raison d'affirmer qu'il était détenu *sotto i piombi*, « car le toit de son hermitage était de plomb et il n'en était séparé que par un plafond fort mince ».

Ses descriptions sont exactes; l'enquêteur en fait l'inventaire, livre en main; voici la première chambre d'où l'« on domine les combles de Saint-Marc », la seconde qui ne jouit point d'une vue aussi

étendue : pour atteindre à la haute fenêtre dont les grilles ont disparu, Pellico mettait sa table sur son lit et une chaise sur sa table. Le beau malheur remarque Chateaubriand, non sans humour : « à la Préfecture des Doges de la police française » lui-même, l'an passé, n'exécutait-il point cette périlleuse gymnastique ? Il était « obligé de monter sur la table pour respirer l'air et jouir de la lumière », tant son retrait était infect et sombre ; Pellico, au moins, avait « de l'air » et « une vue superbe ».

Sous cette ironie aimable, qu'on n'a pas toujours comprise, gronde la rancune laissée au « noble pair » par sa détention de l'an passé (10) ; il est bien près, au reste, d'envier le prisonnier vénitien : à Paris, l'auteur d'*Atala* se contentait d'entrevoir M^{lle} Gisquet, ou de l'entendre chanter dans le cadre bourgeois du salon de famille ; sous les plombs, « l'auteur de *Françoise de Rimini* » voyait Zanze tous les jours ; ils étaient seuls tous deux ; tendrement, elle le plaignait ; un matin, elle l'embrassa pour le consoler. Qu'était donc devenue la charmante geôlière, illumination innocente de ces « prisons de poète » ? Il la faut, à tout prix, retrouver : « J'ai mis des personnes à la recherche », griffonne Chateaubriand. Des personnes ? Entendez Hyacinthe assurément et maître Antonio, roi déluré des « ciceroni ».

Ils cherchèrent trois jours la fille du geôlier Brollo ; ils la cherchèrent loin sans doute dans Venise, ou jusque sur terre ferme ; or, elle habitait tout près du lieu où Pellico l'immortalisa. Son père étant mort, elle vivait « derrière l'Académie des Beaux-Arts, au palais Cicognara » dont sa mère louait une partie « et dans lequel elle sous-louait des chambres à des artistes, des commis et des officiers de la garnison ». Deux fils florissaient autour de la veuve : « L'un, Angelo, travaillait chez un fabricant de mosaïques, l'autre, Antonio, tenait le comptoir d'un marchand de fromage... » Quant à Zanze, — ô poésie ! — elle « était mariée » ; son mari occupait un emploi modeste de plunitif « à la Centrale » — c'est-à-dire dans les bureaux de « la Congrégation Centrale pour le territoire vénète », sorte de parlement au petit pied que le gouvernement autrichien avait institué en 1815 pour l'instruire des besoins de la population. Le dit mari était absent une partie du jour ; Zanze, cependant, s'occupait de mosaïques et de broderies ; habile à reproduire en perles des tableaux célèbres, elle initiait quelques élèves à cet art populaire ; et elle aidait sa mère à tenir les appartements meublés. Rien de plus facile, donc, que de connaître Zanze ; il suffisait de se présenter chez elle comme un riche étranger, amateur d'étoffes ou de mosaïques... Au client supposé, elle prodiguerait paroles et sourires.

Hyacinthe, comme on voit, avait bien travaillé. Le matin du samedi ou du dimanche (11), il apporta ces renseignements précieux à son patron qui prolongeait indolemment l'heure du déjeuner à la petite table d'un café, devant le quai des Esclavons. Zanze vivante et si proche ! Chateaubriand, du coup, fourra dans sa poche les papiers

qu'il griffonnait, courut « prendre Antonio à l'auberge », et tous deux partirent « en gondole ».

M^{me} Brollo (12) les reçut en cérémonial à sa porte et leur fit monter un escalier; elle « marchait devant comme si elle m'eût conduit en prison », remarque le pèlerin de la beauté; mais la prison était une cuisine où il fallait prendre une « double clef » pour pénétrer dans l'appartement de Zanze qui « était à l'Académie avec un élève ». Tandis qu'Antonio est « dépêché » vers elle « en courrier », Chateaubriand est introduit dans sa chambre. Cette « chambre était grande, éclairée par deux fenêtres. Un large lit de six pieds sans rideaux, une table et quelques chaises, complétaient l'ameublement » sans faste; au mur brillait « un portrait de François II, en petites perles de verre, ouvrage de la Zanze », qu'on détacha pour le faire admirer au visiteur.

Lui, cependant, notait dans sa mémoire le « nouveau signalement » de « l'auguste veuve »; car elle avait un peu changé en dix ans, depuis que Pellico l'avait peinte « de visage sec, sec, d'environ quarante années, de paroles sèches, sèches, ne donnant pas le moindre signe d'être capable de quelque bénévolence... » Le métier commande; de *carceriere*, M^{me} Brollo était devenue loueuse de logis et vendeuse de mosaïques. La voici donc en ce matin de septembre 1833 : « Petite femme d'un air fort commun; figure ronde; teint coloré; n'ayant rien sur la tête que ses cheveux grisonnants; paraissant fort avide et fort occupée des moyens de faire vivre sa famille. » Grande parleuse au surplus. Avant même de s'asseoir, Chateaubriand s'entend réciter la biographie de son interlocutrice :

Madame Antonia a été mariée deux fois; son premier mari, Jean Olagnon, était un Picard, mort à l'armée d'Égypte. M^{me} Antonia sait le français, et le prononce même assez bien, mais elle a de la peine à trouver les mots, faute d'habitude de les parler. Elle se servait donc presque toujours de la langue italienne mêlée de patois vénitien.

Pleine de vivacité, elle « s'est emparée de *la main* » de Chateaubriand « qu'elle a serrée et qu'elle a voulu baiser »; mais, conte-t-il, « j'ai retiré ma main par modestie ». Ce dialogue alors s'engage :

« Madame Antonia, vous avez connu M. Silvio Pellico?

— *Signor, si; un carbonaro; tutti carbonari!*

— Vous lui portiez son café dans la journée, et souvent votre fille vous remplaçait?

— *Vero, la sua Eccellenza.*

— Avez-vous deux filles?

— No, Monsieur; une seule.

— Et qui s'appelle Zanze?

— *Signor, si, et due garçons.*

— C'est ça même. Et votre fille servait très bien M. Silvio Pellico?

— *Signor si: tutti dottori, canonici, nobili.* Quand ils furent con-

damnés, *o Dio!* je présentai un cierge, gros comme ça, à *Nostra Dama di Pietà.* »

Puis des explications : « après le jugement on l'avait mise elle, son mari et toute sa famille, *nella strada*, avec vingt sous dans sa poche » ; à force de réclamations, « elle obtint cent écus » pour élever ses enfants...

A ce moment, comme la conversation s'embrouillait, Antonio rentra, accompagné de Zanze. — La voici donc, cette créature divine, cette Muse adolescente, consolatrice d'un poète prisonnier, que le poète exalta, et que tous les poètes caressent de leurs rêves ! Chateaubriand tourne vers elle des regards dévotieux, et...

J'ai vu, dit-il, apparaître une femme plus petite encore que sa mère, un peu contrefaite, enceinte de sept ou huit mois, cheveux noirs nattés, chaîne d'or au cou, épaules nues, grasses et très belles, yeux longs de couleur grise et *di pietosi sguardi*, nez fin, physionomie fine, visage effilé, sourire élégant, mais les dents moins perlées que celles des autres femmes de Venise, le teint pâle plutôt que blanc, la peau sans transparence, mais aussi sans rousseurs.

Au premier coup d'œil éclatent ensemble qualités et défauts ; on discerne des élégances et des finesses, certes, mais aussi le dos un peu trop arrondi ; et cette grosseur ! C'est la quatrième fois que Zanze est enceinte ; des trois enfants précédents, deux sont morts. « Où est donc le quatrième ? » demande le visiteur. « Zanze a ri, et regardant sa grosse ceinture, elle a dit : *Stimo costui.* » Mais au moment qu'elle a posé « sa main contre l'enfant qu'elle porte dans son sein, il s'est passé je ne sais quoi d'extraordinaire sur son visage... » Au reste, Chateaubriand ne tarda pas à constater qu'« elle s'embellissait à mesure qu'elle parlait ». Il a commencé par lui dire « qu'admirateur de M. Pellico », il a « voulu voir une femme qui fut si bonne pour un pauvre prisonnier ». D'instinct, comme sa mère, elle lui « avait saisi la main » ; « et je ne sais pourquoi, dit-il, je n'ai pas retiré ma main... » Zanze, cependant, « paraissait chercher dans sa mémoire le nom qu'il venait de prononcer ; puis :

« Oui ! Oui ! M. Pellico ; je m'en souviens : un *Carbonaro*.

— Savez-vous qu'il a écrit un ouvrage sur *ses prisons* et qu'il y parle de vous ?

— Non je ne sais pas. »

Intervient alors « le vieil Antonio qui savait tout » — avait-il lu *le Mie Prigioni* ? plus probablement Chateaubriand lui en avait communiqué les passages opportuns ;... — et le vieil Antonio avec « moins de précaution et avec un sourire très drôle » lança brusquement ce propos : « Mais, Zanze, vous lui avez conté que vous étiez en amour. » Et il cita deux lignes des *Prigioni*. Propos et citation firent bondir la jeune femme :

« Comment ! *inamorata ! invaghita !* Eh ! j'allais à l'école ; j'étais une toute petite fille ! je n'avais pas douze ans.

— *Corpo di Christo!* à douze ans, on est très bien en amour à Venise.

— Tu avais quatorze ans, Zanze, » remarqua la mère; « tu étais en amour : c'est vrai. »

Comment récuser l'attestation de Madame Mère? Zanze, pourtant :

« Ça n'est pas vrai; je n'ai été en amour qu'après avoir été envoyée à la campagne, parce que j'étais malade. J'ai été en amour alors avec mon cousin.

— Et vous avez épousé votre cousin?

— No, *Eccellenza*; je n'ai pas épousé mon cousin... »

« J'ai ri », conte Chateaubriand. Puis il reprit :

« Il y avait peut-être dans la prison une autre Zanze? Vous n'êtes peut-être pas la Zanze qui portait le café à M. Silvio Pellico?

— Non, non, il n'y avait dans la prison d'autre Zanze que moi. La fille du *secondino* s'appelait... (J'oublie le nom, affirme ici Chateaubriand) : c'était déjà une vieille fille. »

Et de détourner l'entretien pour « détailler toute l'histoire de ses études de mosaïques »; elle avait pris de nouveau la main de l'étranger « dans les deux siennes »; elle parlait avec vivacité; et le miracle recommença : elle « s'embellissait » encore en parlant. Chateaubriand, un peu confus de l'avoir taquinée, l'écoutait avec complaisance; il ne retirait pas sa main; il sentait auprès d'elle on ne sait quel désir, on ne sait quel regret; et non point certes un émoi semblable à ceux qu'une Hortense Allart lui avait procurés; peut-être pensait-il plutôt à l'inquiétude presque timorée qu'à Cauterets, sur les bords du Gave, il avait connue aux côtés de son Occitanienne. Dans la jeune femme à la taille alourdie, à la fraîcheur déjà fanée, il cherchait à retrouver l'enfant qui pour un autre s'était faite consolatrice et madone; il calculait les années, et, troublé, se trompait dans ses supputations. Zanze avait en 1833 vingt-six ans environ et non point seulement les vingt-quatre qu'il supposait; décidément elle devait bien peu ressembler à la *venezianina adolescente sbirra* de 1821; à la regarder, à sentir la chaleur de sa main, le « vieux voyageur », étrangement, s'attendrissait.

Antonio, soudain, rompit le charme en lui « adressant la parole en français » : « Elle ne conviendra pas de ses aveux à Pellico; mais c'est bien sûr. » En français aussi, Chateaubriand répondit :

« — Je ne cherche point le secret de Zanze, et si vous ne lui aviez pas parlé de ses amours, je ne lui en aurais pas dit un mot... »

Que cherchait-il donc sur le pâle visage de la vénitienne? et à qui donnait-il ce démenti? Non point au vieux guide, assurément, mais à lui-même. Il s'en voulait de l'émotion un peu trouble où il s'était abandonné; il en voulait aussi, curieusement, à Zanze de n'avoir ni la beauté, ni au moins la candeur que, d'avance, il lui avait attribuées. Il hâta l'entrevue :

« — Demandez maintenant à Zanze, prescrivit-il à Antonio, si elle

veut que je lui envoie *Le mie Prigioni*; elle les lira et me dira si elle se rappelle des circonstances qu'elle peut avoir oubliées. »

Zanze recommanda « de n'apporter le livre qu'après l'heure où son mari se rend à son bureau »; car, a-t-elle ajouté, il « est plus jeune que moi d'un an ». Chateaubriand ne fit point d'observation; mais il traduisit *in petto*: « Le mari est jaloux! » De ce mari, en somme, Zanze n'avait à peu près rien dit; c'est lui qui demeure le personnage mystérieux dans cette aventure.

Tandis que les deux femmes le reconduisaient « jusqu'à la porte de la *calle* », Chateaubriand promit de « revenir acheter quelques petits ouvrages de Zanze ». « La vieille », qui « ne perdait pas de vue son affaire », avec force mots, avec force gestes, invitait le noble étranger « à *ritornare* ». Zanze, avertie par la finesse d'instinct que Pellico lui reconnut, avait-elle deviné la véritable nature de la curiosité qui lui valait si flatteuse visite? Un peu préoccupée sans doute, elle demeurait « plus réservée ».

Dans la gondole qui le ramenait vers son « auberge », au bruit des cloches de Saint-Marc qu'une fête religieuse, en ce dimanche matin, épanouissait au-dessus de sa tête (13), Chateaubriand s'interrogeait sur l'attrait de la Zanze. Assurément, elle n'était point belle aujourd'hui; non moins assurément, elle ne l'avait jamais été. A cette « consolatrice *bruttina* qui chassait si bien les mouches avec son éventail », « Pellico a prêté un charme qu'elle n'a peut-être pas ». O « puissance du talent »! comme votre magie s'exerce sur les plus humbles êtres dès que les intérêts du cœur entrent en cause! Parce que Pellico fut malheureux, Zanze lui apparut comme un ange de douceur et d'amour; autour de son aimable laideur, il a disposé une auréole presque éblouissante. C'est dans son livre qu'il faut voir Zanze telle que jadis elle fut peut-être; telle du moins qu'il l'imagina. Et les inspiratrices des poètes, il ne faut point tenter de les approcher. Comment Chateaubriand n'aurait-il point pensé à celles que, çà ou là, il peignit avec tant de séduction? Une seule, qu'il n'a point encore peinte, n'a rien à redouter de l'inquisition des regards puisque l'anonyme aveu d'une époque incarne en ses traits la beauté; Juliette, auprès de René, peut défier le témoignage que leurs contemporains rendront à la postérité. Mais la Zanze de chair pâlit à côté de la Zanze du rêve : que de réalités déplaisantes composent aujourd'hui sa vie! ces maternités successives; ce mari jeune, ardent sans doute, et jaloux; cette mère avide; cet intérieur vulgaire! Zanze, pourtant, occupe ses mains, — ses mains dont Chateaubriand sent encore la tiédeur autour des siennes, — à caresser, à assembler des pierres colorées et des perles; dans sa sphère, la fille du peuple s'élève vers une sorte d'aristocratie; c'est « une artiste ». A mesure que Chateaubriand s'éloigne d'elle, voilà qu'il sent comme une inquiétude de l'avoir mal jugée, comme une impatience de la revoir.

Il ne lui fit pas de seconde visite, pris de court, dès le lendemain

soir, par la nouvelle que la duchesse de Berry l'attendait à Ferrare. Il s'en consola mal, comme en témoigne la lettre qu'il écrivit de Padoue, à M^{me} Récamier, le vendredi 20 septembre :

« ...J'étais assez content de ma course italienne. A Venise, imaginez-vous que j'avais retrouvé la Zanze! et que j'étais à la découverte du plus beau roman du monde! L'histoire est venue l'étrangler : enfin, vous en verrez le premier chapitre... » (14)

Ce chapitre, c'est celui qui manqua jusqu'aujourd'hui aux *Mémoires d'Outre-Tombe*; le roman que Chateaubriand se flattait de reconstruire, c'est l'histoire d'une enfant qui, au contact du poète prisonnier, a senti la pitié, puis l'amour s'éveiller dans son cœur innocent; qui, ensuite, pudiquement, a tenté d'étouffer le souvenir de ce premier émoi; mais le poète a tout raconté; devenue femme, l'adolescente d'autrefois s'obstinera-t-elle à renier l'enchantement disparu? A cette question, Zanze venait de répondre.

Ce matin même du 20 septembre, Hyacinthe Pilorge avait rejoint Chateaubriand dans Padoue, à l'auberge de l'*Étoile d'or* (15); attardé à Venise, il avait été porter chez M^{me} Brollo les excuses de son patron. La vieille geôlière et sa fille étaient « dans une grande colère » contre ce « scélérat » de Pellico; car Zanze achevait tout juste la lecture des *Prigioni*. Elle accablait leur auteur : « Pellico est un calomniateur; c'est de plus un ingrat. Après les services que je lui ai rendus, il cherche à me déshonorer. » Elle ferait « saisir l'ouvrage », attaquerait le responsable « devant les tribunaux ». Même, — ô cruelle entreprise! Hyacinthe l'a vue « pâle et fatiguée de son travail » — elle a « commencé une réfutation du livre »; car, ajoute Chateaubriand sur un ton plaisant d'humour, « Zanze est non seulement une artiste, mais une femme de lettres ». Et sur ces mots, certains commentateurs, à qui échappa le ton d'humour un peu amer répandu dans toute cette relation, ont édifié le plus ingénieux des romans (16).

Hyacinthe, adroit émissaire, a obtenu que Zanze, non sans hésitation, lui remît son manuscrit : deux pages et demie de grand format, d'une « orthographe défectueuse et vénitienne », et, peut-on ajouter après les avoir vues, d'une écriture inégale d'enfant qui s'applique; les dernières lignes, affirme Chateaubriand, sont l'œuvre « d'une main fatiguée » et « on » y « voit la trace de quelques larmes ». Pieusement, l'auteur des *Mémoires* a inséré le « manuscrit de Zanze » — lui-même a indiqué ce titre au crayon, puis à l'encre — dans le manuscrit principal de son œuvre : il l'a fait copier ensuite par Hyacinthe; il a revu cette copie, et, quand le secrétaire a laissé en blanc certains mots demeurés pour lui indéchiffrables, il les a posément, soigneusement, calligraphiés; enfin, il a lui-même exécuté avec application — il s'est repris au moins deux fois — la version française de cette apologie aux « phrases incorrectes, nébuleuses, inachevées, comme les extrémités vagues d'un groupe de l'Albane » — tant il a aimé ce

plaidoyer maladroit et candide où il a cru retrouver une Zanze ressemblante enfin à celle de Pellico : « même sentiment de religion et d'humanité, même réserve, même ton de mystère, même désinvolture molle et tendre. » Même promptitude aussi à la colère ou à l'apitoiement. Les larmes seules le prouvent ; car Chateaubriand ne nous a pas trompés ; sur la dernière page du « manuscrit de Zanze », à trois endroits l'encre est délavée et les traits des lettres brouillés ; il faudrait bien du scepticisme pour découvrir à ces taches une cause différente de celle que Chateaubriand leur a tout de suite assignée. Sur son manuscrit conservé, on peut compter les larmes de Zanze : elles sont trois (17).

Ces trois pleurs tombés des « yeux longs de couleur grise » aux *pietosi sguardi*, l'indignation les leur arracha :

...Je jure, venait d'écrire Zanze, que je n'ai jamais parlé à Pellico ni d'amour, ni de quoi que ce soit... Il est très faux que j'aie jamais pris une main du susdit Silvio, ni comme celle de mon père, ni comme celle de mon frère... Comment peut-il dire avoir été par moi embrassé, moi qui n'aurais pas fait cela avec un frère même?... Je suis heureuse dans les bras d'un mari qui m'aime tant, et qui est vraiment et vertueusement payé de retour. Il connaît bien mes sentiments, quoiqu'il ne voie pas dans ce moment mon ouvrage... Je rends grâce au signor Silvio de son ouvrage, et de m'avoir, innocente de faute, mis dans le sein une continuelle inquiétude, et peut-être une perpétuelle infélicité : *una continua inquietudine e forse una perpetua infelicità*.

Ce « mouvement qui termine l'*apologie*, dit Chateaubriand, est pathétique et éloquent. » Mais devant lui, arbitre du différend, la défenderesse a-t-elle gagné son procès ? Voici la sentence de ce juge improvisé contre qui, pour bien des motifs, les deux parties eussent pu exercer un droit de récusation :

De quoi s'agit-il aux débats ? d'une simple confidence, d'un embrassement douteux, lequel, au fond, ne s'adresse peut-être pas à celui qui le reçoit. La vive épousée ne veut pas se reconnaître dans la délicieuse éphèbe représentée par le captif ; mais elle conteste le fait avec tant de charme, qu'elle le prouve en le niant... Une crainte visible domine Zanze : les révélations d'un prisonnier n'éveilleront-elles pas la jalousie d'un époux ?...

Tant il est vrai que cet époux, de qui Chateaubriand ne nous transmet point même le nom — peut-être parce qu'il ne l'a pas connu ! — demeure, au fond de son bureau de la « Centrale », le personnage essentiel et cependant énigmatique du drame où participent deux grands écrivains et une Muse. A cause de lui, Zanze repousse le poétique hommage de Pellico ; elle « n'est point séduite par l'idée d'être immortelle dans un ouvrage immortel » ; indifférente à la gloire de Béatrice, elle n'envie point la couronne d'olive et de laurier. Elle récuse la gloire ! N'a-t-elle point raison puisque son bonheur est à ce prix ?

Elle ne peut éviter, cependant, d'appartenir à la mémoire des

hommes. Sous quelle forme lui sera-t-elle transmise? « Étranger au procès », son dernier visiteur « ne veut rien perdre ». Il conclut donc que s'il a vu la Zanze selon l'histoire — celle qui, en puissance de mari et d'enfants, se manifeste au miroir de son « apologie », — l'adolescente peinte aux pages des *Prigioni* demeurera vraiment la Zanze selon les Muses. Elle brave les atteintes du temps. Elle domine la Zanze de chair et ses imperfections. Mieux : elle l'attire à elle et la transfigure. Dans le souvenir de Chateaubriand, la métamorphose, aidée par sa complaisance secrète, commence de s'opérer : il le constate avec une tendre ironie :

J'efface le petit défaut de taille que j'avais cru voir dans la fille du vieux soldat de la république; je me suis trompé : Angélique de la prison de Silvio est faite comme la tige d'un jonc, comme le stipe d'un palmier. Je lui déclare que, dans mes *Mémoires*, aucun personnage ne me plaît autant qu'elle, sans en excepter ma sylphide...

Ne va-t-il pas trop loin, à ce coup? L'ironie vraiment déborde la tendresse. C'est qu'une fois de plus, il a constaté, non sans dépit, la faillite de la réalité et la primauté déconcertante du rêve. Qu'importe que la Zanze d'aujourd'hui soit presque laide et un peu vulgaire? La baguette d'un enchanteur l'a touchée. « Oui, Zanze, lui déclare-t-il, vous prendrez place parmi les ombres de femmes qui naissent autour du poète, lorsqu'il rêve au son de sa lyre. Ces ombres délicates, orphelines d'une harmonie expirée et d'un songe évanoui, restent vivantes entre la terre et le ciel, et habitent à la fois leur double patrie. » Auprès de la *Veneziana*, il a senti un peu de cette déception qu'il exprimera dix ans plus tard, en méditant sur la vieillesse de Rancé : « On ne se dégage pas à volonté des songes... Si le ciel eût mis aux bras de Rancé les fantômes de sa jeunesse, il se fût tôt fatigué de marcher avec des larves (18). » Pour lui, la Zanze de 1833 n'était rien qu'un fantôme...

Un fantôme dont la mort, bientôt, allait se saisir. Chateaubriand connut-il jamais que Zanze périt du choléra en 1836? Connut-il surtout les conséquences de sa rapide visite (19)? Par lui la jeune femme avait été instruite du rôle poétique qu'elle tenait dans le livre de Pellico; inquiète d'abord, et rebelle, bientôt elle fut flattée; mis par elle au courant, son jaloux de mari s'enfla d'un comique orgueil; il poussa l'héroïne rétrospective à revendiquer sa part de gloire, à se montrer aux belles dames que le succès des *Prigioni* emplissait de curiosité. Mieux ou pis : non contente de parader, Zanze déclara qu'elle aussi sentait s'éveiller son talent; les vers de Pellico lui avaient donné le caprice d'écrire, à son tour, des vers; elle en écrivit peut-être... C'est la seconde partie du « roman » que Chateaubriand regrettait d'abandonner en pleine éclosion : on l'entrevoit à travers les rares souvenirs de quelques contemporains. Et, comme il était inévitable, potins et caquets bourdonnèrent autour

de la visite du grand Français; Zanze ne manqua point de se vanter; le vieil Antonio, de son côté, parla. Vantardises et propos s'amplifièrent; quelques années après la mort de Zanze, un mémorialiste vénitien n'alla-t-il point jusqu'à consigner dans ses registres que le « fameux Chateaubriand s'éprit lui aussi de la Zanze... à telle enseigne qu'il en eut un fils »? Il serait revenu plus tard la voir, alors qu'elle était mariée; mais il aurait trouvé devant lui « une chaste Pénélope » et serait reparti dépité, *col becco asciutto!* (20) Ainsi l'humble visite se déformait, dispersée et retransmise merveilleusement par mille langues, à travers les canaux, les salons, les cafés de Venise. Mais il n'est point sûr que tant de contes et de fables eussent désolé Chateaubriand.

Envers Pellico, comme envers Byron, il éprouvait, en même temps que de l'admiration, une secrète envie. Dès son retour à Paris, il le laissa bien voir; sans doute, dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois, exposa-t-il sans trop d'aménité pour Pellico le résultat de son enquête *sotto i piombi*; le sentiment de ses auditeurs fut que le poète italien avait exagéré les souffrances de sa captivité vénitienne; ils le dirent assez haut pour que Pellico fût tout de suite averti. Le 27 novembre il confiait à un ami (21) : « On m'écrit de Paris que Chateaubriand, irrité du trop grand succès qu'a obtenu mon livre, en dit beaucoup de mal et menace d'écrire contre moi... Je ne lui répondrai pas. » Pellico s'alarmait à tort; Chateaubriand ne pensait qu'à rendre compte dans ses *Mémoires* de son enquête au Palais Ducal; le chapitre qu'il lui consacra fut lu dans les réunions de l'Abbaye au mois de mars 1834, comme l'attestent les notes de Sainte-Beuve; plus long alors que sous sa forme actuelle, il contenait probablement des critiques plus explicites (22).

Elles vinrent déformées, comme on le peut croire, aux oreilles de Pellico, qui, cette fois, parla de publier une réfutation; mais M^{me} Récamier — par l'intermédiaire de quels amis? — s'interposa, garantit qu'il y avait malentendu, que Chateaubriand demeurait un admirateur. Pellico lui-même, dans deux lettres de 1836, conte cette curieuse aventure (23) :

« ...Quand il (Chateaubriand) fut de retour de Venise à Paris, on me dit qu'il déclama dans les salons contre mon livre, assurant qu'il n'y avait plus de *Piombi* depuis la république. On m'ajouta qu'il voulait écrire contre moi. Il me vint dans la pensée de lui adresser une lettre, pour l'engager à mieux s'informer avant d'entreprendre une accusation dont il aurait bien dû rougir... Mais je renonçai à l'idée de l'envoyer... J'ai bien fait... Au reste, on m'écrivit de Paris que M^{me} Récamier avait persuadé Chateaubriand qu'il se faisait du tort, s'il m'attaquait. Depuis, personne ne m'a dit qu'il ait écrit contre moi. Il l'a donc fait quelque part, d'après ce que M. Ferrand vous a dit? Tant pis pour M. de Chateaubriand! Je ne m'en inquiète pas. Il aura cru bien faire; mais il a agi avec légèreté... »

Ce M. Humbert Ferrand était de Belley, où M^{me} Récamier conservait des attaches de famille; il venait d'écrire à Pellico en lui

posant nettement cette question : « Que faut-il répondre à ceux qui disent que les *Piombi* n'existent plus à Venise et que, par conséquent, Silvio Pellico n'a pas été dans les prisons ainsi nommées? » A ce questionneur bienveillant, — qui a tout l'air de n'être qu'un bienveillant intermédiaire, — Pellico a tout de suite envoyé la justification la plus explicite :

« ...Tous ceux qui vont à Venise voient le palais des anciens Doges et voient qu'il est couvert de Plomb... Mais, dit-on, ces prisons ont disparu; il n'y a plus là que des chambres qui ne font nullement horreur. Les fenêtres y sont grandes, la lumière y abonde : ce ne sont plus les *Piombi*... Les anciens prisonniers d'État de la république, qui étaient aux *Plombs*, se trouvaient au dernier étage du palais; moi j'ai été longtemps détenu au dernier étage de ce palais qui est encore couvert de plomb; ai-je été aux *Plombs*, ou non?... »

Nul doute que cette lettre ne soit venue sous les yeux de Chateaubriand; c'est après avoir lu la phrase soulignée par Pellico qu'il ajouta celle-ci au chapitre de ses *Mémoires* : « ...Du reste, il était aussi sous les *plombs*, car une lame de ce métal formait la toiture de son hermitage. » C'est après avoir médité sur la lettre tout entière qu'il reprit et resserra toute sa rédaction antérieure : concession plutôt que repentir. Au total, beaucoup de bruit pour peu de chose, dut penser Chateaubriand en consentant à introduire dans son chapitre ces atténuations et abréviations que M^{me} Récamier lui demandait. N'avait-il pas écrit déjà, dans le récit de son voyage, tout juste après avoir invoqué, à Arquà, le grand souvenir de Pétrarque : « Je n'ai vu des derniers poètes italiens qu'un des deux Pindemonte... J'aurais été heureux de rencontrer Pellico et Manzoni, rayons d'adieux de la gloire italienne (24) » ?

Cette rencontre de Pellico lui eût-elle été si agréable? On en peut douter, puisque la rencontre même de Zanze lui avait causé une tendre déception. A peine cependant s'éloignait-il de Venise qu'à l'incertitude de sa déconvenue se mêlait il ne savait quel regret. Le soir du 20 septembre, il montait en voiture pour porter à Prague une lettre de la duchesse de Berry; cette lettre voisinait dans son portefeuille avec l'apologie, encore candide, de la petite geôlière. Dans « la nuit pluvieuse », la voiture, à grand train, suivait « la route de Mestre »; pendant plus d'une heure, l'ambassadeur de l'infortune goûta l'illusion de « retourner à Venise » — « J'avais, écrit-il, j'avais plus envie de revoir Zanze que Charles X. » Un peu plus tard, sur son manuscrit, il raya cette phrase (25). Obeïssait-il à un sentiment de confuse pudeur? On peut croire aussi qu'il était mû par les suggestions d'une sincérité profonde. Que lui aurait apporté une seconde entrevue avec Zanze? Le sentiment plus aigu d'une déception nouvelle. A Venise, décidément, prisonnier d'un passé plus fastueux que le présent, il n'avait connu que l'éphémère et furtif embrassement d'un songe.

CHAPITRE VI

« Dans des cercles de belles Dames », ou les « dernières Vénitiennes ».

Dans la ville, cependant, en cette fin d'été, les étrangers n'abondaient guère; M. de Chateaubriand, « propriétaire » français, tenta vainement d'envelopper sa gloire au manteau gris des incognitos; elle rayonnait au travers. La « Gazette » avait publié son arrivée (1); M. Gamba, érudit, éditeur, bibliothécaire à la « Marciana », — au total un personnage considérable, — n'avait point laissé ignorer qu'il avait guidé l'écrivain dans ses premières promenades. Il réclama l'honneur encore plus appréciable de le présenter à quelques célèbres « signore ». Quoi donc! soupira Chateaubriand qui, d'abord, « enrageait » contre son « ennuyeuse renommée »... Quoi! après des journées de « courses », des nuits de cérémonies et de politesses! « Sortir à 9 heures du soir, à l'heure où *il* se couche quand *il* se couche tard! (2) » Affronter des regards curieux et peut-être malveillants! Se travailler pour représenter et pour plaire! Mais ne convenait-il point que l'auteur de l'*Itinéraire* effaçât, à force de bonnes grâces, les méchants souvenirs laissés par ses dédains de 1806? Chateaubriand se résigna : « que ne fait-on pas pour Venise? » Surtout, que ne ferait-on pas pour prendre le contre-pied de Byron (3)? Sauvage et violent, l'illustre Lord refusait les invitations; ou bien, il n'y déférait que par de rares caprices. Pour contraster avec lui, René n'aura besoin que d'un léger effort; un rajeunissement de quatre années suffira; le voilà qui va « se refaire ambassadeur », plaire aux Vénitiennes, comme il souriait aux Romaines en 1829; il n'a changé ni de maître, ni de principe; c'est toujours la légitimité qu'il représente, et c'est encore la France.

Au reste, il n'est point fâché d'aller voir, à travers deux ou trois salons fameux, ce qui peut subsister d'une époque en train de disparaître. Dans les « conversazioni » où M. Gamba lui propose de l'amener, survivent les mœurs, l'esprit, et quelques personnages du siècle précédent. Au fond des sanctuaires de choix où, par une sorte de miracle, les merveilles du *settecento* conservent leur attrait, après tant de Venises mortes, va-t-il enfin trouver une Venise encore respirante et vivante?

C'était, en effet, au XVIII^e siècle, une ville incomparable que Venise (4); dans sa lente déchéance, elle gardait l'appareil extérieur de la puissance, et son faste éblouissant; elle était devenue pour l'Europe la capitale des plaisirs : comme les rois exilés, tous les peuples, en imagination, « venaient passer le carnaval à Venise ». Sur la place Saint-Marc, sur les canaux, le carnaval recommençait tous les jours. La Sérénissime n'était plus la « planteuse de lions » dont les galères triomphaient dans l'Orient de la Méditerranée; mais l'Orient, sur le quai des Esclavons, continuait de déverser ses richesses et l'étrangeté de ses costumes. La haute politique ne souciait plus un gouvernement organisé, jadis, pour la gloire et pour le lucre aux dépens de la liberté; il se contentait de maintenir l'ordre et l'harmonie par des sévérités mitigées : toutes inquiétudes bannies, la cité cultivait, dans les arts et la joie, la plus fine douceur de vivre. L'esprit humain, certes, ne doit point de progrès à ce *settecento* vénitien qu'on a fort décrié, mais rarement la quête du bonheur atteignit une telle perfection, et si voluptueuse!

Point de chagrin; c'est le mot d'ordre. Mais surtout point d'ennui! Accepter la vie, est-ce difficile sous un ciel éclatant, dans la cité féerique? Le climat conseille l'indolence; les mœurs la renforcent. Un bon Vénitien a la haine des humeurs noires comme la détestation des jours de pluie. Contre elles, quel remède? Écoutez l'ordonnance que Goldoni, dans une de ses comédies (5), prête à cet excellent médecin, le vieux calandreur de soie Manolo. « *Recipe...* » quoi? tisanes, pilules, juleps? Non, mais trois aphorismes : « *Recipe no ghe pensar. Recipe divertirsi. Recipe, sior si e ste cosse.* » Ne point penser; se divertir; acquiescer à l'heure qui passe. Mais surtout, fleurir les heures. Pour cette parure, user des arts, de la chère délicate, des fêtes, et de l'amour, qui n'est point la passion.

D'un tel idéal, toute fureur est bannie; mais que de raffinements dans les exigences de la volupté! L'esprit la complique, l'élégance la rehausse, l'indifférence au lendemain en renouvelle indéfiniment les prestiges. A ce cavalier en manteau de soie grise, en pourpoint céladon fourré de petit vair, qui flâne sous les arcades, suivi d'un nègre en livrée rouge, comme il faut peu de choses pour emplir une journée, une de ces journées légères dont une existence finit par être tissue! Un proverbe l'indique : *Alla mattina una messetta, al dopo disnar una bassetta, e a la sera una donnetta*. Une petite messe — n'oublions point Dieu qui nous dispense ces loisirs! — une petite partie de hoca, de bassette ou de pharaon — il faut bien frissonner à l'amusement de provoquer le sort! — une petite femme enfin : voilà de quoi ravir une petite âme. L'adage n'oublie rien qu'une petite musique; car légère, elle aussi, insidieuse, caressante et frivole, la musique est partout à Venise; sur les canaux, dans les cafés, sur les places publiques, dans les moins austères ou les plus graves salons, jusque dans les hôpitaux; dans la brise même qui enveloppe la ville, tremble on

ne sait quel frémissement de guitare et de viole : musique vénitienne qui sans cesse prolonge le chant de la voix humaine, l'accompagne ou le provoque, musique d'aisance et de joie, conseillère d'agitation frivole et de sérénité.

Dans une telle ville, les femmes étaient reines; vers la fin du siècle surtout, pendant ces vingt dernières années de sa liberté, où en marge de l'Europe fiévreuse et guerrière, Venise, brillant de ses feux les plus magnifiques, offrit le spectacle d'un paradis déconcertant, les *zentildonne* exercèrent un empire à peu près sans mesure. Petites ou grandes dames, elles s'étaient faites les arbitres du goût, les intermédiaires de la puissance. L'abbé de Bernis, déjà, se plaignait qu'elles eussent « acquis une grande influence sur les affaires ». Le Pantalon de Goldoni raillait leur domination tyrannique :

...Quand on veut obtenir quelque grâce, il faut qu'on se recommande à une femme... Qui leur soupire autour d'un côté, qui de l'autre s'agenouille devant elles, qui leur tend la soucoupe, qui leur ramasse le mouchoir, qui leur sert de secrétaire, qui de valet de chambre, qui les parfume, qui les assiste, qui les évalue. Le sexe triomphe, et les hommes sont réduits au rang d'esclaves enchaînés (6).

Temps béni aussi bien pour les impétuosités des Casanova que pour les longues patiences des Sigisbées. Fraîches, frivoles, infatigables, — sept âmes dans un corps! affirme un proverbe — dépensières, mobiles et parfois un peu folles, mais toujours joliment parées et souvent spirituelles, les Vénitiennes ont réduit l'amour au désir, la fantaisie au caprice, la douleur au plus fugitif regret.

On les voit partout dans Venise, coiffées et enveloppées de ce long voile de dentelle noire, le *zandaletto*, qui leur descend jusqu'à la taille et dont elles jouent habilement pour cacher ou démasquer la langueur d'un regard, l'éclair d'un sourire, l'éclat furtif d'une gorge, la pointe empourprée d'un sein. A ce jeu les petites dames triomphent; les grandes dames ne craignent point de s'y essayer; elles descendent jusqu'aux tréteaux de la Piazzetta, jusqu'aux tables des cafés. Mais on admire surtout ces déesses dans leurs temples : les salons de leurs palais; là, presque chaque soir, après le théâtre et bien après la minuit, elles tiennent des « conversazioni » recherchées. Aux environs de 1790, les lundis de Caterina Dolfin Tron, femme du procureur de Saint-Marc, les « ricevimenti » de M^{me} Renier-Michielli, de la comtesse Benzoni, de M^{me} Teotochi Albrizzi, — la Minerve de la ville, la « sage Isabelle », — sont célèbres dans toutes les capitales de l'Europe; point de Russe ni d'Anglais qui, traversant Venise, ne s'acharne pour être présenté dans ces cercles illustres.

Survient, brusquement, la chute de la République. Un voile de tristesse enveloppe Venise asservie; les chants s'assourdissent; les lumières se décolorent; les édifices publics se ferment ou se lézardent : cent soixante-six sur deux cent quatre-vingt-huit, à croire le comte

Cicognara, disparurent ainsi en peu d'années (7). Après 1814, la domination autrichienne alourdit encore le joug et change la langueur en torpeur; « tyrannie presque infernale ! s'écrie bientôt Byron. Peu de personnes peuvent concevoir, aucune ne peut décrire l'état où l'oppression a réduit cette malheureuse cité (8) ! » Dans les salons fameux, cependant, prend retraite le vieil esprit vénitien; les femmes aimables qui continuent d'y régner s'efforcent d'empêcher que le temps ne l'accable à mesure qu'à elles-mêmes il impose ses outrages; elles donnent un refuge, dans leurs cœurs et dans ceux de leurs amis, à la fierté nationale; surtout, elles maintiennent, tant qu'elles peuvent, un peu de l'âme frivole et charmante de ce XVIII^e siècle vénitien qui fut l'enchantement d'un monde aboli.

Cette âme charmante et frivole, c'est elle, surtout, que Chateaubriand allait visiter dans les vastes palais encore animés d'un peu de mouvement. D'autres, à côté d'eux, sont envahis de solitude. Certains, déshabités, ont un air plus malheureux encore; des planches barrent leurs fenêtres closes. Quand les longeait sa gondole, Chateaubriand les saluait d'une réflexion mélancolique, rythmée comme la strophe d'une élégie :

On n'entendait que le bruit de nos rames au pied des palais sonores, d'autant plus retentissants qu'ils sont vides. Tel d'entre eux, fermé depuis quarante ans, n'a vu entrer personne : là sont suspendus des portraits oubliés qui se regardent en silence à travers la nuit; si j'avais frappé, ils seraient venus m'ouvrir la porte, me demander ce que je voulais et pourquoi je troublais leur repos.

Adolescent, à Combourg, Chateaubriand rêva longuement, devant les « vieux portraits » de la grande salle, qui allaient « depuis le règne de François I^{er} jusqu'à celui de Louis XIV (9) »; il n'a jamais cessé de sentir l'inquiétante obsession des vies mystérieusement encloses dans les effigies conservées aux antiques tableaux. Ceux qu'elles représentent ne sont point tout à fait anéantis : ils flottent, larves ou fantômes, dans une zone intermédiaire entre la vie et les ténèbres, entre le plein jour et la mort.

Le voyageur crut d'abord pénétrer dans l'une de ces régions équivoques lorsque, peu d'instants après avoir quitté Zanze, il entra dans l'un des quatre palais Mocenigo — celui-là même que Byron, redoutable locataire, avait choisi pour le décor de ses plus tumultueuses folies. « Un poteau planté dans le grand Canal indique au passant » son « ancienne demeure. On est moins touché de découvrir sur ce poteau les armoiries demi-effacées du noble Lord, qu'on ne serait attendri d'y voir suspendue sa lyre brisée. » Là vit M^{me} Mocenigo (10), une grande dame « dont les ancêtres furent sept fois honorés du Dogat », fille elle-même d'Andrea Memmo, procureur de Saint-Marc, qui faillit de peu à devenir le dernier Doge de la Sérénissime.

Chateaubriand et sa femme l'avaient « rencontrée de fortune à Paris sous l'Empire » ; elle était belle alors, femme du noble Alvisé Mocenigo que Napoléon, l'ayant prisé pour la générosité de son esprit, avait fait comte et sénateur du royaume d'Italie. Dès 1787, tous deux avaient donné l'exemple rare d'une parfaite union conjugale : « Il l'adore et elle l'aime... *Sono innamorati l'uno de l'altro* » écrivait alors le vieil Andrea Memmo au périlleux Casanova (11). Chateaubriand venait voir ce qu'il pouvait bien rester de tant de bonheur, de tant de beauté.

Il trouve M^{me} Mocenigo « retranchée dans un tout petit coin de son Louvre dont la vastitude la submerge » — retranchée en vain, hélas ! contre le temps et contre les regrets. Celle qui fut l'une des dernières illustrations patriciennes de la République, la spirituelle, la svelte Lucia Memmo lui apparut belle encore, certes, « mais comme on l'est à l'ombre des années » ; les jours qui pesaient sur elle, comment éviter d'en mesurer l'injure ? Elle était assise en face de son propre portrait qui la représentait dans sa fleur. Chateaubriand détourna les yeux ; ils s'accablèrent de compliments, obstinés à mentir et sachant bien qu'ils mentaient, pour célébrer leurs retrouvailles : « Madame, vous êtes plus jeune que jamais ! — Monsieur, vous ne vieillissez point ! » Échange de mauvaise monnaie. « Nous mettions au compte de la République » et de ses ruines, « toutes les plaintes que nous faisons du temps, tous nos regrets des jours écoulés. » Mais ils ne se procuraient pas la moindre illusion.

Magnétiquement, les yeux du visiteur se laissaient attirer par le jeune portrait, « titre primordial et authentique » d'une beauté outragée par la moitié d'un siècle. La fille des patriciens devenait alors pour lui le symbole de sa déclinante patrie : « Quelquefois une *Vue de Venise* dans son premier éclat, par Canaletto, fait pendant d'une *Vue de Venise* défaillante par Bonington. » Et soudain, sur la toile, par une sorte de magie, ce n'est plus Lucia Memmo, jeune femme du XVIII^e siècle, qu'il aperçoit, c'est une autre jeune femme, moins belle, sans aucun doute, et de sang moins pur, mais fraîche celle-là et promise encore à l'avenir... Il sent comme une hâte de retraiter : « J'ai baisé respectueusement en me retirant la main de la fille des Doges ; mais je regardais de côté cette autre belle main du portrait qui semblait se dessécher sous mes lèvres : quand la jeune main de la plébéienne Zanze avait pressé la mienne, je ne m'étais aperçu d'aucune transformation... » Pourquoi n'est-il point sincère jusqu'au bout ? Cette jeune main, qu'il croit encore presser, voici que, dans son souvenir, il en trouve l'effleurement plus doux, plus chaude la caresse. Il quitte M^{me} Mocenigo sans regret.

Sans illusion, il aborde le comte Cicognara (12). Il le sait malade, près de céder aux sollicitations de la mort. Mais le comte, lui aussi, a exprimé le désir de le voir. Chateaubriand, d'ailleurs, ne devait-il point un hommage au gardien généreux des gloires vénitiennes, au

fondateur et au président de l'Académie des Beaux-Arts, à l'historien de la *Sculpture Italienne*, à l'auteur du fastueux monument des *Fabbriche più cospicue di Venezia*? Il savait que, huit ans plus tôt, le comte Cicognara n'avait point manqué de marquer son admiration à M^{me} Récamier; au printemps de 1825, elle avait en effet séjourné une semaine à Venise en regagnant la France après sa longue retraite italienne. Un billet qu'elle écrivit alors au comte pour fixer leur rendez-vous témoigne de l'estime qu'elle-même entretenait pour lui :

Lundi au soir.

« Je regrette vivement de ne m'être point trouvée chez moi quand M. le Comte de Cicognara m'a fait l'honneur d'y venir. J'ai si peu de jours à passer à Venise, et tant de choses à voir que toutes mes heures se trouvent prises; mais si M. de Cicognara pouvait me donner un moment demain soir entre huit et neuf heures, je serais heureuse de ne pas quitter l'Italie sans voir un des hommes dont elle s'honore le plus, et à si juste titre. Je prie M. le Comte de Cicognara de recevoir l'expression de mes sentiments et de mon admiration (13). »

« Un des hommes dont l'Italie s'honore le plus »; M^{me} Récamier spontanément, avait trouvé le terme juste; Chateaubriand l'employa pour saluer le vieil homme, — pas si vieux après tout; il n'avait qu'un an de plus que son visiteur! — dont il avait promis de rapporter des nouvelles à l'Abbaye-aux-Bois. Ils ne s'étaient jamais rencontrés : ils avaient un égal désir de se connaître :

« — Je vous aurai donc vu avant de mourir! » s'écria le comte.

Il s'était « levé avec peine de son fauteuil », car cet « homme de grande taille et de belle mine » était « réduit par la phtisie, à un état de maigreur effrayant. »

« Monsieur, répondit Chateaubriand, vous me prévenez; j'allais précisément vous dire ce que vous venez de me dire : il est probable que je m'en irai le premier. Je suis heureux de contempler l'homme qui a rendu la vie à Venise, autant qu'on peut ranimer des cendres illustres. »

Ensemble ils gémirent sur « l'oppression de l'Italie » et la tyrannie de l'Autriche; « pour la première fois » depuis qu'il avait passé les Alpes, Chateaubriand « cause de politique »; et puis des arts, comme il convenait, et de la gloire. Celle-ci est moins fragile en Italie : « On trouve le buste de Canova dans les auberges, et jusque dans les chaumières des paysans de la Lombardie-Vénitienne. » Quel contraste avec l'envieuse malveillance des Français!

Nous ne pouvons souffrir aucune réputation; nos vanités prennent ombrage de tout; chacun se réjouit intérieurement quand un homme de mérite vient à mourir : c'est un rival de moins; son bruit importun empêchait d'entendre celui des sots, et le concert croissant des médiocrités. On se hâte d'empaqueter l'illustre défunt dans trois ou quatre articles de journal; puis on cesse d'en parler; on n'ouvre plus ses ouvrages; on plombe sa renommée dans ses livres, comme on scelle son cadavre dans son cercueil, expédiant le tout à l'Éternité, par l'entremise de la mort et du temps. J'indiquerai à mes survivants mon

article nécrologique fait d'avance, comme je me souviens de l'avoir lu dans le journal de Pierre de l'Estoile : « Ce jeudi... fut mis en terre le bonhomme Dufour... il avait fait le voyage de Jérusalem, et pour cela n'en était pas plus habile. »

Pourquoi tant d'amertume? C'est qu'à parler de Canova, du Titien ou de Dante, Chateaubriand songe à son destin posthume; ces *Mémoires* mêmes, qu'il adresse à une postérité inconnue, en aura-t-elle souci? et comment lui parviendront-ils? Heureusement, tandis qu'il exprime son inquiétude, il a sous les yeux un des chefs-d'œuvre de Canova, chef-d'œuvre d'espérance et de sérénité; le salon du comte Cicognara abrite le buste de Béatrix, qui ne fut d'abord qu'un buste de M^{me} Récamier; un autre exemplaire, tout semblable, éclaire l'Abbaye-aux-Bois. A revoir ici les traits de sa Béatrix sous le voile mystique et ceinte de la couronne d'oliviers,

Sovra candido velo cinta d'oliva,

à contempler « celle dont la protectrice amitié gardera ses *Mémoires* », il ne peut se défendre d'une douce émotion; il « continue la citation » de Dante, ou plutôt il la complète en rappelant que sa Béatrix lui apparut « au milieu d'un nuage de fleurs que répandait la main des anges »,

*...dentro una nuvola di fiori
Che dalle mani angeliche saliva.*

Associée au souvenir de cette angélique beauté dont les regards sont levés vers le ciel, son œuvre n'est-elle point assurée de traverser la mort? C'est sans trop d'angoisse qu'il quitte le palais où un vieillard agonise prématurément parmi l'impuissance de ses trésors et de sa renommée.

D'autres palais ont réputation moins morose. L'un d'eux, pourtant, s'est fermé l'an passé; Chateaubriand est arrivé trop tard pour faire l'hommage de sa résipiscence à la courtoise adversaire de 1806; la comtesse Renier-Michielli (14) jusqu'à son dernier jour maintint autour d'elle, avec une dignité toute aristocratique, mais pleine de gentillesse, l'antique esprit vénitien. Dans sa jeunesse, les Romains chez qui son père fut ambassadeur, admiraient sa grâce décente et l'appelaient « la petite Vénus vénitienne ». Mais c'était une Vénus pudique, à la blanche renommée. « Qui la vit dans ses premières années, écrivit d'elle M^{me} Albrizzi dans son *Ritratto*, ne la vit jamais que sa tête gracieuse ornée d'une guirlande de roses, sa personne d'un lin candide. Contrainte de vêtir la pompe matronale, sitôt qu'elle pouvait : — Je cours me démasquer, disait-elle, reprenant joyeusement les roses et le lin (15). » Quand Venise fléchit au joug, cette nièce de l'avant-dernier Doge se dévoua au souvenir des libertés perdues; pour en

sauver un reflet, elle écrivit l'histoire des « fêtes vénitiennes » et leurs origines. A défaut de beauté, elle avait la douceur, et de grands yeux facilement étonnés dans un ovale plein de finesse. Son modeste « casino » de la « Corte Contarina a San Mosè » rassemblait, plusieurs soirs par semaine, avec l'élite du patriciat, celle des arts et de la littérature; en consacrant au passé des regrets élégants, on y savait sourire, sans trop d'amertume, aux rares agréments d'un présent que l'on s'efforçait de trouver encore supportable.

Byron n'avait point fréquenté chez M^{me} Renier-Michielli; mais il s'était plu aux salons de M^{me} Albrizzi et de la comtesse Benzoni; par une malice du hasard, c'est en ces deux « conversazioni » que M. Gamba avait décidé de mener Chateaubriand. On ne voit point, d'ailleurs, comment l'illustre écrivain eût pu décliner l'indirecte invitation de ces illustres dames. Pour respecter les lois d'une sorte de préséance, il se rendit d'abord à la « casa Albrizzi »; celle que Byron avait surnommée « la Staël de Venise » (16) y portait, non sans orgueil, l'auréole d'une célébrité européenne.

Il y avait un peu plus de trente-cinq ans, en 1833, que, presque chaque soir, après l'heure du théâtre, les gondoles promenaient leur animation joyeuse, au fond de la « calle Cicogna », au quartier San Moïse, devant le palais, aujourd'hui disparu, où régnait la « sage Isabelle »; tel est l'autre surnom que M^{me} Albrizzi devait à son soupirant platonique, le poète Ippolito Pindemonte. « Sage pour lui peut-être, murmuraient les malveillants; mais non point sage pour tous. » Si elle nasarda les lois de la stricte sagesse, ce fut avec discrétion; sa renommée ne souffrit point de ses secrètes faiblesses. Née Grecque à Corfou, elle garda toute sa vie l'insinuante souplesse du caractère levantin; elle y ajoutait une intelligence déliée et une avidité de savoir qui se fût volontiers étendue à l'univers. Deux mariages — elle avait seize ans lorsqu'elle contracta le premier avec le capitaine de galères Antonio Marini, — la firent ambitieuse et vénitienne. Son second mari, inscrit au livre des patriciens, fut un des derniers inquisiteurs d'État; d'une courtoisie élégante et douce, il laissait à sa femme une rare liberté; elle en usa pour rassembler autour d'elle des esprits d'élite. L'émigration française lui amena M^{me} Vigée-Lebrun, le marquis de la Maisonfort, Vivant-Denon. Le portrait que M^{me} Vigée-Lebrun fit d'elle à cette époque la muntre tout esprit et toute grâce, dans l'épanouissement d'une beauté un peu apprêtée; les yeux purs et vifs, la ligne classique du nez, la bouche menue, les cheveux bouclés, retenus à l'antique par une bandelette et retombant sur les épaules, forment un ensemble plein d'un piquant attrait.

Peu de visiteurs résistaient à tant de séductions. Canova y céda. Pour lui M^{me} Albrizzi devint femme de lettres; dans une publication luxueuse elle joignit des commentaires superficiels, mais char-

mants, à la reproduction des principales œuvres du grand sculpteur. Bientôt, elle rassembla dans un aimable volume de *Ritratti* les « portraits » de ses plus chers amis; portraits à la plume s'entend, exécutés d'un style un peu précieux et toujours caressant. Devant le peintre, Pindemonte et « il cavalier Canova » ont pris la pose; mais aussi Alfieri et Ugo Foscolo, et « Vivente De Non » avec le marquis de la Maisonfort; et l'auteur n'a oublié ni son mari, ni son fils, ni elle-même. Amusement ingénieux d'une grande dame qui unissait, dans son âme comme dans son visage, « la finesse grecque, la passion italienne, l'amabilité française ». Au vrai, ses goûts étaient cosmopolites; un soir, onze langues différentes, — de l'anglais au chinois, — résonnaient dans son salon. Il contrastait avec celui de M^{me} Renier-Michielli; « quand on sortait de chez » cette *donna gentile*, « on avait appris à aimer Venise; quand on sortait de chez M^{me} Albrizzi, on avait appris à aimer... qui? l'Albrizzi (17) ». Car on disait alors « l'Albrizzi », presque aussi gravement que l'on eût dit « le Dante »! Devenue quelque peu doctorale en vieillissant, elle était l'orgueil intellectuel de Venise.

Dans les premiers temps de la Restauration, elle avait fait un voyage à Paris; reçue par ses anciens amis avec empressement, presque avec appareil, elle avait failli de peu à connaître Chateaubriand, qu'elle admirait. Mais c'était pendant l'été de 1817; disgracié, l'auteur de *la Monarchie selon la charte* réfugiait, comme on l'a vu, sa hautaine misère dans l'Orne et dans la Beauce (18). Cinq ans plus tard, sa fortune avait changé : l'ambassadeur de Louis XVIII en Angleterre, près de devenir ministre, achevait, au Congrès de Vérone, de s'asservir les destins. M^{me} Albrizzi vint alors à Vérone autant pour admirer l'écrivain dans ses splendeurs que pour applaudir à celles du Congrès. Elle allait, du moins, le lui affirmer : dans l'amphithéâtre antique, au cours de la fête somptueuse donnée pour la fin des négociations, sous l'illumination des flambeaux, elle avait « distingué » ce roi de l'esprit, « au milieu des rois ». Mais lui, même de loin, ne l'avait point aperçue. Elle était vieille déjà. En 1833, elle avait soixante-quatorze ans.

Chateaubriand vit en elle « une vieille dame fort aimable, à visage d'imagination ». Qu'entendait-il par là, sinon que, toute beauté disparue, les yeux demeuraient vifs, les traits mobiles et encore riants? Autour d'elle, « une multitude d'hommes, presque tous savants et professeurs ». Quelques femmes, cependant, parmi ces figures austères. Chateaubriand remarqua d'abord « une nouvelle mariée assez belle, mais trop grande »; c'était « une Vénitienne d'une ancienne famille, figure pâle, yeux noirs, l'air un peu moqueur ou boudeur, en tout fort piquante », certes; « mais elle manquait de la plus séduisante des grâces, elle ne souriait point ». Est-ce qu'elle n'admirait guère le grand Français? ou bien s'il l'intimidait? C'est lui, finalement, qui fut intimidé par elle; fi donc de cette « dame dédaigneuse ». Par un contraste agréable, voici tout près une « dame accorte à phy-

sionomie douce » ; avec elle, Chateaubriand se risque à « causer ». Elle a voyagé en Suisse, elle est allée à Florence. Elle est honteuse de n'avoir pas vu Rome : « Mais vous savez que nous autres Italiennes, nous restons où nous sommes. » Lui, de conclure *in petto* : « On pouvait très bien rester avec elle. »

Mais « l'Albrizzi » ne le permit pas. Elle s'empara du grand homme, fière de lui conter comment un autre grand homme avait honoré son salon. Elle voyait encore Lord Byron entrer par cette porte : « malheureux de sa jambe, il se donnait en marchant un certain tour au moyen duquel il dissimulait » son *zoppicamento*, sa légère « claudication ». Son hôtesse avait gardé de lui bienveillant souvenir. Elle fit admirer à Chateaubriand le portrait que « Sa Seigneurie » lui avait « octroyé ». « Childe Harold dans cette miniature, est charmant, tout jeune, ou tout rajeuni ; il a un caractère de naïveté et d'enfance. La nature l'avait peut-être fait ainsi ; puis un système, né de quelque disgrâce, en s'emparant de son esprit, aura produit le Byron de sa renommée. » Il se sera appliqué à se déformer. Mais « M^{me} Albrizzi affirme que dans l'intimité, on retrouvait en lui l'homme de ses ouvrages ». Qui saura la vérité sur Byron ? Ce n'était point son fantôme que Chateaubriand était venu voir chez la « divine Isabelle ». « Abasourdi » du « compliment si beau », du compliment sur sa magnifique prestance véronaise qu'elle venait de lui assener en plein front, dès « onze heures, au grand ébahissement des Vénitiens », Chateaubriand délogea. « Le sommeil le gagnait » ; il se sentait « au bout de son esprit » ; or « il ne faut jamais jouer sa dernière idée, ni son dernier écu ». Il était près de bâiller ; visiblement, il s'était ennuyé au salon doctoral et un peu guindé de l'illustre Albrizzi.

Prendrait-il un plus libéral plaisir chez la comtesse Benzoni ? On dut le lui gager ; néanmoins, au soir convenu, lorsqu'à dix heures, « il descendit dans sa gondole », ce fut avec la figure d'« un mort que l'on porte à Saint-Christophe ».

Le renom de l'aimable comtesse n'avait cependant rien d'austère. Elle est, reconnaît Chateaubriand lui-même, l'héroïne de la *Biondina*, *in Gondoledda* (19). Cette romance fameuse — *canzonetta* ou, si l'on veut, *aria di batello* — était alors chantée dans tous les salons d'Europe ; par les nuits d'été, certains de ses couplets résonnent encore sur les canaux et la lagune. Le poète Antonio Lamberti la composa, sur un rythme léger, aux derniers temps de la liberté vénitienne, pour celle que familièrement, et non point avec respect, on appelait « la Marina Benzon » ; le compositeur Mayer, bon élève de Piccini, l'enveloppa d'une mélodie caressante, qui imitait le balancement de la gondole. C'est une estampe en musique. Une petite gondole ; une petite blondine. La blondine est montée dans la gondole, à l'invite d'un joli garçon ; du plaisir d'être bercée par l'onde, elle s'est tout de suite, dans l'ombre sereine, endormie.

Elle dort doucement, sa tête sur un bras, tandis que la petite barque avance sur la lagune. La lune — une petite lune — pointe du nez entre les nuages; une brise agite les cheveux de la dormeuse, écarte le voile de son sein. Le garçon la regarde fixement, fixement; il sent au cœur il ne sait quel plaisir. Mais bientôt, fatigué de ce trop long dormir, il se glisse auprès de la rêveuse, aussi doucement qu'elle dort, *a pian, pianin*; doucement, il ose; et, Dieu! les belles choses qu'il a dites! et, Dieu! les belles choses qu'il a faites! Au bonheur, dans la nuit, vague le berceau d'amour.

Quand ces jolies stances furent rimées pour elle, la comtesse Benzoni se prévalait d'une beauté plus expressive que régulière (20); des yeux bleus, un teint de lait, de longs et lourds cheveux blonds donnaient à cette fille des patriciens un charme presque irrésistible que ses vénérables ancêtres et ceux de son mari n'eussent point souhaité pour elle; car ils étaient, ces ancêtres, des magistrats, des prélats, des guerriers, fort attachés à leur rang et à leur devoir; même, parmi eux, on compte deux Doges, et deux saints, dont un martyr. Marina Quirini n'était point encline à imiter tant de hauts, tant de sacrés exemples; le tableau où Longhi la peignit dès ses quinze ans, en robe d'apparat, montre déjà la vivacité de son regard et sous le nez un peu fort, l'ardeur d'une bouche large et sensuelle. Élançée et agile, comme Calypso parmi les nymphes, elle dominait du front les autres beautés; elle dominait de toute la tête un mari sans prestance. Il ne la morigénait ni ne la gênait guère; elle avait dans le sang la fièvre du plaisir, et nul respect pour les traditions de sa caste. Au mois de mai 1797, elle ne vit dans l'arrivée des Français que l'occasion d'une fête encore inédite. Tandis que Giustina Renier-Michielli se cachait pour pleurer derrière ses vitres closes, elle, vêtue d'une tunique de Bacchante qui s'ouvrait sur la cuisse à la mode d'Athènes ou plutôt de Paris, désireuse sans doute de rivaliser avec M^{me} Tallien, et coiffée, en outre, du bonnet rouge, elle dansa la carmagnole place Saint-Marc autour de l'arbre de la Liberté, devant le bûcher qui brûlait symboliquement le Livre d'Or. Ces Français étaient si bien disants et si bons amoureux! Et la blonde Marina avait un si bon cœur! Au reste, elle usa de son influence auprès des victorieux pour arracher aux cours martiales plus d'un compatriote.

Dans la Venise nouvelle, nul ne lui en voulut; les « conversazioni », agrémentées de musique, qu'elle tint dans son palais de San Benedetto, sur le Grand Canal, furent fréquentées bientôt par les mêmes hôtes célèbres qu'on voyait chez M^{me} Albrizzi; ni Canova ne lui bouda, ni les poètes Pindemonte et Luigi Carrer, ni des patriciens animés de l'esprit national comme Jacopo Foscari. Byron venait assidûment la voir; c'est chez elle qu'un soir de lassitude morale il rencontra la femme qui devait lui tenir lieu de Madone, M^{me} Guiccioli (21). En vieillissant, la « Biondina » n'avait rien perdu de ses vivacités et de ses fièvres; pour son dernier amour, le « cavalier Rangoni »,

elle brûlait des mêmes flammes mystiques qui avaient consumé sa jeunesse. En ces temps déjà lointains, pareille à M^{me} de Krüdner, elle ne craignait pas de mêler le ciel au plaisir et dans les instants les plus décisifs, de remercier Dieu pour le bonheur qu'il lui dispensait par l'intermédiaire de l'amour. « C'est Dieu, écrivait-elle encore au cher Beppo, c'est Dieu qui m'a donné ce bien, et la Madone, par moi vénérée et rappelée à chaque heure (22). » Mais, en remerciant Dieu, elle craignait l'enfer; elle finit, à plus de soixante ans, par épouser son Beppo. Dès lors, l'âme tranquille, elle fut tout entière à son salon qu'elle animait de son rire et de sa verve : « Les plus brillants salons de Paris sont bien insipides et bien secs auprès de la société de M^{me} Benzoni », écrivait Stendhal qui y fut reçu souvent en 1815 et en 1831 (23). Dans ses séjours à Venise, Valéry goûtait le plaisir d'entendre M^{me} Benzoni parler le dialecte vénitien; c'est, affirmait-il, « dans la familiarité de ce dialecte qu'elle disait ses vérités à lord Byron, enchanté de les apprendre, et qui, peut-être, ne les a apprises que dans ce burlesque langage » (24). Elle avait, prétendaient les mauvaises langues, acquis le droit de lui parler sans réserve... Toutes ces histoires, Chateaubriand les connaissait, ou presque toutes; l'air de la *Gondolletta* se réveillait dans sa mémoire comme il abordait au palais de San Benedetto. Mais la Biondina, en 1833, avait soixante-seize ans.

Du premier coup d'œil, Chateaubriand vit tant d'années sur son hôtesse, mais il reconnut sa grâce; attardant son regard sur les mains qui avaient « servi de modèle à Canova », il confessa que M^{me} Benzoni avait bien « mérité sa réputation de beauté ». Fièvre de le posséder pour un soir, elle l'assit auprès d'elle sur un sofa; à distance, « une multitude d'hommes se pressait debout »; entraient successivement quelques femmes. « Enchaîné sur ses coussins de soie, comme un forçat sur son banc », Chateaubriand gémissait en vain de cette trop « glorieuse captivité »; M^{me} Benzoni refusant de le libérer, il dut demeurer « exposé comme un Saint-Sacrement, au milieu des regards fixés sur ses rayons ». Elle se mettait et remettait « en course pour lui trouver des partners féminins »; mais les « diverses beautés » ainsi sollicitées se récusait : « Nous n'osons pas », disaient-elles; et Chateaubriand, « plus effrayé qu'elles », regrettait leur manque d'audace. S'approcha de fortune « un grand monsieur entrevu chez M^{me} Albrizzi », qui débita le plus flatteur des compliments :

« — Ah! vous faites le vieux! » dit cet homme qui avait percé le faible de René. « Nous ne serons plus attrapés à ce que vous écrivez de vous!

— Monsieur, répondit Chateaubriand, vous me traitez mal; il faut être vieux à Venise pour la gloire. Sur vos cent vingt doges, plus de cinquante sont devenus illustres à l'âge où les autres hommes perdent leur renommée... En m'accusant de jeunesse, vous faites la critique de mes ouvrages. »

Heureuse accusation! Sur son pilori d'honneur, René en parut

ragaillardi; il osa s'apercevoir qu'à brève portée de la « malheureuse ottomane » une séduction féminine attaquait son apparente impassibilité; il se sentit « fasciné et tremblant sous les regards d'une dame noire aux yeux de serpent à demi endormi ». « Elle semblait m'entraîner », ajoute-t-il. Et puis, cette remarque délicate : « Je crois qu'il y a des femmes aimantées qui vous attirent. » Allait-il céder à la douce et patiente aimantation des regards? La fascinatrice demeurait immobile; M^{me} Benzoni était toujours absente... Soudain, une sorte de miracle se produisit :

Une blondine dans son *aprilée*, se levait légère, en faisant le bruit d'une fleur; elle avançait et penchait vers moi son visage d'une fraîcheur éblouissante; elle était toute curiosité, tout mystère : on eût dit d'une rose inclinée sous le poids de ses parfums et de ses secrets.

Une blondine chez la « Biondina », quoi de plus naturel? Et quelle tentation d'incliner la lèvre vers cette rose vénitienne! Pourquoi le « grand monsieur » vient-il de rappeler à René sa persistante jeunesse? Lui-même, d'ailleurs, ne se rappelle-t-il point que sur un mystérieux papier, à Paris, il a jeté cette note, pour lui seul : « Il y a dans toute femme une émanation de fleur et d'amour... (25) »? Mais l'ironie vient à la rescousse; de l'émotion prête à naître, Chateaubriand se sauve par le souvenir d'une piquante légende :

On vend à Venise des secrets pour se faire aimer; j'aurais bien voulu en acheter un, mais une histoire dont je gardais la mémoire m'effrayait : un Napolitain s'était épris d'une Française, laquelle avait une chèvre; ne pouvant toucher le cœur de sa Dame, il eut recours à un philtre : malheureusement il se trompa dans le mélange des ingrédients et des paroles, et voici accourir la chèvre cabriolante et bondissante qui lui saute au cou, et lui fait un million de caresses. Le charme était tombé sur la pauvre bique affolée.

— Vous avez beau faire, affirma M^{me} Benzoni enfin revenue. « Vous vous défendrez inutilement : nous forcerons Eudore d'aimer une Vénitienne; nous voulons vaincre vos belles Romaines.

— C'est en effet, Madame, répondit-il, en faisant allusion à l'aventure de Byron et de M^{me} Guiccioli, c'est chez vous que l'on devient amoureux. Quant à mes belles Romaines, comme il vous plaît de les appeler, je ne suis qu'un ambassadeur déchu. Il est très facile sans doute d'être séduit par vos charmantes compatriotes; mais j'ai passé l'âge des séductions. On ne doit faire de serments que quand on a le temps de les tenir. »

Ces paroles de dépit ou de regret n'échappaient point aux deux audacieuses qui, par des manèges différents, avaient attiré l'attention du grand homme : « la dame noire », patiente fascinatrice, « prêtait l'oreille »; « la dame rose écoutait avec ses yeux ». Mais sans doute fut-elle déçue par la conversation qui suivit, où il n'était plus question de femmes ni d'amour; car elle disparut bientôt, un peu mystérieusement, comme, mystérieusement un peu, elle s'était montrée.

Sur l'allusion à M^{me} Guiccioli, la comtesse Benzoni parla de Byron; comment à son rival de gloire aurait-elle évité d'en parler? Mais elle s'exprima « d'une toute autre façon que M^{me} Albrizzi », en laissant voir de la « rancune ». Elle attaquait la sincérité du poète :

Il se mettait dans un coin parce qu'il avait une jambe torse. Il avait un assez beau visage; mais le reste de sa personne n'y répondait guère. C'était un acteur, ne faisant rien comme les autres afin qu'on le regardât, ne se perdant jamais de vue, posant incessamment devant lui, toujours à l'effet, à l'extraordinaire, toujours en attitude, toujours en scène, même en mangeant *zucca arrostita* (du potiron rôti).

Rancune de femme en qui l'âge n'avait pas éteint toute jalousie? ou protestation naturelle d'un caractère impulsif à l'extrême contre un tempérament inquiet, enclin aux contradictions? Dans la comtesse Benzoni, sous l'authentique grande dame aisément insoucieuse de sa grandeur et de sa race, il y avait une « bonne fille » qui haïssait d'instinct tous les contournements. Au reste, si elle ne se montrait guère tendre pour le physique et les attitudes de son ancien ami, « le côté moral de l'homme était », par elle, « encore plus mal traité ». Elle en dit tant que Chateaubriand ne put se tenir de prendre « la défense de Childe Harold » et avec elle, le parti de la poésie :

« — Je vois, Madame, qu'il est bon d'être votre ami; vous êtes, ce me semble, un peu sévère dans vos jugements. L'affectation de bizarrerie, de singularité, d'originalité, tient au caractère anglais en général. Lord Byron peut avoir aussi expié son génie par quelques faiblesses; mais l'avenir s'embarrassera peu de ces misères, ou plutôt les ignorera. Le poète cachera l'homme; il interposera son talent entre lui et les races futures, et à travers ce voile divin, la postérité n'apercevra que le dieu. »

Le génie est un dieu à l'étroit dans un homme. En improvisant cette apologie pour son émule, c'est à soi-même que Chateaubriand pensait; n'avait-il point juré que dans ses *Mémoires*, il tairait à son audience future le détail de ses faiblesses? Lui aussi, il entendait bien ne montrer que le dieu, longuement méconnu par ses contemporains.

De telles pensées avaient fait son visage plus grave, sa voix plus profonde. Avait-il effrayé la « dame en rose »? Elle avait disparu. Seule, demeurait immobile, non loin de lui, la silencieuse fascinatrice. A minuit, « malgré l'insistance de la maîtresse du lieu », malgré « l'air suppliant de la dame noire aux yeux de serpent », il décida de faire retraite. Il était vaincu par le temps; chez la « Biondina » comme chez « l'Albrizzi », il n'avait retrouvé qu'un reflet décoloré de la Venise disparue; transformées en vieilles dames, les divinités d'autrefois n'étaient plus que leurs propres fantômes; elles tentaient maladroitement de se survivre; leur ombre figeait et glaçait jusqu'aux jeunes habitantes d'une Venise nouvelle, qui verraient sans doute la mort de leur patrie.

Chateaubriand y songeait, non sans tristesse, tandis que, dans la nuit douce, sa « gondole silencieuse et solitaire » le reconduisait, sans bruit, « le long du grand Canal, à l'hôtel de l'Europe ». Seul, le fanal de son embarcation projetait une rouge lueur fuyante sur les eaux lourdes et noires pareilles aux flots de quelque fleuve Léthé. En vain levait-il ses regards vers les architectures dont, au grand soleil, il avait admiré la splendeur. « Aucune lumière ne brillait aux fenêtres des palais dont M^{me} Benzoni avait clos les enchantements, dans sa jeunesse : les premières aventures de la *Biondina* furent les dernières de ces palais dépériss. »

Et dans les deux palais, encore ouverts, qui bientôt dépériraient avec elles, il venait, pèlerin désolé, de faire un stérile effort pour admirer « les deux dernières Vénitiennes ».

CHAPITRE VII

Courses solitaires, ou Ce qui n'est pas dans « le Valéry ».

Foin pourtant de la comédie mondaine et des « pantalonnades de la flatterie italienne » qui, si le grand homme l'avait voulu, chaque soir, en des salons moins célèbres, l'eussent bercé d'un agréable concert!... (1) A ce XVIII^e siècle, dont il a beau s'efforcer de retrouver les traces, il reproche, au reste, d'avoir manqué de véritable grandeur. Par lui Venise dégénéra. « Les nobles du grand Canal, devinrent des croupiers de pharaon, et les négociants, d'oisifs campagnards de la Brenta. Venise ne vivait plus que par son carnaval, ses polichinelles, ses courtisanes et ses espions : son Doge, Géronte impuissant, renouvelait en vain ses noces avec l'Adriatique adultère » (2). Venise, toutefois, vivait encore. Fallait-il tant se tourmenter pour ne plus retrouver que son ombre?

Surtout, Chateaubriand détestait les fatigues et les simagrées de la représentation. Il l'affirmait du moins. Il était de ceux qui ne recherchent, dans la puissance et ses splendeurs, que le droit de les mépriser :

Un des plus cruels supplices de mes grandeurs passées, était de recevoir et de rendre des visites, d'aller à la cour, de donner des bals, des fêtes, de parler, de sourire en crevant d'ennui, d'être poli et amusé à la sueur de mon front : c'étaient là les vrais, les seuls soucis de mon ambition. Toutes les fois que je suis tombé du sommet de ma fortune, j'ai ressenti une joie inexprimable à rentrer dans ma pauvreté et ma solitude, à jeter bas mes broderies, mes plaques, mes cordons, à reprendre ma vieille redingote, à recommencer les promenades du poète par le vent et la pluie, le long de la Seine vers Charenton ou Saint-Cloud... (3)

Le couplet est joli; ne comporte-t-il point une palinodie? Bientôt, saoulé de solitude, las d'être fustigé par la pluie et le vent, René invoquait les orages qui le reporteraient sur les cimes d'où, à peine réinstallé, il aspirerait de nouveau à descendre. Éternels balancements de l'inquiétude humaine!

A Venise, toutefois, on ne saurait mettre en doute la sincérité du poète. Quel décor pour ses promenades et pour ses songes! Chaque jour, après avoir satisfait aux curiosités classiques et, pour ainsi dire, officielles, il se réservait quelques heures pour « prendre Venise autre-

ment que *ses* devanciers » (4); car « le Valéry », certes « est un très bon guide »; mais il ne fait pas tout voir. Chateaubriand entend courir partout et opérer plus d'une découverte.

Depuis longtemps la gondole est connue des écrivains; il ne fut pas le premier, en 1806, à la comparer à un « cercueil flottant ». Il ne peut aujourd'hui que répéter l'épigramme de Goethe dont il doit la traduction à Ampère ou à Humboldt :

Je prenais la gondole pour un berceau doucement balancé, et la caisse noire qu'elle porte, me semblait un cercueil vide. Eh bien! entre le berceau et le cercueil, insoucians, allons là-bas, flottant et chancelant le long du grand Canal, à travers la vie! (5)

Il eût pu, — mais alors, elles étaient trop connues, — citer aussi bien les stances de Byron :

Avez-vous jamais vu une gondole?... C'est un long bateau couvert, sculpté à la proue, construit légèrement, mais solidement... Ces gondoles glissent sur l'eau, toutes noires, comme un cercueil déposé dans un canot, et où personne ne peut savoir ce que vous faites et dites... Les choses tristes ne sont pas de leur ressort, car quelquefois elles recèlent beaucoup de gaîté... (6)

Mais des gondoliers, qui donc a parlé? qui a observé l'insouciance et l'infatigable alacrité (7)? Chateaubriand suit leur manège; ils sont stationnés juste sous sa fenêtre. Il les admire de ne point ressembler aux fainéants lazzaroni de Naples et, « toujours en mouvement », de laisser apercevoir en eux les fils des hardis mariniers qui firent « le commerce du monde » et gagnèrent « la bataille de Lépante » — prêts, d'ailleurs, à renouveler les exploits de leurs pères. « Vêtus de soleil, la mer les nourrit. » On les voit, dès le matin, « comme des dragons » — comme ces dragons, sans doute, que Chateaubriand fantassin jadis, à l'armée de Condé, enviait sous les murs de Thionville, — on les voit étriller leur « chatouilleuse cavale marine », la frotter, l'« épouster », la fourbir, non sans « quelques mots d'humour ou de tendresse »; et puis, quand ils ont dévoré la « miscellanée de légumes, de pain et de viande » apportée jusque sur leur banc par la femme, la fille ou la maîtresse, attendre la fortune en chantant; survient-elle avec le visage d'une pratique, « le gondolier favorisé » la salue de son aviron levé; « la gondole en forme de patin, glisse sur l'eau comme sur la glace : *Sia statì! sta longo!* en voilà pour toute la journée »; une belle journée pendant laquelle l'enfant de Venise, « debout à l'arrière de sa nacelle », est plus fier qu'autrefois le voltigeant Achille, plus éblouissant qu'aujourd'hui un écuyer de Franconi « sur la croupe d'un destrier ».

Sia statì! Où mène-t-il si vite M. de Chateaubriand étendu aux plis de sa cape romantique? Vers la lagune et les îles? Oui, mais d'abord à celle de ces îles qui, sous l'invocation de Saint-Christophe,

— passeur d'âmes au gué fatal — sert, depuis plusieurs années, de cimetière à Venise. Voilà quelque temps déjà que René, assombri par l'âge, aime de mener le cortège de ses rêveries au labyrinthe des tombes. Jadis, exilé en Angleterre, il se contentait de passer une nuit, enfermé dans l'église de Westminster, tête à tête avec les gisants figés sur des cendres illustres; il leur demanda un pli de leur « linge de marbre » pour attendre plus commodément le retour de l'aube, content, dans son jeune orgueil, de se trouver ainsi « aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est » (8). Au fond de ses plus brumeuses mélancolies, une voix secrète le persuadait alors qu'il avait en lui des réserves d'années innombrables : le trésor fut prodigué. A mesure qu'il s'épuise, la curiosité de René se penche vers les âpres réalités du tombeau.

Voilà dix ans déjà qu'il songe à préparer sa propre couche funèbre; il a formé le projet de s'assurer la propriété de « sept ou huit pieds de terre... dans une petite île sur la côte de Bretagne où » il voudrait se « faire enterrer » (9). Depuis deux ans la municipalité de Saint-Malo a décidé de lui concéder au rocher du Grand-Bey un emplacement pour sa tombe. Mais le Grand-Bey appartient au Génie militaire; Chateaubriand ne sait encore s'il réussira, comme il l'a souhaité, à dormir au bord de la mer. Il prévoit tous les détails de son monument : une croix de fer, une pierre nue; une grille juste suffisante « pour empêcher les chiens de venir gratter et ronger ses os » (10). A Paris, près de la rue d'Enfer, le cimetière Montparnasse s'est ouvert; le pensionnaire de l'Infirmierie quitte souvent son logis pour le parcourir; grand déchiffreur d'épigraphes, il s'étonne que tant de « femmes de seize à trente ans » soient « devenues la proie de la tombe » (11); comme si la jeunesse était plus pressée de voler à l'initiation des grands mystères. La vieillesse sent l'attrait d'un destin qu'elle subira bientôt; des choses funèbres elle éprouve à la fois l'horreur et comme l'étrange fascination. Aux enterrements, Chateaubriand écoute « le râlement des cordes » qui descendent la bière sous le sol et le « bruit creux » des « pelletées de terre » qui tombent sur elle en diminuant (12); la bière même lui semble animée d'une épouvantable conscience; il a vu celle qui renfermait Mathieu de Montmorency, sous une fausse manœuvre de la corde, en touchant le fond du caveau, se tourner « sur le côté, comme si » le chrétien « se fût soulevé sur le flanc pour prier encore » (13). Prière suprême où seul l'effort de la foi peut imposer silence au cri de l'épouvante humaine. *Je veux croire!* Croire, à l'instant même de mourir, et pour avoir la force de ne point devancer cet instant de disparaître. Il n'est que de s'imposer l'habitude des plus effrayants contacts, de regarder la mort, face à face, sans ciller. « Le soleil, ni la mort... » disait ce moraliste. Il se trompait. La mort, noir soleil, n'éblouit point les yeux qui se contraignent à la « regarder fixement ». Soucieux du souterrain voyage, Chateaubriand en a d'avance établi l'itinéraire : « Je me suis enquis du chemin, j'ai étudié

les lieux où je dois passer, j'ai voulu voir ce qui arrive au dernier moment. » (14) Voir ce qui arrive; savoir, surtout, où l'on arrive! C'est avec une angoisse inévitable et sans cesse renaissante que Chateaubriand, dans ces années-là, se penche sur la fosse comme sur la porte béante de l'Éternité.

Il l'a déclaré, partout où il passe, il s'enquiert de l'hôpital et du cimetière, les deux seuls lieux nécessaires désormais à l'achèvement de sa destinée. Au mois de mai précédent, cheminant déjà vers Prague, mais par la Bavière, arrêté trois jours à Waldmünchen, il n'a point manqué de faire une halte au cimetière qu'un enterrement venait de quitter; la sépulture n'était point encore comblée. « Je suis allé, conte-t-il, droit à cette fosse qui semblait me dire : Voilà une bonne occasion! (15) » Deux semaines plus tard, au retour, nouvelle halte à l'église de Hohlfeld, autour de laquelle s'alignaient les sillons d'anciennes tombes. Un gémissment : « Quand serai-je couché à mon tour? » Et puis, dans l'église même, une hallucination : « Voilà que j'ai cru entendre le guichet du confessionnal s'ouvrir; je me suis figuré que le mort, au lieu d'un prêtre, allait apparaître à la grille de la pénitence. » Sur la route, ensuite, il ne fallut rien de moins que la rencontre inattendue d'une jolie « petite hotteuse » — « jambes et pieds nus,... jupe courte, corset déchiré,... tête échevelée... yeux noirs... » bouche entr'ouverte... — pour dissiper l'épuisante obsession (16).

C'est, en effet, devant les réalités de la mort que Chateaubriand vieillissant éprouve, malgré lui, les aridités d'inquiétude qui glacent de leurs souffles l'épanouissement de sa croyance. « Cette alternative de doute et de foi, avoue-t-il, a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices (17). » Cette pointe aiguë du doute, il l'avait sentie bien cruellement à Hohlfeld, puisqu'il avait écrit ces lignes presque désespérées sur la misère humaine : « Êtres de néant et de ténèbres, notre impuissance et notre puissance sont fortement caractérisées : nous ne pouvons nous procurer à volonté ni la lumière ni la vie; mais la nature, en nous donnant des paupières et une main, a mis à notre disposition la nuit et la mort (18). » Cette angoisse de doute et de dessèchement, allait-il en souffrir de nouveau dans sa promenade aux cimetières vénitiens?

De ces dormitoires insulaires il souligne d'abord l'original accès; au « lugubre bazar » de Saint-Christophe, « les cercueils des particuliers sont conduits dans des gondoles particulières et suivis d'un prêtre dans une autre gondole... Une nacelle plus grande, *omnibus* du Cocyte, fait le service des hôpitaux. Ainsi se trouvent renouvelés les enterrements de l'Égypte, et les fables de Caron et de sa barque (19). » Mais la mort ressemble partout à la mort. Au près des monuments sans faste où l'on enferme aujourd'hui les descendants des superbes Vénitiens qui occupent « les mausolées des *Frari* » — car « la démocratie a gagné la mort » — voici le gouffre de la fosse commune; un « cercueil noir » qu'on vient d'y déposer n'est « chargé de terre qu'en

dessus »; et « son flanc nu attend le flanc d'un autre mort pour le réchauffer ». Tout près, « l'on défriche des tombes nouvelles »; la place est mesurée et la foule des arrivants exproprie les premiers venus. « Bêchés dans le sol comme des racines », les ossements dépouillés reparaissent à l'air, « les uns blancs et secs, les autres jaunes et humides ». Sur un crâne, Chateaubriand remarque quelques cheveux qui avaient la couleur des siens. Ça et là, « des lézards courent parmi ces débris, se glissent entre les dents, à travers les yeux et les narines, sortent par la bouche et les oreilles des têtes, leurs demeures ou leurs nids. » Mais, symbole rassurant, des fleurs de mauves s'entrelaçaient à ces os oubliés; sur ces fleurs, « trois ou quatre papillons voltigeaient, image de l'âme sous ce ciel qui tient de celui où fut inventée l'histoire de Psyché. » Une croix de bois noir, parmi les plus petites, porte cette épitaphe : *Virginia, accerbi d'anni 72* (20). Une autre indique que l'occupante du sépulcre, après l'avoir fait creuser, l'« espéra en vain pendant dix-huit ans ». Les années sont-elles donc si acerbes et si « dures » aux belles Vénitiennes? Où ces Psychés impatientes se sont-elles envolées?

D'autres viennent peut-être rêver dans une île voisine, celle de Saint-Michel de Murano, où elles savent qu'un jour on les allongera dans leur dernière couche. Chateaubriand espère-t-il les surprendre en poussant sa promenade jusqu'à l'emplacement de ce cimetière futur? Saint-Michel de Murano n'est encore qu'« un riant monastère » vide de ses Camaldules, « avec une église élégante, des portiques et un cloître blanc » (21). Mais déjà l'on y aménage un cimetière neuf avec des chapelles pour les tombeaux d'illustres personnages; au-delà d'« un jardin rempli de fleurs » le visiteur contemple le long « gazon dont l'engrais se prépare encore sous la peau fraîche d'une jeune fille ». Attardé au cloître, il y considère le tombeau du magistrat, qui, « président du tribunal », dans ce même monastère transformé en prison, signifia sa sentence à l'infortuné Pellico : « Il ne sortira pas, lui, de cette prison. Il en va ainsi dans le monde de ceux qui jugent et de ceux qui sont jugés. » Non loin, l'inscription d'une jeune étrangère qui décéda dans le premier mois de son mariage, comme si elle eût craint d'« aller au-delà de la lune de miel ». Chateaubriand inspecte l'épitaphe : *Ci revedremo*. Ah! « si c'était vrai! » gémit-il en se redressant. Une fois de plus, sur sa croyance vient de glisser le souffle froid du tombeau : le doute offusque la foi. Mais aussitôt le chrétien se ressaisit :

Arrière ce doute! Arrière la pensée qu'aucune angoisse ne déchire le néant! Athée, quand la mort vous enfoncera ses ongles au cœur, qui sait si dans le dernier moment de la connaissance, avant la destruction du *moi*, vous n'éprouverez pas une atrocité de douleur capable de remplir l'éternité, une immensité de souffrance dont l'être humain ne peut avoir l'idée dans les bornes circonscrites du temps? Ah! oui, *ci revedremo!*

Se revoir dans l'éternité, quel miracle puisque déjà, dans l'étroiti-

tesse des années, la mémoire ressuscite parfois étrangement le passé? Dans l'île voisine de Murano, où s'achève sa promenade, Chateaubriand ne peut qu'apercevoir les manufactures « maintenant fermées » d'où « vinrent à Combourg » les glaces qui suspendaient un rayonnement dans la chambre de sa mère. Mais il trouve encore en activité les trois manufactures de perles colorées qui gardent jalousement les secrets de vitrification hérités des Grecs et, par eux, des Tyriens. Les ouvriers de la maison Dalmistro (22) filent devant lui, « comme le temps file notre fragile vie, un mince cordon de verre », goutte d'azur figé. Cette perle de verre soudain il la revoit « pendante au nez de la petite Iroquoise du saut de Niagara ». Était-il possible qu'une parure ainsi suspendue, « et descendant sur la lèvre supérieure pût être un ornement agréable (23) »? « Cependant, elle l'était. Dans les attitudes variées de la jeune fille », qui dansait, en les mimant, « des scènes de guerre, de famille et de chasse, cette perle d'un bleu transparent jouait de cent manières sur les dents blanches et les lèvres roses... » Ainsi le souvenir de la gentille Mila guettait le voyageur de 1791 au sortir des ossuaires de Murano; ainsi « la main d'une Vénitienne avait arrondi l'ornement d'une sauvage ». Chateaubriand n'eut pas une hésitation : dans la perle qu'on lui mit au creux de la main, il reconnut la sœur de celle que l'héroïne des Natchez faisait trembler sur son sourire. Peut-être à la gracieuse pantomime l'avait-il offerte lui-même par l'intermédiaire du guide hollandais auquel il devait sa pacotille de coureur des bois; Venise répandait dans toute l'Europe les perles de couleur : et les bateaux hollandais faisaient commerce avec les États nouvellement unis et libérés. Peut-être aussi que la perle de Mila était une verroterie vulgaire, cadeau d'un Bois-Brûlé. Qu'importe? Chateaubriand la crut vénitienne; à cause d'elle, dans la verrerie de Murano, il revit soudain Mila. A cause d'elle; mais aussi, à cause des méditations funèbres où, parmi les tombeaux, il venait, trop profondément, de s'ensevelir. De même, au sortir du cimetière de Hohlfeld, il avait respiré les parfums enivrants de la vie en cheminant quelques pas auprès de la petite hotteuse. Et il avait senti l'envie « de lui dire des roses ».

Voici que la mémoire redouble son miracle. Sur la route qui le ramenait vers sa gondole, Chateaubriand crut rencontrer Mila, et « plus beau que Mila », en croisant « une femme » qui « portait un enfant emmailloté ». « La finesse du teint, avoue-t-il, le charme du regard de cette Muranaise, se sont idéalisés dans mon souvenir. » Elle aussi, sans doute, Raphaël l'aurait « croquée sur son album ». D'ailleurs, « elle avait l'air triste et préoccupé »; belle occasion, pour un disciple de lord Byron, pour lord Byron lui-même, qui n'admirait la beauté vénitienne que « réfugiée sous les *fazzioli* »! Ils eussent « essayé la séduction sur la misère »; car « on va loin ici avec un peu d'argent ». Mais à Chateaubriand « l'amour semble autre chose ». Il ajoute : « J'ai perdu de vue René depuis maintes années, mais je

ne sais s'il cherchait dans ses plaisirs le secret de son ennui. » Ce qui veut dire que son ennui était d'une qualité plus fière et plus noble que celui de Don Juan ou de Childe Harold; et l'on regrette que dans le commentaire de cette phrase, la malignité de Sainte-Beuve, ait fait plus tard, exactement, un contre-sens (24).

Oui, l'amour est autre chose que le plaisir; mais sous toutes ses formes n'est-il point aussi le frère de la mort? ne lui tient-il point par mille liens secrets? Et peut-on empêcher les pauvres hommes, quand ils ont trop contemplé la grimaçante figure qui leur présage horreur, oubli, anéantissement, peut-on les empêcher de se retourner vers la beauté féminine, promesse de consolation et de vie, où les Grecs, ces magiciens du symbole et du mythe, incarnaient la forme insaisissable de Psyché? Lassé par la sombre poésie des cimetières qui trop bien « s'harmonie » à l'agonie de Venise, Chateaubriand appelle d'autres songes. Fi de la mort! Pour la mépriser, il n'est que de vivre! D'autres « courses » vont mener le rêveur à travers les plus humbles aspects de la poésie vénitienne.

Sia statì! Sta longo! la légère gondole, où vole-t-elle en cet après-midi du dimanche, tandis que les cloches épandent sur la cité leurs longs éclats joyeux ou leurs bourdonnements sourds? Depuis trois jours, et trois fois par journée, aux heures de l'*Ave Maria*, elles annonçaient la cérémonie solennelle dont Saint-Marc est le religieux théâtre : « Son Éminence Révérendissime Mgr. le Patriarche de Venise Jacopo Monico » dans la « Basilique royale », dépose les habits violets pour prendre la sacrée pourpre et le chapeau cardinalice; l'*abilegato pontificio* — légat pontifical — « Mgr. Traversi, chanoine », lui présente le bref et la barrette sur un plateau doré; c'est une grande fête où s'éjouit la ville (25). La place, devant la basilique, débord de « femmes en grande toilette assises sous les arcades aux cafés Florian, Quadri, Leoni, Suttill »; parmi elles, la dame à la « beauté dédaigneuse » par qui Chateaubriand s'est, un instant, laissé charmer chez M^{me} Albrizzi. Qu'attendent-elles? de voir passer les notables en costume.

C'est l'heure, pour un grand homme, de paraître sur la place afin de jouir un peu des sourires et des doux parlers que lui vaudra sa gloire. Certes, M. Gamba plaisante quand il jure que tant de Vénitiennes se sont rassemblées « dans l'espérance de voir » l'illustre Français; qu'elles ont « monté sur les bancs et sur les bases des colonnes de Saint-Marc lorsque le bruit s'était répandu de *son* entrée dans la Basilique ». Mais plus d'une, attirée par la cérémonie, s'était bien promis, en outre, de contempler Eudore. Les belles Vénitiennes l'attendront en vain. La gondole fuit le bruit de la fête; Eudore s'y est jeté en compagnie d'Hyacinthe et d'Antonio. Les invites de M. Gamba flattaient sans doute sa vanité; « mais *son* humble instinct l'emportait sur sa grandhomie »; « par timidité, défiance de *soi*,

horreur des scènes, goût d'obscurité et de silence », il s'éloigne de la « place aux trois cents belles femmes ». Où donc vole la gondole muette à travers « le labyrinthe des canaux les plus infréquentés » ? En quelques coups d'aviron, elle a, dirait-on, remonté le cours de plusieurs siècles.

Franchi le pont des Soupairs, puis le pont de la Canonica, les échos tumultueux ont décré; aux deux côtés du rio Palazzo, les palais se dressent, vides et majestueux, animés par le seul trottement des rats qui, frôlant l'eau, sortent de leurs marbres. Le palais Trevisan Capello, par son architecture, par les souvenirs que son nom réveille, jette l'imagination de Chateaubriand en plein xvi^e siècle. Elle était bien belle, la fille des patriciens Bianca Capello que le fils des Médicis enleva pour en faire plus tard la grande-duchesse de Toscane ! Le Sénat la décréta « fille de la République » ; une génération de poètes l'adora ; et voici que Chateaubriand mêle sa voix au concert :

Au pont de Bianca Capello — c'est le pont de la Canonica qu'il veut dire (26) — je fis un roman romantique sans pareil. Oh ! que j'étais jeune ! beau ! favorisé ! Mais aussi que de périls ! Une famille hautaine et jalouse, des inquisiteurs d'État, le pont des Soupairs où l'on entend des cris lamentables ! — Que la chiourme soit prête : avirons légers, fendez les flots ; emportez-nous au rivage de Chypre. Fille prisonnière des palais, la gondole attend ta beauté à la porte secrète sur la mer. Descends, fille adorée ! toi dont les yeux bleus dominent le lys de ton sein et la rose de tes lèvres, comme l'azur du ciel sourit à l'émail du printemps.

Cependant que le poète remonte ainsi au-delà du xvi^e siècle et jusqu'au moyen âge pour rythmer — non sans un sourire — un couplet digne des plus avenants troubadours, la gondole trois fois a changé de rio ; gagnant la lagune, elle contourne l'Arsenal ; doucement elle aborde à San-Pietro di Castello. Jusqu'en 1807, « l'ancienne et vaste église » de Saint-Pierre avait été la cathédrale de Venise : elle avait vu sous la République toutes les intronisations patriarcales, toutes les prises de chapeaux. Méprisée aujourd'hui, à l'heure où Saint-Marc triomphait dans l'éclat des chants sacrés et dans l'étingement des cierges, l'église-mère n'abritait qu'un groupe de « petits garçons » qui « répétaient le catéchisme, en s'interrogeant les uns les autres sous la direction d'un prêtre ». « Leurs mères et sœurs, la tête enveloppée d'un mouchoir, les écoutaient debout. » Au-dessus d'eux, dans un tableau du peintre Lazzarini, Saint Laurent, d'un geste inépuisable, distribuait « son bien aux pauvres ». Sur quoi Chateaubriand remarque amèrement : « Puisqu'il était en train, il aurait bien dû étendre ses bienfaits jusqu'à nous, troupe de gueux encombrés dans son église. Quand j'aurai dépensé l'argent de mon voyage, que me restera-t-il ? Et ces adolescentes déguenillées continueront-elles à vendre aux Levantins deux baisers pour un baïoque ? » Éternel contraste des splendeurs et des misères qui ourdissent la destinée du grand homme ! Faut-il que la hantise l'en ait poursuivi

jusqu'en cette antique église fréquentée des plébésiennes? Du coup, il ne regarde ni les autres tableaux, qui sont de Véronèse, de Libéri, du Padovanino, ni « la très antique chaire de marbre qui passe pour avoir servi à Saint-Pierre »; il se rejette en sa gondole et, « *girando* à travers les lagunes du Nord », se hâte vers « l'extrémité opposée » de Venise, qui est l'occidentale. En cet après-midi au « temps équivoque », où des nuages chargés de pluie menacent le soleil, il ne veut qu'oublier les destins, son âge même, ses grandeurs, et sourire et rêver.

Les incidents de la navigation l'amuse; quand la barque côtoie les travaux entrepris par les Autrichiens pour joindre l'île de Saint-Christophe à celle de Saint-Michel et rattacher ainsi l'ancien cimetière au nouveau, il salue avec ironie « ce sol émergeant » où l'« on exerce les soldats étrangers oppresseurs de la liberté de Venise : Cybèle, cachée dans le sein de son fils, Neptune, n'en sort que pour le trahir. » Comme à la cantonade, il ajoute : « Je ne suis pas impunément de l'Académie, et je sais mon style classique. » Il le démontre derechef en décrivant l'originale façon dont Venise se pourvoit d'eau pure :

On transporte l'eau potable dans la carcasse de barques pansues, construites exprès. Ces urnes d'eau fraîche naviguent sur les eaux salées comme des naïades qui traverseraient l'Hellespont à la nage. Mon professeur de rhétorique, l'abbé Germé, doit être bien content de moi (27).

Sans doute la gondole venait-elle de croiser quelque-une de ces autres ligneuses. Car voici qu'au lieu de leur indolent flottage, Chateaubriand imagine toute une aérienne architecture :

Je m'étonne que la République au temps de sa puissance n'ait pas songé à conduire des sources à la ville, au moyen d'un aqueduc. Le canal aérien courant au-dessus de la mer dans les divers accidents de la nuit et du jour, du calme et de la tempête, voyant passer les vaisseaux sous ses portiques, aurait augmenté la merveille de la cité des merveilles.

Un pareil oubli se comprend d'autant moins qu'il « a existé un projet de joindre Venise à la terre ferme par une chaussée ». Détestable projet, d'ailleurs; repris peu d'années plus tard, il effraiera Chateaubriand.

A « la pointe occidentale de Venise », qu'espérait donc admirer le promeneur? Rien que « les pêcheurs des lagunes » : « plus pauvres » que « les pêcheurs de haute mer » qui prennent refuge au « bout du quai des Esclavons », ils ont là une sorte de colonie marine; Chioggia, leur humble patrie, fait penser d'abord aux villages habités par les héros de Théocrite : Olpis, le guetteur de thons, Asphalion, le vieux chasseur de soles. « Leurs cahutes », pareillement, « n'ont d'autre voisine que la mer dont elles sont baignées »; la mer « les serre de près, en poussant mollement ses vagues ». Tout le jour les hommes cherchent le poisson; les femmes, — mères, épouses, filles, sœurs, —

tuent les heures à recoudre le linge, à remmailler les filets; habiles dentellières, elles excellent à fabriquer ces blondes et ces points de Venise dont toute l'Europe se pare. La plage est leur ouvroir; réunies en cercle sur leurs chaises de paille, d'un doigt preste, sur leurs tambours elles font danser les fuseaux; mais en prestesse, les langues ne le cèdent point aux doigts; souvent l'on voit se redresser, de sur la besogne, des nez que fronce la colère, des fronts courroucés, des yeux étincelants : « Checca la Pouacre!... Toffolo la Marmotte!... Lucietta la Blagueuse!... » Volent injures populaires et menaces. A la rescousse de Checca, Orsetta court. C'est le batelier Toffolo qui cause la dispute, car Checca voudrait bien l'épouser. Les pêcheurs, débarquant, prennent parti. La querelle devient rixe; pierres commencent d'égratigner Toffolo qui va porter plainte... C'est un spectacle étourdissant — soleil, criaileries, injures — que Goldoni a porté sur la scène dans sa jolie comédie des *Baruffe Chiozzotte* — « les Querelles de Chioggia (28) ». Venise se plaît à applaudir cette comédie de mœurs; Goethe l'admira en 1786 : « Je n'ai jamais vu, écrivit-il, de joie pareille à celle que le peuple manifeste en se voyant représenté avec tant de naturel (29). » Au dénouement, l'allégresse fut intarissable; car un bon juge réconcilie tous les adversaires, marie Checca, Orsetta, Lucietta; on mange des fritures, on mande les violons; on danse en chœur la *furlana*... La tête pleine de Goldoni, Chateaubriand, qui n'avait point vu la pièce au théâtre, espérait bien la trouver toute vive sur la plage. Il ne fut qu'à moitié déçu.

Point de dentellières, car c'était dimanche; ça et là seulement quelques *ragazze* qui vaquent indolemment à de menus soins. Une belle fille « côtoyait la rive »; hélée par les occupants de la gondole, elle approcha et, sans se faire prier, lia conversation; le vieil et rassurant Antonio « intervenait dans les endroits difficiles ». Et voici quel fut le dialogue entre le grand homme et la *pescatrice* :

— « Carina, voulez-vous passer à la *Giudecca*? Nous vous prendrons dans notre gondole.

— *Sior, no : vo a granzi*. Non, monsieur; je vais aux crabes.

— Nous vous donnerons un meilleur souper.

— *Col Dona Mare?* avec Madame ma mère?

— Si vous voulez.

— Ma mère est dans la tartane avec *Missier Pare* (avec monsieur mon père).

— Avez-vous des sœurs?

— *No*.

— Des frères?

— *Uno : Tonino*. »

Ce Tonino, seigneur « âgé de dix à douze ans », s'entendant nommer, parut : « coiffé d'une calotte grecque rouge », il était « vêtu d'une seule chemise serrée aux flancs » par une cordelette; « ses cuisses, ses jambes et ses pieds nus, étaient bronzés par le soleil : il portait

à deux mains une navette remplie d'huile; il avait l'air d'un petit Triton. Il posa son vase à terre et vint écouter *la conversation* », posté près de sa sœur.

Survinrent deux nouveaux personnages qui figuraient assez bien la rieuse Checca et son batelier Toffolo. Dans la *ragazza*, Chateaubriand reconnut « une porteuse d'eau » qu'il avait « déjà rencontrée à la citerne du Palais Ducal ».

Elle était brune, vive, gaie; elle avait sur sa tête un chapeau d'homme, mis en arrière, et sous ce chapeau un bouquet de fleurs qui tombait sur son front avec ses cheveux. Sa main droite s'appuyait à l'épaule d'un grand jeune homme avec lequel elle riait; elle semblait lui dire à la face de Dieu et à la barbe du genre humain : Je t'aime à la folie!

« Le joli groupe » à quatre personnages! Chateaubriand pensa peut-être aux deux Floridiennes, la fière et la triste, qui, jadis, en Amérique, l'encharmaient de leurs voix, assises à ses côtés sous les liquidambars et les magnolias (30). Mais plutôt, il croyait voir revivre une scène de Goldoni. Orsetta, Checca, Toffolo, le petit Triton ne boudèrent point à l'entretien du noble étranger. Avec l'aide d'Antonio, les propos charmants s'entrelacèrent comme les guirlandes d'une fragile dentelle : « Nous parlâmes de mariages, d'amours » — comme, d'abord, il se doit! — « de fêtes, de danses, de la Messe de Noël, célébrée autrefois par le Patriarche et servie par le Doge; nous devisâmes du Carnaval; nous raisonnâmes de mouchoirs, de rubans, de pêcheries, de filets, de tartanes, de fortune de mer, de joies de Venise, bien qu'excepté Antonio, aucun de nous n'eût vu, ni connu la République; tant le passé était déjà loin. » Mais, par la grâce de Goldoni, le présent ressemblait, pour quelques minutes, au passé. A Orsetta et Checca retrouvées, Chateaubriand fit répéter l'exclamation joyeuse qui termine les *Baruffe* :

Semo donne da ben, e semo donne onorate; ma semo alieghe, e volemo stare alieghe, e volemo balare, e volemo saltare. E viva li Chiozzotti, e viva le Chiozzotte! — Nous sommes des femmes de bien, et nous sommes des femmes d'honneur; mais nous sommes gaies, et nous voulons rester gaies, et nous voulons danser, et nous voulons sauter..., et vive les Chiozzotto! et vive les Chiozzotte!

Pour remercier Orsetta et Checca de leur aimable turbulence, M. l'Ambassadeur de la légitimité déchu leur remit-il quelques baïoques, aide précieuse à la chance de leurs amours? On doit le croire, car il était volontiers magnifique. On doit croire aussi que l'image de la pêcheuse de crabes et celle de la porteuse d'eau l'accompagnèrent longtemps, peintes sur l'onde mobile qui caressait la gondole. Glissant du Canareggio dans le Grand Canal — et voici que tant de palais dépérissants jetaient leur ombre sur la figure rieuse des deux jeunes filles! — l'embarcation doubla bientôt la pointe de la *Salute* pour faire à la Giudecca une dernière halte. Dans cette grande île

où Venise, autrefois, avait réuni les Juifs, Chateaubriand, — après Stendhal, avant Musset, — ne s'attarda guère. L'endroit était alors assez misérable et déshabité; dépouillé, en outre, de son caractère pittoresque, il conservait « à peine quelques pauvres familles juives ». Chateaubriand admira la beauté persistante et typique de quelques femmes qui passaient. Il lui souvint alors d'une observation que Fontanes autrefois lui avait communiquée : « dans la race juive les femmes sont beaucoup plus belles que les hommes. » Comme son ami s'en étonnait, Chateaubriand lui avait allégué « une raison de poète et de chrétien » (31).

(Les juives) semblent avoir échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune juive mêlée dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épine, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Bien mieux; les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leur bien, le soulagèrent dans ses afflictions.

Pour étayer son argument, Chateaubriand avait relevé plusieurs passages des Évangiles; mettant en ordre les notes de son voyage, il retrouva ses remarques, les réunit et introduisit le morceau entier dans sa relation :

Une femme à Béthanie, versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre; la pécheresse répandit une huile de parfum sur ses pieds et les essuya avec ses cheveux. Le Christ à son tour étendit sa miséricorde et sa grâce sur les Juives : il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement; pour la Samaritaine il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui; les saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des aromates, et le cherchèrent au sépulcre en pleurant : *Mulier quid ploras?* Sa première apparition après sa résurrection glorieuse, fut à Magdeleine; elle ne le reconnaissait pas, mais il lui dit : — Marie! Au son de cette voix les yeux de Magdeleine s'ouvrirent et elle répondit : — Mon maître! Le reflet de quelque beau rayon sera resté sur le front des Juives.

C'est le reflet que le voyageur admirait sur le front des pâles et pauvres habitantes de la Giudecca, en qui, successivement, il s'efforçait de retrouver les saintes femmes ou les pécheresses de l'Évangile : pour chacune d'elles, il se sentait un peu de la charité pitoyable qui embrasa le cœur du Christ; qui oserait croire, cependant, qu'à cette émotion religieuse ne se mêlait point le frisson d'une inquiétude plus profane?

Les insulaires de la Giudecca ont leur cimetière dans une autre île : leur bosquet funèbre se dissimule sur la pente de la crête boisée qui divise au milieu le Lido. Chateaubriand se propose d'aller visiter ces « tombes des Juifs »; on verra comment il eut tout juste le temps de les apercevoir. Mis en goût par sa flânerie dominicale, il « méditait aussi une promenade des Calle les plus écartées, pour saisir dans leur

intimité les mœurs populaires » (32). Cette promenade, le loisir lui manqua pour l'accomplir. Comme il faut regretter la relation qu'elle lui eût inspirée! Nul doute que, dans cette exploration des quartiers plébéiens, parmi les hôteliers, les bateliers, les gondoliers, les calandriers, les marchandes de légumes, les brodeuses, les fileuses et les souffleurs de verre, — petites gens qui crient et rient très haut en tétant le goulot des fiasques, — il n'eût pris encore pour inspirateur et pour guide celui que Voltaire appela « le fils et le peintre de la nature », l'étincelant Carlo Goldoni.

Ainsi, Chateaubriand vagabondait-il pendant les rares heures du jour où il n'avait que sa fantaisie pour maîtresse; Hyacinthe et Antonio servaient ses songeries errantes. Se promenait-il aussi la nuit? On s'étonne, à première vue, de ne trouver dans son album de croquis, aucun paysage lunaire. Quoi! la lune dont il avait peint le bleu ruissellement sur la « cime indéterminée » des forêts américaines, la magicienne des « grands secrets » de la mélancolie est absente de sa relation! L'astre féérique qui illumina l'Alhambra pour en dessiner sur les gazons l'architecture aérienne n'ajoute point aux palais de Venise cette séduction un peu fantastique dont lui seul peut dispenser les prestiges! Pourquoi Chateaubriand ne l'a-t-il point montré enveloppant Venise agonisante dans les plis de son bleuâtre suaire? Pourquoi n'a-t-il point obéi à l'injonction de la barcarolle :

*Al chiaro di luna
Andare in laguna...*

C'est peut-être, pensera-t-on, parce que ce tableau a tenté quelques-uns de ses prédécesseurs. Le pinceau un peu mou de Valéry s'y est essayé :

Le retour à Venise, le soir, par le clair de lune, est une des belles scènes de l'Italie. Le silence de Venise, l'aspect oriental de Saint-Marc et du palais ducal, ont à cette heure quelque chose d'enchanté, de mystérieux, et la blanche clarté reflétée sur la mer et les palais de marbre contraste avec la noire gondole qui glisse solitaire au milieu des flots... La lune, appelée par les artistes le soleil des ruines, convient particulièrement à la grande ruine de Venise. (33)

Byron le sentit sans doute, l'une des dernières nuits d'été qu'il vécut à Venise; Thomas Moore laisse entrevoir son émotion à travers le récit de leur navigation nocturne :

Après l'Opéra, nous nous rendîmes à une espèce de cabaret sur la place Saint-Marc et là, nous bûmes du punch, nous régaland de vieux souvenirs, jusqu'à ce que l'horloge de Saint-Marc eût sonné deux heures du matin. Lord Byron me prit alors dans sa gondole et, pendant que la lune brillait dans toute sa splendeur, il nous fit conduire aux divers endroits d'où l'on voyait Venise se déployer avec le plus d'avantages sous cette tranquille clarté. Je n'ai rien vu d'une beauté plus solennelle. Pour la première fois la Venise de mes rêves m'apparut... (34)

Chateaubriand craignit-il de rivaliser avec Byron? ne lui eût-on

point reproché de développer un thème ainsi indiqué dans les *Mémoires* du poète anglais? Craignit-il encore davantage de reprendre — fût-ce pour l'immortaliser — une page de Valéry?

La réponse est plus simple : pas un seul soir il n'eut la chance de voir la lune briller sur Venise. L'« astre ingrat et moqueur » — plus ingrat encore que sur la route de Bohême où, quatre mois plus tôt il avait fait « entreluire un petit morceau » de lui-même, — l'astre si souvent chanté par Chateaubriand lui refusa le moindre clignement d'yeux, le plus misérable sourire. Il ignora dédaigneusement son poète. Nouvelle lune était le 13 septembre; et le 20 septembre, premier quartier. Pendant le séjour de Chateaubriand, l'astre en mue cachait sa lumière. Et Chateaubriand n'était point homme à inventer des clairs de lune. Il peignait, si l'on veut, avec ses songes; mais il songeait d'après nature.

Avec les clairs de lune, cependant, son affaire n'est pas claire. N'a-t-il point prêté des armes aux malveillances? Au printemps de 1803, comme il roulait de Paris à Lyon — sur un chemin qui le menait à Rome — il traversa de nuit les campagnes vallonnées du Morvan, dont il fut charmé. Rendant compte du voyage à son ami Joubert, il eut la témérité d'écrire : « Un petit bout du croissant de la lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sens que, si la lune n'avait pas été là réellement, je l'aurais toujours mise dans ma lettre. C'est à vous à me convaincre de fausseté, l'almanach à la main... (35) » L'imprudent! Joubert, sans doute, le comprit; d'autres, lisant sa lettre après Joubert, dans son ironie ne trouveraient-ils pas un aveu?

Cette ironie, avec laquelle il lui arrivait de se railler aimablement lui-même, Chateaubriand l'a semée dans le récit de ses « courses » vénitiennes — comme dans la relation de ses visites mondaines et de son entretien avec Zanze. Est-il sérieux? Est-il frivole? Où commence son émotion? où commence-t-il de la réprimer et, peut-être, d'en sourire? Souvent son ironie n'est qu'une pudeur. Il ne veut point être deviné. Il ne veut point se deviner lui-même. Il goûte le plaisir d'être seul avec ses songes, de s'y fondre, de s'y oublier. Pendant les heures de ses rêveuses solitudes, la Sylphide n'a point reparu. Il a évoqué impunément les fantômes de la mort et de l'amour; impunément, il a souri à quelques figures charmantes qui traversaient sa route; mais sans désir, sans scrupule, sans fièvre. C'est que deux formes féminines planent au-dessus de ses souvenirs et de ses songes; l'une, forme vivante, déesse de la tendresse et de la beauté; l'autre, forme fuyante, déjà presque semblable au blanc spectre d'une morte. A Venise, Juliette et Natalie le gardent : celle-là, conseillère de sérénité; celle-ci, ramenteuse d'orageux souvenirs à Venise même attachés. Ces souvenirs n'expliquent-ils point la secrète amertume que, malgré lui, le promeneur mêle à son apparente gaîté?

CHAPITRE VIII

Rêverie au Lido, ou Seize Lettres sur le sable.

Souvenirs ardents et cruels de 1806! Souvenirs éclatants laissés par Byron! Les uns et les autres attirent le promeneur dans la direction magique de l'Orient; par-dessus la lagune où se joue le reflet des nuages, accourent vers lui les souffles enivrants de l'Adriatique. A mesure qu'il se dépouille de Venise, René sent grandir en lui une « extrême envie de dire un mot de tendresse à la mer *sa* mignonne, *sa* maîtresse, *ses* amours » (1). A portée du regard, et presque de la main, le Lido l'obsède comme une tentation. Il est fils des flots; il le sentait l'autre matin, à l'Arsenal, devant le voilier en partance. Peut-il éviter d'aller saluer sa mobile patrie? Et quel magnifique argument pour légitimer son désir!

Les hommes à patries méditerranées, ne les rencontrent plus quand ils les ont quittées. Nous autres, nés que nous sommes dans les vagues, avons une chance plus heureuse : notre patrie, la mer, embrasse le globe; nous la retrouvons partout; elle semble nous suivre et s'exiler avec nous. Son visage et sa voix sont les mêmes en tout climat; elle n'a point d'arbres et de vallons qui changent de forme et d'aspect; seulement elle nous paraît plus triste, comme nous le sommes nous-mêmes, à des bords lointains et sous un autre soleil : à ces bords elle a l'air de nous dire : « Suspends tes pas ainsi que je vais retirer mes flots, pour te reporter à notre rivage. »

Six jours durant, le voyageur est demeuré captif des merveilles de Venise; que fera-t-il le septième? Il ira revoir « la mer, cette patrie qui voyage avec nous » (2).

Au batelier qui l'attend à l'estacade devant l'hôtel de l'Europe, il murmure l'ordre qu'une romance à la mode fera bientôt moduler à tant de jolies lèvres parisiennes :

*Beau gondolier, courbe ta rame !
Au Lido mène-moi rêver !* (3)

Mais, hélas! en ce lundi 16 septembre, le destin lui fait la nique. A peine débarqué au Lido, le voilà « pris de la pluie à l'orée du fort San Nicolo »; il lui faut s'abriter à « l'intérieur des terrains du fort »; finalement, il n'a pas « le temps de traverser l'île ». Au moins se divertira-t-il au spectacle des plaisirs populaires? on l'a, en effet, averti que

« tous les lundis du mois de septembre, le peuple de Venise va boire et danser au Lido ». Son imagination se représentait, de nouveau, les fêtes d'autrefois et leurs splendeurs. Mais « un génie moqueur semblait s'être amusé à déjouer toutes les idées qu'il s'en était formées ». Il s'assit auprès du fort; là, d'ordinaire, « ont lieu les danses, sous des mûriers, des saules, des noyers et des cerisiers »; mais, en ce lundi mal partagé, les « ombrages étaient presque déserts ». Ils n'encadraient qu'un assez pauvre tableau : « à des tables mangeaient avidement quelques *ragazze* et quelques mariniers; on criait et l'on portait ça et là la *zucca arrostita*; on buvait à même des bouteilles aux longs et minces goulots. » Pour les danses, « deux ou trois groupes dépêchaient en tumulte une farandole au son d'un méchant violon ». A ce raclement, Chateaubriand ne pouvait s'empêcher de regretter les sons légers du tambour de basque et de la mandoline qui dans la douceur de l'automne romain, retentissent sous les lauriers en berceaux de la villa Borghèse où, à Rome, il « passait sa vie »; il revoyait les troupes joyeuses de paysans aux costumes de couleurs éclatantes, aux chapeaux enrubannés et fleuris, qui dansaient la tendre *sallarella* (4). Sous la grisaille de la pluie, la farandole du Lido lui semblait en tout inférieure.

Il allait voir pis : tandis qu'il se remémorait les repas populaires des beaux temps de la République, où, pour la fête dite « des Maries », le vin de Malvoisie coulait parmi les chants, voilà que s'avancèrent « de lourds soldats autrichiens » : en « sarrau et en souliers gras », ils se mirent à « walsen ensemble, pipe contre pipe, moustache contre moustache ». Que faire? « Saisi d'horreur, conclut Chateaubriand, je me jetai dans ma gondole pour regagner Venise. »

Sous la pluie fine qui ne cessait que par intermittences, « la lagune était terne ». En vain le regard du navigateur s'attachait sur l'île, pour en conserver au moins une pittoresque vision : il y découvrait seulement « quelques baraques, des plates-bandes de légumes, et des taillis de roseaux croissant dans des eaux saumâtres ». En avant de la gondole, Venise voilait ses tours et ses clochers d'une brume grise, — la même que Bonington avait peinte transparente et fantastique sur quelques-unes de ses toiles. Ça et là, parmi l'eau sans borne, « la marée descendante découvrait des bancs de vase »; fragiles îlots émergés pour une heure. Mais ne sont-elles pas fragiles aussi les îles qui parsèment la lagune, où s'élevaient tant de couvents? Il en restait plusieurs en 1806; Chateaubriand se souvient d'avoir entendu sonner leurs cloches, au soir de son départ. Quelques-uns de ces monastères « ont été abattus; d'autres convertis en établissements civils ou militaires »; celui des Arméniens subsiste; là, Byron s'imposa d'étudier une langue orientale, austère diversion à tant d'inquiétudes et de plaisirs; là, sur le livre des visiteurs, Christian de Chateaubriand, devenu jésuite à Rome, écrivit son nom que les voyageurs prirent ensuite pour celui de son oncle illustre; comment

celui-ci ne souhaiterait-il point d'aller saluer ce double souvenir dans le couvent où les éditeurs de Saint-Chrysostome, « habitant le passé », vivent retranchés du monde par « la triple solitude de leur petite île, de leurs études et de leur cloître »?

Pour ce soir, cependant, il est trop tard; le pèlerin s'abandonne au balancement de la gondole sur l'étendue de ces ondes voisines de la mer, et cependant indépendantes de Neptune qui « n'a point corrompu la douceur de leurs eaux » : elles « s'abaissent et s'élèvent avec » mollesse; on croit sentir « les vastes palpitations de la poitrine de l'océan » (5). La gondole avance avec lenteur; devant elle une autre gondole porte « une troupe de femmes qui chantaient des vers du Tasse »; Chateaubriand suit en rêvant ces naïades musiciennes; mais, hélas! « au lieu de rentrer à Venise, elles remontèrent vers Palestrine, comme si elles eussent voulu gagner la haute mer... » Bientôt, « leur voix se perdait dans l'unisonance des flots ». Plus rien ne frémissait autour du rêveur que l'eau terne, et la pluie, et la brise. Et lui, renfoncé aux plis de son manteau, de s'écrier amèrement : « Au vent mes concerts et mes songes! » Il est sur le point d'ajouter : « Au vent mes plus chers souvenirs! » Car, dans les mornes lagunes qui bercent aujourd'hui sa déception, il ne reconnaît plus celles qui, vingt-sept ans plus tôt, lorsqu'il les traversait, par une nuit calme d'été, pour aller s'embarquer à Trieste, semblaient bercer amoureusement ses témérités et ses espérances. Faut-il s'irriter? C'est la loi : « tout change à tout moment et à toujours... »

Au débarquer de cette « course » mélancolique, Chateaubriand trouve le pli que la messagère de Madame avait fait déposer à l'hôtel de l'Europe : « la Princesse de Bauffremont arrivée à Venise, et descendue au Lion Blanc », l'attendra le lendemain à onze heures. La politique, à ce moment-là, reprendra ses droits; les vacances vénitiennes de René seront closes. Doit-il donc renoncer à contempler la mer? Avant de se coucher, il écrit sur son cahier de notes : « Je ne suis pas homme à capituler sur ce point. De crainte qu'un accident ne m'empêche de revenir à Venise une fois que je l'aurai quittée, je me lèverai demain avant le jour, et j'irai sur les bords de l'Adriatique, saluer l'aurore. » Il se tint parole : le « mardi 17 », assigné par le devoir, il se mit d'abord en règle avec le rêve; il put griffonner victorieusement : « J'ai accompli mon dessein. » La promesse du jour tremblait à peine dans la nuit vacillante, qu'une gondole lui faisait de nouveau traverser les lagunes.

Le voilà donc, ce matin-là, qui atterrit au Lido dans la lividité de l'aube. Il est seul. Mal instruit de son chemin, attentif uniquement à laisser le fort de San Nicolo sur la gauche, il trébuche, soudain, « parmi des pierres sépulcrales ». Qu'est-ce que ce lieu funèbre où il risque de s'égarer? Sans trop de peine il s'aperçoit qu'il erre dans le vieux cimetière juif, dortuaire « sans clôture où jadis on avait jeté les enfants de Judas ». Il se penche, discerne sur une stèle, parmi

des caractères hébreux, un nom : Violante, et une date : 1435. Son imagination s'émeut :

La défunte juive... m'attendait depuis trois cent quatre-vingt-dix-huit ans pour lire son nom et le révéler. A l'époque de son décès, le Doge Foscari commençait la série des tragiques aventures de sa famille : heureuse la juive inconnue dont la tombe voit passer l'oiseau marin, si elle n'a pas eu de fils.

Le nouveau cimetière, à côté, est protégé par « un retranchement fait avec des voliges de vieilles barques : naufrage remparé des débris de naufrages. » Le rêveur s'appuie sur ce mur de planches, imprégnées encore de goudron, de poix et de sel marin; « à travers les trous des chevilles » qui les « cousirent à la carcasse des bateaux », il « épie la mort autour de deux urnes cinéraires »; urnes élégantes, d'ailleurs, « cendriers d'albâtre » dressés sur « des tombes de marbre »; car les Juifs de Venise peuvent parer fastueusement leur dépouille « depuis que les rois sont devenus les chambellans de Salomon, baron de Rothschild ». Ceux de Jérusalem « ne sont pas si richement enterrés ». « A Tunis », dans le cimetière israélite, « on aperçoit, au clair de la lune, des filles de Sion voilées, assises comme des ombres sur les fosses; la croix et le turban viennent quelquefois consoler » ces pleureuses qui semblent gémir sur les malheurs de leur race et de leur patrie. N'auraient-elles point raison? « Chose étrange, songe Chateaubriand, — qui paraît nourrir des rancunes personnelles contre les fils d'Israël et qui parle d'eux en homme de l'ancien régime, sans craindre de transgresser les lois de la charité chrétienne, — chose étrange que ce mépris et cette haine de tous les peuples pour les immolateurs du Christ! Le genre humain a mis la race juive au lazaret, et sa quarantaine proclamée du haut du Calvaire ne finira qu'avec le monde. » Mais plus encore qu'avec les fantômes hébreux des deux cimetières, c'est avec la mort qu'une fois de plus il s'entretient. Il s'avoue tout bas : « Lorsque je songe, la nuit, que je suis revenu de la vallée de Josaphat, je me fais peur. » Ce colloque avec des tombes, sous une blémissante aurore, quel prélude au dialogue que le pèlerin s'apprête à engager, près des flots, avec les ombres de son proche et fuyant passé! Car il court impatient vers la mer; mais à la mer qui le porta jadis c'est un peu de lui-même encore qu'il demande de lui remémorer ou de lui découvrir.

Laissant donc les deux cimetières sur la crête de l'île, et descendant rapidement la pente, il avance en même temps que croît le jour. Le bord oriental du Lido se révèle à lui sous les mornes couleurs qu'il trouva jadis aux bords foudroyés de la mer Morte : « dunes irrégulières assez approchantes des buttes aréneuses du désert de Sabbah », et « recouvertes d'herbes coriaces »; de ces herbes certaines, « séparées en touffes, sortent du sable chauve, comme une mèche de cheveux restée au crâne d'un mort ». A cette zone de sables succède une région déjà étrangement maritime :

Le rampant du terrain vers la mer, est parsemé de fenouils, de sauges, de chardons à feuilles gladiées et bleuâtres; les flots semblent les avoir peintes de leur couleur : ces chardons épineux, glauques et épais rappellent les nopals, et font la transition des végétaux du nord à ceux du midi. Un vent faible rasant le sol, sifflait dans ces plantes rigides : on aurait cru que la terre se plaignait. Des eaux pluviales stagnantes formaient des flaques dans des tourbières. Çà et là quelques chardonnerets voletaient avec de petits cris, sur des buissons de jones marins. Un troupeau de vaches parfumées de leur lait, et dont le taureau mêlait son sourd mugissement à celui de Neptune, me suivait comme si j'eusse été son berger.

En dépit de ce taureau noblement neptunien, et de ces vaches idylliques, c'est la solitude qui accueille René, près des flots qu'il entend déjà sans les voir. La mer, comment va-t-elle l'accueillir?

Il la découvre soudain, elle « et ses francis grisâtres, à la lueur du crépuscule ». Sa joie et sa tristesse furent grandes, avoue-t-il. Puis : « Je passai deux heures entières dans un état indicible de plaisir et de douleur »; deux heures formées par des « moments confus de songe, de méditation et de souvenir » (6); deux heures de rêverie capricieuse et d'exaltation solitaire. Ces deux heures ne sont point seulement comme la cime spirituelle de son aventure vénitienne; elles font époque dans sa vieillissante destinée; elles la marquent et l'orientent comme l'avaient orientée déjà, l'an passé, les deux heures de sa nocturne méditation au flanc du Saint-Gothard. Aussi, tout « indicibles » qu'elles lui paraissent, il tente de « laisser un crayon imparfait de ce qu'il vit, sentit et pensa » au cours de cette mélancolique extase; le finale du livre sur Venise qui enregistre les successives harmonies surgies alors des profondeurs de son âme, constitue comme une symphonie en mineur : le regret et le désir, la résignation et une secrète révolte, la gloire si vaine et le temps si cruel, et le chant obstiné d'on ne sait quelle espérance, y entrelacent leurs thèmes, tour à tour déchirants et consolateurs.

Le prélude s'assourdit, pour traduire dans un décor gris et calme, une déception déjà douloureuse :

Il n'est sorti de la mer qu'une aurore ébauchée et sans sourire. La transformation des ténèbres en lumière, avec ses changeantes merveilles, son aphonie et sa mélodie, ses étoiles éteintes tour à tour dans l'or et les roses du matin, ne s'est point opérée. Quatre ou cinq barques serraient le vent à la côte; un grand vaisseau disparaissait à l'horizon. Des mouettes posées, marquaient en troupe la plage mouillée; quelques-unes volaient pesamment au-dessus de la houle du large. Le reflux avait laissé le dessin de ses arceaux concentriques sur la grève. Le sable guirlandé de fucus, était ridé par chaque flot, comme un front sur lequel le temps a passé. La lame déroulante enchaînait ses festons blancs à la rive abandonnée.

Ainsi, juste comme il vient de se heurter aux pierres de la mort, la mer, jeunesse éternelle, n'offre à René vieilli que des visions symboliques de la vieillesse qui précède la mort : grisaille, pesanteur, rides et solitude. Elle-même a la vaste figure d'un désert auprès

du désert dont le Lido la borde. Qu'importe, cependant? N'est-elle pas la mer éternelle qui accompagna René dans toutes ses saisons? Il l'implore pour qu'une fois de plus elle lui dispense la large ivresse dont elle est coutumière :

J'adressai des paroles d'amour aux vagues, mes fidèles compagnes : ainsi que de jeunes filles se tenant par la main dans une ronde, elles m'avaient entouré à ma naissance. Je caressai ces berceuses de ma couche; je plongeai mes mains dans la mer; je portai à ma bouche son eau sacrée, sans en sentir l'amertume : puis je me promenai au limbe des flots, écoutant leur bruit dolent, familier et doux à mon oreille. Je remplissais mes poches de coquillages dont les Vénitiennes se font des colliers. Souvent je m'arrêtais pour contempler l'immensité pélagienne avec des yeux attendris. Un mât, un nuage, c'était assez pour réveiller mes souvenirs.

Souvenirs éblouissants et cruels! Depuis tantôt huit jours, ils circonviennent sourdement le pèlerin de Venise; ils resserrent autour de son cœur leur cercle de flamme; vont-ils ici l'envahir et le consumer? A travers eux rayonne la figure de Natalie de Noailles, enchantresse des jours disparus, fée lointaine captive des geôles brumeuses de la déraison. C'est à elle qu'il pensait en parcourant ces mêmes flots, « il y a longues années »; « en face du Lido, une tempête l'assaillit »; il se croyait vieux alors; aujourd'hui, « sous quel amas de jours *est-il* donc enseveli? »

Contre les regrets suggérés par un hostile présent, contre les prestiges émanant d'un passé encore ensorceleur, René, dévoré d'inquiétude, implore l'apaisement; assis au bord des flots, religieusement, du bout de sa canne, il s'applique à tracer des caractères incantatoires :

Que fais-je maintenant au steppe de l'Adriatique? des folies de l'âge voisin du berceau : j'ai écrit un nom tout près du réseau d'écume, où la dernière onde vient mourir; les lames successives ont attaqué lentement le nom consolateur; ce n'est qu'au seizième déroulement qu'elles l'ont emporté lettre à lettre et comme à regret : je sentais qu'elles effaçaient ma vie.

Seize lettres, mais hélas! sur le sable, car fragiles et fuyantes comme lui sont les années où s'inscrivent les plus durables amours; seize lettres fatidiques proposées comme une énigme aux lecteurs des *Mémoires*. Mais la tendre énigme est facile à résoudre; au bord des flots qui berçaient jadis un cœur plein de la radieuse Natalie et à qui elles sont aujourd'hui jetées, les seize lettres expiatoires composent le nom de Juliette Récamier. Elle plane, blanche déité, au-dessus des périlleux souvenirs. Devant son image apparue, Chateaubriand répète ce qu'il écrivit l'an passé : « Il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Juliette. » Devant son sourire, tant de grondements d'orage s'assourdissent. Mieux : ils lui sont dédiés.

Impunément, désormais, le rêveur peut évoquer les ombres : il tient en main le rameau d'or; un nom, sur ses lèvres, rendra les fantômes inoffensifs.

Apparaît d'abord, apparaît enfin le fantôme du noble poète que René, son émule, depuis six jours a tenté en vain de rejoindre à travers l'oublieuse Venise : « Lord Byron chevauchait le long de cette mer solitaire. » A travers l'impalpable brume du matin, le rêveur croit l'apercevoir, éperonnant fiévreusement son cheval. Il est tout près de l'interroger. Quand le poète, saoul d'amour, de plaisirs et de gloire, se réfugiait ainsi dans la solitude marine, « quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattements et ses espérances? Élevait-il la voix pour confier à la tourmente les inspirations de son génie? Est-ce au murmure de cette vague qu'il emprunta *ses* accents? » Souvent, il lui arriva de douter de lui-même, de gémir sur « ses fortunes frêles et hâtives », de mettre en accusation sa propre gloire. C'est alors qu'il galopait plus furieusement encore. Où le menait cette chevauchée ardente? Pas bien loin; sur cette même plage le coursier s'arrêtait, blanc d'écume, devant la borne que voici, « au pied de laquelle Byron marqua sa tombe ». Dans cette tombe, destinée peut-être à rappeler celle d'« Homère enseveli sur le rivage de l'île d'Ios », Byron entier serait venu s'engloutir; car « il ne croyait pas à une autre immortalité; il ne lui restait de joie que le néant ». Devant le néant, René, malgré soi, frissonne; il ne peut se tenir de tancer Childe Harold : « Ses dégoûts eussent été moins amers, sa fuite ici-bas moins stérile, s'il eût changé de voie : au bout de ses passions épuisées, quelque généreux effort l'aurait fait parvenir à une existence nouvelle. On est incrédule parce qu'on s'arrête à la surface de la matière : creusez la terre, vous trouverez le ciel... » O René, l'auteur de *Manfred* fut-il seul à douter? Est-ce ici parler pour Byron, ou pour vous? Au reste, voici que le fantôme, un instant docile, s'évapore : pas plus au Lido que sur le Grand Canal ou dans le salon des belles dames, Chateaubriand ne découvrira le fuyant secret du poète disparu :

J'ai vu la trace des premiers pas de Byron dans les sentiers de la colline d'Harrow; je rencontre les vestiges de ses derniers pas à l'une des stations de son pèlerinage: non; je les cherche en vain, ces vestiges. Soulevé par l'ouragan, le sable a couvert l'empreinte des fers du coursier demeuré sans maître : « Pêcheur de Malamocco, as-tu entendu parler de Lord Byron? — Il chevauchait presque tous les jours ici. — Sais-tu où il est allé? » Le pêcheur a regardé la mer. Et la mer s'est souvenue de l'ordre que lui donna le Christ : *tace ; obmutesce*, « tais-toi; sois muette ». Virgile, avant Byron, avait franchi le golfe redouté du poète de Tibur : qui ramènera d'Athènes, Byron et Virgile?

Et lui aussi, Chateaubriand, sur cette mer a navigué vers un double mirage; à la séduction de la gloire s'unissait le sortilège de l'amour. Il faillit naufrager, jeta aux vagues une bouteille vide où il avait enfermé, dans un billet, son nom; c'était en face de l'île de Lampedouse, le 28 décembre 1806 : « Un verre fragile, quelques lignes ballottées d'une onde infidèle, sur un abîme sans fond, est tout ce qui convenait à ma fortune et à ma mémoire. Les courants auraient poussé mon épitaphe vagabonde au Lido, comme aujourd'hui le

flot des ans a rejeté à ce bord ma vie errante. » De cette interminable tempête qui le ballotta près de sept semaines entre Alexandrie et Tunis, les souvenirs lui reviennent en foule :

Dinelli, capitaine en second de ma polaque d'Alexandrie, était vénitien : il passait de nuit avec moi trois ou quatre heures du sablier, appuyé contre le mât et chantant aux coups des rafales,

*Si tanto mi piace
Si rara Bella,
Io perdero la pace
Quando se destera.*

C'était le refrain d'une canzone, populaire non point seulement à Venise, mais dans tout le nord de l'Italie : la belle dort sur le bord d'un ruisseau, *sul' margine d'un rio* ; tandis qu'elle rêve parmi les fleurs, son amant se courbe vers elle, craint de l'effleurer du souffle et pourtant, bientôt, au risque de « perdre la paix », d'un baiser la réveille. La mélodie hante la mémoire de Chateaubriand ; comme ils serrent le cœur, ces refrains que l'on fredonnait jadis, aux jours de l'espoir, et qui vous remontent aux lèvres, après tant d'années, quand l'espoir a disparu ! Dans la pensée du rêveur, les interrogations se pressent :

Dinelli s'est-il reposé *sul' margine d'un rio* auprès de sa maîtresse endormie ? S'est-elle réveillée ? Mon vaisseau existe-t-il encore ? A-t-il sombré ? A-t-il été radoubé ? Son passager n'a pu faire rajuster sa vie ! Peut-être ce bâtiment dont j'aperçois la vergue lointaine, est celui-là même qui fut chargé de mon ancienne destinée ? Peut-être la carène démembrée de mon esquif, a-t-elle fourni les palissades du cimetière israélite ?

En un quart de siècle, que de dévastations ! Dinelli, pendant la tempête, pensait à sa belle ; à sa belle aussi pensait le pèlerin revenant de Terre Sainte : *si rara Bella !* Le fantôme de cette vivante, plus douloureuse qu'une morte, ce fantôme qui, depuis six jours, accompagne tous ses pas, lui arrache ce trop lyrique aveu :

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves ? Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore ; la raison que je conserve, me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire.

Ces confidences, Chateaubriand, sans doute, se les est plus d'une fois murmurées ; jamais encore il n'osa les écrire. Pour qu'elles lui

jaillissent du cœur, comme un jet de sang d'une blessure trop longtemps secrète, il faut la lente pression des souvenirs que Venise a ravivés; il faut la complicité retrouvée de cette mer houleuse et solitaire, de ce vaste horizon d'où montent les souffles du féérique Orient.

Et soudain, le regard du pèlerin se retourne vers Venise. Il a mis une semaine à traverser les splendeurs de la ville dépérissante pour aboutir à cette grève déserte. Après tant de merveilles, n'est-ce point une merveille inattendue que ce décor de solitude et de désolation? Née de la mer, Venise y rentrera; elle meurt dans l'indolence. Mais lui, l'éternel vagabond du désir et de l'inquiétude, plus il vieillit, plus il souffre de son insatisfaction magnifique; à la ville qui vient de le bercer, il doit bien cette confiance suprême, dans l'instant du départ :

Venise! nos destins ont été pareils! mes songes s'évanouissent, à mesure que vos palais s'écroulent; les heures de mon printemps se sont noircies, comme les arabesques dont le faite de vos monuments est orné. Mais vous périssez à votre insu; moi, je sais mes ruines; votre ciel voluptueux, la vénusté des flots qui vous lavent, me trouvent aussi sensible que je le fus jamais. Inutilement je vieillis : je rêve encore mille chimères. L'énergie de ma nature s'est resserrée au fond de mon cœur; les ans au lieu de m'assagir, n'ont réussi qu'à chasser ma jeunesse extérieure, à la faire rentrer dans mon sein. Quelles caresses l'attireront maintenant au dehors, pour l'empêcher de m'étouffer? quelle rosée descendra sur moi? quelle brise émanée des fleurs, me pénétrera de sa tiède haleine? Hélas! le vent qui souffle sur ma tête à demi dépouillée, ne vient d'aucun rivage heureux!

Existe-t-il gémissement plus aigu que celui de ce vieux cœur en qui la jeunesse est rentrée? Au Lido, Chateaubriand, dans cette matinée du 17 septembre, a cru saisir les fantômes de la gloire et de l'amour, après lesquels il avait couru vainement dans Venise : ils se sont évanouis, ne laissant à ses doigts que fumée et que cendre. Il a découvert et formulé le secret de sa détresse. A sa méditation devant l'Adriatique, à l'ensemble de ses aventures vénitiennes, appliquera-t-il donc l'épigraphe que, dans quelques semaines, il inscrira en tête de la « Préface testamentaire » de ses *Mémoires* : *sicut nubes, quasi naves, velut umbra*? C'est peut-être en ce matin-là qu'il vient de retrouver au fond de sa mémoire ces paroles du Livre de Job, amer résumé de toute œuvre et de toute destinée humaines.

Va-t-il s'abandonner à la désespérance? Une fois de plus, il prononce le nom chéri qui doit rendre inoffensifs tous les mauvais fantômes; une fois de plus, avant d'aller joindre la messagère de Madame, il en écrit les seize lettres sur le sable; mais au moment où il quitte la plage, il se retourne inquiet : les flots, déjà, commencent de ronger le « nom consolateur ».

CHAPITRE IX

La voix de Venise.

Une heure plus tard, Chateaubriand, tombé du domaine des « rêveries » dans l'empire inexorable des « vérités », se présentait à l'Hôtel du Lion Blanc; il apprenait de M^{me} de Bauffremont — « femme agréable » — que la duchesse de Berry l'attendait à Ferrare (1). Il partit aussitôt, comptant revoir Venise avec sa suzeraine; hélas! à Ferrare, les affaires s'arrangèrent mal. Après avoir admiré la gentillesse pétulante de celle qui était la mère de son roi, après avoir contemplé sans admiration celui que Madame présentait comme son mari — « le comte Lucchesi-Palli, grand et brun, favoris noirs et épais, dents blanches, l'air noble ou commun à volonté », — l'ambassadeur extraordinaire dut accepter de repartir en ambassade, de retourner à Prague au lieu de retourner à Venise: « Rien ne m'a plus coûté dans ma vie que ce dernier sacrifice, affirma-t-il en faisant part de cette obligation à M^{me} Récamier, rien si ce n'est celui de ma démission de Rome (2)! » Le vendredi soir à onze heures, il prit à Padoue la route du Frioul et de la Carinthie; roulant vers Mestre « dans la nuit pluvieuse », il avait l'illusion de retourner à Venise; il se pencha en vain pour apercevoir « un phare lointain des dernières lagunes »; il n'entrevit pas « la plus belle des îles du monde ancien »; rencogné dans la calèche de M. de Talleyrand, il feignait de dormir. Alors, de même que Rome, naguère, lui avait parlé par la voix de Cynthie, Venise, dans un souffle, à mi-voix lui parla.

« C'est moi que, l'autre matin, tu invoquais au Lido sur la déserte grève. Tu me saluais en me plaignant, et tu m'interrogeais sur toi-même en ton anxiété. Tu me demandais quelle rosée rafraîchirait désormais ta tête à demi-dépouillée et quel rivage heureux enverrait son haleine de fleurs pour caresser encore tes fléchissantes années. Sensible à ta détresse, je viens t'apporter ma réponse. Nos destins, disais-tu, ont été pareils : qu'ils le soient donc jusqu'au bout! Sur la plage aujourd'hui solitaire, devant les flots où jadis se célébraient mes pompes, tu as déploré les déchéances que le temps m'inflige, et qu'aggrave l'inconstance des hommes. Tu t'écriais, en regardant l'Adriatique houleuse qui roule dans ses fonds tant d'anneaux lancés par la main de mes Doges : « Le *Bucentaure* n'y baigne plus ses flancs



CHATEAUBRIAND ET LA DUCHESSE DE BERRY A FERRARE.

Dessin de R. DEMORAINE.

Lithographie de F. DELANNOY, pour les *Mémoires d'Outre-Tombe* (1850).

d'or à l'ombre de sa tente de pourpre; quelques tartanes se cachent derrière les caps déserts, comme aux temps primitifs de la République... »

« Mais au retour, dans ta gondole, tu t'émerveillais du spectacle que mes palais, mes églises et mes tours continuent de déployer sur l'horizon féérique. Une semaine tu as erré parmi mes splendeurs et tu n'as point cessé de subir leur enchantement. Ne suis-je pas aussi belle qu'au temps de ma puissance? Son souvenir, et le rayonnement de ma gloire, ne m'enveloppent-ils point d'une auréole qui continue d'éblouir tous les yeux? Confesse que la vieillesse m'ajoute un charme. En cédant avec douceur au temps qui m'assiège, je garde de m'abandonner; cité des merveilles, je veux que par une merveille suprême, l'âge et la menace même de ma fin augmentent l'attrait de ma défaillante sérénité. Il est une beauté du soir, beauté sereine et pourtant menacée, plus touchante que celle de l'aurore, plus majestueuse et plus pure que celle du plein midi : elle te fut révélée, ce jour de ton arrivée, dans cette lumière titienne, pétrie d'azur, de vermillon et de rose, où baignait ma langueur; comprends aujourd'hui la leçon qu'elle te donne par ma voix.

« Comme une ville qui déchoit, une vie qui longuement s'achève — es-tu donc tellement vieux? — peut être belle encore, quand elle s'enveloppe dans les souvenirs d'un grand passé, quand elle attend de la gloire l'immatérielle revanche d'un grand avenir. A cette gloire il importe de se préparer; il faut connaître l'art de vieillir en beauté. Inscris une grande image de toi dans l'œuvre dernière qui résumera ton œuvre en la renouvelant et qui à l'avenir te léguera tout entier. Pare aussi tes dernières années d'une auréole : qu'elles se développent harmonieuses sous le sourire de la femme que tu as nommée ton ange et dont la tendresse assure à ton cœur la sécurité quotidienne. Tendresse et beauté; voilà les deux talismans par qui tu peux espérer de vaincre la vieillesse. Certes, ils n'apaiseront pas toujours les grondements orageux de ton cœur; au moins empêcheront-ils de fermenter en regrets stériles et de t'étouffer, cette jeunesse éternelle du désir que les ans ont renfermée perfidement dans ton sein. Dresse ta statue. Il est beau de trouver dans la mort même, par le prestige de l'art, une promesse d'immortalité. Ta Muse t'encouragera; et quand, elle et toi, vous connaîtrez des lassitudes ou des anxiétés — car il est, même pour les âmes privilégiées, des instants de découragement, — vous échangerez un regard en pensant à moi, et, soudain souriants, vous murmurerez : Venise!... »

— Venise où je voudrais que l'on m'exilât avec vous, murmure Chateaubriand...

Il se récitait ainsi une phrase de la lettre qu'il avait écrite l'avant-veille à M^{me} Récamier (3). C'était le matin : la calèche de M. de Talleyrand s'arrêtait brusquement devant l'hôtel de la Poste à Conegliano, première halte sur le chemin de Prague (4).

Quinze jours plus tard, Chateaubriand rapportait à la chère Abbaye beaucoup de politique amertume contre « ces gens-là », gens de Prague et de Butschirad, décidément incorrigibles; mais il rapportait surtout de son aventure vénitienne un radieux souvenir, dont la force symbolique allait le soutenir dans sa tâche. Un projet, aussitôt, s'ébaucha dans son imagination : revenir dans la cité mourante pour y terminer ses *Mémoires* et sa vie; y revenir avec sa femme sans doute, — « M^{me} de Chateaubriand aime Venise... », avait-il écrit dès les premières heures à M^{me} Récamier, — mais avec celle aussi dont la quotidienne sollicitude est désormais nécessaire à son bonheur. Pourquoi Juliette n'accepterait-elle pas de transporter sa petite cour dans un palais silencieux de Venise que le soleil dorerait tous les soirs? De ce projet on parla trop, bientôt, pour le réaliser; mais, à force de le caresser on en dégagea pleinement la puissance suggestive. Juliette et René se confirmèrent l'un à l'autre leur volonté de vieillir ensemble dans une harmonieuse beauté : Chateaubriand prit décidément conscience de l'intention esthétique qui, dès le début, lui avait inspiré l'idée d'écrire ses *Mémoires*; l'avenir s'embarrasse peu de nos misères; entre nous et les yeux des races futures il faut interposer un voile divin : à la postérité on ne doit montrer dans l'homme que ce qu'il peut rester en lui d'un géant ou d'un dieu (5).

Et la duchesse de Berry, cependant, qui, depuis deux ans, avait lancé son fidèle chevalier parmi tant d'aventures? Chateaubriand attendit des mois avant d'écrire de nouveau dans ses *Mémoires* le nom de celle qu'il considérait comme « la meilleure de la race »; elle persistait, dans sa confiance, à lui demander des conseils qu'elle ne pouvait suivre, à souhaiter de « donner » à ce romantique Fénélon « son fils qu'on ne lui donne jamais ». Devenir « dans un coin de terre indépendant » (6) le précepteur d'Henri V, réconcilier en lui le libéralisme et la légitimité, c'est une chimère que Chateaubriand s'accorda quelquefois le plaisir de caresser; mais il savait bien qu'il ne caressait qu'une chimère. Au mois d'octobre 1836, il avait accepté de venir au château de Maintenon; et, usant d'une relation écrite par le duc de Noailles, mais attribuée par lui à une défunte nièce, il avait décrit la halte douloureuse que Charles X avait faite dans cette historique demeure en prenant, vers Cherbourg, le chemin de l'exil. Rentré à Paris, il fut amené, par une association d'idées, à poser le point final sous l'histoire de ses rapports avec la duchesse de Berry; cet « épilogue » manque, dans tous les textes imprimés, au récit de sa dernière ambassade (7). Il commençait comme un chapitre ordinaire des *Mémoires*:

Rue d'Enfer, fin de 7bre 1836.

Lettres de M^{me} la Duchesse de Berry, et réponses.

Soit sécheresse d'âme ou préoccupation d'honneur, je n'ai pu, en la racontant à sa date, m'attendrir sur la catastrophe de Rambouillet dont M^{me} de

Chalais a peint la prolongation à Maintenon. Les voyageurs qui traversèrent ce château en 1830 ont bien fait du chemin puisque je les ai retrouvés au fond de la Bohême : jadis dans mes courses, je rejoignais ainsi des tribus du ciel que j'avais laissées sur une autre rive :

Exilioque domos et dulcia limina mutant (8).

Les fugitifs de France reverront-ils le jour

. par qui tant d'exilés
Sous le toit paternel seront tous rappelés?

Hyacinthe ayant porté à M^{me} la duchesse de Berry la lettre par laquelle je lui rendais compte du résultat de ma seconde ambassade auprès de Charles X, il me reste à vous faire connaître la suite de mes relations avec la mère de Henry V. La correspondance que je publie ici fait voir (9) que, malgré mon peu de foi dans la légitimité, je lui ai été aussi fidèle en conseil qu'en action. J'ai osé tout lui dire...

Cette correspondance qu'il voulait insérer dans ses *Mémoires*, Chateaubriand, à la réflexion, l'en écarta. On en connaît quelques pièces. Il y apparaît, en effet, assez rude conseiller, peu ménager des convenances officielles et des opportunités : que Madame rompe délibérément avec la cour de Prague tout enveloppée dans les bandelettes du passé; qu'elle s'installe en Italie pour « montrer aux Français qu'il y a une autre cour que celle de Bohême; que dans cette cour se trouvent des espérances raisonnables, des intérêts semblables aux intérêts de la nation »; ainsi, elle élèvera son fils d'accord avec l'esprit de l'avenir qu'elle lui conquerra peut-être; « mais du moins, Madame, vous aurez tout fait pour le conquérir, et vous mettrez la gloire de votre côté, si vous n'y mettez pas la fortune (10). »

A cette objurgation, datée du 28 août 1834, la duchesse de Berry répondit, comme elle répondait toujours à Chateaubriand, avec autant de confiance que de circonspection; elle était alors à quelques lieues de Prague, au château de Brandeis, où elle s'usait en vains pourparlers avec Charles X.

Brandeis, 9 octobre 1834.

« Votre lettre du 28 août m'a trouvée, mon cher Fénelon, dans des perplexités dont je n'entrevois pas encore le terme... Me retirer... offre de bien graves inconvénients; me retirer surtout quand il peut s'agir d'un éloignement qui me serait presque imposé, et que ma famille qui l'exige me fait conseiller par Vienne, serait peu conforme aux intérêts de ma dignité personnelle. Il est donc probable que je ne fléchirai pas devant de pareilles exigences, *volontairement du moins*, tout en ne perdant pas de vue le troisième parti que vous me conseillez; il me rendrait sans doute une plus grande liberté. Mais que de difficultés j'entrevois encore dans les moyens d'exécution, à commencer par le choix d'un petit coin de terre hospitalière, d'où la mère d'Henry V pourrait parler haut et librement! Quoi qu'il en soit, ne pourrait-on pas, dès à présent, réveiller l'engourdissement du parti royaliste par le tableau de ce qui se passe ici, exposer hautement par la voix de la presse la situation du jeune roi placé, peu s'en faut, entre deux usurpations de famille, et tous les griefs, toutes les alarmes d'une grande opinion qui se voit attaquée ainsi dans ses dernières espérances?

« ...Croyez partout et toujours, mon cher Fénélon, à mes sentiments invariables d'admiration et d'affection sincère pour votre caractère et votre personne... » (11)

Ces fragments donnent le ton des lettres que Chateaubriand voulait citer, entrelacées aux siennes. Ravisé, il se contenta de résumer en quelques mots le sens de cette correspondance :

...Il y a dans l'âme de M^{me} la Duchesse de Berry une véritable grandeur pour qu'elle ait pu entendre sans me prendre en haine des vérités aussi peu déguisées. L'affabilité de ses lettres est toute charmante. Le siècle étant tel qu'il est, j'ai indiqué à la mère de Henry V ce qui me semblait mieux la mettre en harmonie avec le temps et les événements. Si M^{me} la Duchesse de Berry m'eût écouté, les dispositions de sa famille étant connues, elle se fût mise à l'écart; elle n'eût pas gaspillé ses jours dans des tracasseries, lesquelles ont fini par l'éteindre. Je lui ai proposé une vie de combat et de malheur; je me serais dévoué à sa fortune; je l'aurais suivie, l'eût-il fallu, au-delà des mers; mais cette femme, brave comme un soldat, n'a pas le courage patient du chef; elle ne sait rien attendre; elle ne sait point préparer les chemins aux événements, pour descendre vers elle dans le casuel de l'avenir. Elle a préféré une existence princière à la suite, avec des cousins et des cousines rois et reines, à des jours de sacrifices qui, en dernier résultat, pouvaient être utiles à son fils. Épouse et mère avant tout, elle a trouvé le bonheur près des lares d'un paisible foyer. Eh bien! n'aurait-elle pas choisi le bon lot? Par le temps qui court, ne vaut-il pas mieux être l'heureuse comtesse de Lucchesi que la mère infortunée de Henry V?

Au surplus, ces dissidences sans résultats, ces agitations sans importance, ces projets d'une cour bannie, si je les reproduisais ici, ne seraient maintenant, que les tédieuses tracasseries d'un petit ménage. Les esprits graves n'y retrouveraient avec douleur que les misères et les illusions qui suivent éternellement les hommes. Jacques Second ne raconte-t-il pas avec orgueil qu'il refusa le royaume britannique pour ses successeurs? Il ne voulut aucun accommodement. Il restait inébranlable dans ses convictions; il se croyait sûr de triompher à la longue de l'usurpation, et cette usurpation, sans s'embarrasser des prétentions jacobites, marchait à ce haut point de puissance où elle est arrivée (12). Ainsi tout passe : l'homme au bord de l'abîme, est réduit à compter les minutes qui tombent goutte à goutte dans l'Éternité.

On le voit : envers la princesse qui lui valut tant de déboires, Chateaubriand ne se départait point de la qualité même qu'il savait lui reconnaître : il la jugeait avec le sens de la grandeur.

Dans le même temps, ou à peu près, qu'il écrivait cet épilogue à ses ambassades de Bohême, il apprenait la mort de Charles X et lui vouait en ses *Mémoires* le plus noble et le plus grave des adieux : « Roi banni, les hommes ont pu vous proscrire, mais vous ne serez pas chassé du temps... » Imaginant une suprême réconciliation des ombres, il ajoutait :

Eh! pourquoi ne réunit-on pas aujourd'hui tant de débris dispersés, comme on réunit des antiques exhumées de différentes fouilles? Je regretterais pour la gloire de Bonaparte que le cercueil impérial quittât le rocher de Sainte-Hélène; mais enfin, si le grand rappel de la mort devait battre, la dépouille de Charles X rejoindrait celle de son fils et de son frère dans l'Abbaye de Dagobert; l'Arc de triomphe porterait pour couronnement le sarcophage de Napoléon ou la colonne de bronze élèverait sur des restes immortels des victoires immobiles... (13)

Vision généreuse, dont un prochain avenir n'allait réaliser qu'une partie! En la concevant, Chateaubriand n'abdiquait rien de sa fidélité légitimiste. Il continuait à croire que « son jeune Roi serait toujours la plus grande espérance de salut que peut nourrir la France » ; anticipant sur un mot que, dix-sept ans plus tard, Victor Hugo devait rendre illustre, il renouvelait son serment solennel: « Ne dût-il lui rester que moi en France, je serai toujours fier d'avoir été le dernier sujet de celui qui devait être le dernier roi (14). »

Au reste, il n'entretenait point d'illusions. Dès le lendemain de son retour à Paris, au mois d'octobre 1833, il affirmait : « Ce voyage a fixé mes incertitudes : je ne puis rien pour ces gens-là. » Comme on l'a vu, il envoyait Hyacinthe remettre à Madame un rapport sur ses entrevues de Prague; il l'avertissait de demeurer sur ses gardes lors de la rencontre qu'elle devait avoir à Leoben avec la famille royale. Le 22 octobre, il communiquait à M^{me} de Bauffremont — rentrée également à Paris — les renseignements qu'il venait de recevoir :

« Je vous remercie, Madame, de votre gracieux billet : en échange, voici des nouvelles. Mon jeune homme est revenu, il a remis ses dépêches. L'entrevue de Leoben a dû avoir lieu le 13. Madame est fort irritée; d'autant plus qu'une députation de jeunes gens lui a porté une protestation contre tout ce qui s'était passé à Prague. Croiriez-vous qu'on lui a écrit un billet pour lui reprocher de ne s'être pas rendue à Prague, et d'être restée *volontairement* à Padoue, alors qu'on lui faisait refuser à Padoue même, des passeports pour se rendre à Prague! Je n'en croyais pas mes yeux en lisant la copie de ce billet, d'ailleurs extrêmement outrageux...

« P.-S. — Je reçois une lettre de M. de Saint-Priest, de Leoben du 13; rien n'était décidé. La première entrevue avait été glacée : on prévoyait une rupture (15). »

Que faire devant ces mesquines « dissidences »? Dès le mois d'octobre 1833, Chateaubriand est bien décidé à se retirer de la lutte; il sera, si l'on veut, le drapeau qui flotte sur la tour; il ne descendra plus dans la plaine. Comme il l'écrit à Madame le 10 novembre, il restera fidèle, il ne servira plus (16). Rien ne peut donc troubler désormais le colloque que, pour achever la rédaction de ses *Mémoires*, il prétend engager avec la postérité.

Au moins sa fidélité fut-elle incessante et magnifique. Elle forme l'un des plus précieux rayons dans cette auréole de beauté dont il veut entourer sa vieillesse. On raconte que le dernier roi d'Égypte, fuyant les légions victorieuses de César, entreprit de traverser le Nil à la nage; mais ayant refusé de se mettre nu, parce qu'il portait une cuirasse d'or pur, il sombra. Chateaubriand, surgi, dit-il, entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves, plongea dans leurs eaux troublées, nageant avec espérance vers une rive inconnue. Cette rive, il l'aperçut, la décrivit, mais ne l'atteignit pas : justement fier de l'armure forgée par une longue suite d'aïeux, il refusa de se déceindre et de se délacer; submergé par le temps, il sombra, lui aussi; il vieillit, il mourut dans sa cuirasse d'or.

APPENDICE

AU CHAPITRE III

La Polémique de 1900 et le « Passage Contesté » du livre sur Venise.

La gravité des mutilations subies par le livre qui relatait le séjour de Chateaubriand à Venise aurait dû éclater dès le mois de mai 1850 — quand ce livre parut dans les feuillets de la *Presse* — aux yeux de quelques lecteurs avertis par leur perspicacité, ou par leurs souvenirs. Ils se turent cependant, ou se contentèrent de faire, à mi-voix, une allusion générale aux « coupures » pratiquées dans les *Mémoires*. C'est seulement au bout de cinquante ans que les attentions s'éveillèrent. Elles se rendormirent d'ailleurs presque aussitôt; car le problème avait été formulé seulement par hasard, de façon indirecte; et les termes en étaient mal posés. L'aventure, au reste, fut pittoresque : seuls, peut-être, la connaissent aujourd'hui dans le détail les critiques qui y tinrent le plus honorable rôle; et avec eux quelques lettrés qui ont voué une particulière dilection à Chateaubriand... ou à Sainte-Beuve. C'est Sainte-Beuve, en effet, qui, du fond de sa tombe, parut engager le combat. Il ne sera point inutile d'en résumer les péripéties.

Dès 1854, l'auteur des *Lundis* publia, dans l'un de ses articles, la lettre émouvante du 25 octobre 1799, où Chateaubriand atteste à Fontanes la ferveur spontanée de sa conversion; mais, soucieux des nuances et distinguant aussi entre les époques, le même Sainte-Beuve, dans cet article — comme il l'avait fait plus ouvertement en 1849, dans son cours célèbre professé à Liège — insinua plus d'un doute touchant soit la sincérité ou la profondeur de la foi qui tantôt s'enflammait, tantôt sommeillait, tantôt même paraissait presque éteinte dans le cœur ou l'esprit de René. Insinuations injustes? Sans nul doute. Chateaubriand, à sa manière, qui n'est point celle de Pascal, qui, surtout, l'éloigne de Bossuet, qui le rapprocherait, au contraire, de Lamennais, fut, voulut être un croyant... Insinuations malignes? En 1899, M. l'abbé Bertrin le prétendit. Il le soutint dans une thèse de doctorat qui fit alors du bruit par l'intransigeance de ses « positions ».

Dans sa quête d'arguments, M. Bertrin tomba en arrêt devant un court fragment de Chateaubriand, que Sainte-Beuve, de 1836 à 1860, a cité jusqu'à cinq fois avec une sorte de voluptueuse complaisance (1). Ce fragment et les divers commentaires de Sainte-Beuve, M. l'abbé Pailhès les lui avait indiqués. M. l'abbé Bertrin s'en saisit. Malgré sa brièveté, le morceau était d'importance; il appartenait aux *Mémoires* et contenait, pour qui savait lire, l'aveu du sentiment romanesque qui, en 1806, avait poussé Chateaubriand aux Lieux Saints. A travers ses lignes « au parfum d'oranger voilé », en 1836 comme en

1. Voir : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, 2^e partie, Appendice I : *Sainte-Beuve et le livre septième*. On trouvera dans cet Appendice le texte des cinq citations et les commentaires qui les accompagnent.

1850, les initiés n'avaient pas de peine à reconnaître l'ombre ardente, mais hélas! aussi, l'ombre démente de Natalie de Noailles.

Lorsqu'il publia ce morceau pour la quatrième fois, le lundi 27 mai 1850, dans son article du *Constitutionnel* sur *Chateaubriand romanesque et amoureux*, Sainte-Beuve l'annonçait ainsi : « Dans son voyage à Venise en 1833... il (Chateaubriand) s'écriera... » *S'écriera*, au futur, mais au futur très prochain et, pour ainsi dire, imminent; car on avait pu lire, dans la *Presse*, au feuilleton du 18 mai, les préliminaires de la seconde « ambassade », c'est-à-dire l'annonce du départ pour Venise. Le récit du voyage lui-même allait paraître d'un jour à l'autre; sa publication commença, en effet, le 28 mai, après que les feuilletons eurent été interrompus dix jours (1). Sainte-Beuve s'attendait donc que chacun pût lire, dans la semaine même, le fragment où Chateaubriand avouerait publiquement sa « mystérieuse folie » : en attirant sur lui l'attention, il ne pensait pas commettre une grande indiscretion. Son étonnement ne fut point petit sans doute, lorsqu'il constata que dans le feuilleton du 4 juin, le récit du voyage à Venise se terminait brusquement; ni le fragment au « parfum d'oranger » ne s'y trouvait à sa place, ni d'autres chapitres qu'il connaissait bien. Notre étonnement, à nous, c'est qu'il ait tu le sien.

L'omission passa inaperçue jusqu'à la petite découverte de l'abbé Pailhès. L'abbé Bertrin, après lui, feuilleta, refeuilleta les éditions des *Mémoires* et toutes les œuvres de Chateaubriand sans y pouvoir dénicher le passage irritant. Autorisé à consulter le manuscrit de la quatrième partie que possédait M. Honoré Champion et persuadé d'avance qu'il ne l'y trouverait pas davantage, il faillit à l'y trouver, en effet; il le déclara dans son livre : « Or, il (le passage) n'y est point, et ceci me semble assez grave. » Assez grave pour qu'il laissât entendre que Sainte-Beuve avait pu rédiger lui-même le passage en s'aidant de souvenirs déformés ou de vagues « on-dit ».

« C'est la découverte la plus curieuse du monde », concéda Émile Faguet; mais pour défendre la sincérité de Sainte-Beuve, il conjectura que le critique, ayant assisté aux lectures des *Mémoires* faites en 1834 chez M^{me} Récamier avait bien pu transcrire le passage contesté... sur ses manchettes. Auprès de lui, d'ailleurs, et plus vigoureusement, la critique fit la rescousse. Sainte-Beuve « faussaire », en somme? car c'est bien le mot où il en fallait venir... Allons donc! Le secrétaire survivant de Sainte-Beuve, Jules Troubat, presque aussitôt, fournit un argument qu'il croyait décisif : la reproduction en fac-similé, dans la *Revue Bleue* du 24 février 1900, des lignes contestées, écrites de la main de Sainte-Beuve; elles formaient, expliquait-il, deux pages d'un petit cahier de notes que le critique avait été autorisé à prendre sur le manuscrit même de Chateaubriand, lors des lectures de 1834.

L'existence de ce document n'avait, en vérité, rien de surprenant. Lorsque Sainte-Beuve publia dans la *Revue des Deux Mondes* l'article où il rendait compte de ces lectures, le directeur de la *Revue*, Buloz, l'annonça en ces termes : « ...Seul il en a (des *Mémoires*) une exacte et complète connaissance... » C'était avouer la communication du manuscrit.

M. l'abbé Bertrin, cependant, ne rendit pas les armes. L'autographe de Sainte-Beuve ne prouvait rien, prétendait-il; à moins qu'il ne prouvât trop... contre Sainte-Beuve. Car enfin, les lignes que le critique aurait copiées avec la permission de Chateaubriand, ne figuraient pas dans le manuscrit, acquis récemment par M. Honoré Champion. Pour triompher de nouveau, M. l'abbé Bertrin demanda à revoir le dit manuscrit. Alors — ô stupeur! — il y découvrit le « passage contesté ». Ses yeux l'avaient laissé fuir la première fois, parce que la première ligne du morceau se dissimulait tout en bas d'une page; peut-être aussi parce que le morceau était, là, un peu plus court qu'il ne s'y atten-

1. Sur la raison probable de cette interruption, voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, p. 117.

daît. C'était bien le fragment cité par Sainte-Beuve; et pourtant, ce n'était plus lui. Plus nerveux, plus concis, il était allégé d'un certain nombre de phrases bien significatives (1).

Pour un lecteur non prévenu, à plus forte raison pour un lecteur habitué à la manière et aux corrections de Chateaubriand, le second texte apparaît aussitôt comme une refonte et une mise au point du premier. M. l'abbé Bertrin, de leurs différences, conclut à la condamnation de Sainte-Beuve. Dans le *Correspondant* du 10 mars 1900, il tentait de mettre à la charge du critique le délit de falsification : « Vais-je donc prétendre que Sainte-Beuve est un faussaire? Non, le mot est trop gros et il me répugne. Je dis simplement que Sainte-Beuve a donné une page dont la partie la plus caractéristique est de sa fabrication, comme une page textuelle de Chateaubriand. » C'était pousser l'obstination jusqu'à l'aveuglement volontaire.

Sans pécher contre la charité chrétienne, l'abbé Pailhès remontra vertement son erreur à l'abbé Bertrin : il fit en même temps une exégèse définitive des deux textes et suivit pour ainsi dire la plume et l'esprit de Chateaubriand dans le délicat travail de la correction (2). D'autre part, dans la *Revue de Fribourg*, ville où il professait alors, M. Gustave Michaut, précisant l'histoire nuancée des rapports de Chateaubriand avec Sainte-Beuve, achevait de laver celui-ci d'un soupçon injurieux...

Le « passage contesté » devenait ainsi un fragment incontestable du livre sur Venise : il n'était pas difficile d'y reconnaître l'une des « rêveries » relatives aux « souvenirs de 1806 » auxquelles se référait le texte imprimé des *Mémoires*. Dans sa thèse, d'ailleurs, après son premier et rapide examen du Manuscrit Champion, l'abbé Bertrin avait donné cette indication : « Il (le manuscrit) contient à propos du voyage de Venise, une cinquantaine de pages qui n'ont jamais été publiées. Elles roulent sur des historiettes un peu légères... » L'œil de l'excellent abbé les avait à peine effleurées; c'est à lui que l'ombre offensée de Chateaubriand pourrait renvoyer le reproche de légèreté.

Au premier grief de falsification, il eût pu aisément en ajouter un second. Dans son premier « lundi » sur les *Mémoires*, en date du 18 mars 1850, Sainte-Beuve loue « ces paroles » de Chateaubriand « qui semblent couler d'une lèvres d'or, et qui rappellent l'antique beauté avec le sentiment moderne »; il ajoute : « ...Une seule de ces paroles me revient en ce moment : c'est quand revoyant Venise en 1833, il va promener sa rêverie au Lido, et qu'il y retrouve la mer, cette patrie qui voyage avec nous : — J'adressai, dit-il, des paroles d'amour aux vagues, mes fidèles compagnes. Je plongeai mes mains dans la mer; je portai à ma bouche son eau sacrée sans en sentir l'amertume. » Un trait seulement de cette citation se retrouve dans le chapitre final de l'*Essai sur la Littérature anglaise*; tout le reste manque aux *Mémoires* imprimés. M. l'abbé Bertrin ne l'a pas remarqué; pas plus que lui, d'ailleurs, M. l'abbé Pailhès, qui cite le passage entier de Sainte-Beuve...

A la polémique qui, tout un semestre, remplit de ses éclats revues et journaux littéraires, Jules Troubat se chargea de mettre le point final. Le 15 juillet 1900, il publia le texte intégral du cahier des notes prises par Sainte-Beuve en 1834 : « cahier de vingt-quatre pages, qui a tout l'aspect d'un grimoire ». Les notes « suivent pas à pas les *Mémoires*; elles sont « succinctes » et « d'une écriture très fine ». Évidemment, Sainte-Beuve les a prises sur la table même de Chateaubriand; il a été traité non moins favorablement que Nisard (3). La lecture de Nisard dura deux heures; celle de Sainte-Beuve, assurément plus longue, dut remplir deux ou trois séances. Néanmoins, les caractères

1. On a vu plus haut, p. 206, au chapitre VIII, le texte de la première rédaction, publié par Sainte-Beuve : voir notre édition critique du texte définitif dans : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 177 et notes.

2. Abbé PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert*. Garnier, 1900, p. 442-464.

3. Voir plus loin, p. 228.

hâtifs du petit cahier témoignent que, par une discrétion trop naturelle, le visiteur évita de s'attarder; il a enregistré une analyse complète des *Mémoires* qu'il avait sous les yeux : il en a copié plusieurs passages. C'est de son cahier qu'il s'est aidé pour composer non seulement son article du 15 avril 1834, mais aussi les « lundis » consacrés en 1850 aux *Mémoires d'Outre-Tombe*; il en a extrait les citations anticipées dont il a nourri son cours de 1849. On regrette aujourd'hui que le petit cahier conservé par l'Institut, à Chantilly, dans le Fonds Lovenjoul, ne soit pas plus gros; car il constitue le plus précieux des témoignages directs, des témoignages si rares qui nous sont parvenus sur le texte du manuscrit des *Mémoires* en 1834(1).

1. On trouvera dans *Deux livres des Mémoires...*, t. I, 2^e partie, Appendice I, le texte intégral commenté des notes de Sainte-Beuve qui concernent le livre du « Séjour à Venise », texte revu sur les pages originales. — Voir les textes de l'abbé Georges Bertrin dans ses deux ouvrages : *La Sincérité Religieuse de Chateaubriand*, Paris, Victor Lecoffre, 1900; *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, idem, 1906.

QUATRIÈME PARTIE

LE DOUBLE PORTRAIT

« Il ne faut présenter au monde que
ce qui est beau... »

Lettre à Joubert, 1803.

CHAPITRE PREMIER

Le Salut par les *Mémoires*, ou les Lectures de 1834.

Quand, au retour de son infructueuse mission, Chateaubriand rentra chez lui le matin du 6 octobre 1833, les « ormes branchus » de son boulevard ployaient sous une bourrasque d'automne (1). Ce « coup de vent de la Saint-François » emporta les indécisions du voyageur. Libéré des dernières illusions de la politique, enseigné par la beauté mourante de Venise, il ne songea plus qu'à parer sa vieillesse d'une beauté pathétique et suprême en l'appuyant sur la tendresse de M^{me} Récamier, en travaillant, avec une quotidienne ardeur, à sa gloire d'outre-tombe.

A l'imitation de son saint patron, il planta le bâton du pèlerin devant la porte de son monastère; avant même que l'hiver fût terminé, le bâton se chargea d'une merveilleuse verdure.

Six nouveaux livres des *Mémoires*, entremêlant la poésie à l'histoire et les paysages aux rêveries, contaient les deux dernières ambassades de l'ambassadeur déchu; à la date du 1^{er} décembre, une « préface testamentaire » dessinait les lignes maîtresses de l'ouvrage; dans les semaines suivantes, un large chapitre, jetant une vue audacieuse sur « l'avenir du monde », en esquissait la conclusion. Encadrés ainsi entre leur prologue et leur épilogue, les futurs *Mémoires* se présenteraient à la postérité sous la figure d'« un drame en trois actes » (2) :

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire; depuis la Restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines : homme d'État, je me suis

efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés : j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent servis par la fortune; ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille : je n'ai pas eu ce bonheur.

Dans la conclusion, une grande voix prophétique retentissait âprement; s'élevant à une vue générale des sociétés et de l'histoire, Chateaubriand commençait par annoncer la mort inévitable des monarchies :

L'Europe court à la démocratie. La France est-elle autre chose qu'une république entravée d'un directeur?... Les rois s'entêtent à garder ce qu'ils ne sauraient retenir; au lieu de glisser doucement sur le plan incliné, ils s'exposent à tomber dans le gouffre; au lieu de mourir de sa belle mort, pleine d'honneurs et de jours, la monarchie court risque d'être écorchée vive : un tragique mausolée ne renferme à Venise que la peau d'un illustre chef...

Lorsqu'après bien des années et des bouleversements, au prix de guerres étrangères et, à l'intérieur, d'une « double anarchie morale et physique », la France aura vu se produire autour d'elle le nivellement général de l'Europe « dans un même système », qu'advient-il du monde? « quelle sera la société nouvelle? » Le prophète l'ignore, mais se risque pourtant à des probabilités :

Vraisemblablement *l'espèce humaine* s'agrandira, mais il est à craindre que *l'homme* ne diminue, que quelques facultés éminentes du génie ne se perdent, que l'imagination, la poésie, les arts ne meurent dans les trous d'une société-ruche où chaque individu ne sera plus qu'une abeille, une roue dans une machine, un atome dans la matière organisée. Si la religion chrétienne s'éteignait, on arriverait par la liberté à la pétrification sociale où la Chine est arrivée par l'esclavage...

Quel regard, à cette date, plongeait plus âprement et plus loin dans l'avenir? Entre cette conclusion aux perspectives indéfinies et cette préface débordante d'un grave lyrisme, les *Mémoires* développeraient l'histoire d'un homme et de son temps. Cette histoire, au début de 1834, n'était écrite que par fragments.

Avec un acharnement méthodique, Chateaubriand y travaillait chaque matin (3). Couché dès neuf heures du soir, à l'accoutumée, il se levait, au branle de l'*Angelus*, à six heures, parfois même plus tôt; il s'atablait à la besogne tandis que la clochette de l'autel, dans la chapelle voisine, tintait pour les messes des vieux prêtres ses amis. Point d'apprêt pour la Muse : un madras, de vieilles pantoufles, une redingote râpée; c'était le costume du travail. Arrivait avec l'aurore maître Hyacinthe, non point rose comme elle, mais rouge de teint et de cheveux, rouge aussi de la boutonnière où s'épanouissait son ruban, semblable en toute saison à quelque soleil

d'hiver. Il occupait une petite pièce voisine du cabinet; tour à tour méditant ou dictant, écrivant et se relisant, son « patron » l'appelait, le congédiait, le rappelait. Hyacinthe saisissant les mots au vol, interprétant les gestes, transcrivait d'une plume régulière dictées ou brouillons tandis que Chateaubriand recommençait, des fenêtres au mur, d'interminables promenades. La matinée passait ainsi, tantôt arrêtée dès dix heures, quelquefois prolongée jusque vers midi.

Pour le déjeuner, Chateaubriand faisait une minutieuse toilette; puis, sanglé dans sa redingote bleue ou marron, une fleur à la boutonnière, une badine d'ébène à la main, il remontait l'allée de l'Observatoire, l'avenue de la Pépinière, traversait à son extrémité, près de l'enclos des Chartreux, le jardin du Luxembourg et, coupant au court par la rue Cassette, débouchait, par la Croix-Rouge, devant l'Abbaye-aux-Bois. Il était, alors, un peu plus de deux heures et demie. La sœur tourière lui souriait; par l'escalier de gauche, il gagnait au premier étage le confortable appartement de M^{me} Récamier. Dans un coin du salon, sans que personne les dérangeât, pendant une heure il conversait tête à tête avec Juliette; un peu avant quatre heures on apportait un « thé à l'anglaise »; et la légende affirmait que tous deux devant les tasses et les gâteaux secs ils se faisaient des mines et des politesses (4). Petites cérémonies, données en spectacle à l'importunité des fâcheux. Mais leur tendresse avait, depuis longtemps, passé les limites où la cérémonie peut apparaître comme une garantie d'avenir. De leur commun avenir ils ne doutaient plus: ils se savaient maintenant indispensables l'un à l'autre. Seulement ils s'imposaient, comme une discipline, d'envelopper chacune de leurs rencontres d'une atmosphère de charme et de beauté; attentifs à ne point faiblir dans la lutte que leurs cœurs avaient engagée contre les déchéances du temps... Après quatre heures, le doux Ballanche, Ampère, Charles Lenormant, d'autres amis pénétraient dans le salon; ils trouvaient, d'ordinaire, Juliette et René aux deux coins de la cheminée, lui à gauche, toujours un peu grave, elle toujours un peu souriante: et d'instinct, ils cherchaient d'abord l'auréole au front de ces deux divinités.

Vers cinq heures, Chateaubriand regagnait, par les mêmes chemins, sa rue d'Enfer; car il dînait à six heures (5). Dans son salon du rez-de-chaussée, que trois hautes portes-fenêtres éclairaient tard l'été, il recevait, le soir, quelques rares amis, principalement ceux de sa femme; ou, par les jours de presse, il travaillait encore avant le coucher.

A cette vie réglée, un fondement solide continuait de manquer en l'hiver de 1834; c'est à savoir la sécurité financière. Toujours pressé de dettes, Chateaubriand avait refusé noblement la pension de pair que la munificence de Charles X lui voulait rétablir. Comment écrire en paix ses *Mémoires* dans l'incertitude matérielle du lendemain?

Pour résoudre la difficulté, voici qu'un projet nouveau s'esquissait. La grande œuvre, désormais, laissait entrevoir sa figure définitive; dix-huit livres — sans compter la Préface et la Conclusion — étaient complètement rédigés (6). Sous cette forme inachevée, mais déjà séduisante, les *Mémoires* constituaient un capital : ne serait-il point possible de le négocier auprès d'un éditeur que tenterait une heureuse spéculation?

Sans doute, il s'agissait d'une œuvre posthume; sans doute encore, Chateaubriand désirait qu'elle ne vît point le jour qu'assez longtemps après sa mort; il avait délimité rigoureusement la zone de silence dont il entendait protéger son tombeau : cinquante ans, avait-il dit dès 1817 (7), un demi-siècle, après lequel sa voix s'élèverait comme par miracle à l'oreille de générations déjà oublieuses de la sienne, mais curieuses peut-être de la mieux connaître, et assurément impartiales. Cinquante ans! quel éditeur accepterait de signer un marché à si lointaine échéance? Là gisait l'obstacle. On peut croire que les familiers de Chateaubriand s'employèrent à l'aplanir. Un si long délai était-il nécessaire pour garantir à l'écrivain l'indépendance de sa plume? Ne pourrait-on l'abréger? Même, était-il raisonnable, pour lui, de se faire « sceller dans son cabinet comme dans une tombe (8) »? Quel danger à publier de son vivant au moins quelques parties de son travail? Ces exhortations ne demeurèrent point stériles; car, dans la « Préface testamentaire » du 1^{er} décembre 1833, Chateaubriand ne parle plus du délai des cinquante années; il envisage seulement l'instant où « la mort baissera la toile entre *lui* et le monde ». Il ajoute :

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique; ensuite, j'ai toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe, et que l'on entend dans tout le cours du récit...

C'était admettre au moins que l'ouvrage pourrait paraître peu de temps après lui. Des négociations devenaient possibles. Elles étaient entamées dès la fin de 1833, puisque le 7 janvier suivant Chateaubriand écrivait à un de ses amis de Genève devenu, en 1831, le plus accommodant de ses créanciers : « Il est question de former une compagnie par actions pour l'achat de mes *Mémoires*... (9) » Quelle noble victoire si de sa gloire à venir il tirait la sécurité des jours où il la préparait! En échange, il ne renoncerait qu'à une partie de son idéal posthume : mince sacrifice, affirmaient ses amis. Mais lui se taisait : il en voulait à la « triste nécessité » qui continuait à lui « tenir le pied sur la gorge ».

C'est principalement pour éveiller la curiosité des « libraires », pour susciter, — on l'espérait du moins — leur émulation féconde que furent organisées les « lectures » du mois de février 1834. Si Cha-

teaubriand, peut-être, en conçut l'idée première, on doit faire honneur de leur organisation à M^{me} Récamier; elle porte sa marque et l'empreinte d'une habileté toute féminine. Edgar Quinet n'en fit point mystère : « L'amie de M^{me} de Staël et de M. de Chateaubriand, celle qui a inspiré Canova et que tous les poètes ont aimée, parce qu'elle est la poésie même, avait préparé cette fête (10). » Le salon bleu de M^{me} Récamier fut le théâtre; point de presse; il était « assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés (11) ». Douze à quinze conviés seulement faisaient les spectateurs; choisis « dans les deux opinions littéraires, avec des goûts et des esprits différents » (12), ils devaient être à la fois des juges impartiaux et des émissaires de renommée d'autant plus efficaces que leur voix serait prudente et mesurée; on leur avait demandé la discrétion, non le silence. On connaît à peu près la liste de ces privilégiés : Sosthène de la Rochefoucauld, le duc de Noailles, Adrien de Montmorency-Laval, vieil ami, vieux rival, y représentaient l'orthodoxie carliste; Sainte-Beuve, Edgar Quinet, Dubois, l'opinion libérale et les lettres militantes; l'abbé Gerbet, le catholicisme audacieux de Lamennais; par Léonce de Lavergne, directeur de la *Revue du Midi*, l'écho des lectures résonnerait dans les journaux de province; deux femmes enfin, M^{me} Amable Tastu et M^{me} Dupin — femmes de lettres au surplus — se chargeraient de le propager à travers les salons parisiens. Ces rares assistants, assis en demi-cercle devant la cheminée, contemplaient les acteurs du drame : Chateaubriand et M^{me} Récamier à leurs places habituelles; Ballanche un peu à l'écart, confident taciturne; Charles Lenormant enfin et Jean-Jacques Ampère, familiers de la maison; auprès d'un petit guéridon de forme ronde et de style Directoire, en bois de citronnier (13), — reste des splendeurs qui brillaient dans l'hôtel de la rue du Mont-Blanc — tous deux attendaient de remplir leur office de lecteurs; par les voix amébées de ces récitants, les *Mémoires* allaient accomplir leur première étape sur le chemin de la postérité.

Sainte-Beuve a rendu parfaitement l'atmosphère presque religieuse qui enveloppait ces séances. Les invités arrivaient au plein jour de l'hiver, traversé déjà d'un rayon de printanier soleil; ils conversaient quelques instants à mi-voix, en attendant le dieu. A son moment habituel, entre deux heures et demie et trois heures, Chateaubriand entrait, portant lui-même les feuilles volantes de son manuscrit enveloppées dans un mouchoir de soie; il les déposait sur le guéridon et l'on faisait silence. En écoutant on regardait autour de soi et l'on rêvait un peu; pendant le déroulement des souvenirs illustres comment se dérober dans ce décor à l'appel de tant d'autres souvenirs?

Ce grand tableau qui occupe et qui éclaire toute la paroi du fond, c'est Corinne au cap Misène; ainsi le souvenir d'une amitié glorieuse remplit, illumine toute une vie. En face, cette branche toujours verte de fraxinelle ou de chêne qui, au milieu des vases grecs et des brillantes délicatesses, sur

le marbre de la cheminée, tenait lieu de l'heure qui fuit, n'était-ce pas comme une palme de Béatrix rapportée par l'auteur d'*Orphée*, comme un symbole de ce je ne sais quoi d'immortel qui trompe les ans?...

Le mur opposé ouvrait de larges fenêtres « sur le jardin clos et sur les espaliers de l'Abbaye ». Mais les regards se concentraient, au coin gauche de la cheminée, sur l'« Homère du jeune siècle ». On le regardait écouter « les erreurs de son Odyssée ». Admirable spectacle! « Les plis de ce front de vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses, ressortaient mieux dans l'immobilité. Tantôt sa main passait et se posait sur les paupières, comme pour plus de ressemblance avec ces grands aveugles qu'il a peints, et dont la face exprime le repos dans le génie; il dérobaît quelque pleur involontaire. Tantôt son œil se rouvrait avec la flamme du jeune aigle, et ce regard humide et enivré jouait dans le soleil dont quelque rayon, à travers le bleu des franges, le poursuivait obstinément... » Et M^{me} Récamier, cependant, comment savait-elle écouter tant d'aventures d'où elle était absente? Aucun des assistants ne nous l'a fait connaître.

Dans cette pénombre de sanctuaire, traversée par les fines irisations d'une lumière bleue et or, au long de deux semaines environ, qui commencèrent vraisemblablement le dimanche 23 ou le lundi 24 février (14), se déroulèrent les vastes fresques; par un contraste non calculé, elles opposaient la jeunesse et la vieillesse de Chateaubriand : les auditeurs s'émerveillaient de retrouver, ici et là, même art et même poésie.

Dès les premiers mots, le frémissement « d'une gravité triste » parcourut les assistants : *Mémoires d'Outre-Tombe. Préface Testamentaire*. Le silence parut soudain plus lourd et presque funèbre. On baissait les yeux pour ne point voir « celui qui annonçait ainsi sa fin » (15). Et puis, quel titre ! Jusqu'alors, Chateaubriand n'avait parlé que de ses *Mémoires* tout court, ou des *Mémoires de sa vie*, en affirmant que par eux sa voix rententrerait « outre-tombe ». Sans qu'il l'eût cherché beaucoup sans doute, les deux expressions s'étaient amalgamées en une seule : « Mémoires d'Outre-Tombe »; « Mémoires d'un fantôme ou d'une ombre ». Mais le fantôme était là, vivant : « René avait voulu ouvrir sa fosse avant l'heure, et s'y coucher tout vivant, comme pour l'essayer... » Cette émotion religieuse fut longue à se dissiper.

Pendant les deux premières journées, les auditeurs furent retenus dans le décor de Saint-Malo et de Combourg; la troisième séance s'ouvrit sur le quatrième livre; le récit du voyage en Amérique occupa toute la quatrième... Dès le début, « cette lecture fut un triomphe » (16); les auditeurs, chaque soir, sortaient de l'Abbaye dans une sorte d'extase; ce qui paraît les avoir frappés le plus vivement, c'est la diversité des tons où se jouait l'art de Chateaubriand, et aussi la puissance suggestive de son style. « Ceux qui avaient été de la fête



LE SALON DE MADAME RÉCAMIER A L'ABBAYE-AUX-BOIS, lors des lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Pastel anonyme.

A droite, le petit guéridon supportant le Manuscrit des *Mémoires* entr'ouvert.

Collection de M. le Professeur GUYOT, L. NOUVELANT.

la racontèrent » à ceux qui n'en étaient pas : la nouvelle, de bouche à oreille, courut aussitôt Paris : — M. de Chateaubriand a terminé ses Mémoires! Les mieux informés affirmaient qu'il les avait déjà vendus 25.000 francs le volume, à des « spéculateurs anglais »; « détail bien triste » qu'on ne donnait qu'en soupirant; la librairie française était-elle descendue si bas que de consentir une telle abdication! (17)... Les lectures de l'Abbaye n'étaient point encore terminées lorsque le 1^{er} mars un article grandiloquent du jeune Jules Janin, publié par la *Revue de Paris* (18), confirma toutes ces bruits. Le souple critique avait réussi un tour de force; il s'était tenu « à la porte de l'Abbaye-aux-Bois pour attraper quelques sons égarés dans les airs »; il avait interrogé quelques-uns des auditeurs; renseigné « par celui-ci qui est un homme de sang-froid, par celui-là qui est un poète », — mais surtout par son ami Edgar Quinet, — il « reconstruisait quelques passages » du « grand ouvrage inédit »; inexact dans beaucoup de détails, principalement dans les citations, mais à peu près fidèle dans l'ensemble, il présentait un compte rendu des cinq premières séances de lecture. Son admiration, presque délirante, s'exprimait à la fin dans cette formule : « M. de Chateaubriand, en ne croyant écrire que ses Mémoires, aura écrit l'histoire du xix^e siècle, ni plus, ni moins. »

Cet article mit le monde littéraire en émoi. Le directeur de la *Revue de Paris*, l'actif Amédée Pichot, ne l'avait pas inséré sans quelque inquiétude : ne lui reprocherait-on pas d'avoir dépassé les bornes de l'indiscrétion? Mais Chateaubriand remercia aimablement Janin (19) et, dans la livraison suivante, Pichot rassuré pouvait se targuer de cette absolution : « Le succès de l'article a été pour nous aussi grand qu'il pouvait être; car au nombre des suffrages qu'il nous a valus, nous aurions à citer celui de tous auquel nous tenions le plus, le suffrage du grand écrivain lui-même. Nous espérons faire mieux encore pour nos lecteurs (20). »

Qui voulait faire mieux, et à tout prix, c'était Buloz, l'émule de Pichot. Il s'était laissé damer le pion. Comment! Sainte-Beuve, le critique attitré de la *Revue des Deux Mondes*, figurait parmi les auditeurs si enviés; et c'était Janin qui, rapetassant échos et potins, avait parlé le premier du grand événement! Il fallait à Buloz une éclatante revanche; avec sa finesse ordinaire, M^{me} Récamier s'occupa de la lui procurer, au mieux des intérêts de Chateaubriand; car elle avait deviné et prévenu son dépit; elle lui dépêcha donc Edgar Quinet, discret intermédiaire. Buloz, dès le lendemain, lui écrivait (21) :

Paris, le 10 mars 1834.

« Je vous remercie, Madame, de l'avis que vous avez bien voulu me faire donner par M. Edgar Quinet : je viens d'écrire à M. de Chateaubriand pour lui demander la préface testamentaire de ses *Mémoires* : je lui fais part du profond regret que j'ai éprouvé en nous voyant prévenus par la *Revue de Paris*.

« Vous savez, Madame, quelle était l'intention de Sainte-Beuve. L'insertion dans la *Revue des Deux Mondes* de la préface de M. de Chateaubriand serait une introduction naturelle au travail que Sainte-Beuve prépare. Intercédez, je vous en prie, en notre faveur, et tâchez de nous obtenir ce précieux fragment. Nous n'avons plus que quatre jours devant nous, la *Revue* paraît samedi 15 mars; un mot de vous peut décider aujourd'hui même le consentement de M. de Chateaubriand : nous n'avons pas un moment à perdre, car il faudrait commencer l'impression dès demain.

« J'espère, Madame, en votre obligeance. Je m'adresse à vous comme au négociateur le plus habile et le plus puissant. C'est pourquoi je vous prie d'agréer d'avance mes remerciements et l'expression de la respectueuse estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur,

F. BULOZ. »

Une autre lettre (22), en cette même matinée du 10 mars, parvenait à Chateaubriand. Buloz commençait par y présenter ses excuses : « Sainte-Beuve avait depuis quelques semaines l'intention de faire sur vos *Mémoires* un morceau étendu;.. il attendait pour commencer qu'il eût entendu la lecture complète... C'est avec un profond regret qu'il s'est vu devancer par la *Revue de Paris*. » Habilement, le solliciteur expliquait : « ...L'ensemble des idées qu'il voulait exposer... ne s'adresse pas aux mêmes lecteurs que les pages écrites par M. Janin. » La préface servirait de caution à l'article qui revêtirait ainsi « un caractère grave et précieux »; il pourrait paraître le 1^{er} avril.

M^{me} Récamier n'eut point, — comme elle le disait parfois en soupirant, — à « déployer ses talents ». Le soir même le solliciteur recevait la préface, accompagnée d'une lettre : Chateaubriand déclarait qu'après l'article éclatant de J. Janin, « son travail n'était plus un secret » (23). La préface parut au jour prévu : le lendemain, Buloz attestait à son auteur « l'effet immense » qu'elle « faisait dans le public » (24).

Mais Amédée Pichot se piquait au jeu. A peine avait-il ouvert la *Revue des Deux Mondes* que, le 15 mars, il rédigeait lui aussi deux lettres. La première (25) suppliait Chateaubriand de ne point traiter la *Revue de Paris* plus mal que sa concurrente : « ...Je sollicite une faveur déjà obtenue par d'autres qui ne peuvent vous être plus dévoués; quelques pages détachées de vos *Mémoires* seront pour nous un trésor... » L'autre lettre (26) confiait la requête à la bienveillante intercession de M^{me} Récamier :

« Vous savez, Madame, que la *Revue de Paris* est toute dévouée à M. de Chateaubriand; elle aurait bien démérité si on lui refusait ce qui a été accordé déjà. Je vous transmets copie de ma pétition; elle a été faite si rapidement que quelques mots de vous lui seraient d'un bon secours. Je sais trop que votre bonté n'est jamais en vain mise à l'épreuve. Je fais comme ces dévots qui s'adressent volontiers aux plus aimables et aux plus belles saintes du Paradis... »

La négociation n'offrait guère de difficulté. Cependant, c'est seulement dans la livraison du 26 avril que la *Revue de Paris* publia

Ma traversée en Amérique. Relâche à l'île Saint-Pierre, fragment emprunté au début du sixième livre qui contenait le voyage en Amérique (27); Chateaubriand avait remplacé par ces deux chapitres le *Conte du revenant*, extrait du troisième livre, qu'il avait d'abord promis à Amédée Pichot; ce morceau était apparu en effet à l'auditoire de l'Abbaye comme un des plus achevés et des plus pittoresques. Quel scrupule le fit renfermer dans le portefeuille? Son auteur craignit-il qu'on l'accusât de donner trop vivement dans la folie du jour pour les ruines du moyen âge et les nécromancies? Les deux chapitres maritimes, rythmés par la houle du large, lui semblèrent plus toniques et plus sains. Le *Journal des Débats* les reproduisit aussitôt. Dans la *Revue de Paris*, ils étaient précédés d'une longue étude d'Edgar Quinet sur l'ensemble des *Mémoires*; historien et poète, le jeune critique soulignait, avec une admiration sans réserve, le double caractère de l'œuvre, auquel le public ne s'attendait pas :

Ces *Mémoires* n'expliquent pas seulement les ouvrages de M. de Chateaubriand; ils seront le véritable poème héroïque des cinquante dernières années qu'il a fallu à la Révolution française pour enterrer ses morts... Cette vie de poète est elle-même un poème. Il vous eût été donné de choisir les événements à votre fantaisie, que vous ne les eussiez pas si bien entrelacés et brouillés... Si vous allez au fond, c'est encore là le grand René assis un peu plus bas sur le bord des espérances humaines. Son âme vide qui appelait la tempête a trouvé la tempête, qui ne l'a pas remplie... Cette plaie de génie que la vie lui a faite n'est pas encore guérie; seulement à son mal l'ironie s'est ajoutée : il siffle à présent sur sa peine comme il sifflait autrefois sur son vaisseau.

Ce commentaire allait déjà loin dans l'explication de l'œuvre; celui de Sainte-Beuve, moins direct peut-être, sinueux et enveloppant, chargé d'allusions et de réticences, avait pénétré plus au vif dans l'explication de l'auteur; on peut dire qu'à travers la chair et le sang, il était descendu jusqu'au cœur. Buloz l'avait annoncé dès le 15 mars : « Nous espérons en donner bientôt (des *Mémoires*) une plus ample idée par l'organe d'un de nos collaborateurs qui en a une exacte et pleine connaissance. » On a vu qu'il comptait publier le 1^{er} avril, l'essai de Sainte-Beuve qui fut prêt seulement pour la livraison du 15; les pages sur « l'Avenir du Monde » détachées de la Conclusion des *Mémoires* lui succédaient magnifiquement. C'est cette publication, déjà retardée elle-même, qui avait retardé celle de la *Revue de Paris*; A. Pichot avait eu l'honneur de révéler, par l'article de J. Janin, l'existence de l'œuvre; il convenait, pour maintenir la balance égale entre les deux grands « magazines », que la *Revue des Deux Mondes* donnât ensuite sur elle l'importante étude de son critique attitré. Directrice secrète de cette diplomatie littéraire, M^{me} Récamier ne marquait-elle point, au reste, une préférence pour la revue de Buloz? Elle lui dispensait, dans la répartition des pages inédites, celles qui contenaient la substance même du grand ouvrage et, à cette date, la pensée profonde de Chateaubriand. Elle obtenait enfin pour Sainte-

Beuve, — pour Sainte-Beuve qui, trois ans plus tôt, blasphémait la gloire du dieu, — une faveur inappréciable : l'autorisation de consulter le Manuscrit des *Mémoires* sur la table même où Chateaubriand chaque jour encore continuait d'y travailler; la permission de faire ruisseler entre ses doigts les gemmes étincelantes du trésor, d'en observer, pour ainsi dire, à la loupe les facettes, les eaux et les feux; bref, la licence de puiser aux dix-huit portefeuilles des extraits et des citations pour en parer son étude (28).

Comment expliquer ce privilège? Il était habile, certes, de regagner décidément à Chateaubriand le critique de la jeune école, celui-là même qui, au nom de la génération nouvelle, avait eu la témérité d'exprimer les menaces d'hérésie et les premiers doutes; on l'allait contraindre — oh! discrètement, — à chanter la palinodie. A cette juste revanche, M^{me} Récamier ne fut pas moins sensible, sans doute, que Chateaubriand. Mais, en outre, depuis quelque vingt mois que Sainte-Beuve lui avait été présenté par Ampère (29), elle lui témoignait une rare bienveillance; avant même de le connaître elle avait apprécié la finesse et les nuances de son souple talent; et, depuis qu'elle le connaissait, il avait su la conquérir. Faut-il s'en étonner? A cette date, une bizarre séduction émanait du petit homme roux, dont l'évidente laideur ne fut jamais ridicule; dans son œil bleu de brusques éclairs faisaient étinceler par intermittences une curiosité aiguë; mais on y discernait d'ordinaire comme le frémissement d'une insatisfaction assez différente de la mélancolie à la mode; à la veille de ses trente ans, balançant encore entre la critique et la poésie, entre l'inquiétude religieuse et l'incrédulité, il n'avait ni précisé son âme, ni défini sa vie; on sentait en lui de l'indécision, une flamme secrète et vacillante, presque du mystère. Sa conversation retenait les femmes; « il est laid, mais agréable », confessait M^{lle} Valérie Masuyer, la dame d'honneur de la reine Hortense (30); il faut avoir « le plaisir de causer avec lui ». L'âme alors lui remontait au visage; sous la lumière diffuse de l'intelligence, les vilains traits s'estompaient : la voix, traînante sur certaines syllabes, semblait psalmodier les phrases avec des inflexions et des langueurs câlines. M^{me} Récamier s'était vite intéressée à ce jeune homme inquiet, pauvre et maladif; elle allait bientôt s'entremettre auprès de Guizot pour l'aider à obtenir une situation dans l'Université (31). Écrivant à M^{me} de Boigne qui recevait l'écrivain quelques jours à Châtenay, elle disait : « Parlez de moi à M. Sainte-Beuve; il doit être d'une société charmante. » Lui, de son côté, si docile aux influences féminines, sentait profondément le charme de M^{me} Récamier. C'était l'époque où, transposant sa souffrance intime dans le domaine romanesque, il se préparait à publier *Volupté*. Avec ravissement, il venait à l'Abbaye deux ou trois fois par semaine; conquis par tant de grâce, il ne faisait point dissidence au culte de Chateaubriand; il tendait ses mains aux chaînes d'or qui l'attachaient à la statue du Dieu. Ces chaînes, il les rompra

plus tard avec éclat; il accusera M^{me} Récamier de les avoir insidieusement nouées; mais alors même, en les maudissant, il ne pourra se tenir d'en baiser pieusement la trace, parure orgueilleuse de ses poignets meurtris.

Son article du 15 avril 1834 (32) rendait un bel hommage à Chateaubriand dont il résumait d'abord, à grands traits, la triple carrière « religieuse, poétique et monarchique ». Jusqu'ici, « il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur parmi nous de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlisait pas dans l'éclair d'Austerlitz. » Chateaubriand avait osé « remonter à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV » pour y verser « les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique ». Dans le dessin de ses paysages, il est « homérique et sophocléen ». Ce mélange de tradition et de nouveauté fait sa force; aussi « toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui ». Nulle louange ne pouvait être plus agréable à Chateaubriand. Sainte-Beuve le sacrerait fondateur d'une dynastie. Il appréciait avec moins d'enthousiasme la carrière politique et l'attitude religieuse du grand homme; ou du moins, entre ses éloges, il ménageait bien des interstices, par où, plus tard, il glisserait ses critiques. Ce jugement général ne servait, d'ailleurs, que d'introduction à l'analyse des *Mémoires*. Dans cette seconde partie, l'admiration s'affirmait, non point avec un lyrisme tumultueux et aveugle, mais avec un souci constant de nuances et de précisions.

Autant qu'un « récit explicatif » et un complément de biographie, Sainte-Beuve cherche « un poème » dans les *Mémoires*. Chateaubriand « transgresse toujours la réalité »; « chemin faisant, au milieu des peintures et des caractères, des récits enjoués ou des idéales rêveries, les indications abondent : on y sent passer les secrets voilés; on saisit surtout cette continuité morale du héros, qui s'étend du berceau jusqu'à la gloire, qui persiste de dessous la gloire jusqu'à la tombe. Et c'est là, je le dirai, ce qui m'a le plus profondément attaché au milieu de la beauté et de la grandeur vraiment épiques de l'ensemble. » Sainte-Beuve remarque ainsi, dans le chapitre relatif à la Sylphide, l'appel de l'adolescent à la mort, tout semblable à ceux d' « Atala pendant la tempête », de « Velléda sur le rocher »; il ajoute : « à quel propos ici ces désirs de mourir, ce cri égaré d'une félicité en apparence sans objet? Quand j'entendais lire ces obscurs et murmurants passages, il me semblait sentir un parfum profond comme d'un oranger voilé... » Son cahier d'extraits éclaire l'allusion : il y a recopié, d'après le manuscrit même de Chateaubriand, le fragment de la « rêverie au Lido » qui évoque le voyage de Jérusalem et le souvenir de Natalie de Noailles; fragment que, dès 1836, il insérera dans une note à son article lorsque celui-ci sera recueilli en un volume. Et son cahier contient cet aveu : « Curiosité avec laquelle j'épie ces passages : mais comme Byron il élude, il ne dit pas le plus cher de son secret, pourtant assez... » Fidèle à son instinct, c'était l'homme et le mécanisme de ses passions

que Sainte-Beuve cherchait dans l'œuvre suprême de Chateaubriand. Mais poète lui-même, il appréciait hautement alors l'artiste que les *Mémoires* manifestaient; il louait l'ordonnance de l'ouvrage, car « M. de Chateaubriand s'entend à la grande architecture »; il louait, dans certains chapitres, « une langue créée, inouïe »; car le « vocabulaire de M. de Chateaubriand, dans ces *Mémoires*, comprend toute la langue française imaginable et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots que je voudrais retrancher »; il célébrait enfin la beauté et le grand effet des divers « prologues ».

Cette étude où, en recherchant la vraie personnalité de Chateaubriand, Sainte-Beuve laissait si bien transparaître la sienne, était fort propre à stimuler la curiosité du public. On peut se demander si au bout de certaines phrases, Chateaubriand ne sentit pas la pointe du scalpel affleurer et l'effleurer. Il n'en laissa rien voir; son remerciement partit dès le lendemain :

« Votre analyse de mes *Mémoires*, Monsieur, est un véritable chef-d'œuvre, où vous parez ma vieillesse de tout l'éclat de votre talent et de votre jeunesse. Croyez que l'amour-propre flatté de l'auteur n'entre pour rien, Monsieur, dans les sentiments de reconnaissance et d'admiration que je m'empresse de vous offrir (33). »

Même, il parut désirer un second article. Le 25 avril, Buloz, en le remerciant à son tour (34), lui conta que le dernier numéro de la *Revue*, grâce au « beau fragment des *Mémoires* », avait « produit une bien vive sensation dans le monde », et qu'à Londres on se l'était arraché; il ajoutait : « J'espère que vous pourrez encore nous communiquer quelque chose de vos précieux *Mémoires*, en attendant que Sainte-Beuve fasse son second article. » Et il mettait la *Revue* à la disposition du mémorialiste pour tels articles politiques qu'il lui conviendrait d'y publier. En déclinant l'offre, Chateaubriand déclarait : « Si M. Sainte-Beuve faisait un second article, les citations qu'il pourrait désirer sont à sa disposition... (35) » Sainte-Beuve, cependant, évita la récidive. Les raisons de son abstention se laissent conjecturer. L'article qu'il eût aimé d'écrire, c'est le « Chateaubriand romanesque et amoureux » qu'il ne put rédiger que vingt-six ans plus tard (36). L'article que Chateaubriand eût aimé de lire, c'est sans doute une étude sur les pages politiques et historiques des *Mémoires*, sur la part d'épopée qu'il avait enfermée dans son œuvre : pour ce travail, aurait-il ouvert au critique le troisième de ses grands portefeuilles, celui qui contenait déjà nombre de chapitres achevés de la troisième partie?... Sainte-Beuve prévint un malentendu; de prétexte en prétexte — et certes, il était accablé de besognes en cette saison où parurent enfin les deux volumes de *Volupté* — il réussit à traîner l'affaire, à esquiver sa promesse sans la renier positivement; le 28 septembre, il confiait à un ami : « Je me décide de plus en plus à me sauver par le silence de l'embarras de l'article sur M. de Cha-

teaubriand (37). » Ce silence, on ignore comment il le fit accepter.

Au milieu du mois d'avril 1834, les lectures de l'Abbaye-aux-Bois étaient décidément entrées dans l'histoire; quel écrivain à Paris n'aurait souhaité de pouvoir dire lui aussi : « Nous en étions!... (38) » Journaux et revues enviaient, de même, les deux grands « magazines ». Directeurs et rédacteurs firent l'assaut : « Une page, imploraient-ils, une petite page des *Mémoires* ! » Une judicieuse circonspection répartit les faveurs. Alfred Nettement fut comblé; par deux fois il eut accès au manuscrit, comme Sainte-Beuve, et il publia dans l'*Écho de la Jeune France* deux articles reproduits par la *Quotidienne*. Léonce de Lavergne fut lyrique dans la *Revue du Midi*, et M^{me} Dupin dans le *Journal des Femmes*. Deux Bretons se parèrent de fragments inédits : le jeune Daniélo, secrétaire par occasion du grand homme, inséra la « Description du château de Combourg » dans le *Chroniqueur de la Jeunesse des Deux Sexes*; Edouard Mennechet révéla, dans le *Panorama littéraire de l'Europe*, la peinture, aussitôt fameuse, du *Printemps en Bretagne*. Il avait demandé davantage, avec la téméraire assurance de la jeunesse : le morceau sur Venise, que des familiers de l'Abbaye lui avaient célébré. Chateaubriand le refusa parce qu'au lieu d'un morceau, il s'agissait d'un livre entier. Il en profita pour insister sur la variété de son œuvre : « Tel livre de mes *Mémoires* est un voyage, tel autre s'élève à la poésie, tel autre est une aventure privée, tel autre un récit général, une correspondance intime, le détail d'un congrès, le rendu-compte d'une affaire d'État, une peinture de mœurs, une esquisse de salon, de club, de cour, etc... etc... Tout n'est donc pas adressé aux mêmes lecteurs et, dans cette variété, un sujet fait passer l'autre... » Au reste, à cette date du 24 avril, il ne se sentait plus en humeur de libéralité : « Mes *Mémoires* ne doivent voir le jour qu'après ma mort : si je les fais trop connaître pendant ma vie, je sors de mon plan; j'affaiblis l'effet d'un travail étendu et divers dont on prendrait une très fausse idée dans des passages tronqués... » L'ère des indiscretions était close. Restait à recueillir le fruit de cette savante campagne de deux mois; que rapporterait-elle?

Chateaubriand lui devait d'abord — profit immédiat et certain — un renouveau incontestable de sa renommée, et comme une avance d'hoirie prélevée au compte posthume de sa gloire. S'il avait douté de lui-même, ainsi qu'il l'allait, vers ces jours-là, confier à Désiré Nisard (39), il était délivré de ses doutes; s'il avait craint « que les années, en dégarnissant sa tête de cheveux, n'y eussent tari la source des pensées et des images », il savait maintenant que les eaux de cette source n'avaient point cessé de paraître miraculeuses. Ses dernières pages, — le récit du voyage à Prague et à Venise, — les additions faites récemment au premier texte des *Mémoires*, — les prologues, les envois imaginaires en compagnie de la Sylphide, le conte moyen-âgé du « revenant », — avaient le plus vivement ému ses auditeurs. Aucune dissonance dans la symphonie des éloges; ceux des jeunes

critiques avaient pour lui un prix particulier : les *Mémoires* à peine dévoilés et tout juste entrevus rattachaient et resserraient la chaîne entre son âme désenchantée et l'âme aisément oublieuse des nouveaux-venus. A peine si quelques ironies s'étaient fait jour; ironies bienfaisantes, d'ailleurs; car, en attaquant le style des fragments publiés çà et là, les détracteurs des *Mémoires* enveloppaient l'œuvre de Chateaubriand dans le reproche général d'exubérance et de mauvais goût dont ils tentaient d'accabler le romantisme. Comme Nisard l'allait dire, si Chateaubriand avait lu ses *Mémoires* avec « le double dessein de prendre des avis éclairés, et de se donner un avant-goût du succès qui attend son livre », il devait être satisfait. L'applaudissement des « talents » avait été unanime.

Mais les libraires et les éditeurs, que pensaient-ils? Allaient-ils répondre aux invites discrètes contenues dans tant d'articles? et rivaliser pour mordre à l'appât ingénieusement tendu?... Il semble hélas! qu'un seul d'entre eux se soit présenté. Dès le mois de mars, le bruit courait dans Paris que « Chateaubriand cherchait un acquéreur en gros; qu'il demandait douze mille francs de rente viagère, cent mille écus comptant et que l'on payât ses dettes (40) ». C'était à peu près vrai; de telles conditions pouvaient, d'avance, décourager les bonnes volontés. L'éditeur Pourrat qui avait, après la défaillance de Ladvocat, racheté le droit de publication des *Œuvres complètes*, se risqua en des négociations pour lesquelles Hyde de Neuville fut l'intermédiaire. Il proposa d'abord un traité général, pour le passé et pour l'avenir : c'est du moins ce qui paraît résulter de ce billet du samedi 3 mai, adressé par Chateaubriand à son mandataire (41) :

« Voilà, mon cher ami, le projet de M. Pourrat. Cela ne peut pas convenir, et je pense qu'il faudra se rabattre aux simples mémoires et aux cent mille écus. Faites-moi dire l'heure à laquelle vous aurez mardi votre réunion... »

Le jeudi suivant, l'affaire était encore en suspens; Chateaubriand avait averti « M. Pourrat et M. de Landine » de se rendre chez Hyde de Neuville : « Mais, disait-il à celui-ci, ne vous tourmentez pas de cela. Je ne compte sur rien, et n'en ai pas le moindre souci. L'affaire manquera comme tout le reste. Dieu soit loué de tout, et les royalistes aussi. » Le vendredi 16 mai, enfin, il déclinait un ultime rendez-vous :

« Mon cher ami, je ne pourrai; je suis malade. Tout ce que vous ferez sera bien, mais mon opinion est qu'il n'y a rien à faire; qu'il faut se taire et attendre; on n'a que trop parlé. Moi je me retire de tout... »

Ce premier échec ne découragea point les amis de Chateaubriand. La publication des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais, dont le succès foudroyant faisait prévoir une des plus grosses réussites de librairie (42), commençait d'écarter l'attention des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Pour ressaisir l'opinion publique, pour prolonger et renouveler l'effet des articles parus entre le 1^{er} mars et la fin du mois de mai, on eut l'heu-

reuse idée de réunir les principaux en un volume, en y joignant les fragments imprimés des *Mémoires*; ce recueil fut constitué par Hyacinthe Pilorge sous les yeux mêmes de Chateaubriand (43); et Désiré Nisard accepta d'en écrire la Préface. C'était un heureux choix. Auteur d'articles remarquables sur « les poètes latins de la décadence » en qui sa verve s'efforçait de retrouver les précurseurs de certains poètes romantiques, candidat, comme Sainte-Beuve, à une chaire de l'École Normale où Guizot n'allait point tarder à le nommer, Nisard avait une réputation d'indépendance un peu rude; il ne pouvait passer pour un brûleur d'encens. Son goût le plaçait entre les deux camps littéraires; il s'était formé dans le plus ancien. Chateaubriand ne le traita pas moins favorablement que Sainte-Beuve, Nettement et Lavergne; il l'admit à sa table de travail.

J'ai eu, conte Nisard, ces *Mémoires* dans les mains, je les ai lus devant lui, sur le fauteuil où il s'assied, à la table où il les écrit, lui à ma droite, corrigéant et raturant des pages déjà recopiées, son secrétaire, qui est son ami, à ma gauche, transcrivant de nouveau au fur et à mesure les pages corrigées et raturées (44).

Il montrait l'auteur « appliqué à son minutieux travail de révision, effaçant, puis, après quelque incertitude, écrivant avec lenteur une phrase en surcharge, et l'effaçant à moitié écrite ». « J'entendais, témoigne-t-il, le bruit de sa plume exarant le papier : j'assistais aux hésitations de son goût; je voyais l'imagination et le sens aux prises. » La préface constituait un hommage habile et sans réserves; interprète des jeunes générations, Nisard saluait leur inspirateur : « Nous l'avons lu et appris par cœur; nous avons déposé à ses pieds toutes nos couronnes, comme d'humbles écoliers aux pieds de leur maître »; il le rassurait sur la valeur de son œuvre posthume qui couronnerait sa gloire : il marquait sa prédilection pour les « pages écrites d'hier » qui « n'ont pas à craindre la comparaison avec leurs aînées »; il souhaitait enfin que, laissant mollir sa volonté primitive, Chateaubriand acceptât de publier dès sa vie la plupart des pages destinées à sa mort.

Un « avis de l'éditeur » s'adressait « aux possesseurs des œuvres de M. de Chateaubriand ». Les fragments des *Mémoires* leur donneraient au moins une idée « de l'immense édifice qu'il élève en silence depuis vingt-trois années ». En effet, « soit que l'auteur tienne à sa première résolution, soit que tel événement arrivé diminue sa répugnance à publier de son vivant ce grand ouvrage, il faudra toujours attendre ». Une note, due moins encore à Pilorge qu'à son patron, définissait ainsi le caractère de l'ouvrage : « Le secrétaire de M. de Chateaubriand... dit que les *Mémoires* ne sont pas précisément des mémoires dans le sens étroit du mot, mais un ouvrage varié à la manière des *Essais* de Montaigne, où l'écrivain descend du ton de la poésie à des récits familiers, à des sujets philosophiques, à des lettres, des voyages, des épisodes, etc... etc... » Auparavant, une indication

précise — qui, d'ailleurs, n'était point tout à fait juste — tendait à stimuler l'émulation des libraires : « Nous savons par le rapport des différentes compagnies concurrentes pour l'acquisition des *Mémoires*, que M. de Chateaubriand a déjà six volumes complets, que sur les six autres volumes qui restent à revoir (en tout douze volumes), trois pourraient encore être mis sous presse dans quelques mois... » C'était beaucoup affirmer; et s'engager beaucoup trop. Mais à qui donc s'adressaient ces déclarations? Quelques pages mises en bonne place, aussitôt après la « préface testamentaire », ne permettent point d'en douter : une lettre adressée « à M. le Rédacteur de l'*Écho de Vaucluse* » par « un de ses plus anciens abonnés » exhorte tous les admirateurs de Chateaubriand à « se réunir pour souscrire dès à présent aux *Mémoires* » :

Cet hommage spontané de tous les Français répandra un baume consolateur sur les dernières années du grand écrivain; cet hommage prolongera le cours de sa carrière. Oui, souscrivons, pour qu'il puisse encore en santé, dans tout l'éclat, dans toute la verdeur de ce talent progressif qui rajeunit et s'épure au contact du temps, pour qu'il puisse compter le nombre de ses souscripteurs, et connaître d'avance l'immense popularité qui attend son livre d'adieu.

A la distance de cent années, ce vieil abonné de l'*Écho de Vaucluse* apparaît terriblement suspect; plutôt qu'en Avignon sa lettre-manifeste fut rédigée dans les entours de la rue d'Enfer ou de la rue de Sèvres; un familier de Chateaubriand tenait la plume.

Quand le recueil des « Lectures » vit le jour au mois d'octobre, ses auteurs ne le mirent point en vente; mais ils le distribuèrent à tous les lecteurs de Chateaubriand qui depuis 1826 chez Ladvoat, depuis 1832 chez Pourrat, avaient souscrit aux éditions de ses *Œuvres Complètes*. Ces fidèles ne se trouvaient-ils pas tout désignés pour devenir les souscripteurs des futurs *Mémoires*? Sur leur adhésion, appuyée sans doute d'un premier versement d'argent, une combinaison de librairie pourrait s'échafauder. Comme substruction à l'édifice que Chateaubriand achèverait d'élever dans la pénombre de sa vieillesse, on leur demandait d'apporter leur confiance. Que risqueraient-ils? Une attente de quelques années. Le volume insinuait tout sans rien demander; et la dignité de Chateaubriand restait sauve.

Autour de cette tentative de persuasion, l'opinion littéraire affirmait discrètement sa complicité. Seuls quelques petits journaux avaient raillé l'impatience de l'écrivain qui faisait d'avance tant de bruit autour de sa tombe. « Il n'y a pas tenu, disaient les malins plaisants : cet homme ne peut pas se résoudre même à un silence dont tout le monde s'occupe. » Nisard leur avait déjà répondu que l'impatience de la gloire n'est point un appétit vulgaire et qu'après tant de dépouillements Chateaubriand avait bien le droit de conserver cette avidité-là. Un pamphlet reprit bientôt l'argument, en l'aggravant

d'une critique d'ordre littéraire. Un sieur Châtelain, avocat au pays de Vaud, qui savait ses classiques sur les doigts, et à qui sa fortune assurait des loisirs, s'amusait volontiers, pour composer des pastiches, à retailer la plume de M^{me} de Sévigné (45); les lettres qu'il prêtait à la marquise ne manquaient ni de vraisemblance ni de verve; on s'y laissa prendre, à Lausanne ou à Rolle et plus d'une fois même à Paris. Cependant la brochure qu'il publia vers la fin de l'année, ne prétendait point à tromperie; rien que le titre en dévoilait le dessein : « *Lettres de Livry, ou M^{me} de Sévigné juge d'outré-ridicule* (46). »

Maniant la baguette magique, l'auteur transportait, d'un saut, le monde des lettres à quelque cent quarante-cinq ans en deçà. Rentrant un jour de Grignan, l'illustre épistolière, pour son désennui, faisait partie, avec M^{me} de Lafayette et « la bonne d'Escars », d'envoyer à sa fille « des extraits de tous ces ouvrages nouveaux et si bizarres qui nous poursuivent » : « Je m'en vais m'enterrer avec mon fils et Corbinelli dans la délicieuse solitude de Livry, et ces Messieurs m'aideront, j'espère, à copier les endroits que je leur indiquerai... » Sur les livres entr'ouverts pleuvent les *oh!* et les *ah!* Que d'étrangetés, d'extravagances, en ces auteurs nouveaux! Des « chefs de file », chacun a son paquet; Sainte-Beuve est brocardé pour *Volupté*, Balzac pour la *Recherche de l'Absolu*, le « coryphée » qu'on « appelle le grand Victor » pour *Notre-Dame de Paris*, un roman « fou » malgré ses « beautés »; et celui-là annonce en outre la *Quiquengrogne*; « je me décide sur le titre à défendre qu'on me l'envoie : car j'en *quiquengrognerais!* » Châtelain se prénomrait Nicolas comme Boileau; cet homme assurément n'aimait pas le romantisme. Soudain, le voilà qui tressaute :

Figurez-vous, dicte-t-il à M^{me} de Sévigné, figurez-vous la découverte que j'ai faite parmi ces pygmées du Parnasse : un de nos meilleurs amis, un homme adorable, M. de Chateaubriand, est tombé comme les autres dans les erreurs du mauvais goût; lui aussi a fléchi le genou devant Baal, devant les faux dieux du siècle. Il vient d'achever ses *Mémoires* : des gens qui se disent bien informés prétendent qu'ils porteront le titre d'*Outre-Tombe*. On les lit devinez chez qui!

Voici maintenant bien drapée la « déesse » : « Il se trouve à Paris une petite M^{me} Récamier, femme, à ce que je crois, d'un conseiller de la première des enquêtes. Elle a au suprême degré le goût de la célébrité; mais elle n'est point galante, quoique fort jolie, dit-on. Elle aime à rassembler chez elle des hommes célèbres qui font des lectures, lesquelles ne sont entendues que par des élus. » Stupeur! à la porte de la « sorte de couvent » où « cette femme » demeure, la duchesse de Verneuil reconnut l'autre jour les livrées des Noailles, des La Rochefoucauld, des Montmorency... On lisait chez elle les *Mémoires d'Outre-Tombe*. « C'est une fureur de les entendre », bien que ne les « entende pas qui veut ». M^{me} de Sévigné désespérait de « connaître les mystères de tout ce tripot littéraire », lorsqu'on lui

envoie juste à point un livre qui dévoile tout, et qui, plein de « descriptions boursouflées », raconte « dix ou douze fois les mêmes choses ». S'y trouvent des fragments de l'œuvre vantée ; et de citer quelques lignes d'une certaine « préface testamentaire » ; et de dauber sans pitié :

Que dites-vous du *repos avant-naître et après-mourir*, de la vie qui *sied mal* et de la mort qui *ira mieux*, comme un bonnet à double carillon sur la tête d'une vieille coquette? Conçoit-on de pareilles pauvretés de la part d'un homme qui s'est élevé si haut, d'un homme qui a publié, il n'y a pas longtemps, les *Études Historiques*, cet admirable livre que je préfère fort à tous ses autres ouvrages... Croirait-on qu'il fût possible que M. de Chateaubriand se permit de telles expressions! On y trouve à la fois galimatias, imposture et prétention sans bornes.

Au total, le mérite de l'auteur des *Mémoires* est « prouvé comme la clarté » du soleil : mais comme cet astre, il a des taches visibles pour les yeux mortels... » Le roi vengera l'outrage au bon goût. Et les *Lettres de Livry* finissent par ce trait de satire :

Le bruit de ces réunions et de ces lectures est parvenu jusqu'à M^{me} de Main-tenon; elle a été fort peu édifiée des louanges excessives prodiguées à M. de Chateaubriand, qui ont toute la forme d'une véritable profanation. D'ailleurs, depuis longtemps, on lui en voulait avec raison : les familiarités sur la Trinité dans le livre des *Martyrs* avaient extrêmement scandalisé. La goutte de trop ce fut la phrase où l'on dit que M. de Chateaubriand *ne s'est révélé aux jeunes écrivains que comme Dieu à l'homme, en les créant à son image par la parole*. N'est-ce pas là en effet un blasphème? On m'a assuré que la favorite en avait trois fois mordu sa lèvre inférieure, ce qui, comme on sait, est mauvais signe... Somme toute, je ne serais nullement surprise que cette brillante société, sauf les Noailles, les La Rochefoucauld, les Montmorency (qu'on saura bien faire échapper) ne fût coffrée, et qu'on m'apprît demain matin que le tout est à la Bastille.

La flèche ainsi lancée des bords pacifiques du Léman n'était point empoisonnée : à peine si quelques gouttes de fiel en irritaient la pointe. Chateaubriand dans les *Mémoires* glissait au mauvais goût? Sous la plume d'un néo-classique, le reproche tournait à l'éloge. Nicolas Châtelain ne dut point faire grand mal au livre des *Lectures*.

Mais les souscripteurs à l'édition des *Œuvres Complètes* ne montrèrent pas l'empressement qu'on leur demandait; consentir une souscription nouvelle pour un ouvrage inachevé qui ne verrait le jour que dans un avenir indéfini leur parut au moins hasardeux. Étaient-ils, d'ailleurs, si nombreux? Le libraire Pourrat, après l'édition de 1832, venait d'en lancer une nouvelle, qu'il allait être obligé de soutenir par des procédés de réclame alors inusités et presque scandaleux (47). Chateaubriand l'avait prédit : « l'affaire » d'octobre manqua, tout comme « l'affaire de mai ». Le recours aux souscripteurs ne donna pas plus de résultats que l'appel direct aux éditeurs. L'avenir financier restait sombre. Parce que peut-être il pensait l'éclaircir,

Chateaubriand n'eut point la force d'opposer un refus assez ferme au téméraire et impécunieux directeur du théâtre de Versailles, le sieur Carmouche, qui, entreprenant de représenter sa tragédie de *Moïse*, l'écrasa sous une mise en scène grossière (48). En cette triste soirée du 20 octobre, M^{me} Récamier sortit du théâtre pleurante de dépit; ce n'était point encore cette fois, dirent aussitôt les mauvais plaisants, que le Prophète entrerait dans la Terre Promise.

Les amis de Chateaubriand s'inquiétaient de sa morosité; et non pas seulement les plus anciens. Le jeune et aimable duc de Noailles, pair de France, qui, attiré vers les lettres, avait réussi à devenir, depuis quelque deux ans, l'un des familiers de l'Abbaye — c'est à ce titre qu'il avait assisté aux lectures des *Mémoires* — avait entrepris de conquérir l'amitié du grand homme. De son château de Maintenon, il écrivait, le 17 octobre, une longue et belle lettre à M^{me} Récamier (49) :

« J'ai reçu il y a quelque temps, Madame, une lettre de M. de Chateaubriand qui m'a fait une véritable peine. Ce qu'il me dit avec une gaieté fort courageuse et fort spirituelle de sa position est très pénible à entendre. Il me tardait d'aller m'en entretenir avec vous dans une de ces excellentes conversations où vous me faites trouver tant de charmes, et où je me trouve tellement porté à la plus douce confiance, et de vous dire combien je gémis et combien je suis embarrassé vis à vis de moi-même de ne pas pouvoir offrir à M. de Chateaubriand un de ces services signalés qu'entre gentilshommes on ne doit être embarrassé ni de recevoir ni d'offrir. Cela me pèse depuis longtemps sur le cœur, et plusieurs fois ses plaisanteries entre nous trois, *sur sa pauvreté*, m'avaient péniblement affecté. Ma fortune est loin d'être ce qu'on la suppose et le malheur a voulu que cette année j'aie été assez rudement atteint par plusieurs de ces accidents dont on ne parle pas; car il faut toutes vos bontés pour moi pour que je vous entretienne un instant d'un pareil sujet. J'ai souffert doublement de la gêne que j'en ai éprouvée en voyant celle de M. de Chateaubriand. Gardez-moi le secret, je vous prie, mais permettez-moi de vous confier ces sentiments pénibles en allant en causer avec vous à mon prochain voyage à Paris.... »

Cet aveu du seigneur de Maintenon fut-il entièrement spontané? ou bien répondait-il à quelque suggestion discrète? M^{me} Récamier a dû songer, dès cette époque, à reprendre le projet conçu vingt-trois ans plus tôt par M^{me} de Duras : constituer une société de quelques amis qui, payant les dettes de l'écrivain et assurant la paix de sa vieillesse, fût devenue propriétaire des *Mémoires* (50). Mais la formation d'une telle société exigerait du temps et des négociations délicates.

Pour échapper à tant de soucis, Chateaubriand pendant cinq jours prit refuge à Fontainebleau (51) où il crut retrouver « l'Italie dans un désert des Gaules »; il comptait griffonner quelques chapitres des *Mémoires*; hélas! dès l'arrivée, il fut « assiégé de douze à quinze Muses » : toutes les « fées de la forêt se jetèrent sur lui »; au lieu « de faire du vieux », il jeta une élegie sur le papier : mais, dans sa pensée, les *Mémoires* ne devaient-ils point, en fin de compte, profiter de ce mauvais tour que lui jouait la Sylphide? C'était une loi; il ne s'y

pouvait soustraire : chaque fois qu'il touchait le fond de ses ennuis, — à Montboissier en 1817, au Saint-Gothard en 1832, — elle s'emparait de lui pour le mettre en train de lyrisme et de poésie.

De ses consolations, et des tendresses de M^{me} Récamier qu'il appelait au secours, il avait grand besoin. Commencée en apothéose sur les lectures de l'Abbaye, cette année 1834 s'achevait parmi les tristesses. Chateaubriand se voyait forcé d'écrire pour « gagner *son* pain » ; comme à Londres aux pires heures de son émigration, après « quarante ans de combats », il allait, amèrement, « se mettre aux gages d'un libraire » (52).

CHAPITRE II

L'Hypothèque sur la Tombe, ou les Accords de 1836.

Courageusement, il se courba sur la tâche. Reprenant un projet de sa jeunesse, reprenant aussi des pages vieilles de plus de trente ans afin d'y passer la couture, il fit marché avec Gosselin, l'éditeur de Lamartine, pour une traduction du *Paradis Perdu*, précédée par un *Essai sur la Littérature anglaise* : ci, quatre volumes (1). Pensum? certes; et fastidieux à l'user. Pourtant, depuis les jours de l'émigration où il avait commencé de le traduire, Chateaubriand admirait Milton; le *Génie du Christianisme* (2) avait consacré l'Homère chrétien en célébrant le caractère « auguste » d'un poème qui met en scène le destin même de l'humanité et « la première pensée de Dieu manifestée dans la création du monde ». Chateaubriand, dès 1802, sentait vivement les « hardiesses » de son style qui, pareilles aux « dissonances en musique, font un effet très brillant, lorsqu'elles sont bien sauvées »; ces témérités heureuses, combien devait-il les apprécier davantage en 1835! Il allait s'efforcer de les rendre sans ruser, fidèle jusqu'au péril à sa prédilection pour « la traduction littérale » (3). Joutant non seulement avec les inspirations les plus hautes, mais avec les bizarreries et les obscurités, luttant de vigueur avec le vieil athlète puritain, il a « calqué le poème de Milton à la vitre » (4).

Pendant quelque dix-huit ou vingt mois, il « fit » ainsi « du Milton à l'aune »; il traduisit, traduisit, traduisit... 10.467 vers d'une teneur; l'ouvrage achevé, il le refit en le revisant : « J'ai refondu, confesse-t-il, trois fois la traduction sur le *manuscrit* et le *placard*; je l'ai remaniée quatre fois d'un bout à l'autre sur les *épreuves*... » Labeur immense; et puis, asservir sans cesse son génie à un autre génie, quelle contrainte! et tout pesé, quelle déchéance! En finissant, Chateaubriand déclarait : « Lorsqu'au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil... Je viens me rasseoir à la table de mon hôte: il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance » (5). Le 27 septembre 1835, alors qu'il se croyait à peu près « au bout de sa besogne », il n'en gémissait pas moins auprès d'un ami : « L'obligation

de gagner mon pain m'a presque tué; j'ai trop travaillé! » (6) Le joug de cette traduction faillit lui rompre les épaules.

Dans les deux volumes de l'*Essai*, tout au contraire, et particulièrement dans le second, il se donna du champ; loin de « se coller à son sujet », il s'« occupa de tout, du présent, du passé, de l'avenir » : la « littérature anglaise ne fut que le fond de ses stromates ou le canevas de ses broderies »; aussi, au titre primitif, loyalement il ajouta cet autre titre : *Considérations sur le génie des hommes, des temps, et des révolutions*. Il introduisit dans l'ouvrage « divers extraits de ses *Mémoires*, extraits qui se trouvaient avoir des rapports directs ou indirects avec son travail ». Grâce à eux, grâce aux confidences qui varient le développement chronologique, grâce aux fusées de verve qui sans cesse jaillissent à travers les chapitres, l'*Essai sur la Littérature anglaise* apparaît comme un appendice imprévu des *Mémoires*. En rassemblant les pierres de cette mosaïque souvent étincelante, Chateaubriand ne pouvait oublier sa grande œuvre; mal consolé d'avoir été contraint « de suspendre ses justices d'outre-tombe » pour « conserver son indépendance d'homme », il emprunta bien des pages au manuscrit des *Mémoires* : c'est ainsi que, sous le prétexte de juger Byron, il conta comment, deux ans en ça, il avait rencontré son ombre au Lido; il imprima, allégée par des coupures opportunes, mais lourde encore de souvenirs et d'aveux, la « rêverie » qu'un matin de septembre il avait modulée dans son cœur sur la grève déserte de l'Adriatique (7). Quand les quatre volumes — dure rançon payée à la nécessité — parurent dans les derniers jours du mois de juin 1836 (8), M^{me} Récamier, que l'inquiétude d'un destin trop cher oppressait, fut délivrée d'une secrète angoisse.

C'est à la vigilance de sa sollicitude que l'écrivain, rivé à sa « galère », avait dû de passer sans trop de découragement cette cruelle année 1835. Pour le distraire, elle avait organisé plusieurs fois des « lectures » fragmentaires des *Mémoires* où n'étaient conviés que des intimes; quinze ou vingt auditeurs au plus, tous de qualité. Alexis de Tocqueville entendit ainsi les pages « sur la marche de Napoléon vers Paris après le retour de l'île d'Elbe », sur le séjour à Gand, sur la bataille de Waterloo. Mistress Trollope, grande amie du « wandering » à travers l'Europe, et, pour lors, assez fine observatrice des mœurs parisiennes, applaudit aux chapitres du voyage à Prague dont, une fois de plus, Ampère était le complaisant lecteur (9). Après un pénible hiver, M^{me} Récamier obligea, dès la belle saison, le « galérien » de quitter Paris.

Elle-même, sur le conseil des médecins, pour calmer des maux de nerfs qui commençaient d'agiter ses nuits, elle irait prendre les bains de mer à Dieppe : que ne l'accompagnait-il ? D'instinct, il acquiesça; depuis son retour de Venise et de Prague, il n'avait plus voyagé; l'idée même des absences lui était devenue douloureuse; il supporterait mal désormais d'être privé de la douce tendresse qui l'enveloppait.

Mais au projet du séjour à Dieppe, un autre projet s'ajoutait. Le duc de Noailles souhaitait fort que M^{me} Récamier embellît, comme il disait, de sa présence, le château de Maintenon où il s'efforçait de ranimer les hauts souvenirs du grand siècle défaillant; M^{me} Récamier réussirait sans doute à s'y faire suivre de Chateaubriand : quel noble souvenir de plus dans les fastes du château! surtout si Chateaubriand consentait à l'immortaliser en l'inscrivant dans ses *Mémoires*! Pour faire accepter son vœu, le grand seigneur avait déployé toute une stratégie de prévenances et de caresses; à l'automne de 1834, on lui avait consenti une aimable promesse; il s'en félicitait dans sa lettre du 17 octobre à M^{me} Récamier (10) :

« ...Je ne saurais vous dire combien je jouis de l'idée de vous recevoir ici l'année prochaine. Figurez-vous votre petit salon bleu de l'Abbaye, transporté dans une vallée bien verte et bien ombragée, au milieu de belles eaux, auprès de grands arbres, en face d'une belle ruine romaine et d'un vieux château du moyen âge et de la Renaissance; la conversation de vos amis ne vous paraîtrait-elle pas plus agréable, et leurs soins plus doux? Nous avons encore un an pour obtenir de M. de Chateaubriand qu'il vous accompagne. Ne négligez rien pour en venir à bout. Vous verrez que nous mènerons une vie délicieuse. Le meilleur et le seul genre de vie qui nous reste dans le temps actuel, à nous principalement que la tempête a jetés sur le rivage, est une réunion d'amis, quand surtout ils sont aussi distingués que les vôtres, au milieu de laquelle on vit en se retranchant dans les jouissances de l'esprit, et dans la contemplation philosophique de ce mouvement extraordinaire qui emporte le monde, et tout en se laissant soi-même rouler parmi ses débris. Adieu, Madame, vous avez été si fatiguée d'hommages pendant votre vie, que j'ose à peine mettre les miens à la suite de tous ceux qui vous ont été offerts. Si vous saviez cependant combien ils sont sincères, et combien vos bontés pour moi m'attachent tous les jours davantage à vous! »

Chateaubriand se laissa-t-il toucher par cette transposition un peu hautaine du *Suave mari magno*... dont lui-même, plus d'une fois, avait donné le ton?... Il promit sa visite sous la réserve d'en choisir la date; il promit une mention dans les *Mémoires* sous la réserve d'en choisir la place. Non qu'il éprouvât un bien vif attrait pour celui qu'il appelait « l'héritier de M^{me} de Maintenon »; froid d'apparence, compassé d'allures, raisonnable et gourmé, plein de « prétentions rentrées » (11), mais plein aussi d'une sensibilité qu'une timidité inavouée, et la pudeur même de son rang l'obligeaient de cacher, le duc, semblait-il, était lui-même mal à l'aise en face du grand écrivain; un deuil récent, cependant, avait un peu détendu sa naturelle roideur; il ne se consolait pas d'avoir perdu, dans la personne de M^{me} de Chalais-Périgord, une « chère et adorable nièce »; en disparaissant à vingt-six ans, cette confidente de son esprit lui avait « révélé la mort » et comment, « quand elle nous touche de près », celle-ci « désenchante l'existence entière ». Il avouait alors à M^{me} Récamier (12) : « J'avais vu disparaître déjà bien des personnes, et cependant jusque-là je ne pensais pas, je ne savais pas, qu'il fallait mourir. A présent, la vie

ne me paraît plus une propriété, mais un mauvais emprunt qu'il faudra peut-être rendre demain. » Cette mélancolie sans doute amollit l'humeur de Chateaubriand; et puis, à la duchesse, « nièce de M. le marquis de Mortemart, son ancien colonel au régiment de Navarre », il trouvait « une triste et douce ressemblance avec sa sœur Julie » (13). Sur lui un sourire féminin continuait d'avoir tant de puissance!

Au printemps de 1835, M^{me} Récamier et le duc convinrent donc qu'après s'être transportée à Dieppe, toute la « petite société » redescendrait vers Maintenon. Les dates seules restaient à déterminer : le 23 juin, le duc s'efforce d'établir un programme précis (14) :

« ...Nous serons donc tous à Dieppe le 10 au plus tard : c'est un terme de rigueur il faudra inventer une punition pour les traînards. Puis au 1^{er} août, nous revenons tous à Maintenon. C'est décidément l'époque la plus favorable. D'abord, c'est la plus prochaine, ensuite, à vous parler franchement, c'est celle qui nous convient le mieux. Il n'y aurait que si le mois de septembre plaisait décidément davantage à M. de Chateaubriand que nous tâcherions de nous arranger en conséquence. Pour vous, vous m'avez assuré que cela vous était indifférent. Consultez-le donc habilement là-dessus; il est bien entendu qu'il amènera son secrétaire avec lui. — Vous devriez aussi persuader à M. Sainte-Beuve, vous qui persuadez tout ce que vous voulez, de venir vous rejoindre ici dans le courant d'août. — Nous avons récapitulé, l'autre jour, M^{me} de Noailles et moi, et nous comptons sur M. Ballanche et M. Ampère, puis sur quelque autre, si vous voulez. Vous verrez que nous mènerons une vie charmante. Vous vous trouverez sûrement avec la vicomtesse de Noailles et M. de Vérac, (15) et le duc de Laval qui viendra nous faire des excuses d'avoir oublié Dieppe.

« Il me tarde, je vous assure, que vous veniez attacher quelque doux souvenir à ce lieu. Tout y est rempli de souvenirs déchirants. Ce lieu était celui que ma chère nièce préférerait à tous les autres, même à son château de Saint-Aignan; elle y passait dans sa jeunesse une grande partie de tous les étés, et chaque place ici parle d'elle. Il y a des chagrins que le temps augmente parce qu'il confirme le malheur. Il fait voir bientôt que la mort n'est pas l'absence, et que cette mort à qui l'on conteste d'abord la réalité des faits, a raison sur nous.

« Veuillez, Madame, me rappeler au souvenir de M. de Chateaubriand. Maintenon aura sa dernière illustration quand ce vieux château fera une tête de chapitre des *Mémoires*... »

Le programme s'exécuta, mais avec les retouches que la malice du destin ne manque jamais d'imposer aux résolutions humaines. Mortellement touché par la mort de sa petite-fille, « délicieuse petite créature » (16) qui survivait seule au « naufrage de sa famille », le duc de Laval manqua au rendez-vous de Dieppe. Chateaubriand y fut le premier, le soir du 7 juillet; il avait rencontré en chemin la voiture plus lente qui portait Ballanche et M^{me} Récamier; descendu pour souper avec les deux pèlerins, il était reparti pour faire le maréchal des logis : il aimait de brûler les routes (17). A Dieppe, il retrouva, hôtel d'Albion, l'ancien appartement de M^{me} Récamier, qu'il retint pour elle; à peine était-il installé dans un hôtel voisin que des jeunes gens réunis à proximité pour une séance de leur « Société musicale » vinrent sous ses fenêtres lui donner la sérénade en chantant de leur mieux plusieurs airs d'opéra; bien que « cet hommage improvisé

n'eût rien de politique » — comme l'affirma le lendemain le *Journal de Dieppe*, — bien que, parmi les chanteurs, « toutes les opinions se fussent confondues en un sentiment commun », l'auteur d'*Atala* s'abstint de paraître au balcon; mais le lendemain, il alla remercier le président de la « Société musicale ». Heureux présage que cet harmonieux accueil! Au bas de la falaise où l'enfant des flots s'était hâté de venir saluer la mer, un autre présage favorable l'attendait : « deux cordiers, marchant parallèlement à reculons et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi-voix » le *Vieux caporal* de Béranger (18); cette plainte de deux matelots, « à la vue de la mer », sur « la mort d'un soldat » réveilla en lui tous les sentiments de grandeur et de mélancolie dont s'accompagnait la rédaction de ses *Mémoires*; vieux soldat ne l'était-il pas? Sur ces galets, il avait exercé les recrues du régiment de Navarre; conscrit lui-même il avait fait l'exercice, aux ordres d'un caporal; et tandis qu'on lui criait : « Arme à gauche! » ou « Charge en quatre temps! » il « regardait avec des yeux d'envie les vagues qui se brisaient sur la rive » (19). Dans cette première promenade, son passé venait ainsi rejoindre tout ce qui lui restait encore d'avenir.

Arrivèrent presque aussitôt « l'hiérophante » et son « Antigone », flanqués d'Ampère qui les avait retrouvés à Rouen; pendant toute une semaine on s'efforça de transposer à Dieppe la douceur des habitudes parisiennes; pour la première fois, le groupe sacré de l'Abbaye voyait réalisé son rêve de transplantation; et la « petite société » devenait, sans effort, la « petite colonie » (20). Chacun, le matin, travaillait, paressait, songeait, dans son gîte ou autour de son gîte; l'après-midi, l'on se rassemblait autour de M^{me} Récamier et, en même temps que la causerie, on poussait la promenade, vers la campagne, jusqu'à une vieille chapelle environnée de beaux arbres. On s'asseyait sous les ombrages; et l'on avait l'illusion de recommencer, plus pures, les heures de l'*Heptaméron*. On les prolongeait, le soir, dans l'appartement de M^{me} Récamier baigné par les souffles marins. A partir du 16 juillet (21), le duc de Noailles accrut le cercle des causeurs où fut admis Lacordaire, que ses conférences de Notre-Dame, inaugurées le précédent hiver, avaient rendu célèbre : il se reposait, par hasard, sur ce même rivage, et Ballanche, qui l'aimait, l'amena chez M^{me} Récamier. Devant ces auditeurs fervents, dans ce calme et large décor, Chateaubriand accepta d'ouvrir ses manuscrits : « Il nous a lu de magnifiques choses, écrivait bientôt Ballanche à une chère confidente (22). Un chant de sa traduction de Milton, qui avance et qui sera, vous pouvez en être certaine, une véritable conquête pour la langue française. Il nous a lu aussi des épisodes de ses *Mémoires*, qui sont aussi merveilleusement beaux. Cet homme devrait bien déguster d'écrire ceux qui n'écrivent que pour écrire... » Et Lacordaire : « Il est toujours le roi de l'expression (23). » Chateaubriand, ce soir-là, avait fait revivre les Cent Jours, l'exil de Gand, Waterloo.

Retenu à Paris par le licol des tâches quotidiennes, Sainte-Beuve envoyait ces loisirs (24) :

« Tout cela, écrivait-il à Ampère, tout cela doit être si charmant de près, si enviable et regrettable de loin que, ne pouvant en jouir que par l'imagination, je veux du moins y être en quelque chose près de vous, y être mêlé du moins par mon nom prononcé, par un souvenir; et c'est vous que je charge de me rappeler un moment à votre aimable et illustre compagnie... »

A tant de joies délicates, Chateaubriand cependant s'arracha le premier; le samedi 25 juillet, il remonta en voiture (25), après dix-huit jours passés à Dieppe. Il n'était pas capable d'un plus long effort de dépaysement. Au débarquer, le lendemain, il écrivit à M^{me} Récamier (26) :

Paris, dimanche 26 (juillet) 1835.

« J'arrive : chaque tour de roue qui m'éloignait de vous m'a fait bien du mal. Je ne vous dirai point combien je vous regrette, combien je regrette nos promenades, et notre petite société. J'espère que vous aurez visité notre pauvre petite église tombante : que vous y aurez pensé à moi ; mais j'aime mieux vous parler de vous revoir dans quelques jours ; je suis trop vieux maintenant pour être triste : je n'en ai plus le temps, et je veux mettre dans le reste de mes jours tout le bonheur que vous me donnez. N'oubliez pas tous nos amis, et surtout mon jeune ami M. Ampère. J'ai trouvé M^{me} de Chateaubriand m'attendant et fort gaie. »

Sans M^{me} Récamier, Paris lui devenait intolérable (27) : il ne pouvait plus se passer de la magique tendresse, talisman de ses jours. Le lundi, il alla « traîner pendant deux heures dans le triste jardin du Luxembourg et sur le boulevard » ; il n'y trouva qu'une « chaleur abominable et des flots de poussière » ; morne emploi pour « ces deux heures si bonnes ordinairement et dont se compose sa vie ». Ces deux heures de l'Abbaye en lui manquant pour la première fois depuis si longtemps, quel abîme elles creusent dans chacun de ses après-midi ! Comment tuer leurs lourdes minutes ? Il les passe à « errer sur ses boulevards solitaires » (28). « Je rentre, explique-t-il ; je soigne M^{me} de Chateaubriand qui est malade, et je me couche, et je ne dors point, et puis, je fais du Milton. » Et, plaintif, il termine ainsi l'une de ses lettres : « Bonjour, chère, belle et bonne amie ! Voilà le seul bon moment de ma journée passé, puisque je cesse de causer avec vous. Ces deux petites pages sont mes deux heures ! (29) » Elle, cependant, que faisait-elle là-bas aux mêmes instants qu'il s'ennuyait si fort ? « Vous étiez à notre promenade, peut-être dans la petite église abandonnée... (30) » Le souvenir de Dieppe enchante décidément sa mémoire : « Le cher voyage de Dieppe me restera à jamais comme un charme sur qui nous bâtissons notre avenir : notre petite société va très bien ensemble, il faut la fonder à jamais, la perpétuer n'importe où... » N'importe où, peut-être, mais peut-être aussi dans un coin de

l'Italie toujours désirée; peut-être dans cette Venise, si belle sous ses rides d'or, qui connaît le secret de vieillir sans déchoir!...

N'importe où, mais non point cependant au château du duc de Noailles. Quelle prévention Chateaubriand éprouve-t-il donc contre ce noble ami? Le duc a emporté à Dieppe de gros livres et des papiers d'archives; il a dans la tête « un grand travail d'histoire diplomatique » dont il a entretenu l'auteur des *Études Historiques*. Le 28 juillet, celui-ci demande : « Enfin, l'héritier de M^{me} de Maintenon, où en est-il de ses recherches? Je suis sûr qu'il ne fait rien... (31) » Dans cette ironie n'entraînait-il pas un brin de jalousie contre le jeune et grand seigneur envers qui M^{me} Récamier, — grande bourgeoise, mais non point grande dame, — montrait tant de penchant? Chateaubriand ne se sentait « guère en train d'aller à Maintenon »; il n'irait, en tous cas, que pour tenir sa promesse et pour revoir plus tôt son amie.

Il y alla, le lundi 10 août (32); Ampère et M^{me} Récamier l'attendaient depuis la veille; descendus ensemble de Dieppe, traversant la Normandie en diagonale, ils avaient fait station au petit domaine de Saint-Eloi, près le village de la Rivière-Thibouville, dans la verte et humide vallée de la Risle, domaine que M. et M^{me} Lenormant avaient récemment acquis pour en faire leur maison d'été; après cette odyssée, Maintenon fut leur Ithaque (33). Pendant quelques jours, dans la demeure seigneuriale qui accueillait seigneurs de race et seigneurs de l'esprit, le rêve du duc de Noailles fut réalisé. Autour du petit groupe, ce n'était que calme, ombrages et lumière, verdure et parfums; « impossible, attestait M^{me} Récamier, d'offrir une hospitalité plus noble, plus élégante, plus recherchée dans tous ses détails, et en même temps plus simple et plus facile » (34); « hospitalité royale, et pleine de grâce », écrivait de son côté Ampère (35). Adrien de Montmorency était là, en deuil, incurablement jeune sous ses cheveux blancs. Mais le rêve était fragile; dès le jeudi 13 août, Chateaubriand fit la révérence aux dames et s'en fut (36). M^{me} de Chateaubriand, inflexible sur la stricte observance des fêtes carillonnées, n'eût point admis que son illustre époux ne parût point auprès d'elle sur le fauteuil rouge, à la messe chantée de l'Assomption, dans la chapelle de l'Infirmerie. Sans contrevenir à la discipline conjugale, Chateaubriand à ses hôtes de Maintenon n'eût-il pu consentir la galanterie d'un jour de plus? Le surlendemain, M^{me} Récamier rejoignait l'Abbaye : et, comme Ballanche l'avait écrit en quittant Dieppe, tant de beaux jours ne composaient plus « qu'un passé » (37).

Mais une sorte d'illumination sereine en demeurait dans le cœur de Chateaubriand. Ces vacances paisibles de 1835 font, en contraste, le pendant aux « orageuses vacances » qu'il avait subies dix-huit ans plus tôt, en 1817, dans les divers châteaux de la Beauce où il avait promené sa détresse (38). Il en sortait détendu, confiant, presque pacifié. Le miracle de la tendresse non plus seulement goûtée et subie, mais enfin partagée, étendait comme un mirage aux horizons de sa

vieillesse. Il ne se contentait plus d'accepter les attentions et les sourires; il atténuait à dessein ses humeurs grondeuses; il inventait, à son tour, des prévenances et des mots caressants. Seul, à la fin de juillet, dans l'étouffant Paris, il se réjouissait que Juliette aspirât, à Dieppe, les souffles du large : « ...Je suis presque bien aise que vous receviez ces bonnes brises de mer qui vous font respirer; et comme je vis de votre vie, il me semble qu'elles me font du bien à cinquante lieues de distance (39). » Ainsi, M^{me} de Sévigné, à deux cents lieues, avait mal à la poitrine de M^{me} de Grignan. Le 9 septembre, pour lui « redemander deux cravates » et « un mouchoir de soie » oubliés dans l'antichambre, il lui dépêche, dès l'aube, Hyacinthe (40) : « On laisse tout chez vous, quand on y va, cœur, liberté, etc... Renvoyez-moi, je vous prie, tout cela, et faites-moi dire de vos nouvelles. A notre heure! Je ris en pensant que vous aurez cru à quelque grande nouvelle à l'aspect de ce grand billet. » Ce rire matinal a bien de la malice et de la gentillesse. L'hiver suivant, comme à l'amie dolente les médecins tiraient du sang, il lui griffonnait ainsi son inquiétude (41) :

« De vos nouvelles, chère et belle amie! Nous allons vous tourmenter, si vous n'allez pas mieux dans quelques jours, pour une *consultation*. Ces saignées m'enragent. Tout ce sang-là est à moi, et je ne veux pas en perdre une goutte. »

En lui enseignant la tendresse, M^{me} Récamier l'avait habitué à sortir de soi-même. Et peu à peu, combattant ses terribles projets de déracinement, elle avait tramé les liens qui l'attachaient à sa nouvelle expérience. Après les paisibles vacances de 1835, dès le 6 septembre, elle pouvait déclarer victorieusement à sa nièce (42) :

« Il n'est pas question du départ de M. de Chateaubriand, au contraire. Pour la première fois, je l'ai vu ne pas repousser l'idée d'un avenir en France; tu juges si je soignerai cette disposition. Il parle même de remeubler sa maison, dès qu'il aura vendu ses *Mémoires*. Je prendrai alors le grand salon de l'Abbaye, nous aurons un dîner tous les quinze jours, et je passerai deux ou trois mois de la belle saison avec toi dans la charmante vallée. M. de Chateaubriand s'établira dans la petite auberge qu'il connaît déjà. Ces projets, qui réuniraient mes intérêts les plus chers, me ravissent; mais je n'ose y croire... »

Tout un avenir nouveau et sagement ordonné s'esquissait. Il était, comme on voit, suspendu à la vente des *Mémoires*. Mais la vente apparaissait alors comme probable et prochaine : cet espoir près de se transformer en certitude n'était pas la moindre raison du courage et de la sérénité que Chateaubriand déploya pendant tout l'hiver en achevant fiévreusement « le Milton » et « la Littérature anglaise ». Le « galérien » entrevoyait la liberté.

Une négociation, depuis quelque temps, s'était ouverte, à laquelle on doit bien croire que M^{me} Récamier et ses amis n'étaient point demeurés étrangers. Le libraire Delloye étudiait les moyens financiers et juridiques de former une « société en participation » qui, administrée

par lui, deviendrait propriétaire des *Mémoires d'Outre-Tombe* ; ce très honnête homme, ancien lieutenant-colonel de la garde royale, avait quitté l'armée pour ne point servir Philippe ; associé d'abord à Pourrat, il avait ouvert boutique pour servir la cause carliste : volontiers publiait-il des essais et des romans dus aux tenants de la jeune école. Devenir l'éditeur de Chateaubriand flattait son appétit de renommée. Il étudia sérieusement l'affaire et la fit aboutir. Des membres notables du parti légitimiste accordèrent leur concours. Le 22 mars de « l'an mil huit cent trente-six », six personnes se réunirent à Chateaubriand et à Delloye dans l'étude de « Maître Augustin-Barthélemy Cahouet, notaire, place de la Bourse à Paris » ; c'étaient le baron Hyde de Neuville, vieil ami, le duc de Lévis, le vicomte de Saint-Priest, M. Jauge, le banquier de Charles X et de la duchesse de Berry, M. Bouju, notaire à Franconville, et le bon Pilorge (Hyacinthe-Théodore-Marie), l'homme qui connaissait le mieux les *Mémoires* après Chateaubriand (43). Ces six témoins contresignèrent le contrat, minutieusement débattu, au préalable, entre les deux intéressés ; sans doute Chateaubriand pria-t-il son conseil ordinaire, M^e Mandaroux-Vertamy, avocat à la Cour de Cassation, d'en peser les termes et d'en mesurer les clauses. Delloye déclarait agir « tant en son nom personnel que pour le compte d'une société en participation, dont la réalisation aura lieu incessamment ». Séance tenante, une copie « de la partie actuellement rédigée des *Mémoires* » fut déposée « entre les mains de M^e Cahouet » ; « ce manuscrit » était contenu « en dix-huit portefeuilles » ; il « a été immédiatement placé dans une enveloppe scellée du cachet de M. le Vicomte de Chateaubriand, de celui de M^e Cahouet et de celui de M. Delloye, et renfermé dans une caisse fermant à trois clefs, dont l'une a été remise à M. de Chateaubriand, l'autre à M^e Cahouet, et la troisième à M. Delloye. »

Ce traité n'engageait encore que ses deux signataires. Un acte du 21 avril (44) constitua la « société en participation » qui s'y trouvait prévue pour exploiter la « propriété littéraire des *Mémoires* », cédée par Chateaubriand, et « le droit de publier ses Œuvres inédites ». Vingt-sept participants apportaient leur concours à Delloye ; parmi eux, un de ses anciens camarades de la garde royale, retraits comme lui depuis 1830, M. Adolphe Sala ; il s'était lancé dans l'équipée de la duchesse de Berry, et Chateaubriand, en septembre 1833, l'avait rencontré à Ferrare. En tête de ces vingt-sept fidèles figuraient le banquier Jauge et le vicomte de Saint-Priest, qui tenaient sans doute à récompenser Chateaubriand de son dévouement à la romantique duchesse ; ni le duc de Lévis, ni le baron Hyde de Neuville ne manquaient à la liste. Dans l'acte même, les associés fondaient une « société en commandite », laquelle, « par la création d'un nombre d'actions suffisant », répondrait « au vœu manifesté par un grand nombre de personnes de s'adjoindre à eux, dans la transaction qu'ils ont

passée avec M. le vicomte de Chateaubriand ». Sans désespérer, ils en arrêtaient les statuts. MM. Delloye et Adolphe Sala devenaient les gérants de la Société, qui prenait nom « sous la raison Delloye, A. Sala et C^{ie} ». Le capital serait de 800.000 francs, divisé en « 1.600 actions de cinq cents francs chacune », actions nominatives ou bien au porteur selon le choix du commanditaire. Douze cents actions souscrites avant la date du 31 mai permettraient de « constituer définitivement la société » et d'en « réaliser les statuts sous la forme authentique »; sur ces douze cents titres, cinq cents étaient d'ores et déjà attribués aux membres de « l'association établie entre Delloye et les susnommés pour prix de l'apport que la dite participation fait à la Société du bénéfice de son traité avec le M. vicomte de Chateaubriand ».

Les premiers souscripteurs convinquirent facilement leurs amis. Dès le 14 mai, « le nombre des actions souscrites ayant atteint le chiffre fixé pour la constitution définitive de la Société, MM. Delloye et Sala, en vertu des pouvoirs à eux confiés » se présentèrent à nouveau devant M^e Cahouet « pour réaliser en la forme authentique les statuts de la Société ». Un article stipulait : « Les bureaux de l'administration seront chez M. Sala, place Louvois, n^o 2. » Publication de l'acte était faite aussitôt, dans les délais légaux, par la *Gazette des tribunaux* et le *Journal général d'affiches*.

Derrière ce rempart de papiers timbrés, Chateaubriand allait trouver la paix. Quels avantages précis lui assuraient tant de grimoires? et de quel prix s'obligeait-il à les payer? Quelles garanties enfin obtenait-il pour l'achèvement et la publication de son œuvre posthume? C'est au traité initial du 22 mars qu'il le faut demander. Cet acte sous seing privé contient les engagements de l'auteur et de l'éditeur; les deux autres n'interviennent que pour en réaliser l'exécution; sans aucun doute son établissement fut aussi long que laborieux car tandis qu'on le négociait, Chateaubriand eut le temps de faire lever la copie des dix-huit livres de ses *Mémoires*, qu'il déposa le 22 mars. Accord mutuel, il demeurait la charte des parties.

De ce traité, Chateaubriand retirait un seul avantage, mais inappréciable : la sécurité financière, une sécurité modeste, mais sans réserve, qu'il n'avait jamais connue. Dès le 22 mars, il recevait « en bonnes espèces ayant cours actuellement » une « somme de cent cinquante-six mille francs »; sans doute correspondait-elle au chiffre total de ses dettes les plus criardes; avant même que la Société ne fût entièrement constituée, il faisait taire l'aboi de ses créanciers. Voilà pour le présent. Une rente annuelle et viagère, réversible, en cas de survivance, sur la tête de M^{me} de Chateaubriand, lui garantissait l'avenir; cette rente, pour l'instant, serait de douze mille francs, « servie en quatre termes et paiements égaux dont le premier écherra et devra être payé le 1^{er} juillet prochain, et ainsi de suite de trois mois en trois mois ». Mais, dès que la Société serait en possession de l'ouvrage

sur « l'époque de la guerre d'Espagne en 1823 », que Chateaubriand préparait, et qu'il livrerait « dans le cours de l'année mil huit cent quarante », la rente serait portée à 25.000 francs; au cas de son décès, survînt-il demain, c'est le chiffre de la somme qui serait annuellement comptée à M^{me} de Chateaubriand. D'autres bénéfices étaient promis à l'écrivain en échange des autres ouvrages qu'il pourrait encore « livrer de son vivant pour être publiés »; le prix en serait fixé chaque fois « d'un commun accord », étant entendu que « ce prix ne pourra excéder vingt mille francs par volume in-8° de vingt-cinq à trente feuilles d'impression et devra être calculé proportionnellement pour les brochures de moindre étendue ». L'ensemble de ces avantages constituait à Chateaubriand une situation bourgeoise vraiment solide et de tout repos; ils valaient à peu près ceux que Ladvocat avait consentis en 1826 pour l'achat des *Œuvres Complètes*; le génie de l'écrivain, comme il l'avait souhaité, était devenu pour lui « un patri-moine ».

Mais sur ce génie, on avait rivé des chaînes d'or. Au prix des cent cinquante-six mille francs et de la rente viagère, la « Société Delloye, A. Sala et C^{ie} » acquérait ferme « la propriété littéraire » des *Mémoires* de Chateaubriand « tels qu'ils existent d'après le manuscrit déposé et tels qu'ils existeront à son décès »; « la propriété littéraire d'un ouvrage » en préparation « sur l'époque de la guerre d'Espagne en 1823 »; « la faculté d'acquérir par privilège et exclusivement à tout autre tous les ouvrages que pourrait composer à l'avenir M. de Chateaubriand »; enfin, « la libre disposition de tous les ouvrages qui se trouveraient composés, soit en entier, soit en partie lors de son décès, et qui seraient de nature à être publiés ». C'était, au total, un beau domaine littéraire. Les deux ouvrages principaux qui le constituaient étaient nettement définis. Les *Mémoires* « comportent, d'après le manuscrit actuel, la matière d'environ dix volumes in-octavo d'impression, de vingt-cinq à trente feuilles chacun; mais, soit qu'ils demeurent fixés à dix volumes, soit que par les modifications ou additions qu'y ferait M. de Chateaubriand, ils en comprennent un plus grand nombre, il ne pourra être réclamé, de part ni d'autre, aucune indemnité ». Quant à l'ouvrage sur la guerre d'Espagne, il formerait « quatre volumes in-octavo ». Il paraîtrait aussitôt après son achèvement, prévu, au plus tard, pour 1840.

Après comme avant leur cession, les *Mémoires* demeureraient d'« Outre-Tombe »; d'ingénieuses précautions étaient prises pour assurer à la fois leur achèvement et leur publication; il s'agissait de satisfaire aux justes intérêts des acquéreurs en même temps qu'aux justes scrupules de l'écrivain. Une combinaison de boîtes scellées, de clefs et de manuscrits garantissait l'intégrité du texte en laissant à Chateaubriand toute sa liberté. Une première copie des *Mémoires* en dix-huit portefeuilles avait été déposée chez le notaire Cahouet le 22 mars; une seconde copie serait remise à l'éditeur Delloye, le

15 avril de l'année suivante. Chacune d'elles reposerait dans une boîte « fermant à trois clefs ». Les clefs de la boîte notariale demeuraient aux mains du notaire, de Chateaubriand et de Delloye. Pour la boîte de l'éditeur, deux clefs seraient détenues par Delloye et Chateaubriand; une troisième irait à « l'un des associés désigné » par Delloye. Luxe de précautions! Le manuscrit original, cependant, était déposé aux mains mêmes de Chateaubriand : jusqu'à sa mort il en conserverait l'entière disposition. Il y ferait toutes « les modifications et additions qu'il croirait convenables ». Au cours de son travail, le soin lui incomberait de faire concorder les deux copies-témoins avec son texte original : « Aux époques qui seront » par lui « jugées opportunes, de nouvelles copies du manuscrit modifié ou augmenté seront échangées dans les deux dépôts ci-dessus en présence des parties et les anciennes copies qui en seront retirées seront immédiatement détruites. » Chateaubriand, jusqu'à sa dernière heure, demeurerait ainsi le maître suprême de son œuvre. On affirmait que celle-ci ne verrait le jour qu'après lui; il pourrait toutefois changer sa résolution :

Les Mémoires de M. le vicomte de Chateaubriand ne pourront être livrés à l'impression, ni publiés en tout ou en partie, avant son décès, à moins qu'il n'ait autorisé formellement cette publication. M. Delloye ou ses ayant-cause s'ils acceptent cette autorisation lui devront payer, pour prix de leur jouissance anticipée, une somme qui sera convenue de gré à gré entre les parties.

Tout était donc prévu, avec une sage minutie, pour la vie de Chateaubriand. Et aussi pour sa mort :

Arrivant le décès de M. le vicomte de Chateaubriand, M. Delloye ou ses ayant-cause auront la pleine et entière disposition du manuscrit, et le dépôt devra leur être remis immédiatement sans qu'il puisse y être mis d'obstacle; et dans le cas où les héritiers et représentants de M. de Chateaubriand ou le notaire dépositaire refuseraient de remettre les clefs des deux caisses renfermant ces dépôts, M. Delloye ou ses ayant-cause auront le droit de briser les caisses et les enveloppes, sans être astreints à observer aucune formalité de justice.

Le manuscrit dont il s'agit ici est le manuscrit original, celui que Chateaubriand aura revu et retouché et qui, à sa mort, sera trouvé chez lui. Il est appelé, par ailleurs, « troisième copie » :

Cette troisième copie appartiendra de droit à M. Delloye ou à ses ayant-cause, dès le décès de M. de Chateaubriand, et devra leur être immédiatement livrée : et c'est sur cette même copie que sera faite l'impression des *Mémoires* comme renfermant la dernière rédaction de l'auteur. [Celui-ci] entendant expressément que l'impression... soit en tous points conforme au manuscrit laissé par lui et à ce qu'il dit de ces Mémoires dans la préface testamentaire qui les précède, se réserve de déléguer une ou plusieurs personnes pour confronter les épreuves avec le manuscrit. Cette clause est de rigueur, et M. Delloye ou ses représentants ne pourront jouir [de leurs droits] qu'en l'exécutant scrupuleusement, comme aussi l'exercice de ce droit de confrontation ne

pourra nullement entraver ni retarder la marche de la publication et devra avoir lieu dans le plus bref délai possible.

Du fond de la mort, Chateaubriand, par le truchement de quelques amis sûrs, espérait donc participer encore à la mise au jour de son œuvre suprême; son esprit flotterait autour d'elle, pour en surveiller l'éclosion. Le 19 mars, après avoir relu toutes les énonciations du traité, il avait ajouté pour souligner l'importance de cet acte, et pour en préciser deux ou trois points, un codicille autographe (45) à sa « préface testamentaire » : « Il est stipulé, affirmait-il en interprétant l'une des clauses, que l'impression du manuscrit aura lieu sous les yeux de deux personnes désignées par moi, avec deux personnes contradictoirement déléguées par les actionnaires, afin qu'aucun changement, aucune addition ou suppression ne puissent être faits au manuscrit. » Il semble qu'à ses futurs lecteurs, et plus encore à lui-même, il ait voulu répéter toutes les assurances qui garantissaient l'intégrité de son œuvre. Il se méfiait, comme malgré lui. Le traité du 22 mars était cependant conçu avec une loyale ingéniosité : devant tant de rouages habilement engrenés, on songe à quelque merveilleux mécanisme d'horlogerie. Cette machine forte et subtile allait retirer Chateaubriand de l'inquiétude et de la misère, pour le déposer, avec ses *Mémoires*, au seuil de la postérité.

Il avait donc enfin trouvé l'équilibre de vie auquel, depuis tantôt six ans, il aspirait en vain. M^{me} Récamier s'en félicitait; au mois de juin, en annonçant à M^{me} Salvage la publication imminente des « quatre volumes » dus au libraire Gosselin, elle ajoutait, soupirant d'aise : « ...Vous savez l'arrangement qu'il a fait pour ses *Mémoires* : c'est un repos pour lui et pour ses amis... (46) » Un repos, et pourtant, à peine sa signature donnée, l'éternel inassouvi reprenait à l'inquiétude et se repaissait d'insatisfaction. Une pensée l'obsédait : il avait mis sa vieillesse et sa mort en captivité; ses *Mémoires*, disait-il plaisamment en faisant allusion à la caisse de fer du notaire, avaient été menés en prison pour dettes, à sa place (47). Ils ne lui appartenaient plus; cette seule idée révoltait secrètement son orgueil. Quels en étaient maintenant les maîtres? Les cent quatre-vingt-dix actionnaires de la « Société pour l'acquisition des *Mémoires* et œuvres inédites de M. de Chateaubriand » (48); chacune des lignes qu'il écrirait désormais appartenait d'avance à ces cent quatre-vingt-dix tyrans. Quelques-uns seulement étaient ses amis dévoués; tous s'affirmaient ses admirateurs. Ils étaient sincères; mais avec leur admiration ils avaient donné leur argent, les uns cinq cents francs, les autres cinq mille, d'autres davantage. C'est l'intérêt de cet argent qui le ferait vivre. A cela, nulle vergogne; l'argent entre toujours dans les conditions d'un marché. Chateaubriand apportait bien plus qu'il ne recevrait : et les stipulations étaient si habilement agencées que sa dignité restait intacte. Mais les actionnaires, en aventurant leurs

fonds, faisaient plus ou moins nettement une spéculation sur sa vieillesse; ils calculaient son âge; certains souhaitaient peut-être une fin prochaine à ce vieillard de soixante-huit ans et demi... Pouvait-il s'empêcher de songer, comme le personnage de la comédie, qu'il n'était question que de sa mort là-dedans?

Les jeux de la fortune et de la mort risquaient, au reste, de brouiller et de bouleverser assez rapidement la liste des actionnaires. Établis au porteur ou bien nominatifs, les titres de la « Société en commandite » étaient des valeurs transmissibles par simple vente, par don manuel, par héritage; des possesseurs nouveaux substitués aux premiers souscripteurs montreraient peut-être moins de patience ou moins d'admiration; leur âpreté au gain aurait licence d'éclater, chaque 15 avril, dans les assemblées statutaires.

Supposé enfin que de regrettables difficultés ne dussent jamais surgir, restait cet inconvénient majeur : Chateaubriand avait décidément renoncé à ce mutisme de cinquante années qu'il avait souhaité de ménager entre sa mort et sa parole posthume. Sa voix ne sortirait plus des profondeurs indéfinies d'outre-tombe à travers une interposition de religieux silences; elle monterait de sa tombe à peine refermée. Il n'aurait point clos les yeux que ses cent quatre-vingt-dix acquéreurs publieraient ses *Mémoires*; au lieu d'une postérité lointaine, l'œuvre aurait pour lecteurs la plupart des vivants d'aujourd'hui. Quel changement d'éclairage et de perspective!

Aussi, tandis que ses amis le félicitaient, l'éternel insatisfait courbait un front morose : il gémissait tout bas d'avoir hypothéqué sa tombe (49).

CHAPITRE III

Le Portrait du Peintre, ou l'Achèvement des Mémoires.

1. De Dieppe à Chantilly (1836-1837)

Gémir n'importait plus; il fallait travailler. A peine parus les quatre volumes du « Milton » et de « la littérature anglaise », Chateaubriand écrivait à Delloye, le 30 juin (1) : « Voilà, Monsieur, notre affaire en bon train... je me suis remis aux *Mémoires*, et j'ai fait commencer la copie que je dois vous livrer dans les premiers mois de l'année prochaine... » Comme celle de la boîte notariale, cette copie comporterait dix-huit livres; c'est-à-dire la première partie, achevée, et le récit des deux ambassades à Prague. Il s'agissait maintenant de continuer l'œuvre. Par quel bout l'ouvrier allait-il la reprendre?

De larges fragments intermédiaires — on l'a vu — se trouvaient rédigés les uns depuis plusieurs mois, les autres depuis plusieurs années; ils concernaient principalement l'histoire de la première Restauration, le rôle de Chateaubriand à Gand pendant les Cent Jours, la rentrée du Roi à Paris; aux intimes, l'auteur en donnait volontiers lecture (2). Le plus pressé, semble-t-il, était de les rattacher à la fin de la première partie. C'est à quoi Chateaubriand s'employa tout d'abord, pendant un bref mais fécond séjour qu'il fit seul à Dieppe vers la fin du mois d'août. Lui-même l'indique dans un passage inédit, et d'ailleurs raturé plus tard, de ses *Mémoires*:

Dans cette année 1836, j'ai commencé à écrire à Dieppe les antécédents de ma vie, avec l'histoire générale, qui, n'étant pas racontés, laissaient dans mes mémoires une grande lacune entre l'année 1800 et l'année 1814... (3)

Le prologue de la « Deuxième partie » s'ouvre, en effet, sur le décor de Dieppe et de ses falaises; Chateaubriand y reprend le récit de la promenade où, l'an passé, il entendit un refrain de Béranger; puis, supputant les années écoulées : « Il faut compter, précise-t-il, trente-six ans entre les choses qui commencent mes *Mémoires* et celles qui m'occupent. Comment renouer avec quelque ardeur la narration d'un sujet rempli jadis pour moi de passion et de feu, quand ce ne sont plus

des vivants avec qui je vais m'entretenir?... (4) » Il établit alors le bilan de la besogne accomplie et de celle qui reste encore à faire :

Il m'est arrivé ce qui arrive à tout entrepreneur qui travaille sur une grande échelle : j'ai, en premier lieu, élevé les pavillons des extrémités, puis, déplaçant et replaçant çà et là mes échafauds, j'ai monté la pierre et le ciment des constructions intermédiaires... Si le ciel m'accorde de vivre, le monument sera fini par mes diverses années.

Pour le mettre à chef, combien d'années lui faudrait-il? A Genève, en 1832, il n'en réclamait qu'une; il est vrai qu'il pensait l'employer seulement à dresser les murs et les toits de son édifice; il se réservait d'en décorer l'intérieur à loisir, sous le soleil de la Sicile. En 1836, il ne fit point des calculs aussi précis. Il envoya Hyacinthe chercher à Genève le coffre de cuir confié, quatre ans plus tôt, à Charles de Constant qui venait de mourir; le 8 août, il avisait M^{me} Récamier qu'il était rentré ainsi en possession de tous ses « matériaux » (5) : « Quoique je n'aie pas le cœur aux *Mémoires*, quand j'aurai fini ce qui vous regarde, je ferai une ou deux pages par jour tant que je vivrai, pour remplir les tristes conditions de mon marché. » Il se tint parole; et trois ans lui suffirent.

Mais d'abord, après avoir remis l'œuvre en train, il s'accorda un peu de relâche; il l'avait bien gagné; « les quatre volumes anglais » avaient pensé le tuer : « Plaignez-moi, Madame, avait-il écrit le 14 mai à M^{me} Augustin Thierry, pour s'excuser de n'avoir pu lire encore le dernier « récit mérovingien » paru dans la *Revue des Deux Mondes*; le misérable travail auquel je suis condamné, qui ne finit point, et qui me tue, m'a empêché jusqu'à la nuit dernière, de lire la nouvelle lettre de M. Thierry;... c'est une haute leçon donnée à tous les barbouilleurs de nos jours. (6) » Il aspirait à sa « délivrance » pour reprendre contact avec ses amis. Libéré, il alla voir l'un des plus fidèles, Hyde de Neuville, qui vivait, boudant au régime, près de Sancerre, dans son domaine du Berry : là, l'ancien ambassadeur du roi en Portugal, l'ancien ministre de la Marine n'était plus rien que « le vigneron de l'Etang »; il se trouvait heureux. « Mon ami, écrivait-il un peu plus tard à Chateaubriand qui lui avait confessé une passagère détresse, mon ami, j'ai vin, blé, gibier, poisson, excellent toit et fort bon jardin; avec cela on est toujours riche à la campagne. (7) » En 1836, du 27 juillet au 6 août, Chateaubriand, en compagnie de sa femme, partagea cette richesse. M^{me} Récamier avait rejoint sa nièce dans la jolie vallée de la Risle. Dès le départ il soupira vers elle :

Paris, 26 juillet 1836,

« Je ne puis encore vous écrire qu'un mot ce matin. Nous partons, et M^{me} de Chateaubriand a été si souffrante hier que tout reste à faire. Mais enfin ce mot arrivera avec vous à Saint-Eloi et mon souvenir sera avant vous à la chapelle. Vous recevrez bientôt une lettre de Sancerre, mais je serai bien loin. Adieu. Adieu. Dans quinze jours nous serons réunis (8). »

Dès l'arrivée, il se sentit désespéré : « Ce lieu-ci est très beau, et je m'y plaindrais assez avec les excellentes personnes qui l'habitent, si je pouvais me plaire où vous n'êtes pas. Je ne suis en train que de m'ennuyer; bien certainement, nous serons à Paris du 10 au 15 du mois prochain. Revenez près de moi. Vous me manquez trop. Je ne veux plus voyager... (9) » Ce qu'il voulait, c'était revoir au plus tôt celle qui lui donnait la force de vivre. Il comptait les jours : « Dimanche, je me serai rapproché de vous de cinquante lieues. Priez pour le pèlerin de Terre-Sainte, à votre petite chapelle. (10) » Ce dimanche souhaité, c'était le 7 août, qui vit son retour à Paris. M^{me} Récamier l'y rejoindrait-elle? ou bien était-ce lui qui l'irait retrouver dans l'Eure? A l'idée de le laisser partir seul, la terrible M^{me} de Chateaubriand grondait; enfin, elle céda : Chateaubriand irait seul à la Chapelle-Saint-Éloi, puis à Dieppe saluer la mer. Le lendemain de son retour à Paris, il en avise sa douce complice :

« Je mourais d'ennui, de contrariétés de toutes les sortes, pour obtenir la permission d'aller vous retrouver, pour que vous ne reveniez pas trop vite à Paris, de peur que votre santé ne souffrit de ce retour que vous ne désirez pas. Je l'ai obtenu ce congé, à force de patience... Je pourrai partir dimanche, ou lundi 15. Voulez-vous que j'aille directement à Thibouville, en finissant par Dieppe; ou voulez-vous que je commence par Dieppe, en finissant par Thibouville? Vous avez le temps de me tracer mon voyage en me répondant tout de suite... » (11)

Selon la double logique de la topographie et du cœur, le voyageur choisit de voir d'abord la vallée normande. Jusqu'au dernier moment, il lui fallut user de diplomatie conjugale. M^{me} de Chateaubriand avait cédé; mais elle avait des retours offensifs; et puis, l'étourdi! il avait oublié les festivités de l'Assomption! De tant de complications ces deux billets inédits témoignent (12) :

Mercredi 10 août,

« Je ne puis partir que mardi à cause du *dimanche* et de l'*Assomption*. Je coucherai à Évreux, n'étant pas trop bien portant; j'arriverai mercredi à Thibouville, et jeudi matin vous viendrez me chercher à la petite auberge. Je suis désolé de manquer M. Lenormant, mais je ne puis éviter ce malheur. M^{me} de Chateaubriand n'entendrait pas à mon voyage par des jours de fêtes. A jeudi donc, et bien heureux je vous assure! »

Dimanche 14,

« Tout reste comme je vous l'ai mandé. Je pars après-demain mardi. J'arriverai peut-être mercredi 17 à Thibouville d'assez bonne heure pour aller vous faire une petite visite à Saint-Éloi, et revenir coucher à ma petite auberge. Quel bonheur de vous revoir! »

Seul ou non, Chateaubriand ne se supportait plus longtemps hors de Paris dans un même endroit. Dès la fin d'août, semble-t-il, --- en tout cas dès le début de septembre --- il avait regagné son Infirmerie,

tandis que M^{me} Récamier, comme en 1833, prenait dans une petite maison de Passy ses quartiers de fin d'été. C'est alors que fut décidée, pour l'ouverture de l'automne, une nouvelle excursion au château de Maintenon. Comme la précédente, elle fut préparée par de minutieuses négociations. Le 12 août, le duc de Noailles avait renouvelé son invitation; M^{me} Récamier devait « supplier » Chateaubriand « de songer à Maintenon avec elle pour le commencement d'octobre ». Il lui mandait victorieusement le 10 septembre :

« M. de Chateaubriand vous aura dit, Madame, le succès de ma visite chez lui le jour de mon départ. Il s'est laissé emporter d'assaut de la manière la plus aimable. Il a été convenu et bien arrêté que le voyage de Maintenon aurait lieu le 25 septembre ou le 5 octobre parce que M. de Chateaubriand veut être à Paris le 4. J'ai annoncé cela et vos bonnes dispositions au duc de Laval qui est au troisième ciel. — Je n'ai pas voulu vous en écrire plus tôt, parce qu'il y a des choses auxquelles il ne faut pas toucher trop tôt de peur de les déranger. Mais voici le moment qui approche. Laquelle des deux époques choisissez-vous? Ne voudriez-vous pas prendre celle du 25 septembre?... Cette époque vous conviendrait mieux, en ce qu'elle s'accorderait avec le moment où vous voulez quitter Passy. Vous pourriez arriver le 25 ou le 26; M. de Chateaubriand arriverait le 27, nous resterions ensemble jusqu'au 3 octobre; le 3, M. de Chateaubriand retournerait à Paris, et le duc de Laval vous emmènerait à Montigny. Il faut persuader à M. de Chateaubriand d'amener son secrétaire que j'ai eu bien soin d'engager et sur lequel je compte. Tout ce que je voudrais, c'est qu'il travaillât à Maintenon. Si, en venant le 5 octobre, vous pouviez me promettre de rester avec M. de Chateaubriand plus longtemps, tout le mois par exemple, je l'aimerais beaucoup mieux. Nous y serions à merveille, et il n'y aurait que nous... » (13).

M^{me} Récamier annonça qu'elle arriverait « du 5 au 10 octobre ». De Maintenon même, en la remerciant le 17 septembre, le duc insistait sur le vœu qui lui tenait au cœur : voir son château et son nom dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*!

« ...Veuillez ajouter à vos bontés celle de décider M. de Chateaubriand à rester quelque temps ici et à amener son secrétaire auquel je tiens beaucoup. Il doit, cette fois, faire la tête de chapitre sur Maintenon : ce sera fort bien placé dans la partie de ses mémoires à laquelle il travaille présentement. »

Sans doute, en ce mois de septembre, Chateaubriand mettait-il en forme les notes prises six ans plus tôt sur les événements de juillet. Où serait-il mieux pour rédiger ces derniers livres de sa troisième partie, qu'au château de Maintenon, plein de souvenirs du grand siècle et suprême halte, avant l'exil, de la légitimité trahie? Le duc se flattait de retenir longuement ce dispensateur de renommée.

Il fut déçu. Aussi brillants que ceux de l'année précédente, les grands jours de Maintenon ne furent pas moins rapides. Ampère, Ballanche, M^{me} Récamier arrivèrent le mardi 11 octobre; Chateaubriand les rejoignit le lendemain matin. Il repartit seul dès le vendredi soir, après avoir donné « deux lectures des Mémoires ». « Ces Mémoires, écrivait Ballanche de Maintenon même, au soir du 15 octobre, sont une mine inépuisable des plus belles choses. (14) » Pour ses auditeurs,

qui connaissaient les parties achevées de son œuvre, Chateaubriand avait dû choisir des pages toutes fraîches : peut-être le récit de sa rentrée à Paris en 1800? ou bien quelque tableau pris à la relation des « trois glorieuses »?... Le lundi 17, le duc de Laval emmenait tous les hôtes de Maintenon à son domaine de Montigny où ils demeurèrent trois jours; désireux de leur faire les honneurs des embellissements qu'il y avait enfin terminés, il était, dit le duc de Noailles, « comme un *impresario in angustie* » (15). On admira. Mais dès le milieu de septembre, Chateaubriand avait notifié qu'il ne serait point des admirateurs; il conservait, à l'égard d'Adrien de Montmorency, une rancune secrète que le moindre heurt réveillait. En vain, le seigneur de Montigny se plaignit doucement (16). A l'heure où il accueillait M^{me} Récamier, Chateaubriand, inquiet, morose, sourdement grondeur contre lui-même et contre les autres, gagnait la place Louis XV; gémissant de « n'avoir rien à faire » puisqu'il ne pouvait point faire, à l'Abbaye, sa visite accoutumée, il s'asseyait sur un tas de pierres, dans un coin et « passait la journée à regarder » le soleil d'automne tourner autour de l'obélisque qu'on venait de dresser, ou plutôt « à ne rien regarder (17) ». Il rêvait d'Italie, et de partir pour Venise avec celle dont « il ne pouvait plus se passer ». Il faisait de grands progrès dans les menus sentiers de la tendresse. Le 15 octobre, il avait prié M^{me} Récamier de dire à ses hôtes qu'il revenait « charmé » (18). Il ajoutait : « J'ai pris mes *vues* du château; M. de Noailles en sera content, du moins je ferai de mon mieux. » M. de Noailles prodigua les vœux et les suggestions pour que la promesse fût tenue le plus largement possible. Au retour de Montigny, il écrivit à M^{me} Récamier :

« Le bibliothécaire de Maintenon prétend, Madame, que vous avez emporté deux volumes de la collection des Mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre, et l'exactitude qu'il met à sa fonction lui fait désirer de savoir s'il ne se trompe pas.

« Cette information est une occasion que je saisis pour vous dire tous les regrets et tout le vide que vous avez laissés dans ce château. On y perpétue le plus possible le souvenir de votre présence en s'y occupant beaucoup de vous.

« J'espère que M. de Chateaubriand ne nous a point oubliés, et *que mon affaire est faite*. Il ne manquera plus aucune illustration à ce vieux manoir lorsqu'il aura obtenu une place dans les Mémoires de M. de Chateaubriand.

« J'ai chargé M. Ampère de vous remettre la petite notice sur le passage du Roi. Si j'ai consenti avec joie et reconnaissance à voir quelques lignes de moi si richement encadrées, c'est moins par ce que j'y pouvais trouver de flatteur pour moi-même, qu'à cause de la mémoire de la personne qui est censée les avoir écrites. J'aime à la placer dans ce temple, à perpétuer ainsi son souvenir, et à faire de la sorte passer sa grâce naïve et son nom à la postérité. Malheureusement M. de Chateaubriand ne l'a pas connue. Je le regrette, j'aurais voulu qu'il dit un mot d'elle. Il en trouvera naturellement l'occasion, puisque c'est elle qui parle dans le récit. S'il voulait laisser tomber sur cette mémoire qui m'est chère une de ces phrases charmantes que sa plume seule sait écrire, il ferait une chose qui me serait fort sensible, et je vous envoie le portrait que j'avais fait de cette chère nièce dans un article nécrologique au moment de sa mort, qui pourrait servir d'indication.

« Il y a une autre mémoire plus grave que je lui recommande aussi avec instance. C'est celle de M^{me} de Maintenon. Elle est digne qu'il s'y arrête un instant. Son attention, dans ce vieux château, doit être naturellement fixée sur le caractère de cette femme dont le nom le désigne encore, et qui est resté considérable parmi les beaux noms du xvii^e siècle. La haute raison, le goût exquis, la sage modération, les convenances toujours observées, la dignité soutenue, l'esprit plein d'élévation, la religion ferme sans petitesse, la persévérance dans l'ordre sans aigreur comme sans faiblesse, en un mot l'équilibre parfait de cette femme supérieure, qui lui a donné le droit de dire dans ses admirables lettres : « Il n'y a rien de plus habile qu'une conduite irréprochable », en fait un des plus beaux caractères qu'on puisse peindre. L'irréligion du xviii^e siècle a voulu ternir sa mémoire; elle se dégage aujourd'hui des fausses couleurs dont on l'a chargée, et l'on est plus disposé à lui rendre l'hommage qu'elle mérite. C'est une figure dont le portrait paraîtrait avec beauté dans les mémoires et ferait assez bien contraste avec les portraits modernes. Le calme, l'élévation, la gravité, le goût du siècle de Louis XIV s'y personnifieraient en quelque sorte. Mais il faudrait pour cela que M. de Chateaubriand se mît à relire ses lettres pour se pénétrer de la vérité du caractère. C'est une lecture, au reste, qui par la beauté du langage, la délicatesse du goût et la solidité de l'esprit ne peut que faire passer de très agréables heures. — Les miennes passeraient bien rapidement, s'il m'était permis, Madame, de prolonger, selon le plaisir que j'y trouve, mes entretiens avec vous.

« Veuillez me conserver, je vous prie, les bontés et l'amitié auxquelles vous avez bien voulu m'habituer et croire aux sentiments de reconnaissance et de dévouement qu'elles ont gravés dans mon cœur.

Maintenon, le 28 octobre 1836 (19). »

Chateaubriand ne défera qu'avec réserve à tant de nobles exhortations; M^{me} de Maintenon et son château, s'il eût écouté le duc de Noailles, auraient empli beaucoup plus qu'une « tête de chapitre » : c'est tout un livre, qu'il leur eût fallu consacrer. Un événement inattendu parut d'ailleurs incliner Chateaubriand vers ce parti; le 15 novembre, il apprit que Charles X venait d'expirer à Goritz (20); l'occasion s'offrait d'encadrer dans le décor de Maintenon l'adieu au dernier roi de la légitimité. Le mémorialiste y pensa. A Maintenon même, errant dans les jardins, rêvant et contemplant à la fenêtre de sa chambre, — la chambre d'honneur où quelque cent trente ans plus tôt avait logé Louis XIV, — il avait « pris ses vues »; c'est-à-dire qu'à son accoutumée, il avait jeté quelques notes sur le papier. Vers la fin de l'automne — dans la dernière moitié de novembre, ou bien au début de décembre — il entreprit de les utiliser. Les deux premiers livres de la quatrième partie des *Mémoires* se trouvaient, à cette date, achevés et placés avant le récit des deux voyages à Prague; cette partie comprenait donc alors neuf livres et s'arrêtait à l'automne de 1833. Chateaubriand résolut d'en mener la rédaction jusqu'à la fin de la présente année 1836. C'est à ce nouveau livre que le château de Maintenon allait, dans sa pensée, servir de décor ou de cadre. Un matin, donc, madras en tête et dos à la flamme, enveloppé dans la vieille robe de chambre du travail, il dicta ce début à Pilorge (21) :

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE DIXIÈME

Maintenon, septembre 1836.

Septembre! et cependant c'est le mois suivant qu'il avait fait en Eure-et-Loir son rapide séjour. Mais quatre ans auparavant, il avait commis une semblable erreur de date en relatant sa promenade à Coppet. Cette confusion de deux mois n'était peut-être pas involontaire; sans doute pensait-il que la lumière de la fin de septembre convenait mieux que celle d'octobre à l'éclairage d'un tableau mélancolique : les derniers rayons de l'été y frémissaient encore. Et puis, il se rajeunissait; car il était persuadé que ses années s'inauguraient chaque 4 octobre, sous le vocable de son patron, Saint François. Coquetterie ou superstition? L'une et l'autre, peut-être; les plus grands ont de ces faiblesses. Donc, en bravade à l'exacte chronologie, il dicta :

Maintenon, septembre 1836.

Revenu de Prague en 1833, pendant les années 1834 et 1835, j'ai pris des notes sur les choses du jour qui apparaissaient et disparaissaient autour de moi; j'ai ouvert en même temps une correspondance avec de jeunes hommes et de jeunes femmes qui m'étaient inconnus et qui se proposaient d'entrer dans la carrière des lettres. Je n'ai pas à me reprocher de les avoir encouragés pour m'en faire des séides au dépens de leur bonheur et de la vérité. Deux de mes réponses en seront la preuve. Le 27 juillet, 1834, j'écrivais à une habitante de la Bretagne :

« J'ai été absent de Paris, Mademoiselle; c'est la raison qui m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et de vous remercier des vers charmants que vous avez bien voulu m'envoyer.

« Vous exigez que je vous parle avec la franchise de notre commune patrie, vous invoquez ma loyauté de Breton. Eh bien! Mademoiselle, je vais tâcher de mériter cette noble confiance.

« Vos vers sont pleins de facilité, de naturel, de douceur, de grâce et d'harmonie; vous pouvez faire encore mieux dans la suite : mais eussiez-vous un talent supérieur à celui de toutes les femmes qui écrivent aujourd'hui, jamais je n'encouragerai personne à entrer dans la carrière des lettres. Dans ce siècle, tout est auteur; les poètes, les romanciers, les historiens courent par bandes dans les rues; il n'y a plus ni public ni juge, et l'on se déchire de coterie à coterie, de journal à journal; les réputations éphémères meurent du soir au matin; grand homme la veille, on est un sot le lendemain, et tandis qu'une gazette fait votre apothéose, une autre gazette, à la même heure, vous traîne aux gémonies.

« Tout ceci étant dit, Mademoiselle, pour l'acquit de ma conscience, je reconnais qu'il y a des instincts irrésistibles, et qui entraînent notre destinée. Ce sentiment de la gloire qui a fait palpiter votre cœur est peut-être la révélation de votre force. Je pense qu'un talent qui doit dominer un siècle et laisser une trace immortelle, peut se jeter tête baissée dans tous les maux de la vie, et qu'il a encore raison quand il se dévoue au malheur; mais qui peut nous donner la certitude de ce talent, sinon un avenir que nous n'entendrons point?

« Voilà, Mademoiselle, les deux côtés de la question : appelez votre Muse au conseil ; pesez avec elle les raisons pour et contre la gloire, et prenez garde à la séduction de la dernière. Vous êtes jeune, vous êtes sans doute belle, vous êtes femme (quoique votre écriture soit celle d'un homme), voilà bien des motifs de confiance et de succès : mais pourquoi ne pas garder tout cela pour en composer un bonheur ignoré, à l'abri des insultes de la fortune ? Je vous propose un troc, Mademoiselle, prenez mes trente-trois volumes, et donnez-moi vos seize ans ; je m'engage à ne pas écrire un seul mot de mes jours.

« Pardonnez, Mademoiselle, à la sincérité d'un Breton qui met à vos pieds ses respectueux hommages,

« CHATEAUBRIAND ».

Les seize ans que Chateaubriand attribue ici à sa correspondante Armoricaïne, il les supposait sept ans plus tôt à son Occitanienne ; celle-ci, il ne l'avait pas découragée. Il avait poussé la condescendance jusqu'à corriger ses vers ; et de même, un peu plus tard, il revisa un roman d'Hortense Allart. Pourquoi, cette fois, tant d'amertume ? C'est qu'en traçant pour une inconnue cette lettre d'une beauté douloureuse, Chateaubriand est profondément sincère ; il écrit surtout pour lui-même. Cette défiance qu'il confesse, elle le tourmente au moment qu'il rédige son œuvre suprême ; l'avenir seul et la postérité pourraient l'ôter du doute : hélas ! il ne les « entendra point » et il ne peut se tenir de les redouter.

Une autre lettre témoignait, dans le texte primitif, de son indépendance inquiète à l'égard de la gloire ; sans doute faisait-elle redondance : il la supprima. Puis il continua, précisant le thème de ce livre dixième :

Dans cette année 1836, j'ai commencé à écrire à Dieppe les antécédents de ma vie avec l'histoire générale qui, n'étant pas racontés, laissaient dans mes *Mémoires* une grande lacune entre l'année 1800 et l'année 1814. Je vais à présent réunir les notes dont j'ai parlé au début de ce chapitre, lesquelles contiennent la chaîne des événements nouveaux de 1833 à 1836. Je reprends la plume au château de Maintenon dont je parcours les jardins à la lumière de l'automne : *Peregrinae gentis amoenum hospitium* (22).

Commence alors une série de quatre chapitres destinés à satisfaire le duc de Noailles.

Dans le parc de Maintenon, le rêveur songe aux jardins (23) fameux de la Grèce et de Rome que ses voyages lui ont fait entrevoir, « aux bocages d'orangers » (24) et aux « portiques » de l'Alhambra, à toutes les « Hespérides de la poésie et de l'histoire » ; puis il attarde ses regards sur les constructions composites dues au « pêle-mêle des époques » : « La façade du château du côté du village est du temps de la Renaissance : on y voit des fenêtres à angles obtus divisées par une croix en pierre, un balcon de pierre ouvragé, placé sur la voûte à l'entrée, et suspendu irrégulièrement entre deux tourelles, enfin tous les caprices de l'art de cette époque qui entrelaçait le grec au gothique... (25) On dirait d'une petite ville d'au-

trefois, ou d'une abbaye fortifiée, avec ses flèches, ses clochers, groupés à l'aventure. » Il se promène sous les allées de tilleuls; là, Racine « soupira ses derniers cantiques ». Remonté dans sa chambre, qui fut celle de Louis XIV, il médite, à la même fenêtre où s'accoudait le roi; il aperçoit devant lui l'appartement de M^{me} de Maintenon (26); « parvenue au faite des grandeurs », elle y gémissait sur leur « vide affreux » : « Quel supplice, ajoutait-elle, en pensant à son royal époux, d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable! » Des lettres écrites par la « veuve Scarron » qu'on lui avait conseillé de feuilleter, Chateaubriand n'a point retenu d'autre propos; il y trouve, certes, « l'accent d'une nature supérieure »; mais, reprochant à M^{me} de Maintenon d'avoir abandonné trop vite le lit du roi agonisant, il se détourne d'elle; il revient à la méditation de Louis XIV devant ce même parc et ce même aqueduc qui traverse le paysage : « dans l'absorption de ces rêves qui donnent quelquefois la seconde vue », le monarque ne crut-il pas entendre une nuit « frapper à sa porte : — Qui va là? — Charles X, votre petit-fils », Charles X qui, au mois d'août 1830, par une « nuit calme et pure », sous une « lune à demi voilée » mena jusqu'à ce château, et puis jusqu'à la mer des proscriptions, « le convoi de la monarchie ». D'après la relation que le duc de Noailles écrivit sous le nom de sa nièce regrettée, Chateaubriand évoque cette halte suprême où une pompe royale enveloppa pour la dernière fois les bannis. Avant de quitter le château, il dédie une page caressante à sa gracieuse hôtesse : « Je lui adresserais volontiers, dit-il, les vers que La Fontaine adressait à M^{me} de Montespan (27) :

Paroles et regards, tout est charme dans vous... »

Puis, ayant remarqué que « dans le mariage de M. le duc de Noailles et de M^{lle} de Mortemart sont venues se perdre les rivalités de M^{me} de Maintenon et de M^{me} de Montespan », il se demande si tant de fragiles souvenirs d'amour et de beauté méritent leur place dans l'histoire? Une femme qui fut adorée par un roi, que devient-elle, mesurée à « l'échelle énorme des révolutions modernes »? Sur la réponse, il n'hésite pas :

Si quelque Aulu-Gelle... m'apprenait par hasard ce que devint Bérénice quand Titus l'eut renvoyée; s'il me montrait Antiochus rentré dans cette Césarée, lieux charmants où son cœur... avait adoré celle qui en aimait un autre; s'il me menait dans un château du Liban, habité par une descendante de la reine de Palestine, en dépit de la destruction de la ville éternelle et de l'invasion des Barbares, il me plairait encore de rencontrer dans l'*Orient désert* le souvenir de Bérénice.

La beauté d'une femme peut, ainsi, dominer les destins d'une époque, et leur survivre; elle émeut, à distance, les imaginations et trouble encore les cœurs. Dans cette page Sainte-Beuve, plus tard,

eut le tort de voir « un certificat de décadence » (28); Chateaubriand y préludait délicatement aux rêveries et aux évocations historiques où devaient triompher, sur des tons différents, un Barrès, un Loti, un France, un Henri de Régnier; il s'accordait avec Victor Hugo qui, dans les mêmes années, errant aux parcs de Versailles et de Fontainebleau, discernait, mêlées aux ombres des arbres, les ombres de tant de doux fantômes féminins :

*O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon !* (29)

Dans les *Mémoires* germaient ainsi des ferments de poésie nouvelle. Mais le duc de Noailles le comprit sans doute encore moins que Sainte-Beuve. Fut-il content de sa « tête de chapitre » ? Son « affaire » n'était point « faite » de la façon qu'il avait entendu; de ses suggestions les plus appuyées, Chateaubriand n'avait point tenu compte; au lieu de réhabiliter la « veuve de Scarron », c'est la beauté de sa rivale, de la coupable Montespan, que, sous le prétexte de rendre un hommage à l'actuelle duchesse, il dressait au-dessus du château de Maintenon !

Après cette introduction généreuse et pittoresque, il traçait l'épilogue à ses relations avec la duchesse de Berry (30); il y insérait, comme on l'a vu, les lettres que jusqu'à ces derniers jours, il avait échangées avec la mère de son jeune roi; « mes prévisions de l'avenir, y affirmait-il une fois de plus, ne me rendront jamais infidèle à mes devoirs (31). » En règle alors avec sa conscience politique, il s'efforçait, comme il s'en était fait la promesse au début de ce livre dixième, de dérouler les croquis où, depuis 1833, il avait saisi au vol la suite des événements. A constater la petitesse des choses et des gens autour de lui, il se désolait : « Je suis arrivé à une époque de stérilité où la France ne voit plus courir que générations maigres. (32) » Par une antithèse avec les temps de Napoléon que, d'autre part, il continuait de peindre, les années de la monarchie de Juillet lui semblaient troubles et louches comme elle; atmosphère de demi-teinte, univers de pygmées : « L'époque où nous entrons est le chemin de halage par lequel des générations fatalement condamnées tirent l'ancien monde vers un monde inconnu. (33) » Dans cette inconsistance, à quoi se prendre?...

Puisque les événements me manquent, au lieu d'enregistrer des transactions déshonorantes qui ne valent pas la peine d'être mentionnées, je me contenterai de donner des *ritratti* au fur et à mesure que les jours courants amèneront devant moi des modèles (34).

De ces modèles, « Philippe » est le premier (35) : « homme d'esprit dont la langue est mise en mouvement par un torrent de lieux communs », il « ne sent pas l'honneur de la France comme le sentaient les aînés des Bourbons ». Indulgent à quelques-unes de ses qualités

personnelles, Chateaubriand le juge sans faveur, du haut des doctrines et des idées; quelques semaines plus tôt, le 30 octobre 1836, le prince Louis-Napoléon a démontré, de Strasbourg, la fragilité du trône populaire : le roi des barricades a, ce jour-là, bénéficié d'une chance, non d'un principe :

Que Philippe ait échappé aux insurrections, aux assassinats, à l'entreprise du prince Louis, cela ne prouve qu'un bonheur à part et dans lequel son courage personnel a masqué sa couardise nationale. De l'entreprise du prétendant napoléonien ressort cette vérité, savoir que, depuis les trois journées, le trône est un siège vacant : on court la couronne, comme autrefois on courait la bague; le plus adroit ou le plus chanceux l'enlève (36). Puisqu'aucun pouvoir parmi nous n'est inviolable,... ce n'est pas la république qui est impossible, mais la monarchie.

Autour de ce portrait, en cet hiver de 1836-1837, Chateaubriand suspend deux médaillons (37); dans l'un La Fayette, disparu en 1834, comme le « dernier acteur du drame joué depuis cinquante années », apparaît grandi peu à peu à force d'avoir vécu; dans l'autre, Armand Carrel, tué tragiquement dans son duel avec Girardin au mois de juillet précédent, sourit avec tristesse aux présages d'une démocratie qu'il appelle de ses vœux en craignant « que les Français ne soient pas capables d'un sentiment raisonnable de liberté » : La Fayette, Carrel, deux chevaliers, l'un de l'avenir, l'autre du passé; Chateaubriand croit mêler en lui leurs diverses ardeurs.

Ainsi va-t-il au long de ce livre dixième, substituant à l'exposé des faits des portraits à la plume. Du monde politique si bas, ses regards s'élèvent au monde littéraire. N'attend-on point qu'il le décrive? « Sachem » désabusé, assis au bord de sa tente sous les rayons du soir, ne va-t-il pas considérer avec complaisance les fils les plus illustres de la tribu qui est sortie de lui? Hélas! la plupart, on l'a vu, le vénèrent d'un peu loin : et lui, depuis des années, il réproouve amèrement leurs audaces et leurs jeux. Son sentiment, il vient de l'exprimer sans fard dans l'*Essai sur la littérature anglaise* où l'un d'eux, non des moindres, A. de Vigny, a vu surtout un « pamphlet » lancé par un ingrat « contre la nouvelle école » qui n'a cessé de le vanter, « une œuvre de fatuité et d'ignorance » (38). Parlant de Shakespeare, le père du romantisme a nasardé un peu vivement ses « faux admirateurs » (39), admirateurs à tort et à travers, applaudisseurs de trivialités, à qui les plus grossières plaisanteries cachent les vraies grandeurs; il n'a point craint de courir sus aux modes du jour :

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escars, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté... Arrière donc cette

école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une Machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

Pour que nul ne s'y trompât, Chateaubriand précisait que l'universalité de Shakespeare « a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique » :

Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine, qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres?

Après la critique, le précepte :

Persuadons-nous qu'écrire est un art; que cet art a des genres; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle... Racine dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakespeare, comme l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

Anathème et préceptes allaient directement à l'encontre de la *Préface de Cromwell*; ils formulaient une esthétique, celle qui inspirait l'art des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Certes, Chateaubriand prétendait s'échapper des geôles étroites où certaine école classique avait enfermé l'art; son œuvre entière et l'influence même de cette œuvre en eussent apporté, si besoin, la preuve. Mais il prétendait imposer aux innovations les principes de mesure, d'ordre et de goût, dont, par dessus les manifestes et les écoles, se doit réclamer le classicisme éternel. Il en voulait aux excès : « Si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but... (40) » Il ne dira point autre chose, bientôt, à la pâle génération des *René* qui, poètes ou prosateurs, « pullulèrent » sur le sien (41).

Ces traits épars dans l'*Essai*, ne devait-il point les reprendre et les grouper dans un chapitre des *Mémoires*? N'avait-il point l'occasion ainsi de s'expliquer, une bonne fois, avec ces générations littéraires qu'un malentendu croissant séparait de lui? de motiver ses dédains, ses indulgences et ses réprobations? de préciser, avec une solennité testamentaire, les principes de son art et de son esthétique? Ne devait-il pas, surtout, juger les jeunes chefs de l'école à qui le destin était en train de partager son héritage? Que pensait-il de Lamartine, de Victor Hugo, à qui, déjà, il avait reconnu « un génie à part » (42), pour qui, dès cette année, il avait voté à l'Académie, de Vigny, de Sainte-Beuve, de Michelet, de Musset, de Balzac?... Sans doute, en 1834, il avait écrit, dans une lettre intime, que la littérature en France était entièrement morte (43). Simple boutade d'une orgueilleuse misanthropie! Parmi les écrivains du temps, son admiration ne s'arrê-

tait pas seulement à Béranger, à Lamennais, à Augustin Thierry; lui si profondément poète, il ne pouvait demeurer insensible à la splendeur lyrique qui marquait alors le développement du romantisme. Mais les excès des disciples lui cachaient les beautés des maîtres. Il éprouvait contre ceux-ci la rancune secrète des précurseurs : ils ne pardonnent guère qu'on les renouvelle pour mieux les continuer. Une autre raison plus noble, et qu'on commence seulement à discerner, motivait aussi son dédain ou expliquait son courroux : un instinct sûr lui avait tout de suite montré que le romantisme s'égarait à poursuivre la bizarrerie et l'originalité dans les dédales de la passion; aux excès du lyrisme il fallait imposer le frein d'or de l'art. Au-delà du romantisme, Chateaubriand présentait une autre école, amoureuse à la fois de précision et de splendeur; c'est en pensant à elle que, depuis 1830, il mettait au point, dans ses *Mémoires*, un art audacieux et sobre. On a déjà esquissé cette démonstration : il dépassait ses propres disciples.

Dédain ou malice, réussit-il cependant à taire son sentiment? Il semble que, reprenant les traits épars dans l'*Essai*, il ait au moins entrepris de crayonner un bref chapitre sur les « gens de lettres ». Ces seules lignes en subsistent, qui donnent le ton de la diatribe disparue, et qui lui devaient servir de conclusion :

...Au surplus, j'en suis toujours au repentir, quand je me laisse entraîner comme cela vient de m'arriver, à cet esprit caustique que je méprise. Les trois quarts du temps, j'imité les Arabes de l'Hyemen qui rompent leurs flèches et en allument leur feu pendant la nuit pour faire leur café. Malheureusement, je n'ai pas brûlé toutes les miennes (44).

Détourné de ses « successeurs », il se contenta donc de crayonner quelques lignes à la louange des femmes de lettres de son temps : « anges groupés au bas de son tableau, elles sont appuyées sur la bordure pour regarder la fin de sa vie. (45) » Dans cette troupe de « Muses », *Castalidum turba*, figure Marceline Desbordes-Valmore; mais Chateaubriand se contente de citer son nom, parmi ceux « des Allart » — quelle déception pour vous, plus tard, ô Hortense, reine de l'infidélité, que cette mention dédaigneuse! — « des Waldor, des Ségalas, des Revoil » — car la Muse éblouissante, apparue en cette année 1836 dans le salon de l'Infirmier, n'avait pas encore épousé le « sieur Colet » — « des Mercœur »; un double *et caetera* laisse l'énumération ouverte; pourquoi faut-il qu'à cette Pléiade le mémorialiste donne pour déesse et maîtresse de chœur la terne, convenable et morose poétesse qui signait « Madame Amable Tastu »?

Ayant dépêché ses salutations courtoises, il se hâte vers la femme qui déchaînait autour d'elle une admiration scandalisée : à George Sand, il voue un long chapitre, un chapitre aussi long que ceux qu'il avait accordés à La Fayette et à Carrel; pour René vieilli, Lélia ne représente-t-elle pas l'esprit moderne du roman et de la poésie en

prose? Avec Musset, n'a-t-elle pas récemment réalisé à Venise quelques-uns des rêves dont en 1833 il s'y était bercé? Il lui a écrit :

« ...Vous avez, madame, attaché un nouveau prestige à cette ville des songes d'où je partis autrefois pour la Grèce avec tout un monde d'illusions; revenu au point de départ, René a promené dernièrement au Lido ses regrets et ses souvenirs, entre Childe Harold qui s'était retiré, et Lélia prête à paraître (46) ».

Aussi le vieux René juge-t-il la jeune Lélia avec un parti pris d'indulgence qu'une apparente sévérité n'arrive point à masquer. Il ne lui ménage guère les critiques; mais ces critiques visent l'inspiration des fougueux romans déjà célèbres, non le talent qui s'y déploie. Démone parmi les anges — des anges, Louise Colet, et même Marceline? — George Sand ne craint point d'insulter, par la « dépravation des maximes », à « la rectitude de la vie »; elle a creusé comme un abîme dans la passion; sur cet abîme toutefois, elle « fait descendre son talent. Dans la vallée de Gomorrhe, la rosée tombe la nuit sur la Mer Morte ». Pourquoi faut-il que son art n'ait pas d'autre ambition que de se modeler sur l'âme de l'époque? Pourquoi faut-il qu'il soit tout matériel?

« Le talent minutieux de l'auteur de *Lélia* reflète les objets qui l'environnent et s'imbibe de couleurs empruntées en les rendant plus vives; mais il serait possible que M^{me} Sand ne dénaturât son propre talent par cette opulente aptitude à recueillir les idées des autres. » Car, « selon son affection du moment », — pouvait-on, alors, mieux deviner ce destin mobile et avide? — elle « peut entendre tout et pénétrer tout, faire sortir d'une profession industrielle, d'un chiffre positif, ou d'une farandole mystique, des beautés inattendues, avoir des communications avec Malthus ou Faust » (47)... Devenue plus sage, elle « associera son talent à des sujets aussi durables que son génie (48) ».

Chateaubriand affirme, d'ailleurs, qu'il ne l'a point vue « habillée en homme ou portant la blouse et le bâton ferré du montagnard ». Il ne l'a rencontrée qu'une fois chez son bon ami le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld qui, occupé de la faire pêcher à son seul profit, avait prié l'auteur du *Génie du Christianisme* de catéchiser un peu l'émouvante pécheresse. Hélas! Chateaubriand joua fort mal ce soir-là le rôle du père Aubry : il l'avoue, mais ne s'en montre point trop contrit; on le voit sourire sous sa cape :

Il (M. de La Rochefoucauld) avait la louable intention de la faire entrer dans une meilleure voie et il me voulut donner une part dans cette œuvre pie. Je n'eus pas plus tôt jeté les yeux sur la pécheresse que le cœur me manqua; je fus saisi de la crainte du ridicule dont un sermon mal écouté m'allait couvrir. Je ne voulus point rendre une rebelle, non encore touchée de la grâce intérieure, victime d'un guet-apens religieux. N'étant point chargé de la pureté de M^{me} Sand, je dis tout le contraire de ce que je devais dire; inspiré par le malin Esprit, dont la coupable m'avait sans doute communiqué le souffle, je l'invitai effrontément à persister dans son système. Voici mes raisons qui, peut-être, ne sont pas bonnes... (49)

Ces raisons, une affirmation les résume : « M^{me} Sand ne peut se convertir que par la prédication de ce missionnaire à front chauve et à barbe blanche, appelé le temps. » « Séduite et comme enlevée par » sa jeunesse, par la secrète « corruption » qui est à « la racine » de son talent, elle recevra le lent enseignement des années; « jusqu'à l'approche de l'hiver », laissons-la « enfanter de périlleuses merveilles »; déplorons toutefois de voir « tant de qualités livrées à ces heures prodigues et infidèles qui dépensent et fuient ».

C'est ainsi que prêcha l'auteur du *Génie*; ou plutôt c'est ainsi qu'il laissa son sermon tourner court; ses regards, cependant, s'attardaient plus que de raison sur la pécheresse incontrite :

M^{me} Sand parla peu à ce tribunal de la pénitence où elle m'avait rendu apostat, tandis que M. le vicomte Sosthène la foudroyait de son éloquence. Madeleine écoutait avec humilité, tantôt penchée en avant, les coudes appuyés sur ses genoux, tantôt les deux mains jointes et allongées pour mettre en valeur l'élégance de ses doigts (50).

Oncques le sermonnaire ne revit la belle écouteuse absoute par son indulgence; mais il conserva d'elle on ne sait quelle périlleuse image, dont palpite le reflet jusque dans la *Vie de Rancé*, à travers des brumes moroses (51).

Vers le temps où il s'inquiétait ainsi de Lélia, Atala vint sonner à sa porte. Débarquée de ses forêts natales, elle souriait avec une apparente candeur; elle s'appelait Célestine Soniat (52) et d'elle c'est tout ce que l'on sait pour l'instant. A Chateaubriand, elle en conta davantage; près de cette jeune fille il fut saisi de la même illusion qui l'avait troublé, jadis ou naguère, aux côtés de Charlotte ou de Léontine : las! comme Léontine, comme Hortense, Célestine aspirait à devenir femme de lettres; vite gâtée par Paris, elle voulut briller à la cour de l'usurpateur. Chactas fit la moue et se rencogna; non sans avoir consigné sa déception dans cette page (53) :

Une Louisianaise m'est arrivée du Meschacébé; j'ai cru voir l'ombre d'Atala, la vierge des dernières amours, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Célestine m'a écrit plusieurs lettres : elles pourraient être datées de la *Lune des Fleurs*; elle m'a montré des fragments de mémoires qu'elle a composés dans les savanes de l'Alabama. Après une de ces lectures, je la remerciai par ce billet :

« Ce que vous avez bien voulu me faire connaître de vos inspirations me donne un vif désir d'entendre le reste. Le fleuve que j'ai chanté m'envoie sa Muse, et si je pouvais rêver encore la fille du désert, je la peindrais mieux aujourd'hui. »

La fille du désert est en effet charmante. Je lui aurais fait volontiers une couronne de mauves bleues, surtout si dans les solitudes..., à la vue du soleil couchant, elle eût chanté la patrie absente. « Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'au festin de leurs pères. » Quelques jours après, Atala m'écrivait qu'elle était occupée d'une toilette pour sa présentation à la cour de Philippe : je repris ma peau d'ours. Célestine s'est changée en crocodile du puits des Florides : que le ciel lui fasse paix et amour, autant que ces choses-là durent!

Sa « revue » ainsi achevée par l'évocation de deux aimables vivantes, Chateaubriand se retourna vers le mort illustre dont la disparition avait marqué pour lui comme d'un signe fatal le début de cet hiver; au roi Charles X, décédé à Goritz et devenu « cénobite après trépas » dans un couvent de franciscains, il psalmodia l'adieu suprême d'une époque en train de se clore et d'une fidélité sans illusions. « Charles X s'en est allé avec une ère entière du monde », en mêlant à la sienne « la poussière de mille générations ». Tant d'années, cependant, représentées par la dynastie défunte, que pèseront-elles dans l'infinité des temps? « La pierre hiéroglyphique (54) taillée par ordre de Sésostris ensevelit dès aujourd'hui l'échafaud de Louis XVI sous le poids des siècles. L'heure viendra que l'obélisque du désert retrouvera, sur la place des meurtres, le silence et la solitude de Luxor. »

Sur ces mots, Chateaubriand terminait la quatrième partie de ses *Mémoires* : la série des chapitres où il enregistrait — sans savoir encore s'il en formerait deux livres ou un seul — les notes prises « au jour le jour » sur les contemporains de sa vieillesse s'encadrait entre deux décors du mois d'octobre 1836; Maintenon avait remis sous les yeux du mémorialiste la grandeur du siècle de Louis XIV; sur la place Louis XV, l'obélisque nouvellement érigé avait écrasé sa rêverie solitaire sous l'immensité des siècles.

En règle avec le présent, Chateaubriand remonta au passé; il s'occupa de mettre au point cette histoire épique de Napoléon qui allait s'arrondir comme un dôme au centre de sa construction; en même temps, revenant vers sa deuxième partie, il continua la rédaction entamée à Dieppe et à Paris; il fit revivre la « petite société » de la rue Neuve-de-Luxembourg groupée autour du sourire trop souvent défaillant de Pauline de Beaumont; une fois de plus il battit le rappel d'ombres trop chères; hélas! il n'avait pas encore abordé le récit des langueurs de l'« hirondelle » et retracé son dernier vol lorsque lui-même, soudain, tomba gravement malade. Il se crut parvenu « aux portes éternelles » et, le 12 juin 1837, rédigea de sa main un assez long testament (55). Il n'y oubliait ni sa femme, nommée légataire universelle, ni aucun de ses amis. Mais les chers *Mémoires* et M^{me} Récamier, affections suprêmes, y tenaient la place prépondérante :

Je lègue à M^{me} Récamier la copie de la Sainte Famille de Raphaël par Mignard, que je tenais par testament, de M^{me} la duchesse de Duras; elle est digne de cet héritage consacré par l'amitié et par la mort. Je n'ai pas besoin de lui renouveler les assurances d'un attachement dont elle trouvera les preuves à toutes les pages de mes *Mémoires*.

A ce témoignage solennel de tendresse et de fidélité, le malade joignait les instructions précises destinées à assurer la meilleure présentation de son œuvre :

Je nomme pour commissaires ou surveillants à l'impression de mes *Mémoires*, M. Ampère et M. Hyacinthe Pilorge; ils s'opposeront à tout changement du

texte, mais s'il y avait quelques pages qu'on ne pût publier actuellement à cause des lois de septembre, ils en permettraient le retranchement, avec la certitude que ces pages seront rétablies tôt ou tard...

Il allait signer; mais, se ravisant :

Encore une recommandation aux commissaires pour mes *Mémoires*.

Pilorge connaît la marche et, dans mille endroits, j'ai indiqué ce qui manquerait, et ce que je voulais faire. Dans les dernières parties écrites, la division des livres n'est pas marquée. M. Ampère la règlera comme il voudra et coupera le texte, comme il lui semblera meilleur de le faire pour le repos de l'auteur. Ce qui manque aujourd'hui, c'est une partie de ma vie sous l'Empire, et une autre partie de ma vie sous la Restauration; (un chapitre) de conclusion qui aurait eu le sujet de l'avenir présumé du Monde et sur lequel on eût trouvé le tableau du Monde tel qu'il était à mon entrée dans la vie, et tel qu'il est lorsque je descends dans la tombe et que je m'en vais à Dieu... J'ordonne que tous mes papiers quelconques, qui ne tiennent pas à mes *Mémoires* soient brûlés jusqu'au dernier, et je déclare que je n'ai pas d'autre ouvrage commencé sur quelque sujet que ce soit.

L'alerte avait été chaude, mais rapide. Chateaubriand s'était inquiété, semble-t-il, beaucoup plus que ses amis; ceux-ci, depuis la fin de l'hiver, n'avaient cessé de le voir oppressé et souffrant; une épidémie de grippe sévissait, d'ailleurs, sur Paris; M^{me} de Chateaubriand retombait de bronchite en bronchite; M^{me} Récamier surtout accaparait les sollicitudes; elle avait gardé le lit pendant des semaines et à peu près perdu la voix (56). La crise violente qui terrassa quelques jours Chateaubriand passa presque inaperçue; autant qu'on en puisse juger, c'était un assaut de la goutte qui allait torturer ses derniers ans; des syncopes lui donnèrent le sentiment que sa fin était proche (57). Cependant, dès la fin de juin il était à peu près rétabli. Le 1^{er} juillet, écrivant à M^{me} d'Hautefeuille, l'Égérie de Ballanche, il la remerciait avec beaucoup d'agrément de lui avoir envoyé son dernier livre — un roman en trois tomes! — et il se contentait d'indiquer : « J'ai été malade et j'ai passé ma vie entre deux autres malades... (58) » Il reprit le travail avec d'autant plus d'acharnement qu'une fois de plus dans le travail il entrevoyait une libération. De ses incommodités, M^{me} Récamier accusait, outre l'humidité de son appartement à l'Abbaye, la rigueur déprimante des hivers parisiens. Les médecins lui conseillaient de passer la mauvaise saison sous quelque climat méridional. Chateaubriand se sentit ressaisi avec elle par le rêve d'une évasion vers le silence de Venise ou les palmiers de Sicile. Mais pour fuir, il fallait un peu plus d'argent que celui dont il disposait... Un moyen s'offrait d'augmenter ses ressources : la rente servie par la Société propriétaire de ses œuvres serait plus que doublée le jour où il remettrait le manuscrit de l'ouvrage qu'il avait promis « sur la guerre d'Espagne »; sans doute les traités ne lui imposaient de le livrer qu'en 1840 : mais il avait licence de devancer cette date. Il s'arrangea donc pour mettre au point les quatre volumes promis.

Il en avait arrêté le plan depuis plusieurs années; il en avait entamé

la rédaction — au moins pour les premiers chapitres — dès 1834 (59) ; on peut conjecturer que les pièces diplomatiques qui, pour une grande partie, en devaient constituer la substance, se trouvaient déjà rassemblées, classées, réparties même entre les futurs chapitres. Mais enfin, les quatre volumes — en tant qu'œuvre distincte des *Mémoires* — n'existaient encore qu'à l'état d'ébauche le 12 juin 1837, à l'heure où Chateaubriand traçait le dernier article de son testament ; à moins que, dans sa pensée, la matière des quatre volumes ébauchés ne dût être alors incorporée par ses exécuteurs testamentaires aux livres inachevés des *Mémoires* ?

Pour venir à bout de sa besogne, l'été lui suffit, et le début de l'automne. Comme il était sur le point de la terminer, vers les derniers jours d'octobre, il se sentit tout à coup incapable de se supporter plus longtemps dans son Infirmerie. La Toussaint arrivait, et, avec elle, le long défilé de cérémonies funèbres que M^{me} de Chateaubriand, depuis trois ans, organisait en l'honneur et pour le soulagement des âmes du Purgatoire (60) : une bulle du Pape Grégoire XVI avait en effet accordé à l'Infirmerie Marie-Thérèse le privilège de la dévotion dite « de l'octave des Morts » et placée sous la protection de « Notre-Dame de Prompt Secours » ; pendant une semaine, les messes en noir, les offices lugubres se succédaient. Chateaubriand voulut échapper à « ce *Dies Irae* » et à « ce catafalque de huit jours » (61). Il frémissait en outre, comme chaque année, aux appels insidieux de l'automne : « Comme aux oiseaux migrants, il me prend, au mois d'octobre, une inquiétude qui m'obligerait à changer de climat, si j'avais encore la puissance des ailes et la légèreté des heures ; les nuages qui volent à travers le ciel me donnent envie de fuir... (62) » Rien ne le retenait à Paris ; dolente, M^{me} Récamier s'attardait à Passy où elle s'était soignée tout l'été ; elle se préparait à quitter provisoirement l'Abbaye, pour prendre quartier dans l'appartement plus commode de la rue d'Anjou que M. Pasquier, sur la prière de M^{me} de Boigne, mettait à sa disposition (63). Il partit donc le 28 octobre (64), accompagné de Pilorge et de son fidèle valet Baptiste, avec l'arrière-pensée de pousser jusqu'à Dieppe ; mais, vite fatigué, il s'arrêta à Chantilly dans une médiocre auberge (65)... à Chantilly où tant de tendres souvenirs, vieux de près de vingt ans, lui faisaient signe au passage : et puis, n'en était-il pas arrivé, dans ses *Mémoires*, au chapitre sur l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien, dernière fleur éclosée au jardin des Condé ? Nulle atmosphère ne favoriserait davantage son travail ; en face des ruines commençantes du château que la gloire de son ancien possesseur ne sauverait peut-être point de la destruction, il pourrait relire, sans trop d'amertume, l'histoire de ses grandeurs évanouies et de sa fidélité méconnue ; même il allait se donner la coquetterie de douter de l'avenir au moment qu'il en appelait à sa justice : « fi de la gloire » !

CHAPITRE IV

Le Portrait du Peintre, ou l'Achèvement des Mémoires (suite).

II. De Chantilly à la rue du Bac (1837-1841).

A Chantilly, dans sa mauvaise auberge, tandis qu'au-dessous de sa chambre, « cent et un coquins » se disputaient à l'encan les arbres du princier domaine « marqués comme *lui* pour être abattus », il travailla sans relâche. Dès le 31 octobre, il en informait M^{me} Récamier dans une lettre dont le mélancolique début semble arraché à une page des *Mémoires* :

« J'ai le cœur navré au milieu de cette belle forêt, de ces eaux, de ces jardins abandonnés remplis des souvenirs du grand Condé et de Bossuet... Je n'ai eu qu'une pensée en me promenant dans ces bois, en voyant de longues percées traversant arbres après arbres, c'était vous. Pourquoi ma vie est-elle si entravée? Que deviendrai-je? Que ferons-nous? Je ne veux plus m'appesantir là-dessus car j'en crèverais. J'ai pourtant travaillé aujourd'hui, et je vais travailler encore une huitaine de jours pour lever, si je puis, les obstacles matériels; mais reste M^{me} de Chateaubriand... » (1)

Laterribl e M^{me} de Chateaubriand, rivée à son Infirmerie! On comprend qu'en publiant plus tard la lettre du 31 octobre, M^{me} Lenormant ait rayé cette petite phrase-là. Au reste, dans ces mêmes jours, il écrivait aussi, sur le mode plaisant, à sa femme : « Fais bombance, et n'économise pas sur les dîners; j'ai travaillé pour que nous soyons riches comme des puits (2). » Le *Congrès de Vérone* était prêt à partir pour l'imprimerie. La lettre que Chateaubriand écrivit le 6 novembre à M^{me} Récamier (3), et dont tout le milieu est demeuré inédit, ne permet pas d'en douter :

« J'ai voulu achever ici, en travaillant trop, cette affaire d'Espagne; elle est terminée : je n'ai plus qu'à la relire. Un ou deux jours me suffiront, ce qui laissera passer les cercueils qu'on mettra sous la remise jeudi. Jeudi soir, j'arriverai donc à Paris et j'irai vous voir vendredi matin à notre heure. J'prendrai cette nouvelle route. M^{me} de Ch[ateaubriand] m'écrit; elle me gêne bien par ses projets et mille misères. Ce qu'il me faudrait serait d'être votre garde dans ma retraite. Je ne suis plus bon à rien qu'à vous aimer... »

A Chantilly, il est le captif heureux des souvenirs laissés par les anciennes promenades où Juliette était sa mystérieuse compagne.

Chers débuts de l'amour, plus doux que l'amour même ! Il les revoit, au cours d'une randonnée de trois lieues, qu'il accomplit seul, entre deux averses d'automne, l'après-midi de la Toussaint (4) :

« Quelques corneilles, volant devant moi par-dessus des genêts, des taillis, des clairières, m'ont conduit aux étangs de Commelles... Aux jours de René, j'aurais trouvé des mystères de la vie dans le ruisseau de la Thève : il dérobe sa course parmi des prêles et des mousses ; des roseaux le voilent ; il meurt dans ces étangs qu'alimente sa jeunesse, sans cesse expirante, sans cesse renouvelée ; ces ondes me charmaient quand je portais en moi le désert avec les fantômes qui me souriaient malgré leur mélancolie, et que je parais de fleurs... »

Au crépuscule, il est rentré sous la pluie, « le long des haies à peine tracées, avec une moisson de plantes d'automne et dans des dispositions peu propres à la joie... » Sur sa table d'auberge, il griffonne ce prélude en mineur au livre des *Mémoires* qui contera et discutera la mort du duc d'Enghien ; prélude tout lyrique, terminé sur un accord presque désespéré :

Hommes obscurs... nous disparaîtrons sans retour : vous renaîtrez, *œillet de poète*, qui reposez sur ma table auprès de ce papier, et dont j'ai cueilli la petite fleur attardée parmi les bruyères ; mais nous, nous ne revivrons pas avec la solitaire parfumée qui m'a distrait.

En redoutant ainsi l'inévitable oubli, il songeait beaucoup moins aux Condé qu'à son propre amour dont ce parc, ce ruisseau, cette forêt avaient été le décor. Quinze jours plus tôt, dans une autre vallée d'Ile-de-France, Victor Hugo errant, comme lui, parmi les fantômes de l'amour, avait comme lui confronté la fragilité de l'homme et l'impassible éternité de la nature ; il avait affirmé son espoir dans la supériorité du souvenir humain (5). Avec cette conclusion de la *Tristesse d'Olympio*, Chateaubriand, malgré ses désespérances passagères, n'était-il point d'accord, puisqu'il dressait ses *Mémoires* comme un défi à la mort et au temps ? La promenade du 1^{er} novembre dans la vallée de la Thève, fait ainsi le pendant à la promenade du 15 octobre dans la vallée de la Bièvre : sur la première le soleil rayonne, la seconde s'enveloppe de brouillard et de pluie ; mais au-dessus de toutes deux palpite doucement l'astre du souvenir.

De ces treize jours de solitude, Chateaubriand rapportait, outre une provision de poésie, une « tête de chapitre » pour les *Mémoires*, et le manuscrit définitif du *Congrès de Vérone*, qui contenait à la fois l'histoire de « sa » guerre d'Espagne et celle de son ministère.

Ce manuscrit, allait-il le mettre tout de suite au jour ? Il eut une suprême hésitation puisque de Chantilly même, le 4 novembre, il avait confié à Ampère : « ...Il m'en coûtera beaucoup de donner cette partie des mes *Mémoires* pour vivre, j'y suis forcé... (6) » Hélas ! pouvait-il vraiment espérer d'attermoyer avec la nécessité ?... Il employa l'hiver suivant à pousser la rédaction des *Mémoires* et à imprimer les quatre volumes du *Congrès*.



LA MAISON DE CHATEAUBRIAND PRÈS DE L'INFIRMERIE MARIE-THÉRÈSE, rue d'Enfer, n^o 84.

Lithographie de RÉGNIER et SCHOEDER.

De ceux-ci il revisait les épreuves, — vers le mois de janvier ou de février, — lorsqu'il reçut la visite de ses amis et anciens collaborateurs, MM. de la Ferronnays et de Marcellus (7); avertis par l'éditeur Delloye, de qui certains actionnaires, pris pour confidents, avaient partagé l'effroi, ils venaient lui remonter le danger — « danger privé et public » — de livrer au grand jour de la publicité tant de documents et de correspondances diplomatiques, alors que les auteurs responsables de ces pages écrites dans le secret et pour les arcanes de l'État se trouvaient encore presque tous vivants. Chateaubriand consentit des retranchements; et l'ouvrage fut réduit à deux volumes. « Vous me coûtez quarante mille francs! » dit-il ensuite à ses deux amis. Il souriait, non sans amertume, témoigne Marcellus; mais enfin, il souriait; car il était toujours prêt, sur l'injonction de l'honneur ou de l'amitié, à se dépouiller en un moment de ce qu'il avait mis des jours ou des années à acquérir. Il sacrifiait, en l'espèce, l'accroissement de rente fort légitime en vue duquel il avait avancé la publication du *Congrès*; aux termes du traité, cet accroissement était dû pour un ouvrage en quatre volumes. Une transaction intervint : à l'assemblée générale du 18 avril, les actionnaires portèrent à dix-huit mille francs, — au moins sur le papier, car il semble qu'on n'en ait payé que seize mille, — le chiffre de la pension qui, sans le sacrifice de l'auteur, en eût atteint vingt-cinq (8). Dix jours plus tard, le *Congrès* était livré au public; ce livre qui constituait, en somme, un fragment des *Mémoires* fut accueilli par la froideur ou l'animosité; ses lecteurs étaient encore trop proches des événements qu'il racontait (9). Chateaubriand dut faire d'amères prévisions sur le sort qui, lui disparu, attendait sa grande œuvre.

Il n'y travailla pas avec moins de courage. C'est pendant cette année 1838 et les trois ou quatre premiers mois de l'année 1839 qu'il combla les lacunes encore béantes dans la deuxième et la troisième parties (10).

Au mois de novembre, plusieurs livres de la deuxième partie avaient reçu leur forme à peu près définitive. Malgré la saison exceptionnellement pluvieuse, la santé de M^{me} Récamier s'était raffermie. Dans l'appartement de l'Abbaye-aux-Bois, garni de tentures fraîches et de « jolis tapis », on décida de réunir quelques intimes pour leur donner connaissance de ces livres tout neufs. Le 21 novembre, M^{me} Lenormant en avisait Ampère qui voyageait alors en Italie :

« ...Nous sommes en ce moment dans une série de lectures des *Mémoires* de M. de Chateaubriand depuis son retour de l'émigration, que vous regretterez bien, j'en suis sûre, et où l'on vous regrette fort. Du reste, toute cette partie est charmante, aussi variée, aussi amusante, aussi pleine de poésie, de choses intimes, de portraits excellents que tout ce que nous avons entendu déjà de ces admirables mémoires. Cela se passe le dimanche matin. Ma tante a aussi pris deux jours par semaine pour recevoir le soir, le jeudi et le dimanche (11). »

A ces lectures, Sainte-Beuve assistait (12). Pour certaines, on élargit

le cercle. M^{me} de Girardin fit écho à celle du premier dimanche de décembre, dans une des spirituelles chroniques qu'elle signalait à la *Presse*, du nom de « vicomte de Launay » (13). « L'élite de la fashion parisienne », assura-t-elle, était réunie dans le grand salon de M^{me} Récamier; « l'auditoire se composait d'illustres savants et de duchesses d'esprit, qui sont aussi de jolies femmes. » Chateaubriand lut, ce jour-là, « plusieurs fragments »; « c'est le récit de la mort du duc d'Enghien, c'est un retour à Paris après un voyage en Angleterre, c'est l'histoire du manuscrit d'*Atala* que l'auteur, découragé par une critique de Fontanes, voulait jeter au feu, et que des tourterelles ont sauvé »; les mêmes scènes, en somme, que M^{me} Lenormant avait entendues dix jours plus tôt. Toutes appartenaient à la première moitié de la deuxième partie.

Lorsque M. de Talleyrand mourut le 17 mai 1838, Chateaubriand rouvrit la quatrième partie pour saluer « ce garde de l'aristocratie » qui « escorte en arrière les puissants plébéiens déjà partis »; il flétrissait comme « une chose pitoyable » la « comédie par laquelle le prélat a couronné ses quatre-vingt-deux années »... Le 21 mai, il avait écrit à Mgr de Quélen, archevêque de Paris : «... J'ai conçu vos inquiétudes : je vous félicite de votre habileté, de votre religion et du dévouement : le Juge suprême saura seul à quoi s'en tenir sur la sincérité du retour... (14) » A l'archevêque, il ne pouvait rien dire d'autre; mais il gardait son sentiment touchant l'homme qu'il n'avait jamais cessé de mépriser et de haïr.

Au cours de cette lourde année de labeur, un changement capital survint dans la vie de Chateaubriand et dans son ménage. Il n'avait plus les mêmes raisons qu'autrefois de chercher à vendre son « hermitage »; l'âge, cependant, lui faisait sentir l'incommodité de vivre loin du centre de Paris, dans un « désert », loin surtout de M^{me} Récamier; le voisinage des prêtres infirmes l'emplissait, à la longue, de mélancolie. Quand son vieil ami Clausel de Coussergues lui fit connaître que l'archevêché de Paris se porterait volontiers acquéreur de son petit domaine, il s'en réjouit; n'était-ce point, d'ailleurs, la solution la plus logique et naturelle? En 1827, sa femme et lui avaient fait don de l'Infirmierie au diocèse. M^{me} de Chateaubriand réservait seulement ses droits de directrice. Or, pour acquérir « l'hermitage », l'archevêque exigea qu'elle abandonnât l'administration de l'Infirmierie (15). Le sacrifice fut dur : Chateaubriand se félicitait de voir sa femme déchargée d'une fonction et d'une responsabilité pareillement écrasantes; mais l'intéressée refusait d'avouer sa fragilité. Le marché conclu, elle montra de la rancune, se déroba aux émissaires de l'archevêque qui venaient visiter les lieux; et puis enfin résignée, exprima ses regrets le 12 juillet :

« Monseigneur votre charité (excusera) ma faiblesse d'avoir laissé M. de Chateaubriand montrer à MM. vos Grands-Vicaires l'hermitage que nous avons acheté bien cher pour avoir le plaisir d'élever et de conserver l'établissement

que nous laissons en pleine prospérité à l'Archevêché de Paris. Il m'en a aussi un peu coûté de signer si vite la remise de l'administration de l'Infirmerie. J'étais toute prête à rendre mes comptes et à déposer entre les mains de Votre Grandeur une maison à laquelle j'ai consacré pendant vingt ans mes soins et la meilleure partie de ma vie... » (16)

Les comptes étaient nets, l'Infirmerie florissante (17). Dans un vaste hôtel de la rue du Bac contigu à la Maison des Missions Étrangères, un appartement situé au rez-de-chaussée, entre cour et jardin, reçut aussitôt les soins de M^{me} de Chateaubriand. Pendant qu'elle s'occupait de l'aménager, son mari avait pris le meilleur parti : il voyageait. Pour sa santé, mais aussi pour sa gloire. A celle-ci surtout profita le tour que les médecins lui avaient conseillé de faire dans le Midi. Parti le 11 juillet il fit des haltes à Bourges, à Rodez, à Albi, et une première étape à Toulouse; là, il revit celle qu'il continuait d'appeler sa Sylphide et son Occitanienne et qui se nommait maintenant M^{me} de Castelbajac; il fut reçu chez elle tout un soir, et près d'elle retrouva un peu du charme d'autrefois. Il allait bientôt lui écrire : « Vous, au contraire de moi, tous les changements sont en dedans. Vous êtes restée plus charmante que je ne vous avais laissée dans les montagnes. » L'Académie des Jeux Floraux, à laquelle il appartient, le fête dans une séance solennelle (18). Il voit Nîmes, Montpellier, Marseille, s'attarde à rêver au golfe Juan sur la plage déserte où Napoléon débarqua en 1815 (19), admire au passage la Camargue et Aigues-Mortes « merveille du XIII^e siècle, laissée toute entière sur nos rivages » (20), et remonte vers Paris par Lyon; il y salue son vieil ami l'abbé de Bonnevie et le coteau où, dans son couvent, M^{me} Récamier joua, à « l'âge de la *petite fille* » : « Que vous deviez être belle! (21) » Il n'a point besoin de cette vision pour penser à l'amie absente, il l'a emportée dans son cœur. Ses lettres vont la trouver chez M^{me} de Boigne, qui, à Châtenay, lui a offert l'hospitalité estivale (22); chacune lui apporte le même refrain et comme le même gémissement de tendresse : « Il faut vous revenir : femmes, hommes, ciel, palmiers, tout ce que j'ai vu ne vaut pas un moment passé dans votre douce présence, et il n'y a de repos pour moi que là! Mais, bon Dieu! que de choses j'ai aperçues pourtant! j'en étouffe; je ne sais si je m'en souviendrai. (23) » Il s'en souvint heureusement, pour mêler les visions toutes neuves de son voyage au récit du voyage qu'il accomplit dans la vallée du Rhône en 1802 : ce livre des *Mémoires* qu'il composa en arrivant entrelace deux époques et deux poésies.

Dans son nouveau logis, Chateaubriand transposa aisément toutes ses habitudes :

« Je meurs de joie de nos arrangements futurs, avait-il écrit dès le mois de juillet à M^{me} Récamier, et de n'être plus qu'à dix minutes de votre porte, habitant du passé par mes souvenirs, du présent et de l'avenir avec vous; je suis déterminé à faire du bonheur de tout, même de vos injustices. Il y a aussi un grand charme à m'en aller protégé par vos paroles et votre attachement. Et puis, Dieu, le ciel et vous par delà la vie. » (24)

Il avait le sentiment que dans le nouvel asile de paix où il s'installait, il inaugurerait la suprême période de sa vieillesse. C'est là qu'il termina ses *Mémoires* vers le mois d'avril 1839. Le 4 mai, il en informait Hyde de Neuville :

« Je n'ai pas cessé un moment de travailler; les *Mémoires* sont finis; je ne m'occupe plus qu'à les faire recopier, et ils sont augmentés d'un grand tiers (25). »

Le contrat de 1836 stipulait, en effet, que l'œuvre remplirait au moins dix volumes; Chateaubriand, à cette date, en prévoyait treize et peut-être quatorze. Aux quatre parties entièrement rédigées les pages de 1834 sur l'*Avenir du Monde* servaient-elles alors de conclusion? On en peut douter. Ou bien, si elles figuraient à la fin de l'œuvre, ce n'était qu'à titre provisoire. Chateaubriand rêvait, en effet, d'écrire une vaste « Conclusion Générale », à la fois historique et philosophique, où il eût consigné l'enseignement de son époque et de sa vie; un dossier, sur sa table, recevait les notes et observations dont il pensait la nourrir : « Je comptais dire, explique-t-il, quel était le monde quand j'y entrai, quel il est quand je le quitte (26). » Mais les jours passaient, et il ne se décidait point; il s'occupait à relire ses *Mémoires*, à les faire copier et recopier par Pilorge, en « corrigeant par-ci par-là quelques mots dans ces vieilleries » (27), corrections qui n'étaient point sans alarmer son entourage : Ballanche redoutait qu'à tant améliorer sa forme il ne finît par la gêner; c'était mal concevoir le haut idéal de perfection où, pour l'avenir, s'efforçait un artiste qui, méprisant toutes modes, était détaché du présent.

Au cours de cette révision, Chateaubriand s'occupait, de nouveau, du *Congrès de Vérone* (28). Il l'avait toujours considéré comme une partie de ses *Mémoires* : n'y déroulait-il pas les fastes suprêmes de sa vie politique? De ce drame en deux actes, Vérone et le ministère des Affaires Étrangères constituaient les décors; au loin s'entrevoyaient les perspectives de l'Espagne, les luttes civiles et les négociations à Madrid, les tranchées de Cadix et la prise du Trocadéro. Allégé déjà pour la publication de pièces diplomatiques, de portraits incisifs, de jugements audacieux, l'ouvrage ne devait-il pas, au prix d'un arrangement qui le rendît encore moins aride, retrouver sa place dans les *Mémoires*? Il en est absent aujourd'hui, et son absence creuse comme une ravine au centre de la troisième partie. Peut-être, dès 1839, Chateaubriand avait-il commencé de le réduire pour en faire un livre des *Mémoires*. Il s'y employa, certainement, dans l'été de 1841; le 9 août, de Nérès, il écrivait à M^{me} Récamier : « ...Ma seule distraction est de corriger le *Congrès de Vérone* pour le faire entrer dans les *Mémoires*. Je juge maintenant cet ouvrage sans partialité. C'est mon vrai titre, comme affaires, à l'avenir (29). » Sans doute, l'arrangement qu'il conçut alors réalisait-il la promesse — promesse anticipée — qu'il avait inscrite dans le *Congrès* même : « Nous avons placé dans nos *Mémoires d'Outre-Tombe* la partie la moins aride du

Congrès, et les choses auxquelles le public prend ordinairement un intérêt de curiosité : on y verra les portraits des personnages qui se pressèrent à Vérone... (30) » Il est permis de croire que cette galerie de portraits reprenait des pages enlevées à l'édition de 1838; tout indique que l'« arrangement » ainsi mis au point en août 1841 rempissait deux livres.

Par ce dernier effort, la grande œuvre se trouvait terminée. A l'automne, le 25 septembre, Chateaubriand se résolut, en reprenant pour les assombrir encore, ses pages de 1834 sur l'*Avenir du Monde*, à lui donner une conclusion moins large que celle qu'il avait rêvée : « ...J'aperçois la main que les marins croyaient voir jadis sortir des flots à l'heure du naufrage; cette main me fait signe d'abrégér : je vais donc resserrer l'échelle du tableau sans rien omettre d'essentiel. » Et tout de suite, ce coup d'aile à la manière de Bossuet au-dessus du dix-huitième siècle qui marque le début des bouleversements et l'ouverture des temps modernes : « Louis XIV mourut. Le duc d'Orléans fut régent pendant la minorité de Louis XV... Les mérites de Louis XVI ne rachetèrent pas les fautes que ses aïeux lui avaient laissées à expier... Sous l'astre de 1793, les sources du grand abîme furent rompues; toutes nos gloires d'autrefois se réunirent ensuite et firent leur dernière explosion dans Bonaparte : il nous les renvoie dans son cercueil. » Une année, en effet, n'était pas encore révolue depuis que l'homme marqué par les destins pour recueillir les débris de l'âge ancien et préluder aux inquiétudes d'un âge nouveau, quittant sa geôle océanique, était venu s'étendre sous le dôme élevé par Louis XIV.

L'âge nouveau, quel sera-t-il? Tout d'abord, il verra la mort de « la vieille Europe ». Les traditions céderont à l'assaut des idées, convoyées jusqu'aux plus humbles esprits par les progrès matériels de la science. « Quand la vapeur sera perfectionnée, quand, unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront plus seulement les marchandises qui voyageront, mais encore les idées rendues à l'usage de leurs ailes... » De leur influence, que faut-il présumer, et, par conséquent aussi, des « chances » de « la jeune Europe »? Une chose paraît sûre à l'observateur : « On incline à passer de la royauté à la république, ou, pour ne spécifier aucune forme, à la démocratie : cela ne s'effectuera pas sans difficulté. » Comment prophétiser la société nouvelle? Pareil au géomètre qui esquisse des démonstrations par l'absurde, Chateaubriand se risque au chemin sans détours de quelques hypothèses; il pose nettement les termes de certains problèmes qui nous hantent aujourd'hui. Dans l'inégalité des fortunes, il discerne un germe inévitable de troubles civils; « l'expansion de l'intelligence » et « le développement de la nature brute » lui apparaissent d'autre part comme un danger dans l'ordre économique et social : « Supposez les bras condamnés au repos en raison de la multiplicité et de la variété des machines;

admettez qu'un mercenaire unique et général, la matière, remplace les mercenaires de la glèbe et de la domesticité : que ferez-vous du genre humain désoccupé ? Que ferez-vous des passions oisives en même temps que l'intelligence ? » Car « la liberté ne se conserve que par le travail... » Il se pourrait donc que les civilisations futures courussent à la servitude. « ...On affirme que l'espèce s'agrandira ; cependant, n'est-il pas à craindre que l'individu ne diminue?... Dans le monde *matériel*, les hommes s'associent pour le travail... Mais dans le monde *moral* en est-il de la sorte ? Mille cerveaux auront beau se coaliser, ils ne composeront jamais le chef-d'œuvre qui sort de la tête d'un Homère... » Dans cette « société universelle » formée par la « fusion de toutes les sociétés », comment préserver les droits de l'individu ? « Il ne resterait qu'à demander à la science le moyen de changer de planète. » Au grand vaticinateur, l'égalité absolue ne paraît pas moins chimérique ; elle « ramènerait non seulement la servitude des corps, mais l'esclavage des âmes ;... elle ferait de l'individu humain une bête de somme... obligée de marcher sans fin dans le même sentier ».

La solution de l'énigme, où donc la trouver ? Dans l'idée religieuse : réglant l'idée de liberté et disciplinant les passions, elle peut seule imposer un équilibre à la démocratie future. Du Calvaire descendra la véritable liberté. Mais « quand la Société se recomposera-t-elle d'après les moyens secrets du principe régénérateur ? Nul ne peut le dire ; on ne saurait calculer les résistances des passions. »

Ayant ainsi affirmé solennellement et sa foi dans le Christ, et l'indépendance amère de son esprit, Chateaubriand trace un dernier tableau des accroissements survenus dans l'état du monde pendant sa vie ; puis, détourné de la terre, il regarde à l'horizon. A six heures du matin, le 16 novembre 1841, par-dessus « les jardins des Missions Étrangères », il aperçoit « la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. » Sous le dôme caressé du soleil dort Napoléon : homme de transition comme lui, Chateaubriand bientôt ira dormir, également solitaire, sur son rocher breton. Il médite un instant, et puis écrit : « Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

Les *Mémoires*, enfin, étaient terminés. Chateaubriand se trouvait quitte avec sa vieillesse, avec sa vie ; fidèle à son premier dessein de 1803, soutenu par une tendresse délicate, il s'était transmis à la postérité : il avait peint son portrait. Sous quel jour s'était-il donc représenté ?

A l'en croire, les *Mémoires* seraient l'œuvre de tous ses âges : on a vu qu'ils furent principalement le labeur de sa vieillesse. La première

partie même, terminée sans doute aux environs de 1825, il l'a reprise et réécrite après 1830. Sa carrière littéraire et ses entreprises politiques, il les a contées à distance, vieillard morose et disgracié. Seule, la quatrième partie, journal plutôt qu'histoire, reflète directement les décors et les faits. Faut-il s'étonner qu'à travers l'habile variété des tons, l'œuvre entière conserve une même teinte et, pour ainsi dire, une harmonie suprême? Elle fut mise au point dans l'espace d'une dizaine d'années; l'homme qui l'éleva ne s'y laisse jamais oublier : il a plus de soixante ans; de son présent comme de son passé, il parle avec les sourdes amertumes de la vieillesse commençante; il regrette et il se plaint.

C'est lui, principalement, qu'il regrette : son passé tout à la fois l'enchanter et le désoler; comme les ombres de Virgile, il tend en vain les bras vers ces autres rives du temps devenues hélas! inaccessibles; il se voudrait ressaisir et gémit de n'êtreindre plus que des fantômes de lui-même. Il laisse cependant la magie du souvenir lui transfigurer ces images; il se complaît à revivre avec elles. Qui oserait affirmer qu'il ne les déforme pas? A la distance de vingt ou de trente ans, peut-il éviter de mêler à son âme d'autrefois les souffles de son âme d'aujourd'hui? Mais il est sincère; il ne se trompe guère, sciemment, sur les faits essentiels.

Il a pu taire ou farder la vérité; il ne l'a point masquée. Il a rompu les digues de ses rancœurs, de ses préventions, de ses colères. Par deux fois au moins, il semble s'être arrogé le droit de disposer autour de son personnage et de son rôle les voiles d'une avantageuse illusion. On n'est point encore parvenu à démontrer qu'il ait visité en Amérique toutes les régions qu'il a magnifiquement décrites; et le récit de son voyage, — repris et revu par lui jusqu'en ses dernières années, comme nous l'a prouvé l'examen de son manuscrit suprême, — demeure plein d'inquiétantes obscurités. Mais ce qu'il a vu importe-t-il tellement? L'essentiel c'est qu'il ait vu; or il a contemplé, certes, des paysages luxuriants et nouveaux, image pour lui de la forêt primitive. Aux artistes de sa classe, peu de jours suffisent, ou peu d'heures; dans l'éclair d'un rapide contact, leur œil ravit l'âme d'un paysage. A Chateaubriand, il ne fallait pas plus de quelques randonnées pour qu'il s'emparât de la nature américaine et de sa splendeur. Pouvait-il trahir l'un des secrets de son art?... Une pudeur encore plus respectable l'empêchait de divulguer un secret, peut-être pénible, de sa famille. Il n'a dit ni comment mourut sa sœur Lucile, ni par suite de quelle négligence, ou de quelle nécessité cruelle, il fut empêché de reconnaître ses restes et de lui élever un tombeau. Ses explications s'embarassent dans les ingéniosités d'une sublime désinvolture. « Ma sœur fut enterrée parmi les pauvres, écrit-il; dans quel cimetière fut-elle déposée?... » Il n'ignorait point ce cimetière; dans une première rédaction, celle du Manuscrit de 1826, il s'y représente errant parmi les tombes en compagnie du fossoyeur et recherchant en vain le

tertre qui abritait « des restes sacrés ». Ce tertre, vraiment, lui demeura-t-il inconnu?... Un mystère continue d'envelopper les cendres et le souvenir de Lucile; ce mystère, Chateaubriand était maître de le dissiper ou de le maintenir sans qu'on ait lieu, vraiment, d'accuser sa sincérité.

S'est-il trompé sur lui-même? D'un bout à l'autre des *Mémoires*, c'est le même homme, en tout cas, que l'on voit agir et rêver : un être d'inquiétude et de flamme, un homme de désir et d'orgueil. Ce Celte, conçu par ses parents dans l'inquiétude et la morosité, héritier d'une longue lignée d'ancêtres avides, élevé dans la familiarité des vagues qui ne changent point parce qu'elles changent toujours, ressemble à sa nourrice, la mer armoricaine. Comme elle, il est le roc et il est l'onde. Inébranlable en son fond, il est, en surface, ardeur, rayonnement, mobilité. Ardeur, surtout. Se tendre avidement vers tous les biens accessibles, plus avidement encore vers les autres, projeter sur eux les feux d'une imagination inépuisable, embellir par elle ce que l'on veut conquérir, et mépriser aussitôt ce que l'on a conquis, ne prendre appui sur un succès que le temps de s'envoler vers un nouveau mirage, raviver l'espoir par les regrets, se consoler des regrets par l'espoir, et quand on est rassasié de la terre, désirer le ciel, désirer au besoin l'enfer, et désirer encore, et désirer toujours — quelle énergie ne faut-il point pour soutenir une telle agitation sans en être, d'esprit ou de cœur, submergé! L'énergie de Chateaubriand, parmi tant d'inquiétudes, apparaît inépuisable.

Un juste orgueil l'inspire; un orgueil, au surplus, nécessaire; car sans lui, le désir serait déraison, démesure et folie. Très tôt, Chateaubriand conçut sa valeur; il se crut, secrètement, l'égal des plus grands. Aucune déception ne l'amena à douter profondément de lui-même; il s'estimait trop pour être sensible aux menus ridicules où la vanité, plus d'une fois, l'engagea. Mais à cet orgueil congénital il n'a trouvé d'explication qu'après 1830; en se peignant, il ne s'est pas contenté de peindre son temps; il s'est dressé dans ses *Mémoires* comme le symbole et l'incarnation d'une époque; il est l'homme de son temps, le héros d'un épopée où palpite et revit un demi-siècle d'histoire. Au premier chant du poème, l'âme de ce héros collectif se façonne durement à la vie et au rêve dans l'obscur lumière d'un château féodal; au dernier chant, assiégée déjà des ombres de la mort, elle est touchée par l'aube nouvelle d'une ère démocratique où la société se renouvellera. Elle a subi tour à tour les enseignements orageux de la Révolution et de l'émigration, le prestige et la tyrannie de l'Empire, les incertitudes de la Restauration; elle a connu les extrémités de la fortune, les heurts de la réalité, les évasions illimitées du rêve. Que de vicissitudes! On a pu s'étonner que dès 1833, la « Préface testamentaire » les soulignât avec une vaniteuse complaisance; on a demandé non sans ironie si l'auteur des *Mémoires* avait été le seul à connaître, entre 1780 et 1840, un destin pareillement divers et troublé (31). Mais justement; les destins de tous les hommes que la

fortune avait alors déchirés aux rafales de ses tempêtes, Chateaubriand entendait les renfermer dans le sien : il était le héros de son poème épique. Il voulait résumer et dominer son temps.

Mais il n'oubliait point qu'aux moments mêmes où il s'était plongé résolument dans l'action, il n'avait point cessé d'être poète; pareil, là encore, à son siècle, il avait « marché au travers d'un monde de réalités » (32), en s'enveloppant d'un cortège de songes. Ce poète lyrique, les *Mémoires* le laissent souvent apparaître : dans l'intervalle des récits, et non point seulement dans les lumineux prologues, René ressurgit, éternel inassouvi, et chante ses chimères; au los de l'hirondelle qui est fidèle comme lui et, comme lui, vit de peu, il cisèle un morceau digne de l'*Anthologie grecque*; il interpelle la lune qui lui rit entre les sapins de la Bohême; autour de la forme légère de Cynthie, jeune Romaine de seize ans, sœur des Charites et des Muses, il fait neiger, comme des pétales de roses, les strophes d'un voluptueux épithalame; on l'a vu, sur la grève du Lido, converser avec ces deux fantômes, Byron et Venise... Jusqu'en ses derniers jours, la poésie l'obsède et le ravit.

Pour la servir, et pour se mieux peindre, il met en œuvre, avec une témérité calculée, les procédés d'un art à la fois sévère et hardi. Il resserre et condense l'harmonie de sa phrase; celle-ci rappelait autrefois et Rousseau et Bossuet; elle fait penser maintenant aux audaces d'un Saint-Simon qui écrirait en cachette « pour l'immortalité », mais non point, comme l'autre, « à la diable » (33). Jamais Chateaubriand ne fut plus respectueux de la syntaxe; il sait sa langue; mais jamais il n'a montré plus d'indépendance dans le maniement et dans le choix des mots. Dès 1831, comme on l'a vu, en récrivant les livres anciens des *Mémoires*, il a substitué aux expressions simples et familières des vocables qui faisaient image et provoquaient la surprise. A mesure qu'il avançait dans la rédaction de son œuvre, à mesure qu'il la revisait, il a élargi la part de l'audace verbale et des innovations. A sa façon, avec plus de prudence et de discernement, il a renouvelé l'entreprise de la Pléiade : il a tenté d'enrichir le langage.

Non, certes, au hasard, ni par pure coquetterie verbale. Il est, au contraire, de ces artistes scrupuleux qui ne croient point à l'existence des synonymes; aucun mot ne peut être employé en place d'un autre, puisque chaque mot a sa racine et par conséquent sa signification propre. Mais en recourant à des mots nouveaux, on oblige l'esprit à découvrir des nuances inaperçues dans les idées, des aspects encore inédits dans la réalité; surtout, on fait jaillir des images inattendues. Pourquoi exprimer longuement ce qu'un seul mot, plus ou moins rare, permet de traduire en suggérant une vision instantanée? L'enfant gracieuse, entrevue à Hohlfeld, Chateaubriand l'avait d'abord appelée « une petite fille qui portait une hotte »; quel bénéfice de pouvoir la nommer simplement « une petite hotteuse » (34)! Le mot était ancien, mais authentiquement français. Bien

français aussi le mot « incidences » par quoi, disait Brantôme, les chroniqueurs du moyen âge annonçaient dans leurs « rubriques » — c'est-à-dire dans les sous-titres de leurs relations — les « articles étrangers à leur histoire principale ». Chateaubriand ne se fit point faute d'en user au sommaire de ses chapitres; « incidences », ses rêveries sur les routes de Bohême; « incidences », toutes les aventures de son séjour à Venise (35). De ces mots-là, les *Mémoires* en font revivre à foison.

Les plus doctes autorités encourageaient Chateaubriand à oser ces résurrections. Son génie était d'accord avec les vœux de l'érudit Pougens qui, en 1821 et 1825, avait publié sous le titre d'*Archéologie française* (36), un « vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude et propres à être restitués en langage moderne »; un mémoire préliminaire défendait les droits « d'une sage et prudente néologie » contre « la pusillanime austérité de tous ceux qui voudraient nous persuader que la belle langue de Pascal ou Racine suffit seule à tous nos besoins »; beaucoup de mots anciens, selon le précepte d'Horace, méritaient de voir casser la condamnation imméritée qui les avait mis « hors de la loi »; leur nombre, affirme Pougens, « s'élève à près de deux mille ». Ils ne demandent qu'à rendre encore de loyaux services : pourquoi ne pas les tirer de leurs limbes? à la condition, certes, de ne les employer qu'avec « une sage économie », crainte de donner à la langue un caractère déplaisant de « vétusté ».

C'est à ce précepte que s'est conformé Chateaubriand. Il a emprunté plusieurs mots au dictionnaire de Pougens; il en a redemandé beaucoup d'autres aux écrivains du xvi^e siècle, aux chroniqueurs du moyen âge. Comme le peintre qui « fait sa palette », il a constitué des listes de vocables rares qu'on a récemment retrouvées (37) : « *aveinière*, champ d'avoine; *avironner*, tourner, aller à l'entour; un pigeon *avolé* de son colombier; *sapience*; *incrustable*; *uberté*; *fromenteux*; *rancœur*; *ramposner*; *doulance*; *défléchi*; *l'avrilée*; *la vie fuitive*; *obituaire*, etc... » Avec plus de témérité encore, il a transposé dans notre langue quelques mots anglais, parlant par exemple des abbayes qui « *entombaient* ses aïeux » (38); il a hasardé de véritables néologismes en décrivant des « prairies *peinturées* de papillons et de fleurs » (39) ou, comme on l'a vu, la Vierge qui « *assompte* » au tableau du Titien. Tant il a aimé les mots pour leur couleur, pour leur histoire, pour leur sonorité, pour les suggestions indéfinies qu'ils dégagent! Tant il a su en jouer pour émouvoir toutes les fibres de ses futurs lecteurs!

C'est à eux qu'il pensait, en déployant ainsi les ressources de son art; à eux, non à ses contemporains que son audace eût scandalisés. Pour mieux vaincre la mort et l'oubli, en se peignant, il avait peint son temps; il conviait l'avenir dans le temple, élevé de ses mains, où il abritait son tableau; il ne souhaitait désormais d'autre juge que la postérité.

CHAPITRE V

Le Portrait de l'Ange, ou la Chapelle dans la Basilique.

Dans ce temple des *Mémoires*, ouvert à l'avenir, il convenait que M^{me} Récamier occupât une place : elle avait suivi le long enfantement de l'ouvrage ; image vivante de la beauté où il s'efforçait, elle avait encouragé l'architecte ; c'est toute une chapelle qu'il résolut de lui consacrer.

Son premier projet était plus modeste : au lendemain du jour où tous deux avaient fait, à Coppet, « leurs dévotions » sur « l'autel de la mort » (1), il ne songeait qu'à expliquer ce que ce pèlerinage avait eu de « douloureux » pour sa compagne, et pour lui « de pénible » ; dessinant « un ange sur le ciel pur des montagnes » helvétiques, il retraçait l'amitié de deux femmes célèbres. Pour l'Europe du temps de l'Empire, appuyées tendrement l'une sur l'autre, M^{me} de Staël et M^{me} Récamier représentaient l'esprit et la beauté : également malheureuses, également persécutées par le maître du monde, elles semblaient se partager l'empire symbolique des esprits et des cœurs ; et l'univers plaignait ces reines opprimées.

Chateaubriand, écarté des jours brillants ou attristés de Coppet, n'avait point contemplé M^{me} de Staël dans l'exercice tumultueux de sa souveraineté ; il n'avait point alors connu M^{me} Récamier. Il ne pouvait conter ces temps disparus qu'avec les souvenirs de son amie. Dès le mois d'octobre 1832, dans leurs promenades solitaires aux bords du Rhône, il l'avait interrogée (2) ; bientôt, à Paris, elle lui avait « ouvert ses portefeuilles » et communiqué maintes reliques (3). La principale était la liasse des lettres de M^{me} de Staël, irréfutable témoignage d'une liaison de dix-huit années que la mort seule avait pu rompre. Pour préciser certains événements, M^{me} Récamier, aidée sans doute par Ballanche, jeta quelques notes sur le papier ; c'était un gros effort. Combien de fois Ballanche l'avait-il conjurée de rédiger ses *Souvenirs* ! « Le style viendrait tout seul, lui affirmait-il en 1819... Une personne qui a de si longs souvenirs doit en laisser parmi les hommes... Il est impossible qu'un tombeau de marbre blanc vous contienne tout entière... (4) » Non moins persuasive, M^{me} de Genlis offrit en vain son aide. Grâce aux pages décousues que son inspira-

trice lui fournit, grâce à ses renseignements oraux, grâce surtout aux lettres de M^{me} de Staël, Chateaubriand commença de peindre l'amitié fameuse à qui les salons de Paris et le château de Coppet avaient fourni de fastueux décors. Il se proposait de placer cette peinture après le récit du pèlerinage à Coppet et des promenades genevoises : la figure de M^{me} Récamier aurait alors dominé tout le livre de la course en Suisse : l'ange consolateur eût paru descendre des montagnes.

De cette première rédaction, quelques fragments subsistent : « Il fut du bonheur sans moi... aux rivages de Coppet que je ne vois pas sans un injuste et secret sentiment d'envie... (5) » Ces rivages du lac Léman, Chateaubriand les a sous les yeux lorsqu'il pousse ce dolent soupir. C'est en 1832 sans doute, encore ému par son récent pèlerinage, qu'il a raconté les enchantements et les chagrins de M^{me} Récamier à Coppet ; il crayonnait le matin les confidences de la veille. Mais l'on sait que la politique, bientôt, rappela le mémorialiste à Paris.

Le projet fut-il poussé jusqu'au bout ? On en peut douter. En 1834, en tout cas, lorsque Chateaubriand le reprit, ce fut pour l'élargir. Il réfléchit alors à l'ordonnance générale de son œuvre : dans le récit de son ambassade à Rome, il serait amené à citer souvent ses lettres à M^{me} Récamier ; comment attendre jusqu'au récit du pèlerinage à Coppet et jusqu'aux événements de 1832 pour l'introduire auprès de ses lecteurs ? Rome, au surplus, présentait au tableau rêvé une perspective plus favorable que la Suisse ; là, coulèrent pour M^{me} Récamier les mois les moins cruels du bannissement imposé par Napoléon. Le livre qui résumerait son existence à la fois « éclatante et retirée » trouverait une place opportune avant les livres de l'ambassade romaine auxquels il servirait de musical et lumineux prélude ; la ville éternelle ne recevait-elle point dans sa paix consolatrice tous ceux qui avaient souffert et pleuré ? Il convenait que les deux destins de Juliette et de René, longtemps séparés par les agitations du monde, parussent s'y rejoindre dans la lumière d'une religieuse sérénité : « ...Je dois parler d'une femme qu'on ne perdra plus de vue jusqu'à la fin de ces *Mémoires*. Une correspondance va s'ouvrir de Rome à Paris entre elle et moi ; il faut donc savoir à qui j'écris, comment et à quelle époque j'ai connu M^{me} Récamier. » Tout un livre, ainsi, s'ébauchait ; en cette année 1834, où fut arrêtée cette décision nouvelle, les conseils de Venise résonnaient encore à l'oreille de Chateaubriand ; il souhaitait de dresser, auprès de la sienne, l'idéale image de la femme qui, dans un rayonnement de beauté, l'allait aider à cheminer jusqu'aux portes de la mort. Reprenant les lignes esquissées à Genève, il les transposa : « Revenons encore sur des temps écoulés ; essayons à la clarté de mon couchant, de dessiner un portrait sur le ciel, où ma nuit qui s'approche va bientôt répandre ses ombres. »

Ce portrait, il mit cinq ans entiers à le caresser d'un pinceau attentif. Il entamait un chapitre, le suspendait, le reprenait, le lisait à son inspiratrice qui, par sa secrétaire, le faisait transcrire ;

il l'emportait alors chez lui, le reprenait encore, raturait à loisir cette première rédaction, la corrigeait avec des scrupules infinis; on la recopiait de nouveau; une seconde lecture suivait, en comité secret, le plus souvent devant le seul Ballanche, parfois devant le minutieux Ampère; nouvelles corrections, transcription nouvelle. Des brouillons conservés attestent, pour certaines pages, cinq ou six de ces remaniements, que des mois séparèrent, ou des années peut-être (6). Pendant qu'un chapitre attendait sa forme définitive, l'ouvrier en commençait un autre, ou bien en achevait un troisième. Pareil au peintre qui, avant d'organiser un vaste tableau, en aurait dispersé les croquis à travers son atelier, il allait de l'un à l'autre, rectifiant ici un trait, prévoyant là une tache de couleur, précisant de mieux en mieux la place des détails dans la vision d'ensemble. Au livre voué à M^{me} Récamier, il appliquait ainsi, lentement, amoureusement, le principe de la « composition dispersée »; il en polissait chaque ligne, à sa fantaisie, selon les hasards des conversations et des jours, sans jamais en perdre de vue le plan général.

Ce plan, à l'origine, comportait deux nettes divisions (7). Jusqu'à l'année 1812 où son attachement à M^{me} de Staël et une malencontreuse visite à Coppet lui attirèrent le courroux impérial, M^{me} Récamier rayonna surtout dans l'orbite de son illustre amie; c'est auprès d'elle principalement, et dans la société chère à Coppet que Chateaubriand la veut représenter : il lui cédera souvent la parole; il le feindra du moins. Bannie, elle découvre en elle-même les secrets d'un charme nouveau; à Lyon, à Rome, à Naples, sa grâce embellie par le malheur lui vaut de hauts attachements; dans les plus nobles décors du monde, elle brille comme une reine de suavité. Deux parties donc conteront cette existence presque merveilleuse : à la première servira de prélude le récit d'une jeunesse que les tentations mondaines ne réussirent point à corrompre; la seconde aura pour mélancolique épilogue la mort de M^{me} de Staël; mais aussitôt paraît Chateaubriand; et ses visites à la « cellule » de l'Abbaye-aux-Bois baigneront dans la pénombre d'un demi-mystère le renouvellement d'une vie destinée à s'achever dans le calme et la paix. Les deux livres ainsi prévus dans ce livre unique eussent pu porter ces brefs sous-titres : « Avant l'exil »; « Depuis l'exil ». Entre les deux, une sorte d'oraison mystique servait de transition; on n'en possède que la première esquisse; une allusion à la récente découverte de Niepce et de Daguerre permet de la rapporter à l'année 1839 :

A présent les guides historiques me vont manquer, pour la suite de cette histoire, jusqu'au retour de M^{me} Récamier à Paris. Il est difficile de reproduire ces heures de femme que l'on voudrait fixer sur le cadran, et non les compter. Il me faudrait posséder le secret nouvellement découvert d'employer la lumière comme dessinateur chaste et fidèle, ou retrouver le soleil de ma jeunesse, afin de mieux graver l'ombre. Mais quand la clarté pâlit, tout se décolore et s'efface. — Je fais ici une pause, à la façon des orateurs qui parlent au sanctuaire (8).

Aux deux parties du livre, Chateaubriand travailla par intermittences, sans qu'on puisse dater avec sûreté les étapes de son labeur. Dans la première partie, il reprit, en les développant, les pages ébauchées en 1832. Dès 1834, il s'occupait de la seconde partie; contant alors le retour d'exil de M^{me} Récamier, il attestait qu'au début de la Restauration, « la joie » de la France « fut générale » : « Aujourd'hui, écrivait-il, que vingt années sont passées sur les morts et les souffrants de 1814... (9) » Deux ans plus tard, la toile était toujours sur le chevalet; le 8 août 1836, avant d'aller reprendre à Dieppe, comme on l'a vu, le fil de sa narration générale, le portraitiste mandait à son modèle : « Quoique je n'aie pas le cœur aux *Mémoires*, quand j'aurai fini ce qui vous regarde, je ferai une ou deux pages par jour... (10) » C'était subordonner la grande œuvre des *Mémoires* à l'œuvre fragmentaire du portrait : il faut bien qu'à cette date, celle-ci ait paru proche de l'achèvement. M^{me} Récamier s'employa sans doute à calmer tant de zèle : les *Mémoires* furent d'abord poussés jusqu'à leur terme. Entre temps, plusieurs passages du livre demeuré en suspens furent transportés dans le *Congrès de Vérone* ou dans les *Mémoires* (11). C'est seulement au printemps de 1839 que Chateaubriand revint au portrait de son « ange ». Il y avait travaillé, pour ainsi dire, sous la surveillance de M^{me} Récamier. Les documents qu'elle lui communiqua, il n'en avait « fait usage que sous ses yeux ». Ballanche l'atteste (12); et certains des documents eux-mêmes confirment son témoignage; ils conservent dans leur marge ou dans leur texte, les coups de crayon et les croix par quoi Chateaubriand signalait à la secrétaire de M^{me} Récamier les passages qu'il lui convenait d'insérer dans sa rédaction. Le choix en avait été scrupuleusement étudié; car, affirme Ballanche, « M. de Chateaubriand ne veut traduire M^{me} Récamier devant la postérité qu'avec son assentiment... Tout est bien entendu entre eux. Lui-même est plein de tous les sentiments les plus délicats pour soigner cette renommée si intacte comme elle mérite d'être soignée. » Il ajoutait : « Je suis là pour ajouter aux soins de l'auteur, pour veiller aux susceptibilités de celle qui en est l'objet. » Plus d'une fois peut-être, une fois au moins certainement, Ballanche rendit à son illustre confrère le service de lui suggérer l'un de ces tours ingénieux qui devaient respecter les pudeurs de hautes et ombrageuses renommées (13).

Au mois de juin 1839, le comité secret tint plusieurs séances dans le salon de l'Abbaye. On relut le livre enfin terminé. A force d'en scruter le texte, les trois experts doutaient de leurs propres scrupules. Un regard tout neuf ne serait point exposé à ces éblouissements. Ballanche proposa celui de la comtesse d'Hautefeuille dont il s'était fait, depuis quelque dix années, le directeur spirituel, et qui, par retour d'admiration, devenait peu à peu pour lui une aimable Égérie (14) : auteur de l'*Ame exilée*, conte mystique plutôt que roman, œuvre subtile et fragile qui venait d'obtenir un succès comparable à celui

d'*Ourika*, elle passait pour un esprit ingénieux et sensible. Généreuse et douce, elle vivait un peu en retrait du monde, enfermée pendant cinq ou six mois, à plusieurs lieues de Paris, dans son domaine de Saint-Vrain. Le cœur haut placé, elle professait pour M^{me} Récamier une admiration que ne ternissait pas le moindre grain d'envie : Ballanche l'assurait du moins. En 1835, il l'introduisit à l'Abbaye, où elle plut; son mari, ancien colonel d'état-major, ancien député, âgé d'un peu plus de soixante ans, avait été présenté à Louis XVI le même jour que « le chevalier de Chateaubriand »; ils avaient ensemble suivi la chasse où le débutant breton coupa maladroitement le roi sur les fins de la bête; l'auteur des *Mémoires* fut tout heureux de retrouver ce compagnon de ses premiers fastes. « Après de M^{me} Récamier », M. d'Hautefeuille « a fort réussi », affirme tout de suite Ballanche. « Quant à vous, ajoutait-il en écrivant à la comtesse, c'est une autre affaire : il y a réciprocité parfaite entre vous et elle (15). » Les deux intéressés acceptèrent donc de recourir au jugement d'« Anne-Marie » (c'était le pseudonyme littéraire de M^{me} d'Hautefeuille); et le 21 juin, Ballanche lui mandait en grand mystère :

« M^{me} Récamier, lorsque vous lui avez conseillé d'écrire ses souvenirs — il y a bien longtemps que je lui donne le même conseil — ne vous a point dit qu'elle avait une centaine de pages dans les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Elle aurait pu vous le dire; mais à cause de la manière dont M. de Chateaubriand s'exprime sur elle, elle aurait eu quelque embarras à vous faire cette confidence. Pourtant, je l'y ai engagée, et elle s'y est résolue. Elle serait même charmée d'avoir vos impressions. Voulez-vous lire cette centaine de pages, sans en rien dire à personne, à la condition seulement que vous direz avec franchise votre pensée tout entière? M. de Chateaubriand a remis à M^{me} Récamier cette partie de ses *Mémoires*. Elle a toute liberté de communiquer à l'intimité la plus parfaite, et vous êtes de cette intimité. D'après les observations de M^{me} Récamier et d'un très petit nombre de ses amis, une dernière révision serait faite. Ensuite, cette partie des *Mémoires* irait rejoindre le dépôt où les éditeurs doivent les prendre lorsque la publication aura lieu.

« Vous savez qu'il a été fait des lectures des *Mémoires*, mais vous comprendrez facilement qu'il n'en a jamais été fait de la partie qui concerne M^{me} Récamier. Ceci est donc une confidence tout à fait à part.

« M^{me} Récamier n'aurait jamais osé vous la faire si vous ne l'eussiez pas mise sur la voie et si je ne l'eusse pas moi-même encouragée.

« Passé ce premier embarras d'une telle confidence, elle mettrait un très grand prix à connaître vos impressions, puisque vous représenteriez pour elle ce public d'élite auquel seul on doit songer, et parmi ce public d'élite les femmes d'élite.

« La solitude de la campagne serait très favorable à cette lecture impartiale, et pourtant à laquelle vous prendrez un très vif intérêt. La solitude, loin du bruit du monde, vous placerait juste dans le point de vue de la postérité.

« Je vous engage à accepter ce rôle, à cause de l'intérêt beaucoup plus particulier que je prends à cette partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Et je suis bien persuadé que vous aussi, c'est à cette partie des *Mémoires* que vous prendriez un intérêt plus direct... Vous me viendriez en aide, vous nous viendriez en aide à tous... »

Suivaient des recommandations : M^{me} d'Hautefeuille indiquerait

le jour prochain où elle enverrait « prendre les cahiers » chez Ballanche par des mains sûres; elles les lirait « de suite » et tout de suite et ferait « en même temps ses notes à part » : « Je dois vous dire que M. de Chateaubriand est maintenant très pressé de compléter son manuscrit dans le dépôt où il doit dormir jusqu'au moment où ses éditeurs l'en tireront. » Sur tout cela, naturellement, « le silence le plus parfait ».

De Saint-Vrain, M^{me} d'Hautefeuille répondit aussitôt qu'elle était à la disposition de son « cher Hébal », qui jugea charmante sa lettre, demeurée jusqu'aujourd'hui inédite; elle est pleine, en effet, de finesse (16) :

« Je ne puis vous dire combien je suis sensiblement touchée de votre confiance et de celle de M^{me} Récamier dans un sujet si délicat. Toute ma crainte est de ne pas y bien répondre par les lumières de l'esprit. Mais j'y ferai de mon mieux; et puis le jugement viendra d'ailleurs, et c'est peut-être le moyen qu'il soit plus juste; et toujours il sera très sincère. Je regarderai même la sincérité dans ce cas comme un devoir de cette douce intimité dans laquelle je suis heureuse de me sentir comprise. Comptez sur le secret le plus absolu, et quant à l'intérêt, je n'ai pas besoin de vous en parler, vous comprenez bien que dans cette lecture, il y en aura de tous les genres possibles pour moi.

« Un regard de M^{me} Récamier sur M. de Chateaubriand pendant que je lui parlais d'écrire ses souvenirs m'avait appris une partie du secret. Ces cent pages sont, j'en suis sûre, bien belles, et je dirai que dans tous les cas, elles *doivent* se trouver dans les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Mais elles ne m'empêcheront point de désirer des souvenirs écrits par M^{me} Récamier. Ce sont ses impressions propres que je voudrais connaître : l'effet que sa beauté et les hommages de quiconque l'apercevait seulement, produisaient sur elle; ce qu'était pour elle cette vie de déesse, cet encens qui ne lui montait point à la tête, et qui ne l'empêchait point de se trouver triste et seule dans cette vie d'enchantement comme si elle eût, en effet, été une jeune déité tombée du ciel sur la terre et ne pouvant s'unir aux hommes à cause de sa céleste origine.

« Elle seule pourrait dire ce qui se passait au fond de cette nature toute exceptionnelle et, vraisemblablement, les magnifiques pages que je lirai ne me consoleraient pas entièrement d'un tout petit volume qu'elle aurait écrit, ou que vous pourriez lui surprendre. N'importe, je suis bien pressée de les avoir... Quant aux observations que je pourrais faire, afin de pouvoir les faire librement, c'est à vous, n'est-ce pas, que je les adresserai et vous en ferez l'usage que votre tact de cœur si délicat et si fin voudra en faire. Il faut que je puisse dire toute ma pensée sans crainte de blesser personne. Vous comprenez qu'ici ce n'est pas de M^{me} Récamier que je parle, puisque c'est elle qui veut la connaître. »

Des jours passèrent cependant, et Ballanche demeurait muet. M^{me} d'Hautefeuille récrivit pour manifester son étonnement. Le 9 juillet, Hébal s'expliqua (17) :

« ...Vous auriez eu immédiatement le manuscrit si on était venu immédiatement le prendre. Mais vous savez que les choses changent d'un jour à l'autre. Il est survenu la pensée de faire quelques changements, et l'on s'est mis de suite à les faire. Puis d'autres encore. Et toutes ces petites recherches ne sont pas encore terminées. Je vous tiendrai au courant. M^{me} Récamier a désiré voir la lettre que vous m'écriviez pour me donner votre assentiment. Elle en a été ravie, et elle a voulu la garder. Il faut être juste, cette lettre était

charmante pour M^{me} Récamier. Elle contenait, en très peu de mots, une si juste appréciation de ce qu'elle est, que j'en ai conclu, pour moi, le désir de vous voir écrire quelques pages sur elle. Nous en recauserons. Ainsi l'envoi du manuscrit n'est qu'ajourné. On tient plus que jamais à avoir votre avis ou, comme on dit à présent, votre impression. »

Six jours plus tard, M^{me} d'Hautefeuille était avisée qu'elle pouvait « faire prendre le manuscrit », à la condition d'avertir un jour d'avance : « Je ne le demanderai à M^{me} Récamier que lorsque vous m'aurez prévenu... »

Sans doute, pendant la seconde partie de ce mois de juillet, la solitaire de Saint-Vrain, à l'ombre de ses arbres, dans le silence de la campagne, put-elle enfin lire à loisir le récit de Chateaubriand. Les observations que cette attentive lecture lui inspira sont perdues; nul reflet ne s'en retrouve aux lettres qu'elle reçut d'Hébal dans les semaines suivantes. Son sentiment, pourtant, se laisse deviner; car on la voit bientôt souhaiter, avec l'approbation de Ballanche, d'écrire elle-même une sorte de vie de M^{me} Récamier; un peu plus tard, elle propose de rédiger les souvenirs que celle-ci lui contera; ou bien, elle est sur le point d'entreprendre une « présentation » des lettres de M^{me} de Staël qui l'amènerait à conter l'amitié des deux femmes. Elle persistait à penser que, même après Chateaubriand, il y avait lieu de consacrer « un tout petit volume » au séduisant modèle; on peut conjecturer que le portrait en pied exécuté par le grand homme lui paraissait trop hiératique et trop froid.

Fut-ce aussi l'opinion de M^{me} Letissier? Cette amie de l'Abbaye, en 1839, n'était encore auteur qu'en présomption et en expectative; d'esprit plus rigoriste que la comtesse d'Hautefeuille, elle préparait le *Libre de la jeune femme chrétienne* qui parut deux ans plus tard. Ballanche passait de temps à autre une soirée dans son salon; il y rencontrait Lamartine et le « cher abbé Cœur », qui remplaçait, comme il pouvait, à force d'enthousiasme libéral, Lamennais le « très cher et très regretté ange déchu » (18). M^{me} Letissier eut quelques temps en main les « cahiers » de Chateaubriand; on lui demandait d'examiner s'ils ne contiendraient pas des passages, non point scabreux certes, mais de nature à compromettre une renommée ombrageuse et sans tache. Grand embarras! M^{me} Letissier, à son tour, consulta des amis sûrs, parmi lesquels M. de Ronchaud, fils d'un député, et ami de son mari (19). Deux passages furent désignés au sacrifice; dans le premier, Chateaubriand relatant sa première entrevue avec M^{me} Récamier hasardait une phrase sur la pudeur et sur l'amour; ailleurs, il s'agissait des promenades nocturnes « sur la terrasse d'un château — celui de Chantilly sans doute — dont les escaliers conduisaient à un bois plein d'ombre et de mystère ». Après délibération, le comité de l'Abbaye décida de couper court au mystère de Chantilly : mais il maintint l'autre phrase, comme innocente.

On doit conjecturer qu'il y eut encore d'autres scrupules, d'autres

délibérations, d'assez nombreuses retouches : pendant l'été et l'automne de 1839, toutes les phrases harmonieuses et caressantes déjà pesées par Chateaubriand, repassèrent au trébuchet. « On s'occupe toujours des *Mémoires* », murmurait confidentiellement Ballanche. Avant la fin de l'année, une sorte de lassitude intervint; et le livre intitulé *Madame Récamier* fut enfin fixé dans un texte qu'on croyait alors définitif. La principale intéressée en fit recopier les vingt-trois chapitres par sa secrétaire ordinaire qui en savait déjà tant de lignes par cœur! A leur suite, sous le titre de *Fragments*, elle ajouta cinq morceaux extraits des *Mémoires*, où son souvenir était gravé (20) : les chapitres, par exemple, de la promenade au lac de Constance et de la rêverie au Lido. C'était ciseler, pour le tabernacle de la chapelle qui portait son nom, une sorte de reliquaire d'amour. Le recueil, ainsi constitué, comportait deux cent une pages. Chateaubriand, de son côté, fit établir par Hyacinthe Pilorge le manuscrit du livre entier qui prit sa place, dans le manuscrit intégral des *Mémoires*, avant le récit de l'ambassade de Rome; dans ce texte définitif, la division d'abord prévue en deux parties avait été effacée. Les cent trente pages remplies par l'écriture minutieuse et nette d'Hyacinthe formaient alors, dans l'œuvre intégrale, le « livre dixième » de la troisième partie. C'est par cette appellation : « le livre dixième », que M^{me} Récamier et ses familiers prirent l'habitude de les désigner désormais.

Au salon de M^{me} Récamier, la toile de Gérard : « Corinne au cap Misène » immortalisait M^{me} de Staël, dans une pose symbolique. Assise devant « sa belle Corinne » (21), M^{me} Récamier pouvait à son tour contempler ses traits dans le tableau longuement travaillé que Chateaubriand venait d'exécuter pour elle. Dans quelle pose l'avait-il peinte? parmi quels décors et sous quelle lumière?... Certes, il avait marqué son œuvre d'un caractère bien personnel; cependant, — lui-même en avertit — pour plus d'un détail ses devanciers l'avaient inspiré; car devant le beau modèle il arrivait le dernier d'une série de peintres littéraires, — le dernier, mais non le moins considérable. Quels étaient donc ces portraits antérieurs? et que leur devait-il?

CHAPITRE VI

Portraits antérieurs.

L'Esquisse de Benjamin Constant, ou les « Mémoires de Juliette ».

Très tôt, semble-t-il, M^{me} Récamier souhaita de retenir l'attention des écrivains; elle avait la noble ambition d'être jugée par eux, et décrite, et transmise, elle aussi, à la postérité. Non qu'il lui plût de s'enivrer d'un banal encens; presque chaque jour, dans les années brillantes du Directoire et du Consulat, elle recevait des hommages en vers ou en prose, que leurs auteurs omettaient parfois de signer; quelle jolie femme ne s'en fût enorgueillie? Elle conservait, religieusement, dans un portefeuille, ces titres authentiques de sa beauté; quelques-uns subsistent; plusieurs, en anglais, lui furent remis pendant le triomphal voyage qu'elle fit à Londres en 1802 (1). La valeur littéraire de ces pièces est médiocre; à peine si deux ou trois se relèvent par un trait gracieux ou piquant. Ce madrigal, par exemple, évoquait après coup, non sans bonheurs, le charme adolescent de Juliette :

SUR MADAME RÉCAMIER AU MOMENT DE SON MARIAGE.

*Il faut l'aimer, hélas ! sans espoir de retour !
Son cœur ignore encor le trésor qu'il recèle ;
De la fille des dieux image trop fidèle,
C'est Vénus, mais avant qu'elle ait conçu l'Amour.*

Des éloges monotones M^{me} Récamier se lassa vite; ils célébraient la femme à la mode; que ne parlait-on, parfois, de son cœur et de son esprit? Le poète allemand Kotzebue fut peut-être le premier à les vanter avec délicatesse; aussi M^{me} Récamier lui garda-t-elle de la reconnaissance. Elle avait fait copier la traduction des pages qu'il lui consacra dans la relation de son voyage à Paris (2). Il y séjourna plusieurs semaines en décembre 1803 et en janvier 1804; le livre qu'il en rapporta parut à Berlin vers la fin de cette dernière année; une gravure y représentait l'auteur visitant l'Abbaye de Saint-Denis; arrêté devant le tombeau d'Henri IV, il méditait,

« ayant à son bras M^{me} Récamier ». Dès l'année suivante Guilbert de Pixérécourt publiait une traduction de ces deux curieux volumes (3); c'est aux *Souvenirs de Paris* du poète allemand que « la déesse de la rue du Mont-Blanc » dut son premier portrait littéraire.

Il était animé des couleurs de l'enthousiasme. En arrivant à Paris, Kotzebue, « nourri de préjugés contre M^{me} Récamier », s'attendait à ne voir « qu'une femme vaine et coquette, endurcie par le luxe et la richesse »; tant il s'était laissé prévenir par les « calomnies des journalistes allemands ». Du premier regard, comprenant qu'on l'avait trompé, il fut conquis. C'était un soir, à l'Opéra : « Voilà M^{me} Récamier », dit un de ses voisins en lui montrant une loge. Derrière plusieurs amies éclatantes de diamants, M^{me} Récamier semblait se cacher : il fallait prendre la peine de la découvrir : « au fond de la loge, sans parure sur la tête, vêtue d'une robe blanche des plus simples, entourée des grâces de la modestie, qui semblaient être ses sœurs, elle paraissait honteuse d'être si belle.... » Même simplicité dans son salon où règne « un ton gai mais décent, aisé mais respectueux »; là encore elle ne porte qu'une toilette sans apparente recherche :

Mais je n'ai jamais rien vu de plus fin, de plus blanc et à la fois de plus décent que la robe dans laquelle cette dame semblait enveloppée comme dans une vapeur légère. Aucune coiffure n'a moins de prétention que la sienne; et pourtant aucune coiffure n'est plus attrayante et plus gracieuse que ces nattes et ces boucles de cheveux d'un brun châtain, qu'elle réunit sous son peigne, sans art, et souvent même sans y faire attention... La douceur, la grâce, la modestie sont les trois sœurs qui l'entourent sans cesse et qui président à sa toilette.

A quoi bon parler de sa beauté, puisque « son aménité est bien préférable »? Sa réputation passe sa robe en blancheur : « elle observe exactement, au milieu des tourbillons du monde, les devoirs d'une épouse envers un galant homme qui pourrait être son père. » Elle groupe autour d'elle beaucoup d'amis; car en amitié, elle se montre « ardente, même un peu fanatique et cependant constante »; tyrannique, néanmoins, pour les petits détails de la vie; « disposée à faire de grands sacrifices à ses amis, elle est moins complaisante à leur en consentir de petits ». Ombre légère, au reste, parmi tant de qualités. Ajoutez que M^{me} Récamier est « religieuse sans vouloir le paraître », aumônière et bienfaisante avec autant d'empressement que de discrétion.

Kotzebue s'était-il trompé en portant un jugement si favorable sur la femme adulée de tous qu'il eut « le bonheur » de voir « presque chaque jour pendant plusieurs semaines »? Le témoignage de l'honnête Bouilly confirme le sien. A peine rentré en Allemagne, Kotzebue avait écrit un article à la louange de sa belle hôtesse : fort lié avec l'auteur de *Fanchon la Vielleuse*, il le lui adressa, en le chargeant de le porter rue du Mont-Blanc, avec une lettre (4). Commission fort embarrassante pour le mandataire : il ne connaissait point M^{me} Réca-

mier, mais seulement des ennemis de cette trop célèbre personne; bref, il était « prévenu contre elle », comme il l'avoua bientôt en rendant compte de sa visite : il « la croyait ce qu'elle était loin d'être »; il redoutait d'affronter la sirène. Il s'arma donc de pensées rigoureuses et de réflexions sévères. Or le miracle de la grâce et du sourire, une fois de plus, opéra :

« J'ai trouvé, écrit cet homme austère encore pénétré d'émotion, j'ai trouvé de la naïveté sans prétention, de la grâce en tout et partout, de la simplicité, même et surtout de la bonté, chose à laquelle je tiens essentiellement. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire que je ne m'attendais pas à trouver tant d'aimables qualités réunies, et qu'avec sa figure et l'auréole qui l'environne, elle pouvait se dispenser d'être aussi bonne femme. Elle m'a répondu, avec ce sourire caressant que vous lui connaissez : — Que voulant avoir dans sa vieillesse des amis qu'elle ne dût point au prestige passager de la beauté, elle s'étudiait sans cesse à ce qu'on l'appelât une bonne femme... »

Aveu charmant, recueilli au vol; M^{me} Récamier, à vingt-sept ans, dans chaque amoureux voyait l'ami futur : la douceur et la bonté lui paraissaient un placement plus solide que l'amour! A Bouilly, en même temps, elle expliquait qu'elle aimait Kotzebue parce que dans son talent comme dans sa personne elle appréciait « la sensibilité la plus vraie » : « Mais pourquoi, gémissait-elle doucement, pourquoi donc cette qualité si rare fait-elle tant d'ennemis? » Elle venait cependant de lui faire un ami de plus : invité à venir dîner le lendemain, Bouilly, ce 25 février 1804, sortit enthousiaste de l'hôtel à la mode où il était entré plein de défiance. Le 25 avril suivant, il écrivait à Kotzebue (5) :

« ...M^{me} Récamier est loin de vous oublier. Chaque fois que je la rencontre, ou que je la visite chez elle, notre entretien tombe toujours sur vous. Aussi, calmez vos craintes et croyez que vous êtes encore dans ce cœur-là. Entre nous soit dit, vous pouvez vous en vanter, car la belle passe pour la plus jolie indifférente de Paris : et puis, c'est à qui aura place dans ses bonnes grâces... »

Ainsi parlait l'amitié. L'amour devait s'exprimer avec plus de chaleur, et même — ô paradoxe! — avec plus de perspicacité; car c'est Benjamin Constant qu'il inspira; pendant des mois il le dévora sans l'aveugler.

On sait l'origine de la passion qui, brusquement, presque sauvagement, s'empara du polémiste fameux, alors qu'affranchi et de M^{me} de Staël et d'Anna Lindsay, il était déjà l'auteur désabusé d'*Adolphe*. Il a lui-même résumé les péripéties capitales de cette aventure dans une suite de notes qu'aux jours de sa vieillesse il jetait sur un carnet avec le dessein, semble-t-il, de préparer des matériaux pour ses futurs Mémoires. C'était en 1814, au fort de l'été; rentrée depuis trois mois à peine de son long exil, M^{me} Récamier s'enivrait de Paris (6). En même temps elle demeurait fidèle — non sans danger peut-être —

à certaines amitiés qui l'avaient aidée à supporter son ban. Le roi de Naples Joachim, c'est-à-dire Murat, souhaitait de faire défendre sa cause et son trône devant l'aréopage du Congrès de Vienne par la plume d'un apologiste étincelant; la reine Caroline en écrivit à M^{me} Récamier. Celle-ci recourut à Benjamin Constant; elle appréciait depuis longtemps son talent : sans doute pensait-elle que l'auteur de *l'Esprit de Conquête* se ferait écouter aisément des rois (7). Pour l'attacher à la fortune des Murat, elle voulut s'appliquer à lui plaire; s'y appliqua-t-elle un peu trop? dès le premier moment se piqua-t-elle au jeu? On n'en saurait guère douter quand on lit comment l'auteur d'*Adolphe*, après coup, remémore le début de cette tragi-comédie :

M^{me} Récamier se met en tête de me rendre amoureux d'elle. J'avais quarante-sept ans. Rendez-vous qu'elle me donne sous prétexte d'une affaire relative à Murat, 31 août. Sa manière d'être dans cette soirée : *Osez!* me dit-elle. Je sors de chez elle amoureux fou. Vie toute bouleversée. Coquetterie et dureté de M^{me} Récamier. Je suis le plus malheureux des hommes. Inouï qu'avec ma souffrance intérieure j'aie pu écrire un mot qui eût le sens commun...

Ainsi, en trois ou quatre petites phrases, Benjamin fait tenir le souvenir de six mois entiers de tourments; car aussitôt après, son « carnet » évoque son action politique, trop connue, de mars 1815, l'ardeur inattendue qui le « jette à corps perdu du côté des Bourbons ». « M^{me} Récamier m'y pousse », déclare-t-il amèrement en mentionnant son « article du 19 mars » au *Journal des Débats* et sa fameuse revirade en faveur des Cent Jours (8).

Six mois donc de coquetterie, d'une part? et, de l'autre, six mois de tourments? L'histoire fut un peu moins simple. On s'en douterait, à lire seulement les lettres de flamme que Benjamin écrivait presque chaque jour à Juliette; on n'en doute plus, à parcourir le *Journal intime* — encore en partie inédit (9) — où, presque heure par heure, il consignait les progrès et les retours de sa passion : entre deux crises d'abattement et d'espoir, il se jugeait avec lucidité; il s'accusait de folie : « ce journal est un dépôt de folies », gémissait-il le 10 décembre, après trois mois et demi de souffrances. C'est le 27 août, — non le 31, — qu'une première entrevue avec Juliette avait décidé de son sort (10); il prit, ce jour-là, pour un encouragement, un mot qu'elle lança comme un défi; depuis cette date, lui écrivit-il un soir, tout fut changé pour lui : « aucune tentative pour reprendre le gouvernement de lui-même ne lui réussit (11). » Sa volonté, brusquement, avait-elle abdiqué? tout au contraire, brusquement, elle s'était tendue pour conquérir une proie réputée inaccessible; à toutes les forces d'une âme que l'âge rendait impatiente, elle avait commandé de s'engager dans les aventures d'un amour presque désespéré. Cet amour serait sans doute le dernier; déçu et desséché par trop d'expériences cruelles, Benjamin en attendait un renouvellement de son cœur et de sa vie, une revanche et comme une rédemption. « Vous serez, protestait-il,

l'ange réparateur de ce qu'une autre femme a détruit (12). » Mais justement, cette autre femme, M^{me} Récamier la connaissait bien : elle avait vu, maintes fois, auprès de M^{me} de Staël, Benjamin délirer, blasphémer, maudire et, tout saignant encore de blessures récentes, se reprendre à l'extase et jurer l'adoration. Elle n'ignorait point les péripéties d'une passion qui souvent avait été tragique; elle avait aidé parfois aux accommodements. Elle, qui toujours avait craint les orages du cœur, comment, auprès de cet homme dont elle n'ignorait à peu près rien, aurait-elle pu goûter cette naïve griserie d'illusion nécessaire à la naissance de l'amour? Surprise, flattée, parfois émue, elle redoutait ce soupirant tumultueux et ne l'encourageait qu'à l'amitié. Lui, cependant, s'était juré de l'attendrir; dans l'entreprise il jetait toutes ses réserves d'esprit, toutes ses puissances de séduction, tout son destin, toute sa vie. En même temps, il conservait sa perspicacité; il souffrait et il se regardait souffrir. Chaque soir, dans son « journal intime », il enregistrait ses manœuvres, ses espoirs ou ses déceptions.

Il commence par l'espoir, — par le plus téméraire, — et par la fatuité. Pour mieux le persuader de servir les Murat, M^{me} Récamier l'a fait inviter avec elle au château d'Angervilliers par sa fidèle amie M^{me} de Catellan. Il y demeure du 6 au 12 septembre; c'est là qu'il se verse à lui-même le poison; on suit dans son journal les progrès de son exaltation :

7 septembre. — Journée toute à Juliette; je ne suis pas encore aimé, mais je lui plais; il y a peu de femmes qui soient insensibles à ma manière d'être absorbé et dominé par elles. Ceci met un vif intérêt dans ma vie. Je sens dans mes veines une chaleur inusitée.

8. — Auguste de Staël; il m'observe; il dira tout à sa mère; que diable me fait cette femme? Qu'elle ne s'avise pas de me troubler! elle m'a fait assez de mal! Juliette est difficile à prendre, elle doute et elle oublie; mais elle me trouvera plus aimable que personne : elle m'aimera!

9. — Conversation sérieuse avec Juliette, elle a de la raison et je la crois sincère. Je ne veux pas affliger ma femme; tout peut se concilier. Je fais quelques progrès dans le cœur de Juliette, elle m'enchantel J'ai annoncé mon départ pour demain.

10. — Je suis resté. Grands progrès, je crois; je suis, je le pense, aussi aimable que possible; Juliette s'apercevra de mon absence, c'est bon. Plus de violence la fatiguerait encore. Il faut qu'elle ait besoin de ma société; elle s'y prendra par l'habitude. Passé la nuit à lui écrire. Ce n'est pas écrire qu'il faut, elle ne lit pas; mais elle m'a prouvé qu'elle s'attachait à moi. Nous serons plus libres à Paris. Je pars demain.

11. — Voilà donc que je m'engage dans de nouvelles amours. Jamais cela ne m'est arrivé sans bouleverser ma vie. Jusqu'ici, il n'y a que plaisir, Juliette cependant ne m'aime pas encore, mais elle est bien prise... Au reste, je vends peut-être la peau de l'ours. Je pars...

Je ne suis pas parti, je vois clairement que je fais des progrès dans le cœur

de Juliette, mais elle est fine, spirituelle, maligne. Elle se joue avec moi; elle est bonne enfant; je crois qu'elle m'aimera.

12. — Matinée douce; tout est doux avec Juliette. Je suis parti, mais je la verrai demain soir. Elle anime ma vie...

Ces premières pages confidentielles livrent le secret de Benjamin; par vanité, par obstination, un peu par amusement d'abord, et puis par amour-propre, il veut aimer Juliette. Bientôt, il a dépassé le moment où ayant livré sa volonté à cet amour qui n'était point du tout fatal, il ne peut plus ni la reprendre, ni la modérer; fatalement alors, il faut qu'il souffre. Dès le 16 septembre, il note que Paris « a fort changé Juliette »; en vain, la veille, lui a-t-il lu le mémoire qu'elle avait demandé pour le roi de Naples, et qu'elle a trouvé « excellent »; elle esquivé les « tête-à-tête ». « Je bourre ma vie, gémit-il, dans l'inconcevable agitation où cette femme me met : jeu, veillées, que sais-je? tout m'est bon pour tuer le temps; mon sang brûle... Je n'avais jamais connu de coquette : quel fléau!!! » Deux jours plus tard, il passe « la moitié de la nuit » à pleurer; après une promenade au Luxembourg avec l'objet de son inquiétude, il écrit sans le moindre aveuglement :

...C'est encore plutôt de l'absence de sensibilité que de la coquetterie; elle a envie de plaire, mais pitié du mal qu'elle a fait, et pour s'en délivrer, elle n'y croit pas. Je n'ai aucune chance d'autre chose avec elle que de l'agitation et un tourment perpétuel; elle ne m'aime point du tout; elle est dans un tourbillon qui l'étourdit, elle ne m'aimera jamais! Je m'use et m'acharne sans but et sans espoir, il faut guérir de ceci comme d'une maladie : tâchons de prendre la force de fuir!...

Mais il a seulement la force de reprendre un mot fameux de Catulle, d'écrire : « Dieu! que je la hais! », puis de lui trouver des excuses et de découvrir soudain qu'entre elle et lui, « l'inexplicable obstacle est M. de Forbin » — M. de Forbin qu'elle a connu longuement en Italie, qu'elle accueille en familier, qui est jeune encore, avantageux, auquel il se heurte à chaque visite; il rugit aussitôt : « Malheur à lui! », puis : « Malheur à l'un de nous deux! »; le 26 septembre, il provoque son rival en un duel que le lendemain il laisse « arranger » par les soins des témoins. Désormais, il oscille entre « le paroxysme de la douleur » et les reprises d'espérance les plus insensées. Un jour, il se croit désabusé : il maudit « l'infâme Forbin »; il jette l'anathème à l'idole : « c'est la plus fausse, la plus égoïste, la plus frivole créature qui se soit jamais vue; que j'étais fou! » Un autre jour, il s'enchanté à nouveau d'un sourire inattendu, d'un mot qui peut passer pour un encouragement, d'une confidence flatteuse. Le 30 septembre, Juliette, repartant pour Angervilliers, lui a permis de l'accompagner jusqu'au village d'Orsay : « J'ai été quatre heures avec elle » dans sa voiture; « elle était tout à fait tendre et triste, et luttait visiblement contre elle-même... Enfin, il est sûr qu'elle était ébranlée; elle m'a dit de lui

écrire, et quand je lui disais que je ne devinais que trop sa réponse, elle s'est écriée : — Vous en savez donc plus que moi ! Ce n'était pas de la coquetterie, mais de l'abandon... » Douze jours plus tard, elle revient : « Elle m'a dit que j'aimais avec plus d'abandon que personne et son doute n'a porté que sur la durée. Elle a presque avoué qu'elle craignait qu'il ne passât, elle m'a répété souvent que j'étais bien aimable, elle m'a souvent regardé et toujours écouté quand je lui parlais. J'espère qu'elle met quelque différence entre moi et les autres... » Cette préférence ne la lui montre-t-elle pas le 16 octobre ? Elle visite avec lui le Musée ; ces quatre heures de promenade — quatre heures passées « ensemble le plus doucement possible » — sont suivies d'une « demi-heure tête à tête bien évidemment de sa volonté » : « Elle m'a lu une lettre plaintive de Forbin ; elle en était touchée, mais elle ne pouvait s'empêcher de convenir qu'il l'ennuyait, qu'il était exagéré, que je l'amusais plus que lui, etc... etc... Elle s'est écriée une fois : — Savez-vous que vous êtes bien dévoué ? Vous êtes tout le contraire de ce que M^{me} de Staël m'a dit de vous : vous êtes profondément sensible... » Lui, de conclure : « Enfin, j'espère, tout en me prosternant devant le sort. »

Mais le lendemain : « Ma foi, j'y renonce, elle m'a fait passer une journée diabolique ; c'est une linotte, un nuage sans mémoire, sans discernement, sans préférence... » Et la relation de cette scène à trois : « Hier, après mon désespoir, j'ai parlé à Forbin, puis à elle devant lui, et nous nous sommes mis en confiance, lui peignant tous les deux notre amour ; j'ai été tout à coup saisi d'un fou rire. Il faut en finir et le plus tôt sera le mieux. »

Il n'en finit point cependant avant une bonne année ; il n'eut raison de sa propre folie qu'au prix de mille tergiversations que son journal enregistre avec minutie. A peine se croyait-il convalescent, ou guéri, ou brouillé avec Juliette — « Tenons bon ! la douleur passera » — qu'une entrevue, un sourire, un regard, provoquaient le plus cruel rengrégement de son mal. Il oscillait sans cesse entre les portes du Paradis et les gouffres de l'Enfer. Elle cependant, assiégée à la fois par Forbin et par lui, tantôt à l'un ou à l'autre elle montrait une amicale pitié ; tantôt elle semblait se rire également de ces deux soupirants. Au début du mois de mars 1815, ils l'avaient suivie dans un bal masqué donné par M. Greffulhe (13) ; chacun ignorait le déguisement de l'autre, mais tous deux savaient bien sous quel masque elle se cachait. Elle, fûtée, prenait avec affectation le bras de Victor de Broglie, tout étonné de cette privauté, le quittait, revenait à lui « sans avoir, d'ailleurs, rien à lui dire » ; car il n'était point de ses familiers. Victor de Broglie comprit vite le manège : il savait la présence des deux rivaux dans le bal. « Sous mon masque, conte-t-il, j'étais Forbin pour Benjamin Constant et Benjamin Constant pour Forbin. » Le jeu, peu charitable, lui déplut : il y « coupa court en quittant le bal avant minuit ».

C'est au milieu de ces agitations que Benjamin, après quelque trois mois d'oisiveté intellectuelle, se contraignit à revenir au travail : lorsque le 20 novembre 1814, il reprit sa plume de publiciste, une pensée d'amour le guidait encore. Il avait écrit dans son journal le 28 septembre : « Je voudrais faire un bel ouvrage avant (de partir) pour qu'elle fût frappée de mon succès et me regrettât. » Un bel ouvrage? Un nouvel *Adolphe* où il se mettrait en scène avec elle? Mais la politique le réclamait. En décembre, au fort de ses traverses amoureuses, il commença de rédiger sa brochure *De la responsabilité des Ministres* qui parut au début de février, non sans un vif succès, puisqu'après trois semaines le libraire Nicolle lui demandait d'en préparer une seconde édition. Il s'en félicitait lui-même : « Malgré mes distractions, mon ouvrage sera très passable; c'est un tour de force. » Mais en même temps qu'il mettait au point cette dissertation de droit constitutionnel et politique hautement approuvée de Royer-Collard, il avait sur son bureau le manuscrit d'un ouvrage plus secret qu'au gré de ses espoirs amoureux, il enrichissait, par intervalles, de quelques pages; ce manuscrit caressé à loisir il le désignait dans son journal par ce titre : *Les Mémoires de Juliette*. C'est en effet M^{me} Récamier qui, vers la mi-décembre, lui avait demandé de l'écrire; elle en était à la fois l'inspiratrice et le sujet (14).

Au cours des « causeries douces » et des entretiens « enchantés » qu'elle lui accordait parfois tête à tête, il l'avait interrogée, avec l'avidité habituelle aux amants, sur les années où il ne l'avait point connue. Avant qu'il ne l'aperçût chez M^{me} de Staël, quelle avait été la vie de M^{me} Récamier, et principalement la vie de son cœur? Que pouvait-on retenir de vrai parmi les légendes qui s'étaient formées autour de son faste et de sa beauté? Un peu triste, un peu tendre — telle que Benjamin l'avait vue le 30 septembre, dans la voiture qui les menait vers Orsay, — elle s'était racontée; aidée par les questions impatientes de cet inquisiteur d'âmes — hélas! trop intéressé dans la circonstance — elle s'était appliquée à l'analyse de ses sentiments. Lui, s'était déclaré ravi par tant de sincérité candide; et sans doute cette exhortation lui vint aux lèvres : « Il faudrait écrire cela! » Sans doute aussi, protestant qu'elle ne savait point écrire, elle insinua qu'il pourrait donner une forme parfaite à ce qu'elle racontait sans apprêt; il ne se refusa point. Si bien qu'un jour de décembre, elle lui rappela par une lettre ce beau projet. La réponse de Benjamin déborde d'une lyrique ferveur :

« Vous savez bien que toute ma vie est à votre disposition comme le peu d'esprit que je peux avoir... Vous avez daigné m'assurer que vous aviez un peu d'amitié, vous avez daigné me commander quelque chose!... Je vais écrire ce que vous avez la bonté de désirer. Quelle phrase vous ajoutez à la fin! Que je ne le fasse pas si cela m'ennuie! N'avez-vous pas ri en l'écrivant? Est-ce que je m'ennuie? est-ce que je m'amuse? est-ce que je vis en moi? A ce soir, avec mon passe-port, c'est-à-dire mes notes. Il y a un tel bonheur à faire quelque chose pour vous, que vous auriez presque un moyen de vous

débarrasser souvent de moi, en me demandant quelque chose. N'en abusez pas pourtant. Que je travaille pour vous vingt-trois heures et demie et que je vous voie une demi-heure! A ce soir (15)!

Ce soir-là, Benjamin lut à Juliette les notes qu'il avait prises sur leurs conversations; et tous deux convinrent sans doute du tour qu'il donnerait aux futurs Mémoires dont ces notes représentaient l'ébauche. On peut conjecturer que c'était le 22 ou le 23 décembre, car, à la date du 24, le *Journal* porte cette mention : « Travaillé pour Juliette. » Il faut attendre jusqu'au 27 janvier pour en retrouver une semblable; la brochure sur la *Responsabilité* a en effet occupé Benjamin tout le mois; il y met le point final le 26. Le lendemain, il note : « Travaillé uniquement aux *Mémoires* de Juliette. » L'idole, cependant, paraît plus froide pendant les jours qui suivent. Il faut s'employer à la réchauffer; aussi lui jette-t-il à la fin d'une lettre : « A ce soir. Je vais écrire *nos* Mémoires!... » et dans le *Journal* on lit le 5 février : « Rendez-vous avec Juliette le soir; morceau écrit pour l'émouvoir; il l'a émue; elle l'a été plus qu'elle ne l'avait été encore; je n'en ai pas profité, ai-je eu tort?... » Le 18 — lendemain d'une « journée exécrable » — il reprend sa rédaction qu'il mène sans désespérer jusqu'au 20; il s'y complaît avec une petite vanité d'auteur, avec l'espoir aussi qu'on lui paiera son dévouement : « Travaillé à ses Mémoires; je perds tout mon temps pour elle. Je lui ai lu ce matin ce que j'avais fait, elle en a été charmée; il y avait en effet bien de l'esprit... » Cet effort lui vaut « une soirée douce ». Le 20 février : « Travaillé aux Mémoires. Fait un morceau charmant... » Mais l'ardeur se relâche vite : et on lit sous la date du 25 : « Je n'ai rien fait à ses Mémoires de Juliette quoiqu'elle l'eût ordonné; je ne sais si je m'abuse, mais je crois que je m'en détache : Dieu le veuille! » L'ouvrage fut continué pendant les premiers jours de mars. Fut-il jamais terminé? Il semble bien que non. Le 6 mars, avec Paris stupéfait, Benjamin apprenait le débarquement de l'Empereur au Golfe Juan. L'événement allait changer sa destinée. Le 7 mars cependant, il annonçait à M^{me} Récamier qu'il s'occupait de mettre au net pour elle « des conseils à une personne digne d'être heureuse, et qui ne l'est pas, parce qu'elle s'est empêtrée » (16).

« ...Je les aurai finis, ajoutait-il, avant d'aller chez vous, et je vous les apporterai bien copiés, sur du beau papier doré sur tranche et avec une couverture de papier doré... Mon sentiment est si vrai et si profond que je regrette qu'il ne contribue en rien à votre agrément; enfin, je gémis de voir tant de charme, tant d'esprit, de si excellentes et nobles qualités, la réunion de tout ce qui est beau, bon et céleste n'aboutir qu'à de l'ennui pour celle qui possède tout cela. C'est cette suite de réflexions que j'ai rassemblées. Je vous les remettrai, vous les lirez si vous voulez : elles ne seront pas longues... »

De quelles réflexions s'agit-il? Peut-être de celles qui terminaient vraisemblablement les *Mémoires de Juliette*; encore inédites, on

les lira plus loin. Peut-être aussi Benjamin avait-il rassemblé quelques pages originales; elles seraient, en ce cas, perdues, car la copie sur papier doré, sous couverture dorée, ne s'est point retrouvée dans les Archives de M^{me} Récamier. Ces archives conservent heureusement des chapitres importants du petit ouvrage que Benjamin Constant composa, parmi tant de fièvres. M^{me} Récamier elle-même en fit copier plusieurs; elle en confia d'autres à Louise Colet, en 1845; Louise Colet se vante de les avoir reçus à titre de présent; mais une note de M^{me} Lenormant, jointe au recueil formé par la copie et les originaux subsistants, lui inflige l'affront d'un démenti : « Ce qui manque au manuscrit autographe de ces fragments a été, du moins en partie, soustrait par M^{me} Louise Colet à M^{me} Récamier. » M^{me} Lenormant en réunissant tous ces « fragments de Benjamin Constant », n'a d'autre ambition que de sauver des « portraits »; elle en a publié seulement quelques-uns, en 1882. M. Herriot, vingt ans plus tard, révélait un chapitre plein d'une fine psychologie; d'autres pages sont demeurées jusqu'aujourd'hui inconnues. Avec leur aide, il n'est pas impossible de reconstituer les *Mémoires de Juliette* tels que Benjamin Constant les lut à leur inspiratrice, aux soirs de février et de mars 1815, rue Basse-du-Rempart, dans la pénombre périlleuse du salon où, pour une heure, « l'infâme Forbin » ne faisait plus résonner le fourreau de son « grand sabre ».

Il avait entrepris moins encore de raconter Juliette que de l'expliquer à elle-même; et par l'explication qu'il lui donnait de ses années antérieures, de cette jeunesse miraculeusement soustraite aux passions, il tentait, insidieux séducteur, de l'incliner vers le piège de son redoutable amour. Souvent, elle s'était montrée à lui triste du passé, tourmentée de l'avenir; à travers ses confidences, il recherchait la cause de cette mélancolie. Si belle, et sans cesse assiégée par le désir des hommes, Juliette ne se trouvait point heureuse; n'était-ce point une sorte de douloureux prodige?

Le début de l'ouvrage était déjà comme une caresse :

Parmi les femmes de notre époque que des avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer; son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a encore paru supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au-dessous ni de sa beauté ni de son âme. (17)

Son mariage la livra « presque entièrement à elle-même dans un pays qui était encore un chaos »; mais elle « sortit brillante » d'une « atmosphère qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas »; le Directoire la laissa pure. Sur cette pureté d'une femme, en qui persista toujours comme un charme virginal, Benjamin s'attendrit doucement; il évoque la jeune Juliette et ses jeux innocents dans la solitude d'un couvent : « svelte et légère, elle devançait » ses compagnes « à la

course; elle couvrait d'un bandeau ses yeux qui devaient un jour pénétrer toutes les âmes »; lorsqu'elle jouait ainsi sur les pelouses, à cligne-musette ou à colin-maillard, — Benjamin suggère l'image de ces amusements, mais il se garde de les nommer, — « ses beaux cheveux qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient sans danger pour personne sur ses blanches épaules »; jusque dans le monde où elle ne fit, sous le Directoire, que « de courtes mais brillantes apparitions », elle conserva « la gaité d'une enfant et la timidité d'une jeune fille ». Et ce fut l'un des secrets de son charme.

Elle l'exerça d'abord sur La Harpe vieilli, religieux, mais toujours sensible, qui apprécia son esprit en même temps que sa beauté. Puis, du premier regard, elle conquit le cœur de M^{me} de Staël. De cette femme célèbre, qu'il connaissait trop, Benjamin trace un croquis sans complaisance :

M^{me} de Staël réunit deux choses qui en font la femme la plus étonnante qui existe peut-être au monde, et dont la réunion fait illusion aux autres et à elle-même. Son imagination, pleine d'éloquence et de poésie, donne à toutes ses paroles une noblesse, une élévation, une empreinte de générosité et de dévouement qui charment et qui captivent: mais elle a un tel sentiment de sa supériorité et de l'immense distance qui la sépare du reste des hommes que c'est en sa faveur surtout que cette noblesse, cette élévation, cette générosité s'exercent. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est du culte.

Cette déesse de l'esprit, cependant, professa un culte elle-même pour sa jeune amie, déesse de la beauté : vite unies par un lien intime, elles paraissaient comme les deux faces d'un même esprit :

Rien n'était plus attachant que les entretiens de M^{me} de Staël et de M^{me} Récamier. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout; ces révélations d'un génie exercé communiquées à une jeune intelligence digne de les recevoir; tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même...

Benjamin avait goûté souvent ce bonheur à Coppet dans les étincelantes veillées où lui-même faisait sa partie, en un coin de la grande galerie, sur la terrasse, sous le cèdre du parc. Il avait vu M^{me} Récamier, douce et pudique auprès de l'égoïste et triomphante Corinne; peut-être est-ce dans l'une de ces soirées qu'il avait senti son cœur secrètement tressaillir pour elle. Sûrement, en admirant tant de réserve et de sérénité, il s'était demandé quels émois jusqu'alors avaient atteint cette blanche jeune femme qui ressemblait à une jeune fille. En 1814, il le demanda à elle-même; elle ne faillit point à répondre et, dans les *Mémoires de Juliette*, tantôt directement, tantôt en la faisant parler, il conta l'histoire des défaites que cette chaste déité avait infligées à l'amour. S'il fallait la croire, elle avait attendu de rencontrer Lucien Bonaparte, à la fin du Directoire, pour courir un

premier danger. Lorsqu'elle eut décidément refusé de le revoir, Lucien réclama les trente-trois lettres ardentes et un peu déclamatoires qu'il lui avait adressées, d'une Venise imaginaire, comme des lettres retrouvées de Roméo à Juliette : « Roméo vous écrit, Juliette : si vous refusiez de me lire, vous seriez plus cruelle que nos parents... » A plusieurs reprises, un ami de Lucien, le financier Sapey, intervint pour obtenir qu'elle restituât ces guirlandes de fleurs désormais fanées; sa dernière réclamation était une mise en demeure; elle date de septembre 1800 (18) :

« Madame, j'ai cru inutile de vous faire part des motifs qui me privent de nouveau du bonheur de vous aller voir : vous les connaissez et vous pouvez les faire cesser à l'instant même.

« J'ai déjà manqué une fois aux devoirs que m'imposent l'amitié et la reconnaissance en me rendant auprès de vous avant-hier; mais je suis bien excusable puisque je n'ai fait cette démarche que pour vous et dans la persuasion que vous rendriez un dépôt que l'on réclame avec raison et je dirai même, avec des droits.

« Si vous n'écoutez, Madame, que votre réputation, que les sentiments distingués que je vous ai toujours connus, il y aurait longtemps que vous auriez remis ce dépôt que tout vous prescrit de rendre.

« Je désire bien sincèrement que les conseils des personnes quise sont emparées de votre confiance, ne produisent point l'effet qu'elles en attendent : c'est le vœu que je ne cesserai de faire pour votre tranquillité et votre bonheur.

« Agréez, je vous prie, Madame, mes hommages,

SAPEY. »

Du 6 vendémiaire.

Mais Juliette tenait aux lettres de Roméo; elle les garda comme le trophée de sa victoire; et en 1814, elle ne balança point de les communiquer à Benjamin. Il y lut d'ardents passages que M^{me} Lenormant, plus tard, n'osa point imprimer : « Lorsque vous paraissez, avait écrit Lucien, tous les regards sont votre propriété. Ceux des hommes vous admirent et ceux des femmes cherchent dans vous un sujet de consolation qu'ils ne trouvent point. Au bord d'un lac, j'observais votre démarche aussi simple que votre parure; à chacun de vos mouvements, dans chaque pli de votre robe, des fleurs semblaient éclore. » Et plus loin : « Oh! Juliette! La vie sans l'amour n'est qu'un long sommeil. La plus belle des femmes doit être sensible. Heureux le mortel qui deviendra l'ami de votre cœur!... » Pour les insérer dans sa relation, Benjamin, cependant, choisit d'autres pages : celles où l'impatient Lucien accuse Juliette d'inconstance calculée; elle se joue de son soupirant, manque au rendez-vous qu'elle lui assigne, le remet d'heure en heure :

« ...Je sollicite une réponse (à ma lettre). Vous vous contentez de prononcer devant mon courrier le nom de midi. Ce nom est un ordre. J'arrive à midi. Vous étiez levée depuis huit heures! Je crois passer avec vous la journée. Vous m'annoncez qu'à deux heures vous partez pour Paris... Mais au moins j'espère passer avec vous ces deux heures trop courtes. Nous sommes trois!

Un instant, je suis seul avec vous. Je parle sentiment, vous me répondez indifférence. Je crois rêver; votre gaieté me prouve que je veille. Vous partez le plus tôt possible; et je vous quitte; en vous quittant, je me dis : pour me recevoir ainsi, pourquoi me rappeler?... »

Est-ce Lucien qui parle, ou Benjamin? Il renouvelait ces plaintes dans son propre *Journal* : Juliette n'avait donc point changé en quinze années? Dans le choix de ces citations, son soupirant de 1814 faisait entrer — c'était sa revanche! — un peu de malignité. Au reste il traitait son émule sans faveur :

Élevé dans les orages de la Révolution, Lucien Buonaparte avait fourni une carrière à la fois subalterne et orageuse. Son éducation s'en ressentait. Il tenait de son pays quelque chose de sauvage.

Volage adorateur de mille objets divers,

il n'avait aspiré jusqu'alors qu'à des conquêtes faciles... Il s'offrit donc à Juliette avec une fatuité mêlée d'assurance et de gaucherie, dont sa correspondance porte l'empreinte, et qui se développa dans sa conduite d'une manière très remarquable.

Ses lettres, d'ailleurs, sous leur rhétorique, laissent apercevoir « de l'éloquence, de la sensibilité et de la douleur ». Pour les juger, pour comprendre leur auteur, « c'est surtout le caractère de Juliette qu'il faut bien connaître, car, comme elle était sur la défensive, son caractère décidait des développements et des formes que celui de Lucien prenait ». Qu'éprouvait donc M^{me} Récamier, en se voyant « pour la première fois » dans cet été de 1799, « l'objet d'une passion forte et suivie »? Benjamin souligne d'abord la délicatesse de son rôle : « Juliette se trouva dans la situation où elle s'est trouvée depuis presque sans interruption, entourée d'adorateurs, émue de la peine qu'elle faisait, fâchée de son émotion, ranimant ce sentiment sans le savoir par sa seule pitié, et le détruisant par son insouciance, dès qu'elle avait apaisé la douleur qui avait fait naître cette pitié passagère. » De ce jeu sentimental, Benjamin a pu voir se développer, en face de lui, et presque fatalement, toutes les péripéties. Il ne se contente point, cependant, de le définir; pour expliquer l'« émotion », la « pitié », suivies finalement d'« insouciance », que le désir sans nuances de Lucien provoqua chez M^{me} Récamier, il écrit deux pages, demeurées jusqu'ici inconnues, où se laisse admirer une psychologie aussi fine qu'insinuante. Et d'abord, que sentait Juliette pendant ces mois où l'obstiné Roméo l'assiégeait de déclarations tumultueuses?

Elle n'avait aucun goût pour lui, mais elle en avait, comme toute âme neuve et jeune, pour le langage de l'amour. On disait de Lucien beaucoup de mal autour d'elle, et ce mal lui inspirait de la défiance et de la crainte. Mais la douleur qu'il lui montrait la remplissait aussi de pitié. Elle ne s'accoutumait point à lui, mais elle s'accoutumait à ses paroles, à cette musique de passion qui ébranlait doucement son cœur. Elle n'aimait pas sa figure, ses manières quelquefois vulgaires, d'autres fois bizarres. Son costume même, qu'il avait

la prétention de ne pas soigner, parce qu'il craignait de ne pas réussir dans la prétention contraire, lui paraissait souvent ridicule. Mais ses larmes la touchaient. Elle n'aimait pas l'homme amoureux qui pleurait, mais elle aimait l'amour qui faisait pleurer. Ainsi, souvent émue, elle redevenait sans cesse indifférente, et se travaillait même en absence pour le redevenir. On lui rapportait les propos du public, et toute craintive elle voulait briser pour mettre un terme à ces propos. Lucien versait des torrents de larmes, et timide devant le désespoir comme elle l'avait été devant l'ombre de la calomnie, elle avait l'air de renouer pour calmer ce désespoir. Ainsi Lucien, malgré sa fatuité apprise, ses observations sur des femmes bien différentes, et son érudition de roman, était dérouté sans cesse, se trouvait en revoyant Juliette bien loin du poste qu'il croyait avoir pris en se séparant d'elle, et recommençait... (19)

On ne saurait trop regretter que la suite de ce développement soit perdue; car Benjamin lui avait donné tout son soin; il l'avait transcrit dans la marge en face d'une première rédaction, beaucoup plus courte, écrasée par lui de ratures. Avec la même finesse, il s'efforce d'établir quelle fut pour M^{me} Récamier la conséquence de cette première expérience sentimentale :

L'amour de Lucien pour Juliette, bien qu'il n'ait eu aucune influence visible sur sa destinée, a pourtant agi peut-être plus qu'elle ne le pense, sur sa disposition intérieure et par là sur sa vie. Sortant à peine de l'enfance, elle a vu l'amour dans tous ses orages, avec tous ses moyens naturels et factices, doux et violents, habiles et maladroits, dans un homme qu'elle n'aimait pas. Elle a appris à la fois à en connaître le charme et à lui résister. L'amitié qu'elle a inspirée lui a paru froide, et l'amour lui a semblé toujours exagéré, parce qu'elle en avait (vu) les démonstrations les plus exaltées dans une passion dont elle soupçonnait la sincérité. Elle n'a plus ajouté foi à la simplicité; elle s'est défiée de la douleur sans pouvoir cesser de la plaindre. Elle a analysé l'émotion sans durée, et acquis la triste science de se déjouer elle-même pendant ou après ces émotions. Aujourd'hui encore, quand le dévouement se présente à elle sous toutes les formes qu'elle prescrit, elle le redoute et le tourmente sans le vouloir. Elle pourrait faire de l'amour le ciel sur la terre : elle s'y refuse. Elle pourrait faire de l'amitié un dédommagement de l'amour, et rendre du calme sans affaiblir le sentiment qu'elle inspire. Mais elle porte dans l'amitié les inégalités de l'amour. Elle ne jouit ainsi ni ne fait jouir personne complètement de l'un ni de l'autre, et bonne, sensible, adorable, elle n'est pas heureuse et elle ne donne pas de bonheur. (20)

Les sollicitations presque grossières de Lucien Bonaparte n'avaient laissé dans le cœur de M^{me} Récamier qu'une défiance de l'amour; elle eut plus de peine à lutter contre le sentiment plus discret, et plus tenace, dont, l'année, suivante, l'assiégea Adrien de Montmorency.

A peine, continue Benjamin, était-elle sortie de ces orages qui sans agiter son cœur avaient troublé sa vie, qu'une relation d'un tout autre genre, avec un homme très différent, lui fit connaître des émotions plus douces et des peines en quelque sorte d'une nature plus élégante... (21)

Pour mieux rendre le drame qui se déroula dans le cœur de Juliette, Benjamin lui cède la parole; il feint de transcrire la confession tombée un soir des belles lèvres agitées peut-être d'un tremblement de regret;

et l'on croirait ouïr les aveux retenus d'une autre princesse de Clèves. « Je ne regrettais pas les plaisirs de l'amour, je regrettais les peines. Mon cœur me paraissait fait pour tout aimer et pour souffrir, et n'aimant rien et ne souffrant que d'indifférence, je trouvais presque que je manquais ma destination. » Telle était la langueur périlleuse où se morfondait Juliette lorsqu'elle rencontra, chez M^{me} de Staël, Adrien de Montmorency. Il était gracieux, svelte, blond, « du plus beau nom de France » ; sa vue basse, un peu de gaucherie parfois dans l'allure donnaient un charme de plus à son élégance naturelle. « Ce qui me restait du souvenir de Lucien tournait à l'avantage de M. de Montmorency. L'origine révolutionnaire de l'un contrastait avec l'illustration antique de l'autre. L'agitation désordonnée du premier rendait la réserve animée du second plus séduisante. L'amour ou, du moins, l'attrait réciproque, s'offrait sans être accompagné de rien d'effrayant, et comme un nuage transparent qu'on ne pouvait craindre, parce qu'il semblait prêt à se dissiper. » Juliette et Adrien se rencontrèrent souvent, mais « presque toujours dans le monde » ; ces entrevues pour ainsi dire surveillées n'étaient rassurantes qu'en apparence. Juliette comprit vite qu'elle souhaitait davantage. « Tout en jouissant de l'espèce de calme qui caractérisait nos rapports, j'aurais voulu plus de passion. Il me semblait que ni lui ni moi nous n'étions assez malheureux. Délicat et distingué comme le duc de Nemours, il était beaucoup moins triste. Scrupuleuse et réservée comme la princesse de Clèves, je ne souffrais ni ne luttais comme elle. J'admiraï un ciel si serein, mais quelques petits orages auraient eu leur prix. » Cette aventure, en effet, ne se déroulait-elle point l'année même où René allait jeter son appel aux tempêtes ?

Juliette et son soupirant obtenaient-ils du sort un moment de solitude, ils s'étonnaient de n'en profiter guère :

« Ni lui ni moi n'étions assez passionnés pour avoir besoin de tête à tête et, s'il m'en eût demandé, j'aurais peut-être trouvé ce désir gênant et cette exigence incommode ; mais je trouvais bizarre qu'il les désirât si peu, qu'il ne profitât pas de ceux que le hasard nous offrait, qu'il me proposât de les interrompre pour aller jouir ensemble d'un bal ou d'un concert. J'étais fâchée que nous eussions tellement peu de secrets à nous dire que nous pussions nous les dire partout, et mon imagination s'impatiait de ce que notre goût réciproque restait si fort au-dessous de la profondeur, de la dignité d'une passion.

« Je m'en dédommageais en m'exagérant, quand j'étais seule, le penchant que je ressentais. J'attendais M. de Montmorency chez moi quand je savais qu'il me désirait ailleurs. Je lui reprochais intérieurement de ne pas venir, ensuite je me reprochais de l'attendre ; je me figurais des dangers pour avoir des terreurs. Je me créais des torts pour avoir des scrupules. Je supposais des luttes afin d'éprouver des agitations et je parvins de la sorte à m'inspirer quelque chose qui ressemblait un peu au remords. J'en profitai bien vite pour introduire dans nos relations ces difficultés et ces douleurs qui devaient, pourtant, tôt ou tard, en faire partie. Je fermai subitement ma porte à M. de Montmorency et j'eus la satisfaction de souffrir beaucoup, plus même que je n'aurais osé m'en flatter. Je m'applaudis d'autant plus de cette résolution héroïque... »

M^{me} de Staël, « toujours favorable à la passion quand elle n'en est pas jalouse », ramène un jour, « sans l'en prévenir », le dolent Adrien chez M^{me} Récamier. Celle-ci, bientôt, essaya de l'absence, et l'absence réussit : ce langoureux début d'amour mourut de sa naturelle langueur; l'imagination de M^{me} Récamier s'y était seule intéressée; et seule aussi sans doute l'imagination d'Adrien de Montmorency. Il demeura un ami tendre pour l'inaccessible Juliette, habile dès cette époque aux transmutations qui font d'un amour plus ou moins exigeant une amitié durable.

Mais ensuite? Ensuite, écrit Benjamin, « Juliette partit pour l'Angleterre dans l'été de 1803 » (22). Et auparavant : « Ici finit le récit de Juliette et nous allons reprendre le nôtre. » Benjamin reprit-il son récit? On doit le croire. Les deux épisodes sentimentaux qu'il venait de relater, la liaison spirituelle avec le vieux La Harpe, le printemps de l'amitié avec M^{me} de Staël, toutes ces aventures de l'imagination et du cœur ne constituaient encore que la première partie des *Mémoires* destinés à raconter Juliette. Eh! quoi? Benjamin n'aurait-il point parlé de l'autre Montmorency, de ce Mathieu qu'Adrien présenta presque aussitôt à M^{me} Récamier, qui fut un ami tendre, austère, presque grondeur et qui dissimulait mal, au début, sous les avertissements mystiques, la profondeur d'un délicat amour? N'aurait-il rien dit de Camille Jordan? de Prosper de Barante? du prince Auguste de Prusse? Rien enfin des exaltations de Coppet, de l'amitié ardente et parfois déçue pour M^{me} de Staël? S'il eut le temps d'écrire tant de chapitres, ou seulement le loisir de les esquisser, on n'en saurait décider; à supposer qu'il en ait remis les pages à M^{me} Récamier, ces pages ne se sont point retrouvées. Subsistent seules, encore inédites, celles qui terminaient probablement son œuvre : au bout du cortège, après tant de dolentes victimes, il apparaissait lui-même, étalant sa blessure et renouvelant les protestations dont débordent ses lettres. Déjà, enregistrant que Lucien Bonaparte par lassitude et par dépit s'était éloigné de Juliette, il avait jeté l'anathème à ce déserteur et fait valoir, en contraste, son inépuisable fidélité :

Quand les trônes du monde ne disparaissent pas devant l'image de Juliette, on ne l'a jamais complètement aimée... Celui qui écrit ces lignes aime Juliette plus que Lucien ne l'aima jamais, plus qu'aucun homme n'a jamais aimé. Il ne sait pas quel sort l'attend; il sait seulement qu'il n'a point d'espérance. Il a été souvent rejeté par elle sans le mériter de la douceur de l'amitié dans les abîmes de la douleur. Il n'est pas sûr de ne pas mourir par elle; mais il jure qu'à sa dernière heure le dernier mouvement de son bras serait pour la défendre, et sa dernière parole une prière pour elle...

Mais la plainte que voici, combien est-elle plus pathétique encore! Elle commençait sur une phrase perdue dont ne demeurent que les deux derniers mots. Déçue par tant d'expériences sentimentales, expliquait sans doute Benjamin, Juliette avait rencontré enfin un homme prêt à comprendre tous « ses désirs » :

C'était précisément à cette époque où, après beaucoup de souffrances et beaucoup de fautes, cet homme commençait à arranger tolérablement sa vie. Fatigué de se lancer au milieu des flots, et de nager d'écueils en écueils, il venait de regagner le rivage et se croyait à l'abri des tempêtes. Quelques mots de Juliette suffirent pour substituer à ces projets une seule pensée. Tous ses intérêts, tous ses vœux, toutes ses espérances se concentrèrent en elle. Juliette recula en vain devant son ouvrage. D'abord froide et sévère, elle frappa de coups redoublés le cœur qui au premier signe s'était dévoué à elle. Elle vit longtemps sans pitié ses convulsions. Convaincue enfin de la sincérité d'un sentiment indestructible, elle lui accorda quelque amitié. Mais cruelle tantôt par insouciance et tantôt par scrupule, effrayée des émotions passagères que lui inspirait, malgré elle, la vue d'un malheur si résigné, elle essayait sans cesse de rompre ce lien, tout faible qu'il était. Quand l'infortuné voulait être gai pour la faire sourire, elle se flattait d'un commencement d'indifférence, et le navrait en lui laissant démêler le barbare plaisir qu'elle en ressentait. Quand il était triste, elle lui faisait un crime de sa peine involontaire et qu'il cherchait à lui déguiser. Elle ne lui donna pas un seul jour la consolation de croire qu'il ne lui était pas importun. Il ne la quitta pas une fois sans craindre que sa lassitude, empruntant les formes d'une raison barbare, (ne) la décidassent à ne plus le voir. Souvent il tenta de s'éloigner, il n'en eut jamais la force. Sans avoir été une seule fois rappelé par elle, il revint toujours tomber à ses pieds et implorer quelques jours de grâce. Elle les accordait, elle était émue, puis elle le punissait de l'éclair trompeur de sensibilité qui avait traversé son âme. Elle le forçait à dissimuler auprès d'elle, et se faisait volontairement illusion sur cet effort qu'elle lui imposait. Elle ne voulait pas se dire que seul il était mille fois plus malheureux. Je l'ai vu s'user dans ces luttes, auxquelles nulle force physique ou morale n'aurait pu résister. On dit qu'il est mort. Je le désire, car il n'avait rien de mieux à faire. On dit que Juliette s'en est consolée. Je le crois. Elle n'avait envers lui rien à se reprocher. Elle avait été bonne et généreuse. Ce n'avait pas été sa faute si elle l'avait méconnu, si le voyant agité par elle, elle avait cru que sa présence augmentait son mal, et n'avait pas senti que lui commander l'absence, c'était le tuer.

Si cependant elle s'en souvient et si elle y pense, elle doit se dire qu'elle aurait pu le sauver à peu de frais. Puisqu'elle ne pouvait pas l'aimer, il ne pouvait pas être heureux : mais en la voyant, en recevant d'elle quelques preuves d'affection, il aurait pu vivre. (23)

Sur cette fiction amère et transparente devaient se clore les *Mémoires de Juliette*. Benjamin, on n'en saurait douter, s'était fort appliqué pour plaire à leur inspiratrice. De sa peine il ne reçut point le profit espéré. Dès le mois de février il avait écrit dans son *Journal* : « Son cœur n'est pas plus ému qu'une planche.... Il y a en elle une décision positive ne de pas se laisser aller à l'amour. » (24). Ce jour-là, l'observateur des âmes avait vu clair. Cependant, même après qu'en écrivant dans le *Journal des Débats* du 19 mars l'article fameux où Napoléon était comparé à Gengis-Khan, il eut compromis sa réputation et son destin, Benjamin n'obtint rien de Juliette; rallié ensuite à Napoléon par un coup de partie plus que par un élan d'audace, suspect bientôt à la légitimité rétablie, il continua d'aimer sans espoir. On lit dans son *Journal* à la date du 18 juillet : « Qui croirait que ce maudit amour me tourmente encore autant? » Il s'avouait, le lendemain : « M^{me} Récamier est bien sèche à présent à mon égard; mon départ rompra cette funeste liaison. » Il comptait partir pour

l'Allemagne; il demeura plusieurs mois à Paris où Louis XVIII le tolérait. Sa passion insatisfaite prit alors une tournure mystique vers laquelle, dès le début, il s'était senti presque naturellement enclin. N'est-ce pas le 4 octobre 1814, au fort de ses premières amertumes, qu'il avait griffonné cette note : « ...Prié, pleuré; la prière soulage. O Dieu miséricordieux, je te remercie! Si l'affreuse douleur revient, je prierai et je pleurerai jusqu'à ce qu'elle soit passée... »

Il a prié de nouveau, pendant l'été de 1815, sous la direction de M^{me} de Krüdner qu'il avait connue en Suisse et qui revenait à Paris comme amie spirituelle du czar Alexandre; M^{me} Récamier l'avait connue à Paris même à l'époque du Consulat; tous deux fréquentèrent donc au grand salon du Faubourg-Saint-Honoré où l'Égérie de la Sainte-Alliance, presque chaque soir, tenait séance de régénération religieuse. Benjamin la vit « seule pendant plusieurs heures »; elle produisit sur lui un effet extraordinaire; elle lui remit un « manuscrit » qu'il ne devait communiquer qu'à M^{me} Récamier (25); bien qu'il contînt l'expression de vérités assez « communes » ou même « triviales », cet écrit opéra sur lui avec une espèce de « force magique ». « Fondant en larmes », l'amoureux repoussé se souvint que s'il souffrait, lui aussi avait fait souffrir; avec cette pensée le remords entra en lui — ô paradoxe! — comme un apaisement et une consolation. Il passa, avec d' « autres néophytes, des nuits entières dans le salon de M^{me} de Krüdner, tantôt à genoux et en prière, tantôt étendu sur le tapis en extase ». Bientôt la prophétesse l'engage à composer lui-même une oraison sur son cas : « M^{me} de Krüdner m'a donné à écrire une prière qui m'a fait fondre en larmes. Comme l'influence de cette femme me fait du bien! » Puis, quelques jours plus tard : « J'ai vu Juliette et, grand miracle, elle veut de la religion! M^{me} de Krüdner triomphe et désire arriver à nous unir spirituellement. J'ai prié avec Juliette. (26) » De ces effusions mystiques, une curieuse page — révélée récemment (27) — conserve le témoignage; c'est une prière, émouvante à force d'humilité volontaire et de frémissante ardeur; celle-là même sans nul doute que Benjamin rédigea sous l'inspiration de l'aimable illuminée, de la « Velléda évangélique », comme l'appela Sainte-Beuve, qui déchaînait alors les soupirs et les larmes dans les salons parisiens. Cette page qu'on n'aurait point attendue de la plume de Benjamin, — et où plusieurs phrases rappellent des passages amers ou fiévreux de ses lettres (28), — M^{me} Récamier la copia, de son écriture menue, sur un album de maroquin rouge, gaufré d'or :

Dieu de bonté, source d'amour, d'indulgence et de paix, j'ai plus d'une fois en t'invoquant senti le calme qui descendait dans mon âme; en m'humiliant aux pieds de cette croix, symbole d'affection, de sacrifice et de douleur, j'ai senti des larmes remplir mes yeux, je viens de nouveau vers toi, je t'implore contre les hommes, et surtout contre moi-même; Dieu miséricordieux, bonté céleste et immense, je te rends grâce quand j'obtiens de ma nature de m'élever jusqu'à toi par la prière et je ne l'obtiens que par ta protection paternelle. Je sens toutes les haines, toutes les révoltes s'amortir. Je t'implore donc contre

tous les hommes; seulement pour qu'ils n'atteignent plus ce cœur misérable qu'ils ont si souvent foulé aux pieds, dont ils ont déchiré les blessures sanglantes.

Je le reconnais, grand Dieu, ils n'étaient point coupables, ils n'étaient que les instruments de ton éternelle justice, ô mon Dieu! J'avais péché. J'avais été féroce, impitoyable. J'avais marché sur des cœurs amis qui me demandaient de l'affection, et que j'avais trompés d'une main de pierre pour m'en délivrer; il fallait que ce cœur de fer fût brisé, qu'il saignât comme d'autres avaient saigné sous mes coups. Tes croix ont été merveilleuses, ô père des hommes, ô mon père qui m'as rouvert tes bras dès que, pliant ma tête longtemps rebelle, j'ai voulu rentrer dans ton sein. Tu n'as pas choisi pour instruments de ma punition tous ceux qui avaient souffert du crime, tu as pris un être céleste qui ne voulait de mal à personne, tu as dirigé sur moi l'un de ses regards, tu lui as dicté quelques mots d'une douce rêverie, le poison a pénétré dans mes veines, et soudain le cœur de cet être s'est fermé. Je lui portais le mien plein d'amour, sans lui demander autre chose qu'un peu d'amitié. Je prodiguais auprès d'elle ces dons de l'esprit qu'on m'attribue et qu'elle-même autrefois avait admirés, elle détournait de mes paroles une oreille inattentive, et quand je voyais les autres m'écouter et m'applaudir, je ne trouvais en elle que distraction et dédain. Ce que tout le monde m'accordait m'était refusé par elle. Il le fallait, grand Dieu; il fallait me convaincre que les facultés de l'intelligence, cet éclat de l'esprit ne sont rien auprès d'un mouvement d'affection; il fallait me dégoûter des louanges en me les faisant passer par d'autres bouches, en ne les plaçant jamais dans la sienne. Pardonne, bonté puissante, indulgence éternelle, si je mêle dans ma prière le souvenir de la passion qui m'a dévoré, mais cette passion venait de toi, tu me l'envoyais pour me prouver que l'affection que si longtemps j'avais dédaignée était le premier besoin de tes misérables créatures. Vivre seul, indépendant, avait été ma chimère, les liens du cœur me semblaient d'importunes entraves; si quelquefois une étincelle de cette nature tendre et meilleure que je me plaisais à méconnaître me poussait à former ces liens, d'avance par une prescience détestable, je prévoyais l'instant de les rompre; et formés une fois j'étais impatient de les briser. Grand Dieu, tu nous punis en nous exauçant, c'est dans notre volonté qu'est notre crime, et dans nos succès sont nos désastres. J'avais atteint mon but; affranchi d'une union longue et orageuse, je promenais autour de moi des regards froids et calculateurs. Je pouvais donc agir avec une liberté entière sans que le sentiment, le besoin qu'une autre créature avait de moi vînt me détourner un instant de mon égoïsme. Que de fois je m'étais dit que cette indépendance complète était la seule chose qui me manquait pour conquérir le pouvoir, atteindre la gloire, marcher l'un des premiers au milieu des hommes! En effet, quelques écrits, tracés à la hâte, attirèrent sur moi l'attention publique. J'étais l'idole d'un parti, j'étais respecté du parti contraire, tout annonçait qu'à la première circonstance toutes les routes me seraient ouvertes, tous les succès assurés. Je dirai plus, et je te prends à témoin, grand Dieu, mes intentions n'étaient pas coupables dans le sens vulgaire qu'on donne à ce mot; sans doute elles n'étaient pas aussi pures que je le disais moi-même. J'étais fatigué de n'être aux yeux des hommes qu'un esprit supérieur sans activité. Je voulais influencer, agir...

Sur ces mots M^{me} Récamier s'arrêta de transcrire. Eut-elle peur de la confession qui suivait? Devant Dieu, Benjamin montrait la même franchise qu'en face de lui-même : un an plus tôt, presque jour pour jour, il avait jeté cet aveu dans son *Journal* : « Je voudrais à tout prix agir : je suis las d'écrire... (29) » Y ajoutait-il des commentaires dans l'oraison qui tournait à l'examen de conscience? On peut croire,

au moins, qu'il ne l'avait point laissée suspendue; la confession terminée, il devait revenir à la prière en battant une dernière fois sa coulpe. Peut-être M^{me} Récamier eut-elle scrupule de conserver sur son album une effusion devenue trop personnelle; il lui suffisait d'enregistrer un nouveau témoignage de son pouvoir : « être céleste », elle avait été choisie de Dieu pour punir Benjamin, pour venger sur lui les douleurs d'Anna Lindsay, de M^{me} de Staël, de M^{me} de Charrière. Benjamin la déchargeait devant Dieu de toute responsabilité. Que dut-elle penser, trente ans plus tard, lorsque les anathèmes du *Journal intime* lui furent communiqués?

Connut-elle en outre qu'après l'avoir absoute et bénie devant Dieu, comme l'instrument de sa rédemption morale, Benjamin continua de revendiquer son amour par l'intermédiaire du diable (30)? Pour fléchir cette volonté doucement mais fermement récalcitrante, il prétendit mettre en mouvement les ressorts de la magie noire, et de la sorcellerie. Du salon de M^{me} de Krüdner, il courut à l'autre de quelque thaumaturge satanique. Que tenta-t-il de pratiquer? L'envoûtement? la suggestion? la nécromancie? Son secret lui échappa, une nuit de ce même automne, tandis qu'en compagnie d'Auguste de Staël et de Victor de Broglie, il revenait d'Angervilliers. La voiture où tous trois se trouvaient rencognés roulait sous la soudaine menace d'un orage : le ciel noir était déchiré d'éclairs; du pavé de la route les chevaux, galopant avec une sorte de fureur, tiraient des étincelles. Benjamin pesta tout haut contre la femme qui s'obstinait à le désespérer; pour la fléchir il avait tout essayé, « même d'entrer en marché avec l'ennemi du genre humain ». Se moquait-il de ses deux auditeurs? ou, davantage, de lui-même? Il ne se moquait cependant « que du bout des lèvres », affirme le duc de Broglie : « Son front était pâle, un sourire sardonique errait sur son visage; il commença sur ce ton de raillerie amère qui lui était familier; peu à peu le sérieux prit le dessus et, à mesure qu'il nous expliquait les simagrées auxquelles il s'était soumis, ses expériences conçues et déçues, son récit devenait si expressif et si poignant qu'à l'instant où il le termina, ni lui ni aucun de nous n'était tenté de rire... » Quand il se tut, tous trois tombèrent « dans une rêverie pénible et pleine d'angoisse »; arrivés à Paris ils se séparèrent sans s'être dit un mot.

Quelques semaines plus tard, le 31 octobre, Benjamin Constant partait pour Bruxelles, puis pour Londres; l'absence et le temps, les soins aussi de sa femme — de cette pauvre « Linon » demeurée sagement à l'attendre en Allemagne et que depuis un an, plus d'une fois dans son *Journal*, il s'était reproché de négliger — les soucis enfin des lettres et de la politique apaisèrent lentement la déconvenue qu'il avait crue incurable. Après un an, il put revoir impunément M^{me} Récamier; il ne fut plus question entre eux que de dévouement et d'amitié. Un peu plus tard, il se soumit, comme tant d'autres, au doux servage de l'Abbaye-aux-Bois.

Plus confiant que Lucien Bonaparte, il n'avait point réclamé la brûlante collection de ses lettres; et, comme il convenait, achevés ou non, les *Mémoires de Juliette* étaient demeurés aux mains de leur inspiratrice. Sur toutes ces pages, Chateaubriand pencha sa tête encore orageuse. Il était curieux de voir ce que l'auteur d'*Adolphe*, l'homme de France qui avait « eu le plus d'esprit après Voltaire », était capable de « faire d'une passion ». Plus intéressé qu'ému, il admira certains détails du portrait. Puis, non sans quelque dédain : « Le peintre était amoureux », dit-il (31). Oui, et désireux à tout prix de provoquer l'amour.

CHAPITRE VII

Portraits antérieurs (suite).

Du Pastel de Mme de Genlis aux Lithographies de Ballanche.

Ballanche aussi était amoureux; mais un amoureux à la Pétrarque, qui ne demandait rien de plus que le sourire et le cœur, et qui consentait, en outre, à les partager. Une déception de jeunesse l'avait désabusé sans le dessécher; séparé de la vierge bourgeoise et pusillanime avec laquelle, dans la banlieue de Lyon, sur le mont Ceindre, il avait échangé ses premiers serments, il s'était consolé dans la compagnie des Muses austères de la rêverie philosophique. A peine, en 1813, avait-il aperçu M^{me} Récamier dans l'humble décor de l'hôtel lyonnais où elle abritait son exil, qu'il avait cru reconnaître, errante de nouveau sur la terre, l'Antigone symbolique dont il s'efforçait alors d'imaginer la grâce; pour elle, il ne fut plus que ferveur, adoration, prière; elle incarnait tout ce que le ciel, parfois, laisse entrevoir de divin dès la terre à un petit nombre d'initiés. Dès qu'il le put, il alla vivre près d'elle : touchée d'une affection si différente des autres, elle se laissait doucement caresser l'âme et jouissait, un peu indolemment, de se sentir adorée. A la moindre absence, elle recevait, presque chaque jour, des lettres empreintes d'une vénération religieuse. Lorsqu'au début du mois d'août 1818, elle alla prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, cette page de désolation mystique y parvint presque en même temps qu'elle (1) :

« Me voici tout seul, perdu dans cette grande ville, bornant tout mon avenir à la première lettre que je recevrai de vous. J'espère que le beau temps vous aura fait un peu de calme. Je me suis promené sur les quais. Je regardais ce ciel extraordinaire marqué de grandes bandes blanches, comme je n'en ai jamais vu. Je ne sais pas si vous les avez remarquées, vous qui regardez si souvent le ciel et les accidents des nuages. Lorsque vous me manquez, je suis comme un homme sur le bord d'un précipice, il me semble que je vais tomber. Je pense à vous, mais cela ne me suffit pas. Vous étiez trop triste ce matin pour que votre pensée soit un point d'appui. Pauvres créatures que nous sommes! Dieu ait pitié de nous! Je ne comprends pas comment il se fait que vous soyez partie et que je sois demeuré. Cela me paraît impossible et cependant cela est. Je suis allé chez vous, et vous n'y étiez plus. J'y retournerai demain, et vous n'y serez pas. J'irai, je viendrai dans Paris sans me reposer dans la pensée de vous voir dans la journée. Non, je ne puis pas comprendre cela.

Moi qui voulais tant vous voir partir, je ne savais donc pas ce que c'était...

« Mettez-vous bien dans la tête que vous êtes une des meilleures créatures qui aient jamais existé; que votre existence est une chose morale qu'il faut conserver et que vous n'avez d'autre imperfection que votre mauvaise santé... »

A cette époque, Ballanche se tourmentait à cause du trouble que Chateaubriand jetait dans la vie de M^{me} Récamier. Trouble et tourment s'accrurent dans l'hiver qui suivit. Ballanche s'efforçait de chapitrer son amie : « L'amour, lui disait-il joliment, doit être une apparition merveilleuse, et non point un cauchemar. » Il lui reportait l'esprit vers ses triomphes d'autrefois — eux, au moins, sans reproches. Il souhaitait de composer avec elle une « nouvelle » qui se fût intitulée *Le château de Coppet*; pendant deux mois environ, en février et mars 1819, il fut très occupé de ce projet; il écrivait, le 27 février (2) :

« ...Coppet, dans cette donnée, serait le berceau de la société nouvelle... Tout cela n'est qu'indiqué, mais si nous parvenons à nous en tirer, nous ferons un ouvrage très caractéristique du temps. Cette nouvelle sera une chose importante sous ce rapport. C'est là aussi que l'on trouvera la fin du règne classique et le commencement du règne romantique. Le personnage de M^{me} de Staël aura alors toute son importance historique.

« Votre séjour à Naples nous fournira ensuite le cadre d'un tableau également caractéristique du temps. Cette lutte sanglante des rois plébéiens contre les rois féodaux, cette transformation des idées anciennes essayant de se substituer aux idées nouvelles... Nous finirions par avoir une peinture assez complète et vraie des temps singuliers où nous vivons... Ce sera de l'histoire et de la poésie : une telle alliance, au reste, est tout à fait dans notre génie. Chemin faisant, nous nous jouerons avec le divin Pétrarque. Voilà bien de l'ouvrage : il ne nous faut qu'un peu de persévérance. »

A la lettre était jointe l'ébauche d'un prélude; Coppet y était représenté, parmi « L'Europe envahie », comme le refuge « de la pensée libre » et « l'asyle » des « sentiments romanesques ». Après avoir décrit « l'esprit vaste » et « l'âme ardente » de M^{me} de Staël, l'auteur ajoutait : « ...Auprès d'elle était une autre femme dont nous ne devons point confier le véritable nom à la voix indiscrete de la postérité : nous l'appellerons Léonie (3). »

A peindre cette Léonie, Ballanche se préparait; mais avec plus d'inquiétude et de tremblement que naguère lorsqu'il concevait l'idéale figure de son Antigone. Dès le 2 mars, il écrit (4) :

« ...Vous n'aurez point à vous plaindre de moi pour la nouvelle : j'y mettrai tous mes soins. Mais je désire que vous me secondiez. Le portrait de Léonie me prendra plusieurs jours. Ce qu'il doit y avoir de vague, de timide, d'indécis dans ce portrait n'est pas une chose facile à saisir. Le peintre, vous le savez, a peine à se tirer de ces lignes qui se fondent sans se terminer. On ne sait ni où elles commencent, ni où elles finissent. Ce qui en fait le charme est précisément ce qui en fait la difficulté pour le poète comme pour l'artiste. Léonie fut, primitivement, une Antigone dont on a voulu, à toute force, faire une Armide. On y a mal réussi. Nul ne peut mentir à sa propre nature. »

Deux jours plus tard, le papier n'a point même reçu un commencement d'esquisse :

« Je fais dans ma pensée le portrait de Léonie, et je ne puis prendre sur moi de l'écrire. Je suis pour cela comme vous êtes pour toutes choses. J'hésite à revêtir d'expressions l'image qui se dessine si bien dans mon imagination. Je crains de ne pouvoir rendre ces formes suaves et indécises, ce quelque chose de voilé, qui ont tant de charme. Mais je prendrai de la hardiesse. D'abord, je ferai mal, ensuite mieux, puis le mieux possible relativement à moi. Représentez-vous Antigone dans les palais d'Armide : voilà ce que je voudrais réaliser. Il est bien dommage qu'il faille du style, lorsqu'on devrait se contenter de musique, de poésie, de parfums... »

Le lendemain, l'artiste, toujours inquiet, essayait de percer, par dessous la beauté, jusqu'au caractère essentiel de son modèle : il le comparait au « phénix, oiseau merveilleux mais solitaire », qui enviait « la blanche colombe » parce qu'elle avait une compagne semblable à elle :

« Mais vos regrets à vous sont bien plus étendus, votre tristesse est bien plus intime. Une association de destinée aurait mille charmes pour vous, mais elle ne vous suffirait point encore. Votre faculté d'aimer, croyez-moi, ne serait point apaisée par de l'amour; c'est de dévouement que vous seriez avide. C'est l'instinct du dévouement qui vous consume et qui égare votre cœur généreux. Je ne vous fais point cependant meilleure que vous n'êtes. L'impression que vous produisez vous la sentez vous-même. Vous vous enivrez des parfums que l'on brûle à vos pieds. Vous êtes ange en beaucoup de choses; vous êtes femme en quelques-unes (5). »

A quoi donc aboutirait tant de scrupule et de fine analyse? Trois semaines passèrent sans qu'une seule touche de couleur effleurât la toile. Le 28 mars, Ballanche donnait cette explication de son indolence et de son « découragement » (6) :

« ...Sans doute, en ce moment, il m'eût été très doux de retracer quelque chose du caractère de Léonie; mais je suis trop occupé de la Léonie actuelle. Je suis trop saisi du présent pour me reporter vers le passé. J'emploie ma pensée tout entière à chercher l'explication de l'énigme du nouveau Sphinx. Je m'y perds et j'y reviens sans cesse... »

Le mot de l'énigme, Ballanche le connaissait bien, mais il n'osait l'écrire; c'était l'amour de Chateaubriand, torture délicieuse pour Juliette. Le fier « oiseau-phénix » s'était mué en roucouillante colombe. L'auteur du « château de Coppet » n'avait que trop de raisons de se décourager; comment peindre « Léonie » tandis qu'elle se métamorphosait? A partir de ce printemps, on ne parle plus ni de portrait, ni de collaboration, ni de Pétrarque et de Laure. Un instant, Ballanche attristé songea même à « s'éloigner » : « Il me semble que je ne puis rien pour votre repos, pour votre bonheur, ni même pour votre distraction (7)... » Mais, — ô ironie! — le fascinateur pervers, le magicien responsable de la métamorphose, ramassa, un soir, le crayon

échappé aux doigts du consciencieux dessinateur : rapidement, sur son carnet d'esquisses, il traça, lui, ce vif croquis (8) :

Léonie est grande; sa taille est charmante; Léonie est belle. Ce qui lui donne une rare expression de beauté, c'est cette ligne ovale qu'on ne voit que dans les têtes de Raphaël et que jusqu'ici, on aurait pu croire idéale. Il y a une harmonie parfaite entre tous les traits de Léonie. Ils expriment la douceur, la finesse et la bonté.

L'esprit et le caractère de Léonie se distinguent par les mêmes traits que sa beauté, mais ce qui ajoute un charme particulier à sa personne, c'est un esprit piquant et une imagination romanesque en contraste avec sa tranquillité naturelle. Quelquefois, ses paroles sont passionnées, tandis que sa physionomie est timide et naïve. On trouve en elle, par un mélange extraordinaire, le double enchantement de la vierge et de l'amante. Elle séduit comme Vénus, elle inspire comme la Muse. On tombe d'amour à ses pieds, et l'on y est enchaîné par le respect.

Pour apercevoir la double expression qui composait le charme du modèle, Chateaubriand, à cette date, n'était plus gêné par aucun scrupule : il avait percé tous les secrets du « Sphinx ».

Très tôt, il avait voulu faire mieux encore : écrire toute une nouvelle à la gloire de « Léonie », et, déjà, à la louange de leur symbolique amour. Il s'y représentait sous le nom d'Antimaque l'Athénien. A l'époque où les Barbares avaient envahi le monde ancien, où Genséric « avait transporté les dépouilles de Rome » à Carthage, où l'Élide et Éleusis avaient vu « leurs monuments et leurs temples renversés par Alaric », Antimaque s'enfuit de sa patrie vers l'Égypte. Pour éviter « une flotte des Barbares », sa galère fut contrainte de se réfugier « au milieu de la nuit » sous un « haut promontoire » de « la petite île d'Astypalée consacrée à Achille » et que les fleurs dont elle est couverte « ont fait surnommer la table des dieux » :

Il fallut attendre le jour pour entrer dans le port, les matelots fatigués s'endormirent. Antimaque veillait seul, lorsque le son d'une lyre et d'une voix de femme mêlé aux murmures des flots frappa tout à coup son oreille. Ce son semblait venir du temple d'Achille dont on apercevait les colonnes à la lueur des étoiles. On eût cru entendre les chants de la belle esclave dont l'enlèvement produisit la colère du héros, de la charmante Briséis...

La nouvelle, esquissée dès 1817, ne fut point rédigée plus avant ; elle avait pour titre *Léonie*. Des traits du croquis précédent y devaient figurer sans doute. Est-il difficile de conjecturer que Léonie était la prêtresse du temple, la souveraine de l'île où René-Antimaque trouvait asile, repos, amour et consolation parmi le déferlement des barbares ! La symbolique de ce récit projeté n'avait point échappé à la perspicacité de Mathieu de Montmorency.

Ballanche, cependant, n'était point le premier à vouloir raconter Coppet ; M^{me} de Genlis l'avait devancé. Sans doute accusait-il l'auteur de *Mademoiselle de Clermont* de n'avoir rendu complètement ni le charme grave de M^{me} de Staël, ni le charme gracieux de celle

qu'après René, semble-t-il, elle avait baptisé « Léonie ». A l'une et à l'autre, elle venait, en 1818, de consacrer l'une de ces nouvelles où la mode, longtemps, avait voulu qu'elle excellât; mêlant ingénieusement la fiction et la réalité, elle déformait ou recréait l'histoire, sous le prétexte d'expliquer les âmes. Si elle n'avait pas mieux peint M^{me} Récamier, ce n'était point faute d'avoir caressé longuement et « maternellement » son modèle; dans le cours de l'année 1816, elle lui avait voué une véritable passion. Presque septuagénaire, elle sentait se rallumer tous les feux d'une sensibilité que l'époque de Rousseau avait nourrie de tant d'agréables illusions!

Sous l'Empire, haïssant M^{me} de Staël comme une rivale dont elle ne barguignait pas, d'ailleurs, à reconnaître le rare talent, elle avait enveloppé M^{me} Récamier dans les mêmes préventions. Celles-ci ne se dissipèrent qu'au début de la Restauration. La « belle exilée », que le faubourg Saint-Germain célébrait, eut alors l'occasion de rendre service à une « jeune personne de quinze ans », fort intelligente et « prodige pour son âge », à qui M^{me} de Genlis s'intéressait (9) : et M^{me} de Genlis aussitôt désira vivement de la connaître; elles se rencontrèrent dans un salon; peu de jours après, — c'était vers la fin de 1816, — M^{me} Récamier reçut cette lettre flatteuse (10) :

« On m'a dit, Madame, que vous aviez été fâchée contre moi, et j'ai pris cela pour une flatterie. Soyez donc assez bonne pour venir me le répéter et pour me dire que vous attachez quelque prix à l'entretien d'une recluse qui trouve tant de charmes dans le vôtre. Il me semble que j'ai l'honneur de vous connaître depuis votre enfance : vous avez un visage qui serait fort indiscret avec beaucoup d'autres, car il dit tout : il instruit de vos sentiments, il conte votre histoire, et il inspire une telle confiance que l'on croit tout ce qu'il exprime. Votre première visite peut former beaucoup plus qu'une liaison. Venez donc, puisque je suis boiteuse et vieille et d'une sauvagerie désormais invincible. Voilà une invitation bien engageante, mais vous vous y rendrez. Votre visage me l'a dit et il ne trompera jamais. Me permettez-vous, Madame, de finir sans cérémonie et de vous embrasser de toute mon âme?... »

M^{me} Récamier ne résista point à cet assaut de cajoleries; elle se plut à la conversation de cette vieille femme pleine d'esprit, qui sollicitait des confidences et qui en faisait. M^{me} de Genlis, ancienne « gouverneuse » des princes d'Orléans et qui avait prodigué des conseils maternels à plusieurs générations de « jeunes personnes », offrit d'en donner libéralement encore à la petite Amélie Cyvoct, la petite-nièce du banquier Récamier venue du Bugey, que M^{me} Récamier avait adoptée; l'enfant devait lui écrire, sur des sujets imposés touchant aux lettres ou à la morale, des lettres que l'excellente pédagogue lui renvoyait annotées : plusieurs de ces « copies » corrigées témoignent du soin que M^{me} de Genlis apportait à son office (11); elle savait sa langue, défendait les lois de la syntaxe et les justes droits de la clarté. Elle n'en était pas moins en butte aux ironies de son élève : dans les entretiens de l'Abbaye, il arrivait qu'on l'appelât,

irrévérencieusement, « la vieille Sibylle (12) »; et Chateaubriand s'en est souvenu.

M^{me} Récamier, en ces années 1816 et 1817, lui rendait d'assez fréquentes visites en son « antre »; « la Sibylle » y vivait entre son écritoire et sa harpe d'où elle tirait encore des accents mélodieux; elle morigénait son aimable visiteuse :

« ...Vous ne savez pas la peine de cœur que vous m'avez faite quand je vous ai vu les yeux rouges, pleins de larmes. Je vous ai rudoyée pour vous empêcher de pleurer tout à fait, cela me faisait trop de mal! Vous ne connaissez pas ma faiblesse pour les larmes. J'aime tout ce que j'ai vu pleurer; et un joli visage en larmes!... Si je ne vous avais pas aimée avant, cela eût été de ce moment... Pauvre petite! Conte-moi vos peines, mais ne pleurez plus!... Je baise vos deux yeux, s'ils sont encore un peu rouges. Je vous assure que cela ne leur messied pas. Adieu : sans faire semblant de rien, aimez-moi de temps en temps... (13). »

Elle feignait que M^{me} de Staël jalousât en secret leurs « mystérieuses amours »; elle terminait ainsi l'un de ses premiers billets :

Quand vous verrai-je? je vous aime.
Discrètement, mystérieusement, passionnément.

Pour consoler la douce affligée — de quelle blessure secrète qu'à distance nous entrevoyons peut-être?... — elle la conviait, comme Ballanche, à rédiger ses souvenirs : « Venez, Madame, pour me conter votre histoire *en ces termes*, comme on fait dans les romans. Puis ensuite, je vous demanderai de l'écrire... Vous me montrerez *vos souvenirs* : ma vieille expérience vous offrira quelques conseils... (14) » Réfugiée pour l'été à Ecoen, elle lui réclamait des lettres fréquentes :

« Je n'entends point parler de vous; quoi! vous m'avez donc tout à fait oublié!... Je m'en afflige, et plus vivement que vous ne pouvez le penser. Quoi! si douce, si sensible, si vraie, vous êtes légère! Quel dommage! Je vous dirai avec plus de vérité que Rousseau ne le dit de moi jadis dans ma jeunesse : « Quel cœur n'aurait été séduit par son visage et son ingénuité! » Il avait soixante ans quand il disait cela de moi et j'en avais dix-sept. L'amitié ne lui suffisait pas, il voulait de l'adoration; moi je suis bien loin d'y prétendre, je ne vous demandais que de vous laisser aimer (15). »

Le silence de M^{me} Récamier n'avait, en cet été, que trop d'excuses : M^{me} de Staël se mourait. Dès qu'elle l'apprit, du fond de ses bois, la Sibylle, à son tour, bien curieusement s'excusa :

« ...J'ai reçu votre aimable billet, et je n'ai appris que depuis le mien la cruelle extrémité de M^{me} de Staël. Je sens que vous devez croire dans ce moment que vous l'aimiez véritablement et que vous devez oublier tout ce qui a pu vous refroidir. Je me repens de ce que je vous ai écrit, mais j'ignorais son état. Je voudrais être près de vous et savoir de vos nouvelles tous les jours. Ménagez votre santé... Je vous vois d'ici triste et changée, et j'en souffre, oui, j'en souffre, je vous le jure... (16). »

Ce billet est daté du 15 juillet : la veille, M^{me} de Staël était morte.

Son souvenir devait toujours empêcher M^{me} Récamier de répondre par une véritable effusion aux tendres avances de cette vieille et nouvelle amie. Entre elles deux, comme Ballanche l'a bien vu, ce souvenir dressait « un obstacle qui semblait devoir être invincible ». M^{me} Récamier ne se livrait un instant que pour se reprendre; elle demeurait, secrètement, en alerte et sur la réserve. M^{me} de Genlis avait beau étaler pour elle « un goût d'une vivacité extrême » : « elle sentait en même temps l'obstacle qui existait ». Ballanche ajoute justement : « Ce fut sans doute pour le surmonter qu'elle imagina d'écrire la nouvelle de Coppet. » N'était-ce point tenter une sorte de réconciliation posthume avec la grande ombre irritée?

M^{me} de Genlis conte dans ses *Mémoires* (17) qu'elle recueillit d'abord les souvenirs de « personnes parfaitement bien informées qui avaient passé plusieurs mois à Coppet »; mais elle ne nomme point ses informateurs. Dès l'automne, elle se mit au travail; la date du 5 février 1818, inscrite par elle sur la première page de son manuscrit (18), marque le terme de sa rédaction. Au-dessus de cette date, le titre : *Frédéric et Léonie, ou le Château de Coppet*, qu'une addition autographe transforme bientôt ainsi : *Frédéric de Prusse et Léonie*; il convenait que, du premier regard, le lecteur connût le rang et le renom du prince auquel, par une sorte de sacrifice cornélien, la toute belle et pudique héroïne allait refuser de s'unir; car les bergères seules tombent aux bras tendus des princes : il arrive que des princesses du cœur et de l'esprit les dédaignent.

Le petit roman achevé, lu ensuite par « Léonie », revu et remanié par l'auteur, la romanesque septuagénaire, ingénument, s'en affirma ravie :

« Ma nouvelle est faite, Madame, et, si j'osais, je dirais : *parfaite*. Je vous jure que c'est la plus jolie et la plus originale que j'aie écrite; elle est plus longue que je ne pensais. J'ai été entraînée par le sujet. Avec cette petite écriture, elle aurait environ 300 pages in-12. J'ai inventé des scènes charmantes; le dénouement est ravissant, M^{me} de Staël admirable jusqu'au bout. Il y a dans l'ensemble une pureté, une noblesse, une élégance et une variété qui me plaisent. Enfin, vous en jugerez. Le mot *fin* est mis. Comment vous faire parvenir ce manuscrit? Le plus sûr serait, je crois, que vous envoyassiez par la diligence un domestique de confiance auquel je le remettrais. — Adieu, Madame; que je voudrais que vous eussiez cette nouvelle, et savoir que vous l'aimez (19)! »

Seconde adjuration quelques semaines plus tard; on était en plein été; M^{me} Récamier avait promis d'emporter le chef-d'œuvre à Aix-la-Chapelle où elle devait rencontrer le prince de Prusse; dans sa solitude d'Ecouen, M^{me} de Genlis s'inquiétait :

« Vous ne me répondez point. Ma jolie nouvelle est toute finie, et même l'avertissement dont je suis sûre que vous serez très contente; mon gros paquet est tout prêt, tout cacheté; je brûle de le savoir entre vos mains. Il me semble qu'il n'y a pas de temps à perdre, *si vous voulez le donner aux*

eaux. Envoyez-le donc chercher par un domestique bien sûr. Je ne puis me résoudre à le confier à la diligence n'en ayant ni copie, ni brouillon ... (20). »

La voyageuse envoya prendre le paquet à temps; car le 15 août, M^{me} de Genlis l'interrogeait avec une impatience d'enfant :

« ...Que je suis curieuse de savoir si vous avez donné le souvenir, si l'on en a été bien transporté, et content de la *nouvelle*? Mandez-moi donc cela avec un peu de détails... »

« ...Aimez-moi toujours, et dites-moi donc si le beau souvenir a fait l'effet qu'il devait produire. J'ai bien peur qu'il n'y ait beaucoup de fautes dans cette belle copie... (21). »

M^{me} Récamier communiqua-t-elle à « Frédéric » le manuscrit de la « jolie nouvelle »? On en peut douter; car c'est seulement dans une lettre de 1831 — l'ouvrage venait alors d'être publié, après la mort de son auteur — que le prince exprima son avis : « ...J'ai retrouvé avec un sensible plaisir une partie des sentiments que j'ai éprouvés. La manière dont on parle de vous sous un autre nom ne peut qu'ajouter à la haute opinion que vous devez inspirer. Mais en général, je trouve inconvenient (*sic*) de mettre en scène la vie privée de personnes encore vivantes... (22) » Cette opinion dut être, dès 1818, celle de M^{me} Récamier. On en trouve le reflet dans la longue étude sur M^{me} de Staël que Sainte-Beuve écrivit en 1835 et pour laquelle il avait demandé plus d'une inspiration à l'Abbaye-aux-Bois (23) : « On ne doit pas, dit-il, chercher une peinture fidèle dans cette production, d'ailleurs agréable : les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés; M. de Schlegel y devient un grotesque : le tout enfin se présente sous un faux jour romanesque qui altère, à nos yeux, la vraie poésie autant que la réalité... » Pour M^{me} Récamier et ses amis, le *Château de Coppet* n'était point un tableau d'histoire, en dépit de quelques détails précis que l'auteur y avait insérés; reportée aux beaux jours de 1807, où elle avait éprouvé tant de ravissements et de secrets chagrins, M^{me} Récamier s'étonnait de les voir assez misérablement travestis. Mais le caractère de M^{me} de Staël avait de la noblesse, celui du prince une certaine grandeur; et si le portrait de « Léonie » n'atteignait qu'à une demi-séance, c'est qu'on s'était efforcé de l'idéaliser. Grâce à lui, la fiction historique de M^{me} de Genlis peut paraître encore « agréable », aujourd'hui :

(Léonie) est une femme à part et fort extraordinaire. Mariée à treize ans avec un homme séparé d'elle par la distance de l'âge, par des affaires immenses qui ne lui laissent aucun loisir pour soigner une si frêle et si brillante destinée, elle se trouva ainsi comme jetée seule dans le monde avant d'y avoir été préparée. Sans guide et sans mentor, entourée aussitôt d'adorateurs, elle a conservé une réputation irréprochable... L'amour, lorsqu'elle le croit sincère et pur, ne lui paraît qu'une exaltation de sensibilité qu'elle ne veut point partager et qui, cependant, l'intéresse; elle ne sait pas repousser les sentiments qu'elle inspire lorsqu'ils sont exprimés avec délicatesse et vérité; elle n'a

jamais donné de fausses espérances : mais la séduction et le charme de ses manières causent souvent de dangereuses illusions qui peut-être aussi l'atteignent à son insu, quoique très légèrement ; enfin son cœur, fermé aux passions violentes, ne s'est ouvert jusqu'ici qu'à la seule amitié... Son visage est si doux que le dédain ne s'y montre jamais que par de la froideur...

A Coppet, ce cœur à la fois sensible et indifférent faillit de peu à connaître l'amour. Qui faut-il accuser ? L'arrivée d'un « prince brillant de jeunesse, de courage et de revers romanesques » ; dès le premier soir, il conte ses aventures, sa belle conduite et sa capture à Léna ; on l'accable de compliments ; « la seule Léonie gardait le silence, mais son cœur avait parlé » ; au cours du récit, sans qu'elle s'en aperçût, des pleurs avaient mouillé sa joue. Et puis, autour de ces deux êtres jeunes et beaux, faut-il compter pour rien « l'influence de ce maudit château où rien ne se passe comme ailleurs, où l'amour et l'amitié n'ont rien de vulgaire, où l'on respire un air contagieux qui chauffe et tourne toutes les têtes » ?... Un jaloux persuade au prince que Léonie est « artificielle et fausse », que chaque matin, dès six heures, elle a des rendez-vous suspects dans « une petite maison isolée sur le bord du lac ». Le prince la suit et la surprend dans une pauvre famille, en train d'assister un vieillard qui se meurt. Si belle ! si bonne ! et si calomniée ! « Ah ! disposez de moi ! » Mais elle : « Il faut nous séparer : votre gloire et la mienne exigent ce cruel sacrifice... » Elle lui accorde cependant un répit de quinze jours, pour que leur amour se transforme en une sublime amitié. Qu'importent les scènes romanesques dont M^{me} de Genlis emplit ces quinze journées ? Une promenade en bateau sous l'orage ? un pèlerinage à une « petite chapelle catholique » contenant le tombeau du solitaire qui l'avait bâtie ? un bal populaire donné par M^{me} de Staël en l'honneur du prince, où Léonie danse couronnée de « bluets et de pensées », dans une robe garnie des mêmes fleurs qu'elle avait cueillies avec Frédéric ? Aimables concessions à la mode du temps ; grâces désuètes et fanées ! De Léonie, de Frédéric, du château de Coppet et de ses habitants, M^{me} de Genlis a fait une suite de tableaux de genre et de portraits au pastel ; on y peut apprécier la délicatesse de certaines touches et la douceur gracieuse des coloris ; mais les personnages et les décors, enveloppés d'une atmosphère de songe, semblent flotter assez loin de la terre.

Est-ce pour cette raison que M^{me} Récamier conserva longtemps le *Château de Coppet* dans la pénombre pudique d'un demi-mystère ? M^{me} de Genlis lui en avait donné le manuscrit sans « en garder aucune espèce de copie ni de brouillon (24) » ; elle ne le demanda que peu de mois avant sa mort pour en faire lever une copie par le libraire Ladvo-cat (25) ; c'est sa nièce M^{me} Georgette Ducrest qui fit paraître la nouvelle en 1831 dans un long ouvrage sur *Paris en Province et la Province à Paris* ; le nom de Léonie avait été changé en celui d'*Athénaïs* ; et la nouvelle s'appelait plus simplement : *Le Château de Coppet en 1807*.

Quand Chateaubriand la lut, soit alors, soit un peu plus tôt, il ne nourrissait aucune prévention contre M^{me} de Genlis. Celle-ci, en 1820, n'avait-elle pas rendu hommage à son génie en lui demandant d'écrire le discours préliminaire d'une nouvelle Encyclopédie, destinée à répandre les « bonnes idées », qu'elle voulait opposer à l'Encyclopédie du siècle précédent (26)? Il avait décliné l'offre; mais l'année suivante, pour faire plaisir à M^{me} Récamier, il avait consenti à l'accompagner chez « cette vieille sorcière » : « — C'est une folle, bougonnait-il en chemin; sans vous, je n'irais pas! » Mais la sorcière qu'ils trouvèrent « appendue aux cordes » de sa harpe, « dont elle tirait des sons affaiblis, semblables aux voix lointaines et indéfinissables de la mort » — la sorcière, ce soir-là, déploya toutes ses grâces; on mit sur pied « tous les plans et arrangements convenables ». Comme Chateaubriand, ensuite, reconduisait M^{me} Récamier, elle « le remercia d'avoir été si aimable » pour la Sibylle. — Car, n'est-ce pas « son projet est fou? — Comment fou? C'est une idée superbe; je me charge de parler à un libraire ». Il ne parla point; ou bien il parla mal, comme le prouve ce billet, daté du 29 octobre 1821 :

« ...Je vois bien que M. de Chateaubriand n'a pu trouver un acquéreur pour l'Encyclopédie. Moi, j'en ai trouvé un excellent à tous égards. Je compte toujours sur la promesse pour le *Discours*; avec cela tout est fait. Je voudrais bien vous revoir *tous deux* pour vous conter toute cette affaire qui va enfin se terminer (27). »

L'affaire, comme on sait, ne se termina point. Mais à la Sibylle disparue, à sa harpe, à sa confiance, à ses flatteries, Chateaubriand pensait sans déplaisir en contemplant le pastel où elle avait tenté, non sans maladresse, de faire revivre une M^{me} Récamier qu'il se consolait mal de n'avoir pas connue...

Ballanche, en même temps, lui offrait un autre tableau plus austère et plus vrai. Il l'avait d'abord ébauché sous la forme d'une assez brève notice destinée à accompagner dans un recueil collectif, *La Galerie des Contemporaines*, le portrait de M^{me} Récamier par Gérard, reproduit sous forme de lithographie. Presque aussitôt, il avait décidé de l'agrandir aux proportions d'une biographie véritable; terminée en 1823, cette longue notice était mise au net dans un manuscrit de choix, relié de maroquin violet, où, divisée en vingt-sept chapitres, elle remplit deux cent cinquante-quatre pages. Quand cette copie fut achevée, en 1824 ou 1825, Ballanche y ajouta de sa main un « avis » qu'il signa, et une table des matières. Il revit son œuvre plusieurs fois sans doute; la dernière révision paraît dater du début de 1834. Les pages qu'il modifiait étaient coupées aux ciseaux; sur leurs marges on collait les pages nouvelles; malheureusement, un grand nombre de feuillets ainsi détachés du manuscrit n'y ont point été remplacés; et l'œuvre, aujourd'hui, se présente sous un aspect fragmentaire (28).

La première page donne le ton en même temps qu'elle précise les intentions de l'auteur :

Voici une célébrité d'un genre complètement nouveau, quoique, sous certains rapports, elle réalise, si l'on peut parler ainsi, la partie la plus éclatante de la destinée d'une femme. Cette célébrité, au reste, qui ne devait ressembler à nulle autre, a toujours été protégée par un caractère trop parfaitement inoffensif et par de trop nobles qualités, pour que le monde eût à s'en garantir ou à la contester. Il l'a admise à la fois comme un fait peut-être singulier de ce temps-ci et comme une parure innocente à une époque de grandes gloires et d'immenses calamités. Le nom de M^{me} Récamier, qui ne se trouve mêlé à aucune intrigue, est donc venu tout naturellement prendre sa place dans les Mémoires les plus importants... Toutefois, je puis l'avouer, malgré le projet que j'ai formé d'avance de ne point livrer ces pages au public, j'ai bien éprouvé quelque hésitation à les écrire. Tout ce qu'il doit y avoir de pur et de délicat dans la pensée lorsqu'on s'occupe d'une femme qui n'est jamais volontairement sortie du cercle de l'intimité où, il n'est pas permis d'en douter, elle eût toujours voulu demeurer cachée, m'impose une réserve et j'oserais dire une pudeur que les paroles, même les plus contenues, trahissent toujours un peu. Je serai comme un historien du mystère, comme ces philosophes dont la doctrine voilée ne s'adressait pas à tous, mais seulement à quelques-uns. Je tâcherai d'entretenir de M^{me} Récamier sans me rendre complice de la renommée qui l'a surprise à son insu... (29).

Cet historiographe n'est donc point un historien; c'est le prêtre d'un culte qui, après avoir fermé le temple aux profanes, révèle les mystères à quelques initiés; avant d'aborder l'autel, il répand les parfums purificateurs; il se voile la tête devant l'image de la déesse; tremblant d'inquiétude et d'un secret effroi, il conte non point tout ce qu'il sait, mais tout ce qu'il convient que l'on sache. Il est véridique, toutefois : les lèvres de l'hiérophante ne sont pas moins pures que la robe dont il se revêt pour pénétrer dans le sanctuaire : il ne pourrait tromper les hommes.

Mais contre les sacrilèges qui abuseraient de ses révélations, il fulmine l'anathème; que l'on se contente de prendre respectueusement connaissance des lettres insérées dans son ouvrage; lui-même ne les a copiées que par provision, pour fournir des repères à sa mémoire; les reproduire serait impie :

Les lettres que j'ai intercalées dans le récit ont été pour moi un moyen de mieux me représenter les circonstances et les faits, lorsque le moment sera venu d'y mettre (à cette biographie) la dernière main.

Il en est, dans le nombre, qui pourraient être recherchées comme inédites; je dois remarquer, à l'égard de celles de M^{me} de Staël, qu'elles ne sauraient, sans l'autorisation de M^{me} la Duchesse de Broglie, ni être conservées à leur place, ni en être tirées pour recevoir une publicité quelconque.

Voici la raison de cette disposition formelle : M^{me} Récamier a pris l'engagement avec M^{me} la Duchesse de Broglie qu'en cas de mort de la première, toutes les lettres qui seraient trouvées dans ses papiers, venant de M^{me} de Staël, seraient religieusement remises à M^{me} sa fille; et celles qui sont dans la présente Notice n'en ont point été exceptées (30).

Ayant pris ainsi toutes les précautions contre les profanes et les

indiscrets, sûr de verser la révélation en des cœurs élus « l'hiérophante » entame son récit : c'est l'Évangile de la Madone. C'est aussi, sans lourde considération philosophique, sans vaine digression pittoresque, la relation des temps que traversa M^{me} Récamier : les hommes de l'Empire et du début de la Restauration sont évoqués en quelques traits rapides et justes; ils ne rencontrent toutefois de véritable sympathie ou de profonde indulgence que dans la mesure où ils ont su porter leur hommage à l'idole.

Au-dessus des tumultes et des remuements, celle-ci plane, beauté céleste, blanche forme éclairée d'un sourire un peu hiératique. Deux traits la caractérisent, que l'auteur souligne avec une obstination ingénue : elle est modeste et elle est bonne. Elle « est parvenue à la célébrité sans l'avoir cherchée en aucune sorte ». « D'illustres amitiés » l'ont, pour ainsi dire, accablée. Les ayant acceptées, elle leur est demeurée pieusement fidèle; comment décourager ceux qui faisaient profession de l'aimer? C'est envers eux d'abord que s'est exercée sa bonté. D'ailleurs, « elle possède un charme tout particulier pour soulager les blessures de l'âme (31) »; charme-fait de douceur, mais aussi de naturelle délicatesse, d'ingéniosité pudique et d'esprit.

On le vit bien dès les années qui suivirent son mariage, et que Ballanche résume en quelques lignes :

Dans ce moment, les relations commerciales commençaient à se renouer, le crédit s'essayait à renaître de ses cendres. M. Récamier, par sa fortune, se trouva en position d'entrer l'un des premiers dans le mouvement des affaires; sa maison fut une des plus brillantes de Paris et devint naturellement le rendez-vous de l'Europe, qui pensait ne point trop se hasarder en reprenant enfin le chemin de la France. Chez nous, la société aime à reconnaître l'empire d'une femme, et c'est auprès de M^{me} Récamier que commencèrent alors à se renouer les traditions momentanément et violemment interrompues de l'élégance et du bon goût. Il n'y avait qu'une femme douée de l'instinct le plus sûr qui pût deviner la bonne compagnie. Ceux qui gouvernaient alors n'étaient point en état d'opérer cette résurrection de la société. La grâce et l'élégance des manières, unies au tact le plus fin et le plus délicat, pouvaient seules rassembler par des liens de bienveillance, de généreuse sympathie, de convenance, les rangs sur lesquels avait si cruellement pesé le niveau du malheur (32).

Avec plus d'heureuse sobriété encore, Ballanche peint la catastrophe financière de 1806 qui, entraînant la ruine du financier Récamier, mit fin à tant d'élégances :

M^{me} Récamier, par la manière dont elle supporta un revers si imprévu, sut inspirer un intérêt général. Quoi qu'elle fût dans tout l'éclat de la jeunesse, elle cessa dès lors d'aller dans le monde. Non seulement elle conserva tous ses amis, mais elle continua d'être encore le centre de la même société. Ainsi, la fortune n'entraîna pas après elle le cortège qui la suit toujours et, pour la première fois peut-être, elle se retira seule... (33).

D'une main pieuse, après avoir laissé seulement entrevoir M^{me} Ré-

camier dans ses salons somptueux du Directoire et du Consulat, Ballanche noue la guirlande des amitiés qui tissèrent la trame de sa vie; voici d'abord le sage La Harpe tout proche de la mort, l'impétueux Lucien Bonaparte, le seul sans doute qui ait refusé de discipliner sa passion sous le sourire enchanteur, les deux Montmorency, le prince Auguste dans le décor de Coppet, Camille Jordan, Canova, le roi Murat et la reine Caroline, Benjamin Constant, lord Wellington : que d'esclaves au char de la triomphatrice! Voici surtout M^{me} de Staël, avec ses lettres caressantes et passionnées; à elles de la peindre; car Ballanche reste avare de détails sur les débuts et le caractère d'une amitié si illustre :

Malgré l'extrême jeunesse de M^{me} Récamier, M^{me} de Staël se sentit vivement attirée vers elle. Sans doute il y avait dans ce caractère, dans cet ensemble harmonieux et poétique de l'âme et de la personne, quelque chose qui, tout en ravissant la belle imagination de M^{me} de Staël, devait la reposer des agitations d'une vie orageuse, à qui le monde tel qu'il est ne pouvait suffire. Ceux à qui il a été donné de vivre dans l'intimité de ces deux femmes diversement célèbres, savent combien était puissant l'intérêt qui s'attachait à leurs entretiens (34).

Faut-il s'étonner, en conséquence, que « l'entraînement de M^{me} de Staël et de M^{me} Récamier l'une vers l'autre », ait été également rapide des deux côtés?... Lorsqu'il arrive, plus tard, à la mort de M^{me} de Staël et au chagrin de M^{me} Récamier, Ballanche se contente d'un gémissement : « Je me sentirais incapable de retracer de tels moments... » Cela s'appelle conter par prétérition.

Et Chateaubriand, cependant? Après avoir décrit la lecture solennelle de l'*Abencerage* donnée, comme on l'a vu, en 1814, dans le salon de M^{me} Récamier, Ballanche allait-il taire la victoire du grand homme sur un cœur que cette victoire trop longtemps troubla? N'a-t-il rien dit de ce triomphe et des prestiges auxquels d'abord il avait courageusement tenté de s'opposer? Hélas! du « chapitre vingt-troisième » : *Temps qui ont suivi la mort de M^{me} de Staël* — chapitre important, puisqu'il emplissait vingt-cinq pages — le manuscrit a conservé seulement ces lignes initiales :

Je me sentirais incapable de retracer de tels moments, et je me hâte d'arriver à ceux qui ont immédiatement suivi. Encore, pour ceux-là même, qu'il me soit permis d'emprunter une série de lettres qu'elle a bien voulu conserver.

C'est dans les jours de trouble et de chagrin profond que toutes les qualités attachantes d'une personne brillent d'un plus doux éclat; c'est lorsque les orages viennent agiter les fleurs, qu'elles répandent avec plus d'abondance leurs parfums (35).

On ne risque guère de se tromper en conjecturant que les lettres dont Ballanche usait libéralement dans les pages suivantes étaient les siennes : il les avait écrites de 1817 à 1819 pour mettre M^{me} Récamier en garde contre les inquiétudes qui la déchiraient à l'approche d'un redoutable amour :

« ...Vous rappelez-vous le bouclier de diamant que les deux chevaliers apportèrent avec eux dans les jardins d'Armide? c'est le bouclier du sentiment moral, qui fait évanouir les enchantements, qui détruit les prestiges, qui anéantit la puissance de la fascination (36). »

On imagine que la rédaction de ce chapitre a donné quelque mal : comment indiquer, sans manquer au respect, que la madone, vers le tournant de l'âge, a éprouvé — sans y céder, bien sûr! — quelques-unes des tentations auxquelles n'échappent point les simples mortelles? Comment surtout introduire dans son entourage le personnage envahissant qui allait y primer? On comprend qu'à le relire, les intéressés n'aient point été satisfaits de ce chapitre délicat... De Chateaubriand, en tous cas, il n'est plus question, dans la suite, que par incidence; il met son crédit au service des charitables actions de M^{me} Récamier. Sous Louis XVIII, en effet, elle s'emploie en intercessions bienfaisantes, elle adoucit, pour les humbles comme pour les puissants, la rigueur des vengeances politiques : tant elle sent l'horreur et des exils et des exécutions sanglantes! Par elle, l'ex-reine d'Espagne — M^{me} Joseph Bonaparte — obtient de venir impunément à Paris sous un nom supposé; par elle, des malheureux que la fièvre des partis entraîna en des mouvements mal préparés, obtiennent la grâce de la vie, des adoucissements à leur sort ou des remises de leurs peines (37). Au cours de son propre bannissement, M^{me} Récamier s'était initiée à ce rôle de consolatrice et de libératrice. La prison de Lyon l'avait vue paraître souvent près des prisonniers de guerre espagnols; pour eux, sa blanche robe était comme un rayon du ciel :

Les prisonniers étaient tous réunis dans une seule chambre où la lumière et l'air ne pénétraient que par un jour étroit pratiqué dans le haut d'un des murs de la prison; des planches couvertes de paille et placées autour de la chambre leur servaient de sièges et de lits... Elle allait de l'un à l'autre, et se trouva ainsi auprès d'un des prisonniers qui était enveloppé et presque caché dans son manteau. En proie au délire d'une fièvre qui était sur le point de terminer ses jours, il n'avait pu remarquer l'arrivée d'une personne inconnue; mais lorsque la robe blanche de cette inconnue vint à frapper ses regards, le jeune espagnol, de la figure la plus noble et la plus intéressante, se leva avec précipitation de dessus son grabat, fixant des yeux étonnés, et animés par le délire, sur la forme angélique qui lui apparaissait (38).

A Naples, M^{me} Récamier, quelques mois plus tard, fit tomber la plume des mains de la reine régente qui allait signer l'arrêt de mort d'un jeune soldat déserteur (39); elle avait de la bienfaisance un long apprentissage. Ainsi « sa retraite » de l'Abbaye « devenait un asile pour tous les proscrits ». Retraite modeste et cependant fameuse!

Le seul logement qu'elle eût trouvé libre était un fort petit appartement au troisième étage. Cette retraite fut bientôt disposée avec le goût parfait d'une personne si bien accoutumée à tout embellir autour d'elle. Tout ce qu'il

y avait de plus distingué à la cour et à la ville, comme on aurait dit autrefois, montait ce petit escalier tournant, venait se presser dans une petite chambre où, le plus souvent, les hommes étaient obligés de se tenir debout (40).

Dans ce « saint des saints » dont il se contente d'entre-bâiller le voile, « l'hiérophante » fait oraison devant la statue. Sa madone, cependant, l'a-t-il vraiment peinte? Ressemble-t-elle à la Léonie dont, quelques années plus tôt, il voulait reproduire les contours aériens et les grâces enchanteresses? En place d'un portrait bien vivant et bien net, il a exécuté une suite de ces lithographies aux lignes un peu molles, où se complaisait, aux environs de 1820, l'art encore laborieux des premiers dessinateurs sur la pierre; au-dessous, avec une application candide, entrelaçant à son récit des documents précieux, il a fait courir, en lettres dorées, le texte d'une sorte d'évangile officiel : l'Évangile de la Madone que l'on vénère à l'Abbaye-aux-Bois. En le lisant pieusement, certes, et le cœur depuis longtemps touché de la grâce, Chateaubriand n'a point dit : *Amen* à tous les chapitres. Car il lui manquait la simplicité d'âme qui éclatait au front de l'évangéliste.

Celui-ci, comme son ami achevait la lecture : — N'est-ce pas, murmura-t-il, que dans cette vieille « notice », j'ai été assez complet? et que j'ai tout dit (41)?

On imagine que, refermant le beau manuscrit, Chateaubriand se contenta de sourire (42).

CHAPITRE VIII

Juliette Récamier, ange fatal.

Des trois portraits appendus devant lui par la main du modèle, Chateaubriand fit d'abord une minutieuse étude. S'en inspira-t-il ? Certes ; mais non point servilement. A M^{me} de Genlis, à Benjamin Constant surtout, il emprunta des citations qui lui permettaient de ne point retracer lui-même des circonstances délicates. Il cita moins Ballanche et lui prit davantage : le dessin du récit, la suite des faits, des anecdotes çà et là, des indications précises un peu partout ; le choix des lettres qui serviraient à la fois d'illustrations et de pièces justificatives à son livre. Loin de dissimuler ces dettes, il s'en vanta, avec une orgueilleuse modestie : « Benjamin Constant dans ses souvenirs, M. Ballanche dans une notice sur notre commune amie, M^{me} de Genlis dans ses esquisses, ont abondamment fourni les matériaux de ma narration ; je n'ai fait que nouer les uns aux autres tant de beaux noms... (1) » Son originalité fut-elle donc si restreinte ? on ne saurait l'en croire ; car le portrait qu'il peignit à petites touches, après avoir exigé de M^{me} Récamier bien des séances de pose, s'il rappelle ceux de ses devanciers par d'inévitables détails, en diffère grandement par la lumière, par la couleur, par l'expression transfigurée du visage. Après tant d'ébauches et d'esquisses, c'est un tableau de maître.

Chateaubriand, cependant, n'a pas tout dit ; même, il est moins complet que Benjamin Constant, de qui son texte, en de certaines pages, fait regretter les fines analyses. C'est que Benjamin, en 1815, travaillait d'abord pour lui ; en décrivant le charme de Juliette, il tentait de se l'asservir, ou de s'en délivrer. Chateaubriand, après 1832, songeait à ses lecteurs d'outre-tombe ; c'était un devoir, de leur présenter dans le plus favorable éclairage la figure de la femme associée désormais à son souvenir. En conséquence, pour ne retenir que les traits significatifs, il élimine et il condense. A peine s'il effleure certaines périodes ; il ne dit presque rien des années qui se placent entre le mariage de Juliette et le début de sa liaison avec M^{me} de Staël. Sobre et presque réticent sur l'aventure avec le prince Auguste, il fait tout juste mention de Camille Jordan et des Montmorency.

En marge de son « livre » sur M^{me} Récamier, on aurait plaisir à écrire tout un chapitre complémentaire qui s'intitulerait : *Mystères et secrets, ou ce qu'il ne fallait pas dire*.

Ce qu'il ne fallait pas dire, après 1832, c'est d'abord que sous le Directoire, et sous le Consulat encore, la madone de l'Abbaye-aux-Bois, dangereusement jeune, s'était montrée dangereusement coquette; le péril, alors, ne fut point seulement pour les autres. Gâtée par un mari qui la traitait comme sa fille et qui ne lui demandait rien que de briller et de plaire, adulée par les salons qui se rouvraient avec fracas, déesse candide, elle a joué avec la flamme — avec toutes les flammes que ses mines, son enjouement, sa grâce attisaient dans les cœurs. Elle excellait, à cette époque, dans la danse du châte (2) que M^{me} de Krüdner avait, semble-t-il, inventée, que M^{me} Tallien venait d'imposer à la mode; « la divine Juliette » (comme on disait déjà) la renouvelait en lui imprimant une séduction à la fois voluptueuse et pudique. C'était un spectacle ravissant, qu'elle ne prodiguait point. Pour certains privilégiés, en des salons où les invités, ces soirs-là, se pressaient, mais de préférence en son propre salon de la rue du Mont-Blanc, elle mettait, pour ainsi dire, en scène les pas de cette gavotte fameuse.

Vêtue de rose et de blanc, ses cheveux blond cendré perdus dans une mousseline, Juliette s'avancait avec un sourire timide et saluait l'assemblée des deux mains; puis, « tournant légèrement sur elle-même », agitant du bout des doigts une écharpe qui prenait tour à tour la forme d'une ceinture, d'une draperie, d'un voile, et tous les aspects changeants d'un nuage, elle déroulait les épisodes d'une sorte de pantomime où alternaient la mollesse et la précision des attitudes : elle transportait « tous les témoins de cette danse magique dans une existence idéale où l'on rêve d'un bonheur qui n'est pas de ce monde ». A ce « moment suprême », une épingle habilement détachée de sa tête faisait onduler autour d'elle « les flots de sa longue chevelure »; elle s'arrêtait un peu haletante pour se retirer dans son boudoir; là, drapée aux plis d'un peignoir blanc et rose comme sa robe, elle se jetait sur un lit de repos; aux lueurs favorables de lampes à demi voilées, déesse enveloppée d'une brume d'or, elle recevait en rougissant les compliments de ses adorateurs. « Vit-on jamais mieux danser avec ses bras?... » murmuraient-ils en reprenant le mot que le chevalier de Boufflers avait inventé pour M^{me} Tallien. Bientôt, dans *Corinne*, M^{me} de Staël transposait la pantomime de M^{me} Récamier. Chateaubriand n'a point parlé de cette danse-là.

Tant de dévots empressés autour d'elle, Juliette affectant de ne les point redouter ne les décourageait guère. Certains, ne lui arriva-t-il pas de les distinguer? Des lettres qu'elle conserva montrent l'indiscrète ardeur de ses poursuivants et la sérénité victorieuse qu'elle leur opposait. Peut-être n'en reçut-elle point alors de plus jolie, ni de plus flatteuse, en somme, pour sa vertu, que cette épître d'un

adorateur, demeuré anonyme, qui avait renoncé à la vaincre, non peut-être à la troubler :

« Ce mercredi 30 novembre 1808.

« Aimable Juliette, vous êtes encore dans les bras du sommeil. Il est doux, sans doute; le calme de votre âme doit en prévenir l'agitation. Mais votre vie entière n'est-elle pas un demi-sommeil? Que le réveil, si jamais il doit avoir lieu, en vous donnant une existence nouvelle, vous épargne les peines amères et les regrets pires que les peines, qui si souvent accompagnent ces sensations délicieuses et ces plaisirs enivrants qui vous sont encore inconnus. Tout peut dépendre de celui qui sera l'arbitre de votre destinée... Mais ce n'est point de cela que je voulais vous parler. Je ne sais d'où me vient cette excursion sentimentale. Je voulais simplement vous dire que probablement vous dormiez encore au moment où je m'occupais de remplir la promesse que je vous avais faite de mettre aujourd'hui ma loge aux Français à votre disposition : on y donne une pièce nouvelle que je ne connais pas et que je n'ai pas besoin de connaître, au moins comme leçon de morale : c'est la *Suite du Menteur*. Ce vice-là n'est pas le mien, et quand je vous parlerai de ma tendresse, vous devez croire à ma sincérité.

« Il vous est permis de n'avoir pas autant de mémoire que moi. La mémoire la plus sûre vient du cœur. Vous me permettrez donc de vous rappeler que vous m'avez promis de me recevoir ce soir. Vous savez que je redoute toujours ces moments-là, autant que je les désire. Faites qu'un jour je n'aie plus à les craindre, et que ma sécurité vienne de mon bonheur.

« Adieu, belle Juliette. Jouissez dans votre paisible existence de tous les petits plaisirs qui y sont attachés; ou que le ciel vous enivre de bonheur, si jamais votre cœur en éprouve le besoin. Heureux le mortel qui recevra cette mission céleste! Vous savez d'ailleurs sur quel ami sans exigence et sans prétention vous pouvez compter dans toutes les circonstances de votre vie. Adieu (3). »

Chateaubriand, sans doute, n'a point lu cette lettre-là. Il n'a point dû lire davantage les huit lettres, ou plutôt les huit déclarations inscrites de 1802 à 1816, sur un mince album de maroquin rouge à longs grains que Juliette gardait précieusement dans un étui du même cuir (4); ce devait être, comme l'indique Camille Jordan, premier signataire, le reliquaire de l'amitié : « Qu'un petit nombre d'amis vrais y soit seul admis; qu'une troupe profane en soit écartée! » « Oreste et Pylade », — Adrien et Mathieu de Montmorency, — y signèrent ensuite, et plus tard Canova; avec eux, quatre autres mystérieux adulateurs. Chateaubriand entr'ouvrit-il ce mémorial antérieur à lui, où son nom ne figurait pas? Connut-il les lettres de Prosper de Barante? Celles d'Auguste de Prusse? La lettre maladroite et touchante que, dans un moment de désespoir, songeant à mourir puisqu'elle ne pouvait épouser ce prince charmant, Juliette traça pour son vieux mari? « Résolue à quitter la vie, je veux vous dire que je conserverai jusqu'au dernier battement de mon cœur le souvenir de vos bontés, et le regret de n'avoir pas été pour vous tout ce que je devais... Je vous laisse la pensée consolante que je vous ai dû tout le bonheur que j'ai trouvé dans cette vie (5). »

Connut-il enfin les lettres de l'aimable Forbin (6)? Parmi tant de soupirants, ce gentilhomme spirituel, doué pour les arts et pour les lettres, fut un des plus touchants; jusqu'ici l'histoire de son amour est demeurée dans l'ombre. Il avait admiré M^{me} Récamier au temps qu'elle dansait en agitant le voile des illusions. A Rome, en 1813, elle le retrouva déjà célèbre par ses divers talents, et qui payait d'un demi-exil le scandale d'un goût trop tapageur pour la sœur de Napoléon, la facile et radieuse Pauline, princesse Borghèse. Chateaubriand l'avait rencontré naguère à Genève, au fort de son triomphe, fier de « promener dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inondait » et de « tenir dans ses mains puissantes le cœur des princesses (7) ». En 1813, las de ces brillantes victoires, il s'éprit au premier regard de l'« angélique » Juliette. Il parla timidement et reçut la réponse ordinaire : on ne le décourageait point, tout en lui laissant peu d'espoir; au reste, ses aventures inspiraient « une méfiance bien pardonnable »; qu'il gagnât le droit d'être appelé d'abord un ami.

Ses lettres suivirent M^{me} Récamier à Naples; dans la première, datée du 26 mars 1813, il gémit de n'être pas son guide : « J'aurais voulu jouir de votre surprise, quand ce beau golfe de Gaète, quand enfin celui de Naples, quand ces horizons si magiques se seront déployés devant vous. Votre âme doit sentir tout le charme de cette nature riche, prodigue de tous les genres de sensations. Mais je ne suis né que pour les privations... » Devenu peu à peu exigeant, il se plaint des lettres trop rares. Le 24 février 1814, il affirme : « Traduisez tout ce que j'ai dit par ce peu de mots qui sont l'unique pensée de mon cœur : ma vie est à vous, vous êtes et vous serez toujours le but, le mobile de toutes mes actions... » A Paris, bientôt, il voulut le prouver, quand sa passion vint se heurter à celle de Benjamin Constant; il tint fougueusement son rôle dans ce que celui-ci appelle « une espèce de trio tragico-comique »...

Bientôt cependant, M. de Forbin, devenu comte, fut nommé directeur des Musées Nationaux et chargé d'une mission qui le retint de longs mois en Grèce, dans le Levant et en Égypte. M^{me} Récamier ne fut point étrangère à cette double marque de la faveur royale. Pendant ses navigations, Forbin lui dépêcha des lettres désespérées; elle ne lui répondit pas. Mais au retour, elle l'accueillit doucement; il ne fut plus dès lors que constance, dévouement, tendresse : « ...Vous avez ce qui survivra de moi : mon âme vous chérit. » Il fréquenta dès lors l'Abbaye-aux-Bois, acceptant docilement la suprématie sentimentale de Chateaubriand et de Ballanche. Sa dernière lettre est datée des jours mêmes où s'achevait la mise au point du « Livre Dixième ». Le 21 mai 1839 — il devait mourir deux ans plus tard — un soupir mélancolique s'échappait de son vieux cœur : « Ma fille a la tête tournée de vous, mon gendre le dit plus bas, mais n'en pense pas moins : ce sera, je n'en doute pas, un mal héréditaire!... » Il fut un modèle de résignation et de fidélité.

A défaut de ces documents enveloppés d'un pudique secret, Chateaubriand put lire toutes les lettres de M^{me} de Staël (8) : admirable miroir de deux âmes ! Il se sentit brûlé par la flamme qui en rayonne. « Ces lettres, affirma-t-il, ont un charme qui tient presque de l'amour. » Balzac, à qui plus tard M^{me} Récamier en consentit la communication, ne jugea pas autrement : « Que diriez-vous, chère, écrivit-il un jour à son « étrangère », de la correspondance de *Corinne* avec *Juliette* dont elle était amoureuse ! Cela surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Les sens dictent de belles choses... (9) » Les sens seulement ? Chateaubriand fut plus large et plus vrai :

Il n'y a rien dans les ouvrages imprimés de M^{me} de Staël qui approche de ce naturel, de cette éloquence où l'imagination prête son expression aux sentiments. La vertu de l'amitié de M^{me} Récamier devait être grande, puisqu'elle sut faire produire à une femme de génie, ce qu'il y avait de caché et de non révélé encore dans son talent. On devine au surplus dans l'accent triste de M^{me} de Staël un déplaisir secret dont la beauté devait être naturellement la confidente ; elle qui ne pouvait jamais recevoir de pareilles blessures.

Ces blessures, on l'entend, sont celles des passions. Chateaubriand pouvait-il en dire davantage ? Il a cité, parmi les lettres de M^{me} de Staël, quelques-unes des plus caressantes, deux ou trois des plus ardentes ; mais il avertit aussi qu'il « ne lui est permis d'en citer que des fragments ». C'était se conformer au désir de M^{me} Récamier enregistré par celle-ci dans cette déclaration datée de Paris et du 26 avril 1831 :

Les lettres que je possédais de M^{me} de Staël ont été divisées en deux catégories, l'une qui a été brûlée en présence de M^{me} de Broglie, l'autre que je désire garder pendant ma vie, et qui sera remise, après moi, à M^{me} de Broglie, pour en faire l'usage qui lui paraîtra le plus conforme à la volonté de M^{me} de Staël (10).

Après la mort de M^{me} de Broglie, survenue en 1838, les intentions de M^{me} Récamier se modifièrent ; elle désira faire connaître les lettres qu'elle avait conservées ; un moment même, elle eut le dessein d'en confier la publication aux soins délicats de Ballanche et de M^{me} d'Hautefeuille (11). Eût-elle glissé dans le recueil les billets spontanés et souriants qu'elle échangeait avec son amie par le truchement de la « petite poste » à Coppet ou à Chaumont-sur-Loire ? On connaît le jeu : on s'asseyait, le soir, autour d'une table ronde ; en grand mystère on griffonnait des billets pliés en deux qui, de main en main, parvenaient au destinataire ; celui-ci devait aussitôt répondre sur la moitié inférieure de la feuille. Une entière discrétion était de rigueur ; les regards devaient demeurer muets, les visages impassibles. Questions et réponses couraient ainsi comme furets sous les doigts :

— Vous ne m'avez pas parlé aujourd'hui, murmurait Juliette ; vous me traitez plus cruellement que M. de Sabran !

— Cher ange, ne blasphème pas, même en riant. J'ai travaillé jusqu'au point d'être malade; mais il m'a paru que je causais avec vous, parce que j'ai écrit au son de votre voix.

Mais voici le fils de M^{me} de Staël, Auguste, qui s'avisa, cet été-là, d'être amoureux de la trop séduisante Juliette. Il écrit simplement : « Chère Juliette, je vous aime. » Point de réponse. « Je vous en conjure, Juliette, soyez bonne pour votre ami, j'ai peur de votre terrible lettre. » Elle, alors, d'une coquetterie agressive et pour nous un peu obscure :

« Qu'avez-vous écrit? Que vous a-t-on écrit? Je veux tout savoir; je suis jalouse, je suis exigeante, je suis despotique, et je vous aime assez pour justifier tous ces défauts... » (12).

Veut-on connaître le ton dont M^{me} Récamier appelait et renvoyait la fleurette? Cette « petite lettre » a enregistré le dialogue qu'un des soirs de Chaumont, sous les yeux complices de M^{me} de Staël, elle soutint avec le grave Guillaume Schlegel :

« — Croyez-vous que je suis la femme du désir? — Vous êtes une femme céleste, un ange. — M'aimez-vous? — Si j'osais. — Osez. — J'ose... ensuite? — Je vous dirai, monsieur, que je ne veux pas me compromettre par écrit. Mais si vous voulez venir ce soir, je vous dirai ce que j'en pense. — Je viendrai pour être éconduit! — Cela va sans dire. — Vous êtes bien habile, madame, si vous parvenez à me désespérer. Je suis blasé sur le désespoir parce que je n'espère jamais plus. — Que voulez-vous qu'on fasse d'un homme qui ne sait ni espérer, ni désespérer? — Hélas! plaignez-moi, mon temps est passé, je ne peux pas me faire d'illusions là-dessus. — Pour éviter une illusion, vous en adoptez une autre, votre temps n'est pas fini. Vous avez dans l'âme ce qu'il faut pour aimer et pour vous faire aimer; je ne puis pas vous dire que je le sens, mais je le pense... » (13).

Une déchirure de la feuille dérobe la fin de cet honnête badinage.

Petits papiers : grands sentiments et grands mystères. Était-il possible à Chateaubriand de réveiller tant de secrets endormis? Certains, seulement, se laissaient effleurer d'une main légère : « Auguste subit le sort commun, en errant avec sa mère dans diverses retraites auprès de M^{me} Récamier. » Chateaubriand n'en dit point davantage; le reste, il le suggère; ou bien, qu'on l'imagine!

Mais le champ n'est point libre pour l'imagination; car le grand peintre y dessine la forme vague et adorable d'un être céleste. Belle au point qu'il ne l'appelle plus que « la beauté » — comme si elle était la beauté en soi et qu'il fût superflu de la décrire, — M^{me} Récamier n'est apparue sur la terre que pour toucher les cœurs, les enflammer, les décevoir, et cependant les ravir. Blancheur éblouissante, elle a traversé des époques de corruption en demeurant incorruptible. Sans le vouloir, sans le savoir même, elle exerce sur les humains un sortilège bienfaisant; comme disent les philosophes elle n'agit point de soi-même; elle « est agie » par un dieu qui l'habite. Pour sentir sa

tendre puissance, il suffit de l'apercevoir ou de l'approcher. Nul n'échappe au charme; les âmes perverses maudissent Juliette de ne pouvoir l'asservir à leur passion; les autres subissent son doux attrait, se laissent guider par elle aux sentiers d'une amitié fraternelle et goûtent dans sa familiarité des ravissements vertueux. Des créatures sont nées pour désespérer les hommes en les torturant; femmes fatales, elles déploient les prestiges d'une beauté impérieuse et trouble, où l'enfer a laissé son reflet. Juliette Récamier détient un empire d'une tout autre nature : c'est un ange fatal.

Cet ange, néanmoins, est femme. Les traits de Juliette expriment à la fois la candeur et la volupté. Elle a des pudeurs, des grâces, des faiblesses, des défaillances même qui semblent appeler la protection et solliciter la caresse; telle est sans doute l'explication de son influence sur d'autres femmes plus énergiques et moins tendres, comme M^{me} de Staël ou la reine Caroline Murat. Des qualités féminines, elle possède surtout la bonté : toute infortune l'émeut; les malheurs de ses ennemis l'inquiètent; et elle semble n'avoir d'autre mission sur la terre que de se dévouer à ses amis. Sur les dons de son esprit, Chateaubriand n'insiste pas, mais il en indique l'excellence : elle entrait dans tous les sentiments, elle comprenait tout. Et tant d'hommes d'élite se seraient-ils disputé son attention si, après les avoir attirés par sa beauté, elle n'avait su les retenir par son intelligence?

Autour d'elle, en effet, quelle guirlande d'illustrations! La Harpe ouvre le cortège, apportant l'hommage du xvi^{me} siècle finissant; défilent ensuite des princes de l'esprit et des princes de la terre. Sous le Consulat, « l'attrait était si irrésistible qu'Eugène de Beauharnais, Murat et les ministres mêmes allaient à ces réunions ». « — Depuis quand le Conseil se tient-il chez M^{me} Récamier? » demandait Napoléon rageur. Louis XVIII, quinze ans plus tard, aurait pu poser la même question. Parmi tant d'hommages, les lettres de M^{me} de Staël font retentir la voix de l'amoureuse amitié, celles de Benjamin Constant le cri de l'amoureuse déception. Et qui cependant terminera le cortège? Chateaubriand lui-même : apparu dans l'existence de M^{me} Récamier au moment où se ferme le tombeau de M^{me} de Staël, il voit d'abord l'ange se manifester à lui dans un jardin silencieux, sous un berceau de tilleuls, à la clarté d'un rayon lunaire. Il le retrouve bientôt chaque soir dans la cellule d'un couvent, à l'heure où la cloche de l'Angelus « semble pleurer le jour qui se meurt »; à ces tintements religieux se mêlent les « derniers accents » d'une « invocation à la nuit » où le plus chaste amour appelle la sérénité (14) :

Du calme de la nuit tout ressent les doux charmes...

Repos après l'épreuve, paix après tant de tumultes. Dans la destinée de Chateaubriand, comme dans celle du siècle, M^{me} Récamier met la douceur et l'harmonie : « lumière sereine éclairant un tableau d'orage ».

Les envoyés du ciel cependant souffrent persécution sur la terre. Être de grâce et de fragilité, M^{me} Récamier a trouvé son ennemi — un ennemi qui n'eût demandé d'abord qu'à faire sa fortune; mais à quel prix! — dans l'homme qui s'asservit le monde. Napoléon fut son persécuteur; pouvait-il endurer qu'une femme, en face de lui, s'obstinât à maintenir les droits de la vertu et de l'indépendance? Chateaubriand a décrit ailleurs la grandeur épique du conquérant; il montre ici l'excès de sa tyrannie et la lourdeur de cette main de fer qui saisit les âmes pour les broyer. M^{me} de Staël, Adrien et Mathieu de Montmorency, M^{me} Récamier elle-même, autant de suspects, autant d'exilés. « Le malheureux » dont le courroux de l'Empereur faisait un banni, que devenait-il? « un pestiféré » :

Séquestré du genre humain, (il) demeurait en quarantaine dans la haine du despote... Les lettres de M^{me} de Staël révèlent les souffrances de cette époque où les talents étaient menacés à chaque instant d'être jetés dans un cachot, où l'on ne s'occupait que des moyens de s'échapper, où l'on aspirait à la fuite comme à la délivrance, à la terre étrangère comme au sol natal : quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.

Sa protestation contre le despotisme, Chateaubriand la grave dans une tragique antithèse : il consacre un chapitre entier au pauvre pêcheur d'Albano que M^{me} Récamier tenta d'arracher à la mort; exilée, elle plaida en vain, près du Directeur de la police romaine, la cause de cette innocente victime du même « pouvoir qui la frappait » : « accusé d'intelligence avec les sujets du Pape », le pauvre pêcheur fut fusillé à l'aurore, tandis qu'elle intercédait encore pour lui. Simple fait-divers sans doute dans l'immensité de l'histoire impériale? Chateaubriand ne l'estime point ainsi; rapprochant le maître du monde de sa « victime plébéienne », il rivalise de sobre éloquence avec Bossuet :

Le monde n'aperçoit en Napoléon que des victoires; les larmes dont les colonnes triomphales sont cimentées, ne tombent point de ses yeux. Et moi je pense que de ces souffrances méprisées, de ces calamités des humbles et des petits, se forment dans les conseils de la Providence, les causes secrètes qui précipitent du faite le dominateur. Quand les injustices particulières se sont accumulées de manière à l'emporter sur le poids de la fortune, le bassin descend. Il y a du sang muet et du sang qui crie : le sang des champs de bataille est bu en silence par la terre; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel : Dieu le reçoit et le venge. Bonaparte tua le pêcheur d'Albano; quelques mois après il était banni chez les pêcheurs de l'île d'Elbe et il est mort parmi ceux de Sainte-Hélène.

A travers le « Livre Dixième » la figure de Napoléon ne cesse ainsi d'apparaître ou de disparaître : elle dessine comme une ombre gigantesque derrière la figure angélique de Juliette; triomphant aux Tuileries ou séquestré dans l'île d'Elbe, l'Empereur offre aux regards une épique et infernale sublimité; c'est le Satan de Milton (15).

Autour de M^{me} Récamier, en effet, Chateaubriand élargit les pers-

pectives et varie les horizons. Il ne compose point seulement un portrait, mais un tableau. Comme à l'amour, Juliette malgré soi fut mêlée à l'histoire; l'existence de cet « ange » prend ainsi un aspect plus profondément symbolique et fatal.

Le voyage que M^{me} Récamier accomplit à Londres avec sa mère en 1802, « pendant la courte paix d'Amiens », tourna presque à l'apothéose; introduite auprès de la cour et de la « gentry » par l'ancien ambassadeur de Louis XV, reçue et guidée par la duchesse de Devonshire, la jeune femme représenta aux yeux des Anglais la beauté française dont ils étaient déshabitués; à Londres, pour le peuple comme pour les grands, elle fut tout Paris.

A Paris, par un ironique contraste, le jeu imprévu des sympathies lui fit tenir, sans qu'elle y songeât, le rôle d'une conspiratrice. Sa mère était liée avec la belle-mère du général Moreau : elle-même, d'autre part, n'avait point paru décourager les assiduités de Bernadotte. Elle réunit plusieurs fois chez elle les deux célèbres généraux et encouragea ces deux mécontentements à s'unir, moins soucieuse de défendre la liberté compromise que de venger M^{me} de Staël exilée. Un soir, chez M^{me} Moreau qui donnait un bal, elle entendit, au son des violons, Bernadotte adjurer violemment Moreau de prendre un parti; le vainqueur de Hohenlinden hésitait : sans doute « il fallait surveiller Bonaparte; mais il craignait une guerre civile ». Le complot des généraux avorta, mais on sait que Moreau fut impliqué par le Consul en train de se faire Empereur dans la conspiration de Cadoudal. Moreau était-il donc devenu royaliste? Certains le crurent : son retour d'Amérique en 1813, le concours qu'il prêta aux alliés, sa mort devant Dresde accréditèrent cette opinion sous la Restauration. Louis XVIII ne concéda-t-il point alors à sa veuve une pension et le titre de « maréchale »? Cependant, rapporte Chateaubriand, il « disait à M. de Montmorency qui déplorait la mort de Moreau comme une grande perte pour la couronne : — Pas si grande : Moreau était républicain. » Exactement informé par un jeune écrivain breton, le baron Barchou de Penhoen, qui demeurait alors le plus proche parent par alliance du général Moreau (16), Chateaubriand est d'accord avec Louis XVIII. Au mois de mai 1804, ce n'est ni au républicain ni au royaliste que M^{me} Récamier s'intéressa; elle voulut seulement reconforter l'ami malheureux. Elle parut dans la salle du procès, leva son voile en entrant pour que l'accusé la reconnût et, passant près de son banc, lui adressa quelques mots; mais sa voix se brisait.

L'exil, un peu plus tard, disposa autour de sa beauté des décors inattendus. A Rome, Canova lui voua la plus pure dévotion; elle accepta l'hospitalité qu'il lui offrit, à la saison des chaleurs, dans une humble maison d'Albano d'où l'on voyait, le soir, « le soleil se coucher dans la mer »; Canova rentrait en chantant « avec un accent vénitien et une voix agréable, la barcarolle : *O pescator dell' onda* » que « M^{me} Récamier accompagnait sur le piano ». Elle allait servir d'idéal modèle

pour « le type de la Béatrix qu'il rêvait de faire un jour ». Et Chateaubriand d'esquisser cette comparaison fondée sur la trop rapide lecture des *Mémoires* de Benvenuto Cellini (17) qui venaient de paraître :

Rome avait vu jadis Raphaël et Michel-Ange couronner leurs modèles dans de poétiques orgies trop librement racontées par Cellini. Combien leur était supérieure cette petite scène décente et pure entre une jeune femme exilée et ce Canova, si simple et si doux !

A Naples, le roi et la reine Murat reçoivent M^{me} Récamier comme une souveraine. C'est l'occasion pour Chateaubriand de réaliser le projet que Ballanche avait esquissé en 1818; il déploie en un tragique tableau les fastes et les malheurs d'une de ces monarchies féodales qui ont germé à l'abri de la monarchie napoléonienne; en vain tentent-elles de s'assurer l'indépendance et l'honneur; ces deux biens ne sont point, pour elles, conciliables; elles sont condamnées à périr en même temps que le géant qui les couvrit de sa gloire. Murat en eut le pressentiment au mois de janvier 1814, comme il venait de faire défection à l'Empereur :

Au moment de se déclarer ouvertement, Murat fort ému rencontra M^{me} Récamier chez Caroline et lui demanda ce qu'elle pensait du parti qu'il avait à prendre; il la priait de bien peser les intérêts du peuple dont il était devenu le souverain. La noble exilée n'hésita pas : « Vous êtes Français, c'est aux Français que vous devez rester fidèle. » La figure de Murat se décomposa; il répartit : « Je suis donc un traître? qu'y faire? il est trop tard. » Il ouvrit avec violence une fenêtre et montra de la main la flotte anglaise entrant à pleines voiles dans le port. — Le Vésuve venait d'éclater et jetait des flammes. Deux heures après Murat était à cheval à la tête de ses gardes; la foule l'entourait en criant : « Vive le roi Joachim ! » Il avait tout oublié; il paraissait ivre de joie.

L'héroïsme de Murat ne lui servit de rien, ni dans sa chute, ni dans la folle équipée par laquelle, au lendemain de Waterloo, il pensa reconquérir son royaume. Comme Venise en 1797, il avait contre lui, en 1815, « le temps et une destinée accomplie ». Lui, au moins, suivait la logique de sa fatalité. Mais que penser de ceux qui, nés gentilshommes, reniaient leurs traditions, leur race, un nom qui les « rendait bêtes à force d'orgueil » pour se mettre « aux gages » d'une monarchie parvenue? « Façonnés à la domesticité, point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître fût logé au château à la même enseigne. » Contre ces parjures, l'historien recourt aux sarcasmes du pamphlétaire; il les stigmatise tous dans la personne du jeune duc de Rohan-Chabot, que M^{me} Récamier vit à Naples chambellan de la reine Caroline (18) :

Le duc de Rohan était fort joli; il roucoulait la romance, lavait de petites aquarelles et se distinguait par une étude coquette de toilette. Quand il fut abbé, sa pieuse chevelure éprouvée au fer, avait une élégance de martyr. Il prêchait à la brune, dans des oratoires, devant de jeunes dévotes, ayant

soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer en demi-teinte comme un tableau, son visage pâle. Au sanctuaire, quand il se retournait en ouvrant languissamment les bras, rien n'égalait la tendresse de son *Dominus vobiscum*. Il chantait la Préface à faire pleurer : *il n'allait point* comme Saint-Paul, *avec une parole rude* ; mais avec une parole emmiellée et cet abaissement adorable qui consacrait un Chabot à Dieu, tout de même qu'un simple desservant de paroisse. Guérin faisant le portrait de l'abbé duc, lui adressait un jour des compliments sur sa figure ; l'humble confesseur lui répondit : — Si vous m'aviez vu priant !

Mais le chambellan de Caroline est devenu prêtre, archevêque de Besançon, cardinal ; il a fini saintement : « la religion et la mort ont passé l'éponge sur quelques faiblesses, après tout bien pardonnables... » et qui échappèrent sans doute aux yeux bienveillants de M^{me} Récamier.

Il convenait qu'après avoir observé à Naples les signes précurseurs de l'écroulement d'un monde, « la beauté exilée » assistât en regagnant la France, à la plus noble des scènes par où s'affirmait le retour à un ordre en même temps ancien et nouveau. Elle vit à Rome la rentrée du Pape Pie VII, « reçu avec des cris qui ébranlaient les ruines de la ville des ruines » :

On détela sa voiture et la foule le traîna jusqu'aux degrés de l'église des Apôtres. Le Saint-Père ne voyait rien, n'entendait rien ; ravi en esprit, sa pensée était loin de la terre ; sa main se levait seulement sur le peuple par la tendre habitude des bénédictions. Il pénétra dans la Basilique au bruit des fanfares, au chant du *Te Deum*, aux acclamations des Suisses de la religion de Guillaume Tell. Les encensoirs lui envoyaient des parfums qu'il ne respirait pas ; il ne voulut point être porté sur le pavois à l'ombre du dais et des palmes ; il marcha comme un naufragé accomplissant un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours, et chargé par le Christ d'une mission qui devait renouveler la face de la terre. Il était vêtu d'une robe blanche ; ses cheveux restés noirs malgré le malheur et les ans, contrastaient avec la pâleur de l'anachorète. Arrivé au tombeau des Apôtres, il se prosterna ; il demeura plongé, immobile et comme mort dans les abîmes des conseils éternels... Il semblait écouter la vie tombant dans l'Éternité.

Que réservait encore l'avenir à M^{me} Récamier ? Une brève période de royauté mondaine au début de la Restauration ; le plaisir de voir à ses pieds Benjamin Constant, le vainqueur de M^{me} de Staël, et Wellington le vainqueur de Napoléon ; puis la sérénité de l'Abbaye-aux-Bois, et l'amour de Chateaubriand.

Tel est le large tableau composé par Chateaubriand à la gloire de Juliette. Au centre, le portrait de « l'ange » rayonne d'une pure lumière ; non loin d'elle, sourient amoureusement M^{me} de Staël, le prince de Prusse et tant d'autres adorateurs ! Au fond de la toile se développent, sur un ciel d'orage, les épisodes d'un temps tumultueux et troublé : Napoléon brandit son foudre, Murat caracole et tombe fusillé. Par-dessus les humaines misères, l'ange plane, guérit, console.

Jamais le peintre, au reste, n'a montré plus de scrupuleuse conscience. Les manuscrits du Livre Dixième confirment le témoignage de Ballanche : certains passages furent réécrits quatre ou cinq fois. Il s'agissait de trouver, pour chaque cas, l'expression la plus sobre et la plus riche de suggestions sans nuire à l'harmonieuse tonalité de l'ensemble. Nul chapitre ne dénonce mieux l'application de l'artiste que celui qui conte l'infortune du pêcheur d'Albano. On conduit M^{me} Récamier à la geôle du « misérable » :

Saisi de l'épouvante de la mort, les genoux flageolants, le visage dévalé, la prunelle des yeux élargie, il poussait des espèces de cris de bête, qui n'avaient pas l'air de sortir de la poitrine d'un homme. M^{me} Récamier prononça quelques paroles d'espérance : à cette voix le condamné, se réveillant d'un songe funèbre, fondit en larmes, tomba aux genoux de l'étrangère et l'adora, comme il eût fait une Madone...

L'un après l'autre, les traits réalistes sont effacés; le troisième état du texte conserve à peine une expression suggestive :

Elle vit le prisonnier saisi de l'épouvante de la mort : frappée du désespoir de cet homme, elle fondit en larmes.

Plus de description, à proprement parler; les pleurs de M^{me} Récamier répondent à l'épouvante du misérable; bien qu'elle « sente trop l'impossibilité » de le sauver, elle ne négligera rien pour « exercer sa compatissance (19) ». Une phrase, on le voit, a remplacé un paragraphe.

Mais il arrive qu'une seule phrase tourmente laborieusement l'artiste. Le boulet qui tua Moreau lui donna bien du mal. On lit dans un premier brouillon : « Moreau ne revint en Europe que pour mourir. Il vint chercher le boulet sur lequel Dieu avait écrit son nom par le doigt de Bonaparte. » Après trois corrections, ce texte devient : « Ce général ne repassa en Europe que pour trouver le boulet sur lequel son nom avait été gravé par le doigt de Dieu. » Cependant, en 1847 une suprême modification interviendra : « Ce général ne repassa en Europe que *pour être frappé du boulet* sur lequel son nom avait été gravé par le doigt de Dieu (20). »

La minutie et la vigueur de cet art ont imprimé au Livre Dixième un double caractère de grandeur et de sérénité : autour de M^{me} Récamier s'évoquent, en raccourci, des temps où la tragédie le disputait à l'épopée; en elle, au contraire, dans son personnage comme dans sa vie, tout est charme, douceur, suavité. Le portrait aux lignes harmonieuses et fondues, aux coloris de nacre et de perle, dont Ballanche avait rêvé en 1818, c'est Chateaubriand qui l'a réalisé. Comme il le souhaitait, il a « dessiné un ange », mais un ange-femme; il lui a dédié, en exergue, des invocations qui sont autant de caresses :

Mes jours devancèrent les jours de l'amie de Corinne en Italie : heureux s'ils lui avaient toujours appartenu! heureux si j'avais pu étendre ma vie

entière sous ses pas, comme un tapis de fleurs!... Puissent mes heures expirantes refléter l'attendrissement et le charme dont elle les a remplies, sur celle qui fut aimée de tous et dont personne n'eut jamais à se plaindre!

Enfin, dans un coin favorable, le peintre n'a point omis de se représenter; il est l'orant aux bras impérieusement tendus; l'ange est près — oh! chastement... — d'y tomber. C'est dans l'ombre de la sienne que s'achèvera une si belle et si blanche existence.

Un tel portrait est-il ressemblant? M^{me} Récamier elle-même ne le croyait pas. Les lettres de Baillanche suffiraient à le laisser entrevoir. Au cours de la longue élaboration du Livre Dixième, la principale intéressée discutait mille détails. C'est pour la rassurer que Chateaubriand voulut d'abord insérer dans son récit quelques fragments des « Souvenirs » qu'elle rédigea peut-être, à sa prière, que plus probablement Baillanche et lui rédigèrent d'accord avec elle; en fin de compte, comme le révèlent ses brouillons, presque tous il se les approprias (21).

Les reproches de M^{me} Récamier à son peintre, on les devine aisément. D'abord dans le Livre Dixième, si sa beauté est célébrée, elle n'est nulle part décrite; sur sa taille et son visage, Chateaubriand en disait davantage dans la vingtaine de lignes que, vers 1817, il consacrait au bref croquis de « Léonie ». Surtout, elle se cherchait en vain dans le personnage presque impassible et beaucoup trop parfait présenté par Chateaubriand. Elle savait bien, hélas! que sa coquetterie n'avait pas toujours été si vertueuse, ni ses conquêtes aussi involontaires. Jeune femme, elle avait pris plaisir au plaisir; elle s'était grisée d'hommages; souvent on lui avait remontré le péril de vivre dans « la coquetterie organisée ». Souvent, elle avait, mais en vain, promis de se corriger; M^{me} de Boigne, dans une lettre intime à M^{me} Lenormant (22), conte cette piquante anecdote : au début de la Restauration, elle avait, un matin, prêché longuement M^{me} Récamier sur ce projet de conversion; ne convenait-il point, au retour de l'exil, de « changer d'existence », de « prendre une attitude plus sérieuse »? L'âge venait, d'ailleurs. L'amie de Corinne acquiesçait, prenait de sévères résolutions :

« ...Et le soir, après un long tête-à-tête avec le duc de Wellington, je la voyais sortir avec lui. Je lui dis en passant : — Belle conclusion, et digne de l'exorde du matin! Elle fit un de ces rires frais et jeunes que vous devez lui avoir encore connu, passa son bras sous le mien, et nous rentrâmes dans le bal, laissant le duc un peu penaud... »

Sous des accès d'apparente frivolité, qui se manifestèrent encore jusqu'aux environs de ses quarante ans, M^{me} Récamier entretenait, avec nue sorte de délectation secrète, un arrière-fond d'inquiétude. Elle songeait souvent à la fragilité du prestige qui lui soumettait tant de cœurs. Sur un petit carnet, contemporain de ses splendeurs

mondaines — bibelot de salon destiné à des confidences moins austères — elle avait inscrit ces réflexions empruntées à ses lectures; car elle ne craignait point les livres de morale :

Le règne de la beauté est peu durable, on l'appelle une courte tyrannie.

Il faut penser qu'il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus.

Les refus de chasteté, dit Montaigne, ne déplaisent jamais.

L'amour, dit Platon, est entrepreneur de grandes choses; il vous conduit dans le chemin de la vertu et ne veut souffrir aucune faiblesse.

Et puis, à plusieurs reprises, elle avait copié, en la déformant un peu, une maxime fameuse de La Bruyère :

Il y a un goût dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caractères médiocres.

« Pure amitié » avait écrit La Bruyère; M^{me} Récamier transcrit « parfaite » (23). L'épithète correspond à son idéal. Si sa coquetterie fut souvent vertueuse, au moins par l'intention, c'est que dans l'amour, elle voyait d'avance l'amitié; au-delà des tumultes du cœur, elle aspirait à la confiance et au repos. De l'amitié, elle fut vraiment amoureuse; ennemie des orages et des agitations, sans décourager le désir, elle cherchait à l'apprivoiser. Pour qu'elle y ait si souvent réussi, il faut bien croire qu'un rayonnement bienfaisant émanait de sa personne. On juge mal aujourd'hui de sa beauté : les œuvres des peintres et des sculpteurs n'ont point capté l'immatérielle séduction que composaient sa voix, ses gestes, son regard, sa démarche et la grâce continue de ses attitudes. Elle avait conscience de ce magique privilège; surtout elle en usait avec art. Elle détenait le secret des stratégies et des combinaisons patientes qui lui permettaient de tirer une amitié d'un amour; elle n'a point livré les formules de cette alchimie des cœurs.

Elle se connaissait, ainsi, trop complexe pour se reconnaître entièrement au portrait dessiné par Chateaubriand. M^{me} de Boigne avait reçu plusieurs fois sa confidence (24). L'auteur des *Mémoires* n'avait peint, au lieu d'elle, qu'« une figure d'imagination, charmante, comme tout ce qui sortait de sa plume, mais qui n'avait aucune vérité ni dans les faits, ni dans les sentiments... » Elle s'en était plainte doucement à lui, comme elle faisait toute chose. Mais il avait répondu « avec un peu d'humeur » : « Eh! qu'est-ce que ces vérités prosaïques font à la postérité? » Elle n'avait plus insisté, « craignant de lui déplaire »; mais, ajoute M^{me} de Boigne, « elle s'était tenue pour battue, non pour satisfaite ».

Éternel malentendu des artistes et de leurs modèles, des poètes et de leurs Muses! En idéalisant les traits et la vie de Juliette, Cha-

teaubriand avait voulu les élever à la dignité supérieure des symboles; il avait fait de son amie l'ange d'un siècle troublé, il l'avait dressée près de lui comme l'immatérielle Béatrix guidant vers les paradis du soir son orageux destin. Si doucement que ce fût, elle avait tort de protester. Le « Livre Dixième » n'était qu'un chant dans un poème. Chateaubriand imposait l'unité à la vie de Juliette; il dégageait les traits essentiels de son visage pour les offrir aux admirations futures. Il l'avait écrit dès 1803 : « Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau. » C'est la loi suprême de l'art. Les poètes transposent et transfigurent. Seuls ils ont assez d'avenir dans l'esprit pour prendre, à distance, la juste mesure de la postérité.

CINQUIÈME PARTIE

LA REVANCHE DU TEMPS

« La vieillesse est une voyageuse de nuit ;
la terre lui est cachée : elle ne découvre
plus que le ciel... »

Vie de Rancé.

CHAPITRE PREMIER

L'Escalier d'ombre.

Lorsqu'à la fin de l'année 1841, ayant relu et corrigé sa « Conclusion » que Pilorge venait de recopier, Chateaubriand referma le dernier « cahier » des *Mémoires*, il put considérer avec un sombre orgueil la pile des « portefeuilles » accumulés sur sa table. Elle était donc là, devant lui, cette œuvre longtemps rêvée, conçue alors qu'il était encore si jeune, et de laquelle, onze ans plus tôt, il avait décidé de faire sa grande œuvre, celle qui le renouvellerait auprès de la postérité ! Elle tenait là sous sa main en plus de trois mille pages, telle que bientôt la trouveraient ses exécuteurs testamentaires au pied de son lit funèbre. Elle porterait à l'avenir son portrait et celui de son siècle, et avec eux, le portrait de sa Béatrix. Il avait bâti son monument. Tandis qu'il s'acharnait à l'effort, un rayonnement de beauté n'avait cessé d'envelopper ses années fléchissantes ; sa Muse et lui, l'un sur l'autre appuyés, s'offraient à l'admiration comme un symbole de la constance dans la dignité. L'auteur des *Mémoires* avait décidément accompli le dessein arrêté au lendemain de son abdication politique et que, successivement, les leçons de Genève et de Venise avaient confirmé. En occupant noblement sa vieillesse, en conquérant l'avenir, il avait vaincu le temps.

Mais le temps, hélas ! allait prendre sa revanche. A vrai dire, les amis de Chateaubriand et de M^{me} Récamier savaient bien qu'il avait déjà commencé de la prendre. Sournoise, insidieuse, cruelle, la maladie sous d'insaisissables formes s'attaquait aux souverains de l'Abbaye ; ou plutôt, par l'intermédiaire des maux, c'est l'âge qui les assiégeait ; en 1841, M^{me} Récamier comptait soixante-quatre ans, Chateaubriand soixante-treize. Sans l'avouer toujours, ils se défen-

daient contre mille inconvénients. Dès 1837, Ballanche confiait à M^{me} d'Hautefeuille : « Ce n'est pas de mourir moi-même en propre personne qui me tourmente, c'est de mourir dans les autres. C'est de mourir successivement dans les autres et dans soi, de mourir par morceaux, qui fait toute ma tristesse (1). » Il ajoutait : « Je vois que M^{me} Récamier perd la voix, que ses yeux lui manquent, que peut-être sa poitrine s'altère... » Dans ces mêmes jours de juin 1837, Chateaubriand, on l'a vu, dut s'aliter et pensa mourir.

Tous deux, dès lors, sentent une invisible main les pousser vers un escalier d'ombre que, plus ou moins lentement, ils seront contraints de descendre. Leur tendresse se resserre encore : ressource suprême ! Juliette continue cependant de sourire à tous ses amis. Chateaubriand, au contraire, se rétracte peu à peu sur son amertume et sa misanthropie ; il affecte de se détacher du monde, de se restreindre à un petit cercle d'amitiés sûres, de ne songer plus qu'à ses *Mémoires*, à leur destin, aux grands problèmes de la croyance et de la mort. Il s'aperçoit vite que pour être menés à terme, ses *Mémoires* ne sont point achevés ; il ne se lasse point de les revoir et de les corriger ; cet acharnement, dès 1840, avait effrayé Ballanche : « Mon rêve, écrivait-il alors, serait qu'il s'arrangeât pour publier ses *Mémoires* ; j'avoue que je crains qu'il n'y retravaille trop (2). » Contre la grande œuvre aussi, le temps allait prendre sa revanche.

Malgré sa santé, ou plutôt à cause d'elle, Chateaubriand, pendant ces dernières années, fait encore plus d'un voyage ; un rhumatisme goutteux noue ses membres et déforme ses articulations ; depuis 1838, il s'est trouvé, à plusieurs reprises, dans l'impossibilité de tenir une plume : son écriture s'est recroquevillée ; il a « passé de ses énormes lettres à de petits griffonnages ». Aussi, trois étés de suite, l'envoie-t-on prendre des eaux thermales. En 1840, M^{me} Récamier lui a donné l'exemple : elle s'est laissé exiler aux eaux d'Ems. Séparations cruelles ! Chateaubriand ne s'en console qu'en exprimant sa tendresse avec une angoisse amère en des lettres caressantes dont plusieurs sont encore inédites. L'art y éclate en vives fusées ; et aussi une manière de sombre humour. Le vieux rêve y reparait parfois : fuir loin de France, vers le soleil de l'Italie. Enchantements de Rome et de Venise, à quelles profondeurs vous étiez descendus en cette âme !

Donc, au mois de juillet 1840, M^{me} Récamier partit pour Ems, Chateaubriand, tout de suite, « ne sait plus que faire (3) » : « Certes, il ne faut plus que vous me quittiez. Je vous ai laissé chercher votre guérison pour vous conduire en Italie... Quand reviendrez-vous ? Vos heures, je les passe seul sur le Boulevard et je reviens chez moi par devant l'Abbaye. Vos fenêtres sur la cour sont ouvertes, et cela me console un peu (4). » quinze jours plus tard : « Avez-vous fait quelque connaissance nouvelle ? Vous attirez et vous êtes adorée partout : c'est votre sort. Moi, je compte les jours un à un : ils sont

bien longs et bien lourds sans vous... Venez : vous serez reçue, Dieu sait (5)!... » Enfin, le 24 août :

« Je vous remercie bien de votre bonne petite lettre de ce matin : j'aurais pourtant voulu y trouver votre santé meilleure. Je me fais un devoir de ne pas parler de votre retour dans la crainte d'arracher un jour à votre guérison. Quelle joie pourtant de vous revoir! Vous ne saurez jamais combien je souffre de votre absence... Je ne vais pas trop bien. Décidément, je ne puis plus écrire, mes mains s'en vont avec mes pieds. Qu'y faire? rester auprès de vous et vous voir : je n'aurai besoin de marcher ni d'écrire (6)... »

Pour dérouiller mains et jambes, deux ans il s'en fut, docile, en Auvergne, à Nérès : pauvre village, mais « grande chaudière que le diable fait perpétuellement bouillir et où l'on puise de l'eau chaude également pour les remèdes et pour la cuisine »; ce qui lui « gâte tout (7) ». « Je n'ai vu dans ce village qu'une chèvre qui est venue me demander du pain, une église déserte où il n'y avait pas une âme et un presbytère délabré où je cherchais le vieux curé, qui me cherchait en même temps à l'auberge des eaux (8). » Il visite ce prêtre délaissé, plus volontiers que les belles dames de l'auberge :

« La servante et moi nous sommes les familiers du curé. Il y a seize ans que ce prêtre vit seul, et il n'a aucun voisin à chercher dans la campagne; les paysans ne paraissent presque plus à l'église; c'est un gardien laissé au bord de la foi et placé auprès de l'autel auquel il a survécu. — Voudrais-je comme cet homme promener mes yeux sur des sillons où je n'attendrais rien, où la religion à qui j'aurais sacrifié mes chimères, n'aurait laissé, en se retirant elle-même, qu'une plus entière stérilité? Je n'envie pas le saint dévoué qui regarde par dessus le petit mur de son potager, mais celui qui plante ses choux au pied du mur, le nez collé contre terre, et qui va se coucher en priant Dieu de les bénir (9). »

Quel sujet de méditation pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, sur le « fauteuil de paille » offert par le curé de Nérès! Ce vendredi 6 août 1841, il était particulièrement en verve, — une sombre verve nourrie d'amertumes secrètes. Hortense Allart lui avait écrit; par intermittences, en ces dernières années, cette sylphide infidèle, décidément femme de lettres, se rappelait à sa sollicitude; le 6 mars 1838, il lui avait répondu avec une rudoyante sincérité : « Vous dites que je vous faisais la cour... Non; je sondais votre cœur, je voulais y verser d'autres sentiments que ceux qui le remplissent : mais je n'y ai plus trouvé de place... Vous cherchiez la gloire, et moi le plaisir... L'amour, en notre siècle, n'est peut-être que ce que dit votre belle image : un portique sur un désert (10)... » Hortense ne montra pas, plus tard, cette lettre à Sainte-Beuve; mais elle recopia pour lui celle que le matin du 6 août 1841, entre deux morceaux de sa longue et pittoresque épître à M^{me} Récamier, Chateaubriand avait dictée à Pilorge :

« Vous m'arrangez dans votre lettre d'une toute autre manière que je suis : il vous plaît que je ne sois pas malade, que je sois aux eaux avec le tiers et le

quart; soit, amusez-vous : la vérité est pourtant que je souffre beaucoup, que je puis à peine me traîner, que je ne puis plus écrire, témoin cette écriture qui n'est pas la mienne, mais celle de mon unique et fidèle secrétaire, à qui je dicte, et qui vous a jadis connue à Rome... Je ne m'occupe plus du tout des affaires de ce bas monde. J'ai vu la politique de trop près; j'ai connu des hommes trop supérieurs à tout ce qui existe pour m'intéresser aux myrmidons qui se fagotent en grands hommes aujourd'hui. Je ne crois plus à rien, je n'estime plus rien, je me contente d'avoir été la dupe, sans m'en repentir, de deux ou trois nobles idées, la liberté, la fidélité, l'honneur. Croyez-moi, ne faites point de politique, faites quelques beaux romans. Ces vieux mensonges ne vous conviennent pas. Vous ne devriez jamais parler de l'Angleterre à un homme qui a vu Pitt et qui a été l'ami de Canning. Si vous veniez me prendre, j'en serais charmé, mais je n'y compte pas. Je serai à Paris à la fin du mois (11). »

Le temps des frivoles promenades était bien révolu; quelques mois plus tard, Hortense s'entendait déclarer dans un court billet : « ...Vous me rappelez des songes; je ne rêve plus : je dors (12)!... »

La seconde saison de Nérís ne fut guère plus favorable au « pauvre impotent »; ainsi se désignait-il à M^{me} Récamier. Parti au lendemain de l'accident qui, à Neuilly, coûta la vie à l'héritier du trône, il fut un mois captif des remèdes et des eaux; sur les chemins du voyage, il n'avait rencontré personne, « hormis quelques cantonniers solitaires occupés sur les ornières des roues des voitures »; « ils me suivaient, dit-il, comme le temps qui marche derrière nous en effaçant nos traces ». Qui s'en peut défendre? « Pauvre d'Orléans! A quoi bon la jeunesse? » Mais il ajoute : « Je parle comme le renard mutilé (13). » Il avait promis à M^{me} Récamier qui se reposait à Saint-James, dans le bois de Boulogne, de la rejoindre à Maintenon; mais il en voulait fort au maître du lieu qui, portant ses condoléances « à Philippe », n'avait pas rougi de paraître au château de Neuilly :

Nérís, mardi matin, 2 août.

« J'emprunte ce matin la main d'Hyacinthe pour aller plus vite. Je vous ai écrit hier à Saint-James : j'espère qu'on vous renverra ma lettre. Je vois que vous avez quitté votre première solitude, que vous ne partirez que le 6 pour Maintenon; ainsi je pense que ce petit mot écrit aujourd'hui le 2 d'août aura le temps de vous arriver jeudi à Paris, le 4, avant votre départ pour Maintenon qui doit avoir lieu le 6. Je vous avoue que je suis désolé de passer chez la femme de Louis XIV : plus mon isolement en politique augmente, plus j'en suis fier et plus ma répugnance augmente pour les hommes du jour. M. de N. (oailles) est allé à Neuilly en qualité de parent : c'est apparemment pour cela qu'il signe César; mais en lisant avec plus d'attention on trouve le Duc. J'en veux à M. Brifaut de sa rage de bonne compagnie. J'ai écrit à M^{me} de Chateaubriand pour la sonder sur cette petite course : j'attendrai sa réponse avant de rien décider. Elle est si malade que j'ai hâte de l'aller garder dans sa rue du Bac. J'ai honte de faire quelque chose pour mes vieux os tandis qu'elle souffre; je rougis de m'occuper d'une paire de jambes aussi usées que des idées caduques qui trottent comme de lamentables rats dans mon cerveau... »

Reprenant alors la plume à Hyacinthe, il traçait, de ses doigts gourds :

« Ah! grands dieux, soyez heureuse! je vous écrirai à Maintenon : depuis ma réponse outre-Rhin, je n'ai rien appris de nouveau. N'oubliez pas votre colonie. — Si vous avez vu M^{me} de Ch(ateaubriand), j'ai peur que vous lui ayez parlé de mon projet de voyage (14). »

Il préférerait en parler, habilement, lui-même. Mais le lendemain il n'était guère en humeur vagabonde :

Néris, mardi 3 août.

« Je me préparais à vous parler des eaux lorsqu'un de ces rhumes qui m'arrivent deux ou trois fois l'an, m'a pris à la gorge. J'ai eu une nuit déplorable, et si je n'avais un peu calmé la douleur en prenant de l'opium, je crois que j'aurais crevé. Je suis donc obligé de retarder les bains et peut-être ferais-je mieux de ne pas les prendre du tout. Le temps est mauvais; il fait froid, et je suis dans une chambre humide au rez-de-chaussée. Voilà ce que c'est que de vous quitter : on ne m'y prendra plus. Je me suis levé un moment; j'ai dicté ce petit billet à Hyacinthe et je me recouche. J'ai reçu ce matin même votre lettre de Paris. Vous êtes la meilleure des femmes : vous pensez à mes misères, à celles de ce pauvre Ballanche, aux regrets de M. Ampère : aussi un mot de vous fait toute ma joie (15). »

Pour se distraire, il n'a que les péripéties du traitement :

« ...Je vais à la piscine avec un de ces majors anglais, comme il y en a à toutes les eaux. Il crie quand on le met dans l'eau, puis nous causons en anglais et cela le console. Il a une potée de filles et une femme dont je vois repasser les robes tous les matins dans la cour (16). »

Le 12 août, il annonce sa prochaine visite en Eure-et-Loir :

« J'essaie deux mots pour vous remercier de votre lettre, mauvaise en commençant, bonne en finissant. Je vais vous voir en passant à Maintenon : vous verrez que je suis bon à aimer, bien que je sois peu aimable. Dites mille choses à M. Ampère, s'il est avec vous. C'est pourtant un grand bonheur de vous retrouver! Ne croyez pas trop au miracle des eaux : il me reste encore bien des misères inguérissables. Respect à vos hôtes (17). »

Il fit seulement une brève escale chez le duc de Noailles : le temps d'un déjeuner! Il n'était guéri qu'incomplètement. Le 16 septembre, à M^{me} de Boigne qui lui demandait de venir à Châtenay, M^{me} Récamier écrivait :

« Je viens d'être bien souffrante, chère Madame : je suis mieux, mais pas assez bien pour courir les chances d'une mauvaise voiture. — M. de Chateaubriand est très bien, mais il marche toujours difficilement : c'est une contrariété et une tristesse pour lui, et c'est pour moi une inquiétude perpétuelle (18). »

Les sources de Bourbonne seraient-elles plus efficaces? On s'en flatta l'année suivante. Jamais Chateaubriand n'avait tant désiré de redevenir ingambe : ressaisi par son rêve de transplantation, c'est dans un palais de la chère Venise qu'il eût voulu fixer ses derniers destins et ceux de M^{me} Récamier. A peine arrivé à Bourbonne,

le 1^{er} juillet, il se réconforte de cet espoir : « Je pense tout ce que vous pensez. Je ne pense plus qu'à Venise : c'est là qu'il nous faut finir, dans une ville qui nous appartient. Nous ne trouverons aucune résistance... dans la rue du Bac; alors, faites provision de santé et de courage. » Il l'a dit voilà dix ans : « M^{me} de Chateaubriand aime Venise... » Mais elle a des préjugés et des habitudes; et voici que M^{me} Récamier, l'imprudente, a mis en éveil toutes ses appréhensions :

« Je reçois ce matin une lettre de M^{me} de Chateaubriand; vous lui avez parlé trop tôt de Venise et comme si vous vouliez y consentir. Je veux quitter la France pour toujours; cela ne s'exécute pas dans vingt-quatre heures. Le temps a mis des réflexions dans ma vie : je ne puis ni être prêt, ni décider ma femme, pourtant très consentante, avant l'année prochaine. Il faut que l'hiver passe encore sur nous. Nous nous envolerons à travers les Alpes au retour du rossignol (19). »

Radiieuse perspective qui l'aide à supporter les premières fatigues du traitement : « Je tâcherai d'achever une saison des eaux, c'est-à-dire vingt jours; après quoi, je retournerai vers l'Abbaye, voyant toujours Venise à l'horizon (20)... » Le lendemain : « J'espère vous revoir du 20 au 30 de ce mois. Nous reprendrons alors nos projets futurs pour Venise (21)... » Hélas! une nouvelle lettre de « la rue du Bac » lui démontre la fragilité de ce vieux rêve : « ...Venise serait bien notre affaire. Mais irons-nous? J'en doute avec mes maux et avec les idées de M^{me} de Chateaubriand, qui s'arrange pour demeurer à Paris. Qu'importe si j'y suis avec vous (22)?... » En attendant, sur les coteaux qui dominent les sources, et d'où s'envolent « quelques alouettes avec lesquelles » il est « fort lié », il se plaît à contempler un vaste ciel qui, certaines matinées, lui rappelle ceux d'Italie. D'ailleurs, il prend en conscience ses « horreurs de bains et de douches ». Quand il en sort, il est « un peu comme un vieux chevreau qui, de la corniche d'une montagne, aurait dégringolé dans l'eau ». Peu de distractions, hormis les visites des curés qui lui parlent du *Génie du Christianisme* après s'être annoncés par des envois de framboises (23). Le meilleur instant est encore celui de la lettre presque quotidienne à M^{me} Récamier :

Bourbonne, 18 juillet.

« Puisque vous ne me donnez pas de vos nouvelles, je vais vous donner des miennes parce qu'elles vous feront plaisir. Je crois que je suis mieux; j'ai marché hier assez longtemps dans la campagne; tous les curés m'arrivent de dix lieues à la ronde : voilà que c'est que d'être un saint. J'ai bien fait de suivre le conseil de don Quichotte. Il y a-t-il d'homme plus connu que Saint-Pierre? Mais je ne serai bien heureux qu'en vous voyant. Je ne manque pas d'entourage ici. M. de Brézé m'est arrivé hier au soir, je ne l'ai pas encore vu. Mais dites-moi ce que vous faites, où vous êtes et qui vous aimez; c'est là toute la vie. Je voudrais bien avoir repris ma vieille main comme j'ai commencé à retrouver mes vieilles jambes; vous reconnaîtriez du moins ma vieille écriture. Quand on s'en va, il faudrait pouvoir ne rien changer à ce qu'on a fait afin de conserver ses illusions. »

A cette page dictée, il ajoutait, en caractères chancelants :

« A vous pour jamais : je tenais à écrire du moins ce dernier mot de ma main; quand je vous écris moi-même, il me semble que je suis à vous; à vous, toujours à vous! J'ai répondu à M. Ampère, que vous aviez chargé de m'écrire en votre absence (24). »

M^{me} Récamier, cependant, avait transmis jusqu'à Bourbonne l'écho d'on ne sait quel méchant bruit touchant la tragi-comédie, alors bien oubliée, de Blaye; une fois de plus, on accusait M. de Mesnard d'être le père de l'enfant mis au monde en 1833 par la duchesse de Berry; Mélanie Waldor, semble-t-il, avait allégué l'autorité de Chateaubriand. Démentir? Il n'en prendra point la peine; mais c'est l'occasion, pour lui, d'une jolie lettre :

Bourbonne-les-Bains, 24 juillet.

« Votre petite et dernière lettre me charme; votre fidélité à m'écrire me touche. Je pars après-demain mercredi ou jeudi pour aller vous rejoindre. Laissez dire à M. de Ménars (*sic*). tout ce qu'il voudra et écrire à M^{me} Waldor tout ce qu'il lui plaira. Je veux bien qu'on affiche mes lettres à tous les coins de rue. M. de Ménars peut dire tout ce qu'il voudra et faire ce qu'il lui plaira, il n'en restera pas moins le père, à tort ou à raison, et je pense à raison; je le pense sur de petites observations qui ne frappent personne et qui sont pour moi des preuves évidentes. Mais qu'est-ce que tout cela fait au monde? Qu'est-ce que toutes ces vieilles résurrections de scandales importent au genre humain? Pauvres gens! ils ne peuvent se passer d'un peu de bruit. Ma vieille bonne Villeneuve me contait qu'il y a dans l'enfer une grande marmite d'où l'on tire des diabolotins avec une cuiller à pot; quand ils étaient au fond, on ne les voyait pas. Je ne sais quel jour j'arriverai à Paris. Voilà de la pluie qui m'a rendu toutes mes douleurs, mais il me suffit que je me tienne sur mes jambes pour vous voir. A bientôt donc. C'est le dernier mot que je dicte ici pour vous. Je n'en attends plus de vous à Bourbonne.

« Je suis charmé que vous ayez enfin lu la dernière page écrite de ma main. Vous l'aurez étudiée avec M. Ampère dont je suis jaloux.

« Je suis bien heureux que M. et M^{me} de Noailles restent à Paris cet été.

« J'ai vu hier le commandant militaire de la Division qui est venu me rendre visite avec sa grande femme, sèche, mais assez drôle; il venait pour m'engager à passer quelques jours à Chaumont en retournant à Paris. Vous voyez comme j'obéis à leur politesse (25). »

Ce n'est plus le fidèle Pilorge qui transcrit, à Bourbonne, les lettres dictées par Chateaubriand. Empêché de suivre son maître, il avait été suppléé près de celui-ci par un « jeune homme », « petit-cousin », sans doute à la mode bretonne, de M^{me} de Chateaubriand (26). Que se passa-t-il, au retour de Bourbonne, entre le « patron » et le secrétaire que vingt-sept années de confiance et de fidélité avaient promu au rang d'ami? Le 28 août, Pilorge écrivait qu'il avait l'esprit à peu près perdu « d'avoir encouru la disgrâce de ses bienfaiteurs », de les avoir « offensés par sa mauvaise tête »; bientôt il jugeait qu'en « un seul jour » il s'était rendu « trop coupable pour oser espérer son pardon (27) ». Sans le casser brutalement aux gages, Chateaubriand

l'avait renvoyé (28). Ce confident des bonnes et des mauvaises heures avait dû commettre un crime inexpiable; car, humble collaborateur des *Mémoires*, il allait bientôt faire cruellement défaut à leur auteur. En vain étala-t-il un touchant repentir; son vieux « patron » demeura inflexible; est-il téméraire de croire qu'un courroux féminin, celui de M^{me} de Chateaubriand, fut mêlé à cette ténébreuse affaire? il en cuisit sans doute à Pilorge d'avoir une fois, une seule, manqué, par quelque indiscretion, au secret professionnel. Daniélo le remplaça (29). Ce jeune écrivain breton qui, souvent, exécuta pour Chateaubriand des recherches aux bibliothèques, avait le dévouement présomptueux; fier de servir Chateaubriand, il était encore plus fier d'affirmer que la gloire ne l'aveuglait point; il se targuait d'une franchise abrupte; elle lui valut les déplaisances de M^{me} de Chateaubriand.

C'est lui qui fut en Angleterre l'« accompagnateur » du héraut obstiné de la légitimité. Inaugurant une « tournée des capitales » afin de « se rapprocher de la France » et d'« entrer en relation avec les hommes » qui pouvaient le plus « l'aider de leurs bons conseils et de leur influence (30) », le jeune Henri V avait invité Chateaubriand à le rejoindre à Londres. Le « Fénelon » de 1833 n'hésita pas, comme le relate son compagnon, le jeune duc de Fitz-James, à accepter « ce rogaton de gloire » que le destin lui jetait; l'honneur, une fois encore, le poussait sur les routes. Embarqué à Boulogne, après une traversée retardée par les vents et la pluie, il était, le 23 novembre, à Londres; ce billet, tout de suite, rassurait M^{me} Récamier (31) :

York Hôtel Piccadilly-Londres.

« Me voilà arrivé. Cette entrée par la Tamise passe toute idée de puissance. Aimez-moi longtemps! Je voudrais n'avoir jamais revu ce pays. A demain. »

Ce pays de son exil et de ses splendeurs politiques, comme il parlait à son cœur! Rêves et souvenirs l'envahissaient; mais quelle sourde désolation dans ces retours au passé!

« Je suis allé promener ma tristesse dans Kensington, où vous vous êtes promenée comme la plus belle des Françaises. J'ai revu ces arbres sous lesquels René m'était apparu (32)... »

Bientôt, évoquant ces heures de songeries, il va moduler la cantilène du définitif regret :

Ah! ressuscitez, compagnons de mon exil, camarades de la couche de paille, me voici revenu! Rendons-nous encore dans les petits jardins d'une taverne dédaignée, pour boire une tasse de mauvais thé en parlant de notre pays; mais je n'aperçois personne : je suis resté seul (33).

L'arrivée du prince, devancé de quelques jours par l'empressement de son vieux féal, vint rompre la trame des pèlerinages et des réminiscences; elle donna le signal d'autres émois. Chateaubriand dut

s'héberger dans la maison même de son roi, à Belgrave Square; « l'héritier des siècles » le venait saluer au réveil, le promenait dans sa voiture à Regent's Park, à Hyde-Park, à Kensington encore, et sollicitait les récits de son exil ou de son ambassade; appliqué à « se cacher derrière *lui* comme le soleil derrière les ruines (34) », il l'entourait d'attentions filiales; il voulut que, le 29 novembre, après son audience solennelle, les légitimistes allassent porter un hommage non moins solennel à son vieil ami. Ce jour-là, saluant avec eux « le plus beau génie », il déclara qu'il ne lui « serait possible de servir son pays » qu'avec « ces principes et ces sentiments si glorieusement proclamés par M. de Chateaubriand ». Quelle revanche pour le ministre congédié de Louis XVIII, pour le conseiller incompris de Charles X!

« Je viens de recevoir la récompense de toute ma vie : le prince a daigné parler de moi, au milieu d'une foule de Français, avec une effusion digne de sa jeunesse. Si je savais raconter, je vous raconterais cela; mais je suis là comme une bête à pleurer. Protégez-moi de toutes vos prières (35). »

Il était devenu, pour le parti du jeune roi, symbole vivant, enseigne et drapeau. Henri V allait l'avouer, en écrivant peu de semaines après, à Hyde de Neuville (36) :

« Notre excellent ami, le vicomte de Chateaubriand, vous aura sans doute parlé de son séjour à Londres; il a acquis de nouveaux droits à ma reconnaissance en répondant avec tant de dévouement à mon appel, et en venant, par sa présence, donner à mon voyage en Angleterre son véritable caractère et toute son utilité... »

Tant d'émotions, cependant, risquaient de fatiguer ses nerfs; il se réjouit d'annoncer son retour à M^{me} Récamier (37) :

Londres, 2 décembre 1843.

« Voici une grande nouvelle malgré votre silence. Je pars pour vous rejoindre mercredi ou jeudi prochain, le 6 ou le 7 de ce mois. J'ai beau vous quitter, je reviens toujours à vous comme j'étais parti! Vous parler de mes amis qui s'assemblent dans votre salon, ce doit être pour vous, maintenant, du rabâchage. »

Il était à Boulogne, en effet, le « jeudi matin » (38) :

« Heureuse date! vous voyez que je suis en France et que bientôt je serai auprès de vous. Je comptais peu sur un voyage aussi heureux de toutes les façons. Quel bonheur de vous retrouver! de retrouver votre salon et tous les amis : à vous! à vous! »

L'un de ces amis qu'il se réjouissait de rejoindre était mort depuis tantôt cent cinquante ans; c'était l'abbé de Rancé dont il avait entrepris d'écrire la vie pour satisfaire au vœu du vénérable abbé Séguin, son défunt directeur de conscience. De méchantes langues.

— à commencer par Sainte-Beuve — murmuraient qu'il bâillait d'ennui sur ce religieux pensum. Quelle erreur! Chateaubriand, même courbé sous l'âge, ne pouvait être un biographe ordinaire; ce n'était point pour faire pénitence qu'il racontait le grand pénitent du ^{xvii}^e siècle. Tout de suite, il avait discerné sa ressemblance dans cet amant du silence et de la solitude; comme René, Rancé n'accepte ni la vie ni l'amour que le siècle lui propose; il dit non au temps pour aspirer à l'éternité. Mais il a la force de taire sa souffrance, et les regrets pervers que lui a laissés le monde; « il emporte toute sa vie dans son tombeau »; son silence « est effrayant (39) »; souffrance et regrets, René s'y complaît, les déplore et les chante. L'âme rude de Rancé, Chateaubriand, consciencieux, l'a recherchée dans les textes, faisant fouiller curieusement, par Daniélo, par Charles Lenormant, par Victor Cousin, par d'obligeants érudits, les bibliothèques de Paris et de la province (40); il a voulu ensuite la rechercher aux lieux mêmes qui en avaient reçu l'empreinte. Par un dimanche de la fin du printemps — c'était peut-être le 3 juin 1843 (41) — il a visité l'abbaye de la Trappe :

Les collines assemblées autour d'elle la cachaient au reste de la terre. J'ai cru en la voyant revoir mes bois et mes étangs de Combourg, le soir, aux clartés allentées du soleil. Le silence régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent : on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer... On m'a montré... une chaussée embarrassée de broussailles qui séparait autrefois deux étangs. J'ai osé profaner, avec les pas qui me servirent à rêver René, la digue où Bossuet et Rancé s'entretenaient des choses divines. Sur la levée dépouillée je croyais voir se dessiner les ombres jumelles du plus grand des orateurs et du premier des nouveaux solitaires (42).

Ce dernier fantôme, le père de René a trouvé le moyen de le saisir à pleins bras, de se l'incorporer. Par une insensible magie, il mêle leurs deux vies et transpose à travers les décors du ^{xvii}^e siècle le dessin de ses propres souvenirs. Dans la personne de Rancé, c'est, à chaque instant, René vieilli qui se raconte et qui se regrette; si bien qu'amenant Rancé devant la ville des papes, le narrateur s'écrie : « O Rome, te voilà donc encore! Est-ce ta dernière apparition? (43) » La *Vie de Rancé* devient ainsi comme un livre récapitulatif des *Mémoires d'Outre-Tombe*; livre suprême, non le moins beau. A l'instar du fondateur de la Trappe, le vieux René est un « fuyard de l'existence (44) »; fuyard non point volontaire, mais que l'âge pousse aux épaules, il a pris refuge dans ses souvenirs, seul danger qui le menace encore. A travers cette œuvre dernière, ils défilent tous, tantôt évoqués en de sobres images, tantôt suggérés par le raccourci d'une phrase ou par une comparaison allusive; oui, tous, en vérité, pour qui sait les reconnaître : souvenirs de jeunesse, souvenirs de voyages, souvenirs des amours; souvenirs même des lettres d'amour

qui décroissent en longueur et en flamme à mesure que le désir se mue en tendresse, la tendresse en lassitude :

Cependant, il est une exception à cette infirmité des choses humaines; il arrive quelquefois que dans une âme forte un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu; alors il perd sa défaillance de nature et vit de ses principes immortels (45).

M^{me} Récamier, ainsi, reçoit un suprême hommage. Chateaubriand est-il plus sensible au charme de tant de remémorances ou plus tourmenté des regrets que chacune d'elles suscite et renouvelle? Ah! tandis qu'il gémit de ne presque plus vivre, qu'on ne lui enlève pas la consolation d'avoir vécu! « Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien; mais avec les souvenirs! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme (46)! » La *Vie de Rancé* apparaît ainsi comme un poème à la gloire et à l'amertume du souvenir : palais de songes appuyé sur les nues du passé...

Publiée dix-huit mois plus tard, un souvenir n'y eût point manqué : celui du dernier voyage à Venise. Folie, murmurait-on à l'Abbaye, dangereuse folie de courir ainsi huit cents lieues de poste; et rue du Bac, on le criait. Il s'agirait bien plutôt de descendre lentement vers les eaux d'Aix-en-Savoie, ou vers quelque station thermale des Pyrénées; car « les pauvres jambes » du voyageur « sont toujours d'une faiblesse extrême ». « La saison », d'ailleurs, « est encore rude » en ce mois de mai 1845; et traverser les Alpes par le Mont-Cenis! M^{me} Récamier « s'attriste et s'inquiète »; Ballanche confie, en outre, à un ami : « Il est accompagné de M. Daniélo. Nous lui aurions préféré un autre secrétaire (47). » Et pourquoi donc cette redoutable équipée? La duchesse de Berry a loué à Venise le palais Danieli; le prétendant y va séjourner quelques semaines; il a manifesté le désir de revoir Chateaubriand; « car tel est notre bon plaisir », ajoutait-il avec un royal sourire (48). Chateaubriand, certes, se réjouit de revoir son jeune roi; mais davantage encore, — et M^{me} Récamier n'en saurait douter, — il se réjouit de revoir « la merveilleuse cité mourante »; sur son cœur, une fois de plus, la magie du nom féérique opéra. Seulement, pour ne point trop effaroucher « la rue du Bac », trop prompt à imaginer qu'il reprenait aux projets de transplantation esquissés encore en 1843, il laissa croire à M^{me} de Chateaubriand qu'il pourrait se contenter de rencontrer le prince à Padoue. Il partit le 26 mai et d'abord, presque d'une seule traite, fut « comme un papillon » se poser à Turin. Le 6 juin au soir, de Padoue, il notifiait à sa femme qu'il était bien contraint, malgré sa fatigue, de pousser jusqu'à Venise; « car M. le comte de Chambord est parti d'ici ce matin pour y aller rejoindre sa mère (49). » Que de précautions!

Venise, si pleine pour lui de souvenirs et de songes, Venise dont sa vieillesse avait reçu des leçons de confiance et de beauté, Venise, si

pareille à lui par le destin, dans quel état l'allait-il retrouver? Avait-elle continué, comme lui, de s'enfoncer lentement dans la décrépitude? A défaut des éléments, les hommes n'avaient-ils point attenté à sa noble splendeur? On avait craint pour elle, à l'Abbaye, aux environs de 1840 : elle serait la victime des « lumières » et du progrès; un pont malencontreux, la rattachant à la terre ferme, en altérerait bientôt l'inimitable séduction. Rouvrant les cahiers de ses *Mémoires*, Chateaubriand avait même ajouté, en 1841, à sa description, cette note mélancolique et résignée :

Venise va cesser d'être la ville des féeries; on prépare un pont qui la réunira à Fusina : un conduit, non suspendu dans les airs sur des arcades, amènera obscurément au palais ducal, le long d'un viaduc, des eaux cachées; un chemin de fer déposera les voyageurs à l'entrée du pont. Venise, devenue cité continentale, verra peu à peu se combler ses canaux; des rues les remplaceront, et, au lieu de gondoles, des omnibus transporteront les habitants à travers les lagunes. C'est encore une des merveilles du vieux monde qui périra avec moi (50).

La même année, il avait écrit au bas d'un de ses chapitres : « M^{mes} Albrizzi et Benzonì ne sont plus; ainsi j'ai vu mourir les deux dernières Vénitiennes (51). » Savait-il aussi que la décevante et irritable Zanze était morte du choléra en 1836?...

Il s'attendait donc à trouver de nombreux changements; il en trouva quelques-uns et s'étonna beaucoup moins qu'il ne l'avait prévu. Le dimanche 8 juin, le lendemain de son arrivée, il déclarait sobrement à sa femme : « Venise est toujours bien belle; un peu triste cependant (52). » Bien belle; car les novellistes avaient exagéré : le pont ne tuera point Venise! Le même jour, il rassura M^{me} Récamier par cette jolie lettre que la censure autrichienne intercepta, et qui finit par s'égarer loin de son adresse (53) :

« Que vous écrire de Venise? Quand je regarde la mer si triste, je pense à vous et à tout ce que ces lieux ont vu de plus charmant dans la vie. Ne craignez rien pour le pont. Il ne déparera point Venise. C'est une artère de plus pour amener le sang au cœur. Comme tout change! Hélas! nous-mêmes ne changeons-nous pas? Suis-je ce que j'étais lorsque je vous ai connue? Il faut bien qu'il en soit ainsi, car la vie serait trop triste s'il restait un point qui n'eût point changé. Adieu, Venise que je ne reverrai plus sans doute. Il n'y a que vous, Juliette, que je ne puis consentir à quitter. Votre pensée et votre écriture même m'attendaient ici. J'ai baisé respectueusement votre lettre dans la ville des souvenirs. M^{me} de Chateaubriand se félicite beaucoup de vous voir. Tenez-lui toujours bonne compagnie. Je vous quitte en jetant un regard sur cette triste mer qui ne se souvient déjà plus de Lord Byron. J'ai chargé hier au soir le plus beau soleil couchant de vous dire tous mes adieux et de vous faire tous mes amours. Je partirai dans quelques jours d'ici pour vous rejoindre. Nous sommes bien malheureux d'être enchaînés l'un et l'autre à nos rudes climats... A vous, à vous pour toujours. »

Chateaubriand profitera-t-il de l'occasion pour achever sa « revue » de Venise brusquement interrompue en 1833? Alors, il lui manqua

huit jours; en 1845, il ne s'en accorde que deux ou trois; encore faut-il qu'il se sente retenu par les « embrassements et les prières de l'infortuné prince (54) »; peut-il lui refuser un délai de vingt-quatre heures, après avoir reçu de lui un accueil aussi affectueux qu'à Londres? Tous deux ont fait une promenade en gondole; la duchesse de Berry a offert un dîner et une soirée d'apparat pour fêter le voyageur; hôte d'un prince, il s'est attendri de voir devant le palais Danieli, les poteaux du canal peints en bleu et timbrés aux trois fleurs de lys d'or (55). Sur d'autres poteaux, en 1833, il avait vu, devant le palais Mocenigo, les armes subsistantes de Byron; ces armes, hélas! sont effacées : « ...On montrait encore, au milieu du grand Canal, un écriteau qui portait que lord Byron avait passé là. L'écriteau a déjà disparu, et il n'est pas plus question du grand voyageur insulaire que d'un pauvre pêcheur des lagunes (56). » Dans ses *Mémoires*, en conséquence, le pèlerin ajoutera cette plainte à la note qui signale la disparition des « dernières Vénitiennes (57) » :

Qu'est devenu lord Byron lui-même? On voyait l'endroit où il se baignait : on avait placé son nom au milieu du grand Canal. Aujourd'hui on ne sait pas même ce nom. Venise est muette. Les armes du noble Lord ont disparu du lieu où on les avait exposées. L'Autriche a étendu son silence : elle a battu l'eau et tout s'est tu.

Quelques cadences; mais souveraines. Sur le silence et les changements de Venise, Chateaubriand médita solitaire en cet après-midi du 9 juin : « Je vais passer cette journée à revoir ces îles que j'ai déjà vues (58). » Il revit donc le Lido et son horizon désolé; il se revit, trente-neuf ans plus tôt, embarqué pour l'Orient avec tant de chimères; retrouva-t-il sur la grève l'endroit où il avait dessiné seize lettres incantatoires? recommença-t-il de tracer le nom chéri sur le sable?

En repartant vers la France, il emportait de la ville des songes une image nouvelle. Celle qu'il s'en était formée douze ans plus tôt commençait déjà de devenir caduque. Venise n'était plus « mourante »; il ne s'agissait plus de mesurer en gémissant les années de son agonie, mais de constater le miracle de sa résurrection. Dès 1841, dans une réduction de son guide, Antoine Valéry avait enregistré la métamorphose (59) :

[L'institution du] « port franc », a ranimé Venise. La population qui baissait s'est quelque peu accrue : elle monte aujourd'hui au delà de 110.000 habitants, et augmente chaque jour. C'est avec une joie extrême que je rétracte les prophéties de malheur prononcées dans les *Voyages* contre cette belle cité, et qui alors n'étaient que trop vraisemblables. L'importance qu'a reprise l'Orient s'y fait de nouveau sentir; on vient d'instituer une société pour le commerce des Indes; une digue s'élève pour abriter les bâtiments étrangers; enfin, le chemin de fer de Milan, déjà commencé, doit en huit heures faire communiquer Venise avec la plus opulente des capitales de l'Italie.

Le temps n'est donc plus de célébrer la funèbre beauté de la « ville

morte que Bonington seul a comprise en ne fardant pas ses joues creuses au pinceau, en la faisant vraie par sa couleur : une momie (60) ! » Les derniers venus protestent contre les peintres et les poètes trop longtemps envoûtés par Byron. Un émule de Valéry, J. Lecomte, vient d'écrire dans un guide volumineux imprimé à Venise même (61) : « Venise n'a rien perdu de ses monuments ni de son art... Pas un monument ne manque à Venise des derniers siècles, et ses palais sont loin d'être aussi croulants que le disent ceux qui tentent de continuer Volney... Venise n'est en ruine que dans la littérature. » Chateaubriand n'avait sans doute point lu ce démenti direct à ses souvenirs ; mais avant son départ, et dès son retour, il eut plus d'une occasion de s'entretenir avec Valéry qui lui commenta sa palinodie.

Le même spectacle d'une réviviscence inattendue, il le contemple à Marseille où il descend à quai le 17 juin ; il a voulu en effet se donner le plaisir de revenir par la mer. Là, il se rencontre avec Ampère, qui rentre d'Égypte, à peine convalescent d'une douloureuse maladie (62) :

Marseille, 18 juin 1845.

« N'est-ce pas une date merveilleuse que cela ? Il n'y a que vingt-cinq jours que je suis parti, et me voilà revenu plein de l'Italie ; mais quand on vous revient, on va vite. Je vous envoie devant moi (et peut-être ne vous arrivera-t-il qu'après), M. Ampère que vous trouverez bien changé, mais qui au fond est tiré d'affaire, et cet automne nous le guérirons. Cette lettre, je l'espère, vous fera plaisir, puisqu'elle vous annonce le retour de vos deux amis. Je quitte demain Marseille. Quelle ville ! et quel agrandissement ! On se croirait à Constantinople. On deviendrait « juste-milieu » en voyant ainsi les avantages de la paix. Je vous remercie d'avoir si bien soigné M^{me} de Chateaubriand qui m'a mandé de vous des merveilles. Je vous dirais toutes sortes de choses si je disais encore de ces choses-là. Bien des amitiés à M. et à M^{me} Lenormant. »

A Paris, on jugea que le voyageur avait mené cette longue randonnée « comme un jeune homme (63) ». Vaincu par les stratégies d'amabilités du duc de Noailles, il consentit encore à revoir pendant quelques jours Maintenon, où M^{me} Récamier séjourna plus longtemps (64). Seul, ensuite, il sentit l'ennui l'écraser (65) :

Paris, 28 août.

« ...Je commence à me voir mourir. Je ne veux pas m'en réjouir pour ne pas vous affliger... Je vous écris du désert de Paris,

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

« De mes grands jambages d'autrefois, me voilà arrivé à ces pieds de mouches ; mais une main de secrétaire ne s'interpose pas entre vous et moi. »

Le printemps précédent, à Hortense Allart qui sollicitait de ses nouvelles, il avait répondu :

« Comment voulez-vous que je vous écrive ? Ce qui restera sur le papier n'est pas de moi. Je ronger mes inutiles mains (66)... »

En marge de ce billet, Sainte-Beuve, plus tard, écrivit : « vieux lion ». Farouche, le « vieux lion », s'il ne rugissait plus guère, savait encore caresser ou gronder !

Au cours de ces quatre ou cinq années, si l'âge, insensiblement, courbait le corps, il laissait l'âme intacte. Le rêveur impénitent accumulait ainsi dans son cœur infatigable des réserves de lyrisme que ses lettres permettent seulement d'entrevoir ; ces sources brûlantes, dans la *Vie de Rancé* ne se déversèrent qu'avec parcimonie. Pourquoi n'ont-elles point coulé généreusement dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ?

Quels livres, en effet, ceux que Chateaubriand pouvait encore ajouter à son œuvre capitale ! Livres d'histoire et de poésie par qui l'architecture générale du monument se fût trouvée complétée. La narration des faits s'arrête, dans les *Mémoires*, à l'automne de 1833, sur le retour de l'ambassade à Prague ; à peine si, dans le dixième livre, le passage au château de Maintenon offre l'occasion d'un récit rapide. Le livre suivant, immédiatement antérieur à la Conclusion, ne se compose, on l'a vu, que de « portraits » sans lien, esquissés, de 1836 à 1838, selon les caprices de l'heure ou les fantaisies du loisir ; à vrai dire, il n'est pas composé. Les événements y manquent, ou bien ne se laissent apercevoir que de guingois, dans un éclairage de fortune. Sans doute, le narrateur s'excuse sur leur insignifiance : que peut-il advenir dans un monde de pygmées ? Gulliver, cependant, s'est penché sur les nains de Lilliput. Quelle défaillance, ou quelle abdication cache ce dédain du mémorialiste ? La quatrième partie des *Mémoires* demeure en état d'inachèvement. Le large fleuve, au lieu de déboucher majestueux dans l'Océan de l'éternité, semble se perdre, par minces filets, dans les sables. Certes, en 1836 et 1838, en 1840 encore, le narrateur avait hâte d'atteindre le terme de son travail ; on comprend que, pendant la dernière étape, il ait été fatigué, voire un peu haletant. Mais dans la suite ? L'effort qu'à l'automne de 1841, il avait fourni pour établir sa conclusion, ne pouvait-il le renouveler ? N'a-t-il pas eu le loisir de passer le fil entre les portraits de son livre onzième, de les placer dans le décor des faits, de tracer un tableau complet du temps et des hommes ? La politique française de cette époque, les expéditions d'Algérie, les inquiétudes de l'Europe, le retour des cendres de Napoléon, les tentatives de son neveu, les mouvements fiévreux de l'opinion, étaient-ce des événements si méprisables ? On les commentait aux causeries de l'Abbaye, et les lettres de Chateaubriand y font plus d'une allusion. Répartie entre le livre onzième et celui qui l'eût suivi, cette histoire de l'« usurpateur » et de son temps, — histoire écrite peut-être avec de la bile et du fiel, — n'aurait point eu médiocre allure.

Un autre livre, aisément, eût été formé de ces « incidences » où l'on a vu comment triomphent la verve du voyageur et l'inspiration du poète. Les différents thèmes en apparaissent assez nettement

dans les lettres à M^{me} Récamier, à Ampère, à Hyde de Neuville. Parmi les décors de Nérès, de Bourbonne, du château de l'Étang, on eût vu l'infatigable rêveur dialoguer avec l'hirondelle et l'alouette, se divertir aux pittoresques figures des « baigneurs » rencontrés dans les petites villes d'eaux, s'asseoir familièrement entre les quatre murs délabrés des curés de campagne. On l'eût suivi à la Trappe; peut-être eût-on lu quelques extraits de la lettre que, peu après sa visite, il reçut du « frère Joseph-Marie, abbé de la Trappe et vicaire général » (67) :

17 août 1843.

« Monsieur le Vicomte,

« Votre visite a beaucoup honoré notre désert. Elle a aussi rempli mon âme d'une joie bien douce et augmenté ma vénération pour vos vertus. C'est un beau jour pour moi que celui où j'ai pu vous prêter ma faible main pour vous aider un instant à porter le poids de vos immortels lauriers...

« Dieu soit béni qui nous a donné dans votre personne un bienfaiteur plein de délicatesse et un juste appréciateur de la vie de foi que nous menons dans notre solitude! Cette religion sainte, continuée dans les bois, n'est pas connue des hommes de l'époque, mais elle va leur apparaître belle et amie de l'humanité quand votre plume, aussi éloquente que catholique, aura écrit l'histoire de l'illustre réformateur dont vous avez vu le tombeau... Je suis heureux de vous dire, Monsieur le Vicomte, que ma pieuse famille ne cessera point d'adresser des vœux au ciel pour l'adoucissement de vos souffrances... »

La lettre que le vénérable abbé dut écrire quelque neuf ou dix mois plus tard à l'auteur de la *Vie de Rancé*, on serait plus curieux encore de la connaître. Chateaubriand l'eût-il citée?

Après avoir conté les promenades, les méditations, les lectures grâce auxquelles il avait tiré d'entre les ombres le grand pénitent du xvii^e siècle, le poète vieilli n'aurait-il point fait, en contraste, l'appel de ses dernières chimères? Le supplice d'approcher de la mort en comprimant sous sa main convulsive les battements désordonnés d'un cœur encore débordant de vie, n'était-ce point pour lui le lieu de la décrire? et l'occasion enfin d'écrire, mais sous la forme d'une confession, non d'une fiction romanesque, ce dernier *René* dont la conception, quinze ans plus tôt, le hantait? Il y songea peut-être; ou bien pourquoi tira-t-il de ses portefeuilles secrets ces feuillets, réunis mais non point assemblés, sur lesquels, à deux ou trois reprises, il avait jeté sa plainte de vieillir, et son regret de l'amour? Pour la *Vie de Rancé* déjà il en avait extrait des cadences et des images (68); sans doute comptait-il leur faire de plus larges emprunts; ils étaient entremêlés à des feuillets condamnés ou revisés des *Mémoires* lorsqu'un infidèle copiste les déroba vers le début de janvier 1845, pour les vendre, leur poids d'or, au collectionneur Bricon (69). Est-ce leur disparition malencontreuse qui découragea Chateaubriand de composer ce livre d'« incidences » lyriques, dont le dessin transparaît, en

filigrane, à travers sa correspondance, et jusque dans la marge de son *Rancé*?

Après ce livre-là, quel beau livre encore eût pu clore les *Mémoires* ! Londres et Venise — brume et soleil — en eussent fourni le sujet ; deux capitales des rêves ; deux ambassades suprêmes et bénévoles de la fidélité. Londres : les journées de novembre 1843 eussent couronné d'une apothéose le destin politique de Chateaubriand. Venise : les brèves heures de juin 1845 auraient enveloppé d'un rayonnement mélancolique toute la poésie éparse dans les *Mémoires* ; leur évocation, en outre, aurait complété les tableaux de 1833. Le thème que ces pages auraient orchestré, on l'a vu dans la lettre adressée à M^{me} Récamier : « Comme tout change ! Hélas ! nous-mêmes ne changeons-nous pas ? Il faut bien qu'il en soit ainsi... » Une nouvelle « rêverie au Lido » sur les nécessités consolatrices du changement, quel malheur que Chateaubriand ne l'ait point écrite ! Il y songea sans doute ; ou bien, que signifierait cette phrase d'une lettre qu'il adressa en septembre à M^{me} Récamier après lui avoir redemandé son « morceau sur Venise », provisoirement égaré par elle : « Il me tient un peu au cœur, parce qu'il met fin à mon travail... (70) » ?

Terminés ainsi sur une méditation vénitienne, les *Mémoires* auraient eu pour date finale l'année 1845 ; entretenant dans leurs derniers livres l'histoire à la poésie, les souvenirs aux regrets, ils n'eussent point laissé, pour ainsi dire, « hors limites » les suprêmes années de leur auteur ; ils auraient vraiment embrassé la vie entière de Chateaubriand.

Jugea-t-il qu'il était captif de la Conclusion solennelle qu'il leur avait donnée en 1841 ? Un simple remaniement de ces pages l'eût autorisé à leur assigner une date de quatre ans postérieure. Mais il se sentait las ; la *Vie de Rancé* avait marqué son dernier effort ; capable encore de beaux cris, capable de vives esquisses, il hésitait devant le labeur d'une composition suivie. A de certaines heures, il se défiait de son génie chancelant, il se défiait de ses *Mémoires* : auraient-ils la force de le porter jusqu'à la postérité ? Il se défiait surtout de la gloire et des suprêmes trahisons du temps. « Pour moi, venait-il d'écrire dans la *Vie de Rancé* (71), tout épris que je puisse être de ma chétive personne, je sais bien que je ne dépasserai pas ma vie. On déterre dans des îles de Norvège quelques urnes gravées de caractères indéchiffrables. A qui appartiennent ces cendres ? Les vents n'en savent rien. » Ces temps futurs, institués ses légataires universels, quels seraient-ils ?

En ces années-là, quand ses maux lui laissaient du répit et ses amitiés du loisir, il aimait, le dimanche matin, de prendre sans façon l'omnibus ou, comme on disait, « l'accélérée » de Passy. Descendu à proximité de la rue Vineuse, il montait, d'un petit pas lourd, jusqu'au logis de Béranger (72). Dans la chambre du chansonnier, il s'asseyait

sur une chaise de paille, courbé mais encore élégant dans sa redingote bleue. Survenait bientôt Lamennais, serré dans sa redingote noire. Les trois hommes, à bâtons rompus, avec une âpre liberté, causaient des choses et des gens. Tous les trois planaient loin au-dessus du présent. Béranger, à vrai dire, ne représentait rien que l'esprit d'un passé devenu stérile. Mais les deux autres avaient dirigé au-delà de leur temps le regard de flamme des prophètes. Au milieu de leurs propos, ils se taisaient soudain. Bretons tous deux, ils ressemblaient aux oiseaux marins qui, sentinelles d'un sol et d'une race, en avant des grèves de l'Armorique, reposent leur lassitude sur les rocs solitaires assiégés par la marée du soir. Sentinelles avancées de leurs contemporains, Chateaubriand et Lamennais tête à tête, sous l'œil sceptique de Béranger, se taisaient longuement; tandis qu'autour d'eux s'assombrissait le crépuscule d'une société dont leur espoir avait salué l'aurore, immobiles, anxieux, amers, ils regardaient monter l'insondable avenir.

CHAPITRE II

Le Portrait Mutilé, ou « l'ignoble filière du feuilleton ».

C'est en vain, cependant, qu'en ces jours-là Chateaubriand tentait d'échapper au siècle; d'une main brutale, le siècle venait de le ressaisir. Avec indignation, avec effroi, vers le mois d'octobre 1844, on avait appris à l'Abbaye qu'au mois d'août précédent Émile de Girardin arrachait à la Société propriétaire des *Mémoires* un contrat scandaleux; contre le versement de quatre-vingt mille francs, son journal populaire et quotidien *la Presse* obtenait le droit de publier l'œuvre posthume de Chateaubriand avant qu'elle fût éditée en librairie; les *Mémoires d'Outre-Tombe* paraîtraient donc préalablement en feuilletons! En feuilletons, comme les romans d'Alexandre Dumas, de Paul de Kock ou d'Eugène Sue! Au bord de la fosse à peine refermée de leur auteur, on les débiterait par morceaux comme jambons en foire : les *Mémoires* pour un sou la tranche! Adieu les divisions savantes, les perspectives ingénieusement ordonnées pour le plaisir du lecteur solitaire et sa lente méditation! Les feuilles du grand ouvrage élaboré dans la pénombre seraient jetées aux mille souffles du vent qui balaient la place publique. Sur le premier moment, Chateaubriand se rendit mal compte de toutes ces conséquences; M^{me} de Boigne l'entendit même dire qu'il « n'avait pas trop de répugnance » à ce mode de publication (1). Mais ses amis, non sans raison, criaient au sacrilège; il comprit bientôt leur colère et la partagea : « Je suis maître de mes cendres, déclara-t-il, et je ne permettrai jamais qu'on les jette au vent! (2) » Et quelques jours plus tard : « Je laisse passer, et je ne m'embarrasse pas de gens qui veulent voler jusqu'à mon cercueil (3). » Que faire cependant en face du traité de *la Presse*?

Chateaubriand crut d'abord qu'il lui suffirait de l'ignorer et de se tenir fermement attaché, pour sa part, aux termes du contrat qu'il avait signé en 1836; c'est ce qu'il déclara avec une courtoise netteté aux émissaires que, par deux fois, Girardin, au mois de novembre, lui dépêcha; l'un était son ami Delloye en personne. « Je n'ai, affirma-t-il, ni consentement ni refus à donner. » Girardin eut le tort de considérer ces mots comme un assentiment tacite, et de s'en vanter (4).

Contre des sentiments si marchands, l'indifférence serait une protection inefficace. Chateaubriand s'en persuada vite, et un grand nombre de journaux reproduisirent la protestation hautaine qu'il fit paraître dans *la Mode* du 2 décembre (5). Après avoir affirmé qu'il demeurerait fidèle au contrat du 25 mars 1836 et que rien ne « serait changé, avec son approbation, aux clauses de ce contrat », il déclarait :

« ...Si par hasard, d'autres arrangements avaient été faits, je l'ignore. Je n'ai jamais eu qu'une idée, c'est que tous mes ouvrages posthumes parussent en entier, et non par livraisons détachées, soit dans un journal, soit ailleurs. »

Son entourage éprouvait la même confiance. Dès le 26 novembre, Ballanche avait avisé de ces ennuis le vagabond Ampère qui venait de partir pour l'Égypte (6) :

« ...Une intrigue de main de maître s'est organisée dernièrement. Il ne s'agissait de rien moins que de faire passer les *Mémoires d'Outre-Tombe* par l'ignoble filière du feuilleton. M. de Chateaubriand a revu son traité, dont il avait oublié toutes les stipulations. Or, ce traité est une digue infranchissable; les spéculateurs en seront pour leurs manœuvres... »

Ballanche, on le voit, était si assuré des droits « infranchissables » de Chateaubriand qu'il parlait du péril au passé. Il fallut bientôt en reparler au présent; consultations prises, on reconnut que *la Presse* pourrait exiger l'exécution du marché. Ne convenait-il point de la devancer? Quelle meilleure tactique de défense pour Chateaubriand, que de publier lui-même une partie importante de son œuvre? Il affirmerait ainsi sa volonté de désavouer tout arrangement étranger au contrat de 1836 devenu vraiment la « charte des parties ». Mais justement ce contrat lui permettrait-il une publication anticipée? et dans quelles conditions? Le conseil ordinaire de Chateaubriand, M^e Mandaroux-Vertamy, avocat à la Cour de Cassation, fut prié d'examiner le problème; la consultation juridique en forme — et en belle forme — qu'il délibéra longuement et data du 12 février 1845 portait sur les deux points suivants (7) :

1^o Si M. de Chateaubriand, qui peut s'opposer à toute publication de ses *Mémoires* avant son décès, n'est pas en droit néanmoins d'exiger que cette publication ait lieu de son vivant, si telle est sa volonté ;

2^o Si, cette publication ayant lieu, il peut s'opposer à ce qu'elle s'opère par la voie du feuilleton, comme l'a annoncé le journal *la Presse*.

La « discussion » s'appuyait à la fois sur l'équité, sur le bon sens et sur la lettre du contrat. La réponse à la première question ne soulevait guère de difficulté, puisqu'une clause prévoyait expressément que l'auteur pourrait autoriser une publication faite de son vivant, et qu'il recevrait, en ce cas, une somme déterminée :

Ainsi, droit absolu de M. de Chateaubriand de publier ses *Mémoires* avant son décès. En cas de publication, droit des éditeurs de ne payer pour leur

jouissance anticipée qu'un prix convenu de gré à gré entre les parties...

Cette interprétation, conforme à l'esprit et au texte du traité, autorise donc M. de Chateaubriand à publier ses *Mémoires* de son vivant, sauf à s'entendre avec les éditeurs sur le prix à payer pour leur jouissance anticipée.

Que si M. de Chateaubriand renonçait sur ce point aux bénéfices qui lui sont assurés par le traité, il est évident que toutes difficultés seraient levées, et que personne au monde ne pourrait s'opposer à la publication immédiate de ses *Mémoires*.

Mais ce droit absolu, s'il entendait en user demain, ne devrait-il point demeurer maître d'en déterminer lui-même la manifestation et l'exercice? Pourrait-il « s'opposer à ce que ses *Mémoires* soient publiés en feuillets »? Question épineuse, M^e Mandaroux-Vertamy le confesse; pour y répondre, il faut examiner l'usage. Or, c'est seulement depuis 1836 que les romans « ont envahi le bas du journal » et la plupart de ceux qui paraissent ainsi sont « adaptés à ce genre de publication ». Les ouvrages de Chateaubriand ont toujours paru « par volumes » :

L'écrivain a le plus grand intérêt de réputation et de gloire à être publié complet, et ce serait méconnaître et froisser un intérêt si noble que de lui infliger le supplice d'une publication par feuillets. Si l'on avait le droit de mutiler et de défigurer ainsi la pensée et l'œuvre d'un auteur, il faudrait aller jusqu'à dire que l'éditeur qui achète un manuscrit a le droit de le détruire; car une publication par feuillets peut être tellement lente ou morcelée qu'elle finirait par faire perdre de vue le caractère propre de l'ouvrage.

Et l'avocat concluait, comme sur le premier point, au droit strict et absolu de Chateaubriand. Il ajoutait :

Maintenant, que doit-il faire pour user de son droit? Il doit :

1^o Proposer à ses éditeurs la publication actuelle de ses *Mémoires*; 2^o en cas de refus ou d'offres de publication par feuillets, leur faire une sommation extra-judiciaire d'avoir à les publier par volumes, suivant l'intention et l'usage constamment suivi par les parties; 3^o après l'expiration des délais de la sommation, s'adresser à la justice pour faire consacrer ses droits.

M. de Chateaubriand a eu raison de répondre qu'il s'en tenait au traité qu'il avait fait. Ce traité sagement interprété est suffisant pour garantir et protéger sa personne et sa gloire contre les envahissements de la spéculation.

La conclusion était nette, mais la seconde partie de l'argumentation apparaissait bien fragile. Faudrait-il donc saisir la justice? entamer un procès? ébranler l'ingénieux édifice qui abritait, depuis tantôt dix ans, la sécurité matérielle de Chateaubriand et de sa femme? Déjà, l'auteur des *Mémoires* s'obstinait à ne point toucher le quartier de sa pension, échu le 1^{er} janvier, crainte de laisser croire à une approbation tacite de la spéculation organisée avec la *Presse*. M^{me} de Chateaubriand s'alarmait : il fallut que M^e Mandaroux-Vertamy trouvât le moyen de rédiger « une quittance qui réservait l'opposition » du pensionné (8). Celui-ci semblait tout craindre des actionnaires de la « Société Sala »; la plupart étaient des nouveaux venus, car bien

des titres avaient changé de mains; quant aux autres, leur enthousiasme, depuis 1836, s'était refroidi : l'auteur des *Mémoires* était trop long à mourir!

Que faire cependant? Après avoir étudié la consultation de son avocat, Chateaubriand prit deux résolutions. Toutes deux, dans le principe, répondaient à une inquiétude qui paraît, alors, l'avoir obsédé. Puisque la « Société propriétaire de ses œuvres » respectait si peu les contrats, ne ferait-elle point argent des manuscrits encore incomplets qu'il avait déposés dans ses mains depuis 1836? Au lendemain de sa mort, ces premières rédactions — dont peut-être on avait pris des copies — ne seraient-elles point jetées en pâture au public? Le 22 février, il rédigeait un important codicille à son testament (9). Rappelant qu'aux termes du contrat, l'impression des *Mémoires* serait faite sur le manuscrit qu'il devait jusqu'au bout conserver dans ses mains; constatant que, d'autre part, il pouvait désigner « une ou plusieurs personnes » chargées de veiller à l'« exécution loyale » de cette clause, il déléguaît « cette mission pleine de confiance et d'amitié » à quatre de ses parents ou amis : M. Mandaroux-Vertamy, M. le baron Hyde de Neuville, son neveu le comte Geofroy-Louis de Chateaubriand et M. le duc de Lévis. Il ajoutait ces injonctions rigoureuses :

La copie qui doit servir à l'impression de mes œuvres porte en tête et à la fin de chaque volume la date du 22 février 1845.

Ma volonté est que toutes les autres copies qui se trouveront déposées en différents lieux lors de mon décès seront brûlées, sans être lues, en présence de mes quatre exécuteurs testamentaires.

Ce codicille de mes dernières volontés sera déposé chez mon ami, M. Mandaroux-Vertamy.

Pour se conformer lui-même à ces indications précises, il décida de classer et de réviser avec soin l'immense manuscrit des *Mémoires* arrêté en 1841 et rouvert souvent depuis cette date; en tête et à la fin non point de chaque volume, mais de chaque livre, il inscrirait cette mention authentique et olographe : « revu le 22 février 1845 », qu'il ferait suivre de sa signature. Aucune équivoque, donc, ne serait possible; ce manuscrit seul devrait être reproduit.

Au reste, Chateaubriand décidait en même temps de se préparer lui-même à publier, avant sa mort, une partie des *Mémoires*. Laquelle? on l'ignore; on peut conjecturer cependant qu'il a pensé aux premiers livres : racontant le poème de sa jeunesse, ils ne contenaient point de jugements amers sur les hommes encore vivants ou récemment disparus; ils ne risquaient donc point d'éveiller des susceptibilités. C'est en ces jours-là sans doute, à peine le projet conçu, que furent dictées *ab irato* les belles pages, au style entrecoupé par la colère, qui devaient servir de préface à cette publication anticipée (10) :

On me force la main : depuis longtemps j'étais décidé à ne rien donner de mon vivant de mes *Mémoires*. Mais aujourd'hui cela n'est plus possible : me-

né de toutes parts, on proclame qu'après ma mort on se hâtera de donner de mes *Mémoires* tout ce que l'on trouvera ; on fait des spéculations sur le moment où je quitterai la vie : on annonce que l'on publiera en détail tout ce que l'on trouvera de moi et que, sans respect pour ma volonté absolue, sans déférence pour ma mémoire, on vendra mes idées en détail afin que, comme une marchandise, elles rapportent le plus possible aux vendeurs... Les dernières scènes qu'on m'a faites depuis quelques mois m'ont effrayé, mais m'ont éclairé. J'avais par des arrangements précédents disposé de mes œuvres posthumes ; elles avaient été distribuées en différents endroits : entendant les reprendre lorsqu'elles seraient achevées, et que je les aurais remplacées par un exemplaire demeuré entre mes mains et successivement corrigé par moi ; précaution superflue, car on ne suivrait pas mes desseins, et l'on donnerait des ébauches informes pour un manuscrit complet, changé et conforme à mon dernier travail. Quel remède pourrais-je apporter à ce malheur ? aucun... Dans cette perplexité, il ne me restait que le parti que je prends : c'est de publier de mon vivant quelque chose de mes *Mémoires*...

De ce projet, le vieillard irrité s'occupait encore vers le milieu de l'année (11). Comment se laissa-t-il persuader de l'abandonner ? Sans doute, la « Société Sala » souleva plus d'une objection : une publication partielle et prématurée affaiblirait d'avance l'effet que par sa masse et sa grandeur l'œuvre complète produirait certainement sur le public ; on gaspillerait sans profit le succès posthume ; et puis Girardin ne manquerait pas de réclamer l'exécution de son marché : les pages dévoilées au public devraient préalablement passer au laminoir du feuilleton ; ou bien, Chateaubriand entamerait-il un procès ? rien n'assurait qu'il dût le gagner ; et quel scandale — sans compter le souci — que ces disputes judiciaires autour de ses suprêmes années ! Certainement, cette seule perspective épouvantait M^{me} Récamier. Avant l'automne, Chateaubriand avait renoncé à toute idée de publication immédiate ; mais quelle amertume de penser que, moralement plus encore que juridiquement, il se trouvait ligoté vivant dans les bandelettes de son cercueil !

Au moins s'occupait-il — appuyé à la fois sur les clauses de son contrat et sur son dernier codicille interprétatif — de mettre au point le manuscrit définitif des *Mémoires*. Ce fut désormais son principal souci ; et d'abord ce fut le travail qui l'absorba depuis la fin de 1844 jusque vers le mois d'octobre 1845 ; à la fin du printemps, le voyage de Venise ne ménagea qu'un entr'acte dans le drame secret de cette inquiétude et de ce labeur.

L'écrivain s'imposa de relire attentivement toute son œuvre (12) : la plume à la main, il y introduisit plus d'une correction de détail ; il y opéra plusieurs retranchements : c'est alors, par exemple, que, dans le récit des soirées au château de Combourg, il fit disparaître le « conte du revenant » où il avait ingénieusement imité le style du quatorzième siècle : craignait-il que le morceau ne fît une trop forte disparate avec ses voisins ? ou bien que des malveillants ne criassent au pastiche ? Disparurent alors aussi dans la première partie le morceau sur la danse de Mila, la petite Indienne ; dans la partie suivante

un chapitre entier sur le *Génie du Christianisme*; et çà ou là, bien de menus fragments que l'infidèle copiste L'Agneau brocanta. Au cours de ces remaniements, les « portefeuilles » fiévreusement fouillés laissaient couler et s'entremêler sur la table de chêne les feuillets qui avaient constitué le « Manuscrit de 1841 ». A de certains jours, devant cette inondation, Chateaubriand perdait cœur; il appelait au secours le pâle et long Daniélo, qui renfonçait tant bien que mal chacun des livres entre les deux plats de carton vert — acquis chez le papetier voisin, « Renault jeune, rue du Bac, 120 » — qui constituaient sa logette. Avant même d'avoir terminé la révision, Chateaubriand s'avisa que le plus pressant était d'introduire des divisions nettes dans son ouvrage, divisions d'autant plus nécessaires que celui-ci risquait de paraître au jour haché et morcelé. C'est alors qu'il conçut une architecture nouvelle. Divisé en quatre parties, en livres et en chapitres, le manuscrit comporta en tout quarante-huit livres, — le dernier étant formé par la Conclusion. La troisième partie qui, renfermant la « Carrière politique » de l'auteur, était la plus longue et la plus lourde de faits, se trouva subdivisée en deux *Époques*, à l'intérieur desquelles la numérotation des livres était indépendante; la première Époque présentait en six livres, comme une sorte de majestueux prélude, « l'histoire générale » de l'Empire et de Napoléon; dans la seconde, la carrière politique de Chateaubriand se développait en douze livres, mêlée à l'histoire de la Restauration; l'ancien « livre Dixième » consacré à M^{me} Récamier, y devenait le « livre Septième ». Composition, au total, parfaitement équilibrée. Restait à imposer l'ordre matériel aux feuillets trop souvent sujets, sur la table de Chateaubriand, au vagabondage et à la dispersion. Daniélo a conté cette opération, dont il se chargea : « Nous recommençâmes la lecture intégrale des *Mémoires*, en discutant chaque page, que je numérotais ensuite au recto et au verso. (13) » Cette numérotation ne comportait point seulement un chiffre : Daniélo s'imposait chaque fois de rappeler et de répéter le numéro de la partie, et, s'il y avait lieu, de l'époque. Il écrivait, par exemple, de sa haute écriture fleurie, sur la dernière page du livre voué à M^{me} Récamier, au recto : 2589; au verso : (2^e Ep.) 3^e P. Liv. 7-2589. — Ainsi révisé, assemblé, folioté, le manuscrit de 1845 comportait quatre mille et soixante-quatorze pages, copiées par Pilorge, zébrées de corrections et de ratures par Chateaubriand, enrichies de quelques notes récentes et d'un petit nombre d'additions par Daniélo; ce total, d'ailleurs, n'était exact que par à peu près; car plusieurs fois, il était arrivé au secrétaire de se tromper, soit qu'il sautât ou bien qu'il répâtât un chiffre; excusables inadvertances!

Ce grand travail était seulement sur le point de s'achever au début du mois de septembre 1845. Dans la solitude et le délaissement de l'été, tandis que M^{me} Récamier prolongeait son repos à Maintenon où lui-même, à son habitude, ne s'était point attardé, — n'est-ce

point alors que Chateaubriand fut peut-être tenté de donner à la Quatrième partie des *Mémoires* un complément de rêve et de poésie? Au retour de Venise, le cœur plein des thèmes lyriques entrevus là-bas, il avait prié M^{me} Récamier de relire les pages inspirées par son voyage de 1833, et particulièrement sa « Réverie au Lido »; n'était-ce point qu'il se proposait ou de les remanier à la lumière de son dernier séjour, ou bien de leur donner, vers la fin des *Mémoires*, quelque symétrique et poétique pendant? Et voilà que fouillant parmi ses dossiers verts, il ne retrouve plus les chapitres vénitiens! Le matin du 2 septembre, il avait écrit cette lettre paisible à M^{me} Récamier qui songeait à quitter Maintenon pour la maison de campagne de M. et M^{me} Lenormant (14) :

« Grand merci! Voilà un excellent petit billet de vous. Le temps est superbe. M. Lenormant vous aura rejoint. Vous êtes partie, ou vous allez partir pour la Normandie. Ne tardez pas à nous revenir et bravez toutes les grenouilles de votre passage. J'ai reçu un billet très aimable de M^{me} de Noailles. Tout est bien : surtout lorsque vous serez revenue; mais ne vous hâtez pas trop. Ce temps vous permettra de rester un peu plus longtemps à Thibouville. Enfin, nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu. Je passe des jours bien tristes. Mais Dieu soit loué de tout. Si je n'ai plus qu'un mois d'exil, il faut le prendre en patience : j'en ai vu bien d'autres. — M. David a la bonté de me donner de vos nouvelles : je lui sais un gré infini de son attention.

« A vous pour toujours et à jamais. »

L'inquiétude perce, au contraire, dans ce billet griffonné quelques heures plus tard :

« En voulant mettre ce matin de l'ordre dans mes manuscrits, j'ai trouvé qu'il me manquait tout le séjour à Venise, où se trouve ma promenade au Lido. N'auriez-vous point cette partie de mon manuscrit? Je vous ai déjà écrit ce matin. Quelle belle journée! »

A Maintenon, M^{me} Récamier ne pouvait chercher que dans ses souvenirs; elle chercha mal, puisque bientôt elle reçut ces précisions, dans une lettre où l'enjouement ne dissimulait guère une sourde anxiété :

Paris, 7 7^{bre} 1845.

« La *Promenade au Lido* n'est point séparée : elle est réunie à la description de Venise que vous avez. Au reste, comme il plaira à Dieu! Je vous l'ai portée un jour dans un mouchoir de soie : ce mouchoir aussi n'a pas été rendu. Nous verrons cela quand vous serez revenue. Je suis fâché au reste et à cause de vous que ce beau temps-là, loin de me faire du bien, me fasse du mal. Jouissez bien de ces derniers soleils, et souhaitez toutes sortes de bonheurs à cette jeune famille. Elle vient : c'est pour cela qu'elle est si gaie. Quand vous reviendrez, je reprendrai de la vie. Ne vous hâtez pas : je passe ici mon temps à Notre Dame. Il est bien rempli : il est à vous et à Dieu. Quand vous reviendrez, je serai tout en joie. »

Huit jours plus tard encore, l'inquiétude persistait sur le sort des pages vénitiennes (15) :

Paris (13), 7^{bre} 1845.

« M. David me fait dire que vous êtes encore à Maintenon jusqu'à demain, après quoi vous partez pour la Rivière-Thibouville. Vous êtes heureusement servie. Il fait un temps admirable. Allons! revenez-moi le plus tôt possible. Je vous reverrai avec la joie qu'on éprouve en revoyant l'objet qu'on aime le mieux. N'oubliez pas de chercher dans votre mémoire mon morceau sur Venise : il me tient un peu au cœur parce qu'il met fin à mon travail. Après quoi, je m'en irai paisiblement dans une autre vie, si vous voulez bien penser à moi. Je vous reverrai sans doute le mois prochain. Allons, revenez-moi donc, puisque c'est votre charge dans ce monde. »

M^{me} Récamier regagna Paris le 18 septembre; nul doute qu'alors, soit à l'Abbaye comme il est probable, ou peut-être dans quelque placard de la rue du Bac, le livre du « Séjour à Venise » ne se soit aisément retrouvé; car ses feuillets reçurent leur place et leur numéro d'ordre dans le Manuscrit des *Mémoires*. Mais, hormis la suppression ou l'addition des notes que l'on a lues plus haut, Chateaubriand n'y apporta point de remaniements.

Au prix de quelque dix mois de travail, il croyait, alors, avoir paré, dans la mesure du possible, aux menaces de publication fragmentaire et dispersée; harmonieux, équilibré, chiffré page à page et solidement constitué, le « Manuscrit de 1845 », quatre-vingt-seize fois authentiqué par sa signature, enregistrerait peut-être encore quelques ultimes corrections de l'artiste insatisfait; mais c'est lui qui, devant sa tombe, s'opposerait comme une digue aux assauts des spéculateurs.

Ayant ainsi arrêté — il en était du moins persuadé — la forme définitive de ses *Mémoires*, Chateaubriand entreprit de la soumettre à l'approbation de ses amis, sur laquelle, d'avance, il comptait. Dans le sanctuaire de l'Abbaye, tous rideaux tirés et toutes portes closes, commença vers le début d'octobre une série de lectures où n'assistaient, chaque soir, que les initiés (16) : c'est-à-dire, autour de M^{me} Récamier, Ballanche, Ampère, M. et M^{me} Lenormant, Paul David, peut-être quelquefois le duc ou la duchesse de Noailles. Les avis de ce petit comité étaient d'importance; pesés, discutés, adoptés, ils amenèrent un bouleversement inattendu. Chateaubriand dut convenir que le texte des *Mémoires* avait besoin d'une révision attentive et suprême. A la fin de cette année 1845, s'inaugura pour lui une nouvelle période de travail qui dura d'abord quatre ou cinq mois, et puis toute une année encore. D'une main résignée, mais sans doute frémissante, il modifia l'ordonnance générale de son œuvre; il y opéra des mutilations importantes et fort regrettables; on peut croire qu'il fit aussi maint remaniement de détail, et que ses corrections ne portèrent point uniquement sur le style.

Racontant comment, en 1845, il avait classé les feuillets du manuscrit établi par Pilorge, Daniélo ne craignit pas d'écrire : « C'est sur cet exemplaire, comme on peut s'en assurer, qu'ont été imprimés les

Mémoires. » On peut s'assurer du contraire, grâce aux manuscrits aujourd'hui retrouvés. Mais on s'explique mal l'erreur de Daniélo; comment n'a-t-il point remarqué l'absence, dans l'édition, de bien des pages qu'il avait relues et chiffrées? Son excuse, peut-être, c'est que, vers l'automne de 1845, coupable d'une indiscretion et devenu désagréable à l'entourage de Chateaubriand par la roideur de son caractère, il fut prié d'interrompre son assiduité quotidienne. Un secrétaire non moins dévoué, mais plus souple, le remplaça; cet obscur Maujard (17), qui ne se piquait point de lettres, assista son patron jusqu'aux heures de l'agonie; il assista les *Mémoires* jusqu'au plein jour de leur publication; c'est lui qui en établit et en mania les derniers manuscrits; son écriture nette et appliquée s'y entrelace à celles de Pilorge, de Daniélo et de copistes plus obscurs. Il lui manquait de connaître à fond — mais le seul Pilorge détenait cette connaissance — l'œuvre vaste et compliquée qu'il allait accompagner dans les dernières étapes de son histoire. Il commença par en transcrire, par en relire tout au moins, les douze premiers livres, comme on peut l'inférer de ce billet adressé par Chateaubriand à M^e Mandaroux-Vertamy (18) :

Paris, 20 janvier 1846.

« Voilà, Monsieur et cher ami, copie exacte de la première partie de mes *Mémoires*; je vous l'envoie pour remplacer l'ancien dépôt fait par M. Sala. — M. Maujard qui vous porte le manuscrit actuel recevra l'ancien que je vous prie de me renvoyer afin que je le brûle sous mes yeux. Le présent manuscrit sera remis par vous et M. Sala en place de l'ancien dans la boîte demeurée vide.

« Il faut que vous revoyiez ici mon amitié et mon écriture. »

Cette version de la première partie était-elle définitive? On peut penser que, dans la suite, Chateaubriand la retoucha encore. Mais, obsédé par la crainte qu'au lendemain de sa mort on ne publiât les textes incomplets conservés encore dans les boîtes de l'éditeur et du notaire, il avait hâte de les soustraire aux deux dépôts. Nul autre moyen que de les remplacer par des copies conformes à son manuscrit personnel. Il va s'y employer au fur et à mesure qu'avancera sa nouvelle révision.

Dans ce travail, de quels principes, ou plus exactement de quels scrupules s'inspira-t-il? Pour le comprendre, il faut interroger son entourage. Ni M^{me} Récamier ni les familiers de son salon n'avaient conservé, en ces années 1845 et 1846, la largeur et la ferveur d'esprit qui avaient accueilli, onze ou douze ans plus tôt, les premières lectures des *Mémoires*. A mesure que les hôtes de l'Abbaye vieillissaient, une brume tissée de menus préjugés, de délicatesses raffinées mais souvent excessives, d'appréhensions et de craintes mondaines, s'interposait entre eux et le siècle. Dans le sanctuaire de l'Abbaye, lumière et rumeurs n'arrivaient qu'à travers des vitraux historiés aux cou-

leurs d'une sorte de *Légende Dorée*; l'air ne se renouvelait guère; le goût se scandalisait facilement. M^{me} Récamier n'osait plus regarder en face le buste où Chinard la représentait en train de retenir la chute d'un voile sur sa poitrine dénudée; elle venait de le faire amputer des deux seins (19). Comme elle, comme Chateaubriand, ses principaux conseillers, Ballanche, Ampère, Paul David, se laissaient assombrir par les inquiétudes, sans cesse renouvelées, de leurs déplorables santés. Dans cette chapelle aux ors éteints, aux chants assourdis, la nouvelle du marché Girardin avait retenti comme l'annonce d'un sacrilège, comme le présage d'une catastrophe; tous ces délicats et ces valétudinaires imaginaient qu'après eux un monde nouveau et redoutable s'inaugurerait par une façon de cataclysme. A mesure que devant l'orthodoxe et ombrageux concile les *Mémoires* déroulaient leurs épisodes, les assistants voyaient grandir devant eux l'épouvantail du feuilleton. Qui sait? dans quelques mois... qui sait? demain peut-être ils étaient exposés à trouver dans *la Presse* tel chapitre de poésie, tel portrait politique auxquels dans un volume le contexte eût laissé leur vraie valeur; isolées au bas d'un journal, quel relief allaient prendre ces pages destinées à la méditation! quels scandales, quelles méprises ne risquaient-elles point de provoquer!

Ces scrupules s'exerçaient principalement contre la troisième et la quatrième partie des *Mémoires*. Là, Chateaubriand sur la scène de sa comédie humaine jetait, non sans rudesse, toute une figuration de contemporains; certains lui survivraient; de beaucoup d'autres, hier disparus, les fils et les héritiers protesteraient avec amertume. Et puis, ce ton de sombre humeur ou de libre fantaisie adopté par le mémorialiste convenait-il à sa dignité d'ambassadeur, de ministre, d'homme d'État? Serait-il compris? Ne provoquerait-il pas une autre série de protestations et de scandales? Dix ans plus tôt, déjà, Chateaubriand avait pu l'appréhender; au matin d'une « lecture » intime où un noble duc — Laval ou Lévis? — devait entendre la relation des « ambassades » de 1833, il avait dépêché ce billet préventif à M^{me} Récamier (20) :

« Cette lecture qui ne vous plaît guère m'a trotté toute la nuit dans la cervelle. Je veux l'abréger, nous ne lirons que *les choses même de Prague*... Au fait, le duc de L. n'entendrait rien au *poète* et à ses *rêveries*... »

A tant de poésie qu'entendraient les lecteurs de la *Presse*? Au reste, la fantaisie à pleines mains jetée dans le récit du « Séjour à Venise » s'accorderait-elle à la haute idée que les admirateurs de Chateaubriand se formaient de son génie? Fi de ces courtisanes surveillées par « un caporal schlagen »! Fi de cette plébéienne Zanze, à qui la gratitude d'un Pellico n'avait rien enlevé de sa vulgarité! Fi de ces pêcheuses de la lagune avec qui le grand homme n'a point craint de se commettre en des dialogues indignes de sa haute renommée! Et le récit même des soirées passées chez ces vieilles dames en qui survivait la

grâce équivoque d'une Venise frivole et disparue, de quel ton sonnerait-il à des oreilles un peu délicates? Et ce parallèle avec Byron, constamment exprimé ou sous-entendu? Comme si la sévère renommée de M. de Chateaubriand se pouvait comparer à celle d'un poète qui emplit l'Europe, et particulièrement Venise, de ses dévergondages insensés et de ses crapuleuses amours?... Ce livre vénitien, ce livre composé d'« incidences », c'est-à-dire de rêves et de musardises, est décidément trop long, trop libre, trop divers et trop familial; il fait, dans un récit principalement politique, figure d'intermède et de diversion; il effarouchera maintes âmes pudibondes. Le jugement des esprits sérieux, on croit d'avance l'entendre; d'avance on l'a recueilli d'une bouche autorisée, celle de M. Villemain (21) :

Un vrai chef de parti, arrivant alors à Venise, n'aurait pas eu le loisir de tant considérer la prison de Silvio Pellico, et de méditer sur Rousseau et Byron. L'imagination est un grand charme; mais il ne faut pas qu'elle paraisse un amusement cherché, pour remplacer l'intérêt sérieux qui manque, ou distraire du devoir qui fatigue.

Le livre sur Venise, pour la haute réputation de son auteur, gagnerait à être écourté; peut-être même serait-il bon d'en conseiller le sacrifice! Contre le dernier chapitre, la *Rêverie au Lido*, où la poésie s'en trouvait ramassée, toutes les objections aussi se réunissaient; et le duc de Noailles, assurément, faisait valoir une objection complémentaire : dans certain paragraphe relatif au voyage de Jérusalem, — paragraphe remanié déjà, comme il semble, sur son désir, — ne verrait-on point transparaître le fantôme ardent et dément de la pitoyable Natalie sa parente? Ces lignes, Sainte-Beuve avait eu déjà le tort de les publier : mais par bonheur il les avait maintenues dans la pénombre favorable d'une note; fallait-il dans le grand jour des *Mémoires*, les offrir à la malignité publique?

Le duc de Noailles, au reste, entretenait sans doute contre le livre dixième de la quatrième partie des préventions d'une autre nature qu'il dut faire exprimer discrètement par M^{me} Récamier. Ni le prologue consacré, sur sa demande, au château de Maintenon, ni l'épilogue voué au jugement général sur la duchesse de Berry ne lui donnaient une vraie satisfaction. Les fastes du château étaient évoqués avec une rapidité bien hautaine; le portrait de M^{me} de Maintenon, formellement commandé et recommandé au grand peintre, ne s'y trouvait pas. Quant aux lignes généreuses et dédaigneuses sur la duchesse, pouvaient-elles paraître sous la signature posthume du vieillard qui, à Londres et à Venise, venait de se dresser, blanc drapeau symbolique, auprès d'Henri V? Blessant les cœurs légitimistes, elles heurteraient en outre les graves esprits. Ceux-ci penseraient ce que Villemain allait bientôt écrire : « Est-il permis de rire du malheur, quand on y est fidèle? » Les graves esprits ne peuvent « exprimer qu'un regret de cette moquerie sceptique, fatale à toutes

les causes, et qui ne laisse de place et presque de droit qu'à la force, tant qu'elle dure (22) ».

Les mêmes esprits graves, et naturellement malveillants, comment s'accommoderaient-ils des deux livres où se trouvait résumé le *Congrès de Vérone*? L'exposé des affaires, sans doute, s'y trouvait simplifié; mais, désireux de mieux peindre les « extérieurs » du Congrès, et les personnages qui tinrent les rôles d'apparat ou les emplois subalternes, Chateaubriand n'avait-il point repris quelques-unes des pages arrachées par des mains circonspectes à l'édition de 1838? ne s'était-il point revanché de la contrainte alors subie en accentuant, dans certains croquis, les couleurs et les traits? Que de colères en perspective! A ces objections, on peut conjecturer que la « Société Sala » en ajoutait une autre, et capitale : l'édition du *Congrès de Vérone* s'était mal vendue; bien des exemplaires demeuraient en magasin; les livres qui résumeraient l'ouvrage dans les *Mémoires* nuiraient certainement à leur vente déjà laborieuse.

A tant d'observations et de remontrances, que pouvait répondre Chateaubriand? Il se soumit, lassé. Du livre sur Venise, qu'il avait tant aimé, il accepta d'amputer un peu plus de la moitié; il l'arrêta brutalement, au milieu d'un chapitre, juste avant le développement sur les malheureuses courtisanes. Plus d'un chapitre subséquent aurait pu trouver grâce devant les plus intransigeants scrupules; par exemple, la méditation historique sur la chute de la Sérénissime; et même, allégée de quelques couplets, la « Rêverie au Lido ». Mais, ayant consenti le principe du retranchement, Chateaubriand ne voulut point chicaner sur les détails; il donna l'ordre à Maujard de recopier le livre en s'arrêtant avant les phrases condamnées; et puis, il détourna les yeux. Avec la même apparente indifférence, il sacrifia aux intérêts de ses éditeurs les livres sur le *Congrès*. Il adoucit, çà et là, plus d'un trait, barra dans son manuscrit des lignes trop favorables à Béranger, des paragraphes entiers trop défavorables à Thiers, à George Sand, à l'usurpateur Philippe, à certains coryphées du « juste milieu (23) ». Bien d'autres corrections de détail, qu'il consentit alors avec une sorte de stoïque détachement, on ne les connaîtra sans doute jamais. Toutes ces précautions, il n'acceptait point de les prendre pour sa gloire, mais pour la tranquillité de ses amis. Comme eux, il se mettait sous les yeux l'épouvantail de ces feuilletons qui, dans quelques semaines peut-être, débiteraient ses souvenirs.

M^{me} Récamier, hantée de la même vision, paraît s'être laissée assiéger, vers cette époque, d'une multitude d'autres scrupules. Quelle image de son rôle dans le monde, de sa grâce et de sa beauté laisserait-elle à l'avenir? Le portrait de déesse et de madone qu'elle avait inspiré à Chateaubriand lui donnait du souci. Le « livre Dixième » (elle continuait de l'appeler ainsi) tantôt la remplissait d'une douce fierté, et tantôt lui suggérait mille inquiétudes. Elle en avait fait exécuter plusieurs copies (24) qu'elle confiait discrètement à des

amis sûrs en sollicitant leurs avis. Ceux-ci étaient fort partagés. M^{me} de Courbonne — vieille dame de l'ancienne société, qui la connaissait depuis plus de quarante ans, et qui passait les étés porte à porte avec elle, à Passy, dans le parc de Beauséjour — rédigeait, après sa lecture, une note assez dédaigneuse (25) :

J'ai lu la portion des *Mémoires* de M. de Ch(ateaubriand) sur M^{me} Récamier : je n'en suis pas satisfaite. B. Constant l'a mieux connue; une lettre de M^{me} de Staël sur la perte de la fortune de M^{me} Récamier est un chef-d'œuvre de sensibilité vraie : de pareilles paroles consolent de tout, et la façon dont elle juge ce qui reste à la femme ruinée est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Des lettres de La Harpe, de Lucien Bonaparte, de Bernadotte, de M^{me} de Staël, font valoir ce recueil; mais voilà tout.

Un simple recueil de lettres : quelle méconnaissance de ce pauvre « livre Dixième » ! Le duc de Noailles, devenu ombrageux avec l'âge, n'en aimait point beaucoup le ton et l'inspiration (26). M^{me} Récamier demeurait hésitante; bientôt, montrant le livre au peintre Etex qui fit de Chateaubriand dévasté par la vieillesse le plus douloureux et le plus tragique portrait, elle lui dit qu'elle « voulait se montrer à lui telle qu'elle était aux yeux » du grand écrivain (27); elle consulta encore d'autres familiers de l'Abbaye, mais en cachette de son petit concile et de ses vrais amis; entre autres, Louise Colet.

C'est ainsi qu'intervient dans cette histoire le personnage qui, tenant à la fois de l'opérette et de la tragédie, va y jouer le rôle le plus inattendu : Louise Colet « née Revoil » ou, comme l'on disait couramment alors, « la belle M^{me} Colet », ou, mieux encore, « la dixième Muse », ou, comme murmurait dans l'ombre l'amoureux Flaubert, « la Muse ! » Survenue à Paris en 1836 pour y bousculer la gloire, elle avait arraché à Chateaubriand une lettre qui lui refusait une préface en la couvrant de fleurs; elle en avait paré comme d'un trophée un premier recueil de vers aisés et médiocres que d'autres, hélas! devaient suivre. C'était une femme redoutable : Junon beaucoup plus que Vénus. Elle avait décrété qu'au prix de sa beauté insolente, elle achèterait tout : gloire, fortune, talent. Une grande facilité de plume lui tenait lieu de génie; une grande facilité de mœurs lui valait plus de considération qu'à d'autres la vertu; une grande aisance à réclamer, comme son dû, prix, pensions, gratifications, allait, sous quatre régimes et de Louis-Philippe à Mac-Mahon, lui assurer des rentes. Avec un orgueil imperturbable, elle quémandait, quémandait, quémandait (28). Vite oublieuse du « sieur Colet (Hippolyte), professeur d'harmonie au Conservatoire », qui eut, d'ailleurs, l'indiscrétion de mourir seulement en 1851, elle attachait à son char, par les liens fleuris de l'amour-propre et de l'amour, des académiciens comme Victor Cousin, des ministres comme Salvandy, des académiciens-ministres comme Villemain, l'avenir de beaux jeunes gens comme Flaubert, le passé de beaux poètes comme Musset,

jusqu'au stoïcisme désabusé de Vigny (29), jusqu'à la colère rugissante de Victor Hugo proscrit; caressant l'un, flattant l'autre, les trompant tous, elle les apprivoisait tous; ardents ou poussifs ces coursiers frémissaient à son appel; et, hop! hop! guides hautes, en route pour l'immortalité.

Entre deux temps de ces galops téméraires, la Muse se venait faire admirer au salon de l'Abbaye. Vers 1843 ou 1844, elle s'y montra peu à peu plus assidue, prodiguant les flatteries au cénacle de vieillards où l'opulent éclat de sa blonde chevelure et de ses formes alors presque parfaites jetait comme un éblouissement. Bientôt, déployant tout un système stratégique d'amabilités, elle circonvint la bienveillance de M^{me} Récamier, que M^{me} Lenormant, fort absorbée par l'éducation de ses enfants, était contrainte de délaisser certains soirs (30). La Muse se fit plaindre; c'est par la pitié qu'on était le plus sûr de gagner le cœur de M^{me} Récamier. Elle fit des confidences; elle en sollicita et bientôt en obtint. Avec le secours de son amie Clémence Robert, femme de lettres sans cesse besogneuse qui réussit à prendre logis dans l'Abbaye, elle s'insinua fort avant dans les bonnes grâces de celle que ni la beauté, ni l'infortune n'avaient jamais laissée insensible. Les familiers de M^{me} Récamier, Paul David, M. et M^{me} Lenormant, ne tardèrent pas à s'étonner de voir l'influence exercée à l'Abbaye par les deux représentantes de ce qu'ils appelaient *in petto* « la mauvaise compagnie ». Clémence Robert « captivait M^{me} Récamier par l'attrait de sa misère »; et Louise Colet avait entrepris « un siège en règle »; elle vint se loger, dit plus tard Charles Lenormant (31), pour ainsi dire « dans la poche » de celle qu'elle prétendait séduire; elle loua un appartement rue de Sèvres presque en face de l'Abbaye. Que prétendait-elle? Capter sans doute les souvenirs et les papiers de M^{me} Récamier dont elle espérait tirer, plus tard, la matière de publications tapageuses et lucratives. Elle savait que M^{me} Récamier avait songé déjà, avec Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille, à préparer en vue d'une édition future — dont la date, certes, était, dans ses prévisions, bien lointaine — les lettres de M^{me} de Staël.

Un incident favorisa ces cupidités secrètes. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1844, Sainte-Beuve fit paraître sur *Benjamin Constant et M^{me} de Charrière* une étude assez dure; révélant les lettres de l'auteur d'*Adolphe* à cette première amante, il en dénonçait l'égoïsme et la sécheresse (32). Benjamin, affirmait-il, « passa sa vie... à chercher en tout l'émotion sans atteindre à la passion. Il assista toujours par un coin moqueur au rôle sérieux qui s'esquissait en lui... » M^{me} Récamier s'inquiéta; elle savait trop qu'avec elle au moins Benjamin n'avait point manqué de sincérité. Ce n'était point une comédie qu'il lui avait jouée! Ses lettres ardentes en témoignaient. Elle les relut, en communiqua des passages à Louis de Loménie qui, bientôt, dans sa *Galerie des Contemporains illustres* suspendit un portrait où Benjamin Constant apparaissait avec des traits plus

sensibles et plus vrais (33). Dès cette époque, M^{me} Récamier songea que les lettres qu'elle détenait seraient la plus efficace défense pour la mémoire de l'homme qu'elle avait failli désespérer. Pouvait-elle admettre qu'il n'eût point de cœur, celui que si souvent, pendant près de deux ans, elle avait vu pleurer à ses genoux? En douter, c'était rabaisser le mérite de la résistance qu'elle lui avait victorieusement opposée; c'était, par un détour, s'en prendre à sa propre vertu. Les femmes les plus irréprochables n'admettent point d'avoir triomphé sans combats; et louer leur impassibilité, c'est leur faire une secrète injure.

En ces années 1844 et 1845, M^{me} Récamier classa donc pieusement les lettres où dormaient tant de flammes; elle les fit transcrire en deux ou trois exemplaires. L'un d'eux, elle le confia à Louise Colet; elle lui remit en même temps une copie du « livre Dixième »; elle semblait alors « heureuse, dit Louise Colet, de se sentir ainsi caressée par cette plume immortelle et pour ainsi dire *embaumée* dans » l'œuvre de Chateaubriand (34).

Il faut bien penser cependant que son inquiétude et ses scrupules dépassaient encore sa satisfaction. Le portrait dû à Chateaubriand n'était à ses yeux ni assez vrai, ni assez vivant. De lui elle dit sans doute, comme du buste où Canova l'a représentée en Béatrix : « C'est une figure presque imaginaire; et pourtant, ce sont mes traits; il faudrait seulement y mettre je ne sais quoi qui composait autrefois ma physionomie (35). » Surtout, elle répugnait un peu plus chaque jour à l'idée que le livre Dixième pût s'étaler, de son vivant peut-être, dans un feuillet de journal, à l'idée qu'il affronterait, avec les *Mémoires*, les discussions orageuses de ses contemporains. Elle qui, toute sa vie, s'était faite l'esclave des plus délicates convenances, elle voulait bien reparaître aux yeux des hommes, mais seulement après un délai de silence et de pénombre, dans le demi-jour crépusculaire de l'histoire. De tant d'appréhensions, elle s'ouvrit à son confesseur, un père Mariste, l'abbé Morsel, dont les scrupules ne purent que fortifier les siens (36).

Il n'est donc pas surprenant que, dans les premiers mois sans doute de 1846, elle ait obtenu de Chateaubriand un premier sacrifice : l'ancien livre Dixième subit de considérables abréviations (37). A mesure que des remaniements étaient décidés, Maujard les inscrivait sur le manuscrit de Pilorge où la révision faite un an plus tôt avec le secours de Daniélo avait déjà laissé une trace; des pages entières de son écriture remplacèrent plusieurs feuillets de Pilorge; sur certaines pages, les deux écritures s'amalgamèrent. Dans cet « état » nouveau des chapitres entiers disparurent : ceux, entre autres, qui contenaient les lettres de La Harpe, de M^{me} de Staël, de Benjamin Constant; le livre était réduit de moitié; il subsistait cependant. Mais M^{me} Récamier réitéra ses insidieuses prières; bientôt, Chateaubriand effaça presque entièrement le portrait pour qui tant elle craignait le grand

jour : de l'ancien livre Dixième il ne conserva que quatre petits chapitres, raccordés tant bien que mal aux pages où il conte la fin de sa lutte avec Villèle et sa nomination à l'ambassade de Rome. « Revenons encore sur des temps écoulés ! » dit-il au début, comme pour s'encourager à de pathétiques remémorances. Il se contente, cependant, de dérouler rapidement quatorze années environ de la vie de M^{me} Récamier, depuis la liaison avec M^{me} de Staël jusqu'au retour de l'exil : tableau peuplé uniquement de fantômes ! A ce spectacle, le vieux narrateur, une dernière fois, s'attendrit : « Je vivais alors inconnu, moi qui depuis ai perdu tout, moi dont les amis ont disparu, moi qui n'entends plus que les vagissements de quelques âmes sur l'autre rive... J'irai bientôt retrouver ces prédécesseurs qui m'appellent!... » Sanglot suprême où passe un écho du vers virgilien sur les ombres malheureuses qui « tendent en vain les mains dans leur amour de la rive ultérieure » !

Vers la fin de 1846, cette profonde révision des *Mémoires* était accomplie ! D'une main résignée, que la tristesse avait rendue parfois tremblante et malhabile, Chateaubriand venait de mutiler le double portrait, fruit d'un long rêve et d'un lyrique effort. Le 14 avril, reprenant sur un ton plus solennel la « Préface testamentaire » de 1833, il avait rédigé l'*Avant-Propos* définitif, où perce l'amère lassitude d'un titan écrasé par un monde.

Un dernier sacrifice s'était imposé. Après tant de retranchements et de mutilations, la savante architecture des *Mémoires*, dont Chateaubriand avait cru arrêter les lignes l'année précédente, se trouvait atteinte dans son harmonie. Un luxe excessif de divisions et de subdivisions ne risquait-il pas, d'ailleurs, de décevoir des lecteurs habitués, par les nouveaux modes de publicité, à des horizons restreints et à des perspectives brèves ? Dans une note dictée à Pilorge, Chateaubriand, au temps où il craignait d'être surpris par la mort avant l'achèvement de son œuvre, avait ordonné que l'on maintînt — quel que fût le groupement des livres — « les quatres parties ou carrières, ma carrière de soldat, ma carrière littéraire, ma carrière politique et ma carrière mêlée au-delà de la chute de la monarchie (38)... » Avec regret, on n'en saurait douter, il renonça décidément à cette quadruple perspective ; il distribua la totalité subsistante de ses *Mémoires* en quarante-deux livres aux chiffres continus.

Après ce dernier effort de résignation aux « tristes nécessités », pour parer aux éventualités désagréables qui l'avaient fait trembler il ne restait à Chateaubriand qu'à se mettre strictement en règle avec les clauses du contrat de 1836 ; il entendait s'en prévaloir outre-tombe contre Girardin par le truchement de ses exécuteurs testamentaires. A prendre ces précautions déjà funèbres, lui et sa femme s'occupèrent au cours de cette année (39) ; M^{me} de Chateaubriand achetait la boîte munie de deux cadenas qui devait contenir le manuscrit définitif ; elle collait sur le couvercle une étiquette bien apparente.

Chateaubriand rédigeait deux lettres, l'une à son neveu Louis, l'autre à M. Vertamy, pour exprimer nettement ses dernières volontés relatives aux *Mémoires*. D'autre part, il faisait transcrire son œuvre en deux exemplaires par des calligraphes divers, la plupart peu intelligents, dont il négligeait de revoir le travail. De ces copies, l'une acheva de remplir la « boîte de l'éditeur » où la première partie reposait depuis le 20 janvier 1846; l'autre, envoyée à M. Mandaroux-Vertamy le 28 avril 1847 fut, le 29 mai, par les soins de M^e Thureau-Dangin avocat, et suivant acte authentique, remise au notaire Cahouet; il l'enferma dans sa boîte où elle remplaça les « dix-huit portefeuilles » déposés en mars 1836. — En ce printemps de 1847, les prescriptions des contrats se trouvaient donc respectées dans la plus expresse rigueur; les deux manuscrits témoins dormaient chacun dans sa boîte et sous la protection de sa serrure à trois clefs. Le troisième manuscrit qui, au dernier soupir de Chateaubriand, deviendrait seul authentique, demeurait rue du Bac; l'auteur des *Mémoires* était libre, jusqu'à sa fin, d'y introduire toutes corrections et modifications qu'il jugerait convenables. Chateaubriand s'était mis en règle avec son œuvre et avec les hommes; il pouvait mourir.

Le 16 août 1846, en quittant sa voiture, il avait glissé et s'était brisé la clavicule (40). Cet accident marqua pour lui une descente nouvelle sur le symbolique escalier d'ombre; sa déchéance physique s'accrut; il perdit décidément l'usage de ses jambes. M^{me} de Chateaubriand mourut au mois de février suivant, et, morte, rentra pour toujours en sa chère Infirmerie; au mois de juin 1847, le doux Ballanche alla continuer ses rêves en un monde dont il n'avait jamais cessé de chercher le reflet sur la terre.

Demeurés seuls en face l'un de l'autre, Juliette et René, comme ils l'avaient souhaité, allaient achever leur vie ensemble. S'ils conçurent un instant — et en même temps, semble-t-il, — le dessein de s'épouser, ils eurent la sagesse de ne point commettre cette faute de goût (41). Sous l'accablement de leurs infirmités, ils continuaient de se sourire. Depuis trois ans, M^{me} Récamier avait à peu près perdu la vue; l'opération de la cataracte ne la lui rendit pas. Chaque jour encore, Chateaubriand « à son heure » se faisait monter auprès d'elle dans un fauteuil. Ses derniers billets témoignent de sa tendre fidélité : « ...Plaignez-moi, aimez-moi toujours un peu, je reprendrai (à) la vie dont pourtant je suis bien las. A vous, à vous (42). » Et quand, l'été de 1847, M^{me} Récamier partit pour se mettre aux mains des oculistes (43):

« Conservez-moi bien votre amitié, que je la retrouve comme je la laisse. Je ne cesserai de penser à vous. Il est impossible que quelques mois d'absence fassent brèche dans un long attachement comme le nôtre. Il durera autant que ma vie... »

Ils se retrouvèrent plus vite qu'ils n'avaient pensé. Après que Chateaubriand accompagné de Mandaroux-Vertamy se fut permis

une fugue de huit jours vers la mer, vieille maîtresse que, pour la dernière fois, il salua sur la grève de Dieppe, il ne bougea plus. A l'Abbaye, pendant leurs heures quotidiennes, tandis qu'autour d'eux Ampère, M. et M^{me} Lenormant, Brifaut, le duc de Noailles, s'efforçaient d'entretenir l'illusion d'une causerie, Juliette et René, à leurs places habituelles, aux deux bouts de la cheminée, ressemblaient, immobiles, à deux divinités déchuës. Devant eux, en 1847, au printemps, puis à l'automne, eurent lieu de suprêmes lectures des *Mémoires* (44). Dans la solitude de la rue du Bac, Chateaubriand, au mois de juin, introduisit encore des modifications dans son manuscrit. Vers la fin de l'année, il écrivit à M^e Mandaroux-Vertamy qu'il avait « entièrement revu et corrigé ses *Mémoires* »; il lui envoya, pour qu'elle fût jointe à la minute de son testament, la clef de « la boîte de bois blanc » où il avait « déposé » la « copie » qui « doit servir à l'impression ». Plongé, par accès, en de longs mutismes, il s'enlisait lentement dans la mort; et cependant, aux rares heures de lucidité, saisissant quelques cahiers du manuscrit de 1845, il dictait à Maujard des corrections suprêmes (45). Pensait-il aux mutilations qu'il avait accepté d'infliger à la quatrième partie? Du manuscrit intégral de cette partie, tel qu'il existait en 1845, il avait fait présent à M^{me} Récamier — peut-être avec l'espoir qu'en des temps plus heureux les textes injustement proscrits reverraient la lumière.

Aux premiers jours de juillet 1848, lorsque la mort enfin acheva de le submerger (46), M^{me} Récamier était près de sa couche, les *Mémoires* étaient à ses pieds. Elle ne le voyait plus. Il ne l'entendait pas; il ne lui parlait pas; mais à chaque fois qu'elle le quittait pour prendre un peu de repos, il la suivait longuement d'un regard anxieux : la reverrait-il? Bientôt, ce regard même parut se détourner de toute forme vivante. Penchée à tâtons vers le mourant, Juliette épiait son souffle. Le 4 juillet, à huit heures du matin, elle l'entendit soudain s'écourter, s'affaiblir, se taire; elle perçut le silence et fondit en sanglots.

Deux heures plus tard, serré dans les bandelettes de la mort, François de Chateaubriand était allongé sur son petit lit de fer, pareil au lit funèbre de Napoléon. Un crucifix semblait avoir apaisé sa poitrine immobile. De lui, M^{me} Récamier ne conserverait rien que des boucles de cheveux coupés sur sa tempe, et les branches de verveine (47) — fleur magique, fleur favorite de René — dont elle se disposait à parer son linceul.

Auprès du lit, dans la boîte à la serrure détraquée, reposaient les *Mémoires*. Aux dernières heures, détachée du monde, détachée même de la femme qui avait représenté pour lui un peu du ciel sur la terre, l'âme farouche du moribond avait pris en eux son refuge. Il leur appartenait désormais de la transmettre à la postérité.

CHAPITRE III

La Publication des Mémoires.

Pour l'instant, cependant, ce n'était guère de la postérité qu'il s'agissait; Chateaubriand n'était pas encore enfermé dans le catafalque de granit qu'il avait choisi près de sa mer natale pour dominer au murmure des marées quotidiennes, la grande marée montante des siècles inconnus; Ampère, au bord de sa tombe, n'avait pas encore appelé « prodigieux » ces *Mémoires* posthumes que « la mort allait publier »; déjà pourtant, autour de la petite chambre demeurée vide rue du Bac, retentissaient les grondements des appétits et des curiosités. L'œuvre suprême du grand écrivain n'allait-elle point paraître? Les actionnaires de la « Société Sala » étaient impatients de rentrer dans leurs fonds, et sans doute d'encaisser des profits depuis douze ans escomptés; la plupart d'entre eux — représentant mille actions sur douze cents — avaient consenti à recevoir leur part de l'argent versé en 1844 par Émile de Girardin; ils attendaient maintenant davantage. Que leur objecter? Ils étaient les légitimes propriétaires des *Mémoires*. Mais l'impatience du directeur de la *Presse* n'était pas moins vive; il avait acheté avec ostentation, payé avec faste, annoncé avec éclat; il avait hâte, lui aussi, d'exercer son droit.

En face de ces deux impatiences aiguës l'une par l'autre, quelle serait l'attitude des quatre exécuteurs testamentaires (1)? Chargés de défendre les intentions de Chateaubriand et l'intégrité de son œuvre, ne devaient-ils point renouveler ses protestations contre un marché qu'il n'avait jamais accepté? Qu'allait-il sortir du heurt de ces droits et de ces intérêts contraires? Dès le 11 juillet, Adolphe Sala s'en inquiéta; il écrivit aux mandataires du défunt pour leur proposer une entrevue; deux seulement purent s'y rendre : le comte Louis de Chateaubriand qui avait assisté à la mort de son oncle, dont il était l'héritier principal; et le baron Hyde de Neuville, accouru à Paris dès qu'il avait appris le décès de son vieil ami. Dans ce premier entretien, Sala parut surtout soucieux de savoir si le manuscrit définitif était conforme à la copie qu'il détenait dans sa boîte, et s'il en pourrait tirer le nombre de volumes prévus par le contrat de 1836. Comment le renseigner? Par les soins des héritiers, les scellés avaient été posés sur les papiers et les meubles de Cha-

teaubriand; sous les bandelettes blanches et les cachets rouges, le manuscrit demeurait séquestré dans sa boîte; quelques semaines s'écouleraient certainement avant que l'on pût procéder à sa levée d'érou. Il ne semble guère que ce jour-là l'on ait parlé plus avant. Hyde de Neuville et le comte Louis étaient, des quatre exécuteurs testamentaires, les plus intransigeants; Sala le savait, ou il le comprit. Tous deux, d'ailleurs, quittèrent bientôt Paris en s'ajournant au mois de septembre; les divers héritiers auraient ainsi le loisir de mettre papiers et procurations en règle.

Mandaroux-Vertamy, cependant, au lendemain des cérémonies funèbres de Saint-Malo, regagna Paris; homme de loi, habitué à peser les clauses des contrats, à prévoir les procès et à redouter — ou à provoquer — leurs complications, il était plus disposé que ses confrères à accepter un arrangement. Les grandes lignes d'un accord possible furent esquissées, au cours d'une entrevue, par lui et par Sala; le 8 août, il les communiquait ainsi à Hyde de Neuville :

« ... Une ouverture m'a été faite par Sala : elle pourrait nous conduire à une conciliation assez supportable de tous les intérêts. N'oublions pas, en effet, qu'il y a eu un traité, et un traité suivi d'exécution de la part même de plusieurs de nos amis.

« Toutefois nous ne devons admettre que des propositions bienséantes. Il serait question, par exemple, de faire imprimer d'abord par volume, et puis ce volume avant d'être mis en vente, paraîtrait d'abord par feuillets. Si ce *mezzo termine* nous sortait d'embarras, il faudrait en bénir le ciel. Il y a assez de discordes dans l'air pour qu'on supprime celles qui sont évitables... »

C'est en se prévalant sans doute de ce commencement d'accord que Girardin, dès la veille, avait lancé dans la *Presse* une « annonce fastueuse » : comme il l'avait décidé depuis le 28 août 1844, les *Mémoires d'Outre-Tombe* y paraîtraient bientôt par feuillets. Il semblait sûr de lui.

Cette assurance même irrita Hyde de Neuville qui, le 14 août, de son château de l'Étang, retrouva un peu du ton farouche de Chateaubriand pour protester auprès de Sala :

« Je viens de lire, Monsieur, dans la *Presse* que bientôt les *Mémoires d'Outre-Tombe* seront publiés en feuillets. La Société à laquelle les *Mémoires* ont été vendus a-t-elle pu concéder ce droit?... »

C'était en effet la question essentielle; c'était même l'unique question. Hyde de Neuville la précisait le 26 août :

« ...Qu'a vendu M. de Chateaubriand? Des *volumes* et non des *feuillets*. La Société pouvait-elle changer, je ne dirai pas l'intention, mais le *fait*, mais la *condition* du contrat? Si pourtant M. de Chateaubriand eût gardé le silence, je baisserais la tête, tout en voyant avec peine ce qui me semble, et semble à tous, une inconvenance... Arrêtons-nous, de part et d'autre, *au droit*.

« ...Si les protestations réitérées de l'auteur des *Mémoires* reposent sur le *droit*, devons-nous, pouvons-nous perdre de vue l'honorable mandat confié à notre amitié, à notre loyauté? Je m'en rapporte à vous, Monsieur, à M. de Gi-

rardin, à tous les hommes de sens et de cœur. Entendez-vous, Monsieur, que chaque volume paraîtra en feuilletons *avant* l'impression et mise en vente du volume, ou *après*? Il m'importe beaucoup de connaître à l'avance ce que pensent à cet égard la Société et M. de Girardin?... »

Le même jour, Hyde de Neuville saisissait le comte Louis, en le pressant d'examiner le problème. Le comte Louis répondait que, d'accord avec Mandaroux-Vertamy, il ne voyait pas « grand inconvénient » à accepter une publication en feuilletons qui s'intercalerait entre l'impression des volumes et leur mise en vente. Sala, bientôt, faisait parvenir à l'Étang un résumé des arguments sur lesquels la société prétendait s'appuyer : « Le droit de cession d'une première publication, affirmait-il, a paru à tous les jurisconsultes qui ont été consultés, résulter de notre droit de propriété littéraire... » A Paris, en outre, dans les premiers jours de septembre, Sala montrait « quelque aigreur » à Mandaroux-Vertamy avec qui seul il aurait voulu mener toute cette affaire; obligé de faire face à une assemblée des actionnaires convoquée pour le 15 septembre, il souhaitait d'être mis rapidement « en possession » de « son manuscrit pour pouvoir apprécier s'il contient la quantité de matière énoncée, avant de passer outre aux autres observations qu'il pourrait soumettre au besoin... »

Après deux mois de délais et de pourparlers, les deux thèses juridiques, au lieu de se concilier, s'opposaient plus vivement peut-être qu'en 1844. Mandaroux-Vertamy décida de solliciter les « conseils éclairés » de quelques juristes; entre autres MM. Berryer, Pardessus et de Vaufreland : « Le droit strict, pensait-il, est, à mes yeux, pleinement pour nous; mais il y a bien des raisons pour qu'un débat judiciaire soit évité s'il est possible. »

Aux environs du 20 septembre, les exécuteurs testamentaires se réunirent à Paris; ils étaient trois seulement : le duc de Lévis, s'excusant de ne pouvoir remplir son mandat, demandait qu'on lui désignât un successeur; on décida de le remplacer par Charles Lenormant qui, dans le petit concile, représenterait discrètement l'influence de M^{me} Récamier. Puis, l'on examina la question de droit, âprement posée, dans les deux sens extrêmes, par Hyde de Neuville et par Sala; les mémoires des juristes conseillaient une transaction. Celle que Mandaroux-Vertamy avait suggérée dès le mois de juillet parut décidément la meilleure. Avec ingéniosité, elle conciliait les amours-propres et les intérêts. Les mandataires de Chateaubriand s'acquitteraient d'abord de leur mission sans prendre le moindre souci de la *Presse* : premièrement, ils parapheraient les feuilles du manuscrit avant de les remettre au gérant de la Société Sala; secondement, ils « confronteraient » chaque feuille imprimée avec les pages correspondantes — vérifiées comme authentiques — du dit manuscrit; au bas de chaque feuille, en témoignage de cette collation scrupuleuse, ils apposeraient leur *visa*; et c'est en conformité de ce *visa* que la Société donnerait à l'imprimeur le « bon à tirer ». Ainsi seraient édités les dix ou onze

volumes in-octavo prévus au contrat de 1836. Munie des feuilles visées par les exécuteurs testamentaires, la Société pourrait alors se retourner librement vers le journal la *Presse* ; exécutant à son tour le marché convenu, elle lui communiquerait une à une les feuilles imprimées ; la *Presse* les reproduirait en feuillets. Les volumes édités par la Société ne seraient mis en vente qu'au fur et à mesure que la matière de chacun d'eux aurait été épuisée par le journal. Pour que ce mécanisme habile fonctionnât sans heurt, il fallait, — mais il suffisait, d'ailleurs, — que chacune des parties intéressées fît preuve de diligence et de bon vouloir. Toutes les trois étaient désireuses d'aboutir rapidement et d'éviter des chicanes ; aucune ne souleva d'objection. Les exécuteurs testamentaires s'applaudissaient de sortir d'embarras en sauvegardant l'intégrité de leur mission. On avait persuadé Hyde de Neuville — dernier écho des intransigeances de Chateaubriand — qu'il n'y avait « aucun moyen d'obtenir plus ». Au moins pouvaient-ils affirmer en conscience et officiellement qu'ils n'avaient aucun rapport avec la *Presse*. Ils voulurent faire davantage et ébauchèrent le projet d'une déclaration collective.

Cet arrangement bien établi, il ne restait qu'à procéder aux formalités de l'envoi en possession. Le comte Louis avait en main les procurations de tous les héritiers. Le samedi 23 septembre enfin, les scellés furent levés rue du Bac « en présence d'un *Commissaire du gouvernement* » venu pour « réclamer au nom de l'État les papiers qui, dans les cartons de l'ancien ministre et de l'ancien ambassadeur de la Restauration, lui auraient semblé pouvoir être revendiqués par le ministère de la République ». Le manuscrit définitif des *Mémoires*, levé de sa boîte de bois blanc, fut promis à Sala pour le mardi ou le mercredi suivant. « Alors, écrivit-il à Girardin, je commencerai le travail relatif à la *confrontation* des épreuves. Aussitôt après, j'espère vous mettre en mesure de publier dans la *Presse*. Ces retards, bien involontaires de ma part, ne nous retarderont pas au-delà du 8 ou 10 octobre prochain pour le premier volume. Je ferai mon possible pour les abréger. » Le lendemain, en communiquant cette lettre à ses lecteurs, Girardin annonçait triomphalement : « La publication dans la *Presse* aura lieu du 10 au 15 octobre. » Il déclarait, le lundi 25 en tête de son journal : « Ces *Mémoires* formeront dix volumes. — Le droit de première publication de ces volumes a été acheté et payé par la *Presse* 96.000 francs. — C'est, on le voit, 9.600 francs par volume. — Ce prix eût été plus élevé encore, si la mort eût été moins prompte à enlever M. de Chateaubriand aux regrets de la France et de l'Europe. » Pour évaluer le prix de revient de son marché, Girardin ajoutait, au capital versé en 1844, les intérêts perdus depuis cette date ; c'était un bon calculateur ; Arlequin de la publicité, il excellait à donner de grands coups de batte sur sa caisse.

Le 23 septembre, cependant, rue du Bac on avait découvert, dans le secrétaire de Chateaubriand, l'important codicille de juin 1837

« qui désignait pour exécuteurs testamentaires MM. Ampère et Pilorge ». Mandaroux-Vertamy faisait part de l'incident à Hyde de Neuville qui, au lendemain de la conférence préparatoire, avait dû regagner sa province :

« ...Cette découverte, quant au premier surtout, a été une véritable bonne fortune. Sur le champ, je suis allé lui en donner avis, afin qu'il devînt associé à chacune de nos délibérations. M. Ampère est un complément précieux à tous égards. Il a paru flatté de ce souvenir de notre illustre ami. Nous n'avions pas à examiner, bien entendu, si le codicille ancien était ou non révoqué par celui qui nous désigne. »

Ampère, désormais, participa aux travaux et aux soucis des « commissaires ». Quant à Pilorge s'excusa-t-il? ou bien, la condamnation prononcée en 1843 par Chateaubriand continua-t-elle de peser sur sa tête? Il ne reparaitra plus dans cette histoire. On peut le regretter : mieux qu'homme au monde il connaissait l'œuvre posthume de son ancien « patron ».

Dans quel état se trouvait le manuscrit qui allait en transmettre le texte définitif, et dont Mandaroux-Vertamy, aussitôt, commença de parapher les premiers feuillets (2)? Certains livres avaient été copiés à main posée par des calligraphes; d'autres — comme le livre septième qui contenait une partie importante du voyage en Amérique, ou bien comme deux au moins des livres relatifs à Napoléon — étaient formés, pour un tiers environ, de pages sans ratures, mises au net par Maujard; pour un autre tiers, ils comprenaient des pages écrites autrefois par Pilorge, corrigées par Chateaubriand, chiffrées par Daniélo — pages extraites du Manuscrit de 1845; le reste était l'œuvre de Maujard qui tantôt avait récrit des fragments entiers, tantôt avait formé des feuillets composites où son écriture se mélangeait à celle de Pilorge. Preuve indéniable de l'importance prise peu à peu par la révision dont Chateaubriand s'était occupé toute l'année 1846. Le manuscrit comportait-il quarante-deux livres, comme les deux copies-témoins? ou bien quarante-trois? ou peut-être quarante-quatre?

On peut se le demander quand on constate que deux des sept livres actuellement retrouvés ne concordent point, pour leur numérotation, avec les livres correspondants du Manuscrit de 1847. D'autres problèmes de détail se posèrent. « Il y eut lieu à la mise en ordre de certains livres, à l'interprétation de certains passages (3). » Mandaroux-Vertamy en avisa Hyde de Neuville : « Le manuscrit a, dit-on, des fautes multipliées, de fausses dates, des citations inexactes, etc... MM. Ampère et Lenormant pourvoiront au mal bien mieux que je n'aurais pu le faire. » Évidemment, les trois autres exécuteurs testamentaires furent heureux de pouvoir se reposer, en toute confiance, sur ces deux collègues; ils leur confièrent officiellement le soin « de revoir les manuscrits, de collationner les épreuves et de donner les

bons à tirer (4) ». Pour les aider, Sala leur adjoignit l'honnête Maujard, qui continua ainsi, jusqu'au bout, son service auprès des *Mémoires*; représentant la Société, il avait mission de « veiller à ce qu'il ne fût rien supprimé du texte, et aussi de servir d'intermédiaire entre MM. Lenormant et Ampère, les correcteurs et les imprimeurs ».

Comme entrée de jeu, les deux commissaires-délégués eurent à prendre une décision grave qui engageait la forme générale et tout l'avenir de la publication; de même que Chateaubriand avait, en 1846, supprimé la division des *Mémoires* en parties, ils supprimèrent la division en *livres* pour ne présenter plus que des *volumes*. Cette décision était comme préformée dans l'esprit des autres commissaires, qui la ratifièrent aussitôt; ils l'avaient prise eux-mêmes d'avance le jour qu'ils s'étaient résolus à transmettre le texte authentique des *Mémoires* volume par volume à la *Presse* afin qu'elle le découpât en feuillets.

Des chapitres pouvaient s'accommoder aisément à ce lit de Procuste quotidien; des livres, non. Au reste, il convenait, pour l'exécution stricte du traité, que la matière des *Mémoires* fournît au moins à dix volumes, et que chaque volume comportât « de vingt-cinq à trente feuilles d'impression ». Il n'eût point été facile de faire coïncider la fin de chaque volume avec la fin d'un livre; et raisonnablement, les livres ne pouvaient chevaucher les volumes. Enfin, le lecteur de la *Presse*, qu'eût-il compris aux titres entrelacés de livres et de volumes? Telles sont probablement les raisons qui amenèrent Ampère et Lenormant à effacer les dernières lignes — et les plus essentielles — de la savante architecture conçue par Chateaubriand. Seule subsista la division des innombrables chapitres précédés de leurs sommaires; perles égrenées d'un collier dont une cruelle nécessité, sans le rompre, avait distendu le fil d'or. Les exécuteurs testamentaires avaient-ils le droit d'accepter, au nom de Chateaubriand, cet ultime sacrifice, d'effacer les chiffres des quarante-deux ou quarante-trois livres maintenus dans le dernier manuscrit? Il faut bien le croire; et qu'une lettre de Chateaubriand — remise sans doute pour eux à Mandaroux-Vertamy en 1846 ou 1847 — leur laissait, sur ce point et sur quelques autres, initiative et latitude; « c'est par M. Vertamy, écrivait M^{me} Lenormant dès le 8 juillet, qu'on connaîtra les volontés de M. de Chateaubriand, au moins relativement à ses *Mémoires* (5). »

A lui seul déjà, l'important codicille de 1837 n'était-il point une suffisante caution? Il confiait à Ampère le soin de régler, comme il voudrait, la division des livres, et de couper le texte, « comme il lui semblera meilleur de le faire pour le repos de l'auteur ».

Les commissaires, au reste, étaient gens d'honneur; et la publication terminée, ils attestèrent solennellement qu'ils avaient accompli leur mission avec un religieux scrupule. Ce n'était point leur faute si des nécessités marchandes, depuis 1836, pesaient lourdement sur les *Mémoires* de Chateaubriand; celui-ci ne les avait-il point prévues? d'avance, n'en avait-il point souffert?

Ses mandataires, en attendant, éprouvaient l'appréhension qu'on ne leur imputât une responsabilité dans le scandale qu'en bien des esprits allait soulever la publication de la *Presse* : « Il faut, affirmait Mandaroux-Vertamy, nous préserver de cette espèce de déshonneur. Le public doit savoir que le mal ne vient point de nous, et qu'il ne vient pas non plus de l'homme que nous représentons. » Il rédigea en conséquence une déclaration collective qui, revue par Ampère, parut le 16 octobre dans le journal royaliste l'*Union*. Après avoir rappelé les stipulations principales du contrat de 1836 et la convention intervenue en 1844 entre la Société Sala et « un des journaux de la capitale » qu'ils voulaient s'abstenir de nommer, les cinq commissaires expliquaient ainsi la situation :

Une pareille convention n'a pas reçu l'approbation du public, et elle est très loin d'avoir obtenu la nôtre; aussi, la considérant comme étrangère à notre mandat, étions-nous résolus à demander aux tribunaux si, en lui refusant notre concours, nous n'étions pas fondés à exiger que le manuscrit trouvé au domicile de M. de Chateaubriand fût immédiatement converti en volumes.

L'honorable gérant de la Société, seul propriétaire que nous puissions reconnaître, voulant éviter des débats fâcheux, a adhéré à notre demande; dès lors, le manuscrit qui, au décès de M. de Chateaubriand, avait été placé sous le scellé, lui a été remis après avoir été préalablement paraphé. Le premier volume est en tirage, et les feuilles en sont par nous confrontées avec le manuscrit, qui sera imprimé sans retranchements et sans additions. Tel est l'objet de notre mandat que nous ne devons ni limiter, ni étendre.

Notre travail de confrontation opéré, que la Société, dans un intérêt commercial qui échappe malheureusement à notre contrôle, diffère au gré de ses combinaisons, la mise en vente des volumes dont se composera l'ouvrage, ou qu'elle consente à ce qu'un volume, avant d'être livré au commerce, soit d'abord publié dans le feuillet d'un journal ou de toute autre façon, c'est l'exercice du droit de propriété que lui a conféré le traité de 1836. Tel a été l'avis unanime des jurisconsultes éminents auxquels nous avons eu recours. Leur décision a dû servir de règle à notre conduite, car les susceptibilités les plus respectables doivent s'incliner devant l'autorité des contrats.

Après cette déclaration, que plusieurs journaux reproduisirent, l'honneur était sauf, — celui de Chateaubriand comme celui de ses mandataires. Rien n'empêchait plus la *Presse* de commencer la publication des *Mémoires*; annoncée à grand fracas pour un jour intermédiaire entre le 12 et le 15 octobre, elle ne débuta que le samedi 21; un feuilleton de Charles Monselet l'avait précédée pendant quatre jours; il présentait l'auteur au public, mais se taisait, ou à peu près, sur l'œuvre posthume : comme si Girardin n'avait pu découvrir autour de lui un meilleur introducteur de gloire que le léger humoriste alors inconnu et tout juste âgé de vingt-trois ans! On songe à la préface qu'un Victor Hugo, un Lamartine, un Balzac auraient pu accepter d'écrire...

Pendant un peu plus de deux mois, jusqu'au 28 décembre, la première partie de la grande œuvre passa sous le laminoir; tandis qu'au rez-de-chaussée du journal, l'enfance et la jeunesse de René dérou-

laient les chants de leur incomparable poème, les vociférations de la politique retentissaient au-dessus de tant de rêves; Chateaubriand contait l'écroulement de l'ancien régime, et l'élection présidentielle de Louis-Napoléon préludait à l'installation d'un régime nouveau. Quelle atmosphère pour l'évocation du passé! Le troisième volume des *Mémoires* s'achevait, fort maladroitement, sur les tout premiers chapitres de la seconde partie; la Société n'aurait point enduré de perdre une feuille d'impression! Cette seconde partie allait demeurer bien longtemps suspendue : car la publication des feuillets ne reprit que le 9 juin 1849. Les deux premiers volumes parurent ensemble le 6 janvier; le troisième ne vit le jour que le 31 mars (6). Autour de tant de délais et d'interruptions, on ne peut encore, jusqu'ici, former que des conjectures; où donc en chercher la raison sinon dans les commodités commerciales du tyrannique Girardin?

Les lenteurs mêmes et les fantaisies du supplice infligé par cette publication, hélas! trop prévue, aux mânes irrités de Chateaubriand, désolaient ses amis; elles achevaient la tristesse et la douleur de M^{me} Récamier. Dans la nuit envahissante où la plongeaient les progrès de la cataracte, la souveraine de l'Abbaye pleurait doucement, inquiète et désespérée. « Le mobile de sa vie *avait* disparu »; sa « tendresse passionnée » avait « lutté contre le terrible effet des années » courbant auprès d'elle l'auteur des *Mémoires*; « ce long combat avait usé ses forces (7) » : il semblait que le ressort de son âme, subitement, fût brisé. La succession de Chateaubriand fut d'abord pour elle un sujet d'étonnement et de tristesse : dans son dernier testament, en date du 17 mars 1847 (8), le vieillard, révoquant toutes dispositions antérieures, ne prononçait même pas son nom : ingratitude ou pudeur suprême? La « copie de la Sainte-Famille de Raphaël » par Mignard, lui avait d'abord été destinée; le buste en marbre de Chateaubriand par David d'Angers ornait depuis longtemps son salon; ils allaient celui-ci au comte Louis et au château de Combourg, celle-là au « bon » Vertamy. Quand, au mois d'octobre, M^{me} Récamier vit partir ces derniers souvenirs, l'un de chez elle, l'autre de la rue du Bac, elle se sentit le cœur un peu plus étreint (9) : de l'ami défunt, elle ne conservait que ses lettres, le manuscrit de la quatrième partie des *Mémoires*, et celui du livre qui lui était consacré. Toujours bienveillante, à tant d'apparente et déconcertante indifférence, elle ne cherchait point d'explication amère; elle n'accusait point le cœur de Chateaubriand, mais ses années et l'influence qui, secrètement, n'avait cessé de combattre la sienne; M^{me} Lenormant l'écrivait à M^{me} de Boigne (10) : « Tout porte la trace des volontés de M^{me} de Chateaubriand. Elle a abusé de l'affaiblissement de son mari pour lui faire signer avant sa mort à elle toutes sortes de dispositions qui n'auraient pas été sa volonté à lui; et comme sa mémoire était tout à fait éteinte, il n'en avait nulle conscience. C'est grand pitié. » L'explication était à peu près juste; dans le préambule de son testa-

ment, rédigé trois semaines après la mort de sa femme, Chateaubriand indique qu'il exécute les intentions de la défunte : elle les avait consignées dans un écrit confié à la garde de leur ami Mandaroux-Vertamy. A cette date, cependant, il semble que les facultés intellectuelles du légataire ne fussent point tellement obliérées; il revoyait encore et corrigeait ses *Mémoires*.

C'est autour de la grande œuvre où, par l'inspiration et par l'influence, elle avait eu tant de part, que M^{me} Récamier, dès les premiers jours, rassembla la sollicitude dont elle était encore capable. Elle flottait dans un « vide infini »; « rien ne l'intéresse plus, écrivait M^{me} Lenormant le 6 août, rien ne la touche plus, elle est comme absente d'elle-même ». Cependant, dès le 7 juillet, elle manifestait « une vive inquiétude du parti qui » allait « être pris pour la publication des *Mémoires* (11) ». Elle sentait profondément que dans ce vaste ouvrage Chateaubriand se survivait; et elle avec lui. En le relisant, elle pourrait se retourner vers la méditation du passé. M^{me} de Boigne, sa vieille amie, — la seule amie survivante de sa lointaine jeunesse, — l'exhorta tout de suite à s'élever jusqu'aux hauteurs sereines où l'âme trouve un commencement de consolation dans la magique atmosphère du souvenir. De Tours, où elle avait pris refuge, un peu effrayée par les heures critiques de la révolution récente, elle mandait d'abord à M^{me} Lenormant, qui l'avait renseignée sur la maladie et la mort de Chateaubriand (12) : « ...Dites-lui qu'elle aura le bonheur dans quelque temps d'oublier les dernières années et de reporter sa pensée au-delà pour ne le retrouver que tel qu'il était, *lui-même*, lorsqu'il s'appartenait tout entier... » Quelques jours plus tard (13) : « ...Je ne puis que partager sa peine sans prétendre à guérir la blessure. Je m'étais flattée que les soins à prendre d'une renommée dont elle le savait à peu près exclusivement occupé, lui donneraient encore quelques distractions douces, en continuant pour elle le rôle qui l'absorbe depuis nombre d'années... » Le « mardi 1^{er} août » enfin, elle écrivait directement à la pauvre affligée (14) :

« Il faut... soigner en vous-même et retrouver entier le puissant et gracieux souvenir que les derniers mois avaient un peu altéré... Ce puissant génie s'était usé lui-même avant d'user son enveloppe; maintenant il reste de lui votre tendresse et sa gloire : vous n'aurez pas de peine à les confondre, et à les identifier ensemble. C'est là que vous devez puiser une plus grande douceur de souvenir : hélas! depuis longtemps vous ne viviez que de cela à travers un bien triste, un bien pénible présent... Chère amie, je vous en conjure, permettez à votre pensée de rétrograder à travers cet aride désert, et vous retrouverez des idées plus douces, des images plus riantes. C'est là qu'il faut planter votre tente et permettre à vos amis de s'y grouper autour de vous. — Recomposez-le à la hauteur où vous l'avez connu, portez là vos tendres admirations, et vous y puiserez la seule consolation qui vous puisse arriver... »

Elle lui rappelait enfin que la mort n'avait pas interrompu le grand devoir de tendresse qu'elle avait assumé; l'œuvre posthume du disparu ne réclamait-elle pas son attention?

« ...Songez aussi que quoique sa mémoire n'ait pas besoin d'auxiliaires, cependant les soins à en prendre sont tombés en des mains peu intelligentes ou peu attachées, et que vous ne devez pas vous laisser suffisamment abattre pour perdre toute influence de ce côté; la position désespérée de M. de Girardin le rendra probablement fort exigeant; il est habile et peu scrupuleux, et il est essentiel de ne point hasarder de fausse démarche de ce côté : votre instinct de délicatesse sera plus utile que toutes les arguties de la loi... »

Hélas! en donnant ce dernier conseil, M^{me} de Boigne ignorait encore le testament de Chateaubriand; elle ignorait surtout les pourparlers engagés pour la publication des *Mémoires*. Les exécuteurs testamentaires n'estimèrent point qu'ils eussent à solliciter le moindre avis de M^{me} Récamier. Songèrent-ils à lui donner une sorte de satisfaction morale lorsqu'ils désignèrent Charles Lenormant pour suppléer le duc de Lévis dans leur petit concile? Bien plutôt, ils prirent souci de leur intérêt; par sa culture, par ses fonctions à la Bibliothèque, par sa connaissance même des *Mémoires*, cet auxiliaire dévoué leur allait rendre bien des services; ni Hyde de Neuville, ni le comte Louis n'étaient d'humeur à tenir la plume du correcteur d'épreuves; quant à Vertamy, il paraît s'être vite lassé de paraphraser les pages du manuscrit. Pour les mêmes raisons, ils se gardèrent bien de contester la validité du codicille qui leur adjoignait Ampère. Celui-ci se hâta d'apprendre à M^{me} Récamier la découverte du document (15) : « ...J'en ai été ému. Hélas! seul, je ne pourrai pas grand chose : au moins les épreuves passeront par nos mains. »

C'était une consolation; beaucoup d'amertume s'y mêla. M^{me} Récamier souffrait de voir les chapitres des *Mémoires* laminés un à un dans « l'ignoble filière »; elle souffrait plus encore de voir « jeter au public » dans les feuilletons et dans les trois premiers volumes « certaines pages regrettables » de la première partie (16). Les pages dont la divulgation la blessa, on croit pouvoir les désigner : comme M^{me} de Duras en 1817, elle eût souhaité que les « révélations » de Chateaubriand sur les troublantes rêveries de son adolescence et de sa jeunesse fussent demeurées dans la pénombre d'un cercle d'amitiés. Contre tant d'excessives délicatesses, on comprend que Chateaubriand se soit prémuni; il ne leur avait consenti, dans ses dernières années, qu'un trop grand nombre de circonspections et de retranchements! Que seraient devenus les *Mémoires d'Outre-Tombe* si la tendresse et les scrupules de M^{me} Récamier avaient pu exercer sur eux jusqu'au bout un droit de contrôle et de récusation?

On comprend cependant les frémissements suprêmes de sa pudeur blessée. Quoi! jetées aux vents de la place publique, quoi! livrées à l'appétit des lecteurs populaires ces pages si longtemps bercées et caressées sous les lumières voilées de son Abbaye! Elle se figurait la gloire comme une Muse de salon; elle ne la concevait pas sous l'aspect d'une foule à l'âme innombrable; surtout, elle n'en admettait ni les brutalités ni les vulgarités. Et voilà qu'un bruit inquiétant

était venu jusqu'à sa religieuse retraite; malgré le sacrifice qu'elle était bien sûre d'avoir obtenu de Chateaubriand, Girardin se vantait qu'elle aussi passerait au laminoir de ses feuilletons; il imprimerait une importante partie des *Mémoires* qui la concernait. Elle éprouvait une vive « appréhension de voir peut-être un jour son nom mêlé » à cette affaire : « Je ne puis en croire mes oreilles », disait-elle à son confesseur l'abbé Morsel, en février ou en mars 1849, dans le salon des dames de l'Abbaye-aux-Bois (17). Pour la rassurer, Charles Lenormant vérifia, dans la caisse de bois blanc appartenant désormais à la Société Sala, le contenu des portefeuilles encore destinés à l'impression : le livre *Dixième* ne s'y trouva point.

Pendant les premiers mois de l'année 1849, l'interruption survenue dans la publication des *Mémoires* apporta, on n'en saurait douter, un peu de répit à tant d'inquiétudes. Toujours préoccupée de ce qu'elle léguerait à l'avenir, M^{me} Récamier passait des matinées entières à se faire relire les lettres et papiers extraits de ses tiroirs; Paul David, que la révolution de 1848 avait privé de son emploi de chef de bureau à l'administration des Tabacs, lui servait d'archiviste (18) : sur ses indications, il classait et reclassait; une petite malle noire recevait certains documents plus intimes : dans son testament, M^{me} Récamier avait enjoint à sa nièce de les livrer au feu. A plusieurs reprises aussi, Louise Colet fit de longues visites à l'Abbaye; plus d'un dossier, certainement, lui fut communiqué. Tour à tour imprudente et circonspecte, M^{me} Récamier semblait prendre ainsi ses précautions contre la mort; avait-elle, obscurément, pressenti son approche? Depuis la disparition de Chateaubriand, « la source de la vie », en elle, avait semblé peu à peu se tarir (19).

Le choléra, qu'elle avait toujours redouté, dévastait la rue de Sèvres et s'installait à l'hospice des Petits-Ménages, contigu à l'Abbaye. Le jour de Pâques, elle vint demander l'hospitalité à M^{me} Lenormant, logée, avec son mari, à la Bibliothèque Nationale. Au bout d'un mois, elle eut la fatale idée — poussée par le désir de rendre un service — de se faire mener en voiture à l'Abbaye où elle demeura quelques heures; frappée le lendemain par le fléau, elle expira, dix-huit heures plus tard, le matin du 11 mai 1849. Morte, ses traits se détendirent : semblables à un marbre que ne déparait aucune ride, ils retrouvèrent une grâce et un rajeunissement inattendus (20). Chateaubriand eût dit que « la Beauté » remportait une suprême victoire sur le temps; elle rayonnait encore doucement avant de retourner au mystère d'où elle était sortie.

CHAPITRE IV

Essai de Restauration, ou les « Mémoires » et l'Affaire Colet.

Comme s'il n'avait attendu que le trépas de leur inspiratrice, Girardin reprit le 9 juin la publication des *Mémoires* ; active et à peu près régulière pendant deux mois, elle déroula les chapitres dont se composaient le quatrième et le cinquième volumes ; ces chapitres, correspondant à la deuxième partie de l'ouvrage et au début de la troisième, évoquaient les temps de l'Empire ; ils éveillèrent les courroux attendus, encore que la *Presse* se fût ingéniée à y ménager quelques coupures (1). La trop longue éclosion des *Mémoires* s'enveloppait ainsi d'inquiétude et de fièvre. Brusquement, dans cette périlleuse atmosphère, éclata un scandale qui touchait de près à l'œuvre posthume de Chateaubriand : il était dû aux rapacités conjuguées de Girardin et de la belle M^{me} Colet.

Dans son numéro du 30 juin, la *Presse* annonçait la publication des *Lettres inédites de Benjamin Constant* à M^{me} Récamier, qu'elle se proposait de faire paraître entre le sixième et le septième volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Ces lettres, que la *Presse* vient d'acquérir le droit de publier dans son feuilleton, sont au nombre de soixante-treize ; elles ont été écrites à quatre époques différentes : de 1814 à 1815, pendant les Cent Jours, après les Cent Jours, et de 1816 à 1830. — Elles nous ont été communiquées par M^{me} Louise Colet à qui elles ont été données par M^{me} Récamier, et qui les a encadrées entre une introduction et une conclusion.

Stupéfaite, mais forte de son droit, M^{me} Lenormant, dans la journée même, faisait signifier par huissier à Louise Colet et à la *Presse* défense de donner suite à leur projet. Héritière de M^{me} Récamier, elle avait reçu en legs tous les papiers de sa tante, avec une mission de pleine confiance que le testament de celle-ci, daté du 18 avril 1846, définissait nettement (2) :

Je fais les dispositions suivantes, relativement à mes papiers.

Les manuscrits et correspondances destinés à être conservés seront remis cachetés à M^{me} Lenormant pour être déposés selon les instructions que je me réserve de lui donner.

Les autres papiers, manuscrits et correspondances, pour lesquels je ne fais aucune disposition, c'est à sa tendresse et à sa prudence que je me confie pour les détruire ou les conserver selon qu'elle jugera convenable.

Mais tous les papiers contenus dans une malle portant pour inscription *Papiers à brûler sans les lire*, seront brûlés en présence de mes exécuteurs testamentaires.

Nulle réserve dans ce texte. M^{me} Lenormant se croyait donc maîtresse de décider la date et l'opportunité de toute publication. Le soir même, on lui remettait cette lettre, d'une insolence injurieuse et calculée (3) :

Samedi soir, 30 juin 1849.

« Madame, en rentrant ce soir, j'ai trouvé à ma grande surprise la signification que vous et votre mari m'avez fait faire par huissier. Ceci forme un singulier contraste avec la lettre que je vous ai adressée il y a quelques heures. Non madame, je n'ai pas abusé de la confiance de M^{me} Récamier, ainsi que vous osez le dire dans votre requête; je suis en possession des lettres de Benjamin Constant, par une donation écrite signée par M^{me} Récamier. Je n'ai de ma vie capté ni testament ni legs. Quant à vous, Madame, vous pouvez avoir hérité de la fortune de M^{me} Récamier; mais certes vous n'avez en rien hérité de sa bonté, de sa grâce, et de la délicatesse de ses procédés.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

Louise COLET. »

La lettre antérieure, à laquelle celle-ci faisait allusion, ne parvint à Passy — où se reposait alors sa destinataire, — que le lendemain matin, par les soins de la poste; vraisemblablement, elle était antidatée; Louise Colet s'était avisée, après coup, qu'il paraîtrait bien étrange qu'elle n'eût point averti de son dessein l'héritière même de M^{me} Récamier. Elle s'excusait sur son état de santé qui lui interdisait « toute longue course » :

« ...Je serais allée vous parler moi-même de l'arrangement que je viens de prendre avec la direction de la *Presse* pour la publication des lettres de Benjamin Constant, dont M^{me} Récamier m'a fait don... Je me félicite de ce qu'elle paraisse d'abord dans le même journal qui publie les *Mémoires d'Outre-Tombe*, car je remplis un désir, un vœu que Madame votre tante m'exprimait quelques jours avant sa mort. »

La courtoisie appliquée de ces lignes n'atténuait point la brutalité du procédé. M. et M^{me} Lenormant ne doutèrent pas que Louise Colet, de qui les assiduités auprès de M^{me} Récamier leur avaient toujours paru suspectes, ne se préparât à tirer profit d'un véritable abus de confiance. A la réflexion, ils cessèrent de s'étonner : un autre incident, quinze jours plus tôt, leur avait montré que bien des curiosités, les unes légitimes, certaines fort indiscrètes, s'agitaient autour des papiers de M^{me} Récamier. Pour protéger les lettres de M^{me} de Staël contre toute divulgation intempestive, le duc de Broglie, son gendre, les avait fait réclamer. A l'amie commune chargée de cette délicate mission, M^{me} Lenormant ne s'était pas contentée d'opposer un refus

enveloppé de regrets; elle avait cru devoir formuler nettement ses « motifs » (4); c'est en vain, expliquait-elle, que l'on faisait valoir l'engagement intervenu en 1831 entre M^{me} Récamier et la fille de M^{me} de Staël :

« ...M^{me} de Broglie est morte plusieurs années avant M^{me} Récamier. Ma tante a certainement trouvé que l'engagement pris envers la fille de M^{me} de Staël n'existait envers nul autre, car dans son testament fait le 18 avril 1846, à une date de quinze ans postérieure, et dans lequel trois articles sont consacrés à expliquer ses volontés relativement à ses papiers et correspondances, elle n'excepte point de la destination qu'elle leur donne les lettres de M^{me} de Staël.

« Sa volonté formelle exprimée verbalement était que ces lettres fussent conservées. Il y a donc pour moi devoir strict à me conformer à ses volontés écrites et verbales, et j'espère que M. le duc de Broglie comprendra que toute insistance serait inutile devant des motifs fondés sur un devoir de conscience. Si M. le duc de Broglie avait jugé à propos de continuer avec M^{me} Récamier des relations consacrées par tant de souvenirs et d'années, il eût connu plus tôt et concerté avec elle des intentions et des volontés que je n'aurais pas à lui apprendre aujourd'hui.

« Au reste, dans ce même testament où ma tante a exprimé sa fidélité à toutes les affections qui avaient rempli sa vie, on ne peut croire qu'elle eût oublié de parler des lettres de M^{me} de Staël si elle avait voulu les rendre à son gendre ou à son petit-fils, puisqu'elle y a fait, en souvenir de sa grand'mère un legs au prince Albert de Broglie qui n'était jamais venu chez elle... »

Il ne semble pas que le duc de Broglie ait répondu à cette déclaration datée du 11 juin; mais son mécontentement s'ébruita; et sans doute fut-il grossi par plus d'un esprit malveillant.

Ce que M^{me} Lenormand avait refusé au grand seigneur, qui ne réclamait, d'ailleurs, les papiers de M^{me} de Staël que pour mieux veiller sur eux, pouvait-elle paraître le concéder à l'aventurière en mal de gloriole et d'argent? Elle fit aussitôt insérer dans les *Débats* une note anonyme, où elle affirmait : « La *Presse* s'est engagée très légèrement avec ses lecteurs; la publication qu'elle annonce ne peut pas avoir été autorisée, et elle n'aura pas lieu. » Le lendemain, en tête de son journal, Girardin relevait ce défi :

Justement blessée de la forme dans laquelle des héritiers sans droit lui ont interdit cette publication, la *Presse* y répondra en devançant l'époque qu'elle avait fixée. La *Presse* va ainsi au-devant du procès dont on la menace. Cette menace n'a pas plus de valeur que celle qui consista, pendant quatre années, à prétendre que la *Presse* ne publierait pas les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, attendu que ses héritiers et ses exécuteurs testamentaires avaient le droit de s'y opposer. On a vu ce qu'était devenue cette menace? — La donation faite par M^{me} Récamier à M^{me} Colet est parfaitement en règle, et M^{me} Colet, en traitant avec la *Presse*, a accompli un désir de M^{me} Récamier... A l'exemple de ce philosophe de l'antiquité, devant lequel on niait le mouvement et qui marcha, c'est en exerçant le droit qu'on lui conteste, que la *Presse* prouve qu'elle le possède.

Dans le feuilleton de ce même jour, mardi 3 juillet, les *Mémoires*, suspendus depuis le 30 juin, étaient en effet remplacés par l'*Intro-*



VIII

MADAME RÉCAMIER SUR SON LIT DE MORT.

Dessin d'après nature d'A. DEVERIA.

Bibliothèque Nationale (Cabinet des Estampes).

duction de Louise Colet aux *Lettres intimes de Benjamin Constant à M^{me} Récamier*; elle y citait un long fragment de l'ancien « livre Dixième », en prenant soin d'indiquer que ces pages — concernant les amours de Juliette et du prince de Prusse à Coppet — appartenaient à un volume encore inédit. L'*Introduction* continua de remplir le feuilleton du lendemain; elle s'acheva dans celui du 5 juillet, qui donnait les six premières lettres de Benjamin Constant; « la suite à demain », lisait-on à la dernière ligne. Il n'y eut pas de suite; l'assignation devant le tribunal l'avait tranchée court.

A la défense de publier, Louise Colet avait répondu en brandissant cet acte :

« Je donne à M^{me} Louise Colet la copie des lettres de Benjamin Constant, me confiant à elle pour en faire l'usage qu'elle jugera le plus honorable pour sa mémoire, mais avec la condition que ces lettres ne pourront être communiquées ni publiées qu'après moi.

« Cette preuve de confiance étant toute personnelle, si contre toute vraisemblance je survivais à M^{me} Colet, la copie des lettres de Benjamin Constant me serait rendue et redeviendrait ma propriété.

« *Approuvé l'écriture.*

J. RÉCAMIER.

17 juillet 1846. »

Seuls l'approuvé et la signature étaient autographes; le texte avait été dicté à M^{lle} Clémence Robert, en présence de M^{me} Amelin, la secrétaire qui, au mois de mai 1846, avait copié les lettres chez M^{me} Récamier; ces deux personnes allaient en témoigner au procès. L'authenticité de l'acte était-elle discutable? A peu près aveugle en 1846 et certes incapable de lire, M^{me} Récamier avait-elle pu tracer sa signature et les trois mots précédents? Oui, sans doute, puisque, quatre mois plus tôt, elle avait signé dans les mêmes termes la minute de son testament rédigée par Ballanche; sur cette minute et sur l'acte de donation, les deux lignes autographes apparaissent semblables, à un jambage près, également tâtonnantes et tremblées (5). Trompée par les assurances désintéressées de Louise Colet, M^{me} Récamier s'est bien laissé arracher et cet acte imprudent, et le « don manuel » qui en fut la conséquence. Il n'y eut point faux, mais peut-être captation dolosive. D'ailleurs, une question plus générale se posait : quelle était désormais la valeur d'une telle donation? la mort de M^{me} Récamier ne l'avait-elle pas rendue caduque? et en vertu du testament, les lettres n'étaient-elles point devenues la propriété de M^{me} Lenormant? à tout le moins, par sa hâte inconsidérée, Louise Colet n'avait-elle pas enfreint et méconnu les intentions de la donatrice?

C'est alors qu'en cherchant des arguments, les adversaires rencontrèrent, pour ainsi dire, sous leur main les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

M^{me} Récamier avait-elle souhaité que son portrait figurât dans l'œuvre posthume de Chateaubriand? Alors, elle n'aurait pas répugné à la publication immédiate des lettres de Benjamin Constant; c'était la thèse de Louise Colet. Si, au contraire, elle avait soulevé des objections contre le livre que Chateaubriand lui voulait consacrer, si elle avait demandé et à peu près obtenu la suppression de ce livre, comment eût-elle admis qu'au lendemain de sa mort, on étalât au bas d'un journal l'histoire et les preuves d'un amour qu'elle avait victorieusement repoussé? M^{me} Lenormant ne croyait pas avoir beaucoup de peine à démontrer que sa tante, amie du silence et de la discrétion dans ses dernières années, avait peu favorisé le dessein de Chateaubriand : elle savait que de l'ancien livre *Dixième* il ne demeurait pas grand chose dans le manuscrit définitif des *Mémoires*. Elle sollicita le témoignage des anciens amis de M^{me} Récamier : témoignage moral qui portait surtout sur les deux ou trois dernières années, et que successivement M^{me} de Boigne, l'abbé Morsel, Ampère, Briffaut, le duc de Noailles s'empressèrent de lui faire parvenir (6) : « Il n'y a pas encore beaucoup de semaines, affirmait M^{me} de Boigne, qu'elle me disait combien ces publications trop rapprochées lui semblaient intempestives, et qu'elle s'en affligeait pour une mémoire bien chère, qu'assurément elle n'aimait pas à blâmer. » Et le duc de Noailles, qui n'était point au fait des toutes dernières transformations subies par les *Mémoires* :

« ...M^{me} Récamier m'a plusieurs fois parlé à moi-même de la résistance qu'elle avait apportée à la volonté qu'a eue M. de Chateaubriand de faire dans les *Mémoires* un chapitre sur elle, et de la peine qu'elle avait eue de voir que M. de Chateaubriand, auquel elle avait confié les lettres de Benjamin Constant et d'autres, en avait textuellement inséré plusieurs dans ce chapitre. Je sais qu'elle s'en est plainte à lui, mais doucement, comme elle faisait toute chose, et si M. de Chateaubriand avait davantage conservé ses facultés dans les deux dernières années de sa vie, peut-être eût-elle obtenu qu'il les retranchât. Mais elle ne voulait le contrarier sur rien. »

Évidemment, s'il se rappelait ces ultimes scrupules de M^{me} Récamier vieillissante, le duc avait oublié les conciliabules intimes où, en 1838, en 1839, Chateaubriand et Ballanche pesaient avec elle chaque mot des pages qui la devaient diviniser... Ayant rassemblé tous ces témoignages, M^{me} Lenormant les remit à son avocat, le fin, net et ardent Chaix d'Est-Ange. Elle eut, en outre, la chance, fort heureuse comme on va le voir, d'allier à sa cause M^{me} d'Estournelles, sœur et héritière de Benjamin Constant, qui se porta, au procès, « partie intervenante ».

Louise Colet, de son côté, s'agitait avec une belliqueuse frénésie; elle était toute bile et tout fiel; panthère, tigresse, bacchante, furie, elle ne songeait qu'à bondir et qu'à mordre; elle attestait ses amis et les dieux, en réclamant vengeance de ceux qui la voulaient « déshonorer ». Le voyage de Passy, qu'elle n'avait point eu le temps de faire pour

avertir de ses intentions les héritiers de M^{me} Récamier, elle l'accomplit en hâte pour solliciter les conseils et l'appui de Béranger. Le chansonnier ressemblait encore au croquis que Chateaubriand avait tracé de lui en 1831 : « une tête chauve, deux gros yeux gris, de grosses lèvres, un air rustique, fin et voluptueux (7) » ; l'âge l'avait blanchi, mais à peine courbé. De même qu'il y avait toujours « un sentiment de tristesse au fond de sa gaîté », un sentiment d'ironie demeurait au fond du souvenir, en apparence ému, qu'il conservait à Chateaubriand et à M^{me} Récamier. Il avait lu le manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, soit que l'auteur, soit que l'éditeur Sala le lui eussent communiqué (8) ; depuis quatre ou cinq ans, Louise Colet l'assiégeait d'une admiration obséquieuse ; il lui écrivait avec familiarité, l'entourait d'une protection tantôt caressante et tantôt paternelle. Il rédigea une première lettre où il protestait avec indignation contre les soupçons dont elle était l'objet ; et puis, bientôt, lors d'une seconde visite, il lui remit cette lettre plus longue, qui, signée de son nom, valait déjà un plaidoyer :

« Où en est l'odieuse affaire qu'on vous intente, chère Dame ? M. et M^{me} Lenormant, au mépris de la volonté de leur parente, veulent-ils toujours faire casser la donation ? veulent-ils essayer de livrer à l'infamie la femme de talent à qui cette excellente M^{me} Récamier portait un intérêt si affectueux qu'elle me pria plusieurs fois de vous engager de prendre un logement auprès d'elle, en attendant que, comme elle, vous pussiez prendre, à ses côtés, un petit appartement à l'Abbaye-aux-Bois où elle avait désiré que vous fissiez entrer votre fille ? En vous rapprochant d'elle, disparaissait la nécessité des visites qu'elle vous a si souvent faites autrefois, et dont j'ai vu la dernière, peu de temps après la mort de Chateaubriand.

« En revenant sur ce passé, j'ai recueilli mes souvenirs sur l'acte en question. Vous m'aviez fait confidence de cette donation et de la notice que M^{me} Récamier avait désiré que vous fissiez, pour mettre en tête de la publication des lettres de Constant, notice pour laquelle elle vous avait fourni des renseignements que vous ne pouviez tenir que d'elle seule.

« Vous savez que je ne me suis lié avec M^{me} Récamier qu'auprès du lit de mort de notre illustre ami Chateaubriand. Benjamin Constant, avec qui nous avions été également liés, était souvent le sujet de nos conversations. Un jour, elle me demanda si vous m'aviez communiqué la notice et les lettres. Je répondis que je ne connaissais des lettres que les fragments cités par M. Loménie. Quant à la notice, je l'avais lue assez légèrement. Elle me dit : — Quand le moment de publier viendra, j'espère que vous serez consulté par M^{me} Colet, à qui j'ai donné ces lettres.

« Cette conversation fut plusieurs fois reprise, toujours dans le même sens, et j'étais peut-être la seule personne avec qui elle eût voulu l'avoir ; car dans l'idée de publier les lettres de Constant perçait, avec de la gratitude pour le souvenir de cet homme éminent, le désir de le laver du reproche d'insensibilité que Sainte-Beuve avait cru devoir lui adresser dans un article sur M^{me} de Charrière. Je lui avais rapporté les éloges que Constant n'a cessé de me faire d'elle. Je devais donc, plus qu'un autre, lui paraître un conseiller convenable pour le travail qu'elle vous a fait faire, et qu'elle se fit relire plusieurs fois. Ajoutons qu'autour de M^{me} Récamier, il y avait, sauf Chateaubriand, peu de personnes, je crois, bien disposées envers la mémoire de l'auteur d'*Adolphe*.

« La confiance qu'à cet égard elle voulait bien mettre en moi ne diminuait en rien celle qu'elle avait en vous, dont, ainsi que moi, elle estimait le caractère fier et indépendant, le cœur dévoué, désintéressé et généreux jusqu'à l'imprudence. Aussi, quelle a été ma surprise en vous voyant accusée de captation, de fraude, de ruse, etc... vous, dont l'énergie un peu trop méridionale a pu quelquefois vous exposer à des reproches si différents! C'est ce que M^{me} Récamier me disait un jour devant M^{me} Lenormant, qui se joignait à tous les éloges que nous vous donnions.

« Comment cette dame n'a-t-elle pas senti qu'elle devait respecter la volonté de sa bienfaitrice? S'il y a scandale dans la publication, c'est le procès qui vous est intenté qui en sera cause. Dira-t-on que M^{me} Récamier, vivante, s'opposerait à la publication des lettres de Benjamin Constant? Mais elle en a livré plusieurs à M. Loménie; mais dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, on verra un livre tout entier consacré à l'histoire de M^{me} Récamier, et cette histoire, presque complète, elle eût pu la lire dans peu de mois, si elle n'eût pas été chercher le choléra loin de son séjour favori.

« A la longueur de ma lettre écrite à la hâte, vous jugerez combien me préoccupe cette affaire. Pauvres femmes de lettres! trop souvent votre sexe vous dénigre, et le nôtre vous écrase.

« Sans mes maux de tête, qui continuent, j'aurais été causer avec vous; en soutenant votre courage, en modérant votre juste indignation, j'aurais cru remplir encore les intentions de la digne amie de Chateaubriand : moi, j'ai le respect des morts, et je sais tout le bien qu'elle vous souhaitait.

« Recevez, chère Dame, mes témoignages d'amitié bien dévouée.

BÉRANGER. »

[15] juillet 1849.

Par cette page onctueuse et trop souvent perfide, le chansonnier prenait sa revanche des dédains où le salon de M^{me} Récamier, pendant des années, l'avait relégué (9); si Louise Colet fut l'un de ses péchés de vieillesse, elle devint, ce jour-là, l'instrument d'une de ses plus sournoises vengeances.

Pour un tel procès, cependant, il fallait un avocat plein de verve et d'aplomb. Girardin, qui aimait les talents nouveaux, choisit Jacques Langlais (10). Les amis que Louise Colet possédait à la gauche de l'Assemblée Législative lui avaient peut-être signalé ce représentant de la Sarthe aux opinions libérales et pondérées; elle ne semble pas, en tout cas, l'avoir connu auparavant. Langlais, fils de cultivateur, s'était assuré à force de travail, une honorable situation de journaliste et d'avocat; d'un visage calme et froid, d'une éloquence plus chaleureuse que nuancée, d'un esprit plus solide que brillant, il attendait encore, à la veille de ses quarante ans, d'avoir à plaider une cause retentissante. Veuf depuis trois ans, père de deux jeunes garçons, il avait le cœur inquiet sous une enveloppe un peu rude. Louise Colet n'allait point tarder, pour reconnaître ses services, à l'inscrire au tableau de ses proies; pour peu de temps, cependant, car, l'ayant présenté chez Marceline Desbordes-Valmore, elle lui fit épouser, en janvier 1851, la plus charmante fille de la poétesse, cette Ondine, poétesse elle-même, en face de qui le cœur fatigué de Sainte-Beuve battit sa dernière chamade. Édifié, au reste,

sur le génie aventurier de « la Muse », Langlais rompit avec elle le soir même de ses noces.

Mais au mois de juillet 1849, à peine furent-ils en présence qu'elle le circonvinrent de ses rets; ému par les larmes des beaux yeux, par l'exubérance des indignations méridionales, cet homme candide se croyait le défenseur de l'innocence opprimée. Pendant cette veillée des armes, la Muse effervescente l'accablait de lettres quotidiennes (11) : l'une, pour dénoncer les manœuvres de ses adversaires, l'autre pour prévoir et déjouer les arguments de « l'horrible sophiste » Chaix d'Est-Ange, une autre pleine de lamentations et de sanglots; celle-ci enfin, la plus curieuse et la plus enflammée, pour tracer à l'orateur le plan même de sa harangue, pour l'entraîner aux discussions captieuses et aux mouvements oratoires; comme on sent que Louise Colet regrette de ne pouvoir être son propre avocat!

« Monsieur,

« J'arrive de Passy par un temps affreux : voici la lettre de Béranger; je pense que vous citerez aussi dans votre plaidoyer la première que je vous ai remise : l'une complète l'autre, et il me semble important qu'elles soient connues toutes deux.

« Béranger pense que vous pourriez parler du mécontentement que M. de Broglie a exprimé à plusieurs personnes au sujet des Lenormant, sans le prévenir, car vous savez très bien la crainte qu'ont les gens d'un certain monde d'être compromis et même connus; M. de Broglie ne vous saura pas moins gré, et peut-être si vous lui en parliez à l'avance il vous dirait de n'en rien faire. Si l'avocat de M^{me} Lenormant fait sonner bien haut le respect de l'esprit de famille et le désintéressement de sa cliente, je crois que ce sera à cette occasion que vous pourriez riposter que le respect de l'esprit de famille n'a que faire dans le procès qu'on nous intente, que le premier respect est celui qu'on fait à la volonté des morts, et que la volonté de M^{me} Récamier est expressément au sujet du don qu'elle m'a fait; que la contestation de ce don a été déterminée pour l'intérêt, de la part de M^{me} Lenormant, intérêt qui l'a portée à refuser les lettres de M^{me} de Staël à M. de Broglie, parce que de ces lettres, de celles de Chateaubriand et de celles de Benjamin Constant qu'on voudrait nous arracher, M. et M^{me} Lenormant espèrent faire une spéculation de librairie.

« Il me semble que cet argument a son importance et que vous ne vous devez pas faire scrupule de l'employer. Vous auriez préféré, me disiez-vous hier, que le procès fût encore remis à huitaine, à cause du volume des Mémoires de Chateaubriand que M. de Girardin n'avait pas encore pu vous communiquer. J'ai lu ce volume en entier et j'en ai le souvenir tellement présent que je pourrais vous en faire l'analyse : jamais rien d'intime ne se trahit dans le récit de Chateaubriand. Il a connu M^{me} Récamier tard, il la rencontra un jour chez M^{me} de Staël et exprime dans une page charmante l'impression qu'il reçut de sa beauté, il regrette les années qu'il a passées sans la connaître, il parle ensuite des passions qu'elle a inspirées, et il cite celle qu'a ressentie pour elle Lucien Bonaparte, il transcrit la même lettre (de Lucien) qui se trouve dans mon introduction aux lettres de B. Constant, il parle ensuite de la passion qu'elle inspira à Benjamin Constant et cite de nombreux fragments des lettres cause de notre procès. Dans ce volume il est beaucoup question des hommes de génie de son temps! Elle donnait la gloire et elle l'aimait; ce qu'elle disait à son Directeur, nous l'ignorons; il s'agit ici du secret du confessionnal et M. l'abbé Morel (*sic*) lui-même n'avait pas le droit d'en parler à M^{me} Lenormant,

mais nous savons qu'elle disait à M. Béranger à qui un des propriétaires des *Mémoires d'Outre-Tombe* les avait donnés à lire, manuscrits : « Vous me direz ce que vous pensez du volume qui m'est consacré et quel effet vous croyez qu'il produira sur le public. » Elle lui parla plusieurs fois en ce sens, mais jamais en exprimant le regret que ce volume fût écrit ou le désir qu'il ne fût pas publié; elle lui exprimait des sentiments tout contraires.

« Qui donc vous pousse à agir ainsi manifestement contre le vœu de M^{me} Récamier? Ce qui vous pousse, nous allons vous le dire : sous le faux-semblant des convenances, c'est l'intérêt! Vous nous accusez de vouloir battre monnaie avec les lettres de Benjamin Constant. C'est vous, Madame, qui voulez battre monnaie avec trois correspondances, celle dont vous voudriez nous dépouiller, celle de Chateaubriand, celle de M^{me} de Staël, renfermant des secrets de famille, que M^{me} Récamier avait promis de rendre à sa fille et que vous refusez aujourd'hui à M. le duc de Broglie... »

Ayant ici posé la plume, Louise Colet la reprit pour ajouter encore cette « Note » : « Suite après avoir parlé du portrait de M^{me} Récamier » :

« Eh bien! si elle a désiré que sa beauté passât à la postérité, elle l'a voulu pour les hommages qu'elle avait reçus quand ces hommages étaient purs, quand ils étaient glorieux pour elle, quand ils lui avaient été offerts par des hommes tels que Chateaubriand et Benjamin Constant. Et quoi de plus honorable pour sa renommée que les lettres que nous publions aujourd'hui? — On vous a dit qu'elle regrettait d'occuper une place dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il n'en est rien, Messieurs; je vous le répète, ne transformez pas je ne sais en quelle cénobite ascétique la femme séduisante qui fut l'inspiratrice, la Muse... »

Est-ce ici Louise Colet qui parle, ou son avocat? Jacques Langlais eut la sagesse de ne point prononcer toutes les paroles que deux bouches irritées lui soufflaient. Il refusa de lier la querelle du duc de Broglie à celle qui lui était commise; jeter dans ce procès, sans leur aveu, sur de simples « on-dit », les héritiers de M^{me} de Staël pour tenter de les brouiller avec ceux de M^{me} Récamier, c'eût été se rendre coupable d'une indélicatesse gratuite. Et quelle odieuse invraisemblance, de retourner aux neveux de M^{me} Récamier, dont l'attitude était si digne, les imputations de lucre qui d'avance accablaient Louise Colet et la *Presse*! Il s'agissait seulement d'examiner si la publication commencée par le journal blessait ou non la mémoire de M^{me} Récamier. Langlais retint surtout l'argument favorable que pouvaient fournir les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Vu l'urgence, le procès fut appelé dès le 25 juillet devant la première chambre du Tribunal de la Seine. Chaix d'Est-Ange produisit les témoignages écrits fournis par les amis de M^{me} Lenormant; il tenta de démontrer la nullité, tout au moins le caractère suspect de l'acte de donation; il fut didactique et précis; son ironie tomba de haut sur la défenderesse. Celle-ci, dès le lendemain, rugit : « Ainsi donc, je suis accusée d'avoir fait un faux! d'avoir volé! oh! le misérable! et il sait bien qu'il ment! peut-on avilir à ce point la profession d'avocat!... Oh! vous pouvez bien lui dire qu'il a attaché à sa vie une furie vengeresse et que tôt ou tard j'aurai son sang et son honneur!

il verra! » Chaix d'Est-Ange, si la commission lui fut jamais faite, dut penser non sans émoi au couteau de cuisine que déjà M^{me} Louise Colet avait offert à Alphonse Karr... « dans le dos ».

La plaidoirie de Langlais avait été remise à huitaine; six jours d'attente que Louise Colet dépense en démarches, en exhortations à son défenseur. La veille de l'audience, elle l'adjurait encore : « Allons, soyez un ardent champion : énergie, indignation! Faites-vous *moi* durant deux heures et croyez à toute ma gratitude. » Plutôt que de l'indignation et de l'énergie, Jacques Langlais déploya une verve un peu grosse; sollicitant les instincts les moins généreux de l'auditoire, il provoqua des « effets d'audience »; surtout, il eut l'habileté de prendre les *Mémoires* pour support et pivot de son argumentation. M^{me} Récamier était-elle à ce point ennemie de la publicité? On l'a plaidé : on a lu les attestations de ses amis et de son confesseur; elle aurait répugné à figurer dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Que les gens du monde feraient donc bien de nous laisser plaider nos procès et de ne pas s'aventurer dans des affaires où rien ne les appelle! Et ce que je dis des gens du monde, je demande aussi la permission de le dire de certains abbés (*Hilarité*). Eh bien! Voici les *Mémoires d'Outre-Tombe*. (M^e Langlais montre un gros cahier). Croyez-vous que ce soit un chapitre seulement que de Chateaubriand a consacré à M^{me} Récamier? Non, c'est un volume tout entier; et voici quel en est le début : « Avant de passer à l'ambassade de Rome,... je dois parler d'une femme qu'on ne perdra plus de vue jusqu'à la fin de ces *Mémoires*... »

Après avoir cité tout le début du livre Dixième, l'avocat continuait :

Maintenant, que se trouve-t-il dans ce volume? On y lit les lettres les plus confidentielles de La Harpe, Lucien Bonaparte, Bernadotte, Moreau, Masséna, Murat, Canova. M^{me} Récamier a même pris, à sa manière, sa revanche de Waterloo en nous donnant cet échantillon de la galanterie britannique.

La lecture de la lettre de Wellington suscita une « hilarité prolongée »; les ombres douloureuses de Chateaubriand et de M^{me} Récamier perçurent-elles l'écho de ces rires injurieux?

Quant aux lettres de Benjamin Constant, les plus intimes, les plus passionnées s'y trouvent reproduites. Maintenant direz-vous que c'est à l'insu de M^{me} Récamier, contre son gré, que cette reproduction a été faite par M. de Chateaubriand? Écoutez donc comment le volume se termine : « — En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher en M^{me} Récamier, etc... » Que faut-il conclure de là, Messieurs? Ce qui sera prouvé tout à l'heure par les faits, par les témoins, par tous les documents, c'est que M^{me} Récamier permettait, voulait que cette correspondance fût connue...

Langlais parla trois heures; il termina en exaltant l'amitié qui avait uni M^{me} Récamier à Louise Colet et en démontrant sans trop de peine l'authenticité de l'acte de donation. Les conclusions de l'avocat de la République se conformèrent aux siennes : « La volonté de M^{me} Récamier n'est pas incertaine; elle a donné le manuscrit (c'est-à-dire la

copie des lettres de Benjamin Constant) à M^{me} Louise Colet et elle a voulu la publication. » Et cependant, le jugement prononcé huit jours plus tard, le 8 août, « fait défense à la dame Colet et à de Girardin de publier ou de faire publier aucune lettre de Benjamin Constant à M^{me} Récamier ». Motif était pris de ce que « le mode de publicité » envisagé, « qu'aucune circonstance ne justifiait, qui n'a rien de digne ni d'honorable pour la mémoire de l'auteur des lettres, et qui ne rentrait pas dès lors dans les prévisions de l'acte du 17 juillet 1846, n'a jamais été dans l'intention de M^{me} Récamier, avec laquelle il paraît, au contraire, en contradiction manifeste ». L'authenticité de la donation, la bonne foi de Louise Colet et de Girardin étaient d'ailleurs reconnues.

Au tribunal, on avait en somme posé une question de fait : convient-il de laisser publier les lettres de Benjamin Constant dans le feuilleton de la *Presse*? Il avait répondu par la négative; mais il n'avait répondu qu'à cette seule question. Les deux parties s'empresèrent d'interjeter appel; dans cette nouvelle instance, la sœur de Benjamin Constant maintint sa solidarité avec les héritiers de M^{me} Récamier. Après plaidoiries de Berryer pour ceux-ci et de Jules Favre pour Louise Colet, l'arrêt de la Cour, rendu seulement le 20 décembre 1850 sous la présidence du premier président Troplong, confirma le jugement en l'interprétant (12) : il « fait défense à Louise Colet de publier ou faire publier, *de quelque manière que ce soit*, la correspondance confidentielle dont s'agit au procès ». Mais cette défense s'appuyait uniquement sur le droit d'opposition reconnu à la sœur de Benjamin Constant. Les « considérants », s'élevant au-dessus de la cause, définissaient, d'après le bon sens et l'équité, le droit de propriété relatif aux « lettres confidentielles ». Cet arrêt magistral fait encore jurisprudence dans une matière délicate, longtemps controversée.

Au lendemain du jugement de 1849, M^{me} Lenormant était allée prendre une semaine de repos en Normandie, dans la propriété du Val-Richer où Guizot, après les quatorze mois d'exil qu'il venait de passer en Angleterre, réunit cet été-là sa famille et quelques amis. Elle avait grand besoin d'un peu de détente. Elle demeurerait cependant pleine d'appréhensions; sa victoire était précaire, puisque les juges reconnaissaient implicitement à Louise Colet le droit de publier les lettres de Benjamin Constant en volume. Que déciderait la Cour d'appel? Donnerait-elle, comme on l'espérait, « un arrêt plus net en droit et plus positif en fait (13) »? Louise Colet, en attendant, prétendait raviver la querelle. Dans une lettre « au rédacteur de la *Presse* », parue le 14 août, elle prenait l'attitude d'une victime triomphante puisque sa bonne foi avait été mise hors de cause par le tribunal; elle redoublait l'insolence et presque l'injure. Elle allait s'occuper de rassembler « dans un récit tous les faits relatifs au procès » afin

de prendre le public pour juge suprême. Qu'eût pensé M^{me} Lenormant si elle avait pu lire la lettre où, le même jour, Louise Colet affirmait à Langlais qu'elle « flagellerait » ses adversaires, et « de la belle manière » ! Pour cette brochure, la Muse offensée comptait bien trouver un éditeur dès la rentrée d'octobre.

Dans la tranquillité du Val-Richer, M^{me} Lenormant se contentait d'écrire, le surlendemain, à Paul David, avec une douce tristesse :

« La lettre de M^{me} Colet est digne du reste. Cette femme est aussi folle que méchante. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle écrive, elle n'obtiendra pas que je lui fasse l'honneur de répondre un mot à ses injures. Je n'ai jamais voulu m'adresser dans cette affaire qu'à la *justice*. Elle a prononcé; elle prononcera encore plus nettement, je l'espère, en ma faveur. Pour le reste, c'est au dédain, au profond mépris que cela mérite, et au temps, que je laisserai le souci de me venger.

« Mais, je l'avoue, c'est un sentiment extrêmement douloureux pour moi que celui que me donne le spectacle de ces venimeuses attaques contre une mémoire sacrée. Pour cela aussi, je comptais sur le temps pour faire triompher la vérité... »

Elle avait écrit déjà : « Je demanderai à Dieu la force de défendre jusqu'au bout cette chère et sainte mémoire. » Allait-elle se croire contrainte de la défendre même contre Chateaubriand ?

Une inquiétude, en effet, dominait alors, dans son esprit, tous les soucis et tous les regrets. Une première fois, l'année précédente, dans ses deux articles de la *Revue des Deux Mondes*, Louis de Loménie avait parlé du « livre Dixième » ; il en avait cité un long passage relatif à Napoléon et il avait annoncé le chapitre sur l'Abbaye-aux-Bois. L'inadvertance s'expliquait ; Loménie avait préparé son étude sur le manuscrit même des *Mémoires*, que Chateaubriand lui avait communiqué avant l'heure des suprêmes retranchements. Noyée, au reste, parmi beaucoup d'autres indications, l'indiscrétion demeurait sans conséquence. Mais devant le tribunal, l'éclat avait été public. On ne s'était point contenté d'y parler des *Mémoires d'Outre-Tombe*, de parler surtout du « volume » consacré à M^{me} Récamier ; on ne s'était même point contenté d'en donner l'analyse et des citations ; on avait apporté le volume lui-même ; avec un rire d'insultante assurance, l'avocat l'avait brandi sous les yeux des juges, il l'avait reposé près de lui ; étalant largement la paume de sa main sur le plat, d'un geste de propriétaire, il avait assuré que ce volume verrait bientôt le jour éclatant du feuilleton. Girardin possédait donc la copie intégrale de l'ancien « livre Dixième » ! De qui la tenait-il ? M^{me} Récamier avait commis l'imprudence de confier à Louise Colet l'un des manuscrits de ce livre ; que Louise Colet l'ait fait transcrire, qu'elle l'ait vendu à la *Presse*, rien de plus vraisemblable, puisqu'elle en avait déjà publié un fragment dans ses feuilletons de juillet. A moins que Sala?... Mais le texte de l'ancien « livre Dixième » s'était-il jamais trouvé dans la « boîte des éditeurs » ?... Sur l'origine de l'indiscrétion, M^{me} Lenormant ne pouvait hasarder — comme nous-mêmes aujourd'hui —

que des conjectures; l'indiscrétion n'en était pas moins patente, et ses effets menaçants. La publication des *Mémoires*, interrompue du 25 juillet au 15 août, avait repris ce jour-là avec le « sixième volume »; elle avançait maintenant d'un train régulier, soulevant çà et là protestations et menus scandales. Le *Constitutionnel* du 1^{er} août, n'avait-il pas publié une lettre fort spirituelle de Fortunée Hamelin qui protestait contre une allégation de Chateaubriand (14)? Dans le chapitre incriminé, affirmait l'ancienne « Grâce » du Directoire, « une belle petite menotte, celle de Juliette, hélas! a fait des corrections à l'usage de ses propres rancunes »! Que n'allait-on point dire au sujet du livre où M^{me} Récamier tiendrait le premier rôle? Ce livre, d'ailleurs, comme Girardin et son avocat l'avaient annoncé, contenait plusieurs des lettres de Benjamin Constant que Louise Colet avait défense de publier... où? dans le même feuilleton qui risquait désormais de les abriter. Il contenait aussi d'assez nombreuses et longues lettres de M^{me} de Staël; qu'allait penser le duc de Broglie? Sous le prétexte de défendre le souvenir de sa belle-mère, intenterait-il un procès? à qui? aux exécuteurs testamentaires de Chateaubriand? ou aux héritiers de M^{me} Récamier accusée à son tour d'une communication indiscreète de documents? Que de contradictions! et comment en sortir?

Revenue le 17 août dans sa propriété de Saint-Éloi, en se promenant parmi les prés marécageux dont les grenouilles avaient tant effrayé sa pauvre tante, M^{me} Lenormant retourna dans sa tête les termes du délicat problème. Bientôt, son mari vint la rejoindre. Il lui apprit que la Société allait commencer l'impression du tome VII des *Mémoires*; or la place de l'ancien livre Dixième serait marquée dans le huitième volume. A qui s'adresser? Charles Lenormant était seul depuis trois mois pour reviser et corriger les épreuves, seul avec le dévoué Maujard; après la mort de M^{me} Récamier, Ampère, désespéré, avait demandé la consolation au remède dont si souvent il avait usé et abusé : au « wandering » (15). Après avoir résigné l'emploi de bibliothécaire à la Mazarine dont un ministre ami l'avait pourvu naguère — non sans l'espoir de l'implanter enfin à Paris, — il était parti pour l'Espagne et le Portugal; il venait d'écrire que de là il se dirigeait vers Londres et vers l'Écosse : « Sa lettre m'a bien étonnée, gémissait M^{me} Lenormant. Je trouve qu'il en prend bien à son aise avec sa fonction et avec ses collègues. » Que décider pendant?

Au Val-Richer, M^{me} Lenormant avait consulté Guizot. La question soulevée par les lettres de M^{me} de Staël leur avait paru particulièrement épineuse. Guizot se trouvait désigné pour s'entremettre auprès de son ami le duc de Broglie; mais le refus que M^{me} Lenormant avait dû opposer à la restitution des lettres ne facilitait guère sa tâche. Le duc cependant, vers le milieu d'août, s'était installé en son château; le voisinage aiderait-il, du moins, aux pourparlers? M^{me} Lenormant

n'avait pas tort de l'espérer; car le 2 septembre elle recevait du Val-Richer ces assurances réconfortantes (16) :

« J'ai parlé au duc de Broglie du X^e livre des *Mémoires* de M. de Chateaubriand, et de la nécessité qu'il s'entendît avec vous pour agir sur les exécuteurs testamentaires de M. de Chateaubriand et les engager à intervenir pour empêcher la publication de ce livre. Il a bien compris, et croit avoir quelque action sur M. Hyde de Neuville et même sur M. Mandaroux-Vertamy. Il ne demande pas mieux que de s'entendre avec vous à ce sujet. Ce serait facile, soit à Paris où il retournera le 1^{er} octobre, soit à Broglie même où nous irons, moi et mes enfants, du 12 au 15 septembre, passer dix ou douze jours. »

L'appui du duc de Broglie était précieux dans la circonstance. M^{me} Lenormant allait bientôt l'écrire à Paul David, en lui comptant ses tribulations : « Les intérêts du duc et les miens sont identiques : je crois qu'il agira avec zèle et succès. »

Le même 2 septembre, huit feuilles d'épreuves, appartenant au septième volume des *Mémoires*, parvenaient à Charles Lenormant; d'autres allaient suivre. Une lettre de Maujard réclamait leur prompt retour :

« Je reçois de l'imprimerie et de la Société demandes sur demandes, recommandations sur recommandations pour la rentrée de ces épreuves... D'un autre côté, la *Presse* réclame la célérité afin de publier le septième volume sans interruption (17). »

Il ne convenait plus de balancer; c'était l'instant d'appeler les exécuteurs testamentaires au secours des contrats que la complicité de Sala et de Girardin se préparait à méconnaître. Le 3 septembre, aidée de son mari, M^{me} Lenormant rédigea cette mise en demeure, courtoise mais ferme, à l'adresse de leur doyen d'âge, Hyde de Neuville (18) :

« Monsieur le Comte,

« Quand je n'aurais pas l'honneur d'être connue de vous, je m'adresserais encore avec confiance à la délicatesse, à la loyauté si respectée de votre caractère; mais c'est au nom de M. de Chateaubriand, c'est au nom de M^{me} Récamier chez laquelle j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, que j'ai recours à vous.

« Quelques semaines seulement après l'événement si cruel et si foudroyant qui nous a enlevé M^{me} Récamier, j'ai eu à remplir un impérieux et pénible devoir en m'opposant à la profanation que l'on a voulu faire dans la *Presse* d'un nom sacré pour moi et que j'ai mission de protéger.

« Fille adoptive de M^{me} Récamier, j'ai reçu d'elle la disposition absolue de tous ses papiers, et seule j'ai le droit de juger ce qui peut dans les manuscrits qu'elle m'a légués être conservé ou détruit. Le tribunal de première instance m'a donné gain de cause dans le procès auquel on m'avait contrainte.

« En lisant les plaidoiries d'une cause où se trouvaient mêlés deux noms que le respect public a consacrés, et qui à des titres et à des degrés différents sont gravés dans votre souvenir, vous avez dû voir, Monsieur, quel parti l'avocat de mes adversaires a cherché à tirer d'une circonstance sur laquelle je viens réclamer de vous quelques explications.

« M. de Chateaubriand a consacré le dixième livre de ses mémoires à une sorte

de vie de M^{me} Récamier : mais comme ce récit embrassait une longue période d'années où M. de Chateaubriand ne connaissait qu'à peine la femme dont le dévouement et l'amitié devaient consoler les infirmités de sa vieillesse, il a composé ce volume d'un choix de lettres écrites à diverses époques par les personnages éminents qui s'étaient trouvés en rapport intime avec M^{me} Récamier. Ce livre contient des lettres de M. de Laharpe, de Lucien Bonaparte, de Benjamin Constant, il en renferme surtout un grand nombre de M^{me} de Staël, d'autres de Canova, du duc de Wellington, etc. Ce qui dans tout ce livre est écrit par M. de Chateaubriand ne forme certainement pas vingt pages. M. de Chateaubriand a donné à ma tante la copie originale de ce livre corrigée de sa propre main. Dans la pensée de M. de Chateaubriand dont personne à coup (sûr) ne serait tenté de mettre la chevaleresque droiture et l'honneur presque ombrageux, il n'est jamais entré l'intention de vendre avec ses œuvres des correspondances écrites par des tiers à une personne autre que lui-même, et qui les avait confiées à sa délicatesse.

« Aussi ce livre écrit en 1839 n'était pour ma tante que le glorieux témoignage d'une affection dont elle était digne, et malgré le prix qu'elle y attachait, elle le communiquait à bien peu de gens. Lorsque les facultés de son illustre ami se furent affaiblies, M^{me} Récamier conçut quelque inquiétude qu'on n'abusât de ce dixième livre. A plusieurs reprises elle chercha à savoir par M. de Chateaubriand, par M. de Loménie auquel M. de Chateaubriand permettait de lui relire ses mémoires, si quelque copie de ce dixième livre ne se trouvait par hasard dans la caisse des papiers destinés à la publication. M. de Loménie ne l'y a point vue ; une copie datée et signée par M. de Chateaubriand en 1845 de ce dixième livre n'existait réellement point dans la caisse des éditeurs. La copie corrigée de la main de l'auteur a été donnée par lui à M^{me} Récamier et je la possède avec les autres papiers qu'elle m'a légués ; d'où vient que la *Presse* annonce qu'elle la possède aussi ? Le testament de M. de Chateaubriand n'est-il pas formel ? La publication n'y est-elle pas limitée aux copies revêtues de la signature de l'auteur et datées de 1845 ? C'est pourquoi le bon à tirer des feuilles se donne par un *certifié conforme*. Certifié conforme à quoi ? à la copie authentique revêtue de la date et de la signature.

« Ce que je viens donc, M. le Comte, vous demander, c'est comment ce dixième livre peut se trouver aux mains de M. Sala, aux mains de M. Girardin ?

« Pour ce qui me concerne dans cette affaire, c'est-à-dire pour l'honneur de la mémoire de M^{me} Récamier, je dois vous déclarer que je m'opposerai de toutes mes forces à ce que son nom serve de prétexte à des révélations fâcheuses ou ridicules pour des personnes qui lui auraient écrit avec la confiance de l'intimité en se reposant sur sa délicatesse. Je n'ai pas besoin, j'en suis sûre, d'insister davantage auprès de M. Hyde de Neuville dans une question qui est pour moi une question de délicatesse et de probité, et je le supplie en sa qualité d'exécuteur testamentaire de M. de Chateaubriand de vouloir bien me donner les renseignements sur lesquels il m'est important d'être fixée avant que la Cour d'appel ne soit saisie du jugement de mon procès avec la *Presse*.

« Mon mari se joint à moi pour offrir à M. Hyde de Neuville l'hommage des sentiments les plus distingués.

« Ce 3 septembre 1849. »

Communiquée au duc de Noailles, cette revendication fut par lui approuvée et expédiée au château de l'Étang, où le plus vieil ami de Chateaubriand soignait une grave maladie de sa femme (19). M^{me} Lenormant envoya la même lettre au comte Louis de Chateaubriand (20) ; sans doute aussi à Mandaroux-Vertamy. Vit-elle le duc de Broglie en cette fin de septembre ? La famille Guizot, qui séjournait alors

au château de Broglie vint passer toute une journée à Saint-Éloi; sans doute M^{me} Lenormant reçut-elle l'assurance qu'au cas où un arrangement serait nécessaire, elle pourrait compter sur les bonnes dispositions du gendre de M^{me} de Staël. Dans les mêmes jours, une excellente réponse lui vint d'Hyde de Neuville, comme elle s'empressa de l'apprendre à Paul David :

« ...J'ai reçu une lettre de M. Hyde de Neuville. Il avait la tête tout à fait perdue de l'état où se trouvait sa pauvre femme, et il paraît bien qu'il ne s'exagérerait pas la situation, puisque les journaux d'hier nous apprennent sa mort. En s'excusant de ne pas me répondre, M. Hyde de Neuville me disait qu'il souscrirait à tout ce que décideraient M. Vertamy, M. Lenormant, M. Ampère et M. Louis de Chateaubriand; que la mémoire de M^{me} Récamier avait droit à tous les respects et qu'il fallait se conformer à mon désir. L'essentiel est que l'affaire soit entamée de ce côté... »

On peut supposer que le comte Louis et Vertamy firent parvenir à M^{me} Lenormant des réconforts analogues; car lorsqu'elle rentra le 10 octobre à Paris, elle avait l'esprit plus apaisé. L'accord des exécuteurs testamentaires maintiendrait la rigueur des contrats : absent du manuscrit définitif, le livre dixième ne paraîtrait pas.

Or, le 11 octobre, en ouvrant le paquet des feuilles « soumises au bon à tirer » de son mari, M^{me} Lenormant eut la surprise de trouver « le commencement imprimé du livre Dixième ». « Vous devinez mon émoi », confie-t-elle à Paul David en lui contant, trois jours plus tard, la suite de l'aventure :

« ...Je mande M. Sala quoique ne l'ayant jamais vu : il vient et nous avons une explication un peu vive d'abord, du moins de ma part. Il a été très bien et nous en sommes venus à une transaction. Ne vous étonnez donc ni ne vous tourmentez si vous voyez commencer cette publication. Quand vous serez ici, je vous expliquerai et raconterai toutes choses, et j'ose croire que votre conscience et votre amitié approuveront ce que j'ai fait : on m'a du reste recommandé une discrétion absolue, et je vous prie de ne pas paraître rien savoir au sujet de ce livre. J'ai dû mander aussi M. de Broglie pour lui faire part de ce qui avait été arrêté avec M. Sala. Je lui ai lu tout ce qui dans ce chapitre, ou plutôt ce volume, a rapport à M^{me} de Staël. Il est fort content et fort reconnaissant... »

Presque en même temps, M^{me} Lenormant avertissait Guizot qui la félicitait d'avoir ainsi mis fin à son « triste embarras ». « Je ne sais pas, disait-il, je ne conçois pas bien quelle a pu être votre transaction. Mais enfin, vous l'avez faite, et le duc de Broglie l'a approuvée, c'est tout ce qu'il faut. »

M^{me} Lenormant avait pris le parti le plus opportun, celui de la discrétion et de la sagesse : elle avait trop souffert du récent procès pour se sentir le courage d'en affronter un nouveau. La brusque décision à laquelle son esprit s'était heureusement rallié, ses perplexités du mois précédent l'avaient préparée. Ce qu'elle avait « arrêté avec M. Sala », ce qu'elle expliqua seulement de vive voix à Paul David et à Guizot, il n'est point difficile de le deviner quand

on a sous les yeux les différents manuscrits du livre *Dixième* et que l'on se rappelle leur histoire (21).

Les lettres insérées d'abord dans ce livre et dont l'avocat de Louise Colet avait énuméré triomphalement les signataires, constituaient le principal obstacle à sa publication. Chateaubriand, à la prière de M^{me} Récamier, revisant le livre une première fois en 1846, avait fait disparaître la plupart des lettres de Benjamin Constant et de M^{me} de Staël : son manuscrit, chargé de ses corrections et des remaniements exécutés par la plume de Maujard, subsistait aux mains de M^{me} Lenormant; elle n'avait qu'à s'y référer. Le chapitre des « lettres de Benjamin Constant » s'y trouvait réduit à quelques lignes. La rédaction primitive portait après les longues citations : « Voilà tout ce que peut faire d'une passion un esprit ironique, etc... » Chateaubriand, d'une main fatiguée, avait indiqué la correction : « *On y voit tout ce que peut faire...* » qui raccordait cette conclusion au prélude : « Les lettres écrites à cette époque par Benjamin à M^{me} Récamier pourraient servir (*ou serviront*) d'étude sinon du cœur humain, du moins de la tête humaine... » De même pour M^{me} de Staël; les coupures faites, Chateaubriand n'avait eu qu'à modifier un mot : « Toutes ces lettres qui auraient dû retenir M^{me} Récamier... » La phrase était devenue : « *Toutes les lettres...* » Au total, — conformément sans doute au manuscrit remanié dont manquent les pages correspondantes, — M^{me} Lenormant ne conservait que six lettres ou billets de M^{me} de Staël, dont la belle lettre de 1810 à l'Empereur, et trois courtes lettres de Benjamin Constant; ni les unes ni les autres ne s'écartaient du ton le plus ordinaire de la courtoisie et de l'amitié. Telles étaient les suppressions les plus importantes que Sala lui avait consenties. Mais en revanche, elle lui permettait de conserver bien des pages que Chateaubriand et M^{me} Récamier avaient arrachées au Manuscrit de 1846 : les lettres de La Harpe, les fragments de lettres de Lucien Bonaparte par exemple. Cependant Sala admettait qu'elle effaçât ici ou là bien des traits jugés par elle un peu gênants soit pour la mémoire de M^{me} Récamier soit pour la réputation de certains personnages : le récit de la première rencontre entre Juliette et René, sur lequel le plaidoyer de Langlais avait appelé l'attention, fut allégé de ses traits les plus vifs; le mordant croquis du duc de Rohan fut adouci d'un ton (22).

M^{me} Lenormant, au cours de l'importante entrevue du 11 ou du 12 octobre se mit ainsi d'accord avec Sala sur un texte du « livre *Dixième* » qui, débarrassé des pages les plus litigieuses, ne risquait plus d'émouvoir aucune susceptibilité. Ce texte ne correspondait exactement ni à la rédaction abondante de 1839, insérée dans le Manuscrit général de 1841, ni à la rédaction revue et déjà, en certaines pages, resserrée, du Manuscrit de 1845, ni au remaniement abrégé de 1846. C'était un texte composite, intermédiaire, en somme, entre le premier et le troisième; il était bien, dans toutes ses lignes, de

Chateaubriand, mais l'agencement en était dû à la nièce et héritière de M^{me} Récamier. Elle en fit établir une copie où quelques fautes inévitables se glissèrent; et c'est cette copie que Sala s'engagea à imprimer dans le huitième volume des *Mémoires*; il dut se porter fort que Girardin n'en reproduirait point un autre dans la *Presse*. — Ainsi, par un enchaînement imprévisible de viles cupidités et de nobles scrupules, se trouva en partie restauré l'angélique portrait que Chateaubriand avait appendu près du sien dans ses *Mémoires* et que, vaincu par l'affaiblissement de l'âge, il avait, de sa main, mutilé. Qui donc aurait supposé que de cet essai de restauration, la tumultueuse Louise Colet était, en fin de compte, responsable?

Dès la première heure, les approbations autorisées de quelques amis ratifièrent le compromis imaginé par M^{me} Lenormant. Paul David reçut cette jolie confidence datée du 14 octobre :

« ...Le duc de Noailles est venu passer deux jours à Paris; nous lui avons offert de dîner avec nous hier, il a accepté. Comme nous étions après dîner dans ma chambre, mon mari, le duc de Noailles et moi, lisant ce fameux dixième livre, on me demande si je veux recevoir M. Pasquier. Je n'en voulais pas croire mes oreilles, le supposant toujours à Trouville avec M^{me} de Boigne. C'était bien le vrai chancelier, revenu de la veille, très bien portant, très en train, et qui m'a parlé de vous et de ma pauvre chère tante de manière à me beaucoup toucher. Il a beaucoup parlé de mon procès. Les deux ducs se sont trouvés là avec grand plaisir. »

C'est dans cette soirée du 13 octobre, sous les yeux des « deux ducs », que l'ancien « livre Dixième » reçut décidément la forme sous laquelle il allait voir enfin le jour.

M^{me} Lenormant avait toutes raisons, désormais, de croire sa publication prochaine. Sala imprimait en hâte le texte sur lequel s'était établi leur accord, et, conformément aux intentions manifestées par Girardin, il poussait l'impression de tout le huitième volume. Celui-ci, dès le 13 octobre, avait commencé d'engager ses premiers chapitres au labyrinthe des feuilletons. Un second feuilleton parut le 16 octobre. Sans aucune explication, les *Mémoires d'Outre-Tombe* furent alors interrompus jusqu'au 1^{er} novembre. Trois jours de silence; un feuilleton encore; puis, après le 4 novembre, une taciturnité de plus de trois mois. C'est que le feuilleton qui ferait suite à celui du 4 novembre allait entamer l'ancien livre Dixième; les lecteurs de la *Presse* n'en eurent connaissance que le 8 février 1850. La belle ardeur étalée par Girardin au début d'octobre s'était tout d'un coup accoisée. Comment expliquer ce revirement soudain?

De suprêmes contestations, sans nul doute, s'émurent ces jours-là, entre le directeur de la *Presse* et Sala. Donner, sous le couvert des *Mémoires*, les lettres de Benjamin Constant à la place même où le jugement d'août lui avait interdit de les faire paraître, quelle ironique réhabilitation pour Girardin! Et quelle garantie de succès pour l'instance en appel! Il ne se laisserait point escamoter sa vengeance!

Il publierait intégralement sa copie du « livre Dixième » ! Ne faisait-elle point partie des *Mémoires*, et ces *Mémoires* n'avait-il pas payé bien cher le droit de les reproduire ? — A cette prétention, Sala opposait une facile réplique : les contrats prévoyaient que seul le dernier manuscrit trouvé au domicile de Chateaubriand contiendrait le texte authentique des *Mémoires* ; et le livre Dixième ne s'y trouvait pas. Soit, pouvait rétorquer Girardin : mais alors, de quel droit la Société propriétaire imprimait-elle un texte du Dixième livre qui, ne s'y trouvant pas davantage, résultait d'un arrangement comploté entre les héritiers de M^{me} Récamier et les exécuteurs testamentaires ? A la menace d'un procès, on imagine que Girardin ne fut pas embarrassé de répondre par la menace d'une indiscretion et d'un scandale.

Sala tint bon, cependant : il avait pour lui les traités et la loi. Il laissa d'abord à la *Presse* le délai nécessaire pour dérouler la matière du huitième volume des *Mémoires* ; seize jours y devaient suffire, à compter du 4 novembre. Le volume étant ensuite prêt à paraître, il le fit annoncer le 24 novembre dans la *Bibliographie de la France*. C'est alors que Girardin, résigné à un accommodement, dut lui arracher de nouveaux délais ; le feuilleton de la *Presse* était occupé par le *Collier de la Reine* d'Alexandre Dumas ; il fallait achever ce roman (23).

Malgré tant d'atermoiements et de discussions, le secret sur la fortune définitive du « Dixième livre » fut admirablement gardé. Sans doute Sala n'avait-il distribué le huitième volume qu'à un petit nombre d'actionnaires dont il était sûr ; car le 14 février 1850, Louise Colet mandait à son avocat qu'elle se réjouissait de voir la *Presse* entamer la publication du livre sur M^{me} Récamier (24) ; à cette date, où trois feuilletons seulement avaient paru, elle pensait encore, avec Béranger, que le texte en serait donné sans retranchements :

« ...Béranger croit que le procès est gagné en appel par le seul fait de la publication de ce volume. Il croyait que les héritiers de Chateaubriand avaient cédé à M^{me} Lenormant, et que ce volume ne paraîtrait pas, ou paraîtrait morcelé. Aussitôt qu'il a vu les trois premiers feuilletons, il est venu me voir pour me parler à fond de cette affaire. Il dit que tout votre plaidoyer doit se fonder sur la publication de ce volume des *Mémoires* de Chateaubriand rempli des mêmes documents que je publiais moi-même, et paraissant dans le même journal que le jugement déclare indigne de cette publication. »

Cet incident devait être le dernier (25). La ferme attitude de Sala et des exécuteurs testamentaires avait fait comprendre à Girardin qu'il n'avait plus d'intérêt à soulever de nouveau scandale. Et feuilleton par feuilleton, volume par volume, guettés, commentés, cahotés, à travers un cortège de malveillances, de rancunes et de haines, les *Mémoires d'Outre-Tombe* continuèrent de s'acheminer vers les incertitudes de leur destin.

ÉPILOGUE

Le Destin des Mémoires d'Outre-Tombe.

Au mois d'octobre 1850, les *Mémoires d'Outre-Tombe* se trouvèrent enfin complètement révélés. Mais sous quel aspect ! Leur auteur avait-il le lointain pressentiment de cette métamorphose lorsqu'en 1833 il exprimait le vœu de « pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves » (1) ? Au double laminoir des feuilletons et des « volumes », l'œuvre avait perdu sa majestueuse ordonnance et son harmonieuse unité ; dépourvus de liens, ses innombrables chapitres se succédaient comme les arceaux aériens d'une construction de rêve dont les soubassements et les combles demeureraient noyés dans la brume. Vingt-six ans plus tôt, pour que l'opinion entrât dans une sorte d'effervescence, il avait suffi de ce bruit : « M. de Chateaubriand va bientôt achever ses *Mémoires* ». En 1850, c'est en vain que Girardin et Sala multiplièrent les annonces : la masse des lecteurs refusa de s'émouvoir. Sainte-Beuve enregistra l'impression dominante : un « immense désappointement ».

Mais dans le monde littéraire, dans le monde politique et dans le monde tout court — celui des salons parisiens et des castels de province, — une discordance de récriminations s'éleva. Dans l'œuvre trop attendue et par certains trop redoutée, les survivants de la Restauration, les fidèles du « juste milieu » ne voulurent apercevoir qu'une suite de portraits impitoyables et de jugements amers ; au nom de leurs parents, de leurs amis, de leur parti, ou bien en leur propre nom, ils protestèrent avec acrimonie et, à leur tour, ils attaquèrent sans ménagement. Jamais le rôle politique de Chateaubriand, jamais son ambition hautaine et ses dédains farouches ne furent jugés avec plus d'étroite sévérité ; contre lui, unissant leurs rancunes, légitimistes et hommes de Juillet conclurent un pacte provisoire de colère et de dénigrement. Le petit-fils de M^{me} de Staël, le prince Albert de Broglie, se constitua leur interprète : dans une « étude morale » qui fit scandale auprès de certains esprits, il railla « ces pyramides d'un nouveau genre élevées par l'orgueil d'un mourant qu'on appelle les *Mémoires d'Outre-Tombe* ». Il blâma leur auteur d'avoir révélé les « faiblesses puériles de son âge mûr, les amertumes séniles de ses dernières années ». Il s'acharna surtout contre les livres où l'homme

d'État contait sa carrière politique, et tant de désillusions ; il n'y vit qu'un monument d'égoïsme et « d'infatuation » (2). A si peu de distance des faits, comment des passions mal éteintes ne se seraient-elles pas rallumées aux étincelles jaillies d'un livre si ardent ? Bien des pages, d'ailleurs, dans l'isolement des chapitres, privées de leurs contextes et de leurs contre-jour, se détachaient avec un relief que Chateaubriand n'avait pu prévoir.

Aux querelles des partis s'ajouta la plainte des rancunes personnelles. Penchés avec avidité sur les *Mémoires*, les uns s'irritaient de leur verve, les autres de leur silence. Hortense Allart fut de celles qui estimèrent que Chateaubriand avait abusé de la discrétion ; elle s'en plaignit à Sainte-Beuve (3). Celui-ci, honteux, mais un peu tard, d'avoir été contraint de chanter, comme la cigale, dans la gueule du lion (4), prit sans bienveillance, en son cours de Liège, la mesure du fauve abattu : « Il n'était pas si grand ! » Et cependant, après avoir, en deux « lundis » (5), accumulé les réserves et déclaré que les *Mémoires* étaient « peu aimables », il reconnut qu'on y sentait « à bien des pages, le trait du maître, la griffe du vieux lion, la touche et l'accent de l'enchanteur », et qu'« après tout », ces *Mémoires* sont « la grande œuvre » de Chateaubriand : « quelque chose d'unique ». Il inscrivait, en même temps, dans la marge de son exemplaire (6), des notes ironiques ou courroucées, apostrophant parfois le redoutable fantôme condamné à l'éternel silence. « Grotesque ! » griffonnait-il en face de la ligne où Chateaubriand regrettait de ne pouvoir corriger ses épreuves. Et comme l'auteur reprochait à Fontanes d'avoir « été souverainement injuste envers M^{me} de Staël », il grondait du crayon : « C'est bien à vous à dire cela ! » Avec une scrupuleuse malveillance, il s'attachait aux menus détails. Certainement, il s'aperçut que le texte publié ne ressemblait pas toujours à celui qu'il avait lu lui-même en 1834, ou dont il avait entendu lecture dans les années suivantes ; pas plus que Béranger à qui certaines suppressions n'échappèrent point (7), il ne se mêla de les dénoncer. On parlait bien çà et là de coupures et de remaniements ; qu'en pouvait-on dire cependant, et quelles preuves en apporter ?

Parmi tant de dénigrements et de palinodies, Armand de Pontmartin fit entendre la voix d'un libre défenseur (8). Il railla « toutes les consciences éclopées, tous les invalides politiques admis pour infirmités notoires au régime des traitements indéfinis et des serments périodiques », qui avaient « senti se rouvrir leurs blessures au contact des redoutables » *Mémoires*. Il railla plus durement les anciens familiers de l'Abbaye-aux-Bois, « commentateurs attitrés et glossateurs officiels des *Mémoires* », qui se hâtaient de « jeter de leur encensoir tiède encore le reste de leur encens » pour « le remplacer par de l'ordure ». Tant la polémique était montée au ton de la violence ! Pontmartin allait jusqu'à demander ce qu'avait « fait Chateaubriand dans ce livre pour mériter d'être abandonné, comme Eudore, aux bêtes de

l'amphithéâtre ». Affirmant son admiration pour tant de grandes pages des *Mémoires*, il ne balançait pas de la déclarer même pour le portrait de M^{me} Récamier. A ses yeux, « le demi-volume » que Chateaubriand avait consacré à son inspiratrice comptait « parmi les portions les plus exquises des *Mémoires* ». Par « ce livre merveilleux, dont chaque chapitre pourrait donner matière à un autre livre », le grand écrivain avait rendu « en immortalité » à la déesse de l'Abbaye « le bien qu'elle avait fait à sa vie mortelle ». C'était entrevoir, au moins, un des hauts desseins de l'ouvrage.

A personne, cependant, ces desseins n'apparurent alors clairement. On les avait mieux discernés à travers les lectures fragmentaires de 1834. Nul, en 1850, ne comprit quel drame s'était joué, pendant près de vingt ans, dans l'âme de Chateaubriand; nul ne le vit, tête à tête avec l'obscur avenir, disputant à la mort menaçante le souvenir de son époque et la survivance de sa propre gloire; nul n'admira, dans son œuvre posthume, l'épopée d'un homme, symbole de son temps. L'artiste ne fut pas moins méconnu : les admirateurs les plus décidés, Louis de Loménie ou Armand de Pontmartin, n'osèrent défendre les témérités novatrices d'un style qui abusait du néologisme, de l'archaïsme, des couleurs et des images; ils concédèrent que les *Mémoires* étalaient aux regards trop de retouches, de repeints, et de tons heurtés; certains parlèrent d'un excès de raffinement et d'un goût un peu byzantin; Sainte-Beuve alla jusqu'à regretter que certaines pages fussent écrites en « bas-breton ». Dans la marge de son exemplaire, en face de la phrase où Chateaubriand confesse que la critique éclairée de Fontanes l'empêcha « de tomber dans le rocailleux d'exécution de ses disciples », il crayonna cette ironie : « Les disciples auraient le droit de remarquer que Fontanes ne vécut pas assez pour conseiller jusqu'au bout Chateaubriand. » Il était sincère, comme la plupart des autres détracteurs. Faut-il s'étonner de ces malentendus? La postérité est d'outre-tombe, mais elle ne commence point sur les bords du tombeau; l'ombre qui vient de franchir le Styx traverse un long désert avant d'atteindre les champs de la gloire et leur élyséenne clarté.

Des années passèrent. L'opinion allait s'établissant que, malgré d'admirables parties, les *Mémoires* étaient décidément le naufrage d'une illustre renommée. Arriva le cinquantenaire posthume de Chateaubriand; soudainement, en ces dernières heures d'un siècle, éclata la grandeur de l'écrivain qui l'avait inauguré; les suprêmes survivants de son époque étaient près de disparaître; autour des *Mémoires d'Outre-Tombe* le murmure des préventions et des passions avait cessé. Cinquante ans! N'était-ce point le délai que Chateaubriand avait prévu, jadis, pour leur publication? Edmond Biré conçut l'heureuse idée d'en procurer une édition nouvelle : rétablissant quatre parties et des livres, il eut le tort de supprimer les chapitres. Sa restitution, conjecturale pour une part, avait le mérite de rendre à l'ouvrage

les lignes maîtresses de son ordonnance; Biré fut ainsi l'introducteur des *Mémoires* auprès de la postérité. Nul aujourd'hui ne se refuse à voir en eux le chef-d'œuvre de Chateaubriand; mieux : l'un des livres capitaux du xix^e siècle. Par-dessus des années d'injustice et d'oubli, la flèche d'or a clos sa juste trajectoire : elle a fêré les cœurs pour lesquels l'archer l'avait aiguisée.

Une douloureuse fatalité, cependant, plane jusqu'au bout sur le destin des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Chateaubriand ne les a point écrits tels que, d'abord, il les avait conçus; il n'a pu les faire publier tels que, d'abord, il les avait écrits. Tour à tour, les hommes, la vieillesse et le temps ont rétréci l'ampleur de ses desseins. Sur cette œuvre posthume, depuis le jour de sa conception définitive jusqu'au jour de sa publication, une « triste nécessité » matérielle a pesé. Elle demeure, en certaines de ses parties, incomplète et mutilée. Elle subit, ainsi, le destin des « œuvres qui pendent interrompues » et pour lesquelles, en éditant les *Pensées* de Pascal, Port-Royal, par l'intermédiaire d'un vers de Virgile, réclamait une admiration compatissante (9); leur beauté, plus touchante, participe à l'incertitude des destinées humaines; charmant l'esprit, elle est sensible au cœur.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I

PIÈCES D'ARCHIVES ET DOCUMENTS INÉDITS

La présente étude met en œuvre principalement des textes et documents inédits provenant des deux collections suivantes :

1. *Collections de M. Edouard Champion*. — Elles contiennent de précieux manuscrits des *Mémoires d'Outre-Tombe* ; les uns, à part quelques rares fragments, sont demeurés inédits ; les autres sont encore complètement inconnus. Il convient de les classer en quatre sections :

a) La copie du « Manuscrit de 1826 » (Livres I, II, III de la Première partie des *Mémoires*) ;

b) Les manuscrits du *Livre Dixième* de la Troisième partie, consacré à M^{me} Récamier ;

c) Le manuscrit de la Quatrième partie des *Mémoires* ;

d) Sept livres du « *Manuscrit de 1848* » sur lequel fut imprimée l'édition originale ;

Tous ces documents ont été décrits en détail dans notre ouvrage : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, qui présente une édition critique du livre Septième de la Quatrième partie : *Séjour à Venise*, et du livre Dixième de la Troisième partie : *Madame Récamier*.

2. *Archives de M. le Professeur Charles Lenormant*. — Ces archives (auxquelles ont appartenu, jusqu'en 1895, les plus importants des manuscrits possédés aujourd'hui par M. Edouard Champion), comprennent ce qui reste encore des papiers et manuscrits légués par M^{me} Récamier à sa nièce et fille adoptive M^{me} Lenormant. Des mains de celle-ci, ces Archives sont passées aux mains de son gendre, M. Charles de Loménie. Elles échurent ensuite au petit-fils de M^{me} Lenormant, M. le Professeur Charles Lenormant, de l'Académie de Médecine, qui les conserve avec une religieuse piété ; au mois de septembre 1921, il en a dressé un nouvel inventaire, après les avoir réparties entre cinquante-neuf dossiers. — Une vente effectuée en « l'Hôtel des Commissaires-priseurs, rue Drouot, salle n° 8, le lundi 27 mai 1895 », après le décès de M^{me} Lenormant, en a distraît, outre les manuscrits des *Mémoires*, un grand nombre de pièces importantes, entre autres les lettres autographes de Lucien Bonaparte et de Benjamin Constant à M^{me} Récamier. Elles n'en demeurent pas moins extrêmement riches. C'est avec leur secours que M. Edouard Herriot a construit sa thèse sur *Madame Récamier et ses amis* publiée en 1904 ; il n'avait pu cependant en consulter ou en utiliser qu'une partie. Entre autres documents précieux qu'elles contiennent, on a utilisé ici les *Mémoires de Juliette*, biographie de M^{me} Récamier écrite fragmentairement en 1815 par Benjamin Constant ; la *Notice* rédigée un peu plus tard par Ballanche et dans le manuscrit de laquelle de regrettables coupures ont été opérées ; les lettres autographes de Chateaubriand à M^{me} Récamier, dont

certaines verront ici le jour pour la première fois; les lettres de M^{me} Récamier à sa nièce M^{me} Lenormant et à son neveu Paul David; les lettres adressées à M^{me} Récamier par M^{me} de Staël, dont beaucoup demeurent inédites; les lettres de Ballanche, de M^{me} de Boigne, du duc de Noailles, des Montmorency, de plusieurs autres correspondants; les lettres de M^{me} d'Hautefeuille à Ballanche, de M^{me} de Boigne à M^{me} Lenormant; plusieurs documents émanant de M. et M^{me} Lenormant au lendemain de la mort de M^{me} Récamier etc... Des références précises aux divers dossiers sont données dans nos « Notes et Remarques ».

Nous avons utilisé, en outre :

3. Les Minutes de M^e Jean Dufour, notaire à Paris, où sont conservées les pièces ayant appartenu à la « Société propriétaire des *Mémoires* de M. de Chateaubriand », entre autres la copie du Manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe* déposée en mai 1847.

4. Le *Fonds Lovenjoul* (Bibliothèque de l'Institut à Chantilly). — Dossier 543. Ce dossier contient, outre le Cahier des « Notes » que Sainte-Beuve prit, en 1834, sur le manuscrit même de Chateaubriand, le texte de deux intéressantes correspondances, dont quelques fragments seulement ont été publiés jusqu'ici par M^{me} Marie-Louise Pailleron dans *La Vicomtesse de Chateaubriand*, Paris, Les Portiques, 1934. Ce sont : a) une copie des lettres de M^{me} Récamier à son amie M^{me} Salvage; b) la copie envoyée par Hortense Allart à Sainte-Beuve des lettres que lui avait adressées Chateaubriand; cette copie, probablement incomplète et tronquée, est enrichie d'annotations de Sainte-Beuve. M^{me} Marie-Louise Pailleron se propose de la publier prochainement, en l'accompagnant de tous les commentaires et éclaircissements qu'elle mérite.

5. A la Bibliothèque Nationale, les manuscrits suivants : Fonds français 12454 et 12455 (fragments des *Mémoires d'Outre-Tombe*; voir notre ouvrage, *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I, p. 7); Nouvelles acquisitions françaises 11.970 (correspondance de Hyde de Neuville et des exécuteurs testamentaires de Chateaubriand avec les représentants de la Société propriétaire des *Mémoires*).

6. Les Archives de M. le duc de la Force, qui gardent la première rédaction d'une page des *Mémoires*. (Voir *Deux Livres des Mémoires*, tome II, Appendice IV).

7. Les Archives de M. le comte Béranger de Miramon Fitz-James; elles conservent les lettres inédites de Chateaubriand au duc de Fitz-James et au fils de celui-ci, une lettre de Chateaubriand à sa femme, et diverses autres pièces éclairant les relations du célèbre orateur légitimiste avec Chateaubriand.

8. Les collections de M. A. H. de Favreuil, de Lille; elles ont recueilli les lettres inédites que Louise Colet écrivit à son avocat Jacques Langlais au sujet du procès soutenu, en 1849, par elle et par la *Presse* contre les héritiers de M^{me} Récamier.

9. Nous avons utilisé un certain nombre de pièces peu connues publiées depuis 1930 dans les cinq livraisons parues jusqu'à ce jour du *Bulletin de la Société Chateaubriand*, et, grâce à l'obligeance de M^{me} la comtesse de Durfort et de M. le docteur Le Savoureux, quelques-unes même qui ne seront publiées que dans des livraisons ultérieures; la plupart proviennent des Archives de Combourg.

10. Les autres documents inédits ou peu connus auxquels nous avons eu recours sont mentionnés à leur place dans nos notes où leur provenance est, chaque fois, précisée.

II

OUVRAGES IMPRIMÉS

On se contente d'indiquer ici les principaux ouvrages de références auxquels renvoient le plus fréquemment les notes qui vont suivre :

1. — Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont cités d'après l'édition la plus courante aujourd'hui, c'est-à-dire d'après l'édition Biré :

Mémoires d'Outre-Tombe. Nouvelle édition... par E. Biré. Paris. Garnier (1898-1899). 6 vol. in-12. (*Mémoires*, t. I, p. ...).

Mais toutes les fois où ce recours a paru nécessaire, on a donné la référence à l'édition originale :

Mémoires d'Outre-Tombe. Paris, E. V. Penaud frères, 1849-1850. 12 vol. in-8°.

2. — Les œuvres de Chateaubriand antérieures à 1831 sont citées d'après l'édition des *Œuvres complètes* de 1826-1831. — *Œuvres complètes*... Paris. Ladvocat, 1826-1831. 28 (31) vol. in-8°.

Les œuvres postérieures à 1831 sont citées d'après leurs éditions originales.

3. — Pour la *Correspondance*, les lettres antérieures à 1825 (sauf indication contraire) sont prises dans la *Correspondance générale*... publiée par Louis Thomas, Paris, Champion, 1912-1924. 5 vol. in-8°.

4. — *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier* (par M^{me} Charles LENORMANT). Paris, Michel Lévy, 1859, 2 vol. in-8°. (*Souv. et Corr.*, t. ..., p. ...).

5. — *Esquisse d'un Maître. — Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse de Chateaubriand. — Manuscrit* de 1826, suivi de *lettres inédites* (publié par M^{me} LENORMANT). Paris, Michel Lévy, 1874, 1 vol. in-16.

6. — *M^{me} Récamier. Les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime* ; par l'auteur des *Souvenirs de M^{me} Récamier*. Paris, Michel Lévy, 1874, 1 vol. in-16.

7. — HERRIOT (Edouard). — *M^{me} Récamier et ses amis*. Paris, Plon. 1905. 2 vol. in-8°. (*Herriot*, t. ..., p. ...).

8. — DURRY (Marie-Jeanne). — *La vieillesse de Chateaubriand (1830-1848)*. Paris. Le Divan. 1933. 2 vol. in-8°. (*Durry*, t. ..., p. ...).

Ces deux derniers ouvrages contiennent, l'un sur M^{me} Récamier, l'autre sur la vie et les œuvres de Chateaubriand, d'abondantes bibliographies ; on les a complétées, l'une et l'autre, chaque fois qu'il était utile ; on a jugé superflu de les reprendre ou de les reproduire.

Tous les autres ouvrages utilisés (livres, articles de revues, documents divers) sont décrits à leur place dans les notes des différents chapitres.

Notre ouvrage : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, édition critique d'après des manuscrits inédits, avec une *Étude sur la Genèse et les Manuscrits des Mémoires d'Outre-Tombe*. 2 vol. Delagrave, 1936 — est cité souvent sous cette forme abrégée : *Deux Livres des Mémoires*... On y trouvera, au tome I, le texte, en partie inédit, du livre : *Séjour à Venise* ; au tome II, le texte du livre : *Madame Récamier*.

NOTES ET REMARQUES

PROLOGUE

L'ABDIICATION

1. *Mémoires* (éd. BIRÉ, t. V, p. 393). — L'expression se lit dans le discours du 7 août : « ...Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés... » Mais elle était depuis longtemps familière à Chateaubriand. On la trouve dès le 18 août 1817 dans une lettre intime à son « ministre des finances » M. Lemoine : « ...Au reste, mes prophéties s'accomplissent de point en point... Il me restera le stérile agrément de Cassandre ». Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand* par Maurice LEVAILLANT, Albin Michel, Paris, 1922, 1 vol. in-16, p. 63.
2. *Mémoires* (*Idem*, pp. 321-323). L. troupe des jeunes libéraux reconnu et entoura Chateaubriand devant la colonnade du Louvre; elle lui fit cortège jusqu'au Palais-Royal d'abord, puis jusqu'au palais du Luxembourg; rue de Seine, un des enthousiastes l'« enleva sur ses épaules ». Voir PASQUIER, *Mémoires*, t. VI, p. 231, cité déjà dans DURRY, t. II, p. 22.
3. Le duc Edouard de Fitz-James, le fameux orateur royaliste, donna sa démission de pair le 28 décembre 1831; il devint en 1834 député de Toulouse. Chateaubriand avait avec lui les relations les plus amicales; il annonça sa mort subite survenue au mois de novembre 1838, par quelques mots émus dans la *Gazette de France* : « C'est, dit-il, avec le saisissement d'une longue amitié et d'une admiration désolée que je remplis ce triste devoir. » Il en remplit un autre en prononçant quelques mots sur la tombe du duc de Fitz-James. — Au moment de partir pour la Suisse, le 21 avril 1831, il lui écrivit : « Je ne veux pas quitter la France, noble duc, sans vous remercier de votre souvenir; il est d'autant plus généreux que nous n'avons pas suivi tout à fait la même route; mais votre cœur est aussi haut que votre talent est élevé. Adieu, noble duc; conservez-vous pour notre triste patrie : moi, je vais chercher quelque coin sur la terre pour m'y cacher et mourir ». (*Inédit*. Archives de M. le comte de Miramon Fitz-James). — Voir p. 4, 8, 59, 130-131.
4. *Mémoires* (*Idem*, pp. 77-379). Chateaubriand avait eu l'avant-veille semble-t-il, au Palais-Royal, une première entrevue avec le duc d'Orléans et les Princesses.
5. *Mémoires de la Comtesse de Boigne*. — Émile-Paul, 1925, tome IV, pp. 92-97. La visite de M^{me} de Boigne et de M^{me} Récamier se place le soir du dimanche 1^{er} août, antérieurement aux deux entrevues du Palais-Royal; elle fut longue et ne se termina qu'« à la nuit bien close ». Chateaubriand avait déjà préparé le discours qu'il se proposait de prononcer à la Chambre des Pairs; il le lut aux deux visiteuses, et M^{me} de Boigne obtint de lui quelques adoucissements.
6. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. XIII-XIV.
7. *Mémoires* (*Idem*, pp. 383-396).
8. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 217-223; *M. et M^{me} de Chateaubriand à l'Infirmier Marie-Thérèse*, par Maurice LEVAILLANT (*La Revue Française*, 8 mars 1925). Voir, en outre, la description des *Mémoires*, t. VI, pp. 1-8.
9. *Mémoires*, t. V, p. 398.
10. *Mémoires de la Comtesse de Boigne*, t. IV, p. 93.
11. Voir note 8.
12. Un curieux cahier, appartenant à M. Edouard Champion, et provenant manifestement de la succession de Chateaubriand (car on y a joint trois lettres, dont une de M. Mandaroux-Vertamy, portant des cotes de l'inventaire fait après le décès de l'écri-

vain) contient des vers de circonstance — poèmes, cantiques, chansons — composés par une pensionnaire anonyme de l'Infirmier Marie-Thérèse. On y lit ce titre : « *Petits Echantillons des Productions du cœur* — offert (*sic*) à M^{me} la vicomtesse de Chateaubriand pour (*sic*) une personne inconnue ». Un « Avertissement à M^{me} la Vicomtesse de Chateaubriand qui a eu la bonté de me demander de lui copier quelques-uns de mes pauvres vers » est signé : « le petit troubadour », et suivi d'une indication de date : « 1835, ce douze mai, pour être présenté le 19, fête de Saint Césaire ». — Aucune trace de talent, ni même aucune trace de fantaisie dans ces versifications d'honnête volonté; mais çà et là quelques indications pittoresques sur la vie intérieure de l'Infirmier. C'est ainsi qu'on lit à la page 62 une « chanson à la chaise rouge de M. le Vicomte de Chateaubriand » :

*Que j'aime la gentille chaise
Où s'agenouille Monseigneur etc...*

Il en ressort que cette « chaise rouge » était le symbole de la présence de Chateaubriand à l'Infirmier; lui seul avait droit de s'y asseoir au premier rang dans la chapelle; s'absentait-il, on reportait le siège en son appartement; dès son retour, on le redescendait. Quand la chaise rouge était invisible à la chapelle, les pensionnaires s'inquiétaient; et potins de courir.

13. *Archives de M. le Comte Béranger de Miramon Fitz-James*. — La lettre autographe de Chateaubriand est datée du 14 avril 1833; elle se termine ainsi : « ...Je rougis, Madame la Marquise, de remplir si tard et si mal ma promesse. N'y voyez, je vous prie, que mon entier dévouement. — J'ai l'honneur, Madame la Marquise, de vous offrir mes obéissances et mes hommages respectueux. » Le texte de la *Prière* est une copie, d'une main inconnue. Il semble résulter de la lettre d'envoi que Chateaubriand aurait fait transcrire seulement le début de sa méditation. — Cette *Prière* est de celles qu'il composa en novembre-décembre 1803, à Rome, après la mort de M^{me} de Beaumont, en même temps qu'il se traçait le premier plan de ses *Mémoires* et qu'il « entreprenait un commentaire de la Bible en commençant par la Genèse ». — Après avoir donné ces détails, il continue ainsi (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 389) : « Il y a des prières commencées, les unes pour les inquiétudes de l'âme, les autres pour se fortifier contre la prospérité des méchants : je cherchais à ramener à un centre de repos mes pensées errantes hors de moi ». D'après ce texte, la prière, désignée nommément ici et envoyée à M^{me} de Fitz-James en 1833, aurait été seulement « commencée » en 1803, et sans doute n'aurait-elle jamais été terminée. Les « méchants » qu'elle vise sont le Cardinal Fesch et les gens du Ministère qui, à cette époque, desservaient Chateaubriand auprès du Premier Consul. On n'a encore trouvé aucune trace de la prière pour les inquiétudes de l'âme. Voir plus loin p. 71 une autre « prière chrétienne » de Chateaubriand, encore inédite; et enfin, dans *Souvenirs et Correspondance* t. II, p. 210 une « prière pour la perte d'une personne qui nous était chère », dont une copie est conservée dans les *Archives Lenormant*.
14. *Ecclesiaste*, chap. VIII, verset 14 : « Est et alia vanitas quæ fit super terram. Sunt iusti quibus mala proveniunt quasi opera egerint impiorum; et sunt impii qui ita securi sunt quasi iustorum facta habeant. Sed et hoc vanissimum iudico ». Chateaubriand fait une erreur en attribuant ce texte au roi David; les commentateurs admettent communément que l'*Ecclesiaste*, comme le livre des *Proverbes*, est l'œuvre de Salomon. (*La Sainte Bible*, commentée par L. CL. FILLON, t. IV, pp. 547-549).
15. *Vie de Rancé*. — Livre Premier, p. 30 : « Sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé! les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent sous les pas de la joie. Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis. Où sont aujourd'hui les maux d'hier? où seront demain les félicités d'aujourd'hui?... » Chateaubriand reprend ainsi en 1844 une image qui date, dans son souvenir, de 1803. D'ailleurs le thème de l'instabilité des douleurs humaines se trouve déjà dans *Atala* où le père Aubry dit à Chactas : « Croyez-moi, mon fils, les douleurs de l'homme ne sont point éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini; c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux... »

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

RENONCEMENTS

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 396. — Il semble bien d'après le témoignage de Chateaubriand lui-même (voir note 2) qu'aucune pension n'était attachée au titre de Ministre d'État dans lequel il avait été réintégré le 1^{er} mai 1821, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux. On sait que, nommé à cette charge au mois d'août 1815, il avait été destitué par ordonnance royale le 20 septembre 1816, pour avoir mécontenté Louis XVIII en faisant paraître, malgré la défense formelle du souverain, son livre sur *la Monarchie selon la Charte*. Un traitement de vingt-cinq mille francs — non de quarante mille, comme le croyait M^{me} de Montcalm (voir note 28 du chap. II) — était alors attaché à son titre. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, p. 61.
2. Scipion MARIN, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand* etc..., Paris, 1832, 2. vol. — L'auteur atteste qu'il « a sous les yeux » la lettre qu'il cite tout au long (t. II, pp. 354-355). Voici le début de cette lettre : « Monsieur, mon refus de prêter serment est du 7 août 1830, jour où je votai à la Chambre des Pairs contre la déclaration de la Chambre des Députés. Le 10 du même mois, j'eus l'honneur d'écrire à M. le baron Pasquier que je renonçais à ma pension de pair comme à l'exercice de la pairie. M. le Président me répondit qu'il fallait m'adresser à M. le Ministre des Finances, ce que je fis en envoyant copie de mes deux lettres à M. le marquis de Semonville. Ainsi, je n'ai rien coûté à l'État depuis que j'ai cessé de le servir. Je ne jouissais, d'ailleurs, à l'époque de la Révolution de juillet, d'aucune autre pension, ni à titre de ministre d'État, ni à titre d'ancien ministre à portefeuille, ni à titre d'ancien ambassadeur, bien que je fusse absolument sans fortune. Toutes les fois etc... J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc... *Chateaubriand*. » Scipion Marin ne donne ni la date de la lettre, ni le nom du destinataire; celui-ci était peut-être le Secrétaire Perpétuel de l'Académie; la lettre, en tout cas, devait, dans l'intention de son auteur, être transmise à « MM. les Ministres », et, particulièrement, au Ministre des Finances.
3. Lettre du 6 octobre 1839 à Pierre Lebrun (*L'Amateur d'Autographes*, 1912, t. 45, pp. 364-366); voir DURRY, t. I, p. 373 et notes.
4. Lettre publiée par M. de Loménie dans le *Journal des Débats* du 1^{er} mai 1907; elle est du dimanche 20 ou du lundi 21 août 1815.
5. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, chap. III.
6. *Archives de M. le Comte B. de Miramon Fitz-James*. — Sur la première page de la lettre, en haut et dans le coin gauche, une autre main que celle du duc de Fitz-James a écrit au crayon : « Chateaubriand à son épouse ». La lettre est une réponse *ex abrupto* à celle par laquelle M^{me} de Chateaubriand apprenait à son mari qu'il était fait pair de France; l'ordonnance de nomination est du 17 août.
7. *Idem*.
8. *Mémoires*, t. V, p. 399.
9. *Idem*, p. 407.
10. *Vie de Rancé*, p. 5.
11. *Esquisse d'un maître*, p. 166 (Livre III des *Mémoires* d'après le *Manuscrit* de 1826). — Pour la « fille enchantée », voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 48 et 86.
12. *Esquisse d'un maître*, pp. 150-151.
13. *Mémoires*, t. I, pp. 214 et 217. M. Étienne Aubrée a identifié l'« agréable laide » : elle s'appelait Victoire des Alleuz et mourut fille à cent et deux ans en 1858; elle est enterrée au cimetière de Fougères. Vieille, « elle n'aimait pas qu'on parlât devant elle de Chateaubriand ». C'est, disait-on autour d'elle, « parce qu'elle l'avait beaucoup aimé autrefois ». (*Bulletin* n° 1 de la *Société Chateaubriand*, pp. 26-29).

14. *Mémoires*, t. I, pp. 174-175.
15. *Idem*, t. I, pp. 184-185.
16. *Idem*, t. I, pp. 406-408.
17. *Vie de Rancé*, pp. 67-68.
18. Dans le texte imprimé des *Mémoires* (t. II, pp. 503-504) Chateaubriand affirme qu'il ignore « dans quel cimetière » Lucile « fut déposée » ; à quoi lui servirait-il d'en faire la recherche ? Retrouverait-il « le même gardien de l'enclos funèbre ? » — Mais dans le texte de 1826 (Manuscrit copié par M^{me} Récamier et appartenant à M. Edouard Champion, pp. 273-274 ; *Esquisse d'un maître*, pp. 147-148), on le voit, dès son retour à Paris, s'informer du cimetière et de la tombe : « ... On la jeta dans le cimetière de ———, où il fut impossible de retrouver sa sépulture. Je la cherchai longtemps avec le fossoyeur... La recherche du rameneur des morts fut inutile. » Sur le texte même, voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 86. Le « rameneur des morts » du manuscrit est devenu dans l'*Esquisse d'un maître* un « raccoleur » ; le texte imprimé des *Mémoires* en fait un « nomenclateur » : on peut craindre que ce dernier mot ne soit qu'une correction des éditeurs de 1848. — Il résulte des recherches de M. E. Angot (*Revue d'Histoire Littéraire*, juillet-septembre 1927, et *idem* 1932) que le cimetière où Lucile fut jetée à la fosse commune fut sans doute le cimetière Sainte-Catherine, récemment ouvert rue des Fossés-Saint-Marcel à côté de l'ancien cimetière de Clamart ; l'emplacement en est occupé aujourd'hui par l'amphithéâtre d'anatomie, rue du Fer-à-Moulin.
19. *Mémoires*, t. II, p. 298 ; t. IV, pp. 327-328. — M^{me} de Custine mourut le 25 juillet 1826 dans la petite ville de Bex, proche de Lausanne, à la pension de l'*Union*. Chateaubriand séjournait depuis le 10 mai à Lausanne, pour la santé de sa femme ; c'est pendant ce séjour qu'il acheva de mettre au point les premières livraisons de ses *Œuvres Complètes*. — Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, chap. xv. Il habitait « en pleine ville, au second étage d'une maison appartenant à M. Charrière de Severy, rue de Bourg ». (E. BEAU DE LOMÉNIE, *Les Demeures de Chateaubriand*, p. 148). M^{me} de Chateaubriand l'avait quitté le 13 juillet pour le précéder à Paris où tous deux allaient s'installer à l'Infirmier Marie-Thérèse. Comme il arriva lui-même à Paris le 30 juillet au soir, on peut croire qu'il partit de Lausanne peu d'heures après avoir entendu le cortège funèbre de M^{me} de Custine passer sous ses fenêtres le 26 ou le 27 juillet ; il fit pour ainsi dire route avec elle : tragique coïncidence ! Aussi, au mois de septembre 1833, en se dirigeant vers Venise, s'émeut-il d'une nouvelle halte à Bex : voir notre Troisième partie, p. 129.
20. PAILHES. — *La Duchesse de Duras*, p. 515. A son tour, Chateaubriand légua la copie de Mignard d'abord à M^{me} Récamier par son testament de 1837, puis, par son testament de 1847, à son conseil et exécuteur testamentaire M^e Mandaroux-Vertamy.
21. Voir 3^e partie, pp. 110 et 116-117. — Natalie de Noailles mourut seulement le 23 décembre 1835. (Voir *Bulletin n° 2 de la Société Chateaubriand*, p. 24).
22. Citations prises aux deux lettres adressées par Lady Sutton à Chateaubriand (17 juin 1822 ; 14 juin 1825). M^{me} Lenormant en a publié le texte anglais qu'elle a fait suivre d'un « essai de traduction », lequel, de son aveu, « ne rend qu'imparfaitement la simplicité pénétrante de l'original ». (*Souvenirs et Correspondance*, t. I, pp. 404-413). Les lettres autographes, ainsi que les brouillons de la traduction, appartiennent aux *Archives Lenormant*. (Dossier XIX).
23. *Correspondance générale*, t. V, p. 25. — Lettre du 5 octobre 1823.
24. Voir *Le Roman de l'Occitaniennne et de Chateaubriand*, par la Comtesse de SAINT-ROMAN (avec des notes de P. B. Gheusi et Maurice Levailant) ; *Un Dernier amour de René, Correspondance avec la Marquise de V...* Paris, Perrin, 1903.
25. CHATEAUBRIAND. — *Amour et Vieillesse*, avec reproduction du manuscrit — publié par Victor Giraud, p. 9 (CHAMPION éditeur).
26. Voir Léon SÉCHÉ, *Hortense Allart de Méritens*, 1908 ; André BEAUNIER, *Trois amies de Chateaubriand*, 1910 ; et surtout *Les Enchantements de Grèce* par M^{me} P. DE SAMAN (Hortense Allart), 1873, (avec une préface de Prudence Sand) ; et les lettres inédites d'Hortense à Chateaubriand dans le Fonds Lovenjoul.
27. *Mémoires*, t. III, p. 7.
28. *Idem*, t. IV, livre VIII de la 3^e partie, *passim*.

29. *Journal de M. de Bourqueney* (Secrétaire d'ambassade à Londres pendant le séjour de Chateaubriand), publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} février 1914; *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 165-167. M^{me} Lafont, pianiste et chanteuse, était la femme non point du célèbre acteur Lafond, de la Comédie-Française, qui se posait en rival de Talma, mais du violoniste Lafont, premier violon du roi, alors fort connu et qui donnait des concerts dans plusieurs capitales. Nous possédons un billet inédit que Chateaubriand ministre écrivit le 9 février 1824 pour le recommander au bon accueil du Ministre de France auprès du Roi des Pays-Bas.
30. *Idem*. Voir, en outre, *Excelsior* du 17 et du 20 juillet 1924. M^{lle} Leverd, venue jouer à Londres à l'ambassade, avait également suscité la jalousie de M^{me} Récamier. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 166-167.
31. Fortunée Hamelin, l'ancienne merveilleuse fut, sous l'Empire, au nombre des « Madames » dévouées à Chateaubriand; en 1811, elle intervint auprès de Savary, préfet de police, pour empêcher qu'après l'affaire de son Discours de Réception à l'Académie, il ne fût exilé ou arrêté. En 1823, elle venait le voir au Ministère des Affaires Étrangères : c'est de cette époque que datent leurs amours, qui donnèrent de l'ombrage à M^{me} de Castellane. Voir André GAYOT, *Fortunée Hamelin; Correspondance Générale*, t. IV, p. 95; et plus loin p. 402.
32. Comte d'HAUSSONVILLE, *Ma Jeunesse*, pp. 191-192; MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 336.
33. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, chap. VIII, pp. 103-116.
34. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, pp. 79 et 303.
35. *Génie du Christianisme*, 4^e partie, livre II, chap. II.
36. *Vie de Rancé*, p. 20.
37. *Idem*, p. 79.
38. *Idem*, p. 193.

CHAPITRE II

JULIETTE RÉCAMIER

1. *Mémoires*. Texte du Manuscrit de 1847. — Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 216.
2. *Idem*. — Texte du Manuscrit de 1841. Voir *Deux livres etc...*, t. II, p. 13.
3. *Idem*. — Texte du Manuscrit de 1845. Voir *Deux livres etc...*, t. II, p. 87.
4. *Idem*. — Texte du Manuscrit de 1841. Voir *Deux livres etc...*, t. II, p. 13. Même affirmation au début de la *Deuxième Partie des Mémoires* (éd. BIRÉ, t. II, p. 254) dont la rédaction est contemporaine de la rédaction du « Livre Dixième » : « Christian de Lamoignon, mon camarade d'exil à Londres, me conduisit chez M^{me} Récamier... » Il y a quelque difficulté à fixer la date des deux premières entrevues de Chateaubriand et de M^{me} Récamier. A distance, les souvenirs de Chateaubriand s'étaient brouillés; il y mêlait malencontreusement l'histoire de sa radiation de la liste des émigrés. Cette radiation est du 23 juillet 1801, et postérieure de plus de trois mois à la publication d'*Atala* (17 avril); M^{me} de Staël se trouve alors à Coppet depuis la fin du mois de mai (voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 313). Aussi dès le 23 juillet lui écrit-il pour la remercier (*Correspondance Générale*, t. I, p. 54); il n'a pu lui faire de visite de remerciement qu'au mois de décembre, quand elle fut rentrée de Coppet, et lui de Savigny. Or la question de M^{me} de Staël à M^{me} Récamier : « Avez-vous revu l'auteur d'*Atala*? » se lit dans une lettre du 9 septembre. (*M^{me} Récamier et les amis de sa jeunesse*, p. 16). Comme les deux entrevues sont liées assez étroitement dans le souvenir de Chateaubriand (« environ un mois après », dit-il de la seconde; mais il peut se tromper de quelques semaines) on est amené à les placer l'une et l'autre avant le 8 mai 1801, date à laquelle Chateaubriand et M^{me} de Staël se rencontrèrent pour la dernière fois dans un dîner à Bercy avant de quitter tous les deux Paris. A quel moment précis ont-elles pu avoir lieu? c'est surtout pendant l'hiver, en janvier et février, que M^{me} Récamier donnait ses réceptions célèbres rue du Mont-Blanc; on doit croire que Chateaubriand fut amené à l'une de ces dernières soirées par Christian de Lamoignon, en février ou en mars; n'ayant point encore publié *Atala* il était peu connu; et c'est bien l'impression que donne son récit. La rencontre chez M^{me} de Staël fut-elle antérieure

ou postérieure au 17 avril? On peut hésiter; mais en écrivant plus tard à son amie, M^{me} de Staël désigne Chateaubriand comme l'auteur d'*Atala*; il l'était sans doute déjà quand elle le lui présenta familièrement chez elle.

5. A. LAQUIANTE. — *Un Hiver à Paris sous le Consulat*. Paris, Plon, 1896, traduction de l'ouvrage de REICHARDT, ancien maître de chapelle de Frédéric II, *Lettres intimes écrites de Paris en 1802-1803*, 3 vol. in-8°, Hambourg, 1804. Voir les lettres VII (29 novembre 1802) et XVI (28 décembre 1802).
6. *Mémoires*, Livre Dixième de la 3^e partie. Texte en partie inédit du manuscrit de 1841. Voir *Deux livres etc...*, t. II, p. 13.
7. *Mémoires*, t. II, p. 256.
8. *Idem*. Voir *Deux livres etc...*, t. II, pp. 13-14.
9. *Idem*. Texte en partie inédit du Manuscrit de 1841. Voir *Deux livres etc...*, t. II, pp. 13-14, et *Notes Critiques* à ce passage, p. 88.
10. Expression de Marie-Joseph Chénier dans la satire *Les Nouveaux Saints*, parue en juin 1801, où il s'en prenait vivement à *Atala*. Voir *Correspondance Générale*, t. I, pp. 47-48.
11. *Mémoires*, t. II, p. 251.
12. *Idem*, p. 254.
13. Voir note 4.
14. *Mémoires*, t. II, p. 254. — Voir *Deux livres etc...*, t. II, p. 14 et pp. 79-80.
15. *Souvenirs et Correspondance*, t. I, p. 261 et suivantes.
16. *Archives Lenormant*: BALLANCHE, *Notice sur M^{me} Récamier*, p. 137; la partie du chapitre XIX relative à une *Lecture de M. de Chateaubriand chez M^{me} Récamier*, comme l'indique le sous-titre, a été publiée par M. Herriot dans un article sur *Camille Jordan et la Restauration* (*Revue d'Histoire de Lyon*, mars-avril 1902).
17. M^{me} DE CHASTENAY. — *Mémoires*. Plon, 1896, t. II, p. 224.
18. *Archives Lenormant*: BALLANCHE, *Notice...*, pp. 138-139.
19. L'histoire sentimentale de M^{me} de Staël, de Prosper de Barante, et de M^{me} Récamier reste encore à écrire.
20. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. I, p. 128 (article du 26 novembre 1849 sur « Madame Récamier »).
21. Expression de Chateaubriand. Voir *Mémoires*, t. I, p. 399; et *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 373.
22. HERRIOT, t. I, pp. 165-166.
23. Lettre de Ballanche, 10 juillet 1813; HERRIOT, t. I, p. 315.
24. Pour ce qui concerne Benjamin Constant, voir plus loin le chapitre VI de notre Quatrième Partie; sur le Comte de Forbin, voir même partie, chapitre VIII, p. 330.
25. Extrait de la lettre du 24 octobre 1806 écrite par Prosper de Barante à M^{me} de Staël. Voir note 42 au ch. IV de la 2^e partie.
26. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 39-42.
27. *Souvenirs et Correspondance...*, t. I, pp. 307-319; HERRIOT, t. II, p. 60.
28. MARQUISE DE MONTCALM. *Mon Journal pendant le premier Ministère de mon frère* — publié par Sébastien CHARLÉTY — Paris, Grasset, 1936. Ce journal « fait partie de la collection des manuscrits et livres donnés à la Bibliothèque de la Sorbonne par M. le duc de Richelieu ». Voir, pour nos citations, pp. 252-256.
29. La rupture avec Natalie de Noailles est du mois de janvier 1813, si l'on en croit la lettre de Chateaubriand à M^{me} de Duras datée de la fin de janvier : « ...J'ai rendu tout ce que je possédais, et il ne me reste pas une trace de ce qui a fait une partie du bonheur et des peines de ma vie. » *Correspondance Générale*, t. I, p. 274.
30. « *Notice de Bons livres provenant de la Bibliothèque de M. de Ch...* — dont la vente se fera le lundi 28 avril 1817 et jours suivants, 6 heures de relevée, rue des Bons-Enfants, n° 30, salle du rez-de-chaussée. — Se distribue à Paris — chez MM. Merlin, Libraire, quai des Augustins n° 7, Denailly, Commissaire-Priseur, cloître Saint-Méry,

- n° 18 — 1817 ». Ce catalogue de la vente a été récemment reproduit par M. Marcel Duchemin, avec une excellente étude : « *La Bibliothèque de Chateaubriand*, Giraud-Badin, 1932, 1 plaquette ».
31. Voir dans H. LE SAVOUREUX, *Chateaubriand*, Rieder, la reproduction de l'affiche de mise en vente, et d'un billet de la loterie; ce billet porte la signature de Chateaubriand et la date du 21 avril (planche XLI).
32. *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 45, 63, 71.
33. *Réflexions et Maximes (Œuvres Complètes, t. XXII, p. 297)*.
34. George TICKNOR, *Life, letters and journals*, Boston, 1876, 2 vol. Voir t. I, p. 137. C'est seulement par le journal de cet Américain que l'on connaît la date du dîner.
35. *Mémoires d'Outre-Tombe*. Livre Dixième de la 3^e partie. Texte inédit d'une première rédaction fourni par le Manuscrit Champion; voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 118. (Notes Critiques).

CHAPITRE III

JULIETTE RÉCAMIER (suite)

1. Voir dans *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, les chapitres v, vi et vii sur « les Orageuses Vacances de 1817 ».
2. M^{me} de Duras à M^{me} Swetchine. — Lettre datée d' « Andilly, 8 septembre » (1817); dans FALLOUX, *M^{me} Swetchine*, t. II, pp. 212-215.
3. Une lettre conservée dans les *Archives Lenormant*, et publiée en partie dans HERRIOT, t. II, pp. 33-34, fait une allusion indiscutable à cette correspondance. Le 7 septembre 1817, Adrien de Montmorency est arrivé à Madrid, où il retourne comme ambassadeur; il y a trouvé une lettre de M^{me} Récamier et répond aussitôt : « Ce griffonnage est bien honteux, auprès de votre correspondance en Grèce dont vous me dites des merveilles. » Suit un portrait en trois lignes qui désigne clairement Chateaubriand. Voir plus bas p. 315 et note 8.
4. M^{me} MOHL, *M^{me} Récamier*. Londres, Chapman-Hall, 1862, p. 64.
5. *Archives Lenormant*. Lettre du 30 juillet 1818; dans HERRIOT, t. I, pp. 51-52.
6. *Idem*. Lettre à Paul David, du 29 août 1818; dans HERRIOT, t. I, pp. 57-58.
7. *Correspondance Générale*, t. III, p. 41, « Londres, 23 avril 1822 »; p. 43, « 25 avril »; p. 78, « 14 mai »; p. 120, « 11 juin » : « Oublier Chantilly? Ne vous en ai-je pas plu. sieurs fois parlé? Mais vous étiez dans vos grandes injustices... »
8. Comte d'HAUSSONVILLE. *Ma Jeunesse. Souvenirs*, pp. 170-171.
9. *Lettre inédite de M. Récamier* « A M^{me} Berthaut, pour remettre à M^{lle} Juliette Monnet — A Chantilly ». Du « vendredi, 15 novembre 1822 ». L'original nous appartient. M. Récamier s'excuse d'avoir dû partir un peu précipitamment de Chantilly après « un court séjour dans ce lieu de féeries habité par des anges en bontés, en prévenances et en agréments dans tous les genres ». Il remercie M^{lle} Monnet qui lui a transmis « l'invitation que M^{me} votre sœur (M^{me} Berthaut) a la bonté de renouveler à ma femme, de venir passer quelques jours auprès d'elle pour lui faire partager, d'abord, la satisfaction que j'en ai éprouvée et pour la mettre en outre sur la voie d'en jouir plus longtemps et beaucoup mieux en faisant l'acquisition de cette charmante habitation qu'elle lui désigne dans son voisinage ». M^{me} Récamier accepte l'invitation; elle devait venir le dimanche suivant; elle est obligée d'ajourner ce petit voyage; mais « cet ajournement ne sera pas long ».
10. Ernest DAUDET, *La Police politique, chronique des temps de la Restauration*. Plon, 1912. — Livre IV, « La Police, et Chateaubriand et autres ». Les documents qui suivent sont extraits de ces pages fort curieuses écrites au moyen des archives de la police. « Non contente de lire à la poste les lettres » que Chateaubriand reçoit, « elle en copie d'autres chez lui, arrivées sans qu'il en ait eu connaissance, et se fait livrer par son valet de chambre, au moment où elles vont partir, celles qu'il écrit. Habile à écouter aux portes, et à regarder, elle sait ce qu'il dit et ce qu'il fait, qui il reçoit, chez qui il va et, s'il voyage, elle le suit ». Cette surveillance commença au lendemain de la disgrâce de Chateaubriand, en novembre 1816, et dura jusqu'au 5 janvier 1820, date du dernier rapport qui le concerne.

11. *Archives Lenormant*. Note rédigée par Louis de Loménie en 1841 après une conversation avec M^{me} Récamier; publiée dans HERRIOT, t. II, pp. 347-348.
12. C'est à la vigilance de la police que l'on doit la connaissance de ces billets intimes : Ernest DAUDET, ouvr. cité, pp. 287-288.
13. Lettres de Mathieu de Montmorency, 27 juillet et 10 octobre 1819 : HERRIOT, t. II, pp. 67-68.
14. HERRIOT, t. II, pp. 60 et suiv. — M^{me} Récamier conserva un goût marqué pour la littérature italienne. On trouve dans les *Archives Lenormant* (Dossier VIII) une copie faite entièrement par elle de l'acte IV de la tragédie *Adelchi* par Manzoni (1823); sans doute avait-elle une prédilection pour le caractère de la douce Hermengarde qui est l'héroïne principale de cet acte. Elle la fit partager à Chateaubriand qui, par deux fois, en pensant à elle sans doute, cita quelques vers du rôle d'Hermengarde : voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 139 et pp. 266-267.
15. *Archives Lenormant*. Lettres de M^{me} de Boigne à M^{me} Lenormant, le 18 septembre 1859; dans DURRY, t. I, pp. 352-353.
16. *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. V, p. 49.
17. *Idem*, pp. 25, 26, et surtout p. 48.
18. *Idem*, p. 82.
19. Voir Louis DE LAUNAY, *Un amoureux de M^{me} Récamier*. Champion 1927. L'auteur a utilisé le *Journal* inédit de J. J. Ampère qui appartient aux *Archives Lenormant*. La présentation d'Ampère à M^{me} Récamier eut lieu le 2 janvier 1820.
20. *Idem*, pp. 85-86 (6 mai 1824); p. 89 (10 mai).
21. Lettres à Paul David, du 20 mars 1824 (HERRIOT, t. II, p. 164) et du 1^{er} mai (*Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 101).
22. L. DE LAUNAY, ouvr. cité, p. 82.
23. Lettre du 20 janvier 1825; HERRIOT, t. II, p. 175.
24. *Archives Lenormant*. Lettre publiée dans HERRIOT, t. II, p. 181.
25. Lettre du 25 mars 1825 à J. J. Ampère : « Je pense au retour avec moins d'effroi... J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre bien triste et bien découragée... » *Archives Lenormant*; HERRIOT, t. II, p. 183.
26. L. DE LAUNAY, ouvr. cité, pp. 169-170.
27. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 178. Mathieu de Montmorency écrit à M^{me} Récamier le « mercredi 1^{er} juin », de Compiègne où il a dû accompagner la cour : « Mon successeur aura été plus heureux; car je crois qu'il était parti dès avant-hier soir de Reims. »
28. Témoignage de M^{me} Lenormant dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 572-573.
29. Lettre de M^{me} J. Treston de Vaujuas, adressée à M^{me} Le Pays du Teilleul en son hôtel à Fougères, et publiée par M^{me} M. L. PAILLERON dans *La Vicomtesse de Chateaubriand*, p. 219 : « Il est horriblement vieilli et tous les soucis de l'ambition trompée sont marqués sur son front... » La lettre, non datée, mais postérieure de quelques mois à la disgrâce de Chateaubriand, doit être de décembre 1824. M^{me} de Vaujuas venait de faire visite à son amie M^{me} de Chateaubriand et au ministre disgracié.
30. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 181.
31. *Lettres de M^{me} Récamier à M^{me} Salvage*, d'après la copie conservée au *Fonds Lovenjoul*, Dossier 543, folio 353 : lettre sans date, mais que son texte place deux ou trois semaines après le retour de M^{me} Récamier à Paris en 1825; elle est de juillet ou d'août. Ces quelques lignes se trouvent presque entièrement publiées déjà dans : M. L. PAILLERON, ouvr. cité, p. 265.
32. L. DE LAUNAY, ouvr. cité, p. 118.
33. *Archives Lenormant*; voir note 11.
34. PAILHÈS, *La Duchesse de Duras et Chateaubriand*, pp. 495-496. Lettre du 10 septembre 1826.

35. *Fonds Lovenjoul*. D. 543, fol. 337. Lettre datée du 3 décembre; année ajoutée entre parenthèses sur la copie : (1828); à tort. La lettre ne peut être que de 1826 ou de 1829.
36. *Idem*. Lettre du 12 juillet 1829 : « son départ va me laisser un vide affreux »; il s'agit dans ce passage de la perspective du retour à Rome de l'ambassadeur qui est alors en congé; mais l'expression caractérise aussi bien ce que sentit M^{me} Récamier lors de son départ en octobre de l'année précédente.
37. *Idem*. fol. 334. Lettre du 25 octobre 1828; publiée en partie par M^{me} M. L. Pailleron, ouvr. cité, p. 226; les dernières lignes données ici (depuis : « Je m'étais bien associée... ») sont inédites. — La lettre « glacée » que Chateaubriand écrit d'Ancône à M^{me} Récamier est perdue : d'après les *Mémoires* (t. V, p. 14) il fit étape à Ancône les 3 et 4 octobre.
38. M^{me} Récamier, *les amis de sa jeunesse* etc..., pp. 193-194. Lettre du 1^{er} juin 1829.
39. *Fonds Lovenjoul*. fol. 340. Lettre de « Dieppe 3 août » (1829). Elle commence ainsi : « Je reçois à Dieppe votre lettre du 18, cela me fait une vive peine : je conservais l'espoir de vous voir cet automne à Paris, il y faut renoncer. Vous parlez de mes incertitudes, et je vous ai écrit formellement que je restais à Paris. J'ignore encore etc... » Publiée en partie par M^{me} M. L. Pailleron, ouvr. cité, p. 240.
40. L'expression est de M^{me} Lenormant : *Souv. et Corresp.*, t. II, p. 384.
41. Lettre de M^{me} Récamier à M^{me} Salvage : voir note 31.
42. *Idem*. *Fonds Lovenjoul*, fol. 363. Lettre du 12 février 1830. Inédite.
43. *Fonds Lovenjoul*. fol. 343. Lettre du 25 avril 1830. Inédite.
44. *Idem*. Lettre datée « 28 mars » (1826), mais qui est de 1829.
45. *Archives Lenormant*. Lettres inédites de M^{me} de Staël à M^{me} Récamier : année 1807.
46. *Fonds Lovenjoul*, fol. 342. Lettre inédite du 5 octobre 1829.
47. « Songez qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble... » Lettre écrite au moment du départ de Paris pour l'ambassade de Rome, le 14 septembre 1829. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 224.

CHAPITRE IV

« MÉMOIRES DE MA VIE »

1. C'est le cas, par exemple, de Léontine de Villeneuve, « l'Occitanienne », et de son amie Coraly de Gaix, vers 1820. Voir *Le Roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand...*, p. xvi.
2. Les membres du petit Cénacle qui s'assemblait autour de Stendhal et de Mérimée chez Étienne Delécluze avaient presque tous Chateaubriand et son art en horreur. Stendhal, entre 1822 et 1829, envoyait à diverses revues anglaises des articles signés des simples initiales d'un pseudonyme, où il parlait de Chateaubriand en termes violents, protestant contre la « boursofflure » de « notre grand hypocrite national ». Lorsqu'en 1829, il apprit que les affaires de Ladvocat, l'éditeur des *Œuvres Complètes*, allaient assez mal, il écrivit : « On ne saurait trouver de meilleure preuve des progrès que fait le bon sens en France depuis quinze ans, que la chute des ouvrages de M. de Chateaubriand. » Voir la thèse de Miss Doris GUNNEL, *Stendhal et l'Angleterre*; et Émile HENRIOT, *Courrier Littéraire*, pp. 101-106.
3. En tête du tome XVI des *Œuvres Complètes* qui parut le premier, le 21 juin 1826.
4. Lettre du comte Molé (28 juin 1826) dans les *Souvenirs* du baron de BARANTE, t. III, p. 331.
5. Entre autres articles sur les *Œuvres Complètes*, voir celui qui parut dans le *Mercure du Dix-Neuvième siècle* de 1826, vol. 15. — M. Gilbert Chinard l'a réimprimé avec quelques autres dans son excellente édition des *Natchez*, Paris, Droz, 1932, pp. 525 et suiv.
6. *Les Martyrs*. Début du livre vingt-quatrième : « Adieux à la Muse ».
7. Lettre à M^{me} de Duras, 19 juin 1813. *Correspondance Générale*, t. II, p. 373. « C'est singulier comme cette histoire de France est toute à faire, et comme on ne s'en

est jamais douté ». Il s'en apercevait de plus en plus à mesure qu'il avançait dans son travail; mais il s'en était aperçu dès qu'il avait écrit les livres proprement historiques des *Martyrs*.

8. Le plan primitif de son Histoire est exposé clairement dans l'*Avis* placé en tête du *Discours* publié en 1826. Voir note 10. Voir Albert DOLLINGER, *Les Études Historiques de Chateaubriand*, Paris, Les Belles-Lettres, 1932.
9. Voir note 7. A. Chénedollé, *Corresp. génér.*, t. II, p. 96-97.
10. *Discours servant d'Introduction à l'Histoire de France*, par M. le Vicomte de Chateaubriand. F. Didot, 1826. — La lecture eut lieu à l'occasion de la réception de Mathieu de Montmorency à l'Académie Française, dans la séance du 9 février 1826. Vers cette époque, M^{me} Récamier prit soin de recopier le récit de la bataille de Poitiers, complètement achevé depuis plusieurs années, peut-être depuis 1813. Voir *Un Fragment de l'Histoire de France de Chateaubriand*, par MM. le Professeur Charles Lenormant et Maurice Levaillant, dans le *Bulletin* n° 4 de la *Société Chateaubriand*.
11. Edgar QUINET, *Correspondance, Lettres à sa mère*. Germer-Baillière et C^{ie}, t. I, p. 382..
12. VILLEMMAIN. *La Tribune Moderne. M. de Chateaubriand*. Paris. Michel Lévy. 1858, p. 430.
13. Voir l'*Avant-Propos* et la longue *Préface* des *Études ou Discours Historiques*, dans les *Œuvres Complètes*, t. IV, 1831.
14. M. Maurice Chalvet a retrouvé et fait relier le manuscrit de l'*Exposition* et du premier des *Discours*; il est de la main de Pilorge, enrichi de corrections et d'additions dues à Chateaubriand; il contient aussi quelques notes et références de Daniélo. Le plan de l'ouvrage y est encore celui que décrit l'*Avis* de 1826; le plan définitif ne fut donc adopté que sur les épreuves. Voir sur ce manuscrit la communication de M. Chalvet dans le *Bulletin* n° 2 de la *Société Chateaubriand* (1931) et la thèse citée de M. Dollinger.
15. C'est le vendredi 10 juillet que la présentation eut lieu : Chateaubriand partit le 20 pour Cauterets. (VILLEMMAIN, ouvr. cité, p. 428). SAINTE-BEUVE, *Portraits Contemporains* (édition en 5 volumes), t. I, p. 75 et t. II, p. 544; Jean BONNEROT, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. I, p. 138 et note.
16. Article repris dans les *Portraits Littéraires*, t. I.
17. Il ajoute plus tard cette note au passage sur *René* : « J'écrivais cela en 1831. Ceux qui m'accusent, comme ce léger M. de Loménie (qui n'est qu'un écho de son monde) d'avoir attendu la mort de M. de Chateaubriand pour laisser voir ma pensée à son sujet, ne m'ont pas bien lu. Béranger, au contraire, avait fort remarqué ce passage, et il s'amuse quelquefois à taquiner M. de Chateaubriand sur ce que ses petits-neveux les Romantiques pensaient de lui. » Sur l'attitude adoptée par Sainte-Beuve à l'égard de Chateaubriand et du salon de M^{me} Récamier, voir notre 4^e partie, chap. I, pp. 228-229.
18. *Les Enchantements de Prudence*, par M^{me} P. DE SAMAN, 2^e édition, avec une préface de George Sand. Paris, Michel Lévy, 1873, p. 155. Sainte-Beuve à qui Hortense Allart avait communiqué son manuscrit, a reproduit ce passage dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 145. Hortense semble dater la scène du mois de juin 1829.
19. Lettre du 14 novembre 1832. BONNEROT, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. I, p. 322.
20. Voir notre édition classique d'*Hernani*, Paris, Delagrave, pp. 102-103 (notes à la scène 4 de l'acte III).
21. Le thème est nettement indiqué dans les vers passionnés *A Délie*, adressés à Cordélia de Castellane, le 22 septembre 1823; *Correspondance Générale*, t. V, p. 17.
22. C'est l'opinion adoptée déjà à propos du fragment *Amour et Vieillesse* par P. Maurice Masson, (voir *Revue d'Histoire Littéraire*, janvier-mars 1905) et M. Victor Giraud (voir *Passions et Romans d'autrefois*, Paris, Champion, 1925, pp. 151-162).
23. Lettre à M^{me} Récamier, du 6 novembre 1834. *Esquisse d'un Maître*, p. 314. M^{me} Lenormant imprime : « Quand le sang porte au cou ». Sur l'autographe des *Archives Lenormant*, on lit : *au cœur*.

24. Voir le premier texte des livres I-III des *Mémoires d'Outre-Tombe* dans *Esquisse d'un Maître... Manuscrit* de 1826. Michel Lévy, 1874; voir le tome I de *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, première partie, où se trouve la démonstration de presque tous les points qui suivent.
25. *Mémoires*, t. II, p. 388.
26. « ...Dans son projet actuel, ces mémoires ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort; peu m'importe le nombre d'années, pourvu que ce ne soit pas de son vivant. » M^{me} de Duras à M^{me} Swetchine; voir note 2 du chapitre précédent. Il semble qu'au début Chateaubriand ait pensé à publier lui-même ses *Mémoires* — tout au moins la partie concernant ses souvenirs de jeunesse. En 1811, dans le projet de contrat pour la formation d'une société d'amis qui aurait acquis ses œuvres inédites, on le voit « se réserver » les *Mémoires*, mais au même titre que la tragédie de *Moyse et l'Abercerrage*; *Correspondance Générale*, t. II, p. 350.
27. C'est dans cette copie que J. J. Ampère lut, le 17 septembre 1824, à Naples, « la seconde partie (livre) des *Mémoires* »; Louis DE LAUNAY, *Un amoureux de M^{me} Récamier*, pp. 138-139.
28. Villemain, qui rapporte cette conversation — évidemment d'après le témoignage même d'A. Thierry — la place le 8 août 1832, lors de l'entrevue que Chateaubriand eut à Vesoul avec l'historien en se rendant en Suisse. Thierry ne comprit pas l'intérêt de la conception que Chateaubriand lui exposait, et tenta de le ramener vers l'histoire toute pure : « ...Ce ne serait pas là, monsieur, ce monument de vérité et d'art, que l'avenir peut attendre de vous... Vous avez devant vous un sujet incomparable; vous pouvez, comme Thucydide, comme Tacite, écrire l'histoire de votre temps, la Révolution, l'Empire, la Charte... Mais Thucydide, dans son impérissable histoire de la Guerre du Péloponèse, ne s'est nommé lui-même que deux fois ». VILLEMMAIN, *ouv.* cité, pp. 515-516.
29. *Ibid.*
30. *Préface Testamentaire des Mémoires*, datée du 1^{er} décembre 1833, parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1834, et publiée dans le volume *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*. Paris, Lefèvre, 1834, p. 5.
31. Conversation avec A. Thierry; voir note 28.
32. *Congrès de Vérone*, t. I, p. 73.
33. M^{me} André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère. *Correspondance et Souvenirs*. Paris, Hetzel, 1875. 2 vol. Voir t. II, pp. 29-32.

CHAPITRE V

« LA TRISTE NÉCESSITÉ »

1. *Mémoires*, t. I, p. LI. *Avant-Propos* de 1846.
2. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 42, 153 et suivantes.
3. *Mémoires*, t. V, p. 542.
4. Maurice LEVAILLANT, *M. et M^{me} de Chateaubriand à l'Infirmerie Marie-Thérèse*, dans la *Revue Française* du 8 mars 1925. Voir *Mémoires*, t. VI, p. 2.
5. A. AUGUSTIN-THIERRY, *Augustin Thierry d'après sa correspondance*, p. 291.
6. *Œuvres Complètes*, t. IV, pp. 1-2. *Avant-Propos des Études Historiques*.
7. *Ibidem*. *Préface*, pp. CXIV-CXV.
8. Voir Ferdinand DENIS, *Journal*, publié par Pierre Moreau. Fribourg-Paris, 1932, 1 vol. pp. 96-97. D'après ce témoignage, — recueillant à la date du 19 février 1841 les propos tenus par Sainte-Beuve et quelques autres dans le salon de M^{me} d'Agoult — c'est de la somme de 80.000 francs que Chateaubriand, séance tenante, aurait fait remise à Ladvoat. Le contrat de 1826 stipulait la somme totale de 550.000; une première rédaction du contrat portait la somme de 700.000 francs, que Chateaubriand après l'échange des signatures, consentit à réduire sur la prière de l'éditeur qui considérait ce marché « comme un désastre »; voir Abbé CLERGEAU, *Chateaubriand, sa vie intime et publique*, Paris, 1860, p. 184, note.

9. « *De la Restauration et de la Monarchie Elective*, ou Réponse à quelques journaux sur mon refus de servir le nouveau gouvernement ». Paris, Le Normant fils, 24 mars 1831, in-8°.
10. *La Quotidienne* du 30 mars 1831; DURRY, t. II, p. 20.
11. Voir *Mémoires*, t. V, pp. 438 et suiv. — *Correspondant* du 25 avril 1910, Chateaubriand et Rosalie de Constant par Henri Cordier; F. BOUCHARDY, *M. et M^{me} de Chateaubriand et les Genevois*, Genève, 1931, pp. 6 à 32.
12. A M^{me} de Duras, « Samedi 19 » juin 1813; *Correspondance Générale*, t. II, p. 373.
13. *Mémoires*, t. V, p. 443.
14. Voir, pour toute cette question : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 33-49.
15. Sur le manuscrit de 1826, voir *Ibidem*, pp. 5, 16-18, 40-44, 83-89.
16. *Esquisse d'un Maître*, p. 14; et *Mémoires*, t. I, p. 18.
17. *Esquisse...*, p. 25; *Mémoires, ibid.*, pp. 29-30.
18. *Esquisse...*, pp. 139-140; *Mémoires, ibid.*, pp. 140-141.
19. *Esquisse...*, pp. 128-134; *Mémoires, ibid.*, pp. 134-137.
20. Ces pages ont fait d'abord l'objet d'une communication de M^{me} la Comtesse de Durfort à la Société Chateaubriand (réunion du 25 avril 1932); elles ont été publiées ensuite dans DURRY, *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 89-93. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 13-14.
21. *Esquisse...*, pp. 151-153; *Mémoires*, t. I, pp. 149-152.
22. *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 48.
23. *Les Martyrs. ŒUVRES COMPLÈTES*, t. XVII, pp. 242-245. Ces pages ont été citées par Chateaubriand lui-même dans le livre sur M^{me} Récamier : voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 57.
24. Pour tout ce chapitre du « Printemps en Bretagne », le volume : *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand* conserve le texte du « Manuscrit de 1826 » auquel on a emprunté ces citations. Voir pp. 270-275.
25. Chateaubriand emploie lui-même cette expression une fois dans les *Mémoires* (voir le Sommaire du livre VI de l'édition BIRÉ, t. I, p. 315). Edgar Quinet, rendant compte des lectures de 1834, souligne la beauté « des espèces de prologues mis en tête de chaque livre » (voir *Lectures des Mémoires...*, p. 179); Jules Janin parle des « magnifiques exordes », des « merveilleux préliminaires » de chaque livre, où « la perfection de la langue française a été poussée à un degré inouï, même pour la langue de M. de Chateaubriand » (*ibid.*, pp. 74-75). Et Sainte-Beuve : « Ces *Mémoires* sont de temps en temps entrecoupés par des *prologues* qui marquent les dates et les situations contrastantes où l'auteur les compose... » (*ibid.*, p. 138).
26. *Mémoires*, t. II, p. 463.
27. *Congrès de Vérone*, t. I, p. 234.
28. *Esquisse d'un Maître*, p. 119. — Comte de MARCELLUS. *Chateaubriand et son temps*, p. 123. Marcellus, qui connaissait bien des petits secrets de son ancien « patron » devenu son ami, écrivit quand parurent les *Mémoires* : « Les préludes qui viennent se placer sous la plume de l'auteur à chaque changement de date de la rédaction, sembleraient avoir été écrits tout à la fois, quoique sur divers tons, quand il a fallu systématiser la matière, et relier entre eux des récits de tant d'époques. »
29. L'adieu à la Vallée-aux-Loups et à ses arbres qui interrompt le récit dans le livre III (*Mémoires*, t. I, pp. 147-148) ne se lit pas dans le Manuscrit de 1826; il semble bien être la transcription pure et simple d'un fragment d'une lettre adressée en novembre 1817 à M^{me} de Duras. (Voir PAILHÈS, *La Duchesse de Duras*, pp. 145-146). M. Pailhès indique lui-même (sans doute d'après une note qu'il avait en main; mais il cite rarement ses « sources ») que le livre entier avait été « écrit à Montboissier, au mois d'août » — et sans doute aussi au mois de juillet. — De tels fragments lyriques et un peu poussés se rencontrent dans les lettres à M^{me} de Duras : voir, par exemple, le morceau sur Dieppe qui aurait pu, lui aussi, prendre place dans les *Mémoires* (*Correspondance Générale*, t. II, p. 378, lettre du 6 octobre 1814); il se peut, d'ailleurs, que Chateaubriand s'en soit souvenu (*Mémoires*, t. I, p. 64).

30. Ce texte est celui du Manuscrit de 1847 et du Manuscrit de 1848; mais les éditeurs de 1848 ont cru bon de changer l'imparfait en présent. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 105-106.
31. A supposer du moins qu'il n'ait entamé sa rédaction, comme l'indique le Prologue du livre, qu'après sa visite à Potsdam, qui est du 31 mars et du 1^{er} avril.
32. *Bibliothèque de l'Université de Paris*. Archives du duc de Richelieu. *Correspondance Générale*, t. XX, n° 45. Sur les relations de Chateaubriand et de M^{me} de Montcalm, voir le *Journal* de M^{me} de Montcalm, appartenant aux mêmes Archives et publié par M. le recteur Charléty (plus haut, note 28 du chap. II). Voir aussi *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, où nous avons publié, pp. 147-149, une autre lettre de Chateaubriand à la même destinataire, — lettre datée du 17 octobre 1821. Après avoir été quelque temps en froid avec Chateaubriand en 1817-1818, M^{me} de Montcalm s'était entremise de nouveau pour le servir auprès du duc de Richelieu, son frère; elle avait pris une part active aux pourparlers qui avaient amené, en novembre et décembre 1820, le remaniement du ministère et la nomination de Chateaubriand à Berlin; voir *Mémoires*, t. IV, pp. 169-171.
33. On semble ne pouvoir désigner ici que le comte A. de La Ferronnays, ambassadeur à Saint-Petersbourg; avec le duc de Caraman, ambassadeur à Vienne, il avait été délégué par le duc de Richelieu, comme plénipotentiaire au Congrès de Troppau (octobre-décembre 1820).
34. Cet honneur semble avoir rendu Chateaubriand très fier; le bal eut lieu le soir même de sa présentation au roi et aux princes, mercredi 17 janvier. L'incident n'est point oublié dans la première dépêche officielle que Chateaubriand envoya, le 20 janvier, à son chef, le ministre des Affaires étrangères, baron Pasquier : « Le soir, à cette fête, le Roi m'a adressé deux fois la parole. Toute la famille royale a redoublé de prévenances à mon égard. S. A. R. M^{me} la Grande Duchesse et S. A. R. la Duchesse de Cumberland m'ont fait l'honneur de me choisir pour leur donner la main dans une marche polonaise... » *Correspondance Générale*, t. II, p. 114. Même mention dans les lettres du même jour 20 janvier à M^{me} Récamier et à M^{me} de Duras : « Vous représentez-vous un sauvage de mon espèce donnant la main au milieu d'une fête à deux Grandes Princesses?... »; enfin dans les *Mémoires*, t. IV, où cette journée et cette soirée du 17 janvier occupent une place importante (pp. 183-187).
35. Voir *Mémoires*, t. IV, p. 202.
36. *Ibid*, p. 182 : « Je fus reçu par MM. de Caux, de Flavigny et de Cussy, secrétaires de légation ». Entre eux et leur « patron », la glace fut assez vite rompue. Voir Cussy (chevalier de), *Souvenirs*. Paris, Plon, 1909, 2 vol. in-8°.
37. *Archives du duc de Richelieu*, tome XVI, n° 1.
38. *Correspondance Générale*, t. II, p. 226.
39. *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille...* Paris, Le Normant fils, octobre 1831, in-8°. La brochure parut le 31 octobre; Pilorge, parti en émissaire au début du mois, en avait porté le manuscrit à l'éditeur; Chateaubriand ne rentra que le 16 à Paris. Il apportait seulement « quelques phrases à ajouter aux épreuves ». (Lettre du 9 octobre à H. Pilorge, dans V. GIRAUD, *Chateaubriand. Études littéraires*, p. 277).
40. *La Quotidienne*, n° du 8 novembre 1831; DURRY, t. II, p. 57.
41. Voir *Mémoires*, t. V, p. 468; et, pour tout ce qui suit, de la p. 451 à la p. 489.
42. *Esquisse d'un maître*, p. 73.
43. *Mémoires*, t. V, p. 501.
44. *Ibid*, p. 542.
45. *Fonds Lovenjoul*; voir note 31 au chapitre III.
46. Lettre à M^{me} Récamier : « Genève, vendredi 27 mai 1831 ». L'autographe manque aux *Archives Lenormant*; elles en ont gardé une copie non point, comme le dit M. Herriot, dans la *Notice* sur M^{me} Récamier par Ballanche, mais à la suite de cette *Notice*, aux pp. 327-335 du volume relié qui la contient; par deux fois, des points de suspension, occupant plusieurs lignes, indiquent d'importantes coupures. Voir le texte dans HERRIOT, t. II, pp. 268-271.

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉCOUVERTE DE LA TENDRESSE

CHAPITRE PREMIER

PAR MONTS, PAR LACS ET PAR VAUX

1. *Mémoires*, t. V, p. 513. C'est au même livre des *Mémoires* (particulièrement de la p. 513 à la p. 576) que sont empruntées toutes les citations de ce chapitre non accompagnées de notes.
2. LÉON SÉCHÉ, *Hortense Allart de Ménilens*, 1908. Lettre de Béranger à Hortense, 2 juillet 1832, pp. 291-294.
3. *Fonds Lovenjoul*. Lettre à Hortense du 14 septembre 1832.
4. *Mémoires*, t. I, p. 289.
5. DURRY, t. I, p. 99 et notes.
6. *Souvenirs et Correspondance...*, t. II, p. 405.
7. *Archives Lenormant*. Dossier XLI. La lettre est sans date : portée à la main elle n'a d'autre adresse que : A M^{me} Récamier. Elle doit être du 16 juin au soir, car le 17, à « 6 heures », M^{me} de Boigne saurait que le premier interrogatoire de Chateaubriand a eu lieu dans la journée.
8. Reproduit dans HERRIOT, t. II, p. 286. *Archives Lenormant*, t. II des Lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier.
9. HYDE DE NEUVILLE. *Mémoires*, t. III, p. 498.
10. Voir note 3.
11. *Feuilles Paginées*, notes prises par Victor Hugo entre 1830 et 1834 environ. Publiées dans le *Reliquat de Littérature et Philosophie Mêlées*, édition de l'Imprimerie Nationale, 1934, 1. vol., p. 257. — Pour goûter l'allusion contenue dans le vers de Virgile, il faut sous-entendre le vers précédent :

Malo me Galatea petit, lasciva puella...
Bucoliques, III, v. 64-65.

« Galatée, rieuse enfant, me lance une pomme et s'enfuit vers les saules; mais elle souhaite, avant de s'y cacher, qu'on la reconnaisse. »
12. *Lettres de Chateaubriand à M^{me} de Cottens*, publiées par M. de Saint-Quirin dans le *Correspondant* du 25 août 1901.
13. M^{me} DE BOIGNE. *Mémoires*, t. IV, p. 130, p. 148.
14. Lettre du 9 juillet 1832 à M^{me} de Castelbajac. *Le Roman de l'Occitanienne*, pp. 155-156.
15. *Idem*. « Je partirai du 25 au 30 de ce mois, sauf les accidents d'une nouvelle prison. » Dans la lettre du 26 : « Je partirai du 1^{er} au 3 du mois prochain... » (p. 160).
16. *Correspondant*, 25 avril 1910. Lettre du 6 octobre 1832 à Rosalie de Constant.
17. Lettre du 16 septembre 1832 à Béranger, *Correspondance de Béranger*, t. II, pp. 97-98 et V. GIRAUD. *Chateaubriand, Études Littéraires*, 1904, pp. 278-280.
18. « Mon adresse provisoire est à Lucerne, Suisse, poste restante ». Lettre du 26 juillet 1832 à M^{me} de Castelbajac. *Le Roman de l'Occitanienne*, p. 159.
19. *Le Roman de l'Occitanienne*, passim; et p. 149.
20. *Les Enchantements de Prudence*; particulièrement, pp. 186-188, et pp. 194-217.
21. *Idem*, p. 217-220.
22. *Idem*, p. 218. *Fonds Lovenjoul*. D. 543. Hortense n'a publié ni la date : « *Dimanche matin 1832* », ni la première phrase.

23. CHATEAUBRIAND. *Amour et Vieillesse* (avec reproduction du manuscrit) par Victor Giraud, Champion, 1922, p. 4.
24. *Les Enchantements...*, p. 219 et *Fonds Lovenjoul* (de même que pour toutes les lettres entièrement ou fragmentairement inédites, qui vont suivre).
25. Lettre presque entièrement inédite. Voir aussi *Les Enchantements...*, p. 219.
26. Lettre presque entièrement publiée par M^{me} Marie-Louise Pailleron dans *La Vicomtesse de Chateaubriand*, p. 247.
27. *Les Enchantements...*, pp. 219-220.
28. *Les Enchantements...*, p. 220. Hortense n'a laissé que la première phrase inédite. *Fonds Lovenjoul*: Sainte-Beuve a placé en tête de cette lettre un rectangle au crayon qui en signale pour lui l'intérêt; de deux traits en marge, il a coché tout le passage : *Si vous me mettez à part des autres hommes...* qu'il a reproduit dans son article de 1850 sur *Chateaubriand romanesque et amoureux*. (*Causeries du Lundi*, t. II, p. 159). — On trouve dans Léon SÉCHÉ, *Hortense Allart*, p. 131, un texte un peu différent.
29. *Amour et Vieillesse*, p. 11.
- 30, 31. *Idem*, p. 11, p. 15, p. 7.
32. *Voyage en Amérique. Œuvres complètes*, tome VI, p. 68 et suivantes.
33. *Mémoires*, t. I, p. 157.
34. *Amour et Vieillesse*, p. 6.
35. Archives de Combourg. *Notes et pensées de Chateaubriand* publiées par M^{me} la Comtesse de Durfort dans le *Bulletin n° 4 de la Société Chateaubriand* (1934), p. 38. Le premier texte était : « ...avec cette plénitude de passion ». Cette citation et la précédente se trouvent déjà rapprochées dans DURRY, t. I, p. 513.
36. Lettre analysée avec citation de plusieurs fragments par M^{me} M. L. Pailleron : *La Vicomtesse de Chateaubriand*, pp. 256-257.
37. *Amour et Vieillesse*, pp. 4-5.

CHAPITRE II

AU LAC DE CONSTANCE

1. Sur les « prières chrétiennes » composées par Chateaubriand voir la note 13 du *Prologue*. La prière qui suit est inédite; nous avons dû la communication de son texte autographe à l'obligeance de M. Georges Andrieux.
2. Le lit de M^{me} Récamier, la fameuse chaise-longue du portrait de David et plusieurs autres meubles qui ornaient son salon sont conservés par M. le Professeur Lenormant.
3. *Mémoires*, t. VI, p. 187.
4. *Mémoires*, t. V, pp. 229-230, et le *Roman de l'Occitanienne*, pp. 25-26.
5. Voir plus haut note 46 du chapitre v de la Première Partie. — Il est remarquable que les autographes des 12 autres lettres (actuellement connues) écrites de Genève à M^{me} Récamier par Chateaubriand en 1831 ont également disparu, et ne se trouvent point reliés avec les autres dans le deuxième volume de la *Correspondance de Chateaubriand* appartenant aux *Archives Lenormant*; leur disparition est donc fort ancienne. M. V. Giraud a retrouvé la copie de deux d'entre elles dans le Manuscrit 12454-12455 de la Bibliothèque Nationale : *Chateaubriand, Études Littéraires* (pp. 270-272); il a reproduit en outre (pp. 272-273) le texte d'une troisième lettre que M. Pailhès avait publiée « d'après l'original autographe » dans la *Revue de Fribourg* de 1903.
6. *Archives Lenormant*. Dossier XLI. Des fragments de cette lettre dans DURRY, t. II, p. 79.
7. *Idem*; et DURRY, t. II, p. 79.
8. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 410-411.

9. *Archives Lenormant*. Dossier V. Lettre publiée dans HERRIOT, t. II, p. 297-298.
10. *Mémoires*, t. IV, p. 422. Voir notre texte critique du « Livre Dixième » dans *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 47.
11. *Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 410.
12. *Idem*, p. 420.
13. *Archives Lenormant*. Dossier IV. Inédit.
14. Lettres de Ballanche du 16 août (*Archives Lenormant*. Dossier XXV, fragments dans HERRIOT, t. II, p. 293), du 18 août (*Idem* et *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 416-417), du 27 août, du 30 août, des 1^{er}, 5 septembre (*Idem*) etc... — Lettre d'Ampère du 28 août. (*Correspondance et Souvenirs des Ampère* par M^{me} H. C., t. II, pp. 46-47).
15. Lettre à Paul David (inédite). « Bâle, 19 août 1832 : « ...M. de Chateaubriand est à Lugano : il sera de retour à Constance dans peu de jours... » (*Archives Lenormant*).
16. *Idem*. « Constance 21 août 1832 ». HERRIOT, t. II, p. 416.
17. *Idem*. « 24 août ». HERRIOT, t. II, p. 416.
18. *Idem*. « 2 septembre ».
19. *Archives Lenormant*. Dossier V. — Lettre datée par erreur Bâle 19 septembre — (pour août).
20. *Mémoires*, t. V, p. 578 et p. 585. Toutes les citations de la fin du chapitre qui ne sont point pourvues de notes sont extraites de ce livre des *Mémoires*, de la p. 576 à la page 579.
21. Lettre de M^{me} Récamier à J. J. Ampère. Voir note 9.
22. A. DUMAS. *Impressions de Voyage (Suisse)*, t. II, p. 230 et suivantes. « J'ai beaucoup entendu discuter de l'âge de M^{me} Récamier; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur; mais à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans. » — Fière de ce jugement, M^{me} Récamier l'avait fait recopier (avec un texte un peu différent) dans l'un de ses carnets. (*Archives Lenormant*. Dossier LII).
23. Lettre du 3 septembre 1832 — « Volsberg » — (*Archives Lenormant*).
24. Voir note 9. C'est par erreur que M^{me} Récamier a daté cette lettre du 28 août; elle est du lendemain de la promenade, donc du 29.
25. Voir dans *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 149, le passage inédit du *livre Septième*, où Chateaubriand admet comme établi le suicide de Rousseau; et p. 287, le commentaire de ce passage.
26. Il le lui avait écrit le « dimanche matin 14 septembre 1828 », au moment de partir, ambassadeur, pour Rome. *Lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier*... publiées par E. BEAU DE LOMÉNIE, p. 1.
27. Ce texte un peu différent du texte inséré dans les *Mémoires* est donné par la copie de ce passage qui se lit après la *Notice* sur M^{me} Récamier par Ballanche, (*Archives Lenormant*) : *Note écrite par M. de Chateaubriand sur les tablettes de M^{me} Récamier, après la lecture du dernier livre de ses Mémoires qui venait d'être écrit à Lucerne, et à la suite d'un récit sur la mort de J. Jacques Rousseau*. Le copiste ponctue, par erreur semble-t-il : « ...Je veux encore voir longtemps le soleil. Si c'est avec vous que je dois achever ma vie, je veux que mes jours... » La ponctuation correcte est donnée par les manuscrits des *Mémoires* : voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 123. — Ce texte a été publié (avec une petite lacune dans le titre) dans HERRIOT, t. II, p. 289 (en note).
28. *Œuvres Complètes*, t. XXII (1828). — *Poèmes Divers*, pp. 339-340. — La pièce s'intitule : *Clarisse, imitation d'un poète écossais*; et elle porte, en tête, la date : *Londres 1797*. Titre et date ne constituent qu'un subterfuge. La même date se lit en tête d'une autre pièce nettement symétrique de la première (pp. 332-333) : *A Lydie, imitation d'Alcée, poète grec*, habile mise au point de strophes composées en 1823 pour M^{me} de Castellane (voir leur texte primitif, où le nom de *Délie* est substitué à celui de *Lydie*, dans la *Correspondance Générale de Chateaubriand*, tome V, pp. 17-20). Les stances à *Clarisse* sont du même ton, du même art, et de la même harmonie

désenchantée; ce ne serait point faire une conjecture bien aventureuse que de reconnaître la même personnalité sous ces trois masques : Délie, Lydie, Clarisse. Le premier représente pour Chateaubriand l'abréviation du prénom de M^{me} de Castellane : Cordélia. Mais *Delia* était la femme chantée par le poète latin Tibulle; de Délie on passe facilement à la Lydie d'Horace, — à la Cynthie de Properce qui prête son nom à la jeune Romaine inspiratrice de la rêverie fameuse insérée dans les *Mémoires* (t. VI, pp. 162-165). Quant à Clarisse, peut-être vient-elle du roman de Richardson. En attribuant ainsi à M^{me} de Castellane trois prénoms poétiques de fantaisie, et en datant de Londres et de son exil les vers qu'il lui dédiait, Chateaubriand se croyait à peu près sûr de dépister les curiosités : celles-ci, cherchant une Muse, iraient tout droit à Charlotte Ives. C'est en effet la conjecture formulée par A. Le Braz dans son livre *Aupays d'exil de Chateaubriand*; il admet que les stances à Clarisse sont une imitation d'Ossian. Dans sa thèse si consciencieuse sur *Ossian en France* (t. II, p. 191), M. P. van Tieghem relate cette opinion, puis il ajoute : « A. Le Braz ne précise pas, et pour cause : je n'y trouve pour ma part (dans le poème *Clarisse*) absolument rien d'ossianique, même à la fin. Je n'ai pu trouver quel a été l'original écossais que Chateaubriand a imité. » — Deux témoignages positifs, au surplus, ne permettent pas de mettre en doute l'identification de *Clarisse* avec M^{me} de Castellane : le premier est de Victor Hugo, le second de Chateaubriand lui-même. Dans *Choses vues* (édition de l'Imprimerie Nationale, t. I, pp. 232-233) Victor Hugo raconte qu'« un soir M. de Chateaubriand, qui était alors ministre... se promenait avec M^{me} de Castellane sous les beaux arbres de Chantilly » lorsqu'il lui « fit ces vers qui sont jolis :

Aux portes du couchant etc... »

Suivent les quatre vers; puis cette affirmation de V. Hugo : « Je les ai d'elle-même. » — Le second témoignage, indirect, n'en est pas moins explicite. Dans une lettre à M^{me} de Castellane, datée de « Lausanne, ce 19 juillet 1826 », Chateaubriand écrit, en annonçant qu'il va rentrer à Paris : « Je ferai la strophe de *la veilleuse* chemin faisant... » L'allusion au poème *Clarisse* est indiscutable; elle prouve que si les vers sont de 1823, la « strophe de *la veilleuse* » fut ajoutée trois ans plus tard. La lettre de 1826, avec une autre lettre de la même année, a été publiée, d'après une copie, dans les *Nouvelles Littéraires* du 2 février 1935 par M. Victor Giraud qui se demandait si leur destinataire ne serait point M^{me} de la Feronnays : l'allusion à *la veilleuse* est une preuve de plus que les stances furent bien adressées à M^{me} de Castellane; voir en outre un article de M. H. Le Savoureux dans le *Mercur de France* du 15 avril 1935, pp. 411-415.

29. *L'azur vacillait*. C'est la leçon du Manuscrit de 1845 (Manuscrit Champion). Toutes les éditions portent, par erreur : *veillait*, qui ne veut dire à peu près rien. Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 124.
30. *Nouvelles Méditations*. « Ischia ».
31. « En revenant de notre promenade, nous avons trouvé la reine Hortense et le prétendant, qui nous attendaient sur le rivage ». M^{me} Récamier à Ampère. Lettre du 28 août (pour 29); voir note 9. — Les *Mémoires* donnent la même indication presque dans les mêmes termes : voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 125 et les notes critiques.

CHAPITRE III

ARENENBERG

1. *Mémoires*, t. V, p. 585. Pour ce chapitre, les citations non accompagnées de notes sont extraites du même livre (pp. 579-593).
2. Voir *Mémoires* et Jean HANOTEAU, Préface aux *Mémoires de la Reine Hortense publiés par le Prince Napoléon*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1926. Les pages de cette Préface relatives aux relations de Chateaubriand et de la reine n'ont pas été reprises dans l'édition des *Mémoires de la Reine Hortense* parue en librairie. (Plon, 3. vol. 1927).
3. *Souvenirs et Corresp.*, t. II, pp. 370-371.
4. Lettre datée : Paris, 27 novembre 1831. Publiée par Jean Hanoteau. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1926, p. 726.

5. *Archives Lenormant*. Dossier XLI.
6. *Mémoires*, t. IV, p. 104. « Qui dira les pensées de ce Prométhée déchiré vivant par la mort ? » Image reprise et développée par Victor Hugo dans l'*Expiation* (*Châtiments*, livre V, pièce XIII).
7. *Le Conservateur*, t. I, p. 334, (7^e livraison). Article daté « Paris, le 17 Novembre 1818 », intitulé *Mélanges* et signé simplement « le Conservateur ». C'est une « revue de la semaine » (id., p. 94) revue politique, s'entend, que Chateaubriand rédigeait avec beaucoup de verve et d'apreté. Le 17 novembre, il reproche à la Censure d'avoir empêché les journaux d'annoncer une fausse évasion de l'Empereur dont la nouvelle était donnée et démentie par les journaux anglais. Au milieu de l'article, le fragment éclate soudain sur un ton d'épopée. Chateaubriand l'a reproduit fidèlement dans ses *Œuvres Complètes* (tome XXVI paru en 1827, p. 33); il l'a cité dans les mêmes *Œuvres* (tome XXIV paru en 1828, en note à la *Préface*, p. XII, dont il fait précéder le pamphlet : *De Buonaparte*). Il l'a enfin reproduit, avec le jugement de l'Empereur, dans les *Mémoires*, tome IV, pp. 116-117; mais alors il lui fait subir des modifications : a) Il ajoute, en tête, trois phrases reprises aux dernières lignes de la *Préface* de 1828, (p. xvi, ouvr. cité); b) Il fait suivre ces phrases de cette autre, qu'il paraît avoir écrite pour la circonstance, et qui peut avoir été inspirée de l'Ode de V. Hugo *les Deux Îles* publiée en 1825 : *Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continents; jeté, etc...* c) Il corrige enfin le texte même de la citation : « ...jeté au milieu des mers où Camoëns semble le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se peut remuer... sans que nous n'en soyons avertis par une secousse; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards, etc... » La citation allongée et corrigée, est annoncée ainsi : «... J'écrivis dans le *Conservateur* cet article... » Chateaubriand reprend ensuite : « Cet article parvint à Bonaparte... » — Sans doute, en remaniant les notes préparées pour la rédaction des *Mémoires*, il a pu se tromper de bonne foi. Il reste, cependant, que voilà une des rares pages des *Mémoires* où on le surprenne en flagrant délit de citation inexacte. Voir encore dans le *Conservateur*, l'article du « 24 septembre 1819 » (*Nous avons vu des catastrophes étonnantes etc...*) résumé à grands traits des événements survenus depuis 1789 (*Œuvres Complètes*, t. XXVI, p. 282), puis l'article du 5 juillet 1824 (*Débats*) (dans *Œuvres complètes*, idem, p. 353) : le fragment qui commence (p. 368) par : *L'homme qui pouvait seul retarder le mouvement du siècle n'est plus...* Voir aussi dans les *Opinions et Discours*, l'« *Opinion sur la Résolution relative au Clergé*, prononcée à la chambre des Pairs le 10 février 1816 » (*Œuvres complètes*, t. XXIII, p. 82), le fragment (p. 86) commençant par : *Tout à coup un homme arrive d'Égypte. Ses destinées sont mystérieuses...* Dans tous ces passages s'affirme la volonté de considérer Napoléon dans l'ordre de la grandeur et sur le plan épique.
8. *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon*, par M. de Monthonlon, t. IV, p. 248.
9. Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 46.
10. *Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 413.
11. Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 127.
12. A. M. Vieillard, le 6 avril 1833. Voir Henry BORDEAUX. *Le Cœur de la reine Hortense*, Plon, 1933, p. 311.
13. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 127; voir aussi p. 124-125, Texte inédit : on s'est efforcé de reconstituer ici le texte le plus proche de 1832. grâce aux premières rédactions du *Manuscrit* de 1845.
14. Des extraits du *Journal* de M^{lle} Valérie Masuyer dame d'honneur de la reine Hortense, ont été publiés sous le titre *La reine Hortense et le Prince Louis*, dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1914, 1915 et 1916. Voir Henry BORDEAUX. *Le Cœur de la Reine Hortense*, pp. 245-262 et pp. 310-312. Dans le même volume M. Henry Bordeaux a raconté la visite de Chateaubriand à Arenenberg et consacré des pages fort agréables à l'amitié de M^{me} Récamier et de la reine (pp. 232-245).
15. Lettre de M^{me} Récamier à Paul David (2 septembre 1832). *Archives Lenormant; HERRIOT*, t. II, p. 416.
16. Lettre de Valérie Masuyer, datée d'Arenenberg, 24 septembre 1832, adressée au comte Edouard, au château de Poligny, près Beaune. Le comte Edouard était son

oncle. Dans cette lettre, Valérie, qui fait suivre fièrement sa signature de son titre *Dame de la reine Hortense*, donne des détails complémentaires sur « la visite ici de M. de Chateaubriand avec M^{me} Récamier », visite dont elle a rendu compte déjà dans une lettre du 1^{er} septembre qu'il serait bien intéressant de retrouver. Cette lettre appartient à M. Maurice Chalvet qui nous l'a prêtée avec beaucoup d'obligeance, ainsi que les autres documents qui forment dossier avec elle. M^{me} M. L. Pailleron l'a publiée presque intégralement dans la *Vicomtesse de Chateaubriand*, pp. 254-256. Valérie envoyait deux « taches d'encre » de Chateaubriand à son oncle. Elle en avait conservé trois autres; pour deux d'entre elles, ce certificat-souvenir devait faire foi : « Taches d'encre faites par M. de Chateaubriand lors de son séjour à Wolfsberg en août 1832. L'une représente un cheval arabe et l'autre un hermitage. Elles ont été données par M^{me} Récamier à M^{me} Salvage qui me les a données à son tour à Arenenberg en septembre 1832. Valérie Masuyer. » Au total, cinq menus dessins à la plume; reliques d'autant plus intéressantes qu'on ne connaît point d'autres dessins de Chateaubriand.

17. A. DUMAS. *Impressions de voyage (Suisse)*. Paris, Lévy, 1851, 3 vol, t. II, pp. 230 et suiv. *Mes Mémoires*, t. X, pp. 110 et suivantes.
- Henry BORDEAUX, ouv. cité, p. 255.
19. M^{me} de Boigne — lettre du 15 septembre 1832, à M^{me} Récamier. *Archives Lenormant*. Dossier XLI.
20. Lettre « à un ami inconnu » parue en 1882 dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques* (p. 46). Elle est datée : Genève, 22 septembre 1832. Recueillie par M. V. Giraud : *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 280. L'identification de la destinataire avec M^{me} Hamelin n'est point douteuse. M^{me} Durry (t. II, p. 86), a retrouvé dans des catalogues Charavay, mention et résumé de la minute autographe portant le nom de M^{me} Hamelin.
21. Voir note 15. La dernière phrase seule est inédite.
22. Voir note 13. Texte inédit. Par les éditeurs de 1850 (ou, peut-être, par Chateaubriand même dans son dernier manuscrit) il fut réduit des deux tiers.
23. *Idem*. Texte entièrement inédit.
24. *Mémoires*, t. IV, p. 123.
25. Voir plus haut, p. 9-10.
26. *Mémoires*, t. IV, p. 71.
27. *Idem*.
28. *Idem*.
29. *Archives Lenormant*. Lettre de Ballanche à M^{me} Récamier, « Paris, 5 septembre 1832 ». Fragment inédit de cette lettre, dont trois autres lignes ont paru dans HERRIOT, t. II, p. 294, (note).
30. Lettre à Paul David (« Volsberg (sic) 3 septembre 1832 »). Inédite, *Archives Lenormant*.
31. Note de M^{me} Salvage sur la copie des *Mémoires* de la reine Hortense exécutée par elle. Voir *Mémoires de la Reine Hortense* publiés par le prince Napoléon, avec notes de Jean HANOTEAU, Paris. Plon, 1927, 3 vol., t. II, p. 265-267 et notes. — La reine oublia sans doute de transporter la rature dans son texte définitif; car sur aucun des deux manuscrits subsistants de ses *Mémoires*, « le passage n'est biffé ».
32. Manuscrit de 1845. (Manuscrit Champion). Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 128.

CHAPITRE IV

GENÈVE ET COPPET

1. Lettre inédite à Hortense Allart, datée *Lucerne*, 31 août 1832. *Fonds Lovenjoul*.
2. *Idem*. *Lucerne*, ce 4 septembre 1832 : « ...Je ne sais encore où je me fixerai; cela ne dépend pas de moi. Dans cinq à six jours je saurai mon sort... » M^{me} de Chateaubriand a dû devancer d'un ou deux jours les prévisions de son mari, puisque tous deux arrivaient à Genève le 11 septembre.

3. *Idem*.
4. *Idem*. Lettre du 31 août. Phrase déjà citée par Sainte-Beuve dans son article du 27 mai 1850. (*Causeries du Lundi*, t. II, p. 159).
5. *Mémoires*, t. V, p. 588.
6. « M. de Chateaubriand est arrivé hier à Genève. » (*Journal de Genève* du 12 septembre, cité dans DURRY, t. II, p. 78.
7. « ...J'ai pris pour un an un appartement rue de la Cité, à Genève, n° 25, et j'irai l'occuper après-demain. » (A Hortense Allart, lettre inédite du 14 septembre). La maison habitée en 1832 par Chateaubriand fut acquise en 1858 par MM. Lombard, Odier et C^{ie} banquiers; elle a été démolie et remplacée, de 1921 à 1923, par un vaste bâtiment où sont installés les services de la banque. Ce bâtiment porte aujourd'hui le n° 20. Des anciennes constructions, il ne reste qu'un vestige, « l'une des jolies portes donnant sur la rue de la Cité ». — La vue étendue dont jouissait Chateaubriand a également disparu : les murailles des anciennes fortifications ont été jetées bas en 1850 et « tout un quartier urbain les a remplacées ». L'immeuble était le troisième à main droite en partant du haut de la rue; les deux immeubles qui le précédaient, construits tous deux au début du XVIII^e siècle, formaient des hôtels particuliers; le premier avait appartenu au célèbre géologue Horace-Bénédict de Saussure, l'autre au fameux médecin Tronchin. — La maison du n° 25 était connue sous le nom de « la Rigotière » — du nom de son premier propriétaire, le bourgeois et architecte Jean-Jacques Rigot, qui l'avait fait construire en 1694; elle dominait, du côté des remparts, un petit bâtiment dont une cour la séparait. Son architecture conservait, dans les grandes lignes, les traditions du XVII^e siècle; mais quelques détails d'ornementation annonçaient un goût nouveau : les fenêtres n'avaient plus de meneaux; sur la façade, « les frontons interrompus laissaient place à une coquille soutenue par des Amours ». A la suite de diverses ventes, l'immeuble appartenait en 1832 à Pierre de Jaquet dit Jaquet de Saussure, du nom de sa mère, qui habitait le rez-de-chaussée. Le 1^{er} étage et le 2^e étage étaient occupés par deux « rentiers », le troisième par un conseiller d'État. C'est l'un de ces trois occupants qui a sous-loué son appartement à Chateaubriand; mais lequel? La sous-location n'a laissé aucune trace dans les archives. (Communication de M. Guillaume Fatio, l'érudit Genevois, à la réunion de la *Société Chateaubriand* tenue le 17 septembre 1935 au château de Coppet).
8. Passage de la lettre du 14 septembre à Hortense Allart, publiée par Sainte-Beuve dans l'article cité plus haut.
9. Voir plus haut, note 13 au chapitre v de la *Première Partie*.
10. Fragment conservé par le Manuscrit 12454 de la *Bibliothèque Nationale*; publié par M. Anatole Feugère dans la *Revue d'Histoire littéraire*, t. XVI, 1909 : *Fragments inédits des Mémoires d'Oulre-Tombe*.
11. Lettre inédite du 4 septembre 1832 à Hortense Allart.
12. *Fonds Lovenjoul*: lettre (inédite) à Hortense, du 14 septembre 1832. *Correspondance de Béranger*: lettre du 16 septembre 1832, t. II, pp. 97-98.
13. A Béranger, voir note 12.
14. Lettre du 14 septembre à Hortense.
15. *Idem*.
16. Lettre à Béranger, voir note 12.
17. *Mémoires*, t. V, p. 509; t. IV, p. 126.
18. SAINTE-BEUVE. *Notes et pensées* qui terminent le t. XI des *Causeries du Lundi*, p. 447, (Note XII).
19. Lettre du 16 septembre; voir note 12.
20. Lettre du 22 septembre 1832, dans V. GIRAUD, *Chateaubriand, Études littéraires*, pp. 280-281.
21. *Archives Lenormant*. Publié dans HERRIOT, t. II, p. 417.
22. *Idem*. Lettre inédite, « Constance, 21 septembre 1832 ».
23. Sans doute, Chateaubriand, dans les *Mémoires* (t. V, p. 589), date le récit du pèlerinage à Coppet et celui de la « promenade » avec M^{me} Récamier qui le suivit :

« Genève, fin de septembre 1832 ». Mais on sait (voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 47) que les dates inscrites en tête de certains chapitres des *Mémoires* l'ont été de souvenir, et ne sont pas rigoureusement exactes. Or, le témoignage des lettres inédites de M^{me} Récamier à Paul David est formel : le 21 septembre elle annonce qu'elle partira pour Genève « à la fin de ce mois » ; elle a l'intention d'y demeurer « quinze jours ». Elle y resta un peu plus de trois semaines. Le 24 octobre, elle donne son départ comme arrêté pour le lendemain (lettre inédite, voir plus bas, note 62) : c'est dans cette lettre qu'elle parle de son pèlerinage à Coppet ; à quelle date eut-il lieu ? On peut croire qu'il ne précéda point de beaucoup la mention que M^{me} Récamier en fait, et le placer par conséquent vers le milieu du mois, entre le 15 et le 20 octobre.

24. *Fonds Lovenjoul*. Lettre inédite du 4 octobre 1832.
25. *Archives Lenormant*. Inédit. « Châtenay, samedi 15 septembre ».
26. *Archives Lenormant*. Lettre du 16 août 1832 ; voir plus haut note 14 du chap. II.
27. Voir plus haut la lettre inédite à Hortense et la note 24.
28. Lettres inédites à Hortense, *passim* ; à Béranger (16 septembre 1832), voir note 12.
29. Fragment de la lettre de M^{me} de Boigne, en date du 15 septembre ; publié dans DARRY, t. II, p. 80.
30. Même lettre, fragment inédit.
31. *Fonds Lovenjoul*. Lettre inédite à Hortense du 14 octobre 1832. Même note dans la lettre à Béranger du 16 septembre.
32. Texte inédit du *Manuscrit* de 1845. Voir BIRÉ, t. V, p. 589, et *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 129 et 135.
33. Fragment inédit du Livre Septième de la Quatrième partie des *Mémoires*. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 173.
34. Fragments inédits du Livre Dixième de la Troisième partie des *Mémoires*. Voir *Idem*, t. II, p. 37-38.
35. *Idem*.
36. *Les Natchez (Œuvres Complètes)*, t. XX, p. 228).
37. Les citations du chapitre des *Mémoires* contenant le récit du pèlerinage à Coppet (dans BIRÉ, t. V, pp. 589-591) sont données d'après le *Manuscrit* de 1845 ; voir le texte critique de ce chapitre dans *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 129.
38. *Mémoires*, t. II, pp. 480-481.
39. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 80 pour le texte, et p. 305 pour le commentaire de cette citation.
40. Voir note 37.
41. Cette citation des lettres de M^{me} de Staël à M^{me} Récamier et celles qui la suivent sont inédites ; elles sont empruntées aux *Archives Lenormant*.
42. Les amours de Prosper de Barante et de M^{me} de Staël sont encore peu connus ; de même aussi l'amoureuse amitié qui troubla un moment les cœurs de Prosper et de M^{me} Récamier. M. le Baron de Barante a bien voulu nous communiquer un précieux ouvrage imprimé seulement à 25 exemplaires, où M^{me} la baronne de Barante douairière a réuni, pour quelques parents et intimes, les « *Lettres de Claude-Ignace de Barante à son fils Prosper sur M^{me} de Staël* ; — de M^{me} de Staël à Claude-Ignace de Barante ; — de Prosper de Barante à son père sur M^{me} de Staël ; — de Prosper de Barante à son père sur M^{me} de Staël ; — de Prosper de Barante à M^{me} de Staël (1804 à 1815), Clermont-Ferrand 1929 ». Un vol. grand in-8° de 530 pages. — Outre les lettres, cet ouvrage contient quatre pages d'un *Journal intime* de P. de Barante d'où provient notre citation.
43. *Idem*.
44. Lettre inédite de M^{me} de Staël à M^{me} Récamier (*Archives Lenormant*). « Coppet », sans date. Le mariage de Prosper de Barante avec M^{lle} Césarine d'Houdetot étant du 20 novembre, la lettre est sans doute des derniers jours de ce mois, ou des premiers jours de décembre.

45. Lettre inédite de M^{me} de Staël à M^{me} Récamier; en tête, seulement « Ce 20 septembre ». *Bibliothèque de l'Arsenal. Archives Paul Lacroix*. Cette lettre du 20 septembre 1811 fut-elle dérobée à M^{me} Récamier? ou bien donnée par elle à quelque ami? Paul Lacroix l'acquiesça à la vente Renduel du 18 décembre 1875, comme l'atteste l'extrait du catalogue de cette vente qu'il y a joint. Voir pour le commentaire : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 257-260.
46. HERRIOT, t. I, pp. 223-224.
47. A la prière de M^{me} la comtesse Jean de Pange, M^{me} la comtesse Le Marois et M^{lle} d'Haussonville ont bien voulu nous recevoir et nous guider toute une journée à Coppet, où M. le Professeur Charles Lenormant, qui nous avait fait l'amitié de nous mener, fut notre compagnon de pèlerinage.
48. Les renseignements et les citations qui suivent sont empruntés au livre du duc de BROGLIE : *Souvenirs* (1785-1870). Paris, 1886, t. I, pp. 381-385.
49. *Archives de Combourg. Notes et pensées de Chateaubriand*, publiées par M^{me} la Comtesse de Durfort. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 141.
50. SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 438.
51. *Mémoires*, t. V, p. 592. Fragment inédit d'après le *Manuscrit* de 1845. Voir *Deux livres...*, t. II, p. 142.
52. Les citations relatives à cette promenade sont faites d'après le *Manuscrit* de 1845 et la copie appartenant à M. le duc de La Force. Voir *Deux livres...*, t. II, p. 142 et Appendice IV.
53. Voir *Deux livres...*, t. II, p. 36.
54. *Idem*, p. 142 et Appendice IV.
55. *Mémoires*, t. II, p. 137.
56. *Causeries du Lundi*, t. II, p. 151. Article du 27 mai 1850 : *Le Chateaubriand romanesque et amoureux*.
57. *Le Roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand*, p. 55.
58. *Fonds Lovenjoul*. Lettre inédite à Hortense, du 18 octobre 1832, (datée par erreur : 18 décembre dans la copie d'Hortense).
59. Lettre inédite, communiquée par M. Emmanuel Fabius.
60. Sur ce prénom donné dans l'intimité à M^{me} Récamier, voir plus loin le chap. VII de la Quatrième partie, p. 313, 315, 318.
61. Lettre publiée par M. Jean Hanoteau, *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1926.
62. *Archives Lenormant*. Lettre inédite à Paul David : « Genève, 24 octobre 1832 ».
63. *Idem*. Lettre à Paul David : « Wolsberg, 12 septembre ». Dans HERRIOT, t. II, p. 417.
64. *Archives Lenormant*. Lettre inédite à M^{me} Lenormant. Datée par erreur « Genève 27 7^{bre} 1832 »; le cachet de la poste porte lisiblement : « 25 octobre » : « ...Nous partons, chère Amélie, mais voici un triste incident. M^{me} Salvage a passé une nuit affreuse, il serait possible que nous fussions obligés de nous arrêter en route... » Et M^{me} Récamier demande si l'on ne pourrait « disposer pour quelques jours » à l'Abbaye-aux-Bois, de l'appartement sans doute vacant d'une pensionnaire absente. Elle pourrait ainsi veiller sur son amie malade.
65. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 49.
66. Fragment d'une lettre inédite à M^{me} de Bauffremont, en date du 18 novembre 1832, communiquée par M. Jacques Arnna.
67. Voir, pour cette citation et pour les allusions suivantes, les *Mémoires d'Outre-Tombe* t. VI, p. 12 et p. 18.

TROISIÈME PARTIE

LA LEÇON DE VENISE OU LA BEAUTÉ DU SOIR

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART POUR LA « CITÉ-FÉE »

1. *Archives Lenormant*, Lettre à M^{me} Récamier : « 14 mai » [1833] : HERRIOT, t. II, p. 300. Adresse autographe : « A Madame Récamier ». Lettre portée à la main.
2. *Idem* : « Waldmünchen, 22 mai ». Adresse par H. Pilorge : « A Madame — Madame Récamier — rue de Sèvres, n° 16, Abbaye-aux-Bois. Paris, France. » Voir HERRIOT, t. II, p. 302. Texte collationné par nous sur l'original : *voyage* (au singulier).
3. *Idem* : « Basle, 17 mai ». Voir HERRIOT, t. II, p. 300-301. Pas d'adresse (la lettre avait été mise sous une enveloppe perdue).
4. Chateaubriand date : *Paris, rue d'Enfer, 25 août 1833, (Mémoires, t. VI, p. 213)*, le chapitre du « livre Sixième » où il relate l'arrivée de la lettre et la visite du messager. A lire les premières lignes de ce chapitre, on pourrait croire que l'événement est antérieur au 25 août : « Tandis que je commençais à respirer, je vis entrer un matin chez moi le voyageur etc... » Mais ce voyageur était parti de Naples au plus tôt le 18 août, date portée par le « post-scriptum » décisif de la lettre : il fallait alors de douze à quatorze jours pour venir de Naples à Paris. D'autre part, Chateaubriand a écrit après coup la relation des événements qui ont motivé son voyage, et les incidents de ce voyage même jusqu'à son arrivée à Venise : la date du 25 août est donc fictive. On peut supposer que l'arrivée du messager eut lieu le 29 ou le 30 août : Chateaubriand se mit en route le 3 septembre. De même, au mois de mai il n'avait pris que le temps strict de faire ses préparatifs. (La première lettre de la Duchesse, datée de Blaye, le 7 mai, lui parvint le 9 ou le 10; il partit le 14).
5. Texte déchiffré en partie sous une forte rature du Manuscrit Champion, p. 3588 : à *Monsieur Paolo* (un ou deux mots illisibles).
6. *Souv. et Corresp.*, t. II, p. 425-428.
7. Voir, pour tous ces détails, CHÉDIEU DE ROBETHON, *Chateaubriand et M^{me} de Custine*. Paris, Plon, 1893; principalement, p. 153-156. — La lettre de M^{me} de Custine à Chênedollé, datée de « Fervacques, ce 24 juin 1806 » a été publiée par Sainte-Beuve dès 1861, à la fin de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, pp. 324-325.
8. Le premier séjour de Chateaubriand à Venise a été étudié par le Père Garabed-Der-Sahaghian dans sa thèse sur *Chateaubriand en Orient (Venise-Saint-Lazare, Imprimerie Arménienne, 1914)*; des précisions complémentaires fort précieuses ont été apportées par M. René Dollot dans un article sur *Chateaubriand à Venise et à Trieste (Correspondant, 10 novembre 1929, p. 399)*. On trouve dans cet article le texte de la *Réponse à la lettre de M. de Chateaubriand sur Venise* par la comtesse Renier-Michiel, une excellente bibliographie concernant cette réponse et celle de la marquise Sacratì, le texte du sonnet improvisé par Armani, et un grand nombre d'indications de détail.
9. Lettre de Joubert à M^{me} de Vintimille (non datée, mais de juillet 1806) dans Paul DE RAYNAL. *Les Correspondants de Joubert*, Paris. Calmann-Lévy, 1883, pp. 212-216.
10. *Itinéraire. ŒUVRES COMPLÈTES*, t. VIII, p. 4.
11. *Correspondance générale*, t. I, p. 220. Même témoignage dans une lettre écrite de Trieste le 30 juillet à son ami Molé; lettre récemment publiée par le Marquis de Noailles dans : *Le Comte Molé, sa vie, ses mémoires*, Paris, 1930, t. VI, p. 306. Elle commence ainsi : « Je vous ai écrit une longue lettre de Venise. » Cette lettre vénitienne est perdue.

12. Lettre à M^{me} Joubert (Venise, 29 juillet 1806) dans Paul DE RAYNAL, *ouvr. cité*, p. 210-211; texte rectifié dans *Mémoires et lettres de M^{me} de Chateaubriand*, par Joseph LE GRAS, (Paris. Jonquières, 1929), pp. 192-194.
13. *Mémoires et Lettres de M^{me} de Chateaubriand...*, p. 20-22.
14. *Mémoires*, t. II, p. 485.
15. *Correspondance Générale*, t. I, p. 221-223.
16. DE BROSSES. *Lettres Familiales écrites d'Italie...*, 5^e édition d'après les manuscrits. Perrin, 1904, 2 vol. Lettres 14, 15, 16. *Séjour à Venise*, p. 147 et suivantes.
17. Lady CRAVEN. *Lettres à ses fils*, traduites de l'anglais, Paris, Durand fils, 1788; lettre xxvii.
18. Voir la 8^e de ses *Épigrammes Vénitiennes*, citée par Chateaubriand au chap. xvii du livre sur Venise : *Deux livres des Mémoires d'O.-T.*, tome I, p. 172.
19. MOLMENTI. *La Vie Privée à Venise* (Venise, Ongania, 1897), t. III, p. 31.
20. *Itinéraire de Julien*, publié par Edouard CHAMPION, Paris 1904, p. 43-44.
21. JOUBERT, Lettres à M^{me} de Vintimille, publiées par A. BEAUNIER, Paris, Devambez, 1921, p. 14.
22. M. Dolot indique cette référence pour l'édition originale : *Giornale dell'Italiana letteratura, diretto da Nicolo et Girolamo Da Rio*, Padova, 1805 (date du tome I), tome XIV, pp. 260-267. (Cote à la Bibliothèque Marciana, de Venise : périodique 804).
23. *Idem*, p. 409. *Lellera di Fiordiligi Taumanzia, pastorella d'Arcadia all'ornatissimo Signor Florenao Caldani Bolognese, professore di anatomia nella R. Università di Padova*. Publiée sous forme de brochure à Venise en 1807 : une seconde édition la même année. Cette réponse, maniérée, précieuse et discourtoise, ne vaut pas celle de la comtesse Renier-Michiel.
24. Chateaubriand, dans sa rapide excursion de Grenade, fut-il accompagné de Natalie de Noailles? Des doutes, récemment, se sont élevés sur ce point. 1^o Dans des notes rapides préparées pour ses *Mémoires*, Molé (ouvrage cité plus haut note 11, p. 300) a écrit : « Leur véritable histoire en Espagne comparée à ce qu'il m'en a dit... M^{me} de Z... le fait partir pour Jérusalem en se promettant pour prix au retour... Contes qu'il me fait sur elle au retour. La vérité est qu'ils ne se lièrent réellement que plus tard. » 2^o Une lettre retrouvée de M^{me} de Noailles (*Bulletin de la Société Chateaubriand*, 1931, n^o 2, p. 64), datée d'Aranjuez et du 18 avril 1807, parle de Chateaubriand avec quelque ironie et indique : « ...Il a été à Grenade... Il doit passer ici dans deux jours; je ne l'y attends pas... » S'appuyant sur ce dernier texte, M. Marcel Duchemin a tenté de démontrer dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} janvier 1933, *Un roman d'amour en 1807, Chateaubriand à Grenade*), que Chateaubriand, étant donné les dates acquises et le temps alors nécessaire aux déplacements sur les routes d'Espagne, a fait *seul* l'excursion de Grenade, et que les belles pages de l'*Abencerage* sur l'Alhambra visité à deux ne seraient, ainsi, qu'une fiction. — On peut croire cependant que sa démonstration n'est pas absolument convaincante : voir notre article dans le *Figaro Littéraire* du 7 janvier 1933.
25. *Correspondance Générale*, t. II, p. 364. Lettre datée par M. Louis Thomas, du 23 décembre 1811.
26. PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert*, 1900, p. 480.
27. Comte de FALLOUX, M^{me} Swetchine, *sa vie et ses œuvres*, 1860, tome I, p. 214.
28. *Corr. Générale*, t. II, p. 11. Sur les circonstances dans lesquelles Chateaubriand apprit la nouvelle, voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, chap. v, vi, vii, et particulièrement pp. 81-89.
29. *Mémoires*, t. I, p. 259.

CHAPITRE II

LES LIVRES DANS LA CALÈCHE

1. Nodier dit dans son *Examen Critique des Dictionnaires* (1842): « Confortable est un anglicisme très intelligible et très nécessaire à notre langue, où il n'a pas d'équivalent : ce mot exprime un état de commodité et de bien-être qui approche du

plaisir... » Le mot ne fut admis par le *Dictionnaire de l'Académie* que dans l'édition de 1878. — M. Oscar Bloch (*Dictionnaire Étymologique*), en date l'introduction dans l'usage de 1786, sans citer d'exemple. C'est aux environs de 1826-1830 que son emploi paraît s'être généralisé.

2. *Mémoires*, t. VI, p. 218-219.
3. *Le Mie Prigioni* parurent pour la première fois à Turin, au début de novembre 1832 chez le libraire Giuseppe Bocca. Le livre « fit fureur » aussitôt en Italie (lettre de Pellico du 10 X^{bre}). — Au début de 1833, (au mois de février ou mars, semble-t-il), le libraire Baudry donna du texte italien la première édition imprimée à Paris : « *Le / Mie Prigioni, / Memorie / di Silvio Pellico / da Saluzzo. Parigi. Baudry, Libreria Europa, 9 rue du Coq, près le Louvre, 1833* » : quatre ou cinq réimpressions suivirent jusqu'en 1841. Cinq traductions françaises de l'ouvrage parurent au cours de l'année 1833. La plus importante fut celle du jeune poète et professeur Antoine de Latour, précepteur du duc de Montpensier. Au mois de Juillet, sa traduction avait été « adoptée par l'Université, pour être donnée en prix au Concours Général dans les collèges royaux ». Voir le très précis et précieux essai de M. Henri Bédarida : *La fortune des Prisons de Silvio Pellico en France* dans la *Revue de Littérature Comparée* de 1932 (n° 4) et 1933 (n° 1).
4. Lettre à M^{me} Récamier : « Basle, 17 mai ». *Archives Lenormant*. Voir HERRIOT, t. II, pp. 300-301.
5. Inédit. *Mémoires, Manuscrit Champion*. Livre Septième de la Quatrième partie. Voir notre ouvrage : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I, p. 153.
6. *Le Mie Prigioni*, chap. xxix et xxx. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, tome I, p. 152.
7. *Mémoires* : texte du *Manuscrit* de 1834 conservé par l'*Essai sur la Littérature Anglaise*, (t. II, pp. 208-210). Voir, éd. BIRÉ, t. V, p. 518 et *Deux livres des Mémoires...*, tome I, p. 130.
8. Le fait résulte du ton même employé par Chateaubriand dans le chapitre III du *Livre Septième*; voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, pp. 129-130 et p. 253.
9. *Souvenirs du feu duc de Broglie* (1785-1870), Paris, 1886, t. I, p. 97.
10. *Corinne*. Livres Quinzième (chap. VII à X) et Seizième, (chap. I à III). — Nous avons pu consulter, avant d'écrire ces lignes, le chapitre sur M^{me} de Staël à Venise que M. René Dollot a rédigé pour un ouvrage encore en préparation : *Les Écrivains Romantiques en Italie*.
11. *Corinne*, Liv. XV, chap. VII.
12. *Idem*, Liv. XVI, fin du chap. III.
13. *Idem*, Liv. XV, fin du chap. IX.
14. *Idem*, Liv. XV, chap. IX.
15. BYRON. *Ode à Venise*, trad. Pichot.
16. BYRON. *Pèlerinage de Childe Harold*, chant IV (1818), str. 1-2, trad. Pichot.
17. « *Mémoires de Lord Byron, publiés par Thomas Moore, traduits de l'anglais par M^{me} Louise Sw. Belloc*, Paris, Alexandre Meunier, libraire place de la Bourse, 1830-31 », 5 vol. in-8°. Les chapitres sur Venise sont aux tomes III et IV.
18. « *Un mois à Venise, ou Recueil de Vues Pittoresques, Dessinées par M. le Comte de Forbin, et M. Dejuinne, peintre d'Histoire, et Lithographiées par MM. Arnould, Aubry, Leconte, Coupin, Fragonard, Gudrin, Mauzaine, Schmit, Vaugelle et Villeneuve*; avec un texte historique et explicatif. — Publié par G. Engelmann, Impr. Lithogr. — rue Louis-le-Grand, n° 27, à Paris, 1825 », 1 vol. grand in-folio de 38 pages plus 15 gravures en pleine page. — Le texte paraît être du seul M. de Forbin.
19. « *Le Clocher de Saint-Marc, poème. Suivi d'une ode sur la mort de Bonaparte et de divers fragments* : par M. Jules Lefèvre ». Paris, Urbain Canel 1825, in-8°, iv-216 p. — Ce trop long poème est surtout un « hommage au dévouement d'un beau génie pour une cause plus belle encore »; il fut écrit à Venise au moment où l'on y apprenait la mort de Byron à Missolonghi. L'auteur y chante à la fois la gloire de la Grèce et celle de Byron, dont il associe le nom à celui de Napoléon. Il reprend, sur Venise opprimée et déchuë, les thèmes de Byron dans l'*Ode à Venise, Childe Harold, Beppo*, dont il traduit ouvertement des passages :

...Qui ne l'admirait pas, quand l'encens de la terre,
 Reine de l'océan, était ton tributaire,
 Quand les flots, de Lépante accourus triomphants,
 Battaient ces ponts guerriers que souillent les enfants ;
 Ou quand le Bucentaure, autel patriotique,
 Formait l'hymen du Doge et de l'Adriatique?

Jules Lefèvre (plus tard Lefèvre-Deumier) était alors un des espoirs de la jeune école. Son premier recueil important, le *Parricide* (« poème suivi d'autres poésies, Paris, 1823 ») avait obtenu un vif succès; on citait son nom auprès des noms de Soumet, de Vigny, et de Victor Hugo.

A côté des vers vénitiens de Jules Lefèvre on peut citer ceux de « M. Bignan » que Valéry mentionne auprès de Casimir Delavigne. Ce jeune poète avait obtenu, en 1825, une « lyre d'argent » à l'Académie de Cambrai avec une *Ode sur Venise* (publiée un peu plus tard : A. BIGNAN, *Poésies*, Paris, in-12, 1828) :

Venise, ainsi périt cette puissance antique,
 Et ton beau nom de République
 N'a plus d'écho pour retentir.
 Un orage en passant brise ton front superbe ;
 Ton front disparaît comme l'herbe
 Sous le flot qui vient l'engloutir...

Sur ces poètes imprégnés de byronisme, voir Edmond ESTÈVE. *Byron et le Romanisme français*, Paris, 1929, pp. 142-246.

20. « *Sept Messéniennes Nouvelles*, par M. Casimir DELAVIGNE, de l'Académie française » Paris, Ladvocat, 1827. *Septième Messénienne : Promenade au Lido*. Les notes de ce poème (p. 230-240) donnent un fragment de la *Vie* de Byron par Pichot et la page (voir plus bas) où Nodier décrit le Lido.
21. *Les Archives Lenormant* ont conservé la copie d'apparat de ce poème qui fut offert à M^{me} Récamier par J. J. Ampère. C'est elle que nous décrivons. Ampère recueillit plus tard ces vers, après les avoir corrigés, dans : *Littérature, voyages et poésies*, 2 vol., in 12. Paris, 1850. Il en donnait parfois lecture à l'Abbaye-aux-Bois, et à quelques amis, comme le prouve cette note de Valéry à propos des jeunes poètes inspirés par Venise : « M. Ampère, fils du savant mathématicien, a composé aussi sur le même sujet, une fort belle pièce qui, je crois, est inédite, mais que j'ai été assez heureux pour entendre. » (VALÉRY, t. I, p. 401). Voir dans *Deux livres des Mémoires...*, tome I, p. 172, la citation que Chateaubriand a faite de ces vers dont il s'est, pour quelques détails, inspiré.
22. *Jean Sbogar* parut, d'abord, sans nom d'auteur, en deux volumes (Paris, Gide-Nicolle, 1818; une seconde édition, également anonyme, en 1820). En le rééditant en 1832, dans le premier volume de ses *Œuvres*, en tête de la série *Romans, Contes et Nouvelles*, (Paris, Eugène Renduel, 1832), Nodier le fit précéder de « Préliminaires » où il conta la pittoresque histoire de cette œuvre, attribuée d'abord à M^{me} de Krüdner, à Benjamin Constant, même à Byron.
23. *Conservateur*, t. VI, p. 26 et suiv.
24. *Jean Sbogar* (Renduel, 1832), p. 178-181. (*Idem* pour les citations qui suivent).
25. *Sept Messéniennes Nouvelles*, (voir note 20), p. 102.
26. A. BRIZEUX. *Fragment d'un livre de voyage : Venise*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1833. Le dizain sur le Lido fut repris dans le recueil de poèmes la *Fleur d'Or*.
27. MUSSET. *Nuit de Décembre* (1835). — Les vers de A. Barbier, d'inégale valeur, et d'une harmonie un peu rude, développent avec force le thème esquissé par Delavigne :

Bianca, ton beau nom, lorsqu'il flotte à la bouche,
 D'un charme toujours neuf vous remue et vous touche,
 Et, comme le parfum nage autour de la fleur,
 Sur Venise il épanche une amoureuse odeur...
 Comme le tronc noirci, comme la feuille morte
 Que l'hiver a frappés de son haleine forte,
 Le peuple de Venise est tout dénaturé ;
 C'est un arbre abattu sur un sol délabré.

*On n'entend plus gémir sous leurs longues antennes
Les galères partant pour des îles lointaines ;
La voix des francs chanteurs n'éveille plus d'échos,
Et le désert lui-même est au sein des cachots...*

28. « *A Paris, chez Le Normant, libraire* », 5 volumes : le 1^{er} paraît en 1831, le 3^e en 1832, le 2^e, le 4^e et le 5^e en 1833. Dans sa *Préface*, l'auteur explique qu'il a demandé ses renseignements d'ordre esthétique « aux récentes et meilleures autorités, à Lanzi pour la peinture, et à MM. Cicognara et Quatremère pour la sculpture et l'architecture ». Il ajoute : « Les impressions seules nous appartiennent. À défaut d'autre mérite, ce livre peut devenir une sorte de bibliothèque portative et servir de catalogue au vaste musée que présente l'Italie. » Pour « la partie historique et littéraire », il a appliqué, tout en utilisant son érudition personnelle, « les principes de l'école pittoresque ». « Les événements mémorables, les grands personnages, les souvenirs poétiques de l'Italie ont été ainsi ramenés dans mon travail au sujet des lieux et des monuments. » On comprend qu'un livre ainsi conçu offrît aux méditations de Chateaubriand une sorte de premier canevas tout préparé et, ça et là, comme une suite de thèmes suggestifs.
29. Cité par Paul Foucher : *Les Coulisses du passé*, Paris, 1873, in-18, p. 44.
30. Voir *Xavier de Maistre, gentilhomme européen*, par Maurice de LA FUYE, Tours. Mame, sans date, (1934), p. 176-182.
31. Voir Henri MALO, *Une Muse et sa Mère, Delphine Gay de Girardin*, Paris, 1924 (p. 224-226).
32. *Archives Lenormant*. Lettre inédite.
33. « *Sainte-Périne, Souvenirs contemporains* par M. VALÉRY », Paris, Ponthieu et C^{ie} libraires, 1826. — 1 vol. in-12.
34. A propos de l'Arioste : « Il n'est point surprenant de voir allier l'habileté diplomatique aux talents de la poésie; celle-ci, pour être cultivée avec succès, ne prend que les rares et courts moments de l'inspiration, et doit laisser ainsi du temps pour les affaires. J'ai vu ministres en Italie les deux hommes qui jettent le plus d'éclat littéraire et poétique sur notre patrie (MM. de Chateaubriand et Lamartine) et je doute qu'ils puissent être jamais surpassés en soin, en travail et en exactitude », (t. II, p. 84). Dans un autre chapitre, Valéry conte qu'il assista en 1828 (le 4 novembre) « à la fête du Roi, célébrée avec pompe à Saint-Louis ». « ...Le pape vint vénérer au grand autel les reliques de S. Louis, et, au moment de partir, il serra affectueusement les mains de notre ambassadeur (M. de Chateaubriand) près de ce même tombeau de femme (celui de « Pauline de Montmorin » dont l'auteur a parlé plus haut, en rappelant qu'il fut élevé par Chateaubriand), monument de regret d'un autre âge et d'autres temps. Une pareille circonstance dut causer une émotion profonde à l'illustre écrivain, et elle fournira sans doute une belle page à ses Mémoires. Après avoir généreusement acquitté l'impôt des mendiants qui assiégeaient la porte de l'église, M. de Chateaubriand retourna au palais de France; le cortège, les livrées étaient superbes : la pensée de Pascal sur la supériorité de l'homme aux quatre laquais était cette fois littéralement exacte, et des coureurs précédaient le carrosse de l'auteur du *Génie du Christianisme* » (t. IV, p. 122-123). De cette jolie page oubliée, on peut rapprocher les impressions éprouvées par M^{lle} de Celles, fille de l'ambassadeur des Pays-Bas, au spectacle de la fête donnée le 10 novembre suivant par Chateaubriand dans son palais d'ambassadeur pour la même fête du Roi (*Chateaubriand à Rome vu par des yeux de seize ans*, par le duc de La Force. *Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} janvier 1932). Sur les autres passages de l'œuvre de Valéry relatifs à Chateaubriand, voir *Deux livres des Mémoires...*, tome I, p. 225.
35. *Archives Lenormant*. Lettre à M^{me} Récamier. « Venise, 12 septembre 1833 », publiée dans HERRIOT, t. II, pp. 306-307.
36. Annonce détaillée au dos du tome IV.
37. Pour cette citation et les suivantes, voir VALÉRY, t. I, « Livre Sixième, Venise », pp. 355-358, (chap. 1), pp. 476-477, (fin du dernier chapitre).
38. Voir A. DUBUISSON, *Bonington*, Paris, Alcan, 1927.
39. *Le Conservateur*, tome V, p. 557. *De quelques ouvrages historiques et littéraires*.

40. L'ouvrage forme deux volumes, d'ailleurs indépendants, sous le titre commun : « *Otto giorni a Venezia, opera di Antonio Quadri*, I. R. Segretario del Cesareo regio governo, e membro ordinario del veneto Atenco. — Venezia. Per Francesco Andreola ». Parte prima : « Oggetti Principali da vedersi nella Città di Venezia e nelle isole adiacenti distribuiti in Otto giornate », con tavole in rame. (Ven. 1821). (3^e édition italienne, augmentée, revue et corrigée, en 1830) — Parte Seconda : « Compendio della storia Veneta diviso in otto epoche dalla origine di Venezia nell'anno 421 sino alla caduta della repubblica nell'anno 1797-1822. (2^e édition en 1826). Chez le même éditeur, traductions françaises du 1^{er} volume en 1823 et en 1826, du second en 1831.
41. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, tome I. Livre Septième, chap. VIII, p. 142 et p. 271.
42. *Mémoires. Préface Testamentaire et Avant-propos*. (BIRÉ, t. I, p. XLIII et p. LI.)
43. *Mémoires*, t. VI, p. 222-223. Le récit de Chateaubriand est à l'imparfait.
44. *Inédit*. Manuscrit Champion, p. 3593. « J'avois déjà bien des fois visité cette ville qui rappelle un peu Grenade. »
45. *Archives Lenormant*. Lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier, tome II, p. 30. Lettre autographe. Adresse par H. Pilorge. Cachets : « Domo d'Ossola, 8 7^{bre}, Paris, 16 septembre 1833 ». Lettre publiée par M^{me} Lenormant : *Souvenirs et Corresp.* t. II, p. 427 et par HERRIOT, II, p. 305. On a revu la lettre sur l'original. On a cru lire *...que je n'ai pu coucher*. (HERRIOT : que je n'ai pas couché). Chateaubriand a bien écrit : *...que je donnerais pour cent écus* (HERRIOT); M^{me} Lenormant avait corrigé l'inadvertance (*...que je ne donnerais pas...*). Après cent écus, tous deux ont omis : *A bientôt*.
46. SAINT-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 383. « René est la plus belle production de M. de Chateaubriand... » et en note : « M. de Chateaubriand le savait bien; et, dans son amour d'auteur, il disait de la guerre d'Espagne que c'était le *René de sa politique*, voulant dire que c'en était le chef-d'œuvre. » Mot repris dans le « lundi » du 30 septembre 1850. (*Causeries du Lundi*, t. II, p. 556). Il s'agit sans doute d'un mot recueilli par Saint-Beuve : dans les *Mémoires* (t. IV, p. 284-285), Chateaubriand dit moins simplement : « Ma guerre d'Espagne, le grand événement politique de ma vie, était une gigantesque entreprise. »
47. *Mémoires*, t. VI, p. 226.
48. Lettre inédite, « *Vérone, jeudi 30 8^{bre} [1822]* »; *Archives de M. le comte B. de Miramon Fitz-James*.
49. MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 475. Marcellus ajoute : « Et bien lui en prit, car, les plénipotentiaires s'étant livrés imprudemment aux huîtres de Venise, en rapportèrent presque tous des entrailles endommagées, et le Congrès ne fit plus que languir. »
50. Lettre inédite. *Archives du comte de Miramon Fitz-James*.
51. On ne comprend point dans les *Mémoires* imprimés (t. VI, p. 230) cette allusion; ayant rayé de son texte la première indication relative à cette adresse supposée, Chateaubriand a oublié de faire ici la rature correspondante. Voir plus haut, chap. I, note 5.
52. QUADRI : *Otto giorni...*, t. I, p. 132.
53. *Archives Lenormant*. Lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier, II, p. 33. Lettre autographe, qui fut pliée sous enveloppe : pas d'adresse. Publiée dans *Souvenirs et Corresp.*, t. II, pp. 429-430; et par HERRIOT, t. II, p. 306. Texte revu sur l'original : on y lit bien : *...pour la Grèce et Jérusalem*. (HERRIOT : *et pour Jérusalem*) et aussi : *on faisait des prières*; et : *C'est de bonne augure*. En même temps, Chateaubriand écrit à sa femme sur un ton moins lyrique. La lettre a été retrouvée par M^{me} Durry dans les *Archives de Combours*. (*La Vieillesse de Chateaubriand*, t. I, p. 141). Elle est datée : « *Venise, mardi matin 10 7^{bre} 1833* ». Le voyageur annonce, d'abord, que « pour les lettres poste restante, il n'y avait rien ». Puis : « Malheureusement cette incertitude va me clouer huit jours ici. Mais je les emploierai bien et je serai encore à temps pour faire la Saint-François avec toi... ». Ce « malheureusement » contraste avec la phrase alerte de la lettre à M^{me} Récamier : « c'est donc huit jours à courir Venise... ». Même rappel ensuite des souvenirs de 1806 : « Je suis un peu triste en pensant qu'il y a déjà 26 ans que j'étais ici avec toi... » M^{me} de Chateaubriand ne connut sans doute jamais qu'en 1806 ce n'est point elle qui fut, à Venise, la véritable compagne du voyageur!

54. Voir M. J. DURRY, *Sur les routes : Chateaubriand et la Duchesse de Berry*, dans la *Revue d'Histoire Littéraire* de 1929; du même auteur : *La Vieillesse de Chateaubriand*, t. I, pp. 139-141, pp. 151-152, et les notes afférentes.
55. « Les voyages me rendent toujours force, sentiment et pensée... » Lettre du 17 mai 1833 à M^{me} Récamier. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 422-423.

CHAPITRE III

SÉJOUR A VENISE

1. Voir le texte intégral et l'édition critique de ce livre « septième » de la « Quatrième partie » dans notre ouvrage : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I:
2. Sur les retranchements alors opérés par Chateaubriand, voir *Idem*, tome I, p. 72, et plus loin le chapitre 2 de notre Cinquième Partie.
3. Sur ce manuscrit, — simple copie sans corrections autographes — conservé aux minutes de M^e Jean Dufour, notaire à Paris, voir *Idem*, tome I, p. 12.
4. *Essai sur la Littérature Anglaise*, t. II, pp. 377-382.
5. *Idem*, pp. 383-388.
6. *Mémoires*, t. VI, p. 409.
7. *Idem*, p. 243.
8. *Mémoires d'Outre-Tombe*, — édition originale, t. XI, p. 196. — Note à la phrase : « Je regrettais surtout de ne pouvoir mettre à fin l'aventure de Zanze. » : « Voyez page 152 de ce volume ce qui est dit de Zanze et, plus bas, son *manuscrit* : M. de Chateaubriand n'a pas raconté comment il s'était mis en rapport avec ce personnage des *Prigioni* de Silvio Pellico. Note des Éditeurs. » Voir édition BIRÉ, t. VI, note 1 de la page 272.
9. Sur le volume *Lectures des Mémoires*, voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 5; et le chapitre 1^{er} de notre Quatrième Partie, avec les notes 43 et 44 de ce chapitre. — Sur la lettre qui suit à Ed. Mennechet, voir le même chapitre, p. 231. Le texte intégral de cette lettre et tous les passages des *Lectures* qui concernent le « livre Septième » sont reproduits dans *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, Appendice II à la Deuxième partie.
10. Sur le « cahier de notes » de Sainte-Beuve, voir p. 214-217 l'*Appendice* à la présente partie, et *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, Appendice I à la Première partie.
11. *Archives Lenormant*. Lettre à M^{me} Récamier — « Venise, 12 7^{bre} 1833 ». — Publiée dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 429-430, et dans HERRIOT, t. II, pp. 306-307. Texte collationné sur l'original autographe, qui ne comporte pas d'adresse. On a corrigé les fautes suivantes : « J'ai... revu les palais du Grand Canal etc... (omis)... les bibliothécaires M. Betio et M. Gamba (les deux M. omis)... le Comte de Cicognara (de omis) ». HERRIOT date à tort : « 2 septembre » — Enfin, Chateaubriand avait d'abord écrit : « ...sa lumière (celle de Titien) est si juste que quand on regarde *ici* un de ses tableaux »; il a rayé *ici* pour éviter une répétition.
12. *Idem*. « Venise 15 7^{bre} 1833 ». Lettre publiée dans *Souvenirs et Corr.*, t. II, pp. 431-432, et HERRIOT, t. II, pp. 307-308. Original autographe, sans adresse. Texte collationné. Chateaubriand a écrit : « On me traite à merveilles » avec un s; c'est sa graphie ordinaire, pour cette expression. Plus loin, première rédaction : « Je n'ai pas voulu passer pour *être* la copie de l'homme... » En se relisant, Chateaubriand barre *être*. — Le même jour, Chateaubriand écrit à sa femme la lettre suivante que M. le vicomte M. du Boishamon a publiée en 1932 dans le *Bulletin* n° 3 de la *Société Chateaubriand*:

« Venise, Dimanche 15 7^{bre} 1833.

« J'ai reçu hier, chère amie, ta bonne lettre du 5, je t'en remercie mille fois. « J'espère qu'Élisa servira à te faire un peu compagnie jusqu'à mon retour. Je « vois d'ici la surprise de Tibi. Que de choses il aura mangées et dites. C'est le 18 « ou le 19 que je saurai que faire et à quoi m'en tenir. En attendant, on est admi- « rable ici pour moi. Hier le Maréchal commandant de l'Arsenal m'a comblé de

« politesses. Je suis allé deux fois passer la soirée ou plutôt la nuit en société; « juge de l'effort que j'ai dû faire. Je vais voir M^{me} de Mocenigo, qui est retrouvée « et qui parle souvent de toi. Ma santé est excellente; je suis enchanté du ciel et « de Venise. Je voudrais que tu fusses aussi bien que moi. Patience, chère amie : « tout arrivera à bon port et dans tous les cas, j'aurai rempli des devoirs, avec « cela on dort en paix. Je t'embrasse tendrement. » (*Tibi* était un des perroquets familiers de M^{me} de Chateaubriand). Cette lettre permet de dater la promenade à l'Arsenal, et la visite à M^{me} Mocenigo. Elle est curieuse à comparer avec la lettre écrite à M^{me} Récamier de la même plume mais non point de la même encre. Elle appartient aux archives du château de Monchoix. Voir deux autres lettres écrites de Venise à M^{me} de Chateaubriand, le 12 et le 16 septembre, dans le *Correspondant*, du 10 janvier 1908 (publiées par M. Ladreit de Lacharrière).

13. Inédit. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, p. 150. Les autres passages inédits qui suivent sont empruntés au même livre Septième.
14. Dans ses lettres à M^{me} de Chateaubriand, l'« ambassadeur » désignait la Duchesse de Berry par ces mots *ma nièce* — ou *notre nièce*.
15. Comte DE FALLoux, *Mémoires d'un Royaliste*. Paris, Perrin 1888, 2 vol., t. I, ch. III : « Voyage en Autriche et en Italie, 1834-1835 », pp. 85-87. — Un autre Français, pendant cette semaine-là, vit aussi Chateaubriand à Venise; c'était le médecin Ménière qui, envoyé par le gouvernement à la citadelle de Blaye au mois de février pour soigner la duchesse de Berry, l'avait accompagnée jusqu'à Palerme et remontait lentement vers la France par le nord de l'Italie. Il logeait à côté de Chateaubriand « dans un hôtel sur le grand Canal »; après avoir vu son illustre voisin « plusieurs fois à la bibliothèque de Saint-Marc et ailleurs » et l'avoir « étudié avec soin », il déclare que Chateaubriand « est un vieillard usé, fatigué, exténué »; « son œil, ajoute-t-il, exprime un abattement physique non moins qu'un découragement moral dont la profondeur se révèle dans toute sa physiologie... Son Altesse Royale et son parti ont plus besoin d'une épée que d'un Jérémie. » Voir IMBERT DE SAINT-AMAND, *Les dernières années de la Duchesse de Berry*, p. 71; et MÉNIÈRE, *Journal publié par son fils*, Plon, 1903. — On sent dans ce jugement, la malveillance du D^r Ménière, tout dévoué au gouvernement de Louis-Philippe.
16. Inédit. Voir note 13. Ces lignes piquantes ouvrent le chapitre XI du livre Septième, intitulé *Zanze*.
17. M^{me} M.-J. Durry a recueilli ces précisions, et quelques autres, à Vienne, dans les documents du *Haus-Hof-und Staatsarchiv*. Voir dans la *Revue d'Histoire Littéraire* de 1929 (octobre-décembre), p. 527, son article : *Sur les Routes : Chateaubriand et la D^{esse} de Berry*, et surtout sa thèse : *Vieillesse de Chateaubriand*, t. II, p. 106. — De Venise, cependant, le consul de France, Silvestre de Sacy, envoyait au Ministre des Affaires Étrangères à Paris, quatre rapports très brefs et très secs. Le 10 septembre, première dépêche pour annoncer l'arrivée de M. de Chateaubriand, accompagné d'un seul domestique; il est venu sans doute pour se rencontrer avec la duchesse de Berry dont l'arrivée est également indiquée comme prochaine. Une dépêche du 15 septembre signale seulement les « sentiments d'attente » que provoque à Venise le voyage de la Duchesse. Le 22 septembre, M. de Sacy annonce qu'elle est arrivée : Chateaubriand est parti « le 16 ou le 18 » pour Padoue ou Ferrare; on ignore s'il est revenu avec la Duchesse. Le 29, dernière dépêche, qui donne quelques détails sur le séjour de la duchesse à Venise : un personnage, dont le nom est demeuré en blanc, mais qui est certainement Chateaubriand, a eu avec elle « un vif démêlé » à Padoue; on croit que Chateaubriand est décidément parti le 21 pour Prague. (*Archives du Ministère des Affaires Étrangères*, Autriche, Rapports des Consuls, 1830-1848, tome IV. D'après une communication de M. Albert Pingaud). On remarquera que les renseignements de notre agent à Venise étaient, pour le moins, assez tardifs et sommaires : la police de Metternich était mieux faite que la sienne.
18. Lettre de Fontanes à Molé, « octobre 1803 ». *Archives de Champlâtreux*. Publiée par le Marquis de Noailles dans *Le Comte Molé; sa vie; ses Mémoires*, 1930, t. VI, p. 289. « ...Les étourderies de notre pauvre ami me tueront si elles continuent... On a dans les mains des lettres où il donne tous les ridicules possibles à l'oncle, aux cardinaux, au secrétaire d'État Consalvi et, je crois même, au Pape... On m'a dit hier aux Affaires Étrangères que rien n'était moins diplomatique et moins chrétien que sa correspondance... Croiriez-vous qu'il me fait dire à chaque instant que rien n'est plus sûr que la poste? Jugez de sa vocation pour l'ambassade! »

CHAPITRE IV

CHAPITRE DES BEAUX-ARTS ET CHAPITRE D'HISTOIRE

1. Toutes les citations, inédites ou non, faites dans ce chapitre, pour lesquelles on n'indique pas de référence, sont empruntées au Livre *Septième, Quatrième partie des Mémoires d'Outre-Tombe* ; principalement aux chapitres 1, 2, 4, 5, 9, 16, 17. On se reportera pour le texte et les commentaires à notre édition : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I. — On a utilisé dans ce chapitre quelques indications données par M^{lle} Alice POIRIER dans sa thèse : *Les Idées Artistiques de Chateaubriand*, 1 vol. 1930.
2. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, p. 112-113 et p. 181.
3. Lettre à Murray du 14 avril 1817 dans « *Mémoires de lord Byron* publiés par Th. Moore, 1830 », tome III, p. 200 et suivantes.
4. *Mémoires*, t. V, p. 569.
5. *Archives Lenormant*. Lettre à M^{me} Récamier. « *Venise, 12 septembre 1833* ». Dans *Souvenirs et Corr.*, t. II, p. 431.
6. Lettre à Bertin : Trieste, 30 juillet 1806 ». *Corresp. Générale*, t. I, p. 221.
7. *Études Historiques. Œuvres Complètes*, t. Vbis, p. 434-435; voir *Deux Livres des Mémoires...*, tome I, p. 239-240.
8. *Le Fabbrique più cospicue di Venezia... dai membri della venele reale Academia di Belle Arti, Venezia*. Dalle tipographia di Alvisopoli, t. I, 1815; t. II, 1825. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, tome I, p. 241.
9. Lettre au Directeur de l'*Artiste*, 12 avril 1831, dans l'*Artiste*, 1831, t. I, pp. 133-134. Lettre à M^{me} *** , 17 juillet 1831, dans la *Revue de Paris* de juillet 1831. Pages non recueillies dans les *Œuvres Complètes* ; la lettre à l'*Artiste* fut reproduite dans *Paris*, ou le *Livre des Cent et un* (Ladvoct), 1831, t. III, p. 355 et suiv. Chateaubriand y joignit une sorte de préface de dix pages fort éloquente et pittoresque, où il résumait l'histoire du jardin des Tuileries; lettre et préface s'intitulent : *Les Tuileries*. Voir Alice POIRIER, ouvr. cité, p. 423 et suiv. et p. 446; et Maurice LEVAILLANT, *Chateaubriand architecte*, dans le *Figaro* du 5 avril 1921.
10. Lettre à Bertin : voir note 6.
11. Lettre à M^{me} Récamier; voir note 5.
12. A. VALÉRY. *Voyages en Italie*, 1831, tome I, p. 414.
13. Alice POIRIER, ouvr. cité, p. 382-383.
14. L'ouvrage de M^{me} Renier Michielli parut en 1817 à Venise. On a consulté l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale : *Origine delle Feste Veneziane di Giustina Renier Michiel, Milano*, 1829, 6 volumes reliés en 2 tomes. Voir *Deux livres des Mémoires...* tome I, p. 228 et 329.
15. *Mémorial de S^{te} Hélène*, cité par Daru dans son *Histoire de la République de Venise*, (Didot, 1819), t. IV, p. 31.

CHAPITRE V

DU FANTÔME DE BYRON AU SOURIRE DE ZANZE

1. Voir plus haut, p. 142.
2. *Mémoires*. Livre VII de la 4^e partie. Chap. 10. — *Mémoires de Lord Byron*. Lettre à Murray, t. III, p. 202; plus haut, p. 146.
3. *Idem*, p. 338-349. Lettre de Byron à un ami sur sa liaison avec la *Fornarina*.
4. *Idem*, p. 344-345.
5. *Mémoires*, IV^{me} partie, Livre VII, chap. 9. — Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I.

6. *Idem*, chap. 10.
7. *Idem*.
8. *Idem*. 1^{re} rédaction; voir les *notes critiques* de notre édition. A partir d'ici et jusqu'à la fin du chapitre, tous les fragments cités et inédits sont empruntés au même livre des *Mémoires*.
9. Zanze est le diminutif du prénom *Angiola* en dialecte vénitien.
10. Au-dessous d'une gravure romantique représentant la « Cour du Palais des Doges à Venise » et conservée au département des Estampes, à la Bibliothèque Nationale, on lit cette curieuse note manuscrite où semble se prolonger l'écho des discussions soulevées à l'Abbaye-aux-Bois sur la captivité de Pellico : « Au dernier plan de cette gravure, on voit un bâtiment *couvert en tuiles*, plus élevé que le Palais Ducal et présentant, à sa partie supérieure, quelques fenêtres garnies de hottes, comme celles d'une prison. L'une de ces fenêtres était celle de la chambre où S. Pellico fut détenu de février à octobre 1821 et d'où il *avait vue* sur les *coupoles* de S. Marc et sur *une des citernes de la cour du Palais*. On sait en effet qu'il n'a pas été détenu dans les *Prisons des Plombs*, situées à l'autre extrémité du Palais et détruites depuis 1797. » — Pour le ressentiment conservé par Chateaubriand après sa détention de 1832, voir plus haut, p. 59-60.
11. Il se peut, en effet, que Chateaubriand ait été deux fois chez Zanze; son récit définitif résumerait alors les deux entrevues. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I, p. 112.
12. Les détails et les citations du récit qui va suivre sont empruntés au chap. 11 du livre VII, chapitre intitulé *Zanze* et complètement inédit. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, p. 150.
13. *Idem*, chap. 15.
14. *Archives Lenormant*; et *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 433.
15. *Mémoires*, t. VI, p. 319 et suivantes.
16. Voir DURRY, t. I, p. 147-151; du même auteur *Sur les Routes*, dans la *Revue d'Histoire Littéraire* d'octobre-décembre 1929.
17. *Manuscrit Champion*. Le manuscrit de Zanze se trouve intercalé, dans le *Livre Huitième*, entre les pages 3803 et 3804; il remplit deux pages et demie de grand format, dont il a fallu replier la partie inférieure pour la faire entrer dans le volume. C'est sur la page 3 que l'on voit les « larmes » de Zanze.
18. *Vie de Rancé*, p. 270.
19. Voir G. SFORZA : *Silvio Pellico a Venezia* dans *Miscellanea di Storia Veneta*, 1918; DURRY, t. I, p. 147-151 et t. II, p. 105 et 106.
20. Tous ces caquets déformant curieusement la vérité, furent recueillis par l'annaliste Rossi de qui « trente volumes de copies et d'extraits, plus trente-cinq autres de sa composition » sont conservés manuscrits à la *Marciana*. M^{me} Durry a pu avoir communication des pages autographes de ce « surprenant bonhomme » relatives à Zanze et à Chateaubriand. La note juste est donnée par la lettre que M^{sr} Jacopo Bernardi, qui avait été jadis en rapport avec des amis de Zanze et de son mari, a écrite à M. Sforza (*article cité*).
21. Lettre à Pietro di Santa Rosa; voir N. BIANCHI, *Silvio Pellico* dans *Curiosità e ricerche di storia subalpina*, t. I (1875). Voir aussi l'article cité de G. Sforza.
22. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. I, p. 250.
23. *Lettres de Silvio Pellico...* traduites par M. Antoine de LATOUR, Paris 1857. Lettre 99, à la Comtesse Masino, du 23 août 1836; lettre 350, à M. Humbert Ferrand, à Belley, sans date précise.
24. *Mémoires*, t. VI, p. 274.
25. *Manuscrit Champion*, p. 3834. Aussitôt après la rature, la mention autographe : *revu le 22 février 1845, Chateaubriand*. Mais il se peut que la rature même, faite d'un trait assez léger, soit postérieure à cette date, et même à la révision de 1846-47.

CHAPITRE VI

DANS « DES CERCLES DE BELLES DAMES »

1. DURRY, t. II, p. 102. Deux mentions dans la *Gazzetta Privilegiata di Venezia*, le 11 septembre, et le 13 septembre : « Pilorge, ufficiale de la légion d'honneur... Comte de Chateaubriand, propriétaire ».
2. *Livre Septième*, chap. 13. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I. On a utilisé ici les chap. 12, 13 et 14 du *Livre Septième* : c'est à eux que renvoient les citations non accompagnées de références.
3. Lettre à M^{me} Récamier du 15 septembre 1833. *Archives Lenormant et Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 431.
4. Sur Venise et la société vénitienne au XVIII^e siècle, voir : Philippe MONNIER, *Venise au XVIII^e siècle*. Paris, Perrin, 1907. — Pompeo MOLMENTI, *Epistolari veneziani del secolo 18*. Palermo, 1914, 1 vol. (surtout le dernier essai : *Galanteria e salotti veneziani del settecento*). Raffaello BARBIERA, *Nella Città dell'amore; passionni illustri a Venezia*. Milano, Trèves, 1923, 1 vol.
5. GOLDONI, *Una delle ultime sere di Carnovale*. Acte I, sc. 2. Voir MONNIER, p. 39-40.
6. GOLDONI, *Le Femmine Puntigliose*. Acte II, sc. 14. Voir MONNIER, pp. 84-86.
7. CICOGNARA, *Storia della scultura*, t. II, p. 166. Cité et commenté par BARBIERA, ouv. cité.
8. BYRON, *Marino Faliero*, note.
9. *Mémoires*, t. I, p. 133.
10. Sur M^{me} Mocenigo et ses palais, voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 294-297.
11. Lettres d'Andrea Memmo à Casanova, 26 juillet et 22 septembre 1788, dans POMPEO MOLMENTI, *Epistolari Veneziani...*, p. 156.
12. Sur le Comte Cicognara, voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 241 et 297.
13. *Archives Lenormant*. Adresse : « A M. le Comte de Cicognara ». M^{me} Lenormant joint cette note à l'original : « Cette lettre est écrite au printemps de 1825, pendant le séjour que M^{me} Récamier fit à Venise en se rendant à Trieste pour y voir M^{me} Murat. Nous passâmes une semaine à Venise. » La « petite caravane », comme dit Mme Lenormant, (*Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 170) arriva à Venise le 26 ou le 27 avril (lettre de M^{me} Récamier à Ampère, dans HERRIOT, t. II, p. 184); elle arriva à Trieste le soir du 8 mai. La « semaine » passée à Venise doit donc s'entendre de 9 à 10 journées.
14. Sur Giustina Renier-Michielli, voir plus haut p. 113-115 et, en plus des ouvrages indiqués note 4, Vittorio MALAMANI, *G. Renier-Michiel, i suoi amici, il suo tempo*. Archivio Veneto, 1889, (t. XXXVIII).
15. *Ritratti scritti da* Isabella TEOTOCI ALBRIZZI, Venezia (3^e éd.) 1816. Ritratto di Renier-Michiel.
16. *Mémoires de Lord Byron* par Th. MOORE, t. III, p. 118. Lettre du 24 déc. 1816 : « Après-demain le Carnaval commence : je dîne avec la comtesse Albrizzi ; ...cette Comtesse est la Staël de Venise... » Sur M^{me} Albrizzi, voir, en plus des ouvrages indiqués à la note 4, Vittorio MALAMANI, *Isabella Teotochi Albrizzi, i suoi amici, il suo tempo*, Turin, 1883.
17. MALAMANI, *G. Renier-Michiel*, p. 303.
18. Voir *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, Paris 1922, chap. v à viii.
19. Voir l'Appendice IV du tome I de *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe* ; on y trouvera les vers et la musique de cette romance.
20. Son portrait, par Longhi, est reproduit hors-texte (pp. 192-193) dans le livre cité plus haut de Pompeo Molmenti ; ce tableau appartient au « signor Padovan de Venise ».

21. Byron avait entrevu une première fois M^{me} Guiccioli (fille du comte Gamba, de Ravenne, mariée depuis peu au comte Guiccioli) dans une soirée chez M^{me} Albrizzi à l'automne de 1818; ils se connurent et se parlèrent au mois d'avril suivant chez la Comtesse Benzonì. M^{me} Guiccioli a relaté cette soirée dans une lettre que Moore a reproduite au t. III des *Mémoires de Byron* (chap. 19) : « Cette présentation, si importante pour l'un et l'autre, fut faite contre la volonté de tous deux; ce fut par pure condescendance que nous nous y prêtâmes... A partir de cette soirée, nous nous vîmes chaque jour pendant tout le temps que je m'arrêtai à Venise ».
22. POMPEO MOLMENTI, *ouvr. cité*.
23. STENDHAL, *Rome, Naples et Florence*. Calmann-Lévy, 1888, p. 394.
24. VALÉRY, *Curiosités et anecdotes italiennes*, Paris, 1842, pp. 200-201.
25. *Amour et Vieillesse*, éd. Victor Giraud, p. 18.

CHAPITRE VII

COURSES SOLITAIRES

1. On a utilisé principalement dans ce chapitre, les chapitres 15, 16, 17 — jusqu'ici inédits — du *Livre Septième des Mémoires*. Voir ces textes au tome I de : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*.
2. *Livre Septième*, chap. 16.
3. *Idem*, chap. 14.
4. Lettre du 15 septembre 1833 à M^{me} Récamier, *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 431.
5. *Livre Septième*, chap. 17.
6. BYRON, *Beppo*, stances 19 et 20.
7. Lettre à M^{me} Récamier : voir note 4.
8. *Mémoires*, t. II, p. 116.
9. Lettre au comte de Montlosier, « Paris, 9 mars 1823 », dans : *Chateaubriand inédit. Nouvelles lettres*, par Max Egger. (Librairie Henri Leclerc, 1917, 1 plaquette). Chateaubriand « remercie » d'abord Montlosier « du rocher » que celui-ci vient de lui « donner » (il s'agit d'une « vieille roche noire prise d'un cimetière des Gaulois par lui découvert », roche « consacrée » à Chateaubriand par Montlosier « dans son chalet du Puy-de-Dôme » : voir *Mémoires*, t. II, pp. 157-158); puis il ajoute : « C'est la seule propriété que j'aurai dans ce monde, hors 7 ou 8 pieds de terre que je cherche à acheter dans une petite île sur la côte de Bretagne, où je voudrais me faire enterrer. Que votre amitié fasse vivre mon nom en Auvergne! Mes compatriotes bretons conserveront mon souvenir... » Il faut ainsi faire remonter beaucoup plus haut qu'on ne le croit d'ordinaire, et au moins jusqu'au début de l'année 1823, c'est-à-dire aux premières semaines de son ministère, le projet que Chateaubriand avait conçu pour sa dernière demeure, et qui devait aboutir à l'aménagement de la sépulture sur le « Grand Bey ».
10. Lettre du 4 septembre 1838 à H. de La Morvonnais, dans *Les Dernières années de Chateaubriand* par E. Biné, pp. 268-269. Mêmes vœux dans des lettres au même du 15 mai et du 15 août 1836 (*idem*, pp. 234-243) — et dans une lettre à M. Hovius, maire de Saint-Malo, de septembre 1831. Ces lettres ont paru, dès 1850, dans « *Le Grand Bey*, hommage de la Bretagne à M. le Vicomte de Chateaubriand, par 24 écrivains bretons — Saint-Malo ».
11. *Mémoires*, t. VI, p. 9.
12. *Idem*, t. II, p. 176, (à propos de la mort de Fontanes).
13. *Idem*, t. VI, p. 386.
14. Voir note 12.
15. *Mémoires*, t. VI, p. 57.
16. *Idem*, p. 171.

17. *Idem*, p. 177.
18. *Idem*, p. 171.
19. *Idem*, p. 253. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 138 et notes.
20. Texte rectifié. Voir *Idem*.
21. *Mémoires*, t. VI, p. 255. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, p. 139.
22. VALÉRY, *l'Italie Confortable*, p. 62.
23. Fragment du *Manuscrit de 1841 des Mémoires*, conservé à la Bibliothèque nationale; voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 268-269.
24. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, pp. 355-356.
25. *Idem*, pp. 162 et 308.
26. *Idem*, p. 310.
27. Texte d'une première rédaction raturée ensuite par Chateaubriand. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, p. 209 (note critique à la page 163).
28. *Opere teatrali di Carlo Goldoni*, Venezia, 1788-1795, t. X. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, pp. 312-313.
29. GOETHE, *Voyage en Italie*, traduit par le Dr M. Mutterer. Paris, Champion, 1931 pp. 93-94. « Le 10 octobre. Maintenant enfin, je puis dire que j'ai vu une comédie! On a joué aujourd'hui au théâtre Saint-Luc *Le Baruffe chiozzotte*, ce qu'on pourrait à peu près traduire par : les querelles et criailleries de Chioggia. » Ces derniers mots en français dans le texte de Goethe.
30. *Mémoires*, t. I, pp. 407-408.
31. *Essai sur la Littérature anglaise*, t. II, p. 336.
32. *Manuscrit Champion*, 1^{re} rédaction, au début du chap. 17 du *Livre Septième*.
33. VALÉRY, ouvr. cité, t. I, pp. 474-475.
34. *Mémoires de Lord Byron* publiés par MOORE, t. IV, p. 83.
35. Lettre datée de « Lyon, dimanche de la Pentecôte, 1803 » (29 mai), dans Paul de RAYNAL, *Les Correspondants de Joubert*, p. 182; et *Correspondance Générale*, t. I, pp. 87-94,

CHAPITRE VIII

RÊVERIE AU LIDO

1. On utilise dans ce chapitre le texte du *Livre Septième*; principalement les chapitres 17 et 18. Voir ce texte, les notes critiques qui l'accompagnent, et l'étude de ses sources dans : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome I.
2. Voir les « notes critiques » au chapitre 17 du *Livre Septième*.
3. *Diva ma belle*, barcarolle; paroles de V. MABILLE; musique de A. THYS; dans l'« *Album A. Thys*, 1847 ».
4. Voir VALÉRY, *Voyages en Italie*, t. IV, pp. 175 et 214; et Chateaubriand, *Lettres à M^{me} de Castellane*, p. 121.
5. Notes du « Cahier de Pensées ». Voir plus bas, note 37 au chap. 4 de la 4^e partie.
6. Voir ici les « notes critiques » au chapitre 18 du *Livre Septième*.

CHAPITRE IX

LA VOIX DE VENISE

1. *Manuscrit Champion*, p. 3746, début du livre Huitième de la *Quatrième partie*; le membre de phrase sur M^{me} de Bauffremont est inédit, ainsi que le portrait rapide du Comte de Lucchesi-Palli qui va suivre (p. 3789). Voir édit. BIRÉ, t. VI, pp. 271 et 294.

2. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 433. Lettre datée de Ferrare, « jeudi 19 » septembre.
3. *Idem*, p. 432 (lettre du mercredi 18).
4. *Mémoires*, t. VI, p. 330.
5. Voir le chapitre 14 du *Livre Septième* dans *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 161; en défendant Byron auprès de la Comtesse Benzoni, Chateaubriand pensait certainement à lui-même.
6. Lettre à la Duchesse de Berry, du 28 août 1834; voir la note suivante.
7. Les pages sur la Duchesse de Berry terminent le *Livre Dixième* de la *Quatrième partie* dans le *Manuscrit Champion*, pp. 3917-3919. Dans l'état actuel du Manuscrit, elles présentent des traces de deux rédactions, l'une recopiée uniquement par Pilorge, l'autre mise au net par Daniélo; ce dernier texte date donc de 1845. Chateaubriand revit alors et mutila son chapitre. Dans la première rédaction, il insérait sa correspondance avec la Duchesse; en 1845, il s'excusait et se justifiait de ne pas la donner. — Nous avons publié déjà une partie de ces pages dans le *Figaro Littéraire* du 15 avril 1933. La date « fin de septembre 1836 » inscrite en tête du chapitre est une date de convention imposée à tout le livre Dixième; voir plus bas, p. 259.
8. VIRGILE, *Géorgiques*, II, v. 511. Vers relatifs aux exilés des guerres civiles.
9. Seconde rédaction : « Hyacinthe porta etc... auprès de Charles X. M^{me} la Duchesse de Berry me répondit plusieurs fois. Notre correspondance fait voir que... »
10. Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand n'a laissé subsister qu'une de ses dernières lettres à la Duchesse, celle du 3 octobre 1836, avec son post-scriptum du 15 novembre, écrit comme il venait d'apprendre la mort de Charles X. Le comte Louis de Chateaubriand hérita de cette « correspondance inédite échangée entre son grand-oncle et M^{me} la duchesse de Berry ». Peu de semaines avant de mourir, il la communiqua à Imbert de Saint-Amand qui en publia plusieurs pièces (sa publication ne fut pas intégrale) dans *Les Dernières Années de la Duchesse de Berry*. Paris, Dentu, 1891; voir pp. 131 et suivantes.
11. Lettre conservée en copie dans les *Archives Lenormant* (Dossier LII); publiée dans IMBERT DE SAINT-AMAND, *ouvr. cité*, p. 142.
12. Sous un béquet, collé ici par Daniélo, on distingue une ligne de la première rédaction : « ...à cette époque la monarchie n'était pas ressuscitable... » Ce dernier mot doit être ajouté à la liste des néologismes de Chateaubriand.
13. Texte du *Manuscrit Champion*, en partie inédit : fin du livre XI.
14. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. BIRÉ, t. VI, p. 373; voir Victor Hugo, *Châtiments* :
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. (Ultima verba).
15. Lettre inédite, communiquée par MM. D. Janvier et Jacques Arnna.
16. IMBERT DE SAINT-AMAND, *ouvr. cité*, pp. 132.

QUATRIÈME PARTIE

LE DOUBLE PORTRAIT

CHAPITRE PREMIER

LE SALUT PAR LES « MÉMOIRES »

1. *Mémoires*, t. VI, pp. 363-364.
2. *Préface testamentaire*, pp. 5-13 du volume *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*; sur ce volume, voir plus bas, note 43. Pour les pages sur l'*Avenir du Monde* détachées de la conclusion des *Mémoires* en 1834, voir *ibid.*, pp. 142-147.

3. Tous les détails qui suivent sont empruntés soit à quelques lettres de Chateaubriand lui-même (entre autres : *Au Rédacteur de la Quotidienne*, 4 juin 1832, dans BIRÉ, *Les Dernières années de Chateaubriand*, pp. 123-125), soit aux divers récits ou mémoires des familiers qui l'ont servi ou approché à cette époque de sa vie : M^{me} LENORMANT, *Souvenirs et Correspondance de M^{me} Récamier*; Charles LENORMANT, *M. de Chateaubriand et ses Mémoires*, dans *Esquisses d'un maître*, articles parus en 1850 dans le *Correspondant*; DANIELO, M. et M^{me} de Chateaubriand..., « postface » aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. XII de l'édition originale; SAINTE-BEUVE, *Lundis*, t. II, art. du 27 mai 1850; chevalier DE CUSSEY, *Souvenirs*. Plon, 1909, 2 vol.; AUDIBERT, *Souvenirs politiques et littéraires*, dans le *Journal des Débats*, 13 mars 1850; MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, *Préface*; PÂQUES, *Le Coiffeur de Chateaubriand*, Paris, 1872; Un écrivain Hollandais chez Chateaubriand, dans le *Bulletin* n° 1 de la *Société Chateaubriand*; Theodor MUNDT, *Spaziergänge und Weltfahrten*, Altona, 1838, 2 vol. (Ce journaliste allemand vécut quelques semaines à Paris en 1837; il a écrit une pittoresque relation de la visite qu'il fit à Chateaubriand le matin du 8 avril; il le trouva en compagnie de Pilorge, en robe de chambre brune et en madras, occupé au travail de ses *Mémoires*, « qui seront l'épopée d'un grand passé », et « donneront en douze tomes un tableau complet des cinquante dernières années »; Chateaubriand lui apparaît ainsi; dans sa solitude, comme « le fossoyeur de son siècle »; voir chap. 2 du 2^e vol.); en outre, DURRY, t. I, pp. 378-388 et notes.
4. Lettre de la P^{cesse} Belgiojoso à M^{me} Jaubert dans WHITE-HOUSE, *Une Princesse Révolutionnaire*. Paris, 1907; voir DURRY, t. I, pp. 358-359.
5. M^{me} ANCELOT, *Les Salons de Paris*, 1858, pp. 193-194. Voir la lettre du 4 juin 1832, citée note 3.
6. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 49-54.
7. Lettre de M^{me} de Duras à M^{me} Swetchine; voir plus haut, note 2 au chapitre III de la 1^{re} partie.
8. NISARD, préface aux *Lectures des Mémoires*, p. VI.
9. Lettre du 7 janvier 1834 à M. Charles Bayart. BIRÉ, *Les dernières années de Chateaubriand*, p. 200.
10. *Lectures des Mémoires*, p. 167.
11. *Ibid*, p. 109; article de Sainte-Beuve.
12. *Ibid*, p. XIII; préface de Nisard.
13. Voir la reproduction ci-jointe du pastel inédit : M. le Professeur Charles Lenormant conserve le guéridon avec les fauteuils et les chaises qui y sont fidèlement reproduits par l'artiste.
14. Jules Janin déclare en effet, au début de son article paru le 1^{er} mars dans la *Revue de Paris* : « Voilà tantôt quinze jours que M. de Chateaubriand a commencé la lecture des *Mémoires* »; et l'on pourrait croire dès lors que cette lecture a débuté vers le 15 février. Mais, après avoir rendu compte des morceaux lus pendant les cinq (ou six) premières journées, il s'arrête en indiquant que les lectures continuent : or son analyse s'arrête à l'arrivée de Chateaubriand en Angleterre. — Sainte-Beuve, d'autre part, comme on le verra plus loin, n'a pu faire son article pour la date du 1^{er} mars; il attendait pour commencer, écrira Buloz, d'avoir entendu la lecture complète. Cette lecture est achevée à la date du 10 mars où Buloz rédige cette lettre. — Enfin, il résulte de l'analyse de J. Janin qu'on lisait à peu près un livre et demi par jour; il y avait dix-huit livres à lire. Il y eut donc une bonne douzaine de séances, réparties sur deux semaines; ces deux semaines doivent se placer ainsi vers la fin de février et le début de mars.
15. *Lectures des Mémoires*, pp. 340-341; article de L. de Lavergne.
16. *Ibid*, p. XIII; Nisard.
17. *Ibid*, pp. 35-36; Janin.
18. *Revue de Paris*, 1834; tome III, mars 1834, pp. 65-116.
19. Amédée Pichot à Chateaubriand : « M. J. Janin m'écrit que vous avez bien voulu le remercier de son brillant article... » 15 mars 1834. *Archives de Combourg*, dans DURRY, t. II, p. 275.

20. *Revue de Paris*. *Ibid*, p. 201.
21. *Archives Lenormant*. Lettre inédite.
22. Publiée dans DURRY, t. II, p. 273. *Archives de Combourg*.
23. *Revue des Deux Mondes*, t. I, 3^e série, vi^e livraison. *Lectures des Mémoires*, p. 3. La lettre parut en tête de la *Préface Testamentaire*.
24. Lettre du 16 mars 1834, fragment publié dans DURRY, t. II, p. 273.
25. Voir note 19.
26. *Archives Lenormant*. Lettre inédite.
27. *Revue de Paris*, 1834, tome IV, avril 1834, pp. 231-239. Le fragment venait aussitôt après l'article de Quinet.
28. Les « extraits » qu'il prit alors forment un cahier de 24 pages en tête duquel il a écrit : *Notes sur les Mémoires de Chateaubriand*. — *Fonds Lovenjoul*: Dossier 543. Le texte en a été publié par son dernier secrétaire Jules Troubat, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1900, pp. 382-408. (Tirage à part, A. Colin, éditeur, 1900). Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, Appendice I de la 2^e partie, pp. 349-356.
29. La présentation paraît avoir eu lieu vers le milieu du mois de Juillet 1832, sous les auspices de Mary Clarke (la future M^{me} Mohl); Sainte-Beuve qui connaissait Chateaubriand depuis 1829 (voir plus haut note 15 au chap. iv de la 1^{re} partie) était apprécié à l'Abbaye avant d'y être reçu; il a expliqué lui-même comment son article au *Globe* du 19 août 1830 où il acceptait un peu trop vite « comme un fait accompli et légitime l'abdication politique » de Chateaubriand, le mit pour quelque temps en froid avec l'écrivain; sa présentation fut ainsi retardée. Voir SAINTE-BEUVE, *Correspondance Générale* publiée par Jean Bonnerot, p. 307. (Lettre à Mary Clarke, du 11 juillet 1832); *Portraits Contemporains*, t. I, p. 77.
30. Note inédite prise le 25 août 1839 après une visite à l'Abbaye, au cours de laquelle Valérie Masuyer entendit la lecture d'un fragment des *Mémoires*. Communication de M. Maurice Chalvet.
31. Il s'agissait de suppléer Ampère à l'École Normale : mais Sainte-Beuve manquait de titres universitaires (il n'avait point passé sa licence); Guizot, ministre de l'Instruction Publique depuis le 11 octobre 1832, lui demanda de « faire quelque livre d'histoire littéraire qui pût lui servir de témoignage à lui-même et de pièce justificative devant son public universitaire ». Sainte-Beuve crut qu'il pourrait écrire en un an son étude sur Port-Royal qu'il entama alors sérieusement. Mais l'affaire manqua (août-novembre 1834). Voir SAINTE-BEUVE, lettres de cette époque à Magnin et à Ampère dans la *Correspondance Générale*, t. I, et les excellentes notes de M. Jean Bonnerot (pp. 453-483).
32. Cet article fut repris, dès 1836, au tome II des *Critiques et Portraits Littéraires*, puis en 1845, en tête du tome I des *Portraits Contemporains*. Sainte-Beuve y joignit alors cette note : « On a essayé dans les pages qui suivent de rendre l'effet que produisirent les premières lectures des *Mémoires* dans le salon de M^{me} Récamier. Ce n'est en rien un jugement, c'est une impression, un reflet fidèle. » — De cet article, pour ainsi dire officiel, il est curieux de rapprocher un jugement presque contemporain qui reflète à la fois la clairvoyance et la malveillance de Sainte-Beuve. Le soir du 7 novembre 1835, dînant seul avec Vigny, il lui dit : « Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand n'est occupé qu'à tâcher d'être l'*alpha* et l'*oméga* de la littérature nouvelle; à mesure qu'un ouvrage paraît, il y puise des beautés, lesquelles, ajoutées à ses *Mémoires*, peuvent sembler les avoir devinées autrefois. » D'après un fragment du *Journal d'un Poète*, publié par M. F. Baldensperger dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juillet 1935. Voir plus haut p. 52-53.
33. PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, page recouvrant le hors-texte entre les pp. 568-569. Ce billet est publié « d'après l'original autographe » avec l'indication suivante : « Paris, 16 mars (ou mai) 1834 ». D'où l'on peut induire que Chateaubriand a écrit *mars* par erreur, au lieu d'*avril*: la date du « 16 mai » est démentie par le texte même du billet : « ...les sentiments que je m'empresse de vous offrir ».
34. *Archives de Combourg*. DURRY, t. II, p. 274.
35. Lettre du 25 avril 1834, publiée par M. Victor Giraud dans *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*. 1929, p. 93.

36. Au *Constitutionnel*, le 27 mai 1850; *Causeries du Lundi*, t. II, pp. 143-152.
37. *Correspondance Générale*, t. I, pp. 462-463. Lettre du 28 septembre 1834, à Charles Magnin.
38. *Lectures des Mémoires...*, p. 108; SAINTE-BEUVE.
39. *Ibid*, préface de Nisard, p. xxv.
40. C^{te} Rodolphe APPONYI, *Vingt-Cinq ans à Paris. Journal*, Plon, 1913-1914. 2 vol., t. II, p. 400; « 19 mars 1834 ».
41. M. J. DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*. Correspondance inédite. Le Divan, 1929. Voir pp. 88-89.
42. PAUL VUILLIAUD, *Les Paroles d'un Croyant*. Malfère, 1928, pp. 30-32. (Dans la collection *Les Grands Événements littéraires*). Le volume avait paru le 3 mai; d'après une statistique, d'ailleurs contestée, on en aurait vendu 328.000 exemplaires, en France et en Belgique, rien que pendant les deux mois qui suivirent.
43. « *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand* ou recueil d'articles publiés sur ces Mémoires, avec des fragments originaux. A Paris, chez Lefèvre, Libraire, rue de l'Éperon, n° 6, 1834 » 1 vol. in-8° de LX-356 pages. L'ouvrage parut le 25 octobre. Sur l'auteur du recueil et sur sa diffusion, Daniélo est formel. Il désigne clairement Hyacinthe Pilorge : « ...Une personne placée auprès de M. de Chateaubriand recueillit ces citations et ces articles en un volume in-8° ». Le livre « est peu connu, quoique fait sous les yeux de M. de Chateaubriand ». « Ce recueil ne fut peut-être pas mis en vente à part, mais il fut distribué aux souscripteurs des *Œuvres Complètes*. » (DANIÉLO, *Postface aux Mémoires d'Outre-Tombe*, t. XII de l'édition originale; *Les Conversations de M. de Chateaubriand*. Paris, 1864, p. 39).
44. *Ibid*, pp. XVIII-XXII.
45. Sur Nicolas Châtelain, voir A. AUGUSTIN-THIERRY, *Les Grandes Mystifications littéraires*, Plon, 1911, chap. x : « Un Professionnel du pastiche » — Châtelain avait publié en 1829 une prétendue « Lettre » de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan « au sujet de la révocation de l'Édit de Nantes », qui avait fait quelques dupes dans le monde littéraire. « Il est impossible de mieux imiter le style de M^{me} de Sévigné », disaient de graves critiques, après que la supercherie eut été démasquée. — Un autre pastiche, paru en 1837, faillit tromper le savant Beuchot lui-même : « Lettres de Voltaire à M^{me} du Deffand au sujet du jeune de Rebecque, devenu depuis célèbre sous le nom de Benjamin Constant ». — Sainte-Beuve consacra une allusion aimable aux pastiches de Châtelain dans un article du *Nouvelliste Vaudois* (22 septembre 1837); voir *Portraits Contemporains*, t. III, p. 5; il est vraisemblable qu'il le connut à Lausanne.
46. Une plaquette in-8°. « Paris, Abraham Cherbuliez et C^{ie}, Libraires, rue S^t André-des-Arts. Genève. Même maison de commerce, 1835 ». Point de nom d'auteur. L'ouvrage contient 15 lettres; les trois dernières sont consacrées aux lectures des *Mémoires* et à Chateaubriand.
47. Anticipant sur les procédés dits aujourd'hui « publicitaires », « MM. Pourrat et frères » ouvraient aux souscripteurs une loterie où il y aurait un gagnant sur 90 participants; 180.000 francs devaient être ainsi distribués : le gros lot serait de 100.000 francs. Mais la loi sur les loteries du 21 mai 1836 coupa court à cette combinaison. Voir DURRY, t. I, pp. 368-370 et les notes.
48. Voir CHARLES COMTE, *Chateaubriand poète*, (Histoire de la tragédie de *Moïse*) Paris Cerf, 1894, une plaquette. *Moïse* fut joué cinq fois à Versailles et trois fois à Paris, par les mêmes acteurs, sur la scène de l'Odéon. — *Moïse* avait été reçu au Théâtre-Français et dans l'hiver de 1828-1829, faillit y être joué; Chateaubriand, en partant pour son ambassade de Rome, avait confié à M^{me} Récamier le soin de faire aboutir le projet et de veiller sur les répétitions. Il semble que M^{me} Récamier se soit employée au contraire, par une juste appréciation et des circonstances et de la pièce elle-même, à épargner à l'auteur un échec qu'elle sentait inévitable. Voir HENRY KERMOR (MAURICE LEVAILLANT), *Figaro Littéraire* du 31 mai 1913.
49. *Archives Lenormant*. Dossier 40. Lettre inédite.
50. On est renseigné sur ce projet seulement par les allusions que Chateaubriand y fait dans ses lettres à M^{me} de Duras en 1811 et 1812. Voir *Correspondance Générale*, t. II, pp. 343, 351.

51. *Archives Lenormant*; et *Esquisse d'un Maître*, pp. 313-315. Chateaubriand demeura à Fontainebleau, à l'hôtel du *Cadran Bleu*, qu'il jugeait « abominable », du mercredi 5 au dimanche 9 novembre.
52. Lettre à A. Nettement, du 11 juin 1835; dans BIRÉ, *Les Dernières années de Chateaubriand*, p. 226.

CHAPITRE II

L'HYPOTHÈQUE SUR LA TOMBE

1. A croire une lettre à M^{me} de Cottens (voir le *Correspondant* du 25 août 1901), l'engagement serait du mois de novembre 1833; si la date de cette lettre est exacte, tout semble indiquer que Chateaubriand ne considéra cet engagement comme définitif qu'environ un an plus tard. Le 19 février 1835 encore, il serait prêt à en conclure un autre avec Buloz qui semble lui avoir proposé de publier la traduction de Milton et dans la *Revue des Deux Mondes*, et en librairie; mais l'interprétation de sa lettre à Buloz qui porte cette date, est des plus délicates, en l'absence de tout autre document. Elle a été publiée par M. Victor Giraud dans *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*, 1929, p. 93.
2. *Génie du Christianisme*, livre I^{er} de la *Seconde Partie*, chapitre III : *Paradis Perdu*. Chateaubriand revient à Milton et en traduit plusieurs passages dans le livre 4^e, chap. 9 (*Satan*), chap. 10, 12, 13, 14, 16. Voir *Œuvres Complètes*, t. XII, pp. 12-23; pp. 206 et suiv.
3. *Essai sur la Littérature anglaise*, t. I. Avertissement, pp. 8-9.
4. Remarques en tête de la traduction du *Paradis Perdu*.
5. *Essai...*, t. II, p. 400.
6. M. J. DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, pp. 90-91.
7. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 113, 175 et 340.
8. Ils sont annoncés dans la *Bibliographie de la France* du 26 juin.
9. Voir TOCQUEVILLE, *Œuvres Complètes*. Paris, 1860-1865, t. VI, p. 26; M^{rs} TROLLOPE, *Paris et les Parisiens en 1835*. Paris, Fournier, 1836, t. III, pp. 75 et suiv.
10. Lettre inédite, ainsi que les autres lettres du duc de Noailles dont on donnera, dans la suite, le texte intégral ou des extraits. Les lettres du duc et de la duchesse de Noailles à M^{me} Récamier sont conservées dans les *Archives Lenormant* (Dossier XL).
11. Duchesse DE DINO, *Chronique de 1831 à 1862*. Plon, 1908-1910, 4 vol., tome I, p. 338.
12. Lettres inédites du duc de Noailles, l'une de la fin de décembre 1834, écrite au lendemain de la mort de M^{me} de Chalais-Périgord, l'autre du 29 juin 1835.
13. *Mémoires*, Livre X de la Quatrième partie dans le *Manuscrit Champion*; chapitre sur Maintenon publié par M^{me} Lenormant dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 467.
14. Lettre inédite.
15. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 440 : « Sa cousine (du duc), la vicomtesse de Noailles, dont la brillante conversation faisait voir tant d'esprit argent comptant, le beau-frère de celle-ci, l'aimable et excellent marquis de Vérac... venaient aussi avec assiduité à l'Abbaye-aux-Bois. » Les lettres de ces deux personnages à M^{me} Récamier sont conservées dans les *Archives Lenormant* (Dossier XL).
16. Lettre du duc de Laval à M^{me} Récamier : « Montigny, 30 juin (1835) » appartenant aux *Archives Lenormant*, publiée dans DURRY, t. I, p. 459.
17. Lettre de Ballanche à M^{me} Lenormant (Dieppe, 12 juillet) dans HERRIOT, t. II, pp. 317-318. L'arrivée de Chateaubriand est datée par l'article du *Journal de Dieppe* cité quelques lignes plus bas.
18. *Essai sur la Littérature anglaise*, t. II, p. 354; passage repris dans les *Mémoires*, t. II, pp. 230-231.
19. Lettre du 6 octobre 1814 à la duchesse de Duras, qui se trouvait alors à Dieppe : *Correspondance Générale*, t. II, p. 378.

20. Lettre de Ballanche, « Dieppe, 27 juillet », dans MARQUSET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, p. 52-53.
21. Le 10 juillet, le duc de Noailles écrit à M^{me} Récamier, de Paris, qu'il doit d'abord passer « à Neauphle, chez son beau-frère le duc de Mortemart, qui marie une de ses filles ». Il ajoute : « J'en partirai mardi, et j'arriverai à Dieppe mercredi 15. » Il amènera avec lui ses deux jeunes fils, — huit ans et quatre ans, — « leur bonne anglaise et un domestique; tout cela peut se caser aisément. » Il demande à M^{me} Récamier où elle est descendue, et souhaite qu'elle lui retienne un logement dans l'hôtel où elle se trouve, croit-il, avec Chateaubriand. Il indique enfin : « Votre appartement et celui de M. de Chateaubriand ont été préparés à Maintenon avant mon départ. Nous serons libres d'y arriver tous quand nous voudrons. » Inédit.
22. Voir note 20.
23. *Correspondance du R. P. Lacordaire et de M^{me} Swetchine*, Paris, 1864, pp. 38-40.
24. SAINTE-BEUVE, *Correspondance Générale*, t. I, p. 531, lettre du 15 juillet 1831.
25. Ballanche, dans la lettre du 27 juillet citée plus haut : « Chateaubriand est parti samedi. Et c'est par lui qu'a commencé le passé de Dieppe... » Ce samedi était bien le 25 juillet.
26. Lettre inédite. *Archives Lenormant*. Tome II des lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier, p. 115. Adresse : « Hôtel d'Albion à Dieppe ».
27. Lettres à M^{me} Récamier des 28, 29, 31 juillet, 2 et 5 août 1835, publiées par M^{me} Lenormant — avec quelques fautes et quelques coupures, comme on va l'indiquer — dans *Esquisse d'un Maître*, pp. 318-323.
28. *Archives Lenormant*. *Idem*, p. 82 : « ...j'erre sur mes boulevards solitaires ». *Esquisse...* : « ...sur mon boulevard... » (2 août).
29. Cette petite phrase charmante a été retranchée par M^{me} Lenormant dans la lettre du 28 juillet.
30. Dans cette même lettre, au lieu de « notre promenade », M^{me} Lenormant imprime : « la promenade ».
31. *Idem*; elle imprime : « Je suis sûr qu'il les fait bien » au lieu de : « ...qu'il ne fait rien ».
32. M^{me} Récamier à M^{me} Lenormant, « Maintenon, le 10 août 1835 » — dans M^{me} Récamier, *les amis de sa jeunesse*, p. 202.
33. *Archives Lenormant*. Lettre d'Ampère à M^{me} Lenormant (Dreux, samedi 8 août 1835), analysée et citée dans DURRY, t. I, p. 461.
34. Voir note 32.
35. Lettre d'Ampère à M^{me} Récamier, écrite vers la fin d'août 1835 (datée d'un « vendredi matin » et de « Vanteuil », elle est fort probablement du vendredi 21) — dans *André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère* par M^{me} H.-C., t. II, p. 77.
36. Lettre de M^{me} Récamier, citée note 32. « Il part jeudi, et moi samedi. »
37. Voir notes 20 et 25.
38. Voir notre livre *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, pp. 49-102.
39. *Esquisse d'un Maître*, p. 320 (lettre du 31 juillet).
40. *Idem*, p. 323; la lettre y est datée par erreur du « 9 novembre »; l'autographe porte, très lisiblement, « septembre » : *Archives Lenormant*, p. 64.
41. *Archives Lenormant*, p. 107. Lettre inédite; la date est difficilement lisible; on croit déchiffrer : « 15 février 1836 »; on peut hésiter sur le dernier chiffre entre un 6 et un 7.
42. M^{me} Récamier, *les amis de sa jeunesse*, p. 203.
43. *Archives de M^e Jean Dufour*. Le texte du contrat sous seing privé du 22 mars 1836 a été analysé par M. Henri Verhille dans un travail fait dès 1923, dont M^{me} M. L. Pailleron a donné communication à la *Société Chateaubriand* (séance du 21 avril 1932); il a été publié dans DURRY, t. II, pp. 226-230.
44. *Archives de M^e Jean Dufour*. De cet acte et du suivant, en date du 14 mai, on ne trouve qu'une brève analyse dans DURRY, t. I, p. 364. Les statuts définitifs du 14 mai

ont été publiés par M^{me} M. L. Pailleron dans le *Bulletin n° 5 de la Société Chateaubriand*, (octobre 1935).

45. Document publié dans PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert*. Garnier, 1900, pp. 455-457. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 56-58.
46. *Fonds Lovenjoul*. Dossier 543, p. 357. Inédit.
47. Propos recueilli par la duchesse de Dino dans sa *Chronique* (voir note 11), t. II, pp. 32-33.
48. On en trouve la liste complète à la fin de l'édition originale du *Congrès de Vérone*, t. II, pp. 469-476. Figurent en tête « MM. H. Delloye et A. Sala, gérants, Berryer fils, conseil de la Société, Cahouet, notaire de la Société »; puis les « Membres du Conseil de Surveillance », savoir « MM. le vicomte de Saint-Priest, le duc d'Almazan, le vicomte Arthur Beugnot, Péraut ». Ces sept noms sont repris dans la « Liste de MM. les Actionnaires », où le nom de chacun est, en général, suivi par l'indication du lieu de sa résidence et, parfois, par l'indication de sa qualité ou profession. A côté de membres de l'aristocratie légitimiste et « d'officiers supérieurs en retraite », on trouve des noms de petits rentiers, de curés (dont trois dans l'Eure), de professeurs, de libraires ou d'imprimeurs (parmi ces derniers MM. Béthune, Plon, Furne, le relieur Simier). Peu de noms connus; et même, en plus de Hyde de Neuville et de Mandaroux-Vertamy, peu de noms d'amis personnels de Chateaubriand. Celui du duc de Noailles, par exemple, est absent de la liste.
49. « La misère, Monsieur, est une triste chose, j'ai vendu ma tombe pour vivre ». Lettre du 29 septembre 1836 à Feuillet de Conches, dans le *Journal des Débats* du 11 mars 1933, (article *Chateaubriand et La Fontaine*).

CHAPITRE III

LE PORTRAIT DU PEINTRE

1. Lettre publiée en tête de l'édition originale des *Mémoires d'Outre-Tombe*.
2. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 57 et suiv.
3. C'est le début du *Livre Dixième* de la *Quatrième Partie* dans le *Manuscrit Champion*, (p. 3893 de ce Manuscrit).
4. *Mémoires*, t. II, p. 233.
5. Lettre du 8 août 1836. *Archives Lenormant*, (p. 89 du tome II des *Lettres à M^{me} Récamier*); dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 449-451, (avec quelques fautes de lecture, que l'on a corrigées).
6. Lettre du 14 mai 1836 à M^{me} Augustin Thierry. L'original nous appartient; nous le devons à l'amitié de M. et M^{me} A. Augustin-Thierry.
7. Lettre du 16 octobre 1840, dans DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, p. 109.
8. Inédit. *Archives Lenormant*, (p. 88).
9. *Idem*, p. 87. Lettre datée : « L'étang, près Sancerre, 27 juillet 1836 »; dans HERRIOT, t. II, p. 323, mais avec la coupure de deux phrases : « Je ne suis en train, etc... »
10. *Idem*, p. 85. Lettre datée : « Sancerre, mardi 2 juillet 1836 »; « juillet » est ici pour « août » par une erreur de plume : les cachets postaux portent : « Sancerre, 4 août 36; Beaumont-le-Roger, 6 août 36 ». Publiée dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 448-449; et dans HERRIOT, t. II, p. 324. Ici et là manquent à la fin les phrases citées. Sur le petit domaine de Saint-Éloi, acquis en 1833 par M. et M^{me} Lenormant, voir l'*Illustration* du 28 octobre 1933.
11. Lettre du 8 août; voir note 5.
12. *Archives Lenormant*, (p. 94 et 95).
13. Inédit. *Archives Lenormant*. (Dossier n° XL). Lettre datée : « Au Tremblay, le 10 7^{bre} 1836 ». A la fin, une main qui est peut-être celle de M^{me} Récamier, a ajouté : « Passy 1836 ». — Les lettres du duc de Noailles qui vont suivre sont de même inédites.
14. Lettre de Ballanche à M^{me} d'Hautefeuille dans MARQUSET, ouvr. cité, p. 71.
15. Lettre inédite du duc de Noailles à M^{me} Récamier : « Maintenon, 17 7^{bre} 1836 ».

16. *Archives Lenormant*. Lettre du duc de Laval à M^{me} Récamier : « 14 septembre » ; dans DURRY, t. II, p. 466.
17. *Idem* (p. 98), « 17 octobre 1836 » ; *Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 452.
18. *Idem* (p. 96). *Idem*, p. 451.
19. Inédit. *Archives Lenormant*. Dossier XL.
20. *Mémoires*, t. VI, p. 434.
21. Inédit. *Manuscrit Champion*, tome IV de la 4^e partie, p. 3893.
22. *Idem*, p. 3896. Inédit, la dernière phrase exceptée. La « tête de Chapitre » sur Maintenon a été publiée par M^{me} Lenormant, d'après le Manuscrit qui appartient aujourd'hui à M. Edouard Champion (pp. 3897-3917), avec quelques fautes de lecture, dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 453-469. M^{me} Lenormant a fait, en outre, de menues suppressions dans le texte. On a rectifié, dans les citations qui suivent, les fautes de lecture.
23. Voir dans la *Revue de Littérature Comparée* d'avril-juin 1935 un essai de M^{lle} A. Poirier : *Sur le thème des jardins : quelques pages inconnues de Chateaubriand*. L'auteur y restitue à Chateaubriand, avec la plus grande vraisemblance, et conformément à une indication contemporaine de Ballanche, quelques pages du *Discours préliminaire sur la vie de la campagne et la composition des jardins* placé en tête du livre d'Alexandre de Laborde paru en 1807 : *Voyage pittoresque de l'Espagne*. On sait que l'article fameux où Chateaubriand rendit compte de cet ouvrage dans le *Mercur de France* provoqua la colère de Napoléon. M^{lle} Poirier aurait pu indiquer que les pages ainsi retrouvées par elle présentent une indiscutable analogie de ton avec les pages sur les jardins écrites en 1836.
24. 1^{re} rédaction. Puis les mots d'*orangers* ont été raturés.
25. Phrase inédite (depuis : *on y voit*).
26. 1^{re} rédaction rayée : « C'est dans cet appartement que j'aperçois de ma fenêtre que M^{me} de Maintenon, parvenue au faite des grandeurs etc... »
27. 1^{re} rédaction rayée.
28. Dans l'article du lundi 28 novembre 1859, où il rend compte de l'ouvrage de M^{me} Lenormant ; *Causeries du Lundi*, t. XIV, p. 319 : « Je regrette qu'on nous ait donné, dans la dernière moitié du second volume, un trop grand nombre de ces pages qui sont des certificats de décadence. Ainsi : la Description du château de Maintenon, malgré l'intérêt qui s'attache à un si noble séjour, méritait d'être supprimée... »
29. *Les Voix Intérieures*, XVI : *Passé*. Le poème est daté, dans le Manuscrit de Victor Hugo du 1^{er} avril 1837.
30. Voir plus haut chap. 9. de la *Troisième Partie*, et note 7 à ce chapitre.
31. Lettre du 3 octobre 1836 : *Mémoires*, t. VI, p. 433.
32. *Idem*, p. 381.
33. *Mémoires*, t. VI, p. 382.
34. Inédit ; *Manuscrit Champion*, t. V, p. 3944.
35. *Mémoires*, t. VI, pp. 365 et suiv.
36. Inédit. *Manuscrit Champion*, t. V. 1^{re} rédaction rayée. Voir BIRÉ, t. VI, p. 368.
37. *Mémoires*, t. VI, pp. 383-400.
38. A. DE VIGNY, *Journal d'un poète*, édition F. Baldensperger. London, The Scholartis Press, 1928, pp. 116-117. Ce « plan d'un article que je ne ferai pas, mais qu'il serait juste d'écrire », est daté de « Londres, 3 septembre 1836 ».
39. *Essai sur la Littérature Anglaise*, t. I, p. 239 ; pour les citations suivantes, voir p. 265 le chapitre : « Que la manière de composer de Shakespeare a corrompu le goût. Écrire est un art ».
40. *Idem*, p. 241.
41. *Mémoires*, t. II, p. 281.
42. Préface des *Études Historiques : Œuvres Complètes*, t. IV, p. LXXVIII.
43. Lettre inédite communiquée par M^{me} M. L. Pailleron à la *Société Chateaubriand*.

44. Fragment probablement antérieur au Manuscrit de 1841, conservé à la Bibliothèque Nationale dans le Manuscrit 12454; il est précédé de cette mention : « Lignes qui devaient terminer le chapitre des Gens de lettres ». Publié dans Victor GIRAUD, *Chateaubriand, Études littéraires*, 1904, pp. 85-86.
45. *Mémoires*, t. VI, pp. 400-415. Le chapitre sur George Sand a subi dans le texte imprimé et dans le *Manuscrit* de 1847 des mutilations regrettables auxquelles le texte du *Manuscrit Champion* permet heureusement de remédier.
46. *Mémoires*, t. VI, p. 409. Lettre datée du 30 octobre 1834.
47. *Manuscrit Champion*. Fragment reproduit en copie et avec des fautes dans le Manuscrit 12454 de la *Bibliothèque nationale*; publié dans V. GIRAUD, *ouvr. cité*, p. 84.
48. *Idem*; et *Mémoires*, t. VI, p. 413-414. Comme le fait remarquer M. Edouard Champion (voir note suivante) l'adjectif *minutieux* ne figure que dans le *Manuscrit* de 1845.
49. *Manuscrit Champion*. Fragment publié par M. Edouard Champion dans un article où il indique l'intérêt des pages inédites de son Manuscrit sur George Sand : « Chateaubriand et George Sand : une page inédite des *Mémoires d'Outre-Tombe* », dans *Les Lettres Romandes*, n° 2, du 21 décembre 1934 (Genève).
50. Ce fragment, publié d'après le Manuscrit Champion, dans l'article indiqué ci-dessus, se retrouve, avec deux menues variantes, dans le *Manuscrit* de 1847; M^{me} Durry l'a publié, d'après ce manuscrit, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1931 : « Un Manuscrit retrouvé des *Mémoires d'Outre-Tombe* ».
51. *Vie de Rancé*. Livre Premier, p. 16. A propos de M^{lle} de Scudéry, Chateaubriand introduit une douzaine de lignes sur George Sand dont presque toutes les phrases sont empruntées à son chapitre des *Mémoires* : « Nous n'avons rien à regretter de cette époque. M^{me} Sand l'emporte sur les femmes qui commencèrent la gloire de la France... »
52. Son nom ne figure point dans le Manuscrit Champion; il est donné par le Sommaire du livre onzième de la Quatrième Partie des *Mémoires* conservé par M. de Chateaubourg; voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 94.
53. Texte donné par le *Manuscrit Champion*, p. 3970 : le chapitre s'intitule : « La Louisianaise » et est daté : « Rue d'Enfer, décembre 1837 ». Le passage qui ne figure point dans le texte imprimé est barré d'un trait dans ce Manuscrit. — Ce même passage a été recopié maladroitement par la main féminine qui a livré à L'Agneau et à Bricon en janvier 1845 plusieurs fragments alors rayés sur le manuscrit des *Mémoires* — fragments conservés à la Bibliothèque Nationale (Manuscrits 12454 et 12455). La lettre adressée à Célestine Soniat est donnée dans cette copie comme adressée à George Sand (« Après une des lectures de George Sand je la remerciai par ce billet... »); après le paragraphe sur « la fille du désert », vient un paragraphe (d'ailleurs retranché du texte imprimé) qui est pris au chapitre sur George Sand (« Le talent de l'auteur de *Lélia* reflète les objets qui l'environnent... »); voir le texte de cette copie fautive dans V. GIRAUD, *ouvr. cité*, pp. 83-84. — La bizarrerie de ce texte composite est apparue à M^{me} Durry; elle croit cependant que la lettre fut adressée à George Sand, qui « ne dut pas très bien comprendre » la dernière phrase (*La Vieillesse de Chateaubriand*, t. II, p. 389); dans un récent article *Autour de Chateaubriand, George Sand et la Louisianaise* (*Revue de Littérature Comparée*, janvier-mars 1935), M. Jean Pommier a restitué le billet et le paragraphe qui le suit, à Célestine Soniat.
54. Dernière page du *Manuscrit Champion*; 2^e rédaction, par rature de *hiéroglyphique* : « la pierre taillée ». Pour le passage précédent, voir la note 13 au chapitre 9 de notre *Troisième Partie*.
55. Document olographe, conservé dans les minutes de M^e Fontana, notaire à Paris, successeur de M^e Valpinçon, publié (avec quelques fautes de lecture) par le Comte d'Antioche, dans *Chateaubriand Ambassadeur à Londres*. Paris, 1912, pp. 420-421.
56. On est renseigné pour toute cette période par les lettres de Ballanche à M^{me} d'Hautefeuille; voir MARQUSET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, pp. 80 (lettre du 6 février 1837) à 112 (lettre du 10 novembre).
57. Lettre du 6 novembre 1837 à M^{me} Récamier, dans HERRIOT, t. II, p. 332 : « Je vois... que je me suis trouvé encore mal hier, que je ne reprends pas de forces malgré mes courses. »

58. MARQUSET, ouvr. cité, pp. 90-91.
59. Les chapitres sur Murat et sur la Restauration contenus dans le livre consacré à M^{me} Récamier sont de 1834; et plusieurs fragments en ont été transportés au début du *Congrès de Vérone*: il y a là au moins une forte présomption. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 186 et suiv.
60. Voir dans la *Postface* de Daniélo qui termine le tome XII de l'édition originale des *Mémoires d'Outre-Tombe*, la « Notice historique de l'Infirmerie Marie-Thérèse, par M^{me} la vicomtesse de Chateaubriand ». La bulle de Grégoire XVI est d'octobre 1833.
61. Lettre à M^{me} Récamier, du 28 octobre 1837; HERRIOT, t. II, p. 332.
62. *Mémoires*, t. II, p. 409.
63. *Souvenirs et Correspondance...*, t. II, p. 482. La lettre écrite par Chateaubriand le 6 novembre, de Chantilly, porte pour adresse : « A M^{me} Récamier, rue d'Anjou Saint-Honoré, n° 30 ».
64. Lettre du 28 octobre : « Je pars le cœur bien gros... Je vous écrirai en arrivant, du lieu où je me fixerai... »; voir note 61. — Lettre du 31 octobre : « J'ai craint les élections de Dieppe, et, tout compte fait, je suis venu ici... » *Esquisse d'un Maître*, p. 324.
65. Lettre à M^{me} de Chateaubriand, du 2 novembre 1837 : « ...Je suis bien nourri, mais assez mal logé; tu connais les auberges en France. » LADREIT DE LACHARRIÈRE, *La Correspondance de Chateaubriand avec sa femme. Correspondant* du 10 février 1918.

CHAPITRE IV

LE PORTRAIT DU PEINTRE (Suite)

1. A M^{me} Récamier, « Chantilly, 31 octobre 37 » — dans *Esquisse d'un Maître*, p. 324; *Archives Lenormant*, p. 101 : la dernière phrase est inédite, ainsi qu'un post-scriptum, destiné « aux amis » et à « M. Ampère ».
2. A M^{me} de Chateaubriand, « Chantilly, 4 novembre 1837 », — lettre publiée par M. Ladreit de Lacharrière dans le *Correspondant* du 10 février 1908. Chateaubriand annonce à la « chère petite » l'envoi d'une « bourriche » — de gibier sans doute — partie le matin même.
3. A M^{me} Récamier, « Chantilly, Lundi 6 novembre 1837 »; un fragment dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 480; texte incomplet dans HERRIOT, t. II, p. 332.
4. Lettre du 2 novembre 1837 à M^{me} de Chateaubriand, à qui, la veille, il avait griffonné un court billet avant d'aller à la messe de la Toussaint : « Bien m'en a pris hier, chère amie, d'être logé à la porte de l'église : c'était le déluge; à deux heures, le temps s'est levé, et je suis allé me promener dans la forêt; j'ai fait trois lieues et je m'en trouve à merveille. Grâce à Dieu, je n'ai pas vu un chat et je me cache autant que je puis... » Voir note 2 et *Mémoires*, t. II, p. 409-410.
5. MAURICE LEVAILLANT, *Tristesse d'Olympio*, édition critique etc..., pp. 91 et suivantes.
6. HERRIOT, t. II, pp. 332-333.
7. MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, pp. 224-227.
8. Voir plus haut, chap. II, p. 248-249.
9. DURRY, t. I, pp. 265-267. Le 4 mai 1839, Chateaubriand précise à Hyde de Neuville que sur « 5.000 exemplaires tirés » on a vendu « 3.000 exemplaires à peu près »; dans une lettre à M^{me} d'Hautefeuille, (MARQUSET, ouvr. cité, p. 116) Ballanche lui-même, dès le 5 mai 1838, indiquait des réserves et confessait son embarras. Voir aussi l'article de Louis de Carné dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1838.
10. *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 61-64.
11. *Archives Lenormant*. Lettre inédite de M^{me} Lenormant à Ampère : « le 21 novembre 1838 ». Que faut-il entendre par « le matin »? Il semble qu'il s'agisse du début de l'après-midi; voir la note suivante.

12. *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier. Mercure de France*, 1904 ; p. 110. Lettre datée « 1838, novembre. Dimanche matin ». « Tous les dimanches à deux heures et demie, nous allons entendre chez M^{me} Récamier ce que M. de Chateaubriand a écrit de ses Mémoires pendant la semaine. » P. 115 (lettre du 15 novembre) : « L'autre dimanche ç'a été plus court; il avait brûlé le travail de la semaine, en étant peu content. »
13. *Le Vicomte de Launay. — Lettres Parisiennes* par M^{me} Émile DE GIRARDIN. Michel Lévy, 1857, 4 vol., tome II, p. 42-43. Lettre du 7 décembre 1838.
14. Lettre inédite à M^{sr} de Quélen : « *Paris, lundi 21 mai 1838* ». Catalogue n° 41 (novembre et décembre 1935) de la *Librairie J. F. Jean-Jean*, à Carcassonne.
15. Lettre de M^{me} de Chateaubriand à Hyde de Neuville, « septembre 1838 »; dans DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, p. 103.
16. Lettre inédite à M^{sr} de Quélen : voir note 14. Le 25 juillet, le chanoine Surat, secrétaire de l'Archevêque, envoyait à M^{me} de Chateaubriand une longue lettre pour se disculper et démontrer la correction de son attitude; il en résulte que c'est lui qui fut, avec Clausel de Coussergues, le négociateur de toute l'affaire. *Idem*.
17. « Compte-rendu de l'état actuel de l'Infirmier Marie-Thérèse et de la caisse de cet établissement à M. l'abbé Jammes, commis à cet effet par M^{sr} l'Archevêque de Paris »; document établi par M^{me} de Chateaubriand, à la date du 31 juillet 1838. Copie communiquée par elle à Hyde de Neuville et conservée à la Bibliothèque Nationale dans les papiers de celui-ci. Voir dans DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, p. 100, la partie essentielle du document.
18. *Le Roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand*, pp. 50-51 et 169.
19. *Mémoires*, t. IV, pp. 124-125; voir dans DURRY, *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 80-83, le texte du brouillon autographe de cette page, qui appartient aux *Archives de Combourg*; et la lettre à M^{me} Récamier datée de « Cannes, 28 juillet 1838 » dans *Esquisse d'un maître*, p. 329.
20. Lettre du 6 août à L. de Lavergne, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1904. (*Léonce de Lavergne* par Ernest Cartier).
21. A M^{me} Récamier, « Lyon, 2 août 1838 ». — *Esquisse d'un maître*, p. 330.
22. La lettre du 5 juillet (*Esquisse...*, p. 326), conservée dans les *Archives Lenormant*, est adressée : « A Madame Récamier, à Châtenay ». Cependant la lettre de Cannes du 28 juillet porte l'adresse ordinaire : à l'Abbaye.
23. « Cannes, 28 juillet ». *Esquisse...*, p. 329. Cette lettre (*Archives Lenormant*) est griffonnée en hâte sur un mauvais papier d'auberge, d'une plume de hasard et avec de mauvaise encre.
24. Voir note 22.
25. DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, pp. 107-108.
26. *Mémoires*, t. VI, pp. 443-480. C'est de ces pages que seront tirées, sauf indication, toutes les citations qui suivent. Le dossier préparé en vue de la « Conclusion Générale » est conservé à Combourg; voir DURRY, *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 145-159.
27. A M^{me} Récamier. « Paris, 6 août 1840 ». *Esquisse...*, pp. 333-334.
28. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 67-68.
29. A M^{me} Récamier. « Nérès, 9 août 1841 ». *Esquisse...*, pp. 343-344.
30. *Congrès de Vérone*, t. I, p. 68.
31. JULES LEMAITRE, *Chateaubriand*, p. 283.
32. *Préface testamentaire de 1833 : Lectures des Mémoires*, p. 8.
33. *Vie de Rancé*, p. 170.
34. *Mémoires*, t. VI, p. 171. Le *Manuscrit Champion* de la 4^e partie, p. 3522, laisse lire la première rédaction sous la rature de Chateaubriand; il a récrit, au-dessus, le mot : *hotteuse*. Mais on a omis de reporter la correction au sommaire qui dans les textes imprimés énonce : « la petite fille à la hotte » (*idem*, p. 3513 du *Manuscrit*).
35. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, p. 376.

36. *Idem*, p. 372.

37. Archives de Combourg. *Notes et Pensées de Chateaubriand*, publiées par M^{me} de Durtfort dans le *Bulletin* n° 4 de la *Société Chateaubriand* (1934).

38. *Mémoires*, t. I, p. 15.

39. *Idem*, p. 382.

CHAPITRE V

LE PORTRAIT DE L'ANGE

1. Première rédaction du chapitre : « Promenade », d'après le manuscrit de M. le duc de La Force. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, pp. 142 et 324.
2. Voir plus haut, p. 101.
3. MARQUISET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, p. 141.
4. Ballanche à M^{me} Récamier, 11 et 14 février 1819; dans HERRIOT, t. II, pp. 61 et 63.
5. Texte du *Manuscrit* de 1841, corrigé plus tard : voir *Deux livres des Mémoires...* t. II, p. 38, et les notes critiques.
6. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 143-220.
7. *Idem*, pp. 8-9.
8. *Idem*, pp. 100-101, et pp. 165-166.
9. *Idem*, p. 200.
10. Lettre du 8 août 1836; dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 450.
11. *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 186-190.
12. Voir note 3.
13. *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 211-212.
14. MARQUISET, *ouvr. cité*, pp. 1-17 et passim.
15. *Idem*, p. 50. Cette lettre du 18 juin 1835 donne à peu près la date où M. et M^{me} d'Hautefeuille apparurent au salon de l'Abbaye.
16. *Archives Lenormant*, Dossier XXIX. Cette lettre inédite qui ne porte pas de date s'intercale entre les lettres de Ballanche (21 juin, 9 juillet) publiées dans MARQUISET, p. 139-143.
17. MARQUISET, p. 142.
18. *Idem*, p. 44 (lettre du 14 mai 1835).
19. *Ma Jeunesse. Souvenirs* par le C^{te} D'HAUSSONVILLE, pp. 169-171.
20. *Deux livres des Mémoires...*, t. II, p. 122.
21. M^{me} Récamier à M^{me} Salvage. Lettre inédite de 1835. *Fonds Lovenjoul*, D. 543, p. 353.

CHAPITRE VI

L'ESQUISSE DE BENJAMIN CONSTANT

1. *Archives Lenormant*. Dossier LV : « Pièces diverses en vers et en prose dédiées à M^{me} Récamier ». On trouve, parmi ces pièces, la « romance » d'Eusèbe de Salverte : *Le Lys*, que Ballanche a insérée dans sa *Vie de M^{me} Récamier* et qu'HERRIOT a reproduite d'après Ballanche (t. I, p. 157); une copie (tronquée des deux premières pages, et cependant plus longue) de l'*Épître en vers* de Legouvé, reproduite également par Ballanche et publiée, d'après celui-ci, par HERRIOT (id. pp. 61-63); une copie du poème de Sainte-Beuve *A M^{me} Récamier sur un portrait de Gérard*, copie qui est sans doute celle d'un premier état, car elle a trois strophes de moins que le texte imprimé.
2. *Idem*. Cette copie de quatre grandes pages porte seulement comme titre : *Kotzebue. Souvenirs de Paris en 1804*.

3. AUGUST VON KOTZEBUE. *Erinnerungen aus Paris im Jahre 1804*. Berlin, 1804. La « traduction avec notes » de cet ouvrage a été donnée en 1805 par Guilbert de Pixérécourt, Paris, Barba, 2 vol. in-12; on la trouve à la Bibliothèque Nationale. Voir HERRIOT, t. I, pp. xxxii-xxxiii, et pp. 129-131.
4. Lettre de Jean-Nicolas Bouilly à Kotzebue. *Catalogue d'une Collection d'Autographes vendue le 20 X^{bre} 1933*, par les soins de Jacques Arna, n° 24. Nous devons à l'obligeance de M. J. Arna la communication du texte complet de cette pièce.
5. Lettre de Bouilly à Kotzebue, « Paris, le 25 avril 1804 ». L'original nous appartient.
6. « C'est le moment où j'ai vu M^{me} Récamier mener le plus la vie du monde avec tout ce que cette vie offre de séduction, d'agrément et de bruit. » M^{me} Lenormant, dans *Souvenirs et Corresp.*, t. I, pp. 261-262.
7. Voir *Mémoires*, Livre Dixième de la 3^e partie, dans notre ouvrage : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, chap. 19; M^{me} LENORMANT, *Souv. et Corresp.*, t. I, pp. 272-273; et *Lettres de Benjamin Constant à M^{me} Récamier*, pp. vii-viii.
8. Le « carnet » de Benjamin Constant paraît avoir été, ainsi que le dit Sainte-Beuve, seulement « le canevas et, pour ainsi dire, la table des matières des Mémoires qu'il projetait d'écrire ». Sainte-Beuve l'avait « eu entre les mains », et, ajoute-t-il, « M. Loève-Weimars l'avait vu également »; il en publia les deux ou trois pages relatives à l'année 1814 et à 1815 (jusqu'au 31 octobre), dans une longue *Note* ajoutée à son essai sur *Benjamin Constant et M^{me} de Charrière*, au milieu du volume formé par ses *Derniers Portraits Littéraires*, Paris, Didier 1852, (voir pp. 274-276). C'est là que se lisent les lignes fameuses sur la visite que Benjamin fit à M^{me} Récamier « le 31 août 1814 ». Mais, dès le 30 octobre 1831, la *Revue de Paris* faisait paraître un article anonyme d'une page sur ce « carnet » confidentiel; et l'article contenait, avec des citations, une allusion fort claire à l'amour de Benjamin pour M^{me} Récamier. Depuis la citation qu'en fit Sainte-Beuve, la trace du « Carnet » paraît être perdue : voir l'*Introduction* au *Journal Intime* de Benjamin Constant, édité par Dora MELEGARI, A. Michel, Paris, 1928 (p. x).
9. Le *Journal Intime* commencé par Benjamin Constant à Weimar en 1804 (le 1^{er} pluviose an XII) et terminé à Paris en septembre 1816, fut rédigé par lui en lettres grecques. Après la mort de Constant et celle de sa veuve (22 juillet 1845), il échut par héritage avec tous les papiers de l'écrivain, à son frère Charles de Rebecque et à sa sœur Louise d'Estournelles. (Voir G. RUDLER, *Bibliographie critique des Œuvres de B. Constant*, 1902). Une première publication en fut faite en 1887 dans la *Revue Internationale de Rome*, puis en volume par M^{me} Dora Melegari (Paris, Ollendorff, 1895; 2^e éd., Albin Michel s. d. [1928]). Dans la *Revue des Études Napoléoniennes* de janvier-février 1915, M. Gustave Rudler a fait paraître un texte nouveau et beaucoup plus développé du *Journal* pour la période allant du 19 octobre 1814 au 19 juillet 1815; ce texte reproduit une copie appartenant « aux archives Monamy-Valin », exécutée (sans doute en 1846 ou 1847) par Émilie de Rebecque, femme de Charles de Constant. Sa comparaison avec le texte jusqu'alors connu permettait à M. Rudler d'affirmer que celui-ci était gravement altéré non seulement par des mutilations importantes (coupures, suppressions « des indications de mois et de jour sans lesquelles un Journal cesse de mériter son nom »), mais encore par des transformations, des corrections qui en modifient le sens et le ton. Après le fragment du *Journal*, M. Rudler publiait cinq lettres de Ballanche à M^{me} Constant de Rebecque, datées de mai à décembre 1846; elles prouvaient que la belle-sœur de Benjamin avait recopié de sa main un long fragment du *Journal*, qu'elle avait envoyé à M^{me} Récamier. Ce fragment est conservé dans les *Archives Lenormant*; relié à la suite de la copie des *Lettres de Benjamin* que M^{me} Récamier avait fait préparer pour l'impression en 1845, il comporte 24 feuillets de grand format écrits (à l'exception d'un seul) au recto et au verso, soit en tout 47 pages. Il comprend en réalité deux morceaux : le premier donne des extraits du *Journal* empruntés aux années 1812 (du 1^{er} au 29 février), 1813 (mai, du 1^{er} au 14 juin, du 27 au 28; septembre, du 1^{er} au 30; octobre, 1^{er} et 2, du 8 au 31). Le second morceau va, de façon continue, depuis le 4 septembre 1814, jusqu'au 17 avril 1815 : son texte, à partir du 19 octobre, coïncide avec celui que M. Rudler a publié. La partie qui va du 4 septembre au 19 octobre est donc encore inédite; elle correspond au début de l'amour de Benjamin pour M^{me} Récamier; abondante et pleine de détails curieux, elle remplit quinze pages; nous en avons extrait un grand nombre de citations. Les *Archives*

Lenormant conservent également les minutes des lettres que Ballanche écrivit en 1846 à M^{me} Charles de Constant au nom de M^{me} Récamier; on y trouve en outre les lettres adressées en cette occasion à M^{me} Récamier par Charles de Constant ou sa femme et par sa sœur M^{me} d'Estournelles de Rebecque.

10. *Lettres de Benjamin Constant à M^{me} Récamier* publiées par l'auteur des souvenirs de M^{me} Récamier (M^{me} Lenormant) 2^e édition, Paris, Calmann-Lévy, 1882. « Le 26 août, je suivais avec activité et même avec adresse une marche qui aurait arrangé peut-être ma vie... Depuis le 27, tout est changé... » (p. 102, Lettre XLII). « ...le dernier coup que j'ai reçu, il y a aujourd'hui 27 février, dix-huit mois, a épuisé mes forces... » (p. 289, lettre écrite de Londres le 27 février 1816). Sur ces lettres, voir notre ouvrage : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 295-297.
11. *Idem*, p. 102.
12. *Idem*, p. 115, (février 1815).
13. *Souvenirs (1785-1870) du feu duc de Broglie*. C. Lévy, 1886, t. I, pp. 288-290.
14. On a conservé ici à l'ouvrage entrepris par Benjamin Constant pour M^{me} Récamier, le titre sous lequel lui-même le désigne toujours; sans doute, pour l'impression, lui en aurait-il trouvé un autre. Chateaubriand (voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 14 et 16) parle des « Souvenirs » de Benjamin Constant, « les uns imprimés, les autres manuscrits », et il cite son récit. Lui-même, en effet, et M^{me} Récamier avaient communiqué au libraire Ladvoocat quelques pages autographes qui parurent, l'été de 1832, au tome VII du *Livre des Cent et Un* (pp. 143-164) sous le titre général : *Portraits et Souvenirs Contemporains*, par Benjamin Constant. Après deux portraits de l'abbé Sieyès et de Talleyrand, un chapitre s'intitulait : M^{me} Récamier, La Harpe, M^{me} de Staël, et M. Necker. Une note de l'éditeur indique qu'il les doit « à une illustre amitié ». Ce sont ces portraits, augmentés de fragments nouveaux, que Louise Colet publia dans son feuilleton de la *Presse* des 3-4-5 juillet 1849 (voir plus loin, p. 392) en y ajoutant celui de Lucien Bonaparte. Ces cinq portraits figurent dans l'Introduction à son livre : *Lettres de Benjamin Constant à M^{me} Récamier*, Paris, Dentu 1864, qui fut supprimé par autorité de justice. A cette date, les *Mémoires d'Outre-Tombe* avaient fait connaître les larges citations faites par Chateaubriand. En 1882 enfin, M^{me} Lenormant se résolut à donner les mêmes portraits en *Appendice* à son édition des *Lettres de Benjamin Constant* (p. 337-350); elle les faisait précéder de cet avis : « Dans le cours de la correspondance qu'on vient de lire, on a pu remarquer une ou deux allusions à des *Mémoires* que Benjamin Constant se dit être occupé à rédiger. Nous avons indiqué dans une note qu'il s'agissait d'un récit des premières années de la jeunesse de M^{me} Récamier, dont il se faisait un prétexte pour la voir une fois de plus. Cette entreprise ne fut pas menée loin. Il en subsiste quelques fragments que nous donnons ici. » C'était rétrécir le projet de Benjamin. La publication de 1882 altérait plusieurs fois le texte du manuscrit et elle ne donnait même pas la moitié des fragments qui en subsistaient. M. Herriot dans sa thèse (t. I, p. 67 à 73) a révélé le chapitre relatif à Adrien de Montmorency, — sans indiquer toutefois qu'il appartenait aux *Mémoires* entrepris par Benjamin pour M^{me} Récamier. — Les *Archives Lenormant* conservent, à la fin de la *Copie des Lettres de Benjamin*, 13 pages d'une copie intitulée : *Fragments de Benjamin Constant*; sur la page précédente, M^{me} Lenormant a ajouté le sous-titre : *Portraits*, puis la note relative au larcin de « M^{me} Louise Colet » qu'on a reproduite et qu'elle signe de ses initiales. Entre les pages de cette copie, M^{me} Lenormant a fait relier 13 feuillets remplis au recto et au verso (un seul excepté) par une rédaction autographe de Benjamin, soit en tout 25 pages, dont 11 sont d'un format plus allongé (35 × 22). C'est au moyen de ce manuscrit autographe malheureusement fragmentaire, dépourvu de titre et mal paginé après coup, que nous avons tenté de reconstituer les *Mémoires de Juliette*; nous en donnons les fragments demeurés inédits. Nous nous proposons, au reste, de réunir, en une édition définitive, tous les documents relatifs aux relations de Benjamin Constant et de M^{me} Récamier que contiennent encore les *Archives Lenormant*; presque toutes les lettres de Benjamin en sont sorties lors de la vente de 1895. Voir : *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 222-224.
15. *Lettres de Benjamin Constant à M^{me} Récamier*..., pp. 65-67.
16. *Idem*, pp. 152-154.

17. *Idem*, p. 237. Ce fragment manque aussi bien à la copie qu'au manuscrit autographe. Chateaubriand cependant l'a reproduit; voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. II, p. 6 et p. 230.
18. Lettre inédite. *Archives Lenormant*. C'est à cette réclamation que M^{me} Lenormant faisait allusion : « ...Lucien lui fit redemander ses lettres. M. Sapey se chargea de cette mission dont le but était de faire disparaître les témoignages d'un amour toujours rebuté et d'une rigueur humiliante pour l'amour-propre. N'ayant pu les obtenir une première fois, M. Sapey revint à la charge et n'épargna pas même les menaces. M^{me} Récamier persista à ne pas se dessaisir de ces lettres, et à mon tour, je les garde comme un irrécusable témoignage de sa vertu. » (*Souvenirs et Corresp.*, t. I, p. 34). Les lettres de Lucien furent vendues en 1895; voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. II, p. 221-222.
19. Passage inédit. M^{me} Lenormant a fait ici une large coupure dans le texte du *Manuscrit autographe* et substitué une douzaine de lignes au passage supprimé.
20. *Idem*.
21. Début, encore inédit, dans le Manuscrit autographe, du long chapitre révélé par M. Herriot (t. I, pp. 67-73), auquel sont prises les citations suivantes.
22. Dernière phrase du chapitre, non reproduite par M. Herriot.
23. D'après le Manuscrit autographe.
24. *Journal*, 14 et 4 février 1815.
25. *Lettres de Benjamin Constant...*, septembre 1815, p. 220 à 236.
26. *Journal Intime de Benjamin Constant* (édition MELEGARI, 1928), p. 165-166 (septembre 1815).
27. Henri LAVEDAN, *Avant l'Oubli*, tome I (Plon, édit. 1933), pp. 46-51. M. Lavedan décrit p. 44 l'album où M^{me} Récamier a copié la prière. Cet album, qui lui appartenait, fut vendu les 26-27 avril 1933 avec la « collection Henri Lavedan »; le Catalogue de la vente le décrit sous le n° 74 : il contient, entre autres documents, la copie par M^{me} Récamier de la lettre adressée à l'Empereur par M^{me} de Staël en 1810. Il ne figure pas au Catalogue de la vente Lenormant en 1895.
28. Voir les rapprochements faits par M. Lavedan, ouvr. cité.
29. *Journal*, 14 septembre 1814.
30. *Souvenirs du feu duc de Broglie*, t. I, p. 286-287.
31. Voir *Deux Livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 16.

CHAPITRE VII

PORTRAITS ANTÉRIEURS

1. *Archives Lenormant*. Lettres de Ballanche à M^{me} Récamier. (Dossier XXV). Lettre non datée, écrite le soir même du jour où M^{me} Récamier partit pour Aix-la-Chapelle, c'est-à-dire vers la fin de juillet ou le début d'août 1818. M. Herriot (t. II, p. 53) n'en a publié qu'une analyse et un fragment. Le passage qu'on donne ici est, à part une phrase, inédit.
2. *Idem*. Dans HERRIOT (t. II, p. 65), un fragment de cette lettre; ici, plusieurs fragments inédits.
3. *Idem*. HERRIOT, t. I, p. 165. Cette dernière phrase est inédite.
4. *Idem*. Lettre inédite, ainsi que la suivante; elles sont mentionnées seulement dans HERRIOT, t. II, p. 61, note.
5. *Idem*. Lettre du 5 mars, en partie dans *Souvenirs et Correspondance*, t. I, p. 121. La plus grande partie du fragment donné ici est inédite. Dès le 10 juillet 1813, Ballanche avait signalé à M^{me} Récamier ce besoin de dévouement qui tourmentait au fond son cœur; voir plus haut p. 18.
6. *Idem*. Lettre inédite.
7. *Idem*. HERRIOT, t. II, pp. 60-61.

8. Portrait conservé par Ballanche à la fin de sa *Notice* : chap. xxvii, pp. 251-252 du Manuscrit (*Archives Lenormant*). Publié déjà dans HERRIOT, t. II, p. 409. De la nouvelle : *Léonie*, conçue certainement et commencée pendant l'été de 1817, Chateaubriand n'a écrit que les cinq premières pages qui furent conservées par M^{me} Récamier; M^{me} Lenormant en fit don, en 1872, au Musée de Montpellier; elles ont été publiées dans le *Bulletin* n° 2 (1931) de la *Société Chateaubriand*, pp. 37-38. Voir plus haut la note 3 au chap. III de la 1^{re} partie; c'est à Chateaubriand-Antiquaire que la lettre de Mathieu de Montmorency faisait allusion.
9. Comtesse DE GENLIS, *Mémoires*. Paris, Ladvocat, 1825. 10 vol., tome VI, pp. 100-102.
10. Lettre inédite à M^{me} Récamier (« ce vendredi matin »). Page 2 du recueil de *Lettres de M^{me} de Genlis à M^{me} Récamier* qui appartenait à M^{me} Lenormant et qui fut vendu en 1895 après le décès de celle-ci (n° 53 du catalogue); ce recueil a reparu dans la vente de la collection Henri Lavedan, faite les 26 et 27 avril 1933 (n° 52 du Catalogue); et plus récemment dans la vente du 14 février 1936 organisée par MM. Janvier et Arnna, qui nous ont permis d'en prendre connaissance et d'y relever quelques textes.
11. Ces « copies » sont conservées dans les *Archives Lenormant*; voir M^{me} Récamier, *les amis de sa jeunesse*, p. 170.
12. *Journal d'Amélie Cyvoct*, publié par M. le Professeur Charles Lenormant dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1922. Voir *Deux Livres des Mémoires...*, t. II, pp. 247-248.
13. Inédit. Voir note 10. Page 5 du recueil.
14. Lettre publiée dans « *Paris en Province et la Province à Paris*, par M^{me} Georgette Ducrest..., suivi du *Château de Coppet en 1807, nouvelle historique*, ouvrage posthume de M^{me} la comtesse de Genlis, Paris, Ladvocat, 1831, tome III, pp. 143 et suiv. La lettre est reprise par Chateaubriand; voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 69 et 248.
15. *Archives Lenormant*. Lettre inédite, non datée, mais certainement de juin ou juillet 1817.
16. *Idem*.
17. Tome VI, pp. 127-128.
18. Voir note 10. Le manuscrit est numéroté, dans le recueil, de la page 1 à la page 78. Sur la page de titre, M^{me} Lenormant fait remarquer : « il manque quelques feuillets ». Elle inscrit, en outre, cette mention : « Manuscrit autographe de la nouvelle composée par M^{me} de Genlis sur les projets de mariage entre le prince Auguste de Prusse et M^{me} Récamier, 1818 ». Il manque en effet les pages 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 17 à 22, 31, 32, 45, 46, 49, 50, 71, 72. — La p. 78 porte le mot *fin* après la phrase. ...et le plus touchant souvenir consolera Frédéric de tous les tourments de l'absence. La nouvelle, dans son premier texte ne comportait donc pas la conclusion générale sur Coppet qu'on lit dans les textes imprimés.
19. Lettre sans date publiée en 1831 par M^{me} Ducrest; voir note 14.
20. Inédit; lettre sans date (« samedi au soir »); voir note 10; p. 13 du recueil.
21. *Idem*; pp. 25 et 33 du recueil.
22. *Archives Lenormant*; voir HERRIOT, t. I, p. xxxvi.
23. SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*. Paris, Garnier, pp. 145-146.
24. *Mémoires de M^{me} de Genlis*, t. VI, pp. 127-129.
25. « Avis du Libraire-Éditeur » dans *Paris en Province*, t. III, pp. 193-194 (voir note 14). *Le Château de Coppet en 1807* occupe dans ce recueil les pages 193 à 352. M. Herriot, dans sa bibliographie, n'a point signalé cette première édition. Une seconde édition, séparée, parut l'année suivante : « *Athénaïs, ou le château de Coppet en 1807*. Nouvelle historique par M^{me} la C^{tesse} DE GENLIS. Paris, Imprimerie de Jules Didot, l'ainé. 1832 », petit in-18, 177 pages. Cette édition offre des corrections et additions assez importantes, dues sans doute à M^{me} Ducrest. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 226-227.
26. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 247-248. *Idem* pour la suite.
27. Inédit. Voir note 10; page 36 du recueil.

28. *Archives Lenormant* : Dossiers XXVII et XXVIII. Le dossier XXVII est constitué par un volume superbement relié en plein maroquin violet sombre, avec un double ornement de filets or sur les deux plats, dentelles intérieures or, gardes de soie violettes, fermoir de cuivre doré, tranches dorées; il contient la notice de Ballanche, précédée d'un « avis » tout entier de sa main et signé par lui; le papier de la copie originale est au filigrane : *J. Whatman-Turkey Mill*, 1824; les feuilles recollées de la seconde copie sont d'un papier analogue, mais sans filigrane. La « notice » (ainsi désignée par Ballanche même) porte ce simple titre : *Madame Récamier*; elle occupe, aussitôt après l'« avis » initial qui remplit une page non chiffrée, 254 pages; à la fin la date : « 1823 ». Sur les pages 255 et 256, la table des vingt-sept chapitres composant la Notice. Manquent les pages 7-10, 26-28, 55-58, 93-94, 127 et 128, 131 et 132, 173-176, 189-196, 198-227 dont il ne reste que les marges. Le reste du volume, pp. 257 à 350, comprend divers morceaux de divers auteurs dédiés à M^{me} Récamier; entre autres : « Venise, élégie de J. J. Ampère », la copie de trois lettres de Chateaubriand (5 février 1829, de Rome; 29-30 juillet 1830; 27 mai 1831, de Genève), son poème *Le Naufrage* et la « Note inscrite » par lui « sur les tablettes de M^{me} Récamier, au bord du lac de Constance » (voir plus haut, p. 77). Dans le dossier XXVIII, on trouve, outre une page de brouillon, trois notices plus brèves qui sont comme l'esquisse de la notice définitive et qui paraissent avoir été destinées au moins à deux publications différentes. On étudiera ces documents dans un travail ultérieur.
29. Inédit. Notice, pp. 1-2.
30. Avis autographe de Ballanche en tête de la Notice. Fragment inédit. Le début de cet avis a été publié dans HERRIOT, t. I, p. xxi.
31. Notice, p. 3.
32. *Idem*, pp. 3-4. Inédit.
33. *Idem*, p. 40. Inédit. Passage imité et dernière phrase citée par Chateaubriand. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 36 et 246.
34. *Idem*, pp. 31-32. Inédit.
35. *Idem*, p. 197. Inédit.
36. *Archives Lenormant* (Dossier XXV). Lettre à M^{me} Récamier, « 17 mars » 1819. Inédit.
37. Notice, pp. 230-242, chap. xxv : « Condamnés pour délits politiques ». Chapitre repris et résumé par Chateaubriand; voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 84 et 309.
38. Notice, pp. 104-106. Inédit. Scène reprise par Chateaubriand; voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 49-50, et pp. 262-264.
39. Un long récit de cet épisode, œuvre probable de Ballanche, est conservé dans les *Archives Lenormant*; voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 268-270; et Notice, pp. 132-133.
40. Notice, p. 229. Inédit.
41. MARQUISET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, p. 151. — Lettre du « 7 décembre 39 » : « Nous nous sommes mis à lire ce que j'avais écrit il y a bien des années. Il se trouve que j'ai été beaucoup plus complet que je ne croyais... »
42. Chateaubriand a connu aussi, à peu près certainement, deux autres « portraits antérieurs » de M^{me} Récamier. Le premier est un rapide croquis inséré par H. de Latouche dans un roman : *Fragoletta, Naples et Paris* en 1799, paru en 1829 (*Paris, Levassieur, U. Canel*, 2 vol. in-8°, sans nom d'auteur : une 2^e édition signée parut en 1840 chez Delloye). Au chap. xii du tome II, Latouche décrit une fête chez un jeune financier au Raincy, « au commencement de fructidor an VIII »; parmi les convives, un grand nombre d'hommes politiques, dont Lucien Bonaparte, M^{me} Hamelin, M^{me} de Staël, coiffée d'un turban rouge, M^{me} Récamier qui est « la plus chastement vêtue ». « Une tunique de crêpe blanc et quelques bluets naturels dans ses cheveux bruns composaient toute sa parure. » Sans la connaître, un jeune étranger l'admire : « Bien que correctement belle, cette figure n'était pourtant pas étrangère au type français. Mais les proportions de la taille, l'âme répandue dans les traits, étaient dignes du style et des expressions grecques, et il y avait dans l'ensemble de cette personne quelque chose de si virginal qu'il hésita à lui donner le nom de Madame ». M^{me} Récamier cause doucement avec son jeune admirateur et lui laisse entendre qu'elle est lasse de cette réputation

de beauté qui l'empêche de montrer qu'elle a peut-être une âme... La soirée s'achève brusquement sur l'annonce que le général Bonaparte est débarqué d'Égypte et qu'il arrive sous les murs de Paris comme un boulet de canon... Chateaubriand ne doit rien à cet épisode agréable où des traits de vérité se mêlent à des anachronismes; il a dû sourire en constatant qu'à la date de septembre 1799, Latouche le donne déjà lui-même pour un familier de M^{me} Récamier et pour « l'auteur d'*Atala*! »... H. de Latouche fréquentait à l'Abbaye-aux-Bois; les *Archives Lenormant* conservent une lettre de lui à M^{me} Récamier, lettre postérieure à 1830, où il s'excuse d'être resté longtemps sans donner signe de vie; quarante autres lettres, échelonnées de 1826 à 1842, furent vendues en 1895 (n° 75 du Catalogue).

L'autre portrait est le témoignage émouvant de l'admiration vouée à M^{me} Récamier par un jeune homme de province, « Jules Bruneau de Saumur » qui ne l'avait jamais vue; « affligé d'une surdité qui le séquestrait du monde », il mourut en avril 1837, à vingt-sept ans. Son ami Victor Pavie réunit quelques-uns des essais laissés par lui dans un mince volume : « *A la Mémoire de Jules Bruneau, ses amis*, ouvrage posthume. Angers, Imprimerie de Victor Pavie ». Le 18 novembre 1838, Sainte-Beuve en envoyait un exemplaire à M^{me} Récamier (*Correspondance générale*, publiée par Jean Bonnerot, tome II, p. 479) : « Vous pardonneriez quelques inexactitudes de détail pour l'esprit du portrait, car le vôtre y est, Madame ». On trouve, en effet, dans ce petit livre, p. 65-74, sous la forme d'une lettre à un ami datée du 5 mai 1833, une sorte de biographie de M^{me} Récamier, visiblement inspirée des pages de Benjamin Constant qui avaient paru dans le *Livre des Cent et Un* pendant l'été précédent (voir plus haut, note 14 au chap. VI de la 4^e partie) : « Après une biographie, il y aurait bien encore quelque chose à faire, ce serait de réunir en un faisceau tout ce qu'on a dit sur elle et d'en composer une sorte de portrait;... mais cela aussi a été fait et de main de maître; qui espérerait pouvoir lutter d'observation fine et de séduisant langage avec Benjamin Constant? » Bruneau croit que le banquier Récamier était mort, et sans doute de chagrin, dès le lendemain de sa première ruine; il cite Chateaubriand rapidement, auprès de Lucien Bonaparte; ce rapprochement de noms ne dut enchanter personne à l'Abbaye. Le « naturel » de M^{me} Récamier est joliment défini : « ...Sans la célébrité que les perfections de sa figure, et son dévouement à des malheurs illustres ont attachée à ses pas, on se fût sans doute contenté de lui appliquer les paroles simples et touchantes de l'élégie antique : — Elle a été pure entre les deux flambeaux ». Chateaubriand ne doit rien pour l'inspiration à ces pages aimables et un peu candides; mais l'on peut faire un rapprochement entre les deux dernières phrases de son chap. [16] : « *Puissent du moins mes derniers moments être doux à celle qui les consola! Puissent mes heures expirantes refléter l'attendrissement et le charme dont elle les a remplies...* » (Voir *Deux Livres des Mémoires...* t. II, p. 58), et la conclusion de Bruneau : « *Puisse du moins nous la conserver longtemps celle qui fut élevée sur ses genoux et qui soigne aujourd'hui sa vieillesse! Puisse nous la continuer après sa vie, s'il est possible, celle qui tient de sa bonté ingénieuse et attentive ses vertus, ses talents et peut-être sa grâce! Puisse enfin le double fantôme de M^{mes} Récamier et Lenormant venir se placer quelquefois dans vos rêves! Ils en seront plus doux et n'en seront pas moins purs!* » Ici et là, c'est le même effet de rythme et d'harmonie.

CHAPITRE VIII

JULIETTE RÉCAMIER, ANGE FATAL

1. Prologue du « livre Dixième » (Manuscrit de 1841). Voir notre édition critique : *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, tome II. C'est au même livre que sont empruntées toutes les citations qui, dans ce chapitre, n'ont point de références.
2. *Souvenirs et Correspondance*, tome I, p. 18; Antoine RONDELET, *de Lyon. Éloge de M^{me} Récamier* couronné par l'Académie (de Lyon) le 18 mars 1851. Lyon, Dumoulin, 1851; M^{me} DE STAEL, *Corinne*, livre Sixième, chap. 1.
3. *Archives Lenormant*. Inédit.
4. Catalogue du libraire Kra, vente du 2 avril 1928; description détaillée avec citations dans la *Revue d'Histoire Littéraire*, avril-juin 1928, p. 311. L'album fut acheté par M. Louis Loucheur, dans la bibliothèque de qui nous avons pu le consulter en janvier 1930.

5. *Archives Lenormant*. Dossier IV. L'original est d'une écriture fiévreuse et comporte quelques fautes d'orthographe (*je veu... cet amilié...*). Il est accompagné d'une note de M^{me} Lenormant, précisant que la lettre fut rachetée pour elle par « M. Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale » le 30 juin 1884 : « elle avait été mise en vente en 1860, pendant que j'étais à Athènes avec mon fils, par le docteur Brillat, neveu de Brillat-Savarin, dans les papiers de qui il l'avait trouvée ». M^{me} Lenormant indique ensuite comment M^{me} Récamier écrivit cette lettre en 1807 dans « un moment de cruel découragement », mais « surmonta cette faiblesse ». — M. Herriot avait eu communication de cette pièce (t. I, p. 200) publiée antérieurement d'après une copie fautive dans J. TURQUAN, M^{me} Récamier, 1902, pp. 133-134.
6. Les 45 lettres du Comte de Forbin à M^{me} Récamier ont figuré dans la vente de 1895 (n° 50 du catalogue); elles ont reparu dans la vente d'une *collection d'autographes* faite le 20 décembre 1933 par les soins de MM. Janvier et Arnna, à qui nous en avons dû une rapide communication (n° 127 du catalogue). Voir *Souvenirs et Correspondance*, t. I, pp. 120-121..
7. *Mémoires*, t. V, pp. 482-483. Chateaubriand, en 1819, rendit compte dans le *Conservateur* (t. III, p. 385) en termes très élogieux pour le peintre et pour l'écrivain, du *Voyage au Levant* que Forbin venait de publier.
8. *Archives Lenormant*. Sur les lettres de M^{me} de Staël — lettres importantes, nombreuses, et encore en partie inédites — que contiennent ces archives, voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, p. 224.
9. BALZAC, *Lettres à l'Étranger*, t. II, p. 126 : lettre du 19 mars 1843.
10. *Archives Lenormant*. Inédit.
11. MARQUSET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, p. 193, lettres d'octobre et décembre 1841. Les lettres de M^{me} de Staël furent communiquées à M^{me} d'Hautefeuille qui soumit à M^{me} Récamier, par l'intermédiaire de Ballanche, tout un plan relatif à leur publication. (*Archives Lenormant*).
12. Billets inédits. *Archives Lenormant*. Dossier IV, contenant « sept petits billets de diverses écritures renfermés dans une enveloppe avec la suscription : *petite poste de Chaumont*. » Voir l'un de ces billets dans *Souvenirs et Correspondance*, t. I, p. 158. Sur le jeu de la « petite poste », voir M^{me} DE STAËL, *Dix années d'exil*.
13. *Archives de Coppel*. Billet publié par M^{me} la comtesse de Pange dans le *Figaro* du 12 septembre 1934.
14. Sur cette « invocation » extraite du *Roméo et Juliette* de Steibelt, voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 322, *Appendice III*.
15. *Idem*, p. 190. « Comme l'Archange tombé, il était saisi de désespoir, à l'aspect de la lumière et du monde qu'il avait perdu. » Cette belle comparaison, conservée par un des brouillons de Chateaubriand, a disparu du texte définitif.
16. Le baron Auguste Barchou de Penhoen, né en 1801 à Morlaix, était le fils de N. Barchou, commissaire des guerres, maire de Brest de 1826 à 1830, fait chevalier en 1816 et baron en 1829; le frère de ce Barchou, inspecteur des forêts, avait épousé Marguerite Moreau, sœur du général. Auguste Barchou pouvait donc se dire le neveu à la mode de Bretagne du général Moreau. (Communications de M. Moreau de Lizoieux, et de M. Louis Le Guennec, conservateur de la Bibliothèque municipale de Quimper). — Capitaine d'État-major, Barchou de Penhoen prit part à l'expédition d'Alger, puis donna sa démission pour cultiver l'histoire et la philosophie. Il fut l'un des premiers collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*. Il publia en 1831 : « *Essai d'une formule générale sur l'histoire de l'humanité*, d'après les idées de M. Ballanche »; en 1832, *Mémoires d'un officier d'État-Major sur l'expédition d'Afrique*; en 1836, *Un automne au bord de la mer*, et une *Histoire de la Philosophie allemande*, en 2 vol.; en 1841, une *Histoire de la domination anglaise dans les Indes*, en 6 vol. — Représentant du peuple pour le Finistère à l'Assemblée législative de 1849, où il appartenait à la droite catholique et légitimiste, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1850, il mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1855. — Disciple de Ballanche, il fréquentait assidûment à l'Abbaye-aux-Bois. D'après le témoignage d'un des « brouillons » de Chateaubriand, il se proposait, sans doute vers 1836, d'écrire une biographie de Moreau et d'y prouver par « des documents incontestables » que celui-ci mourut républicain. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 156 et 244.

17. *Vie de Benvenuto Cellini...*, écrite par lui-même et traduite par D. D. Farjasse. Paris, 1833. 2 vol. Voir t. I, pp. 77 et suiv. L' « orgie » racontée par Cellini n'est point organisée par le grand Michel-Ange, mais par le sculpteur siennois du même nom; Raphaël n'y participe pas, mais seulement son principal élève Jules Romain.
18. Première rédaction de ce portrait, qui fut abrégée et adoucie par la suite; voir *Deux livres des Mémoires...*, t. II, pp. 184, et 278-281.
19. *Ibidem*, pp. 167-183.
20. *Ibidem*, pp. 94 et 217.
21. *Ibidem*, pp. 151 et suiv.
22. *Archives Lenormant*. Dossier XLI. Lettre à M^{me} Lenormant : « Trouville, samedi matin 18 7^{bre} ». Date ajoutée en tête par M^{me} Lenormant : 1859. Lettre écrite à l'occasion des deux volumes que M^{me} Lenormant allait publier sur sa tante (*Souvenirs et Correspondance*) : elle en avait communiqué les bonnes feuilles à M^{me} de Boigne. — Passage inédit, mais analysé dans HERRIOT, t. II, p. 415.
23. LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, chap. iv, « du Cœur », 1. M^{me} Récamier a altéré aussi la fin de la pensée : « ...où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres ». — Le carnet de M^{me} Récamier n'existe plus dans les *Archives Lenormant* ; mais M^{me} Lenormant, dans un fragment inédit de ses *Souvenirs*, en a conservé une page entière. (Dossier LIV).
24. Voir note 22. Lettre datée : « Trouville-sur-Mer, Calvados. Dimanche 9 7^{bre} ». Elle est de 1849 (voir plus bas, p. 479), et non de 1848 comme il est conjecturé par erreur dans DURRY (où se trouve le même fragment; voir t. I, p. 351; t. II, p. 218).

CINQUIÈME PARTIE

LA REVANCHE DU TEMPS

CHAPITRE PREMIER

L'ESCALIER D'OMBRE

1. MARQUSET, *ouvr. cité*, p. 98 : lettre du 23 juin 1837. Voir aussi pp. 80-83, 88-89.
2. Lettre du 2 septembre 1840 à M^{me} Récamier (*Archives Lenormant*) ; dans HERRIOT, t. II, p. 343.
3. Lettre du 19 juillet 1840. *Esquisse d'un maître*, p. 331.
4. Lettre inédite « 29 juillet 1840 » ; entièrement autographe ; adresse par Pilorge : « A Madame — Madame Récamier, aux Eaux d'Ems, poste restante. A Ems. Grand-Duché de Nassau ». *Archives Lenormant*, Dossier XVI, tome II de la *Correspondance de Chateaubriand avec M^{me} Récamier*, p. 124.
5. *Idem*, p. 136. Lettre inédite, autographe, sans adresse : « Jeudi 13 août 1840 ».
6. *Idem*, p. 143. « 24 août 1840 ».
7. *Idem*, p. 149. « Nérès, lundi 9 août 1841 ». Lettre de la main de Pilorge, avec signature autographe. Publiée dans *Esquisse d'un maître*, p. 343, où manque au texte le mot également.
8. *Idem*, p. 163. « Nérès, vendredi 6 août 1841 ». Main de Pilorge, signature autographe. Publiée incomplètement et avec des fautes dans *Esquisse...*, pp. 337-343.
9. *Idem* ; fragment inédit depuis : « Voudrais-je comme cet homme... »
10. L'original de cette lettre est dans une collection privée ; une copie en est rapidement passée sous nos yeux.
11. *Fonds Lovenjoul*. « Nérès, vendredi matin 6 août 1841 ». Lettre en partie inédite ; un fragment publié par M^{me} M. L. PAILLERON, *La Vicomtesse de Chateaubriand*, p. 268.

12. *Idem*. « Lundi 21 mars 1842 ». Inédit.
13. *Archives Lenormant*, p. 153. Lettre autographe : « Nérès, 20 juillet »; dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 512, avec une faute de lecture corrigée ici.
14. *Idem*, p. 160. Lettre en partie inédite; un fragment dans HERRIOT, t. II, p. 354, et dans DURRY, t. I, p. 462.
15. *Idem*, p. 162. Un fragment dans HERRIOT, t. II, p. 354.
16. *Idem*, p. 156. « Nérès, 26 juillet 1842 ». Lettre autographe; incomplètement dans HERRIOT, t. II, p. 353.
17. *Idem*, p. 135. Lettre autographe et inédite.
18. Lettre autographe : « lundi » — datée par le cachet postal. Communication de MM. Janvier et Arnna : voir *Catalogue de la vente du 14 février 1936*, p. 29.
19. *Archives Lenormant*, p. 175. Main d'un secrétaire inconnu; signature autographe. Lettre publiée incomplètement dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 519-520.
20. *Idem*, p. 176. « Bourbonne, 4 juillet ». Main du secrétaire inconnu; ni signature, ni adresse. Lettre publiée avec quelques fautes dans *Esquisse d'un maître*, p. 348.
21. *Idem*, p. 177. « Bourbonne, 5 juillet »; dans HERRIOT, t. II, p. 360.
22. *Idem*, p. 180. « Bourbonne-les-Bains, 9 juillet »; dans HERRIOT, t. II, p. 361.
23. *Idem*, p. 185. « Bourbonne, 16 juillet ». Avec quelques fautes et la date du 10, dans *Esquisse d'un maître*, p. 349.
24. *Idem*, p. 187. Main du secrétaire inconnu; dernières lignes autographes. Publiée en partie dans DURRY, t. I, p. 475.
25. *Idem*, p. 192. Lettre inédite; même main; signature autographe. Une phrase de la fin dans DURRY, t. I, p. 475.
26. « M^{me} de Chateaubriand a fourni, je crois, un de ses petits-cousins. » Béranger à Lamennais, 26 juin 1843. BÉRANGER, *Correspondance*, t. III. — Chateaubriand : « Je suis forcé de dicter cette lettre à la main étrangère de mon jeune homme. » Lettre du 9 juillet 1843, dans HERRIOT, t. II, p. 361.
27. *Archives de Combourg*. Lettres du 28 août 1842 à M^{me} Bayart; du 31 décembre à M. et M^{me} de Chateaubriand; publiées en partie dans DURRY, t. I, pp. 379-380.
28. Dans le recueil des lettres de Chateaubriand à M^{me} Récamier (*Archives Lenormant*), la dernière lettre dictée à Pilorge (t. II, p. 196) est du « mercredi matin 9 août 1843 (inédite); la première lettre de la main de Daniélo est de '« Blois, 20 7^{bre} 1843 (p. 200). — L'incident qui amena le congédiement de Pilorge doit se placer aux environs du 20 ou du 25 août. Chateaubriand lui donnait, et donne ensuite à Daniélo, deux cents francs par mois (*Archives de Combourg*). Voir DURRY, t. I, pp. 379-383 et notes.
29. Voir LÉON SÉCHÉ, *Le Dernier secrétaire de Chateaubriand, Julien Daniélo*. Dans les *Annales Romantiques*, 1905, tome II; et plus bas p. 366.
30. Lettre d'invitation du comte de Chambord, envoyée de Magdebourg, le 30 septembre, à Chateaubriand : *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 527.
31. *Archives Lenormant*, p. 210. Inédit. Main de Pilorge; cachet postal de Londres, au départ : « 23 novembre 43 ».
32. *Idem*, p. 213. Dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 532.
33. *Vie de Rancé*, pp. 77-78.
34. *Idem*, p. 79.
35. *Archives Lenormant*, p. 217. « Londres, 29 novembre 1843 ». Post-scriptum daté : « une heure et demie ». Dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 534-536, avec une faute : « Je suis là à pleurer comme une bête... »
36. *Lettre du 4 février 1844*, par laquelle le comte de Chambord exprime ses regrets que Hyde de Neuville n'ait pu venir à Londres avec Chateaubriand. HYDE DE NEUVILLE, *Mémoires*, t. III, p. 544-545.
37. *Archives Lenormant*, p. 224. Inédit. Main de Daniélo, signature autographe.
38. *Idem*, p. 225. Inédit. « Boulogne, jeudi matin ». Cachet postal : « 7 décembre ».

39. *Vie de Rancé*, p. 62.

40. Dans les *Archives Lenormant*, la dernière pièce du recueil des lettres de Chateaubriand est une lettre à M. Lenormant datée seulement « ce vendredi 9 X^{bre} » ; elle est sans doute de 1842, car elle fut dictée à Pilorge ; Chateaubriand, en annonçant qu'il renvoie « les derniers livres de la Bibliothèque » que son correspondant lui a prêtés, note qu'il a encore « les Mélanges de Chardon de la Rochette et l'Anacréon grec de Rancé ». Il ajoute : « Serait-il possible maintenant d'avoir le Moreri, Bayle et S^t Dorothee ? » Lettre publiée dans DURRY, t. II, p. 416. Voir *idem*, t. I, p. 534 et notes. — La Bibliothèque Victor Cousin, à la Sorbonne, conserve ce billet inédit « A Victor Cousin », dicté à Daniélo :

« Paris, ce 25 8^{bre} 1843.

« Je puis dicter à peine, Monsieur, ce petit mot pour vous remercier des lettres de Rancé que vous avez bien voulu m'envoyer. La lettre écrite à M. de Brancas et qui touche au jansénisme me servira. Les lettres, malheureusement, ne sont que des copies, mais pour quiconque est familier avec les idées et le style de l'abbé de la Trappe, leur authenticité ne saurait être douteuse. — Agréez, Monsieur, je vous prie, avec mes remerciements empressés, l'assurance de ma considération très distinguée. »

Voir la longue lettre de Rancé, « adressée en 1676 à M. de Brancas », dans la *Vie de Rancé*, 3^e partie, pp. 175-187 ; l'utilisation des « instructions de saint Dorothee », *idem*, pp. 224-226 ; pour « l'Anacréon grec » de Rancé, *ibidem*, p. 6.

41. *Archives Lenormant* ; Ballanche à Paul David, le 4 mai 1843 : « M. de Chateaubriand ne va plus que le 1^{er} juin à la Trappe. » Dans HERRIOT, t. II, p. 359. — M^{me} d'Hautefeuille à Ballanche, lettre sans date, mais certainement des premiers jours de juin : « J'ai vu hier dans les journaux que M. de Chateaubriand a été à la Trappe et qu'il en est reparti le lendemain... Je croyais qu'il y devait rester quelques jours... » Inédit. (Dossier XXIX). Le voyage fut sans doute du 1^{er} ou du 2 juin.

42. *Vie de Rancé*, p. 140 et p. 174.

43. *Idem*, p. 114.

44. *Idem*, p. 191.

45. *Idem*, p. 224.

46. *Idem*, p. 109.

47. Lettre de Ballanche, du 24 mai 1845 (*Archives Lenormant*), dans HERRIOT, t. II, p. 375.

48. Le brouillon de la lettre (sans date) que Chateaubriand envoya au comte de Chambord pour accepter son invitation est conservé dans le Manuscrit 12454 de la Bibliothèque Nationale. Il a été publié par M. Victor Giraud dans *Études littéraires*, pp. 291-292. Chateaubriand écrit : « Vous me parlez agréablement de votre bon plaisir. Ce bon plaisir est tout puissant signifié du fond de l'adversité. »

49. Lettres de Chateaubriand à sa femme, « Padoue, six heures du soir, six juin » — et de M^{me} de Chateaubriand, écrite de Paris le 7 juin (*Archives de Combourg*) ; dans DURRY, t. I, pp. 333-334.

50. Fragment conservé dans le Manuscrit 12454. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 209-210.

51. *Manuscrit Champion* de la Quatrième partie des *Mémoires*. Inédit. Voir *idem*, pp. 161 et 208.

52. *Archives de Combourg* : « Venise, dimanche 8 juin à 9 heures et demie du matin ». Publié dans DURRY, t. I, p. 335.

53. Lettre conservée dans les *Archives de Leningrad*, retrouvée par M^{me} Le Savoureux-Plekhanov et publiée par elle dans le *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n^o 1, p. 17, 1930.

54. *Archives Lenormant*, p. 238. « Venise, 9 juin 1845 ». Main de Daniélo. Dans *Souvenirs et Correspondance*, t. II, pp. 544-545, avec une faute (signalée dans HERRIOT, t. II, p. 374) : « les prières du jeune prince ».

55. Sur les détails du voyage, comme sur ceux du voyage à Londres, voir JOHANET, *Voyages de Henri de France en Écosse, en Angleterre, en Allemagne et en Italie*, Paris, 1845, p. 689 et suiv. Voir dans l'article de L. Séché cité plus haut, note 29, une lettre où Daniélo raconte à sa sœur ses impressions de Venise.

56. Voir note 54.
57. Voir note 51.
58. Voir note 54.
59. VALÉRY, *L'Italie confortable*, manuel du touriste..., Paris, Jules Renouard et C^{ie}, p. 63. Page reproduite sous forme de « note écrite en 1841 », dans *Venise et ses environs* du même auteur; dans ce petit volume paru à Bruxelles en 1842 « la Société belge de librairie » réunit, pour la commodité des touristes, les chapitres sur Venise et sur Padoue extraits du grand ouvrage de Valéry.
60. Roger DE BEAUVOIR, *L'Eccellenza ou les soirs au Lido*. Paris, Fournier, 1833, p. 304.
61. J. LECOMTE, *L'Italie des gens du Monde*. Venise, Sonverain, 1844. 1 vol. de 665 p., p. 647.
62. *Archives de Leningrad*. Voir note 53.
63. Mot de Ballanche dans sa lettre du 14 août 1845 à M^{me} d'Hautefeuille; MARQUSET, ouvr. cité, pp. 240-241.
64. *Idem*. Plusieurs lettres fort aimables du duc de Noailles relatives aux arrangements qui précéderent ce voyage sont conservées dans les *Archives Lenormant*: des fragments de l'une d'elles dans HERRIOT, t. II, p. 353, note 4.
65. *Archives Lenormant*, p. 239. Publié dans *Esquisse d'un maître*, p. 352, avec quelques fautes : « Je suis arrivé... patte de mouche ».
66. *Fonds Lovenjoul*. Voir note 11. Lettre datée « Paris, ce 15 avril 1845 ». Inédite.
67. Lettre autographe et inédite. *Manuscrit* 12454 de la Bibliothèque Nationale.
68. Les rapprochements entre les deux œuvres ont été faits avec beaucoup de conscience par M. Marcel Duchemin : *Revue d'Histoire Littéraire* de janvier-mars 1932, « Une Source de la *Vie de Rancé* ».
69. Voir le *Manuscrit* 12454 et la note de L'Agneau au verso du folio 61 de ce manuscrit, attestant que la cession consentie par lui à Bricon eut lieu le 20 janvier 1845.
70. *Archives Lenormant*; voir la note 15 du chapitre suivant.
71. *Vie de Rancé*, p. 211.
72. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. II, pp. 302-305. « Les relations de Béranger, dans les dix dernières années, avec Chateaubriand, avec La Mennais, et même avec Lamartine ont été célèbres... Quand je me les représente en idée tous réunis sous la tonnelle autour de l'auteur de tant de couplets narquois, j'appelle cela le *Carnaval de Venise* de notre haute littérature... Lamartine n'est entré dans le cercle de cette amitié que bien plus tard, et jamais intimement. » — Un jeune comédien, Edmond Got, le futur sociétaire de la Comédie-Française, assista, le 20 juillet 1845, à l'une des visites de Chateaubriand et de Lamennais chez Béranger. Voir Gor (Edmond), *Journal*. 2 vol., Plon, 1910, t. I, pp. 179 et suiv.

CHAPITRE II

LE PORTRAIT MUTILÉ

1. *Archives Lenormant*. Dossier XLI. Lettre de M^{me} de Boigne à M^{me} Récamier : « Aux Minimes [près de Tours] ce mercredi 9 » [1848].
2. Déclaration à quelques journalistes amis, reproduite par A. Nettement dans *La Mode* du 5 décembre 1844; voir « Introduction » de Biré aux *Mémoires*, p. xi.
3. Lettre à M^{me} Hamelin du 11 décembre 1844, — dans V. GIRAUD, *Études littéraires*, pp. 289-290.
4. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 70-71; DURRY, t. II, pp. 241-244. — Il résulte d'une lettre d'un administrateur de la *Presse*, publiée en octobre 1848, que deux démarches importantes furent faites alors auprès de Chateaubriand.
5. Lettre reproduite par Biré dans son « Introduction » aux *Mémoires*, t. I, pp. xi-xii — et dans *Dernières années de Chateaubriand*, p. 370. La lettre était adressée « à M. le Rédacteur de la *Presse* ».

6. Lettre de Ballanche à J. J. Ampère, en date du « jeudi, 26 novembre 1844 » — dans *Correspondance et Souvenirs des Ampère*, t. II, pp. 133-135.
7. *Archives de Combourg*. Communication de M^{me} la Comtesse de Durfort à la Société Chateaubriand (réunion du 23 mars 1935).
8. *Souvenirs et Correspondance*, t. II, p. 489.
9. Minutes de M^e Fontana, notaire à Paris, successeur de M^e Valpinçon; texte publié, avec quelques fautes, par le comte d'Antioche dans *Chateaubriand ambassadeur à Londres*, pp. 420-421; un texte légèrement différent dans PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert*, p. 457.
10. *Archives de Combourg*. Dans DURRY, *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 56-57. Écriture de Daniélo.
11. *Quarante-cinq lettres de Béranger... publiées par M^{me} L. Colet*. Paris, 1857, p. 73 : « ...La dernière fois que je l'ai vu, il était très occupé de publier une partie de ses *Mémoires* et il s'irritait des obstacles que semblaient lui opposer les marchés Delloye et Girardin... » Lettre non datée, mais de la fin d'août ou du début de septembre 1845; Béranger y dit qu'il venait d'apprendre le séjour de Chateaubriand à Maintenon.
12. Voir, pour tout ce qui suit, *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 67-72. Le cachet du « papetier Renault » se trouve au verso du premier plat des cartons-verts qui, appartenant à M. Edouard Champion, contiennent les livres 39 et 40 du « Manuscrit de 1848 ».
13. *Postface* de Daniélo, à la fin du vol. XII des *Mémoires d'Outre-Tombe* dans l'édition originale; voir le chapitre suivant.
14. *Archives Lenormant*, p. 240 : « Paris, ce 2 7^{bre} 1845 ». Main de Daniélo, signature autographe. Adresse : « à Madame Récamier, au château de Maintenon, Eure-et-Loir ». Inédit. — P. 241 : billet sans date, mais cachet postal au départ, du 2 7^{bre}. *Idem* pour l'écriture et la signature. Publié par nous dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1933, art. cité, p. 150; et dans DURRY, t. II, p. 193. — P. 242 : « Paris. 7 7^{bre} 1845 ». *Idem*, écriture et signature. Adresse : « à Madame Récamier, à St Éloi par la Rivière-Thibouville ou par Beaumont-le-Roger (Eure) ». Fragment publié par nous, art. cité; et dans DURRY, t. II, p. 194. — La phrase sur les grenouilles dans la première lettre fait allusion aux prés marécageux qui entouraient le domaine rustique de St Éloi; grenouilles et souris effrayaient fort M^{me} Récamier.
15. *Archives Lenormant*, p. 244. « Paris 23 7^{bre} 1845 ». *Idem* pour l'écriture et la signature. Pas d'adresse. Fragment publié par nous dans la *Revue des Deux Mondes*, art. cité. — Voir aussi, sur ces trois lettres concernant le « livre Septième », *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 69, note, et p. 364. — Sur cette dernière lettre, la date du « 23 » est certainement erronée, car on sait, par ailleurs, que M^{me} Récamier revint à Paris dès le 18 septembre : MARQUSET, *Ballanche et M^{me} d'Hautefeuille*, p. 243 : « ...M^{me} Récamier est arrivée aujourd'hui au lieu de demain ». (Lettre de Ballanche, « 18 septembre 1845 »).
16. MARQUSET, ouvr. cité, pp. 245-248. Lettres du 16 octobre et du 26 novembre.
17. Sur le rôle joué par Maujard lors de la publication des *Mémoires*, voir les deux chapitres suivants. Son écriture apparaît non seulement dans la correspondance de Chateaubriand après 1845, mais dans le manuscrit du « Livre Dixième » consacré à M^{me} Récamier, dans plusieurs pages du « Manuscrit de 1847 » où c'est lui qui a copié le livre sur Venise, et dans de nombreuses pages du « Manuscrit de 1848 »; voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 72.
18. L'original de ce billet nous appartient. Écriture de Maujard; dernière ligne et signature autographes. Le nom du destinataire manque; mais il ne peut guère s'agir que de Mandaroux-Vertamy. — Document publié déjà dans DURRY, t. II, p. 465.
19. M. le Professeur Charles Lenormant, de qui nous tenons la confirmation de ce fait piquant (déjà mentionné dans HERRIOT, t. I, p. II) croit savoir que le buste en question, vendu par sa grand'mère, se trouve aujourd'hui dans une collection américaine.
20. *Archives Lenormant*, p. 80; — dans *Esquisse d'un maître*, p. 324.

21. VILLEMMAIN, *La Tribune Moderne* : M. de Chateaubriand, p. 534. On peut conjecturer que Villemmain, lié avec M. et M^{me} Lenormant, avait exprimé oralement dès 1845 ou 1846, quelques-unes de ces critiques.
22. *Idem*, p. 535.
23. Toutes ces indications sont données d'après le texte du *Manuscrit Champion* ; voir, d'ailleurs, plus haut. p. 262-268, et notes.
24. Témoignage de L. Colet : *Lettres de Benjamin Constant*, 1864, pp. 198-199 (*Épilogue*).
25. *Archives Lenormant*. Dossier LIX. — Cette note inédite est datée de « Passy » et du 19 septembre 1846.
26. *Idem*. Lettre inédite du duc de Noailles à M^{me} Lenormant, en date du 11 juillet 1849 ; voir plus loin p. 394.
27. Antoine ETEX, *Les Souvenirs d'un artiste*. Paris, Dentu (1877), p. 234.
28. GÉRARD-GAILLY, *Les Véhémences de Louise Colet*. Paris, Mercure de France, 1934 ; dans la première partie : « Louise Colet ou la mendicante véhémence », l'auteur présente, avec beaucoup de verve et d'agrément, le résultat de ses recherches aux Archives Nationales, qui ont conservé les multiples demandes de secours et de pensions adressées par « la Muse » aux différents ministres : « l'ensemble des sommes... perçues » par L. Colet, « multiplié par un coefficient moyen de sept, pour l'apprécier selon les mesures présentes, équivaldrait à 475.000 francs de notre monnaie » ; somme à laquelle il convient d'ajouter « les nombreuses et compactes souscriptions accordées à ses livres par les ministres, d'autres secours officiels, et 70.000 francs de prix académiques ». Louise Colet s'était fait en outre verser pendant longtemps une « pension privée » par son ancien amant Victor Cousin. — A l'en croire, ce fut seulement en février 1841 qu'elle aurait été présentée à l'Abbaye ; au lendemain du bruit provoqué dans la presse par son aventure avec A. Karr, M^{me} Récamier aurait désiré de la connaître. « Elle me fit écrire à plusieurs reprises par M. Balanche, qui avait été en relations avec mon père, Lyonnais comme lui, et m'avait vue toute enfant. » L. COLET, *L'Italie des Italiens*, Paris, Dentu, 1862, tome II, p. 323. Il paraît difficile de se fier à cette déclaration trop avantageuse. Louise Colet savait admirablement l'art de provoquer l'intérêt, et c'est d'elle qu'ont dû venir, avec habileté, les sollicitations et les avances.
29. Les lettres de Vigny à Louise Colet, qui apporteront la preuve de leur liaison, sont conservées par M. Marc Varenne, héritier littéraire de Paul Mariéton, à qui elles appartiennent d'abord.
30. *Archives Lenormant*. Dossier LIX. Mémoires rédigés par Charles Lenormant et par Paul David, à l'intention de M^e Chaix d'Est-Ange, lors du procès de 1849.
31. *Idem*. Mémoire de Charles Lenormant.
32. Article repris dans *Derniers Portraits littéraires*. Paris, Didier, 1852, pp. 180-273.
33. *Galerie des Contemporains illustres* par un Homme de rien, t. VIII.
34. LOUISE COLET, *Lettres de Benjamin Constant* (voir note 24). *Épilogue*.
35. *Idem*, p. 196.
36. Dans les articles qui rendent compte du procès de 1849 et de 1850, le confesseur de M^{me} Récamier est appelé l'abbé Morel. Mais M^{me} Lenormant écrit son nom : *Morsel* sur la liste des personnes à qui elle a remis un souvenir de sa tante (*Archives Lenormant*) ; voir aussi dans HERRIOT, t. II, p. 379, une note de M. Delphin où le nom du père Morsel est écrit *Morcel*. Voir le chapitre suivant p. 389.
37. Voir pour tout ce qui suit notre édition critique du « Livre Dixième » dans *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II.
38. *Archives de Combourg*. Dans DURRY, *En Marge des Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 62.
39. Voir *Deux livres des Mémoires...*, t. I, pp. 74-78 ; de même pour tout ce qui suit.
40. *Souvenirs et Corresp.*, t. II, pp. 553-554 ; et HERRIOT, t. II, p. 382.
41. Voir sur ce projet *Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 558 ; et dans HERRIOT, t. II, p. 385, le témoignage important de Louis de Loménie. Autant qu'on puisse voir clair en cette affaire, il semble que la première idée de ce projet de mariage soit venue de Chateaubriand, et que M^{me} Récamier l'ait adoptée ensuite avec ardeur dans le

seul espoir d'être plus à même de soigner et de consoler son ami. Est-ce seulement, comme le dit L. de Loménie, l'intervention de Mandaroux-Vertamy et ses « observations au point de vue légal et par rapport aux affaires de M. de Chateaubriand » qui amenèrent les intéressés à abandonner leur projet? On peut croire que d'autres considérations, plus subtiles et délicates, pesèrent sur leur décision. Quand ils l'eurent prise, Chateaubriand en parlait avec une sorte de désinvolture dans un billet que le « 15 avril 1847 », il dicta pour Hortense Allart :

« Vous devez savoir que je ne me marie à personne, que je reste et que je resterai toujours garçon. Je n'ai pas fait une si longue épreuve du mariage pour être tenté de recommencer. »

Ces lignes (publiées par M^{me} M. L. PAILLÉRON, *La Vicomtesse de Chateaubriand*, p. 273) sont les dernières que renferme le dossier du *Fonds Lovenjoul* relatif à Hortense Allart. Dans la marge, Sainte-Beuve a écrit : « l'homme libéré! ». On a déjà pu voir qu'avec Hortense, depuis 1832 au moins, Chateaubriand, épris du passé, mais détaché du présent, s'imposait sans cesse de jouer un rôle.

42. *Archives Lenormant*, p. 246. « Paris, le 25 janvier 1847 ». Dans HERRIOT, t. II, p. 383, mais avec une mauvaise ponctuation pour la phrase citée ici. On a conjecturé à après reprendrai.
43. *Idem*, p. 255. Billet autographe, presque illisible. Non daté : « Lundi matin ». En marge, sur l'onglet, M^{me} Lenormant a inscrit : 1843; le billet se trouve cependant le dernier parmi les lettres de 1847. Inédit.
44. MARQUSET, ouvr. cité, p. 235. « Nous lisons à huis-clos les *Mémoires*... » (Lettre de Ballanche, du 14 mars). Les lectures de l'été sont attestées par la mention « revu en juin 1847 » qui se trouve au moins deux fois dans le texte imprimé des *Mémoires*. Voir aussi le témoignage de L. de Loménie dans son article du 15 juillet 1848 de la *Revue des Deux Mondes* sur « Chateaubriand et les Mémoires d'Outre-Tombe ».
45. Lettres de Maujard des 31 août, 1^{er} et 12 septembre 1849, dans les *Archives Lenormant*; voir *Deux livres des Mémoires*..., t. I, pp. 27-29.
46. Malade « depuis trois mois », écrit Maujard, « du plus violent catarre (*sic*) qu'il ait jamais eu », Chateaubriand avait paru se rétablir vers le milieu de juin 1848; dans les derniers jours du mois, une rechute, aggravée d'un « catarre à la vessie », amena rapidement une situation désespérée. « Sa maigreur est effrayante », écrivait le 1^{er} juillet M^{me} Lenormant à M^{me} de Boigne; « ma pauvre tante... ne le voit pas et ne juge pas de l'altération de sa figure ». Après avoir reçu les derniers sacrements le dimanche 2 juillet à deux heures, « il n'a plus adressé un mot à qui que ce soit ». La mort survint le mardi 4 juillet à 8 heures du matin. « Sa vie s'est éteinte tout doucement, sans agonie, sans souffrance. Ma pauvre tante, M. Louis de Chateaubriand, l'abbé de Guerry, et une sœur de Marie-Thérèse étaient seuls présents dans cette chambre à ce solennel moment. » — Voir la lettre de « Maujard, secrétaire » à M. de Cussy, en date du 21 juin 1848, publiée dans la *Nouvelle Revue Rétrospective*, 10 juin-10 juillet 1900 : « Chateaubriand et le Comte de Cussy »; lettres de M^{me} Lenormant à M^{me} de Boigne, en date des 1^{er}, 3, 6 juillet 1848, dans les *Mémoires* de la C^{tesse} de Boigne, t. IV, pp. 481-484.
47. Dans le dossier des lettres de Valérie Masuyer que nous a communiqué M. Maurice Chalevet, figurent une boucle de cheveux de Chateaubriand et une petite branche de verveine. Dans une note du 12 juillet 1848, Valérie Masuyer relate que le matin même, accompagnée de son amie Joséphine Faget, elle a été faire une visite de condoléances à M^{me} Récamier :
 « Elle était seule avec M^{me} Lenormant; nous avons donc eu toute facilité de nous entretenir sans contrainte. La douleur de cette femme est admirable, comme la sincérité de l'affection dont elle découle. Quoi de plus touchant que la fidélité de cette septuagénaire à l'octogénaire qui vient de la quitter?... Comme je lui disais combien notre chère et regrettée Reine prendrait part à sa peine, si elle était encore dans ce monde, elle me pria d'accepter en souvenir d'elle une mèche de cheveux de M. de Chateaubriand coupée parmi les autres, sur son désir, aussitôt après sa mort. Sur l'émotion de la reconnaissance que je lui exprimais, elle m'embrassa et me remit en outre une branche de verveine. La verveine, paraît-il, était une des fleurs préférées de M. de Chateaubriand. Son mysticisme, me dit-elle, faisait qu'il attribuait presque malgré lui un présage heureux aux feuilles de verveine. Aussi, ajouta-t-elle, je fis déposer sur son lit mortuaire deux bouquets de

ces fleurs. L'un d'eux a été mis dans sa bière, et l'autre m'a été rendu pour le partager entre moi et mes amis : « Acceptez cette branche en souvenir de nous deux. » Elle en donna une aussi à Joséphine, mais moi seule eus des cheveux... »

La verveine était, pour les anciens Celtes, la fleur des enchantements. Dans les *Martyrs*, elle s'entrelace à l'épisode de Velléda; au livre IX, dans la forêt armoricaine, la procession des Eubages est accompagnée « d'un héraut d'armes vêtu de blanc,... tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents »; au livre X, quand Velléda prisonnière vient trouver Eudore pendant la nuit, « ses cheveux blonds, relevés à la Grecque sur le sommet de sa tête, étaient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les Druides ». Cette couronne, Velléda l'arrache de son front au moment de se donner la mort avec la faucille d'or.

Il est au moins curieux de constater que grâce à la sollicitude de M^{me} Récamier, la plante vénérée des Druides et chère encore à tous les magiciens du moyen âge accompagna l'auteur du *Génie du Christianisme* jusque dans sa tombe.

CHAPITRE III

LA PUBLICATION DES MÉMOIRES

1. Toutes les précisions et citations qui vont suivre sont empruntées à deux sources : 1^o le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français, nouvelles acquisitions, n^o 11970, qui rassemble des papiers ayant appartenu à Hyde de Neuville; il contient (f^{os} 213-259) les lettres échangées, après la mort de Chateaubriand, entre Hyde de Neuville, Mandaroux-Vertamy, le comte Louis de Chateaubriand et Sala; plus quelques coupures de journaux, principalement du journal l'*Union*. Avant d'entrer à la Bibliothèque, ces documents avaient été classés par M. Henri Verhille; il en avait tiré une étude, demeurée inédite, que nous avons pu consulter. Depuis, M^{me} Durry a publié intégralement plusieurs des lettres, et analysé presque toutes les autres (t. II, pp. 244-252); — 2^o le journal la *Presse*, du début d'août 1848 au 4 juillet 1850. La publication des deux articles de Louis de Loménie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet et du 1^{er} septembre 1848 accrut les impatiences de Girardin; quelques longs et importants passages des *Mémoires* y étaient en effet cités. Ces articles avaient été concertés d'avance avec Chateaubriand, qui avait communiqué les cahiers de son Manuscrit à leur auteur; celui-ci dut l'attester dans une lettre publiée par la *Presse* le 28 septembre.
2. Sept livres du « Manuscrit de 1848 » (livres 1, 2, 7, 20, 21, 39, 40) ont été retrouvés et identifiés par nous dans les Archives de M. Edouard Champion. Seuls les deux premiers portent un paraphe, celui de Mandaroux-Vertamy. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 22-26.
3. LE DROIT, *Gazette des Tribunaux*, du jeudi 9 janvier 1851 (p. 27); compte-rendu du procès intenté par Maujard contre M. Sala et C^{ie}. Maujard, engagé comme secrétaire par la Société Sala à partir d'août 1848, congédié en novembre 1850, réclama 3.000 francs d'appointements; Sala lui en offrit 800; mais par deux fois, en première instance et en appel, il fut condamné à payer 1.500 francs, que Maujard semble avoir largement mérités.
4. *Idem*.
5. Lettre de M^{me} Lenormant à M^{me} de Boigne : « ce 8 (juillet) au soir ». Dans les *Mémoires de la C^{tesse} de Boigne*, t. III, p. 280.
6. Dates fournies par la *Bibliographie de la France*. Voir l'article de M. Van der Perr dans le *Bulletin du Bibliophile* de mai 1831. — Le troisième volume parut le 30 mars.
7. *Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 565.
8. Publié (avec quelques fautes de lecture) dans : Comte d'ANTIOCHE, *Chateaubriand ambassadeur à Londres*, pp. 422-425.
9. *Archives Lenormant*. Dossier LVIII. Lettres du comte de Chateaubriand à M^{me} Récamier, en date du 13 et du 16 octobre 1848. Dans la première il demande quand il pourra envoyer chercher « le buste en marbre de son oncle sculpté par David » qui lui « a été légué »; dans la seconde, ayant reçu la réponse de M^{me} Récamier, il avertit qu'il fera prendre le buste le lendemain matin; il s'occupe, en outre,

- du tableau de Mignard. Mandaroux-Vertamy avait eu, d'abord, l'intention de laisser quelque temps à M^{me} Récamier l'usufruit de ce tableau qu'il aurait déposé chez elle; mais sa femme s'y était opposée. En dédommagement, le comte Louis voudrait offrir à M^{me} Récamier « non pas l'usufruit, mais la propriété d'un objet ayant appartenu à son pauvre oncle, en souvenir de lui » : « J'ai pensé que le souvenir le plus digne de vous être offert, dans la part qui m'est échue de la succession, était un surtout de table assez riche... » Au dos de la lettre, on lit ces lignes de M^{me} Lenormant : « Ma tante refusa le *surtout* : on lui en envoya deux vases que j'ai donnés à sa mort à la chapelle des dames de l'Abbaye-aux-Bois. A. L. »
10. C^{tesse} DE BOIGNE, *Mémoires*, t. III, pp. 281-282; lettre de M^{me} Lenormant, du 6 août 1848.
 11. *Idem*, p. 279.
 12. *Archives Lenormant*. Dossier XLI. Lettre inédite à M^{me} Lenormant, du « jeudi 6 juillet »,
 13. *Idem*. « Aux Minimes, mercredi 9 » (juillet).
 14. *Idem*. Longue et belle lettre à M^{me} Récamier : « Tours, mardi 1^{er} août ». Publiée par M^{me} Lenormant dans : *Madame Récamier, les amis de sa jeunesse*, pp. 345-348, sous la date erronée du 12 août. M. Herriot la cite d'après l'autographe (t. II, p. 394, note) mais en ayant l'air de la croire inédite.
 15. Lettre à M^{me} Récamier sans date précise : « Paris, jeudi 1848 » — dans *André-Marie et J. J. Ampère*, t. II, p. 174.
 16. Lettre de son confesseur l'abbé Morsel, écrite à M^{me} Lenormant en juillet 1849, pour servir de témoignage au procès Colet; l'original manque aux *Archives Lenormant* : on connaît le texte par les plaidoiries de Chaix d'Est-Ange et de Jacques Langlais; voir les notes du chapitre suivant.
 17. *Idem*.
 18. *Archives Lenormant*. Dossier LIX. Mémoire de Paul David établi en vue du procès Colet.
 19. *Madame Récamier, les amis de sa jeunesse*, p. 348.
 20. Voir *Souvenirs et Corresp.*, t. II, pp. 567-572; *Madame Récamier. Les amis de sa jeunesse*, pp. 348-349; L. COLET, *Lettres de Benjamin Constant*, p. 197; dans HERRIOT, t. II, pp. 399-400, la lettre de Paul David sur les derniers moments, et, en note, l'acte de décès.

CHAPITRE IV

ESSAI DE RESTAURATION

1. Le quatrième volume parut dans la *Presse* du 9 au 22 juin; le cinquième commençait le 26 juin sur le chapitre : « Mort de M^{me} de Caud », et s'achevait le 25 juillet. Le 23 juin, la Société Propriétaire publiait cet avertissement dans la *Bibliographie de la France* : « Le tome IV est en vente. Quelques suppressions ayant été faites dans le feuilleton du journal la *Presse*, les traductions et contrefaçons faites d'après cette publication sont complètement inexactes. Notre volume contient seul tout le manuscrit de Chateaubriand. »
2. *Archives Lenormant*. Dossier IX. La minute du testament de M^{me} Récamier, datée du 18 avril 1846, est tout entière de la main de Ballanche; elle débute ainsi : « Ne pouvant écrire moi-même, j'ai dicté mes dernières volontés, ainsi qu'il suit. » A la fin, ces deux lignes autographes, à main posée, très lisibles : *Approuvé l'écrivain (e). J. Récamier*. L'*e* final manque au mot écriture. Le même jour, ce testament fut réalisé en la forme authentique, devant quatre témoins, en l'étude de M^e Adolphe Delapalme, notaire à Paris. — Il existe un testament antérieur, de 1846, sous la forme mystique, et un testament olographe du 15 septembre 1842; M. Herriot ne semble avoir eu connaissance que de celui-ci (voir tome II, p. 400 et note).
3. Lettre citée *in-extenso*, ainsi que la suivante, dans le plaidoyer de M^e Chaix d'Est-Ange, pour M^{me} Lenormant : *Presse* du jeudi 3 août 1849. Une copie de cette lettre par Louise Colet se trouve dans la collection de ses lettres à Jacques Langlais (*Archives de Faureuli*).

4. *Archives Lenormant*. Dossier XV. Lettre signée « Amélie Lenormant » et datée « ce 11 juin 1849 ». Rien ne permet de préciser nettement le nom de la destinataire. M^{me} Lenormant dit d'abord : « J'ai l'honneur de vous renvoyer, chère Madame, les quelques lignes que vous avez bien voulu me communiquer. Je regrette de ne pouvoir consentir à la remise des lettres que M. le duc de Broglie me demande. Mais voici les motifs de mon refus... » Elle insiste à la fin sur ses regrets : « Il m'est bien pénible, Madame, de faire passer un refus par votre intermédiaire, car je voudrais pouvoir faire tout ce que vous désirez; j'ose compter que vous apprécierez mes motifs et que vous comprendrez tout ce que ces tristes et douloureux détails ont de déchirant pour moi... » — Il semble qu'un peu plus tard, quand Guizot, qui revenait ces jours-là d'Angleterre, se fut réinstallé au Val-Richer, le duc de Broglie ait risqué une nouvelle tentative par son intermédiaire; car le 21 août, après avoir séjourné chez Guizot, M^{me} Lenormant écrit à Paul David : « ...Le duc de Broglie et M^{me} de Staël (la veuve d'Auguste) avaient demandé à M. Guizot de se charger de négocier avec nous la remise des lettres de M^{me} de Staël. Vous devinez ma réponse, car vous savez que je n'ai que le droit du refus... »
5. Les *Archives Lenormant* (Dossier LIX) conservent deux fac-similé du document. On discuta longuement au cours du procès sur une faute d'orthographe que M^{me} Récamier aurait commise en écrivant le mot *écriture* avec deux *c*. Il apparaît bien que le jambage interprété pour un premier *c* mal formé n'est que le premier trait d'une plume dirigée à tâtons par un regard hésitant et trouble.
6. *Archives Lenormant*. Dossier LIX. Toutes ces pièces furent communiquées à Chaix d'Est-Ange; M^{me} Lenormant y avait souligné au crayon rouge des passages particulièrement intéressants qu'on retrouve dans la plaidoirie de son avocat.
7. *Manuscrit Champion*. Livre I de la Quatrième partie des *Mémoires*; portrait de Béranger (p. 3069). Voir édition BRÉ, t. V, p. 448.
8. LOUISE COLET. *Quarante-cinq lettres inédites de Béranger...* Note à la lettre de 1845 où Béranger dit qu'il « désire bien lire quelque chose de ce livre curieux d'outre-tombe qu'on dit si admirable ». — « Plus tard, Chateaubriand fit lire en entier ses *Mémoires* manuscrits à Béranger. Celui-ci m'en a souvent parlé... » — Dans la lettre à Jacques Langlais citée plus loin, L. Colet affirme que Béranger tenait la communication du Dixième Livre d'un des « propriétaires du manuscrit ». Mais elle-même a conté que M^{me} Récamier lui confia une copie du Dixième Livre; et elle n'avait pas de secrets pour Béranger.
9. Cette lettre de Béranger fut citée *in-extenso* par Jacques Langlais dans son plaidoyer (*Presse* du jeudi 2 août) — et plus tard devant la Cour d'Appel par Jules Favre. Publiée par Louise Colet dans le recueil des *Quarante-cinq lettres...* — avec une seule modification : « Chère Muse », au lieu de « Chère Dame ». — Les amis de M^{me} Récamier et de M^{me} Lenormant s'étonnèrent de l'activité déployée par Béranger dans toute cette affaire : comme on le voit par les lettres inédites de Louise Colet, il faisait transmettre des conseils à l'avocat de celle-ci; d'autre part, il semble être intervenu assez indiscrètement auprès de Chaix d'Est-Ange pour modérer son zèle contre Louise Colet et contre la *Presse*; au point que M. et M^{me} Lenormant hésitèrent à garder celui-ci comme conseil et défenseur dans le procès en appel, ainsi qu'il résulte d'une lettre inédite à M^{me} de Boigne (*Archives Lenormant*): ils lui adjointèrent Berryer.
10. Voir *Jacques Langlais et Ondine Valmore*, par A. H. DE FAVREUIL, dans la *Revue Douaisienne* de janvier 1933, pp. 131 et suiv. — Langlais collaborait, d'ailleurs, à la *Presse*.
11. *Archives de Favreuil*. Lettres de Louise Colet à Jacques Langlais; ces lettres qui vont de juillet 1849 à janvier et février 1851 sont encore inédites. La plupart ne portent qu'une indication de jour; on les a datées d'après leur contenu. — Le compte rendu des deux audiences consacrées à l'affaire parut dans les journaux du temps; nous avons consulté particulièrement les *Débats* et la *Presse*. Toute cette affaire mérite une étude plus détaillée que nous comptons écrire avec le secours des *Archives Lenormant* et des *Archives de Favreuil*.
12. *Le Droit*, journal des *Tribunaux*, numéros du 11 et du 21 décembre 1850.
13. *Archives Lenormant*. Dossier XI. Lettre de M^{me} Lenormant à Paul David, 28 août 1849. — Paul David était alors à Bordeaux où il prenait quelque repos dans sa famille : de Saint-Éloi, M^{me} Lenormant le tenait au courant de tous ses ennuis. C'est de

cette correspondance que sont extraites toutes les lettres inédites qui suivent. Il semble que Louise Colet n'ait point donné de suite au projet de publier une « brochure » sur le procès de 1849 — projet dont s'inquiétait M^{me} Lenormant. Sans doute reçut-elle de quelques amis avisés le conseil de se tenir tranquille. Sainte-Beuve fut de ceux-là, car, faisant allusion au plaidoyer de Langlais, et peut-être au témoignage de Béranger, il lui écrivit, vers cette époque, qu'elle avait été « bien mal conseillée » en toute cette affaire. (Communication de M. Jean Bonnerot, d'après une lettre inédite). Reprenant, en 1852, dans ses *Derniers Portraits Littéraires*, son article sur Benjamin Constant qui était, depuis 1844, à l'origine de toute l'affaire, il y ajoutait une longue « note », où il maintenait son interprétation du caractère de Benjamin : « La publication de ces lettres, commencée dans le journal *La Presse*... a été interrompue par un procès dans lequel l'avocat de M^{me} Colet s'est fait à son tour le défenseur de Benjamin Constant contre ce qu'il appelait nos interprétations trop fines et trop subtiles... J'avoue avoir éprouvé quelque impatience en entendant ce concert de choses fausses et convenues, dites et répétées par des gens qui n'étaient pas tous juges au même degré. » — Louise Colet, en tout cas, conserva sa rancune; son fiel, recuit avec les années, se déversa dans un chapitre de son livre *L'Italie des Italiens* (tome II, pp. 315-330), où elle conte une conversation qu'elle eut en 1860, à Ravenne, avec la princesse Murat-Rasponi, fille du roi Murat. Elle y donne, entre autres, ce curieux détail : « J'ai réuni tous les documents relatifs à cette affaire qui fut un des grands chagrins de ma vie et une sorte de ruine pour moi. Ces documents, je ne m'en sépare jamais; je les ai apportés en Italie, ils sont au fond de ma malle, et je vous les enverrai ce soir... » Louise Colet voyageait ainsi avec sa haine tout empaquetée dans ses bagages! — Pour les articles de Louis de Loménie, voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet et du 1^{er} septembre 1848.

14. Voir André GAYOT, *Fortunée Hamelin*. Paris, Émile-Paul, 1911, pp. 291-305.
15. Voir André-Marie et Jean-Jacques Ampère, t. II, pp. 183 et suiv.; M^{me} Récamier, *les amis de sa jeunesse*, pp. 349-352.
16. Lettres de Guizot à M^{me} Lenormant dans le *Correspondant* du 25 février 1896 : lettre XXX, datée du « Val-Richer, samedi 1^{er} septembre 1849 ».
17. *Archives Lenormant*. Dossier LVIII. Lettre de Maujard en date du 1^{er} septembre. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, pp. 27-29.
18. *Archives Lenormant*. Dossier LVIII. Le brouillon de cette longue lettre est tout entier de la main de M^{me} Lenormant; il comporte trois corrections sans importance, donc l'une paraît être due à Charles Lenormant. M^{me} Lenormant appelle Hyde de Neuville « Monsieur le comte »; ambassadeur à Lisbonne, il avait été fait comte de Bemposta par le roi de Portugal qu'il avait défendu, comme chef du corps diplomatique, contre un mouvement révolutionnaire : voir ses *Mémoires*, t. III, p. 188.
19. Lettre inédite de M^{me} Lenormant à Paul David, « 22 septembre 1849 ».
20. Cette lettre existe dans les *Archives de Combourg*.
21. Voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II.
22. Voir *idem* p. 59; pp. 184-186, la première rédaction de Chateaubriand, et pp. 279-281 notre commentaire. Les lettres de M^{me} Récamier à la reine Caroline publiées par L. Colet dans *L'Italie des Italiens*, t. II, pp. 330-334, contiennent à l'amour du duc de Rohan des allusions doucement malicieuses; le 20 octobre 1824, M^{me} Récamier, au cours de son second exil en Italie, écrit de Naples à la reine : « ...Vous savez que j'ai trouvé à Rome l'abbé de Rohan; qu'avez-vous pensé de sa vocation? Il vous conserve un souvenir reconnaissant; nous avons longtemps parlé de vous et peut-être s'est-il fait un scrupule du plaisir qu'il avait pris à se rappeler ses innocentes amours... » De Trieste, où elle était exilée, la reine répondait bientôt : « ...J'ai été sensible au souvenir de l'abbé de Rohan; s'il ne se fait pas un scrupule de ma pensée, dites-lui que je me recommande à ses prières; faites par un homme aussi bon que lui, elles doivent être exaucées. Sa vocation ne me surprend pas : toute âme tendre est portée aux extrêmes... » (*Souvenirs et Corresp.*, t. II, p. 145). Revenue à Rome, M^{me} Récamier fit la commission et en rendit compte : « L'abbé de Rohan... a été très touché de votre souvenir et de la grâce délicate avec laquelle il était exprimé : il m'a bien recommandé de vous parler de lui; et sa voix si touchante l'a été plus encore en parlant de vous. Les souvenirs que vous laissez ne

s'effacent point... » En 1826, enfin : « Les sermons du duc de Rohan ont toujours un prodigieux succès. Je crains pour lui qu'une image charmante ne vienne quelquefois troubler ses pieuses méditations... » Tous ces textes ne semblent point démentir la piquante version donnée par M^{me} de Boigne (*Mémoires*, t. II, p. 287).

23. Le 31 octobre 1849, la *Presse* annonçait en 1^{re} page la reprise pour « la semaine prochaine » du *Collier de la Reine* qui « ne sera plus interrompu » ; le roman ne recommença cependant que le 14 novembre. Le 25 décembre (c'est sans doute aux environs de cette date que l'accord définitif intervint entre Sala et Girardin) nouvelle annonce (reproduite les 28, 29 décembre 1849, 3, 11, 12 janvier 1850) : « Après le *Collier de la Reine* par M. Alexandre Dumas, la *Presse* reprendra et achèvera la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* par M. de Chateaubriand. » Puis le 27 janvier, cette promesse précise : « Mercredi, (donc le 30 janvier) nous reprendrons les *Mémoires d'Outre-Tombe* » ; promesse renouvelée le mardi 29 : « Demain nous reprendrons etc... » — et démentie par l'événement. — La matière du livre Dixième fut épuisée en 7 feuillets : 8, 9, 12, 13, 19, 20 et 21 février.

24. *Archives de Favreuil*. Inédit.

25. Cependant, la décision prise par Sala d'insérer dans le Douzième volume des *Mémoires* la *Post-Face* composée des souvenirs de Daniélo sur M. et M^{me} de Chateaubriand que la *Presse* avait publiés, provoqua l'émoi des exécuteurs testamentaires. Charles Lenormant et le comte de Chateaubriand correspondirent longuement à ce sujet depuis le mois d'août jusqu'au début du mois de décembre 1850 (*Archives Lenormant*. Dossier LVIII). Les exécuteurs testamentaires (le duc de Lévis se joignit pour la circonstance à ses collègues) finirent par se mettre d'accord sur une note de protestation qui dégageait leur responsabilité ; elle parut le 21 novembre, suivie de cinq signatures, — il manquait celle d'Hyde de Neuville qui avait, pour des raisons personnelles, préféré s'abstenir, — dans le journal *l'Union* à la suite d'un des feuillets où Daniélo reproduisait ses *Souvenirs*, dans les *Débats* et dans une ou deux autres feuilles : « Les exécuteurs testamentaires de M. de Chateaubriand et les personnes chargées par lui de surveiller la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* avaient pour mandat la reproduction exacte du manuscrit. Ce mandat a été accompli : l'impression des *Mémoires* est terminée à la page 285 du douzième volume. Les détails qui ont été ajoutés à ce douzième volume, sous le titre de *Postface*, étant une œuvre étrangère aux *Mémoires*, les exécuteurs testamentaires déclarent que, bien loin de revêtir cette publication de leur *visa*, leur volonté comme leur devoir sont d'y rester absolument étrangers. Ils n'entendent, d'ailleurs, en discuter ni le mérite ni l'exactitude, M. de Chateaubriand ayant marqué lui-même le degré auquel il lui convenait d'occuper le public des détails de sa vie privée. » — La publication du douzième volume des *Mémoires* avait été annoncée le 5 octobre par la *Bibliographie de la France*.

ÉPILOGUE

LE DESTIN DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1. *Lectures des Mémoires*, p. 12 (« Préface Testamentaire » de 1833) ; phrase reprise dans *l'Avant-Propos* de 1846 ; éd. BIRÉ, t. I, p. III.
2. Voir *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1850 : « M. de Chateaubriand, étude morale et politique. »
3. Voir l'article de Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel* du lundi 27 mai 1850, *Causeries du Lundi*, t. II, p. 143 ; et *Chateaubriand et son Groupe littéraire*, t. II, pp. 439-453.
4. SAINTE-BEUVE, *Correspondance avec M. et M^{me} Juste Olivier*, p. 367 : « J'ai dû parler (de la *Vie de Rancé*), étant dans la gueule du lion. » Comparaison reprise, avec l'image de la cigale, dans *Chateaubriand et son Groupe Littéraire*, t. I, p. 18.
5. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 432 (article écrit après la publication du huitième volume, le 18 mars 1850) ; t. II, p. 143 (27 mai 1850).
6. *Fonds Lovenjoul* : notes (inédites) au crayon inscrites par Sainte-Beuve dans les marges des tomes I et II de l'édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* publiée en 1849 par Mélinecans et C^{ie} à Bruxelles ; sur cette édition, voir *Deux livres des Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 119.

7. L. COLET, *Quarante-cinq lettres de Béranger* : « Plus tard, Chateaubriand fit lire en entier ses *Mémoires* manuscrits à Béranger. Celui-ci m'en a souvent parlé en me faisant remarquer les coupures qui furent faites dans la publication. »
8. *Lettres d'un Sédentaire à M. Adolphe Sala* par A. DE PONTMARTIN, dans l'*Opinion Publique* ; cinq lettres, qui parurent les 15 et 22 février, les 2, 9 et 15 mars 1851.
9. *Pendent opera interrupta* (Enéide, IV, 88) ; épigraphe inscrite dans le dessin gravé en tête de la première édition des « *Pensées de M. Pascal*, à Paris, chez Guillaume Desprez, 1670 ».

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Hormis ceux de *Chateaubriand* et de *Madame Récamier*, on trouvera ici les noms de toutes les personnes citées dans le texte de l'ouvrage. On n'a enregistré qu'une seule fois les auteurs des livres de référence courante et les possesseurs de collections ou d'archives qui sont indiqués dans la *Note Bibliographique*. Pour les ouvrages allégués dans les *Notes et Remarques*, on a relevé à chaque mention les noms de leurs auteurs et les noms propres compris dans leurs titres; on n'a point relevé, toutefois, ceux de leurs éditeurs.

ADDISON, 155.

ADÉLAÏDE (M^{me}), sœur du roi Louis-Philippe, 93.

AGOULT (M^{me} d'), 426.

ALARIC, 315.

ALBANE (l'), 165.

ALBANO (le pêcheur d'), 334, 338.

ALBRIZZI (M^{me} Teotochi), 135, 141, 172, 176, 177-179, 180, 181, 183, 191, 354, 448, 449.

ALCÉE, 431.

ALEXANDRE DE MACÉDOINE, 85.

ALEXANDRE I^{er} (Czar), 308.

ALFIERI, 178.

ALLART (Hortense, M^{me} de Méritens, P. de Saman), 11, 12, 39, 57, 62, 64, 66, 68, 69, 89, 90, 91, 92, 93, 103, 104, 163, 260, 265, 267, 345, 346, 356, 410, 414, 419, 425, 429, 430, 434, 435, 436, 437, 476.

ALLEUZ (Victoire des), 418.

ALMAZAN (duc d'), 457.

AMELIN (M^{me}), secrétaire chez M^{me} Récamier, 393.

AMEY (M^{lle}), 90.

AMPÈRE (Jean-Jacques), 27, 28, 29, 44, 73, 74, 75, 76, 91, 122, 142, 147, 221, 223, 228, 240, 242, 243, 244, 245, 257, 268, 269, 273, 285, 347, 349, 356, 358, 362, 368, 370, 378, 379, 383, 384, 385, 388, 394, 402, 405, 423, 426, 431, 432, 441, 448, 453, 456, 460, 467, 474, 478, 480.

ANCELOT (M^{me}), 452.

ANDRIEUX (Georges), 430.

ANGOT (E.), 419.

ANGOULÈME (duc d'), le Dauphin, 37.

ANGOULÈME (duchesse d'), 139.

ANNIBAL, 9.

ANTIOCHE (comte d'), 459, 474, 477.

ANTOMARCHI (Docteur), 82.

ANTONIO, guide de Chateaubriand à Venise, 140, 141, 142, 160, 161-163, 191, 194-195, 197.

APPONYI (comte Rodolphe), 454.

ARIOSTE 150, 442.

ARMANI (poète vénitien), 111, 438.

ARNA (Jacques), 437, 463, 466, 469, 471,

ATTILA, 127, 154.

AUBRÉE (Étienne), 418.

AUDIBERT, 452.

AUGUSTIN-THIERRY (A.), 426, 454, 457.

AULU-GELLE, 261.

BAIL (Madame), 12.

BALDENSPERGER (Fernand), 453, 458.

BALLANCHE (Pierre-Simon), 16, 17, 18, 19, 24, 27, 31, 58, 60, 73, 74, 87, 91, 92, 106, 112, 221, 223, 242, 243, 245, 256, 269, 276, 283, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 312-315, 318, 321-326, 327, 330, 331, 336, 338, 339, 343, 347, 353, 362, 368, 370, 374, 377, 393, 394, 413, 414, 421, 428, 431, 434, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 469, 472, 473, 474, 475, 476, 478.

BALZAC (Honoré de), 235, 264, 331, 385, 469.

BAPTISTE, valet de chambre de Chateaubriand, 270.

BARANTE (Claude-Ignace de), 436.

BARANTE (Prosper, baron de), 17, 18, 19, 96, 97, 98, 306, 329, 421, 424, 436.

BARANTE (baron de), 436.

BARATTIERI (Nicolas), 149.

BARBIER (Auguste), 84, 124, 441.

BARBIERA (Raffaello), 448.

BARCHOU (N.), 469.

BARCHOU (A. Baron de Penhoen), 335, 469.

- BARRÈS (Maurice), 262.
 BASSAN (le), 112, 150.
 BAUDRY (éditeur), 118, 440.
 BAUFFREMONT (M. de), 135.
 BAUFFREMONT (M^{me} de), 107, 135, 136, 138, 140, 143, 201, 208, 213, 437, 450.
 BAYART (Charles), 452.
 BAYART (M^{me}), 471.
 BEAU DE LOMÉNIE (E.), 419, 431.
 BEAUHARNAIS (Eugène de), 333.
 BEAUMONT (Pauline, comtesse de), 10, 15, 19, 41, 102, 116, 268, 417, 442.
 BEAUNIER (André), 419, 439.
 BEAUVOIR (Roger de), 473.
 BÉDARIDA (Henri), 440.
 BELGIOJOSO (princesse), 68, 452.
 BELLOC (M^{me} Louise), 121, 440.
 BENZONI (Comtesse), 135, 142, 172, 177, 179-184, 354, 449, 451.
 BÉRANGER, 12, 51, 57, 59, 62, 63, 90, 91, 93, 243, 253, 265, 359-360, 372, 395-396, 397, 398, 408, 410, 425, 429, 435, 436, 471, 473, 474, 479, 480, 482.
 BÉRANGER (Madame de), 12.
 BERNADOTTE (le Maréchal), 17, 335, 373, 399.
 BENAARDI (M^{sr} Jacopo), 447.
 BERNIS (abbé de), 172.
 BERRY (duc de), 2.
 BERRY (duchesse de), 9, 56, 59, 61, 92, 93, 106, 107, 109, 110, 117, 132, 133, 134, 138, 139, 143, 165, 169, 201, 207, 208, 210-212, 247, 262, 349, 353, 354, 371, 438, 444, 445, 451.
 BERRYER, 106, 381, 400, 479.
 BERTHAUT (architecte), 25.
 BERTHAUT (M^{me}), 422.
 BERTIN, l'ainé, 111, 112, 116, 446.
 BERTRIN (abbé), 214-216.
 BÉTHUNE, libraire, 457.
 BETTIO (abbé), 140, 141, 159, 444.
 BEUCHOT, 454.
 BEUGNOT (vicomte Arthur), 457.
 BIANCHI (N.), 447.
 BIGNAN (A.), 441.
 BIRÉ (Edmond), 134, 136, 138, 139, 411, 412, 415, 449, 452, 455, 473.
 BLOCH (Oscar), 440.
 BOIGNE (Comtesse de), 1, 27, 60, 72, 73, 80, 84, 92, 93, 106, 228, 270, 275, 339, 340, 347, 361, 386, 387, 388, 394, 407, 414, 416, 423, 429, 434, 436, 470, 473, 476, 477, 478, 479, 481.
 BOILEAU, 235.
 BOISHAMON (vicomte du), 444.
 BONAPARTE (Joseph, le roi d'Espagne), 84.
 BONAPARTE (M^{me} Joseph), 325.
 BONAPARTE (Louis, roi de Hollande), 80.
 BONAPARTE (Lucien), 84, 301-304, 305, 306, 310, 324, 373, 397, 399, 404, 406, 413, 464, 465, 467, 468.
 BONINGTON (Richard), 127-128, 174, 200, 356, 442.
 BONNEROT (Jean), 425, 453, 468, 480.
 BONNEVIE (abbé de), 275.
 BORDEAUX (duc de), voir comte de CHAMBORD.
 BORDEAUX (Henry), 433, 434.
 BORGHÈSE (Pauline, Bonaparte), princesse, 330.
 BOSSUET, 35, 154, 214, 271, 277, 281, 334, 352.
 BOUCHARDY (F.), 427.
 BOUFFLERS (chevalier de), 17, 328.
 BOUILLY (Jean-Nicolas), 292-293, 463.
 BOUJU (M.), notaire, 247.
 BOURQUENY (de), Secrétaire d'Ambassade à Londres, 420.
 BRAGADINO (Antoine), 156.
 BRANCAS (M. de), 472.
 BRANTOME, 282.
 BRÉZÉ (M. de), 348.
 BRICON (Édouard), 358, 459, 473.
 BRIFAUT (Charles), 346, 378, 394.
 BRILLAT (Dr), 469.
 BRILLAT-SAVARIN, 469.
 BRIZEUX (Auguste), 123-124, 441.
 BROGLIE (prince Albert de), 310, 392, 409.
 BROGLIE (Victor duc de), 99, 297, 391, 392, 397, 398, 402, 403, 404, 405, 437, 440, 464, 465, 479.
 BROGLIE (Albertine de Staël, duchesse de), 322, 331, 392.
 BROLLO (Angelo), frère de Zanze, 160.
 BROLLO (Antonio), le geôlier de Pellico, 160.
 BROLLO (M^{me}), mère de Zanze, 142, 161-164.
 BROSSES (président de), 112, 439.
 BRUNEAU (Jules), 468.
 BULOZ (François), 215, 225, 226, 227, 230, 452, 455.
 BULWER-LYTTON (Henri), 62, 64.
 BYRON (lord), 34, 38, 100, 110, 120, 121, 123, 124, 127, 128, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 142, 145, 146, 150, 157, 158, 159, 168, 170, 173, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 186, 190, 197, 199, 200, 205, 229, 240, 281, 354, 355, 356, 371, 440, 441, 446, 448, 449, 450, 451.
 CADOU DAL (Georges), 335.
 CAHOUE (M^e Augustin-Barthélemy), notaire, 247, 248, 249, 377, 457.
 CAMOENS, 81, 433.
 CANALETTO (le), 127, 128, 174.
 CANNING (George), 346.
 CANOVA, 17, 99, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 223, 324, 329, 335, 375, 399, 404.
 CAPELLO (Bianca), 124, 192.
 CARAMAN (duc de), 428.
 CARMOUCHE, 237.
 CARNÉ (Louis de), 460.
 CARREL (Armand), 57, 263, 265.
 CARRER (Luigi), 180.
 CARTIER (Ernest), 461.
 CASANOVA, 172, 174, 448.

- CASTELBAJAC (comtesse de), voir OCCITANIENNE.
- CASTELLANE (Cordélia, comtesse de), 11, 27, 77, 78, 102, 420, 425, 431, 432, 450.
- CATELAN (M^{me} de), 295.
- CATULLE, 296.
- CAUX (M. de), 428.
- CELLES (M^{lle} de), 442.
- CELLINI (Benvenuto), 336, 470.
- CÉSAR, 213.
- CHAIX d'EST-ANGE (M^e), 394, 397, 398, 399, 475, 478, 479.
- CHALAIS-PÉRIGORD (M^{me} de), 241, 455.
- CHALVET (Maurice), 425, 434, 453.
- CHAMBORD (comte de) ou HENRI V, 3, 9, 37, 56, 61, 80, 107, 110, 210, 211, 212, 213, 350, 351, 353, 371, 418, 471, 472.
- CHAMPION (Honoré), 215.
- CHAMPION (Édouard), 139, 413, 416, 419, 439, 458, 459, 474, 477.
- CHARLES X, 2, 9, 29, 37, 61, 80, 110, 138, 169, 210, 211, 212, 221, 247, 258, 261, 268, 351, 428, 451.
- CHARLÉTY (Sébastien), 421, 428.
- CHARRIÈRE (M^{me} de), 310, 374, 395, 463.
- CHARRIÈRE DE SEVERY (M. de), de Lausanne, 419.
- CHASTENAY (Madame de), 10.
- CHASTENAY (Victorine, comtesse de) l'auteur des *Mémoires*, 421.
- CHATEAUBRIAND (René, comte de), père de l'écrivain, 49.
- CHATEAUBRIAND (Apolline de Bédée, comtesse de), mère de l'écrivain 50.
- CHATEAUBRIAND (Céleste Buisson de Lavigne, vicomtesse de), femme de l'écrivain, 8, 13, 20, 21, 56, 58, 60, 61, 74, 87, 89, 90, 103, 106, 110, 111, 140, 141, 210, 244, 245, 248, 249, 255, 270, 271, 274, 275, 346, 347, 348, 350, 353, 354, 356, 363, 376, 377, 386, 417, 430, 433, 439, 443, 444, 445, 460, 461.
- CHATEAUBRIAND (Lucile de) ou M^{me} DE CAUD, 10, 49, 117, 279-280, 419, 478.
- CHATEAUBRIAND (Louis, comte de), le neveu de l'écrivain, 61, 364, 377, 379, 380, 381, 382, 385, 388, 404, 405, 451, 476, 477, 478, 481.
- CHATEAUBRIAND (Christian de), neveu de l'écrivain, 200.
- CHATELAIN (Nicolas), 235, 236, 454.
- CHATILLON (duchesse de), 12.
- CHÉDIEU DE ROBETHON, 438.
- CHÈNEDOLLÉ, 37, 425, 438.
- CHÉNIER (Marie-Joseph), 421.
- CHIABRERA, 140.
- CHINARD (Joseph), le sculpteur, 370.
- CHINARD (Gilbert), 424.
- CICOGNARA (comte), 141, 142, 148, 150, 173, 174-176, 442, 448.
- CLARKE (Mary), voir M^{me} MOHL.
- CLAUSEL DE COUSSERGUES, 274, 461.
- CLERGEAU (abbé), 426.
- CŒUR (abbé), 289.
- COGNI (Margarita), 121, 157, 446.
- COLET (Hippolyte), 373.
- COLET (Louise), née Revoil, 265, 266, 300, 373-374, 375, 389, 390-408, passim; 414, 464, 474, 475, 478, 479, 480, 482.
- COMINES (Philippe de), 145, 154.
- COMTE (Charles), 454.
- CONDÉ (Le grand), 271.
- CONSALVI (Cardinal), 445.
- CONSTANT (Benjamin), 17, 18, 98, 102, 291-311 passim, 324, 327, 330, 333, 337, 373, 374, 375, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 402, 404, 406, 407, 413, 421, 441, 454, 462-465, 468, 475, 478, 480.
- CONSTANT (M^{me} Benjamin), 310.
- CONSTANT (Charles de), 106, 254, 463.
- CONSTANT (Rosalie de), 90, 102, 106, 427, 429.
- CONSUL (le Premier), voir NAPOLÉON.
- COOPER (Fenimore), 36.
- CORBINELLI, 235.
- CORDIER (Henri), 427.
- COTTENS (M^{me} de), 61, 429, 455.
- COTTRAU (M.), 82.
- COURBONNE (M^{me} de), 373.
- COUSIN (Victor), 352, 373, 472, 475.
- CRAVEN (lady), 113, 439.
- CUMBERLAND (duchesse de), 12, 55, 428.
- CUSSY (chevalier de) 428, 452, 476.
- CUSTINE (Delphine de), 10, 25, 110, 129, 130, 419, 438.
- CYVOCT (Amélie), voir M^{me} LENORMANT.
- DAQUERRE, 285.
- DANDOLO (le Doge), 155.
- DANIEL, 37.
- DANIÉLO (Julien), 231, 350, 352, 353, 366, 368, 369, 375, 383, 425, 451, 452, 454, 460, 471, 472, 474, 481.
- DANTE, 150, 176, 178.
- DARU (le comte), 124, 128, 446.
- DAUDET (Ernest), 422, 423.
- DAVID (le roi), 417.
- DAVID (J.-L.), le peintre, 17, 430.
- DAVID (Paul), neveu de M^{me} Récamier. 73, 76, 85, 91, 105, 106, 367, 368, 370, 374, 389, 401, 403, 405, 407, 414, 422, 423, 431, 433, 434, 436, 437, 472, 475, 478, 479, 480.
- DAVID d'ANGERS, 386, 477.
- DECAZES (comte), 25.
- DEFFAND (M^{me} du), 454.
- DEGUERRY (abbé), 476.
- DEJUINNE (François-Louis), 122, 151, 440.
- DELACROIX (Eugène), 128.
- DELAPALME (M^e Adolphe), notaire de M^{me} Récamier, 478.
- DELAVIGNE (Casimir), 122, 123, 124, 441.
- DELÉCLUZE (Étienne), 424.
- DELISLE (Léopold), 469.

- DELLOYE (H.), 246, 247, 248, 249, 250, 253, 273, 361, 457, 474.
 DELPHIN (M.), 475.
 DENIS (Ferdinand), 426.
 DESBORDS-VALMORE (Marceline), 265, 266, 396.
 DESCHAMPS (Émile), 125.
 DEVONSHIRE (duchesse de), 335.
 DINELLI, 206.
 DINO (duchesse de), 455, 457.
 DOLFIN TRON (Caterina), 172.
 DOLLINGER (Albert), 425.
 DOLLOT (René), 438, 439, 440.
 DOUDEAUVILLE (duc de La Rochefoucauld-Doudeauville), 17.
 DRAGO (comtesse del), 12.
 DUBOIS (Paul-François), fondateur du *Globe*, 223.
 DUBUISSON (A.), 442.
 DUCHEMIN (Marcel), 422, 439, 473.
 DUCREST (M^{me} Georgette), 320, 466.
 DUFOUR (M^e Jean), notaire à Paris, 414, 444, 456.
 DUMAS (Alexandre), 69, 75, 84, 361, 408, 431, 434, 481.
 DUPIN (M^{me} Antoinette), 223, 231.
 DURAS (duchesse de), 10, 12, 18, 19, 20, 23, 26, 29, 32, 36, 41, 48, 49, 54, 56, 116, 237, 268, 388, 419, 421, 422, 423, 424, 426, 427, 428, 452, 454, 455.
 DURFORT (comtesse de), 414, 427, 430, 437, 462, 474.
 DURRY (Marie-Jeanne), 415, 434, 443, 444, 445, 447, 454, 455, 457, 459, 461, 474.
 EGGER (Max), 449.
 EMO (amiral), 153.
 EMPÉDOCLE, 90.
 ENFANTIN (le père), 68.
 ENGHIEU (duc d'), 2, 270, 272, 274.
 ESCARS (M^{me} d'), 235.
 ESTÈVE (Edmond), 441.
 ESTOURNELLES (M^{me} d'), sœur de Benjamin Constant, 394, 400, 463, 464.
 ETEx (Antoine), 373, 475.
 FABIUS (Emmanuel), 437.
 FAGET (Joséphine), 476.
 FAGUET (Émile), 215.
 FALLOUX (comte de), 143, 422, 439, 445.
 FANNY (femme de chambre de M^{me} Récamier), 73, 75.
 FARCY (Julie de Chateaubriand, comtesse de), 242.
 FARJASSE (D. D.), traducteur de B. Cellini, 470.
 FATIO (Guillaume), 435.
 FAVRE (Jules), 400, 479.
 FAVREUIL (M. A. H. de), 414, 479.
 FENELON, 93, 210.
 FERRAND (M. Humbert), correspondant de Pellico, 168-169, 447.
 FESCH (cardinal), 417.
 FEUGÈRE (Anatole), 435.
 FEUILLET DE CONCHES, 457.
 FITZ-JAMES (Édouard, duc de), 1, 8, 21, 59, 69, 130, 131, 414, 416, 418.
 FITZ-JAMES (Jacques de), 130-131, 350, 414.
 FITZ-JAMES (marquise de), 4, 417.
 FLAUBERT (Gustave), 373.
 FLAVIGNY (M. de), 428.
 FLORIDIENNES (les deux), 152, 195.
 FONTANA (M^e), 459, 474.
 FONTANES (Louis, marquis de), 42, 43, 101, 111, 214, 274, 410, 411, 445, 449.
 FORBIN (comte de), 18, 19, 102, 122, 151, 296, 297, 330, 421, 440, 469.
 FORNARINA (la), voir MARGARITA COGNI.
 FOSCARI (le doge), 202.
 FOSCARINI (Jacopo), 180.
 FOSCOLO (Ugo), 178.
 FOUCHER (Paul), 442.
 FRA-MAURO, 150.
 FRANCE (Anatole), 262.
 FRANÇOIS I^{er}, roi de France, 173.
 FRANÇOIS II, empereur d'Autriche, 161.
 FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, 54, 55, 421.
 FRISSELL (J. Fraser), 37.
 FROISSART, 36, 50.
 FURNE (éditeur), 457.
 GAÏX (Coralie de), 424.
 GAMBÀ (M), 140, 141, 149, 170, 177, 191, 444.
 GARABED-DER-SAHAGHIAN (le Père), 438.
 GAUDOT, 18.
 GAY (Delphine), voir M^{me} EMILE DE GIRARDIN.
 GAY (Sophie), 126.
 GAYOT (André), 420, 480.
 GENLIS (M^{me} de), 283, 315-321, 327, 466.
 GENSÉRIC, 315.
 GÉRARD (François), le peintre, 17, 290, 321, 462.
 GÉRARD-GAILLY, 475.
 GERBET (abbé), 223.
 GERMÉ (abbé), 193.
 GHEUSI (P. B.), 419.
 GIRARDIN (Émile de), 263, 361, 365, 370, 376, 379, 380, 381, 382, 385, 386, 388, 389, 390, 392, 396, 397, 400, 401, 402, 403, 404, 407, 408, 409, 474, 477, 481.
 GIRARDIN (M^{me} Émile de) née Delphine GAY, 125, 126, 274, 442, 461.
 GIRAUD (Victor), 419, 425, 428, 429, 430, 432, 434, 435, 449, 453, 455, 459, 472.
 GISQUET (M^{lle}), 59, 119, 160.
 GOETHE, 34, 113, 186, 194, 450.
 GOLDONI (Carlo), 171, 172, 194-195, 197, 448, 450.
 GOSSELIN (l'éditeur), 239, 251.
 GOT (Edmond), 473.
 GREFFULHE (M.), 297.
 GRÉGOIRE DE TOURS, 36.
 GRÉGOIRE XVI, 270, 460.

GRIFFI (comte), 132, 135, 143.
GRIGNAN (M^{me} de), 246, 454.
GUÉRIN (Pierre), le peintre, 337.
GUICCIOLI (la comtesse), 121, 180, 182, 183, 449.
GUIZOT (François), 37, 228, 233, 400, 402, 404, 405, 453, 479, 480.
GUNNEL (Miss Doris), 424.

HAMELIN (Fortunée), 12, 63, 84, 91, 402, 420, 434, 467, 480.
HANOTEAU (Jean), 432, 434, 437.
HAUSSONVILLE (comte d'), 420, 422, 462.
HAUSSONVILLE (M^{lle} d'), 437.
HAUTEFEUILLE (M. d'), 287, 462, 473.
HAUTEFEUILLE (M^{me} d'), 269, 286-289, 331, 344, 374, 414, 456, 457, 459, 460, 462, 467, 469, 472, 474.
HENRI V, voir comte de CHAMBORD.
HENRIOT (Émile), 424.
HERRIOT (Édouard), 300, 413, 415, 421, 428, 464, 465, 466, 469, 478.
HOLBEIN, 65.
HOMÈRE, 205.
HORACE, 205, 282, 432.
HORTENSE (la reine), 28, 73, 75, 78, 79, 80, 81, 82, 85, 87, 88, 91, 105, 228, 432, 433, 434, 436, 476.
HOUDOTOT (Césarine d'), 436.
HOVIUS (M.), Maire de Saint-Malo, 449.
HUGO (Victor), 34, 35, 38, 40, 51, 52, 60, 83, 213, 235, 262, 264, 272, 374, 385, 429, 432, 433, 441, 451, 458.
HUMBOLDT (Guillaume, baron de), 17, 186.
HYDE DE NEUVILLE (baron), 232, 247, 254, 276, 351, 358, 364, 379, 380, 381, 382, 383, 388, 403, 404, 405, 414, 429, 457, 460, 461, 471, 477, 480, 481.

IMBERT DE SAINT-AMAND, 445, 451.
ISAÏE, 37.
IVES (Charlotte), voir lady SUTTON.

JACQUES II, roi d'Angleterre, 212.
JAMMES (abbé), 461.
JANIN (Jules), 225, 226, 227, 427, 452.
JANVIER (D.), 466, 469, 471.
JAUBERT (M^{me}), 452.
JAUGE (M.), banquier, 247.
JEANJEAN, libraire, 461.
JOHANET (Auguste), 472.
JORDAN (Camille), 17, 306, 324, 327, 329, 421.
JOSÉPHINE (l'Impératrice), 84.
JOSEPH-MARIE (frère), abbé de la Trappe, 358.
JOUBERT (Joseph), 111, 113, 198, 216, 219, 438, 439, 450, 457, 474.
JOUBERT (M^{me}), 111, 439.
JULIEN (domestique de Chateaubriand), 111, 113, 439.

KARR (Alphonse), 399, 475.
KERSAINT (Claire de), voir duchesse de DURAS.
KOCK (Paul de), 360.
KOTZEBUE, 291-293, 462, 463.
KRUDNER (M^{me} de), 181, 308, 310, 328, 441.

LABORDE (Alexandre de), 458.
LA BRUYÈRE, 340, 470.
LACORDAIRE (le Père), 243, 456.
LACROIX (Paul), 437.
LADREIT DE LACHARRIÈRE, 445, 460.
LADVOCAT, libraire-éditeur, 38, 46, 47, 232, 234, 249, 320, 424, 426, 464.
LA FAYETTE (le général de), 263, 265.
LA FAYETTE (M^{me} de), 235.
LA FERRONNAYS (le comte Auguste de), 130, 273, 428.
LA FERRONNAYS (M^{me} de), 432.
LAFFITTE (Jacques), 61.
LAFOND (l'acteur), 420.
LAFONT (le musicien), 26, 420.
LAFONT (M^{me}), 12, 26, 420.
LA FONTAINE, 261, 457.
LA FORCE (duc de), 414, 437, 442, 462.
LA FUYE (Maurice de), 442.
LAGARDE (M. de), 111.
L'AGNEAU, secrétaire-copiste chez Chateaubriand, 366, 459, 473.
LA HARPE, 301, 306, 324, 333, 373, 375, 399, 404, 406, 464.
LAMARTINE, 34, 78, 81, 124, 239, 264, 289, 385, 442, 473.
LAMBERTI (Antonio), 179.
LAMENNAIS (l'abbé Félicité-Robert de), 57, 214, 223, 232, 265, 289, 360, 471, 473.
LAMOIGNON (Christian de), 14, 420.
LA MORVONNAIS (H. de la), 449.
LANDINE (M. de), 232.
LANGLAIS (Jacques), avocat de Louise Colet et de la *Presse* en 1849, 396-399, 401, 406, 414, 478, 479, 480.
LANZI, 442.
LAQUIANTE (A.), 421.
LA ROCHEFOUCAULD (Sosthène de), 92, 223, 266, 267.
LAS-CASES (comte de), 43.
LATOUCHE (Henri de), 467, 468.
LATOUR (Antoine de), 440, 447.
LA TRÉMOILLE, 36.
LAUNAY (Louis de), 423, 426.
LAUNAY (v^{te} de), voir M^{me} de GIRARDIN.
LAVEDAN (Henri), 465, 466.
LAVERGNE (Léonce de), 223, 231, 233, 452, 461.
LAZZARINI, 192.
LE BRAZ (Anatole), 432.
LEBRUN (Pierre), 418.
LECOMTE (J.), 356, 473.
LEFÈVRE (Jules), dit ensuite LEFÈVRE-DEUMIER, 122, 440, 441.
LEGOUVÉ, 462.

- LE GRAS (Joseph), 439.
 LE GUENNEC (Louis), 469.
 LEMAITRE (Jules), 461.
 LE MAROIS (M^{me} la comtesse), 437.
 LEMOINE (M.), secrétaire intime et financier de Chateaubriand, 416.
 LENORMANT (Charles), 30, 74, 147, 221, 223, 245, 255, 352, 356, 367, 368, 374, 378, 381, 383, 384, 388, 389, 391, 395, 397, 402, 403, 405, 414, 452, 457, 472, 475, 478, 479, 480, 481.
 LENORMANT (M^{me} née Amélie Cyvoct), nièce de M^{me} Récamier, 30, 73, 74, 106, 245, 271, 273, 274, 300, 302, 316, 339, 356, 367, 368, 374, 378, 384, 386, 387, 389, 390-408 passim, 413, 414, 415, 419, 423, 424, 425, 437, 448, 455, 456, 457, 458, 460, 464, 465, 466, 468, 469, 470, 475, 476, 477, 478, 479, 480.
 LENORMANT (le Professeur Charles), 413, 425, 430, 437, 452, 466, 474.
 LÉONIE, surnom de M^{me} Récamier, 105, 313-315, 326, 339.
 LE PAYS DU TEILLEUL (M^{me}), 423.
 LE SAVOUREUX (docteur H.), 414, 422, 432.
 LE SAVOUREUX-PLEKHANOV (M^{me}), 472.
 L'ESTOILE (Pierre de), 176.
 LETISSIER (M^{me}), 289.
 LEVAILLANT (Maurice), 416, 419, 425, 426, 446, 454, 460.
 LEVERD (M^{lle}), 12, 420.
 LÉVIS (duc de), 247, 364, 370, 381, 388, 481.
 LIBERI, 193.
 LICHTENAU (comtesse de), 55.
 LINDSAY (Anna), 293, 310.
 LOËVE-VEIMARS, 463.
 LOMÉNIE (Louis de), 29, 374, 395, 396, 401, 404, 411, 418, 423, 425, 475, 476, 477, 480.
 LOMÉNIE (Charles de), 413.
 LONGHI, 180, 448.
 LOTI (Pierre), 262.
 LOUCHEUR (Louis), 468.
 LOUIS XIV, 173, 258, 261, 277, 346.
 LOUIS XV, 277, 335.
 LOUIS XVI, 36, 41, 54, 268, 277, 287.
 LOUIS XVIII, 2, 19, 25, 178, 308, 325, 333, 335, 351, 418.
 LOUIS-NAPOLÉON (prince), le prétendant, futur Napoléon III, 78, 80, 88, 105, 263, 386, 433.
 LOUIS-PHILIPPE (le roi), 1, 2, 3, 8, 9, 59, 60, 83, 247, 262-263, 267, 346, 372, 373, 416, 445.
 LOUISIANAISE (la), voir Célestine SONIAT.
 LOVENJOUL (vicomte-Spoelberch de), 414.
 LUCCHESI-PALLI (Hector, comte de), 107, 208, 450.
 LUYNES (duchesse de), 17.
 MABILLE (Victor), 450.
 MACDONALD (Maréchal), 17.
 MAC-MAHON (Maréchal de), 373.
 MAGNIN (Charles), 453, 454.
 MAINTENON (M^{me} de), 236, 241, 245, 258, 261, 262, 371, 458.
 MAISONFORT (Marquis de la), 177, 178.
 MAISTRE (Xavier de), 125, 442.
 MALAMANI (Vittorio), 448.
 MALO (Henri), 442.
 MALTHUS, 266.
 MANDAROUX-VERTAMY (M^e), avocat à la Cour de Cassation, conseil et exécuteur testamentaire de Chateaubriand, 247, 362-364, 369, 377, 378, 380, 381, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 403, 404, 405, 416, 419, 457, 474, 476, 477, 478.
 MANIN (Louis), le dernier Doge, 155.
 MANZONI, 81, 169, 423.
 MARC-AURÈLE, 94.
 MARCELLUS (comte de), 273, 420, 427, 443, 452, 460.
 MARESTE (M. de), 125.
 MARIÉTON (Paul), 475.
 MARIN (Scipion), 418.
 MARINI (Antonio), 177.
 MARONCELLI, 118.
 MARQUISET (Alfred), 456, 457, 459, 460, 462, 467, 469, 470, 473, 474, 476.
 MASINO (comtesse), 447.
 MASSÉNA, 399.
 MASSON (Pierre-Maurice), 425.
 MASUYER (Valérie), 82, 83, 228, 433, 434, 453, 476.
 MAUJARD, 369, 372, 375, 378, 383, 384, 402, 403, 406, 474, 476, 477, 480.
 MAURICE (Thomas), 147.
 MAYER (compositeur), 179.
 MELEGARI (Dora), 463, 465.
 MEMMO (Andrea), 173, 174, 448.
 MÉNIÈRE (Docteur Prosper), 445.
 MENNECHET (Édouard), 139, 231, 444.
 MERCEUR (Élisa), 265.
 MÉRIMÉE (Prosper), 35, 125, 424.
 MESNARD (comte de), 349.
 METTERNICH (Prince de), 17, 83, 143, 445.
 MICHAUT (Gustave), 216.
 MICHEL-ANGE, 151, 336, 470.
 MICHELET, 52, 264.
 MIGNARD, 10, 268, 386, 419, 478.
 MILA (la petite Iroquoise), 190, 365.
 MILTON, 239, 243, 244, 334, 455.
 MIRABEAU, 60.
 MIRAMON FITZ-JAMES (comte de), 414.
 MOCENIGO (Alvise), 174.
 MOCENIGO (M^{me}), 142, 173-174, 445, 448.
 MOHL (M^{me}), (Mary Clarke), 422, 453.
 MOLÉ (comte), 111, 422, 438, 439, 445.
 MOLMENTI (Pompeo), 439, 448, 449.
 MONICO (Jacopo), patriarche de Venise en 1833, 191.
 MONNET (M^{lle} Juliette), 422.
 MONNIER (Philippe), 448.
 MONSELET (Charles), 385.
 MONTAIGNE, 158, 233, 340.

- MONTCALM (Marquise de), 20, 21, 55, 56, 418, 421, 428.
- MONTESPAN (M^{me} de), 261, 262.
- MONTHOLON (comte de), 433.
- MONTLOSIER (François-Dominique Reynaud, comte de), 17, 449.
- MONTMORENCY (Mathieu, duc de), 17, 24, 26, 28, 95, 130, 187, 306, 315, 324, 327, 329, 334, 335, 414, 423, 425, 466.
- MONTMORENCY (M^{me} de), 31.
- MONTMORENCY-LAVAL (Adrien, duc de), 69, 223, 243, 245, 256, 257, 304-306, 324, 327, 329, 334, 370, 414, 422, 455, 458, 464.
- MONTMORIN (Pauline de), voir Pauline de BEAUMONT.
- MONTPENSIER (duc de), 440.
- MOORE (Thomas), 121, 197, 440, 446, 448, 449.
- MOREAU (Victor, le général), 335, 338, 399, 469.
- MOREAU (la maréchale), 17, 335.
- MOREAU (Marguerite), sœur du général, 469.
- MOREAU DE LIZOREUX (M.), 469.
- MOREAU (Pierre), 426.
- MORSEL (abbé), confesseur de M^{me} Récamier, 375, 389, 394, 397, 475, 478.
- MORTEMART (Marquis de), 242.
- MORTEMART (duc de), 456.
- MORTEMART (M^{lle} de), voir Duchesse de NOAILLES.
- MOUCHY (duchesse de), voir Natalie de NOAILLES.
- MUNDT (Theodor), 452.
- MURAT (Joachim), roi de Naples, 294, 296, 324, 333, 336, 337, 399, 460, 480.
- MURAT (Caroline), reine de Naples, 294, 324, 333, 336, 337, 448, 480.
- MURAT-RASPONI (princesse), 480.
- MURILLO, 146.
- MURRAY, 146, 446.
- MUSSET (A. de), 35, 124, 196, 264, 266, 373, 441.
- MUTTERER (D^r M.), 450.
- NADAILLAC (M. de), 18, 19.
- NAPOLÉON, 2, 18, 21, 27, 42, 44, 56, 59, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 95, 97, 104, 113, 127, 144, 149, 154, 155, 156, 174, 212, 240, 262, 268, 275, 277, 278, 284, 307, 330, 333, 334, 335, 337, 338, 357, 378, 383, 401, 406, 417, 433, 440, 458, 465, 468.
- NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE, fils aîné de la reine Hortense, 79.
- NAPOLÉON (prince Victor), 432, 434.
- NECKER (Jacques), 98, 99, 464.
- NECKER (M^{me}), 98, 99.
- NETTEMMENT (Alfred), 138, 231, 233, 455, 473.
- NICOLAS (Grand-duc), 55.
- NICOLAS (Grande-Duchesse), 55.
- NICOLLE (libraire), 298.
- NIEPCE, 285.
- NISARD (Désiré), 138, 216, 231, 232, 233, 234, 452, 454.
- NOAILLES (Natalie de), duchesse de Mouchy, 10, 21, 102, 110, 116, 117, 198, 204, 215, 229, 371, 419, 421, 439.
- NOAILLES (duc de), 210, 223, 237, 241, 242-243, 245, 256, 257, 260, 261, 262, 346, 347, 349, 356, 368, 371, 373, 378, 394, 404, 407, 414, 455, 456, 457, 473, 475.
- NOAILLES (duchesse de), 242, 261, 349, 367, 368, 455.
- NOAILLES (marquis de), 438, 445.
- NOAILLES (vicomtesse de), 242, 455.
- NODIER (Charles), 123, 439, 441.
- OCCITANIE (l'), (Léontine de VILLENEUVE, comtesse de CASTELBAJAC), 11, 12, 40, 51, 62, 64, 66, 80, 103, 163, 260, 267, 275, 419, 424, 429, 430, 437, 461.
- OLAGNON (Jean), 161.
- OLIVE (M^{lle} Olive Uginet), 15.
- OLIVIER (Juste), 461, 481.
- ORLÉANS (duc d'), voir LOUIS-PHILIPPE.
- ORLÉANS (duchesse d'), 1.
- ORLÉANS (le duc d'), fils de Louis-Philippe, 346.
- OSSIAN, 12, 432.
- OTWAY, 159.
- PADOVANINO (le), 193.
- PAILHÈS (abbé), 214-216, 419, 423, 427, 430, 439, 453, 457, 474.
- PAILLERON (M^{me} Marie-Louise), 414, 423, 424, 430, 434, 456, 457, 458, 470, 476.
- PALLADIO, 112, 115, 132.
- PALLUCCI (feld-Maréchal), 142.
- PANGE (comtesse Jean de), 437, 469.
- PAQUES, coiffeur de Chateaubriand, 452.
- PARDESSUS, 381.
- PARQUIN (M^{me} Claire), 82, 83, 85.
- PASCAL, 214, 282, 412, 442, 482.
- PASQUIER (Étienne-Denis, le Chancelier), 60, 407, 416, 418, 428.
- PAVIE (Victor), 468.
- PELLICO (Silvio), 118, 119, 135, 137, 138, 139, 142, 159, 160, 161-169, 189, 370, 371, 440, 444, 447.
- PÉTRARQUE, 27, 154, 169, 312, 313, 314.
- PHILIPPE, voir LOUIS-PHILIPPE.
- PHILIPPE VI, 41.
- PICCINI, 179.
- PICHOT (Amédée), 225, 226, 227, 440, 441, 452.
- PIE VII, 337, 445.
- PILORGE (Hyacinthe), 38, 56, 89, 129, 138, 139, 141, 142, 160, 165, 191, 197, 211, 213, 220, 221, 233, 246, 247, 254, 258, 268, 270, 276, 290, 343, 345, 346, 347, 349, 350, 366, 368, 369, 375, 376,

383, 425, 428, 438, 443, 448, 451, 452, 454, 470, 471, 472.
 PINDEMONTE (Ippolito), 169, 177, 178, 180.
 PINGAUD (Albert), 445.
 PITT (William), 346.
 PIXÉRÉCOURT (Guilbert de), 292, 463.
 PLATON, 340.
 PLON, libraire, 457.
 POIRIER (M^{lle} Alice), 446, 458.
 POLIGNAC (prince de), 37.
 POLO (Marco), 135.
 POMMIER (Jean), 459.
 PONTMARTIN (Armand de), 410, 411, 482.
 POUGENS, 282.
 POURRAT (éditeur de Chateaubriand), 232, 234, 236, 454.
 POZZO DI BORGO (le comte Charles-André), 17.
 PRAXITÈLE, 150.
 PRETTIGNY (M^{lle} de), 83.
 PRÉVOST (abbé), 38.
 PROPERCE, 432.
 PRUSSE (prince Auguste de), 16, 17, 24, 26, 87, 96, 102, 306, 319, 324, 327, 329, 337, 393, 466.
 QUADRI (Antonio), 128-129, 149, 155, 443.
 QUATREMÈRE DE QUINCY, 442.
 QUÉLEN (M^{sr} de), archevêque de Paris, 274, 461.
 QUINET (Edgar), 37, 223, 225, 227, 425, 427, 453.
 QUIRINI (Marina), voir Comtesse BENZONI.
 RACINE (Jean), 261, 264, 282.
 RANCÉ (abbé de), 167, 351, 352, 472.
 RANGONI (le cavalier), 180.
 RAPHAEL, 115, 151, 152, 190, 264, 268, 315, 336, 470.
 RAYNAL (Paul de), 438, 439, 450.
 REBECQUE (Charles de), 463, 464.
 REBECQUE (Émilie de), 463, 464.
 RÉCAMIER (Monsieur), 15, 24, 31 (sa mort), 323, 468.
 RÉGNIER (Henri de), 262.
 REICHARDT, 421.
 REICHSTADT (duc de), 80, 83.
 RENAULT (le papetier de Chateaubriand), 366, 474.
 RENIER-MICHEL (comtesse), 113, 114, 124, 147, 153, 172, 176-177, 178, 180, 438, 439, 446, 448.
 RICHARDSON, 432.
 RICHELIEU (duc de), premier ministre, 19, 20, 56, 428.
 RIGOT (Jean-Jacques), architecte genevois, 435.
 RIVET (ami de Bonington), 128.
 ROBERT (Clémence), 374, 393.
 ROCCA (M. de), 99.
 ROHAN-CHABOT (duc de), 336, 406, 480, 481.

ROMAIN (Jules), 470.
 RONCHAUD (M. de), 289.
 RONDELET (Antoine), 468.
 RONSARD, 38.
 ROSE (M^{me}), 10.
 ROSSI (l'annaliste vénitien), 447.
 ROTHSCHILD (Salomon, baron de), 202.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques), 35, 41, 76, 77, 100, 106, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 146, 157, 158, 281, 316, 317, 371, 431.
 ROYER-COLLARD, 298.
 RUBENS, 146.
 RUDLER (Gustave), 463.
 SABRAN (Elzéar de), 331.
 SACRATI (Orintia, marquise), 115, 438, 439.
 SACY (Silvestre de), consul de France à Venise en 1833, 445.
 SAINT-LEU (M^{me} de), voir Reine HORTENSE.
 SAINT-MICHEL, 115.
 SAINT-PAUL, 337.
 SAINT-PRIEST (vicomte de), 213, 247, 457.
 SAINT-QUIRIN (M. de), 429.
 SAINT-ROMAN (comtesse de), 419.
 SAINT-SIMON, 281.
 SAINTE-BEUVE, 18, 38, 39, 40, 44, 52, 69, 90, 91, 92, 103, 126, 135, 136, 138, 140, 151, 152, 168, 191, 214-217, 223, 225, 226, 227-231, 233, 235, 242, 244, 261, 262, 264, 273, 308, 319, 345, 352, 357, 371, 374, 395, 396, 409, 410, 411, 414, 421, 425, 426, 427, 430, 435, 437, 438, 443, 444, 452, 453, 454, 456, 461, 462, 463, 466, 468, 473, 476, 480, 481.
 SAINTE-MARTHE (fête de la), à Venise, 153.
 SALA (Adolphe), éditeur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, 247, 248, 249, 363, 365, 369, 372, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 389, 401, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 457, 477, 481, 482.
 SALOMON, 417.
 SALVAGE DE FAVEROLLES (M^{me}), 29, 30, 31, 32, 58, 73, 74, 79, 82, 87, 88, 105, 251, 414, 423, 424, 434, 437, 462.
 SALVANDY, 373.
 SALVERTE (Eugène de), 462.
 SAMAN (M^{me} P. de), voir Hortense ALLART.
 SAND (George), 137, 264-267, 372, 419, 425, 459.
 SANNAZAR, 140.
 SANSOVINO (le), 115.
 SANTA ROSA (Pietro di), 447.
 SANTI (professeur), 149.
 SAPEY, 302, 465.
 SAUSSURE (famille des), 89, 435.
 SAUSSURE (Horace-Bénédict de), 435.
 SAVARY (duc de Rovigo), 420.
 SCAMOZZI, 115.
 SCHILLER (géôlier de Silvio Pellico), 118.
 SCHLEGEL (Guillaume), 98, 319, 332.
 SCOTT (Walter), 36, 39, 50, 56.

SCUDÉRY (M^{lle} de), 459.
 SÉCHÉ (Léon), 419, 429, 430, 471, 472.
 SÉGALAS (Anaïs), 265.
 SEGATI (Marianna), 121.
 SEGUIN (l'abbé), 351.
 SEMONVILLE (marquis de), 418.
 SÉNÈQUE, 44.
 SÉVIGNÉ (M^{me} de), 235, 245, 454.
 SFORZA (G.), 447.
 SHAKESPEARE, 263-264, 458.
 SIEYÈS (l'abbé), 464.
 SIMIER, relieur, 457.
 SISMONDI (Sismonde de), 17.
 SONIAT (Célestine), la « Louisianaise », 267, 459.
 SOUMET (Alexandre), 441.
 SPAUR (comte), 141.
 STAËL (M^{me} de), 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 32, 73, 87, 88, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 104, 106, 120, 223, 283, 284, 285, 289, 290, 293, 295, 297, 298, 301, 305, 306, 310, 313, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 324, 327, 328, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 373, 374, 375, 376, 391, 392, 397, 398, 402, 404, 405, 406, 409, 410, 414, 420, 421, 424, 436, 437, 448, 464, 465, 467, 468, 469, 479.
 STAËL (Auguste de), 94, 99, 102, 295, 310, 332.
 STAËL (M^{me} Auguste de), 479.
 STEIBELT, 469.
 STENDHAL (Henry Beyle), 35, 125, 181, 196, 424, 449.
 SUE (Eugène), 361.
 SURAT (chanoine), 461.
 SUTTON (lady), Charlotte Ives, 11, 43, 51, 102, 103, 267, 419, 432.
 SWETCHINE (M^{me}), 117, 422, 426, 439, 452, 456.
 TACITE, 426.
 TALARU (M. de), 111.
 TALARU (M^{me} de), 111.
 TALLEYRAND (M. de), 107, 118, 208, 209, 274, 464.
 TALLIEN (M^{me}), 180, 328.
 TALMA, 17, 420.
 TASSE (le), 59, 112, 201.
 TASTU (M^{me} Amable), 223, 265.
 TAUMANZIA (Fiordiligi), voir Orintia SACRATI.
 TERTULLIEN, 156.
 THÉOCRITE, 193.
 THIERRY (Augustin), 37, 43, 47, 254, 426.
 THIERRY (M^{me} Augustin), 254, 457.
 THIERS, 372.
 THOMAS (Louis), 415, 439.
 THUCYDIDE, 426.
 THUREAU-DANGIN (M^e), avocat, homme d'affaires de Chateaubriand, 377.
 THYS (A.), 450.
 TIBULLE, 433.

TICKNOR (George), 422.
 TINTORET, 112, 150, 151.
 TITIEN, 111, 112, 141, 150, 176, 282, 444.
 TOCQUEVILLE (Alexis de), 240, 455.
 TRAVERSI (M^{sr}), chanoine de Venise, 191.
 TRESTON DE VAUJAS, 423.
 TROLLOPE (Mistress), 240, 455.
 TRONCHIN, 435.
 TROPLONG (le premier Président), 400.
 TROUBAT (Jules), 215, 216, 453.
 TURQUAN (J.), 469.
 VALÉRY (Antoine), 125-127, 128, 140, 141, 150, 153, 158, 181, 185, 186, 197, 198, 355, 356, 441, 442, 446, 449, 450, 473.
 VALMORE (Ondine), 396, 479.
 VALPINCÓN (M^e), notaire à Paris, 459, 474.
 VAN DER PERR (M.), 477.
 VAN TIEGHEM (P.), 432.
 VARENNE (Marc), 475.
 VAUFRELAND (de), 381.
 VELASQUEZ, 146.
 VÉRAC (marquis de), 242, 455.
 VERHILLE (Henri), 456, 477.
 VERNEUIL (duchesse de), 235.
 VÉRONÈSE (Paul), 112, 128, 150, 193.
 VICHET (marquise de), 11, 419.
 VIEILLARD (M.), 82, 433.
 VIGÉE-LEBRUN (M^{me}), 177.
 VIGNY (A. de), 34, 35, 263, 264, 374, 441, 453, 458, 475.
 VILLÈLE (Joseph, comte de), 37, 130, 376.
 VILLEMAIN, 38, 371, 373, 425, 426, 475.
 VILLENEUVE (Léontine de), voir l'OCCITANIENNE.
 VILLENEUVE (la), nourrice de Chateaubriand, 349.
 VILLETARD, secrétaire de la légation française à Venise, 155.
 VINCI (Léonard de), 151.
 VINTIMILLE (M^{me} de), 113, 438, 439.
 VIRGILE, 90, 205, 279, 376, 412, 429, 451.
 VITET (Ludovic), 147.
 VIVANT-DENON, 177, 178.
 VOLNEY, 356.
 VOLTAIRE, 100, 197, 310, 454.
 VOSS (M^{lle} de), 55.
 VUILLIAUD (Paul), 454.
 WALDOR (Mélanie), 265, 349.
 WASHINGTON, 81.
 WELLINGTON (duc de), 17, 324, 337, 339, 399, 404.
 WHITE-HOUSE, 452.
 ZANZE, 118, 119, 135, 137, 138, 139, 142, 157, 160-169, 173, 174, 198, 354, 370, 444, 445, 446, 447.
 ZULIETTA, 146, 158.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX

Il n'a point paru inutile d'enregistrer ici — à l'exception du nom de *Paris* — les noms des lieux, quelques-uns illustres, d'autres fort modestes, qui furent les décors de cette histoire, ou qui servirent de prétexte aux rêves de Chateaubriand. Ce relevé topographique n'est point, d'ailleurs, sans éloquence; qui aurait cru que, pour esquisser cette histoire des *Mémoires d'Outre-Tombe* pendant les dix-huit dernières années de leur auteur, on serait amené à citer cinquante fois le nom de Rome, où il n'est point alors retourné? On a cité de même cinquante-quatre fois le nom de Napoléon.

ABBAYE-AUX-BOIS (l'), 13, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 57, 71, 73, 74, 76, 79, 91, 109, 118, 119, 122, 125, 126, 137, 159, 168, 175, 176, 209, 221, 223-224, 225, 227, 228, 231, 237, 238, 241, 243, 244, 245, 246, 257, 269, 270, 273, 285, 286, 287, 289, 310, 316, 319, 325, 326, 328, 330, 337, 343, 344, 348, 353, 354, 357, 361, 368, 369, 373, 374, 377, 378, 386, 388, 389, 395, 401, 410, 411, 437, 438, 441, 447, 453, 455, 462, 468, 469, 475, 478.
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, à Venise, 141, 148, 150, 151, 160, 161, 175.
AIGLE D'OR (hôtel de l'), à Constance, 75.
AIGUES-MORTES, 275.
AIX-EN-SAVOIE, 353.
AIX-LA-CHAPELLE, 24, 312, 318, 465.
ALBANO, maison de Canova, 335.
ALBI, 275.
ALBION (hôtel d'), à Dieppe, 242-244, 456.
ALEXANDRIE, 206.
ALHAMBRA (l') de Grenade, 146, 148, 197, 206, 260, 439.
ALTORF (Suisse), 66.
ANCÔNE, 30, 424.
ANGERVILLIERS (château d'), domaine de M^{me} de Catellan, 295, 296, 310.
ANJOU (rue d'), appartement de M. Pasquier, habité par M^{me} Récamier en 1837-1838, 270.
ANJOU-SAINT-HONORÉ (rue d'), hôtel de M^{me} Récamier, 24.
ARANJUEZ, 439.
ARENENBERG (château d'), 73, 75, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 104, 105, 432, 433, 434.
ARGOS, 148.

ARMÉNIENS (couvent des), à Venise, 123, 200.
ARQUA, 169.
ARSENAL (l'), à Venise, 142, 153, 155, 192, 199, 445.
ASTYPALÉE (île d'), 315.
ATHÈNES, 10, 152, 153, 205, 469.
AULNAY, 21.
AUSTERLITZ, 113, 229.
AUSTERLITZ (pont d'), à Paris, 63.
AVIGNON, 234.
BAC (rue du), appartement de Chateaubriand, 85, 271, 275, 348, 353, 368, 377, 378, 379, 382, 386.
BALE, 65, 69, 75, 118, 431, 438, 440.
BAR-SUR-AUBE, 74.
BASSE-DU-REMPART (rue), appartement de M^{me} Récamier, 23, 300.
BEAUMONT-LE-ROGER, 457.
BEAUNE, 433.
BEAUSÉJOUR (Parc de), à Passy, séjour de M^{me} Récamier, 373.
BELGRAVE SQUARE, à Londres, 351.
BERCY, 420.
BERLIN, 26, 37, 42, 54, 55, 291, 428.
BESANÇON, 337.
BEX (relais de), en Suisse, 129, 419.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, 388, 389, 414, 430, 446, 447.
BIÈVRE (vallée de la), 272.
BLAYE (citadelle de), 107, 109, 349, 438, 445.
BLEUE (rue), appartement d'Hortense Allart, 62, 63.
BLOIS, 471.
BOLOGNE, 133.

BORGHÈSE (villa), à Rome, 200.
BOULOGNE (le bois de), à Paris, 130.
BOULOGNE-SUR-MER, 350, 351, 471.
BOURBONNE-LES-BAINS, 347-349, 358, 471,
BOURGES, 275.
BOURSE (place de la) à Paris, étude de
M^e Cahouet, notaire, 247.
BRANDEIS (château de), 211.
BRESCIA, 131.
BROGLIE (château de), 402, 403, 405.
BRUXELLES, 79, 310.
BUNGAY, 11, 43.
BUTSCHIRAD, 210.
BYZANCE, 147.

CADRAN BLEU (hôtel du), à Fontainebleau,
455.
CAMARGUE (la), 275.
CAMPO-FORMIO (traité de), 113.
CANAL (le Grand Canal, à Venise), 114,
121, 132, 140, 141, 147, 173, 180, 184,
185, 186, 195, 205, 355, 444, 445.
CANAREGGIO (le), à Venise, 195.
CANNES, 461.
CARLSBAD, 110, 143.
CARTHAGE, 90, 153, 206, 315.
CAUTERETS, 11, 37, 163, 425.
CEINDRE (le mont), près de Lyon, 312.
CHALONS-SUR-MARNE, lieu d'exil de
M^{me} Récamier, 97.
CHAMBÉRY, 27, 28.
CHAMP-DE-MARS (à Paris), 12.
CHANTILLY, 14, 23, 24, 25, 26, 53, 75,
217, 270, 271-272, 289, 422, 432, 460.
CHARENTON, 155, 185.
CHATENAY, maison de M^{me} de Boigne,
72, 228, 275, 347, 436, 461.
CHAUMONT-SUR-LOIRE, (château de), 331,
332, 469.
CHERBOURG, 210.
CHIOGGIA, 193, 450.
CICOGNARA (palais), à Venise, 160, 444.
CITÉ (rue de la), à Genève, appartement
de Chateaubriand en 1832, 89, 435.
COLOGNY, 100.
COMBOURG (château de), 9, 10, 23, 43, 49,
50, 51, 52, 54, 65, 66, 98, 173, 190,
224, 231, 352, 365, 386, 414, 461.
COMMELES (étangs de), près de Chantilly,
272.
CONEGLIANO, 209.
CONSTANCE (ville et lac de), 69, 70, 74,
75, 76, 77, 78, 89, 91, 93, 105, 290,
431, 435, 467.
CONSTANTINOPLE, 356.
COPPET (château de), 18, 26, 89, 93, 94,
95, 97, 98, 101, 102, 104, 106, 259, 283,
284, 285, 301, 306, 313, 314, 315, 318,
320, 324, 331, 393, 420, 435, 436, 437,
466.
CORDOUE, 146.
CORINTHE, 153.

DANIELI (palais), à Venise, 353, 354.
DIEPPE, 27, 31, 43, 240-245, 246, 253,
255, 260, 268, 270, 286, 378, 424, 427,
455, 456, 460.
DOL (collège de), 42.
DOMO D'OSSOLA, 130, 443.
DRESEDE, 335.
DUCAL (palais), ou palais des Doges, à
Venise, 121, 141, 148, 150, 154, 155,
156, 159, 195, 197, 447.
ÉCOUEN, 317, 318.
ELBE (île d'), 240, 334.
EMS, 344, 470.
ENFER (rue d'), à Paris, 60, 61, 187, 221,
234, 438, 459.
ERMATINGEN, 85.
ESCLAVONS (quai des), à Venise, 124, 160,
171, 193.
ÉTAMPES, 12, 64.
ÉTANG (château de l'), près de Sancerre,
domaine d'Hyde de Neuville, 254-255,
358, 380, 381, 404, 457.
ETNA (le mont), 90.
ÉTOILE (arc de l'), à Paris, 149.
ÉTOILE D'OR (auberge de l'), à Padoue, 165.
EUROPE (hôtel del'), résidence de Chateau-
briand à Venise en septembre 1833,
132, 140, 184, 199, 201.
EVREUX, 255.
EXETER-CHANGE (Londres), 146, 157.
FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, à Paris, salon
de M^{me} de Krüdner, 308.
FER-A-MOULIN (rue du), à Paris, empla-
cement de l'ancien cimetière où fut
probablement inhumée Lucile de
Chateaubriand, 419.
FERRARE, 133, 137, 143, 165, 208, 247,
445, 451.
FERVACQUES (château de), 10, 25, 110,
438.
FLORENCE, 112, 128, 132, 133, 135, 143,
179, 449.
FONTAINEBLEAU, 64, 237, 262, 455.
FOSCARI (palais), à Venise, 147, 148.
FOSSÉS-SAINT-MARCEL (rue des), à Paris,
419.
FOUGÈRES, 10, 418, 423.
FRARI (église des), à Venise, 141, 150, 188.
FRIBOURG, en Suisse, 430.
FUSINA, en Vénétie, 132, 354.
GAND, 240, 243, 253.
GENÈVE, 47, 48, 56, 58, 60, 61, 69, 75,
89, 90, 91, 97, 104, 105, 222, 254, 284,
330, 343, 430, 434, 435, 436, 437, 467.
GIUDECCA (la), à Venise, 195-196.
GOLFE JUAN, 275, 299.
GORITZ, 258, 268.
GRAND-BEY (le), à Saint-Malo, 187, 449.
GRENADE, 10, 51, 116, 129, 439.

- HAM (prison de), 88.
 HARROW (colline d'), 205.
 HOHLFELD, 188, 190, 281.
 HÔPITAL (boulevard de l'), à Paris, 63.
 HYDE-PARK, à Londres, 351.
- INFIRMERIE MARIE-THÉRÈSE, 3, 4, 12, 33, 46, 57, 245, 255, 265, 270, 274-275, 377, 416, 417, 419, 461.
 IOS (île d'), tombeau d'Homère, 205.
- JARDIN DES PLANTES (à Paris), 12.
 JARDIN DU ROI (à Paris), 63.
 JÉRUSALEM, 37, 53, 130, 133, 136, 154, 196, 202, 229, 371, 439.
 JUIFS (cimetière des), au Lido, 123, 196, 201-202.
- KENSINGTON (le parc de), à Londres, 350, 351.
- LAMPÉDOUSE (île de), 205.
 LAUSANNE, 129, 235, 419, 432, 454.
 LÉMAN (le lac), 48, 51, 89, 236, 284.
 LÉOBEN, 213.
 LÉPANTE (victoire de), 153, 186, 441.
 LÉVIER (relais de), 129.
 LIDO (le) (île et plage), 121, 123, 124, 135, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 154, 157, 196, 199-207, 208, 216, 229, 240, 266, 281, 290, 355, 359, 367, 371, 372, 441, 450, 473.
 LIÈGE, 214, 410.
 LION BLANC (hôtel du), à Venise, 111, 135, 138, 140, 143, 201, 208.
 LION D'OR (hôtel du), à Venise, 111.
 LISIEUX, 25.
 LIVRY, 235.
- LONDRES, 10, 12, 24, 42, 43, 54, 62, 115, 125, 230, 238, 291, 310, 335, 350, 351, 354, 359, 371, 402, 420, 432, 458, 471, 472, 474, 477.
- LONGWOOD, 81.
 LORENZI (le palais), à Vérone, 131.
 LOUIS XV (place), à Paris, 257, 268.
 LOUVOIS (place), à Paris, bureaux de la Société Propriétaire des *Mémoires d'Ou-tre-Tombe*, 248.
 LOUVRE (palais du), à Paris, 125, 149, 416.
 LUCERNE (ville et lac de), 61, 65, 68, 69, 75, 76, 77, 84, 87, 89, 429, 431, 434.
 LUGANO, 61, 68, 69, 75, 89, 431.
 LUXEMBOURG (Palais et jardin du), à Paris, 244, 296, 416.
 LYON, 198, 275, 285, 312, 325, 450, 461, 468.
- MAINTENON (château de), 210, 237, 241, 242, 245, 256-262, 268, 346, 347, 356, 357, 366, 367, 368, 371, 455, 456, 457, 458, 474.
 MAJEUR (lac), 61.
 MALAMOCCHO, au Lido, 124, 205.
- MALGHERA, en Vénétie, 155.
 MANFRINI (galerie), à Venise, 150.
 MARCIANA (la), bibliothèque à Venise, 140, 170, 439, 445, 447.
 MARSEILLE, 275, 356.
 MEMPHIS, 206.
 MÉRÉVILLE (château de), 110.
 MESSINE, 51.
 MESTRE, en Vénétie, 112, 113, 138, 169, 208.
 MILAN, 355.
 MISÈNE (le cap), 223.
 MISSIONS ÉTRANGÈRES (Maison, chapelle et jardin des), 275, 278.
 MISSOLONGHI, 440.
 MOCENIGO (palais), à Venise, 121, 123, 157, 173, 355, 448.
 MONCHOIX (château de), 445.
 MONT-BLANC (rue du), hôtel de M^{me} Récamier, 14, 15, 16, 25, 223, 292, 328, 420.
 MONT-BLANC (le), 90, 100.
 MONTBOISSIER (château de), 23, 42, 51, 53, 54, 238, 427.
 MONT-CENIS, 353.
 MONTGRAHAM (château de), 23.
 MONTIGNY (château de), domaine du duc de Laval, 256, 257, 455.
 MONTPARNASSE (cimetière), 187.
 MONTPELLIER, 275, 466.
 MORBIHAN (golfe du), 129.
 MORTE (Mer), 202, 266.
 MORVEN, 12, 51.
 MURANO (île de), 190-191.
- NANTES, 60.
 NAPLES, 28, 51, 90, 110, 112, 115, 122, 128, 132, 186, 285, 313, 325, 330, 336, 337, 426, 438, 449, 480.
 NAVARRE (régiment de), 54.
 NÉRIS, 276, 345-347, 358, 461, 470, 471.
 NEUILLY (château de), 346.
 NEUVE-DE-LUXEMBOURG (rue), à Paris, appartement de M^{me} de Beaumont, 15, 42, 268.
 NEUVE-DES-MATHURINS (rue), appartement de M^{me} de Staël, 21.
 NIAGARA (le saut de), 190.
 NIMES, 275.
 NOGENT-SUR-MARNE, 64.
 NOTRE-DAME (la cathédrale), à Paris, 243, 367.
 ORSAY (village d'), 296, 298.
 PADOUE, 115, 131, 165, 208, 213, 353, 445, 472, 473.
 PAIX (rue de la), appartement de M^{me} Salvage, 73.
 PALAIS-ROYAL, 416.
 PALERME, 90, 109.
 PALESTRINE, en Vénétie, 129, 201.
 PALMYRE, 127, 156.
 PAQUIS (le) (Genève), 48.
 PASSY, 63, 110, 256, 270, 359, 373, 391, 394, 397, 457, 475.

PIAZZETTA (la), 142, 149, 172.
 PISANI (palais), à Venise, 147.
 PLANCOET, 51.
 POITIERS (bataille de), 36.
 PONTARLIER, 129.
 POSTDAM (château de), 55, 56, 428.
 PRAGUE, 107, 110, 134, 135, 138, 139,
 143, 169, 188, 208, 209, 210, 211, 213,
 231, 240, 253, 258, 259, 357, 370, 445.
 PYRÉNÉES (les), 12, 31, 38, 51.

QUIBERON, 14.

RAINCY (le), 467.
 RAMBOUILLET, 210.
 REGENT'S PARK, à Londres, 351.
 REICHENAU (île de), près de Constance, 76.
 REIMS, 29, 423.
 RENNES, 10.
 REUSS (vallée de la), 66, 68.
 RHÔNE (vallée du), 275.
 RIALTO (le), 111.
 RIVIÈRE-THIBOUVILLE (la), 245, 255, 367,
 368, 474.
 RODEZ, 275.
 ROLLE, 235.
 ROME, 11, 18, 28, 29, 30, 31, 32, 37, 42,
 46, 61, 64, 68, 69, 79, 90, 101, 110, 112,
 128, 133, 144, 146, 152, 154, 179, 198,
 200, 208, 260, 284, 285, 290, 315, 330,
 336, 337, 344, 346, 352, 376, 399, 417,
 424, 431, 442, 449, 454, 467, 480.
 ROUEN, 243.

SAINT-CHRISTOPHE (île), 179, 186-189.
 SAINT-CLOUD, 185.
 SAINT-DENIS (abbaye de), 291.
 SAINT-ÉLOI (la Chapelle), maison de cam-
 pagne de M. et M^{me} Lenormant, 245,
 254, 255, 402-405, 457, 474, 479.
 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, 29, 75, 469.
 SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS (église), 149.
 SAINT-GOTHARD (le), 66, 203, 238.
 SAINT-JAMES, dans le bois de Boulogne,
 à Paris, 346.
 SAINT-JEAN (falaises de), près de Genève,
 102.
 SAINTS-JEAN ET PAUL (Église des), à
 Venise, 156.
 SAINT-LEU, 87.
 SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS (église), à
 Rome, 442.
 SAINT-MALO, 43, 49, 52, 187, 224, 380,
 449.
 SAINT-MARC (église et clocher de), à Venise,
 120, 123, 148, 149, 159, 164, 191, 192,
 197, 440, 447.
 SAINT-MARC (place), à Venise, 111, 112,
 113, 114, 115, 119, 121, 140, 142, 147,
 154, 155, 158, 171, 180, 191, 197.
 SAINT-MICHEL DE MURANO (île de), 142,
 189.

SAINT-ONUPHRE (couvent de), à Rome,
 112.
 SAINT-PÉTERSBOURG, 428.
 SAINT-PIERRE (l'église), à Rome, 337.
 SAINT-PIERRE (île), 227.
 SAINT-SÉPULCRE (le), à Jérusalem, 116.
 SAINT-VRAIN, campagne de M^{me} d'Hau-
 tefeuille, 287, 288, 289.
 SAINT-ZACHARIE (monastère de), à Venise,
 154.
 SAINTE-CATHERINE (cimetière), 419.
 SAINTE-HÉLÈNE (île), 81, 82, 85, 87, 155,
 212, 334.
 SAN-BENEDETTO (palais de), à Venise,
 180, 181.
 SANCERRE, 254, 457.
 SAN-NICOLÒ (fort), au Lido, 199, 201.
 SAN-PIETRO-DI-CASTELLO (Église), à
 Venise, 192-193.
 SARAGOSSE, 155.
 SAVIGNY-SUR-ORGE, 420.
 SEINE (rue de), à Paris, 416.
 SÈVRES (rue de), 73, 234, 374, 389.
 SICILE (la), 115, 254, 269.
 SIMPLON (le), 130.
 SION, 206.
 SOUPIRS (pont des), à Venise, 121, 156,
 192.
 SPARTE, 152, 154, 206.
 STRASBOURG, 263.
 TESSIN (le), 68.
 THÈVE (vallée de la), 272.
 THIONVILLE, 186.
 TIBUR, 205.
 TIVOLI, 28.
 TOULOUSE, 275, 416.
 TRAPPE (abbaye de la), 352, 358, 472.
 TRIESTE, 112, 133, 154, 201, 438, 446,
 448, 480.
 TROPPAU, 428.
 TROUVILLE, 470.
 TUILERIES (palais et jardin des), 149,
 334, 446.
 TUNIS, 202, 206.
 TURIN, 353, 440.
 TYR, 127.
 VAL-DE-LOUP, voir VALLÉE-AUX-LOUPS.
 VALLÉE-AUX-LOUPS (la), maison de Cha-
 teaubriand à Châtenay, 21, 24, 42, 53,
 72, 427.
 VAL-RICHER, domaine de Guizot, en
 Normandie, 400, 401, 402, 403, 479, 480.
 VANNES, 129.
 VENISE, 109-217, passim; 219, 220, 231,
 240, 245, 257, 266, 269, 281, 282, 284,
 302, 336, 343, 344, 347-348, 353-356,
 359, 365, 367, 368, 370, 371, 372, 419,
 438-451, passim; 467, 472, 473, 474.
 VÉRONE, 130-131, 178, 276, 443.
 VERSAILLES, 25, 26, 55, 75, 262, 454.
 VESOUL, 426.

VICENCE, 131.

VIENNE, 141, 143, 428, 445.

VIENNE (Congrès de), 16, 294.

VINEUSE (rue), à Passy, 359.

WALDMÜNCHEN, 109, 188, 438.

WATERLOO, 240, 243, 336, 399.

WEIMAR, 34, 463.

WESTMINSTER (Église de), à Londres, 187.

WINDSOR (château de), 54.

WOLFSBERG (le), 83, 85, 87, 431, 434, 437.

ZURICH, 61, 69.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
PROLOGUE. — L'Abdication	1

PREMIÈRE PARTIE

A la Recherche d'une raison de vivre.

CHAPITRE PREMIER. — Renoncements	7
CHAPITRE II. — Juliette Récamier. 1. Avant « Chantilly »	14
CHAPITRE III. — Juliette Récamier (suite). 2. Depuis « Chantilly »	23
CHAPITRE IV. — « Mémoires de ma vie »	34
CHAPITRE V. — « La triste nécessité... »	46

DEUXIÈME PARTIE

La Découverte de la Tendresse.

CHAPITRE PREMIER. — Par monts, par lacs et par vaux, ou l'Appel à la Sylphide... ..	59
CHAPITRE II. — Au lac de Constance, ou l'Ange après la Sylphide	71
CHAPITRE III. — Arenenberg, ou Grandeur et « Friperie » de la gloire	79
CHAPITRE IV. — Genève et Coppet, ou la Douceur d'aimer	89

TROISIÈME PARTIE

La Leçon de Venise ou la Beauté du Soir.

CHAPITRE PREMIER. — Le Départ pour la « Cité-fée » et les Souvenirs de 1806	109
CHAPITRE II. — Les Livres dans la Calèche, ou « la merveilleuse cité mourante » ..	118
CHAPITRE III. — « Séjour à Venise », ou un livre inédit des <i>Mémoires d'Outre-Tombe</i> . ..	134
CHAPITRE IV. — Chapitre des Beaux-Arts et Chapitre d'histoire, ou pour ne pas ressembler à Byron	145
CHAPITRE V. — Du fantôme de Byron au Sourire de Zanze, ou une double déception sentimentale	157
CHAPITRE VI. — « Dans des cercles de belles dames », ou les « dernières Vénitiennes ». ..	170
CHAPITRE VII. — Courses solitaires, ou ce qui n'est pas dans « le Valéry »	185
CHAPITRE VIII. — « Rêverie au Lido », ou Seize lettres sur le sable	199
CHAPITRE IX. — La Voix de Venise	208
APPENDICE. — La Polémique de 1900 et le « Passage Contesté » du livre sur Venise ..	214

QUATRIÈME PARTIE

Le Double Portrait.

CHAPITRE PREMIER. — Le Salut par les <i>Mémoires</i> , ou les Lectures de 1834.....	219
CHAPITRE II. — L'Hypothèque sur la Tombe, ou les Accords de 1836.....	239
CHAPITRE III. — Le Portrait du Peintre, ou l'Achèvement des <i>Mémoires</i> , 1. De Dieppe à Chantilly.....	253
CHAPITRE IV. — Le Portrait du Peintre (suite). 2. De Chantilly à la rue du Bac..	271
CHAPITRE V. — Le Portrait de l'Ange, ou la Chapelle dans la Basilique.....	283
CHAPITRE VI. — Portraits antérieurs. L'Esquisse de Benjamin Constant, ou les « Mémoires de Juliette ».....	291
CHAPITRE VII. — Portraits antérieurs (suite). Du Pastel de M ^{me} de Genlis aux Lithographies de Ballanche.....	312
CHAPITRE VIII. — Juliette Récamier, ange fatal.....	327

CINQUIÈME PARTIE

La Revanche du Temps.

CHAPITRE PREMIER. — L'Escalier d'Ombre.....	343
CHAPITRE II. — Le Portrait Mutilé, ou « l'ignoble filière du feuilleton ».....	361
CHAPITRE III. — La Publication des <i>Mémoires</i>	379
CHAPITRE IV. — Essai de Restauration, ou les « Mémoires » et l'affaire Colet.....	390
ÉPILOGUE. — Le Destin des <i>Mémoires d'Outre-Tombe</i>	409
Note Bibliographique.....	413
Notes et Remarques.....	416
Index des noms de personnes.....	483
Index des principaux noms de lieux.....	492

Vu, le 13 janvier 1936,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris
S. CHARLÉTY.
